This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

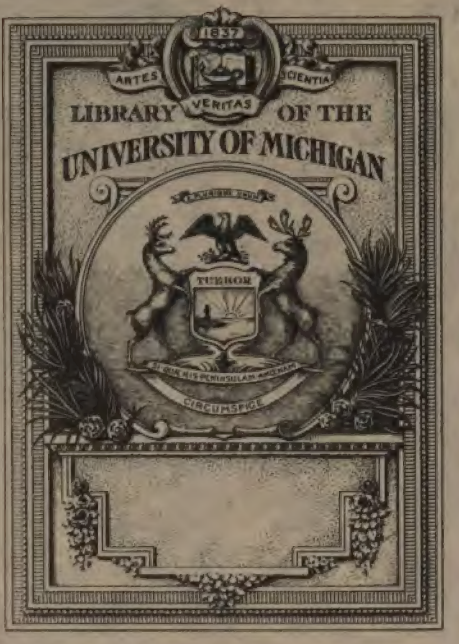
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

B 1,417,865


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

E
51
.I61
1875
V.1

COMPTE-RENDU

DU

CONGRÈS INTERNATIONAL

DES AMÉRICANISTES

1re SESSION — NANCY — 1875

I

COMMENCÉ D'IMPRIMER LE 28 AOUT 1875,

CHEZ GUSTAVE CRÉPIN-LEBLOND,

14, Grand'rue Ville-Vieille,

A NANCY.

International Congress of Americanists

CONGRÈS

INTERNATIONAL

DES

AMÉRICANISTES

COMPTE-RENDU

DE LA

PREMIÈRE SESSION

NANCY — 1875

TOME PREMIER

NANCY

G. CRÉPIN-LEBLOND

IMPRIMEUR

14, GRAND'RUE VILLE-VIEILLE

PARIS

MAISONNEUVE ET Cie

ÉDITEURS

15, QUAI VOLTAIRE

1875

AVERTISSEMENT

Plusieurs Mémoires publiés dans ce compte-rendu n'ont pas été lus en séance, parce que le temps a manqué. On ne devra donc pas prendre pour une marque d'assentiment de la part du Congrès, le silence gardé après un certain nombre de lectures.

LE COMITÉ D'ORGANISATION

Chargé de la publication du Compte-Rendu, aux termes de l'art. 13 des Statuts.

SOCIÉTÉ AMÉRICAINE DE FRANCE

STATUTS

DU CONGRÈS INTERNATIONAL DES AMÉRICANISTES

—

ARTICLE PREMIER.

Le Congrès international des Américanistes a pour objet de contribuer au progrès des études ethnographiques, linguistiques et historiques relatives aux deux Amériques, spécialement pour les temps antérieurs à Christophe Colomb, et de mettre en rapport les personnes qui s'intéressent à ces études.

ART. 2.

La première Session aura lieu en 1875. — La ville où se tiendra cette Session sera désignée par le Conseil de la Société Américaine de France. La durée de la Session sera de quatre jours.

ART. 3.

Feront partie de ce Congrès et auront droit au Compte rendu imprimé de ses travaux toutes les personnes qui feront la demande d'une carte de membre, en remettant la somme de 12 francs, montant de la cotisation.

ART. 4.

Durant la période qui précédera l'ouverture du Congrès, deux Comités seront constitués, savoir : 1° un Comité d'organisation dans la ville où devra siéger le Congrès ; 2° une délégation centrale de la Société Américaine de France, instituée à Paris, siége de ladite Société.

ART. 5.

Le Comité d'organisation, pour la première Session, élira, parmi ses membres, un Président, un Secrétaire et un Trésorier du Congrès : les deux premiers à titre provisoire, et le troisième à titre définitif.

ART. 6.

Le Comité d'organisation est chargé de centraliser les adhésions, de délivrer les cartes de membres, de publier et de distribuer à l'avance le programme des séances, et de prendre les soins matériels nécessaires pour la tenue des séances.

ART. 7.

La Délégation centrale de la Société Américaine de France est chargée de seconder le Comité d'organisation, tant pour recueillir les souscriptions que pour réunir les travaux destinés au Congrès.

ART. 8.

A l'ouverture de la Session, les membres procèdent à l'élection définitive du Bureau et du Conseil.

ART. 9.

Le Bureau se composera d'un Président élu parmi les membres résidents de la localité où siége le Congrès et de quatre Vice-Présidents, dont un, quand la Session sera

tenue en France, devra être choisi parmi les membres de la Société Américaine.

ART. 10.

Le Conseil se composera d'un membre français par vingt adhérents français et d'un membre étranger par chaque groupe de cinq membres d'une même nationalité, et dont la présence effective aura été notifiée au Bureau. — Dans tous les cas, toute nationalité représentée au Congrès devra être représentée aussi au Conseil par un membre au moins.

ART. 11.

Le Conseil, réuni au Bureau, statue sur toutes les questions administratives durant la Session ; il désigne la ville où se tiendra la Session suivante.

ART. 12.

A la dernière séance, l'Assemblée entend la lecture d'un Rapport sur les comptes financiers de la Session, lesquels, néanmoins, ne pourront être clos qu'après la publication du Compte rendu des travaux.

ART. 13.

La publication du Compte rendu de chaque Session est confiée au Comité d'organisation.

ART. 14.

Une fois toutes les dépenses de la Session et de ses publications soldées, le reliquat en caisse est porté à l'actif de la Session suivante.

ART. 15.

Les livres et manuscrits ou autres objets offerts au Congrès, durant une Session, sont acquis à la ville où cette Session a été tenue.

ART. 16.

Les Statuts, formant le pacte social auquel auront adhéré les membres d'une Session, ne pourront être modifiés à cette Session que pour la Session suivante.

Paris, 25 août 1874.

Le Président de la Socié Américaine de France,
ED. MADIER DE MONTJAU.

Le Secrétaire,
EMILE BURNOUF.

—

Par décision du Conseil de la Société Américaine de France, en date du 30 septembre, LA VILLE DE NANCY a été désignée comme lieu de réunion de la première Session.

COMITÉ D'ORGANISATION

Président.

Le baron **DE DUMAST** (✻, O ❦), correspondant de l'Institut, membre de l'Académie de Stanislas, Secrétaire perpétuel de la Société d'Archéologie lorraine, sur la Carrière, 28, à Nancy.

Secrétaire.

M. LUCIEN ADAM (✻), substitut du Procureur général, membre de l'Académie de Stanislas, 34, rue des Tiercelins, à Nancy.

Membres.

MM. Le général DIDION (C ✻, O ❦), correspondant de l'Institut, membre de l'Académie de Stanislas, à Nancy ;

FOBLANT (Maurice), ancien représentant, à Nancy ;

GODRON (O ✻, O ❦), ancien recteur, doyen honoraire de la Faculté des Sciences de Nancy, membre de l'Académie de Stanislas :

LEPAGE (Henri), (✻, O ❦), archiviste de Meurthe-et-Moselle, président de la Société d'Archéologie lorraine, lauréat de l'Institut, à Nancy ;

LEUPOL (✻), membre de l'Académie de Stanislas, à Nancy ;

MOREY (✻), architecte, correspondant de l'Institut, membre de l'Académie de Stanislas, à Nancy ;

MM. RAMBAUD (Alfred), professeur à la Faculté de Lettres de Caen, membre correspondant de l'Académie de Stanislas, à Nancy ;

SIMONIN (Edmond), (✻, O ❀), professeur à la Faculté de Médecine de Nancy, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Stanislas, à Nancy.

Membres du Comité, formant la Commission de l'Exposition des antiquités américaines :

Président.

M. BRUNEAU (Albert), secrétaire de la Société lorraine des Amis des Arts, 17, quai Isabey, à Nancy.

Membres.

MM. BUTTE (Édouard), président de la Société du Sport nancéien, à Malzéville ;

FABVIER (Charles), (✻), ancien officier, à Nancy.

Trésorier du Congrès.

M. GROSJEAN-MAUPIN, libraire, 20, rue Héré, à Nancy.

Délégué pour Bar-le-Duc : M. POINCARÉ, président de la Société des Lettres, Sciences et arts.

— *Epinal :* M. LEBRUNT, président de la Société d'Émulation des Vosges.

— *Metz :* M. ORBAIN, président de l'Académie de Metz.

— *Pont-à-Mousson :* M. l'abbé HYVER, secrétaire de la Société philotechnique mussipontaine.

— *Saint-Dié :* M. BARDY, président de la Société philomatique vosgienne.

DÉLÉGATIONS

Délégation centrale de la Société Américaine de France, à Paris.

Président : M. Ed. MADIER DE MONTJAU ;
Vice-Président : M. GESLIN ;
Secrétaire : M. BURNOUF (Émile).

Délégations étrangères

ALGÉRIE : MM. CAHEN, Grand Rabbin, à Constantine.
HOUDAS, professeur à la Chaire d'arabe, à Oran.

ALSACE : MM. GRAD, au Logelbach.
MOSMANN, archiviste de la ville de Colmar.

ANGLETERRE : MM. W. BOLLAERT, à Londres.
R.-H. MAJOR, conservateur du dépôt des cartes, au *British Museum*, à Londres.
TRÜBNER, libraire-éditeur à Londres.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE : Don Vicente QUESADA, directeur de la *Rivista*, à Buenos-Ayres.

AUTRICHE : Le Docteur REINICH, à Vienne.

CANADA : R. P. ANTHOINE, provincial de la congrégation des Oblats de Marie Immaculée, à Montréal.

MM. John CAMPBELL, professeur d'histoire ecclésiastique au *Presbyterian Collége*, à Montréal.

DION, du journal *La Minerve*, à Montréal.

LE METAYER-MASSELIN, à Chambly-Canton.

CANARIES : Le Docteur CHIL Y NARANJO, à Las Palmas.

COLOMBIE : José-Maria SAMPER, à Bogota.

DANEMARK : Le baron DE BRETTON, chambellan de S. M. le Roi de Danemark.

ÉQUATEUR : R. P. FALLER, recteur du Collége *Saint-Gabriel*, à Quito.

ESPAGNE : Don Vicente VASQEZ-QUEIPO, ancien directeur des Colonies, à Madrid.

ETATS-UNIS : Le professeur HENRY, directeur du *Smithsonian Institut*, à Washington.

M. Robert C. WINTHROP, préside l'*historical Society of Massachussets*, à Boston.

GUADELOUPE : M. HUARD LANOIRAIX, chef de bureau de l'Administration générale, à la Basse-Terre.

GUYANE FRANÇAISE : M. COUY (✻), Maire de la ville de Cayenne.

HOLLANDE : Le docteur LEEMANS, conservateur du Musée royal néerlandais d'antiquités, à Leide.

ITALIE : F. Lancia, duc de Brolo, président de la Société d'histoire naturelle, à Palerme.

JAPON : Ogura Yémon, à Yedo.

LUXEMBOURG : Le professeur Blaise, à Luxembourg.

MARTINIQUE : Le Docteur Cornillac, ancien médecin de la marine, à Saint-Pierre.

MEXIQUE : Don Francisco Pimentel, président du *Liseo Hidalgo*, à Mexico.

NORVÈGE : Le Docteur Lieblein, égyptologue à Christiania.

PÉROU : Félix Dibos, négociant à Lima.

PORTUGAL : Le chevalier J. Da Silva, à Lisbonne.

ROUMANIE : B. Al. Urechia, ancien ministre, professeur à l'Université de Bucarest.

RUSSIE ET PAYS SLAVES : MM. Paplonski, directeur général des Asiles de sourds-muets et d'aveugles, à Varsovie.

Louis de Zélinski, administrateur de l'Athénée oriental, à Paris.

SAINT-PIERRE ET MIQUELON : M. Augier de Maintenon, commissaire de l'Inscription maritime.

SALVADOR : M. J. M. Torres Caicedo (O ✻), ministre plénipotentiaire à Paris.

SUISSE : M. P.-J.-A. Lagier, membre de l'Institut de Genève, à Carouge.

TURQUIE : M. Stéphane D'Aristarchi, Grand-Logothète à Constantinople.

Le dimanche, 18 juillet 1875, veille de l'ouverture du Congrès, M. le Maire de Nancy a fait pavoiser la façade de l'Hôtel-de-Ville aux couleurs des nations dont les noms suivent : Canada, Etats-Unis, Mexique, Guatemala, Salvador, Honduras, Nicaragua, Costa-Rica, Haïti, Santo-Domingo, Colombie, Vénézuela, Equateur, Brésil, Pérou, Bolivie, République Argentine, Chili, Paraguay, Uruguay.

Le Lundi, 19 juillet 1875, à neuf heures et demie du matin, le Congrès s'est assemblé, au Palais ducal, dans la Salle des Cerfs, qui était décorée, à l'une de ses extrémités d'un trophée de drapeaux américains, dont les hampes étaient réunies par un large écusson sur lequel on lisait les noms de Leif Erikson, Jean Cousin de Dieppe, Christophe Colomb et Americ Vespuce. A l'entrée de la Salle, un double trophée de drapeaux français couronnait une clôture provisoire, recouverte de deux grands panneaux de tapisserie provenant de la tente de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne.

PREMIÈRE SÉANCE

LUNDI 19 JUILLET 1875, A 9 H. 1/2 DU MATIN.

—

M. le baron de **Dumast**, président du Comité d'organisation, cède le fauteuil de la présidence à M. Ed. Madier de Montjau, président de la Délégation centrale de la Société américaine de France.

Après avoir remercié M. le baron de Dumast et le Comité d'organisation, M. **Madier de Montjau** annonce, qu'en exécution des articles 5 et 9 des Statuts, il va être procédé à l'élection du Bureau, lequel sera composé : d'un Président, de quatre Vice-Présidents, d'un Secrétaire général et du Trésorier du Comité d'organisation, M. GROSJEAN-MAUPIN.

Il est immédiatement procédé au scrutin. Sont élus :

Président : M. le baron DE DUMAST, président du Comité d'organisation.

Vice-Présidents : MM. Lucien ADAM, secrétaire du Comité d'organisation ;
Ed. MADIER DE MONTJAU, président de la Société Américaine de France.
Léon DE ROSNY, président de la Société d'Ethnographie de Paris ;
Général DIDION, membre du Comité d'organisation.

Secrétaire général : M. RAMBAUD, membre du Comité d'organisation.

Sont adjoints à M. RAMBAUD, en qualité de Secrétaires du Congrès : MM. AUGUIN, rédacteur en chef du *Journal de la Meurthe et des Vosges;* Ed. CONTAL, avocat près la Cour d'Appel de Nancy ; DELCOMINETTE, professeur-suppléant à l'Ecole de Pharmacie de Nancy ; Nestor DENIS, rédacteur au journal *le Progrès de l'Est ;* GARDEIL, avocat près la Cour d'Appel de Nancy.

M. **Madier de Montjau** déclare ensuite qu'il va être procédé à la nomination des membres du Conseil, lequel sera composé, d'après la proportion établie par l'art. 10 des Statuts, de quarante-sept membres français et des représentants des nationalités étrangères, présents au Congrès.

M. le docteur **Dally** propose à l'Assemblée de charger le Bureau de composer, en s'aidant des indications données par les assistants, une liste des membres du Conseil qui sera ensuite soumise à un vote d'ensemble.

La liste ainsi formée et approuvée par un vote unanime, est composée ainsi qu'il suit :

MM. Ancelon, Ballon, de Bellecombe, Blondlot, Boban, Bœswilwald, Brocard, Bruneau, Burnouf, Butte, Léon Cahun, de Carcy, Castaing, Cernuschi, O. Commettant, Courbe, Dally, Delcominette, Duchâteau, Fabvier, Fliche, Foblant, Gaultier de Claubry, Geslin, Godron, Gravier, J. Gréau, Abbé Hyver, de Jarry, Joly, Jouault, F. Lebrun, Lebrun, Lepage, Lesouef, Leupol, Lévy-Bing, Maguin, de Moffras, Morey, Norberg, Orbain, Abbé Pipart, J. Renauld, Robiou, R. de Semallé, Ed. Simonin.

Alsace : M. Mossmann.
Autriche : M. F. de Hellwald.
Canada : R. P. Petitot.
Canaries : M. Chil y Naranjo.
Colombie : M. Uricoechea.
Danemark : MM. le baron de Bretton :
le professeur Valdémar Schmidt.
Etats-Unis : MM. le général Clary ;
le professeur Haynes.
Luxembourg : M. le professeur Blaise.
Pays Messin : M. Burtin.
Norwège : M. le professeur Daa.
Pérou : M. Pacheco Zegarra.
Russie et pays slaves : M. L. de Zélinski.
Salvador : M. Torres-Caicedo.
Venezuela : M. Tejera.

M. **Madier de Montjau** dépose sur le bureau le premier volume (nouvelle série) des *Archives de la Société Américaine de France*, volume portant pour dédicace :

A
LA VILLE DE NANCY
où s'est réuni
LE PREMIER CONGRÈS INTERNATIONAL
DES AMÉRICANISTES
Hommage
de
LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE
DE FRANCE

M. le docteur **Dally** dépose sur le bureau différents travaux dont il fait hommage au Congrès.

Ce sont :

Un rapport sur les races indigènes et sur l'archéologie du Mexique.

Deux articles extraits du Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales — l'un sur la Main — l'autre sur les cheveux considérés comme caractères de classification.

Un article sur les Métis humains.

M. **Henri Lepage** dépose sur le bureau un certain nombre d'exemplaires d'une brochure récemment publiée par lui, sur les *Rapports du Duc de Lorraine René II avec Americ Vespuce.*

M. le baron **de Dumast** prend possession du fauteuil de la présidence auquel il a été appelé par le vote de l'Assemblée et remercie, en quelques mots, les membres du Congrès.

Il proclame la session ouverte.

Il annonce que la première réunion aura lieu le jour même, à une heure et demie de l'après-midi.

EXPOSITION D'ANTIQUITÉS AMÉRICAINES

L'Exposition d'Antiquités américaines a été ouverte le Lundi, à midi, dans une salle du Palais Ducal mise obligeamment à la disposition de la Commission, par M. le Président de la Société d'Archéologie lorraine.

Plusieurs membres du Congrès et plusieurs des Sociétés qui l'ont patronné avaient fourni, de leurs collections, les éléments d'une exposition fort intéressante et qui, pendant quatre jours, n'a cessé d'attirer les hommes de science et les curieux.

Nous donnons un aperçu rapide des objets qui la composaient.

Première vitrine à gauche. — Une collection de moulages représentant des têtes d'idoles en terre cuite, trouvées dans les environs de la Vera-Cruz. On remarque sur ces moulages une certaine déformation artificielle du crâne et une sorte de barbe postiche que s'attachaient au menton les nobles mexicains et qui rappelle les barbiches de certaines divinités égyptiennes.

Moulage d'un masque taillé dans un pétrosilex : l'original fait partie de la collection de M. E. Boban : il a 15 centimètres de haut sur 10 de large et provient d'Oajaca. « On remarquera, disent les *Archives de la Société américaine* (1re série, t. Ier, p. 309), l'expression de calme et de mort de ce masque : il fait, par là, contraste frappant avec la plupart des masques mexicains qui, généralement, sont empreints d'une vie énergique,

mais grimaçante. Il représente la face d'une vierge Colhua, sacrifiée et déifiée sous le nom de TETEOINAN. » L'un des sacrificateurs se revêtit aussitôt après le meurtre de la peau de la victime. « L'intention du sculpteur, continuent les *Archives*, qui a voulu rappeler la face humaine revêtue de la peau de la victime, se manifeste assez bien, mais surtout par les deux bouches superposées en épaisseur. »

Amulette crânienne : C'est le moulage d'un fragment rond d'un os crânien. Le docteur Broca fait remarquer que lorsque sur le crâne d'un noble personnage, ou le trépan d'un médecin, ou l'arme d'un ennemi, enlevait quelque fragment, on le remplaçait par un morceau de quelque autre matière, et c'est surtout quand le personnage mourait que cette substitution était nécessaire. Décemment il ne pouvait se présenter chez les morts avec une boîte osseuse incomplète.

Instruments mexicains en *iztli* (obsidienne) : couteau, pointe de flèche, grattoir et *nucleus*.

Massue ou *macuahuitl* mexicaine (de *maitl*, main, et de *cuahuitl*, bois). C'est la restitution d'une arme dont on n'a retrouvé que les débris dans les tombeaux mexicains. Cette arme tendait à reproduire la forme du *tlateconi* ou poisson-scie. C'était une massue plate, sur les deux tranchants de laquelle se trouvaient disposées des pointes en *iztli*. A l'extrémité formant poignée s'attachait une courroie de cuir dans laquelle pouvait s'engager la main.

Moulage d'un *ocelotl* ou tigre mexicain, très aplati sur lui-même, avec une queue repliée sur le dos et qui rappelle celle du serpent à sonnettes. L'original, en jadéite, a été trouvé dans les environs de Puebla.

A côté de ces objets mexicains, une collection de haches

de pierres, provenant des Caraïbes et dont quelques types sont à peu près inconnus dans nos musées. Dans la plupart de ces haches l'artiste indigène a pratiqué une gorge circulaire qui permettait de les emmancher plus solidement.

Deuxième vitrine à gauche. — Deux masques en pierre du Mexique, de 16 centimètres de hauteur sur 10 de largeur. On croit que quelque-uns de ces masques étaient des portraits. Les Mexicains les suspendaient sur la poitrine de leurs idoles quand l'original était malade. Quelquefois aussi les guerriers les portaient attachés sur leur poitrine en manière de hausse-cols quand ils se rendaient aux assemblées. Il y en avait enfin de creux que l'on pouvait s'appliquer sur la poitrine, mais ils se rencontrent plus rarement. Voir dans les *Archives de la Société américaine*, lieu indiqué, l'article de M. Lucien de Rosny sur les *Masques de l'Amérique antique*.

Pipes indiennes, avec dessins bizarres, en terre cuite du Mexique.

Rasoir ou tout autre instrument tranchant et semi-circulaire, en bronze, surmonté de deux guerriers qui se combattent. — Pérou.

Collection de moulages de crânes pour étudier les déformations. Crâne quichua ou *aimara*, de Bolivie, comprimé et allongé en pointe. Crâne chenoucchor, aplati d'avant en arrière de manière à donner au front des dimensions énormes. Crâne d'un jeune aimara, des tombeaux de Bolivie, pétri et allongé en forme de cylindre.

Figurine antique, en pierre dure, avec des yeux d'émeraude, trouvée dans un tombeau péruvien, près de Cuzco. Don de la Société d'Ethnographie au Musée américain de Nancy.

Mocassins des Indiens du lac Onondaga.

Armes américaines en *itzli,* etc.

Grande armoire centrale à gauche. — Collection d'antiquités chibchas de la Nouvelle-Grenade, apportées par M. le professeur URICOECHEA. On y remarque plusieurs grandes idoles en terre cuite, une momie indienne, des spécimens de la langue chibcha dans la grammaire et les autres ouvrages de M. Uricoechea, enfin une multitude de poteries antiques, affectant les formes les plus bizarres ainsi que de nombreux bijoux en or, en cuivre et en pierre. Le Congrès et la ville de Nancy sont d'autant plus obligés à M. Uricoechea de la complaisance avec laquelle il a mis cette collection à leur disposition, que dans un si long voyage plusieurs de ces précieuses et fragiles antiquités ont éprouvé de graves avaries.

Grande armoire du centre. Elle est occupée : 1° par la collection de minéralogie canadienne, envoyée par M. LE METAYER-MASSELIN ; 2° par la collection péruvienne de M. CERNUSCHI qui se compose surtout de vases en terre cuite, aux formes étranges, ornés d'oiseaux, d'idoles et d'animaux fantastiques, ayant la forme de grenouilles géantes.

Première et deuxième vitrines à droite. — Elles sont occupées par les manuscrits mexicains, enrichis de miniatures enluminées, représentant des dieux ou des guerriers empanachés, emplumés, tout hérissés d'ornements et d'armes bizarres, tout chargés d'un attirail de guerre fort compliqué. L'un d'eux nous présente un de ces repas de cannibales qui, chez les Mexicains à la fois civilisés et antrhopophages, suivaient ordinairement les immolations de victimes humaines. Les manuscrits hiératiques, mayas, monuments encore indéchiffrés de la

grande civilisation yucatèque, et le manuscrit iroquois de M. de Rosny, sollicitent comme des énigmes, la curiosité du public.

Au centre de la Salle, première vitrine. — Antiquités guanches de M. le docteur CHIL Y NARANJO, terres cuites, pierres polies des îles Canaries, vases, amulettes, objets énigmatiques ayant une forme triangulaire et sillonnée de stries profondes.

Au centre de la Salle, deuxième vitrine. — Moulages de crânes. L'un est un crâne de Patagon, violemment allongé en arrière, l'autre a subi une telle pression sur le milieu de la tête que le cerveau, refluant à droite et à gauche, lui a donné une forme bicorne.

Pipe indienne, d'un travail fort soigné, en terre cuite noire, venue de la Colombie anglaise.

Fuseaux et instruments de tisserand, ancien Pérou.

Tissus d'origine européenne et divers autres objets trouvés dans les tombeaux scandinaves du Groënland, appartenant à M. le professeur WALDEMAR SCHMIDT.

Main de momie, appartenant à M. DE ZÉLINSKI.

Chevelure scalpée, à laquelle adhère encore la peau du crâne.

La SOCIÉTÉ D'ETHNOGRAPHIE a fait l'envoi de plusieurs momies péruviennes, dont les dents, la chevelure et même certaines parties de la peau, sont fort bien conservées.

Exposés sur des tables ou suspendus à la muraille, une variété infinie d'objets.

Une selle en cuir brodé et tout un riche harnachement, ayant appartenu au général Miramon.

Une collection d'éperons énormes, de lourds étriers en métal ou en bois durci, qui devaient rendre fort pesant le cavalier mexicain, et autres objets appartenant à M. BOBAN.

Idole mexicaine, les jambes croisées, en lave du Mexique.

Metatl ou meule à broyer le maïs, en lave mexicaine.

Tambour indien, Mandoline dont le corps est formé de la carapace d'un tatou-cabassou.

Manuscrit mexicain sur papier d'agave.

Divers tableaux représentant des armes mexicaines en pierre et en obsidienne.

Raquettes des Pénobscots (Etat du Maine), qui leur servent à marcher sur la neige, appartenant à M. René de Sémallé.

Photographies de types et de costumes des peuplades du Nord, déposées par le R. P. Petitot.

Manuscrits et enluminures, reproduisant les légendes des Esquimaux et des traits de leur vie domestique, appartenant à M. Rinck, et apportées par M. le professeur Valdemar Schmidt.

SECONDE SÉANCE

LUNDI 19 JUILLET 1875, A 1 H. 1/2 DE L'APRÈS-MIDI.

Histoire. — Relations de l'Amérique pré-colombienne avec l'Ancien-Monde.

La séance est ouverte à 1 h. 1/2, sous la présidence de M. le baron de **Dumast**, assisté, à droite, de MM. H. LEPAGE, président du Comité du Musée lorrain et de la Société d'Archéologie ; Général DIDION, vice-président ; A. RAMBAUD, secrétaire général du Congrès ; LAPRÉVOTE, J. RENAULD, Abbé GUILLAUME, Ch. de ROZIÈRES, L. WIENER, et L. QUINTARD, membres du Bureau de la Société d'Archéologie ; à gauche, de MM. MADIER DE MONTJAU, Léon de ROSNY et Lucien ADAM, vice-présidents.

La parole est donnée à M. **H. Lepage**, qui prononce l'allocution suivante :

« Soyez les bien-venus, Messieurs, dans cette ville, heureuse de vous posséder ; merci à vous d'avoir pensé à la choisir, parmi tant d'autres cités qui pouvaient ambitionner cet honneur, pour servir de théâtre à vos utiles travaux. Soyez les biens-venus dans ce Palais, déjà si riche en souvenirs, mais auquel votre présence va laisser l'un des plus précieux pour lui : devait-il, en effet, espérer voir jamais réunis dans son enceinte les représentants de la science de l'Ancien et du Nouveau-Monde.

« Et cependant il avait peut-être quelques titres à la

faveur que vous lui accordez : le prince à qui l'on doit la partie de cet édifice où nous nous trouvons rassemblés, ne fut-il pas le protecteur éclairé des savants, auxquels il donnait lui-même l'exemple de l'étude ; l'Histoire n'associe-t-elle pas son nom à celui d'un des hardis navigateurs qui visitèrent les premiers la quatrième partie du globe terrestre ?

« Des érudits, dignes de respect, ont mis en doute, il est vrai, les relations qu'aurait eues René II avec Américic Vespuce ; mais le dernier mot n'est pas encore dit à cet égard, et, en attendant, nous nous plaisons à conserver, non sans motifs, une tradition qui donne un certain prestige au souverain dont la mémoire nous est chère.

« N'est-ce pas, d'ailleurs, dans un livre imprimé en Lorraine au commencement du XVIe siècle, que se trouve inscrit pour la première fois le nom de cette terre d'*Amérique* dont vous venez nous faire connaître les langues et l'archéologie ?

« Si notre cité vous est reconnaissante d'avoir fait tomber votre choix sur elle pour cette docte réunion, le Comité du Musée lorrain vous l'est bien plus encore de l'honneur que vous lui faites en acceptant l'hospitalité dans ces murs, relevés à peine de leurs ruines.

« Aussi a-t-il voulu profiter de cette sollennité, quoique tout l'éclat vous en appartienne, pour inaugurer de nouveau le monument qui en est le témoin.

« Il l'a été déjà partiellement, dans deux circonstances analogues à celle d'aujourd'hui : en 1850, lors du Congrès scientifique de France, en 1862, à propos du Concours régional agricole, qui furent l'un et l'autre l'occasion de fêtes si brillantes. Le Congrès que vous avez organisé, Messieurs, et dont l'idée a reçu, dès l'abord, parmi nous,

de même que dans les contrés les plus lointaines, un si sympathique accueil, était une bonne fortune que nous ne devions pas laisser échapper.

« A la première des époques dont je viens de parler, la Porterie seule, à laquelle on avait restitué la statue du duc Antoine, faisait l'objet d'une modeste inauguration ; nous n'aurions pu vous offrir un abri dans l'intérieur de l'édifice : ce n'était plus qu'un bâtiment sans nom, dégradé, mutilé, voué à des destinations humiliantes, que cette vieille « maison ducale » elle qui avait vu des rois « s'y trouver plus à l'aise » que dans leurs somptueuses demeures.

« Douze ans après, grâce à l'appui des administrations publiques ; grâce aux éclatants témoignages de bienveillance que notre œuvre avait reçus, le monument tout entier était conquis, le Musée lorrain fondé, et nous pouvions accueillir dans cette salle la foule empressée venue à notre appel pour en célébrer la résurrection.

« Qui pouvait prévoir alors, que si peu d'heures suffiraient pour anéantir le fruit de tant de peines et de sacrifices ; et cela, Messieurs, à quel moment ! — au milieu des plus cruelles épreuves qu'il pût nous être donné de subir.

« Il y avait lieu de désespérer, si nous n'avions compté sur un auguste protecteur. Emu de nos infortunes, le Souverain dont les ancêtres ont, durant sept cents ans, régné glorieusement sur ce pays, et qui a hérité de leurs nobles sentiments de générosité, nous fit parvenir un don magnifique ; et la France elle-même, en dépit de ses désastres, voulut se montrer non moins grande et libérale.

« C'est ainsi qu'il a été permis de faire disparaître

jusqu'aux traces de l'affreux incendie qui a dévasté ce Palais. Sous les mains habiles qui ont exécuté sa restauration, il est sorti de ses cendres plus majestueux et plus beau qu'auparavant. Tout n'est pas fait encore, il s'en faut, mais tout se fera, nous en avons le ferme espoir : le passé nous répond de l'avenir.

« Ce que nous devions désirer, Messieurs, c'était qu'il fût digne de vous recevoir. Nous saluons donc votre présence ici avec une double satisfaction, en vous répétant : soyez-y les bien-venus ! »

Après cette allocution, M. le baron de **Dumast**, président du Congrès, prend la parole en ces termes :

« Messieurs,

« Accourus de divers points du globe avec le noble dessein de fonder ensemble une institution magnifique, d'un genre absolument neuf encore, vous voici réunis dans la ville, jadis souveraine, qu'une inspiration remarquable vous avait portés à vous assigner pour rendez-vous.

« Or, l'édifice où va se tenir votre session inaugurale, c'est le reste d'un palais historique autrefois immense ; reste qui, considérable encore, bien que réduit à l'une de ses parties, donnait toujours aux voyageurs quelque idée du *passé* de la nation lorraine, quand il devint en 1871 la proie d'un incendie. On le crut à jamais perdu, ce beau débris de monument ; mais, comme le Phénix antique, il sort rajeuni du sein des flammes. Et rien ne pouvait mieux consacrer sa renaissance que l'imposante panégyrie d'aujourd'hui.

« La tutrice naturelle de ces augustes murailles, la Société d'Archéologie lorraine, à qui nous ne saurions

adresser trop de remerciements, vient de nous dire, par l'organe de son docte chef, — de son plus fidèle représentant, — combien elle se sent heureuse de pouvoir vous en faire les honneurs.

« Messieurs, vous auriez dû, ce semble, pour prendre dignement possession, à titre d'hôtes, de la salle qui vous est offerte dans la noble demeure des ducs-rois, — n'y entrer qu'ayant à votre tête quelque président réel, effectif : — homme complet, conservant tous ses genres de force, — et en qui pût se résumer la pleine virilité de votre œuvre ; d'une œuvre dont la pensée est si empreinte de jeunesse.

« Au lieu de cela, Messieurs, entraînés que vous avez été par des sentiments chevaleresques dont la générosité dépassait de beaucoup la justesse, vous avez voulu réserver l'honneur de vous introduire ici, à l'un des simples vétérans de l'armée des lumières bénignes ; de l'armée de ce *progrès pacifique*, universel, qui s'opère, non par la diminution, mais par l'accroissement du savoir.

« Ses longues années de services pour cette cause, — années dont il vous a plu de lui tenir compte, — auraient pourtant plutôt dû l'écarter de toutes fonctions dirigeantes que l'y faire appeler encore. Car il ne peut plus guère y apporter qu'une aptitude fictive. La sonnette que vous lui confiez, il aurait grand tort d'y voir autre chose que celle d'un *président d'âge*.

« Par bonheur, Messieurs, suffisamment éclairés que vous êtes sur les matières dont vous avez à traiter, et placés d'avance à la hauteur de votre ample et magnifique tâche, vous n'avez besoin d'attendre l'impulsion de personne.

« Si d'ailleurs il fallait quelqu'un pour vous donner noblement le branle, vous y avez pourvu, moyennant le choix de vice-présidents propres à vous servir de guides au besoin. Entre ces chefs de combat, les uns avaient été préparés à la connaissance de l'Amérique primitive par leurs fortes et brillantes études sur les régions, les peuples et les langues de l'extrême Asie, plus ou moins rapprochés du Kamchatka et du détroit de Behring; les autres, ou par la possession des sciences proprement dites, ou par des voyages qui leurs avaient révélé de bonne heure les îles de l'Atlantique et le Continent même dont vous voulez entreprendre l'examen.

« En outre, plusieurs savants, que le nombre, légalement restreint, de vos vice-présidences vous a rendu impossible d'appeler à ces postes, ne vous apportent pas moins la richesse de leurs éclatantes lumières, et sont là pour vous précéder dans la route, comme des flambeaux conducteurs.

« Parmi ces doctes étrangers dont la visite nous honore, j'aperçois, présent à cette séance, le représentant diplomatique de l'un des Etats américains : le plénipotentiaire de la République de San-Salvador.

« Il me semble ne faire, Messieurs, que répondre à vos sentiments en priant don José-Maria Torrès-Caicedo de vouloir bien venir occuper, pour aujourd'hui, le fauteuil à ma place, et prendre, pendant cette première séance, la direction de vos travaux. »

M. le baron de **Dumont** invite S. Exc. M. Torrès-Caicedo, ministre plénipotentiaire de la République de San-Salvador à prendre le fauteuil de la présidence.

M. **Torrès-Caicédo** répond à l'invitation du Président et prononce le discours suivant :

« MESDAMES ET MESSIEURS,

« C'est pour moi un grand et redoutable honneur que d'être appelé à présider cette savante réunion.

« Au nom de l'Amérique et des études américaines, qu'il me soit permis d'adresser mes remerciements à Nancy, cette belle et intelligente cité, si fière de ses vieilles gloires ducales, si ardente à poursuivre le développement du progrès ; la ville des fortes études et des puissantes initiatives, la ville qui sait à merveille harmoniser le culte du passé avec les sentiments et les exigences de la vie moderne ; qu'il me soit permis de remercier l'honorable maire de Nancy qui continue si courtoisement à notre égard les traditions de la vieille hospitalité lorraine !

« Maintenant, je dois un souvenir à tous ces Américanistes éminents qui ont frayé la voie dans laquelle nous allons nous engager, aux Brasseur de Bourbourg, aux Domenech, aux Stevens, aux Rosny, aux Lopez, aux Quesada, aux d'Eichtal, aux Bellecombe, aux Waldeck, aux Pimentel, aux Bancroft. Déjà leur nombre est légion et je ne puis nommer tous ceux à qui nous devons un tribut de reconnaissance.

« Pour donner aux connaissances américaines tout leur développement scientifique, ce qu'il nous faut aujourd'hui c'est l'adoption d'une méthode rigoureuse, une étude sincère des textes et des monuments, le renoncement à toutes les hypothèses fantaisistes qui pourraient compromettre le succès de nos études et nuire à leur considération.

« Il me semble qu'il y a eu jusqu'à ce jour deux systèmes et comme deux écoles en présence. Les uns ont

paru croire que les grandes civilisations américaines, celles du Mexique, du Yucatan et du Pérou, n'ont pas pu naître spontanément, et ils se sont efforcés de les expliquer par des influences, des importations phéniciennes ou égyptiennes, boudhistes ou scandinaves dont ils cherchent à retrouver les traces. Les autres ont pensé que les civilisations du Nouveau-Monde étaient nées du développement naturel de l'esprit humain en Amérique, qu'elles n'avaient point été importées du dehors et qu'elles étaient en quelque sorte, si ce mot peut s'appliquer à un état social, *autochthones*. Je ne me permettrai pas, Mesdames et Messieurs, de me prononcer entre ces deux écoles. Je dirai seulement : Ce qu'il nous faut aujourd'hui, ce ne sont pas des systèmes, ce sont des faits.

« Etudiez, déchiffrez les monuments de Palenqué ; rapprochez-les des monuments des peuples asiatiques et européens pour qui l'on réclame une part dans la constitution des sociétés américaines. Examinez de près les religions et les mythologies, portez vos investigations dans les hieroglyphes, dans la céramique, dans les débris des arts de l'Amérique, dans les curieux systèmes astronomiques de ce monde nouveau.

« Etudiez les crânes et les ossements des nations disparues, essayez de retrouver les rapports de parenté ou de filiation entre les innombrables langues américaines. Dégagez de la poudre des siècles la formule de ce gouvernement semi patriarcal et semi-communiste des Incas, de cette civilisation à la fois barbare et raffinée des Mexicains. Appelez à votre aide l'anthropologie, l'anatomie comparée, la linguistique et toutes les sciences auxiliaires de l'archéologie et de l'histoire. Alors,

seulement alors, les comparaisons entre l'Ancien-Monde et le Nouveau pourront vous conduire à des résuttats certains.

« Vous êtes appelés, Messieurs, à résoudre de grands problèmes; mais pendant que vous vous occuperez de l'Amérique antérieure à la conquête espagnole, vous ferez en même temps une œuvre utile à l'Amérique actuelle. Vos travaux attireront sur elle l'attention des Européens. Elle est si inconnue ou si mal connue, qu'elle a pour ainsi dire besoin d'être découverte une seconde fois, et qu'il faudrait pour la faire voir telle qu'elle est, le génie d'un Christophe Colomb.

« Comme j'ai eu occasion de le dire une fois déjà — pour beaucoup de personnes même éclairées, l'Amérique latine est la terre des révolutions sans trêve, des tremblements de terre, des serpents à sonnettes, et tout au plus de la canne à sucre.

« On ne réfléchit pas que les révolutions ne sont que les crises violentes au milieu desquelles est enfanté un ordre nouveau. Cette ère des révolutions à outrance est maintenant fermée pour nous: l'Amérique latine est entrée dans la voie du développement normal; la génération actuelle goûte les bienfaits du progrès et de la liberté que nos pères lui ont conquis au milieu de terribles bouleversements.

« Dans ces pays si merveilleusement doués par la main de la providence, se trouvent admis et pratiqués les grands principes de la Révolution française et de la société anglo-américaine. L'égalité devant la loi, cette précieuse conquête des temps modernes est inscrite dans nos codes et ceux-ci reposent sur les mêmes bases que le code civil des Français. Dans ces pays dont l'hospitalité s'ouvre non pas seulement à des individus, mais presque

à des nations, l'étranger jouit des mêmes droits que le citoyen, et nulle part il ne trouve autant de facilités pour acquérir les droits politiques des nationaux.

« Il y a et il y a eu dans nos républiques une pléiade d'hommes d'Etat, de savants, d'historiens, de philosophes, de publicistes, de littérateurs dont nous pouvons être fiers devant l'Europe, j'ai nommé Bolivar, Sucre, Santander, San Martin, O'Higgins et tout le groupe glorieux des *Libérateurs;* j'ai nommé Paez, Caldas, Mutis, Maldonado, Zéa, Cagigal, Ancizar, Acosta, Velez, Saarsfichl, Pombo, Torres y Pena, Calvo, Restrepo, Baralt, F. Lopez, Alaman, Barros-Aruna, Olmedo, Figuerou, Caro, Pardo y Aliaga, Amunategui — et combien d'autres encore !

« De notre développement, de notre civilisation, nous devons la plus grande part à la France. Pour nous, Américains de race latine, elle est presque une métropole, tant ses idées généreuses sont implantées dans nos institutions. Pour nous, elle demeure la première des nations latines, la première des nations modernes, l'initiatrice des idées nouvelles, la promotrice du progrès universel. Ses malheurs immérités ont eu dans les Républiques d'au-delà de l'Océan un douloureux retentissement.

« Si nous sommes en quelque sorte Français par la communauté d'idées et de sentiments, nous le sommes aussi par la solidarité des intérêts, car notre commerce avec la France qui, au commencement de ce siècle était à peine de 22 millions, s'élève aujourd'hui à 800 millions. L'accroissement des échanges peut donner une idée du développement de l'influence de la France. C'est par elle que s'est faite la prospérité de l'Amérique latine : notre prospérité reste solidaire de la vôtre ».

Cette improvisation a été fréquemment interrompue par les applaudissements du Congrès.

M. **Torrès-Caicedo**, président, fait savoir que M. le Maire de Nancy, invite, au nom du Corps municipal, tous les membres du Congrès à passer la soirée du Jeudi 22 Juillet dans les Salons de l'Hôtel-de-Ville, et les membres étrangers à assister le même jour au banquet offert par la Ville.

M. Torrès-Caicedo exprime le regret que ses collègues, les Ministres plénipotentiaires des Etats américains qui ont adhéré au Congrès, aient été empêchés par leurs occupations politiques de se rendre à une aussi gracieuse invitation.

M. **Lucien Adam**, vice-président, donne lecture d'une note de M. Bénédict GRÖNDALS, professeur à l'Ecole des Hautes-Etudes de Reikjavik (Islande), sur la découverte de l'Amérique par les Islandais.

Note sur la découverte de l'Amérique antécolombienne, par M. Bénédict GRÖNDALS.

1. — Historiquement constatée, la première découverte de l'Amérique par les Européens est due aux Islandais.

2. — Pour énoncer ce fait, on se contente généralement de dire que l'Amérique fut découverte par les Normands (Northmen, Norsemen) ou par les Scandinaves. C'est inexact et vague ; car ces mots ne font penser qu'aux Danois, aux Norwégiens, aux Suédois : et de ces trois nations, aucune n'a pris la moindre part à la découverte du Nouveau-Monde. Quoique les Islandais descendent originairement des Norwégiens, ils formaient une société complètement indépendante, un peuple libre, plus de cent ans déjà même avant leur découverte de l'Amérique : aussi, les anciens auteurs les appellent-ils Islandais, et non pas Normands ou

Norwégiens, encore moins Scandinaves, expressions adoptées par la science et la politique modernes pour cacher la vérité. C'est un procédé qui n'est pas admissible dans la recherche sincère des faits historiques.

3. — Une tradition, d'ailleurs fort incertaine, veut que le premier point découvert en Amérique ait été le Gunnbjarnarsker. On suppose que ce mot représente quelques îles du Groënland, qui fut reconnu lui-même en 982 par Eirekr Raudi (Eric le rouge), islandais de la région occidentale.

4.— Après la découverte du Groënland, un autre Islandais, Ari Marsson, fut jeté sur la côte d'une terre inconnue, à laquelle en Islande on donna le nom de Hvétramannaland, « terre des hommes blancs, » ou de Irland-it-mikla, « la grande Irlande. » Les chroniques ajoutent que le navigateur Ari-Marsson reçut le baptême dans ce pays, dont le premier nom vient de la couleur blanche des vêtements ou du teint des indigènes, et le second de ce que l'on crut reconnaître dans leur langue un dialecte celtique (irlandais ou walesien), ce qui semblerait indiquer une découverte encore plus ancienne que nous ne l'avons fixée. Quoi qu'il en soit, cette contrée est sur la côte occidentale de l'Amérique ; et les journaux disaient, en 1820, que sur les bords du Missouri l'on avait parlé jadis un dialecte celtique ; en outre, suivant une tradition indienne, la Floride était autrefois habitée par des hommes blancs, qui possédaient des instruments de fer.

5.— La plus célèbre des découvertes faites par les Islandais est celle qu'effectua Leifr, surnommé Heppni, « heureux ». En l'an 1000, il découvrit le Vinland-it-Godta, la bonne terre du vin, ainsi appelée à cause des grappes de raisin sauvage qu'on trouve sur ce continent. Dans ce voyage, bientôt suivi de plusieurs autres, dont le plus fameux est celui qu'exécuta Thorfinn Karlœfni, en 1007, on reconnut quelques parties des côtes de l'Amérique septentrionale, par exemple le Massachusets et ses alentours, ainsi que le Helluland ou Labrador, dont le Vinland est l'extrémité sud-ouest. Dans

la contrée dite Markland ou terre des bois, on trouva certains indigènes, soit Esquimaux, soit Indiens, à qui les Islandais donnèrent le nom de Skrælingjas, barbares. Ces hommes se rasaient la barbe. C'est une particularité que l'on cite comme fort curieuse, parce que tous les autres habitants de ces pays sont imberbes. De la langue en usage chez ces peuplades on n'a conservé que deux mots, et probablement sous une forme altérée : *Avalldania, Valldidida*. Ce sont les noms de deux chefs ou rois.

6. — Ces hommes qui formaient une tribu nombreuse, étaient incultes, stupides, d'un aspect sombre et féroce, au visage d'un brun rougeâtre, les cheveux en désordre, les yeux fort grands, les mâchoires très-larges. Ils avaient comme article de commerce des peaux grises d'animaux sauvages (petit-gris). Ils cultivaient une sorte de blé ; leurs barques, faites de cuir, ressemblaient aux kajaks des Groënlandais, et leur arme offensive était l'arc lançant des flèches, à pointe de pierre probablement. Ils admiraient les haches de fer des Islandais. Au milieu de leur foule se voyait un grand et bel homme, leur chef. Tout semble prouver que cette population appartient à la race indienne et non à l'espèce des Esquimaux tels que nous les connaissons aujourd'hui.

7. — Deux jeunes gens, faits prisonniers par les Islandais, assurèrent qu'en face de leur pays il y avait une contrée où les hommes étaient vêtus de blanc et poussaient les hauts cris en promenant des drapeaux suspendus à des perches. On supposait au moyen âge, que cette contrée est la Hvétramannaland. Les vêtements blancs, les drapeaux suspendus à des perches, les cris ou chants, tout indique un culte divin supérieur aux démonstrations religieuses des Indiens de ces pays. Comparez ces rites avec ceux des anciens Aztèques, et voyez-y peut-être le christianisme.

8. — On suppose que le personnage mythique ou le dieu mexicain appelé Wotan est le même que l'Odinn des Scandinaves, le Wadan des Allemands, le Buddha des Indes

orientales. Ce nom a fait, je crois, le sujet d'un travail de M. Brasseur de Bourbourg. Consulter Alex. de Humboldt, *Vues des Cordillières*, etc., t. I, p. 208 et 382-384 ; t. II, p. 356.

9. — Les Islandais, dans leurs traditions, ont indiqué la position topographique des pays qu'ils ont découverts, en disant que le soleil s'y trouve au-dessus de l'horizon à neuf heures avant midi et à trois heures après midi, pendant le solstice d'hiver.

10. — Les anciens récits sur les découvertes en Amérique par les Islandais sont contenus dans les *Sagas* ou relations historiques, surtout dans le grand ouvrage du célèbre Snorri Sturluson (en 1241). Ce livre est intitulé : *Heimskringlä (Orbis terrarum, imago mundi)*. Quelques philologues prétendent que ce qui traite des découvertes en Amérique est une interpolation dans l'œuvre de Snorri Sturluson ; mais cette assertion n'étant pas prouvée, nous regardons comme établies sur les plus vieilles chroniques islandaises et fondées sur des traditions authentiques les pages du *Heimskringlä*.

11. — Toutes ces anciennes relations ont été recueillies dans l'ouvrage qui a pour titre : *Antiquitates Americanæ*. Ce livre, édité par la Société des Antiquaires du Nord, avec traduction latine et danoise, est enrichi de notes dues aux savants islandais Finnr Magnusson et Thorleifr Repp.

M. Lucien Adam analyse sommairement un mémoire de M. **E. Beauvois** sur la *Découverte du Nouveau-Monde par les Irlandais et les premières traces du Christianisme en Amérique, avant l'an 1000.*

La découverte du Nouveau Monde par les Irlandais et les premières traces du Christianisme en Amérique avant l'an 1000, par M. E. BEAUVOIS.

Bien des siècles avant les voyages de Christophe Colomb, des Européens avaient fondé, dans le Nouveau Monde, des colonies où l'on parlait leur langue et où dominait le Christianisme. Les Scandinaves, qui ont eu des établissements durables dans le Grœnland, qui les premiers ont exploré le Vinland et dont les relations sont les seules qui nous soient parvenues, ne s'attribuent pourtant pas le mérite d'avoir découvert le nouveau continent : ils avouent, avec candeur, que le hasard ou des vents contraires les y avaient poussés, et qu'ils avaient été précédés par des Chrétiens de langue irlandaise.

Ces faits remarquables sont aujourd'hui bien connus, même en dehors des pays scandinaves ; mais les savants, passablement nombreux, qui ont publié, traduit ou commenté les documents relatifs à la Grande Irlande ou *Hvítramannaland* (Pays des hommes blancs), ont négligé de mettre en relief et en regard, pour les comparer entre eux, une foule de petits détails qui s'éclairent mutuellement et confirment la véracité des sagas scandinaves. Il y a d'ailleurs dans l'*Historia Norvegiæ*, découverte en Ecosse (1850), après la publication des *Antiquités Américaines* (1) et des *Monuments*

(1) *Antiquitates Americanæ, sive scriptores septentrionales rerum ante Colombianarum in Americâ*, operâ et studio Caroli C. Rafn. Copenhague, 1837, 526 p. gr. in-4° avec 18 pl. et cartes. Textes, traductions danoise et latine, avec introductions et remarques.

historiques du Grœnland (1), un passage d'une importance capitale, dont les savants éditeurs de ces recueils n'ont pu tirer parti.

Etudions donc de nouveau les textes relatifs aux mystérieuses découvertes que les Irlandais cachèrent longtemps avec un soin jaloux; on verra plus tard pour quel puissant motif. Nous avons d'abord à traduire aussi littéralement que possible les trois documents islandais, où il est parlé de la Grande-Irlande, en commençant par le *Landnámabók*, livre de la prise de possession de l'Islande. Cet ouvrage, dû aux consciencieuses recherches et à l'érudition critique d'Aré Thorgilsson, surnommé *fródhé* (le savant), le premier Islandais qui ait mis par écrit les traditions historiques des Scandinaves, a été revu et complété par cinq autres historiens ou généalogistes. Mais la notice qui nous intéresse a dû faire partie de la rédaction primitive, attendu qu'elle concerne Aré Márssón, bisaïeul d'Aré fródhé. Né en 1068 et mort en 1148, ce dernier vivait moins d'un siècle après l'événement dont nous allons parler, il pouvait donc être parfaitement renseigné à cet égard; il tenait d'ailleurs ses renseignements de plusieurs traditionnaires bien informés, notamment de son oncle Thorkell Gellisson, un des colonisateurs du Grœnland, et de Thuríde, fille de Snorré Godhé, surnommée *Spake* (l'instruite), qui était mariée avec un arrière-petit-fils d'Aré Márssón (2) et qui se souvenait de son père Snorré, né en 965, mort en

(1) *Grœnlands historiske Mindesmærker*, texte, trad. danoise avec introd. et commentaires par C. C. Rafn et Finn Magnusen, Copenhague, in-8° 3 vol. avec 12 planches, t. I-II, 1838; t. III, 1842-1845. Ces deux collections dignes des Bénédictins et des Bollandistes, ont été publiées par les soins et aux frais de la Soc. Roy. des antiquaires du Nord.

(2) Voy. *Landnámabók*, part. II, chap. 9, dans *Íslendinga Sœgur*. Copenhague 1843, in-8°, t. I, p. 92.

1031, et par conséquent contemporain, d'Aré Mársson (1). Le témoignage d'Aré fródhé est donc d'autant plus digne de foi que sa véracité et sa bonne mémoire sont attestées par le célèbre historien Snorré Sturluson (2).

« Már (3) de Hóls (4) épousa Thorkatla, fille de Hergils « Hnaprass; leur fils était Aré, qui fut poussé par une « tempête dans le Hvítramannaland que quelques-uns « appellent Írland it mikla (Grande-Irlande). Ce pays est « situé à l'ouest, dans la mer, près du Vínland it gódha « (le bon pays du vin) et, dit-on, à six jours de navigation de

---

(1) Snorré, prologue de *Heimskringla*, édité par Unger. Christiania, 1864-1868, in-8°, p. 3.

(2) *Heimskringla*, Saga de Saint-Ólaf, chap. 189, édition Unger, p. 450.

(3) Theirra son var Ari; hann vardh sæhafi til Hvítramannalands; that kalla sumir Írland it mikla; that liggr vestr í haf nær Vínlandi enu gódha; that er kallat VI dægra siglíng vestr frá Írlandi; thadhan nádhi Ari eigi á brutt at fara, ok var thar skírdhr. Thessa sœgu sagdhi fyrst Hrafn Hlymreksfari, er lengi hafdhi verit í Hlymreki á Írlandi. Svá kvadh Thorkell Gellisson segja íslenzka menn, thá er heyrt hœfdhu frá segja Thorfinn í Orkneyjum, at Ari hefdhi kendr verit á Hvítramannalandi, ok nádhi eigi brutt at fara, en var thar vel virdhr. Ari átti Thorgerdhi, dóttur Álfs or Dœlum; theirra son var Thorgils ok Gudhleifr ok Illugi; that er Reyknesínga ætt. — *Landnámabók*, part. II, chap. 22, dans *Íslendínga sœgur* 1843, p. 129-130 cfr. *Antiquitates americanæ* et *Grœnlands histor. Mindesm*, t. I, p. 152-155.

(4) Le domaine de Hóls ou Reykjahóls, qui appartenait à la famille d'Aré, d'où le nom de Reyknesíngs (gens du promontoire de Reykja) était situé sur la rive septentrionale du Breidhifjœrdh dans le quartier occidental de l'Islande, que sa situation en face du Grœnland prédestinait à être le berceau des principaux colonisateurs ou explorateurs du Nouveau Monde. Voy. *Grœnlands histor Mindesm*, t. I, p. 495.

« l'Irlande. Ce récit a été fait d'abord par Hrafn « *Hlymreksfaré* (le voyageur à Limerick), qui avait longtemps « habité Hlymrek (1), en Irlande. Thorkel Gellisson rapporta « aussi que des Islandais disaient avoir appris de Thorfinn « *jarl* (duc) des Orkneys (Orcades), que Aré avait été « reconnu dans le Hvítramannaland et qu'il ne pouvait en « sortir, mais qu'il y était traité avec honneur. Aré était « marié avec Thorgerdhe, fille de Álf des Dals. Leurs fils « étaient Thorgils, Gudhleif et Illugé, desquels est issue la « race des Reiknesíngs. »

Notre auteur s'appuie sur deux autorités, d'abord le témoignage de Hrafn, dont le surnom et les relations avec l'Irlande donnent à penser qu'il tenait ses renseignements de navigateurs irlandais revenus du Hvítramannaland. Marié avec Vigdíse, fille de Thórarin Fylsenné, qui était contemporain d'Aré Mársson, Hrafn vivait tout au plus une ou deux générations après la disparition de ce dernier (2) et il devait s'intéresser à lui, étant issu, à la cinquième génération, de

---

(1) Limerick, situé à l'embouchure du Shannon, dans le golfe du même nom, était la capitale d'un petit royaume norvégien, fondé par Ívar, vers l'an 852. Les Scandinaves paraissent y avoir maintenu leur nationalité aussi longtemps qu'à Dublin, c'est-à-dire jusque vers la fin du XIIIe siècle; mais on n'a la liste suivie de leurs rois que depuis la seconde moitié du IXe siècle jusque vers la fin du Xe. Voy. J.-J.-A. Worsaae, *Minder om de Danske og Nordmændene i England, Skotland og Irland* (Souvenir des Danois et des Norvégiens en Angleterre, en Ecosse et en Irlande), Copenhague, 1851, in-8°, p. 395-396. — P. A. Munch, *Det Norske Folks Historie* (Histoire du peuple norvégien), Christiania, in-8°, part. Ire, t. I, 1852, p. 442; t. II, 1853, p. 205.

(2) Voy. *Landnámabók*, part. I, ch. 21, dans *Íslendinga Sœgur*. 1843. t. I. p. 126; — *Sturlunga Saga*, Copenh. 1817-1820, 2 vol. in-4°. L. I, ch. 3; — *Grœnlands histor. Mindesm.* t. I, p. 166; — Munch, *Det norske Fólks Hist.* part. I, t. II, p. 281.

Hrólf, *hersi* (chef) du district d'Agdi, en Norvège, bisaïeul d'Aré Márssón (1).

Un autre récit, indépendant de celui de Hrafn, remontait à Thorfinn, jarl des Orcades, dont les paroles avaient été rapportées par des Islandais à Thorkel Gellisson, qui les transmit à son neveu Aré Fródhé. Ce Thorfinn ne peut être le premier jarl de ce nom, mort vers 963, avant la disparition d'Aré Márssón ; il s'agit certainement ici de Thorfinn II, né vers l'an 1000, mort en 1064, qui prit le titre de Jarl après la mort de son père Sigurdh, en 1014. C'est sans doute sa parenté avec Thorgerdhe, femme d'Aré Márssón, qui le porta à rechercher ce qu'était devenu ce dernier, et il pouvait en recevoir des nouvelles de ses propres sujets, s'il est vrai que les Papas, dont la confrérie avait colonisé la Grande-Irlande et prêché le christianisme dans les Orcades, avaient encore des établissements dans ces îles, sous son règne. En 1045, Thorfinn, ayant mis le feu à une maison de la Petite-Papey, une des Orcades, où son neveu et compétiteur, Rœgnvald Brusason, s'était réfugié, celui-ci chercha à s'échapper, en se couvrant de vêtements de lin, afin de se faire passer pour un diacre (2). L'ingénieux historien P. A. Munch fait à ce propos la remarque suivante : « Il y avait donc des ecclésiastiques sur les lieux ; de là, semble-t-il, on peut conclure qu'il y avait encore dans l'île des clercs irlandais, les Papas (3),

---

(1) Landnámabók, part. II, ch. 21 et 22 ; p. 126, 129 de *Íslendinga Sœgur*, t. I, 1843.

(2) Voy. *Saga de Saint-Ólaf*, ch. 353, dans *Flateyjarbók*, t. II, Christiania 1862, in-8°, p. 418.

(3) C'est possible, car si le Diplôme orcadien de 1403, dont on donnera un extrait plus loin, dit que les Papas furent totalement exterminés par les Norvégiens, il ne nous apprend pas à quelle époque, et c'est peut-être un peu plus tard que leur race disparut des Orcades.

d'après lesquels a été appelée cette île, ainsi que l'autre Papey, la grande ou occidentale. (1) »

Faute de connaître le passage de l'*Historia Norvegiæ* qui permet d'identifier les Papas, vêtus de blanc, avec les *hommes blancs* du Hvítramannaland, Torfæus et Rafn n'ont pu s'expliquer par qui Aré avait été baptisé dans le Nouveau Monde. Torfæus a supposé que c'était par un évêque Jón ou Johannes, venu du Grœnland (2), mais il a été amplement réfuté (3) par l'évêque Finnus Johannæus (4). Rafn a examiné successivement diverses hypothèses aussi peu satisfaisantes l'une que l'autre : ou bien la Grande-Irlande aurait été nommée par erreur en place de l'Irlande européenne (5) ; ou bien, il

---

(1) Munch, *Det Norske Folks Historie*, part. I, t. II, p. 145, n. 2.

(2) Préface de *Historia Vinlandiæ antiquæ seu partis Americæ septentrionalis*. Copenhague 1705, in-8°.

(3) Il s'agit ici de Jón qui, après avoir exercé les fonctions épiscopales en Islande pendant 4 ans (1049-1053), alla prêcher le christianisme dans le *Vindland* (pays des Vendes, Meklembourg et Poméranie), où il fut martyrisé à Rethra, en 1066. L'erreur de Torfæus provient de ce qu'il a lu *Vinland*, dans les additions au *Landnámabók*, dues à Bjœrn Jónsson de Skardhsá (*Vidhrauki Skhardsár bókar*, dans *Íslendinga Sœgur*, 1843, t. I, p. 332). La véritable leçon est Vindland que donne la *Húngrvaka* (ch. 3) ; car Jón l'irlandais, de cette saga, est bien le même que Johannes Scotus d'Adam de Brême (III. 49-50. — Cfr. P. A, Munch, *Det norske Folks Hist.* part. II, 1855, p. 186, 190, 193, 212, 413 ; *Antiquitates Americanæ*, p. 461-462 ; *Grœnlands hist. Mindesm.* I, p. 163 ; III, p. 43).— Si la *Húngrvaka* avait voulu parler du Vínland américain, elle n'aurait sans doute pas manqué de lui donner, selon l'usage général, l'épithète de *it gódha* (le bon).

(4) *Historia ecclesiastica Islandiæ*. — Copenhague, t. I. 1772, in-4°, par 87-89.

(5) « C'est naturellement par méprise, dit Munch (*Det norske Folks Hist.* part. I, t. II, p. 360 n.), que le *Landnámabók* rapporte

se serait trouvé un prêtre parmi ceux qui avaient reconnu Aré dans le Hvítramannaland; ou enfin, Aré aurait été soumis par les sauvages de la Grande-Irlande à des cérémonies d'initiation, présentant quelque analogie avec le baptême des chrétiens (1).

Mais des probabilités ou des apparences sont loin d'être des réalités. On ne conçoit d'ailleurs pas bien comment Aré Mársson aurait pu être baptisé, s'il était en captivité chez des sauvages ; et s'il se trouvait chez des chrétiens, il était superflu de recourir au ministère d'un évêque ou d'un prêtre, venu de l'Europe ou du Grœnland. La seule hypothèse admissible est que Aré vivait dans un pays chrétien, chez un peuple dont le nom de Grande-Irlande indique suffisamment l'origine.

Aré Fródhé ne donne pas la date de la disparition d'Aré Mársson, et il est impossible de la fixer autrement que par approximation. La *Saga du Christianisme* (2) cite Aré Mársson parmi les notables personnages du quartier occidental de

---

que Aré aurait été baptisé dans le Hvítramannaland. » Pourtant, il admet aussi qu'il pouvait se trouver dans ce pays quelques naufragés irlandais. Il est singulier que ce critique si clairvoyant, doué à un si haut degré de la faculté de combiner les faits épars et de les relier solidement entr'eux, n'ait pas deviné les relations qui existaient entre les *papas* et la Grande-Irlande; car, non-seulement il connaissait l'*Historia Norvegiæ*, qu'il avait découverte et publiée, mais il avait même relevé le passage relatif aux papas pour expliquer le nom de Papey, donné à différentes îles des groupes des Orcades et des Shetlands. (Voy. ses *Eclaircissements géographiques sur les Orcades*, dans *Annaler for nordisk Oldkyndighed og Historie*. Copenhague, in-8°, 1852, p. 55.)

(1) *Grœnlands hist. Mindesm.* t. I, p. 165-166.

(2) *Kristni Saga, sive historia religionis christianæ in Islandiam introductæ,* ch. 1, texte, trad. latine, notes et tables publiées par la Commission Arna-Magnéenne. Copenhague, 1773, in-8°, et plus récemment dans le t. I, des *Biskupa Sægur* (Sagas des Evêques), Copenhague, 1858.

l'Islande, au temps où le christianisme fut prêché pour la première fois dans l'île par l'évêque Frédéric et Thorvald Kodránsson, en 981, suivant les éditeurs des *Monuments historiques du Groœland*, (1) ou dans l'hiver de 983 à 984, selon P. A Munch (2).

Son second fils Gudhleif, s'étant converti au christianisme, se joignit, en 997, au prêtre Thangbrand, envoyé du roi Ólaf Tryggvason, pour imposer la nouvelle religion à ses compatriotes ; leurs efforts furent couronnés de succès : en l'an 1000, le Christianisme fut reconnu comme religion officielle par l'*Althíng* ou Assemblée nationale de l'Islande, (3) et tous les habitante de l'île durent se faire baptiser. Comme Aré Márssón n'était pas encore chrétien, lors de son arrivée dans la Grande-Irlande, il faut nécessairement placer sa disparition avant l'an 1000, et son départ après 981 ou 984. Il est fâcheux que ce trop long intervalle ne permette pas de mieux préciser la date de la disparition d'Aré Márssón ; car, avec une chronologie si vague, il est impossible de dire si Aré est le premier Scandinave qui ait abordé dans le Nouveau Monde, ou s'il y avait été précédé, soit par Eirik-le-Rouge, qui découvrit le Groenland en 989, soit par Leif-l'Heureux, qui découvrit le Vínland en l'an 1000, ou même par Bjœrn Breidhvíkíngakappé, qui vécut dans la Grande-Irlande depuis l'an 999, au plus tard (4).

---

(1) T. I, p. 151.

(2) *Det norske Folks Historie*, part. I, t. II, p. 280.

(3) Munch, *Det norske Folks Hist.* part. I, t. II, p. 344-355.

(4) Les manuels et les ouvrages de seconde main donnent avec assurance la date précise de la disparition d'Aré Márssón ; mais, plus réservés, les savants éditeurs des *Monuments historiques du Grœnland* (t. I, p. 152), disent seulement qu'ils *croient* pouvoir la placer en 982. P. A. Munch adopte la date de 980 environ, (*Det norske Folks Hist.* part. I, t. II, p. 359), mais il se contredit lui-même, puisqu'il admet (*Ibid.* p. 280), que Aré Márssón était encore un des principaux chefs islandais, dans l'hiver de 983-984, lors de l'arrivée de Thorvald Kodránsson et de l'évêque Frédéric.

Les aventures de ce dernier dans la Grande-Irlande ne sont pas sans analogie avec celles d'Aré Márssón, son contemporain et son voisin. Comme celui-ci, il fut jeté par une tempête sur les côtes de la Grande-Irlande, retenu captif par les habitants et devint un de leurs chefs. Toutefois cette similitude est fortuite, car l'un d'eux n'était pas retrouvé et son sort pas connu de l'autre, lorsque ce dernier arriva dans le même pays. Fils d'Asbrand de Kamb (1), Bjœrn s'éprit de Thurídhe, veuve de Thorbjœrn le gros, qui demeurait à Fródhá, à trois myriamètres au nord de Kamb, et resta en bonne relations avec elle, après que son frère Snorré Godhé, de Helgafell, l'eût remariée avec Thórodd le rançonneur (2). De là des hostilités dans lesquelles Bjœrn tua deux de ses adversaires. Traduit devant le *Thíng* (assemblée judiciaire) du canton de Thórsnes, il fut banni pour trois ans, partit pour le Danemark (vers 986), puis se rendit à Jómsborg, où il fut admis dans la célèbre confrérie des corsaires appelés Jómsvíkings ; il s'y distingua par sa bravoure et mérita le surnom de *Breidhvíkingappé* (athlète des riverains du Breidhavík) (3). Il prit part à la bataille de Fyrisvalle, en Suède et ne rentra en Islande que vers 996. Il fut bientôt impliqué dans de nouvelles querelles et ses assiduités auprès de Thurídhe de Fródhá lui attirèrent l'inimitié du mari et du frère de cette dernière. A la fin, pour se soustraire aux agressions dont il était l'objet, il prit la résolution de s'expatrier de nouveau (4) et alla s'embarquer à Hraunhafne, port situé près de Kamb. « Il partit avec un

(1) Domaine situé près du Breidhavík, qui est une des baies du Faxafjœrdh, et qui s'enfonce dans le promontoire de Snæfellsnes, quartier occidental de l'Islande. Kamb est à 100 kilomètres au sud-ouest de Reykjahóls, domaine patrimonial d'Aré Márssón.

(2) *Eyrbyggia saga.* ch. 15, 22, 29.

(3) *Eyrbyggia saga*, chap. 29.

(4) *Eyrbyggja saga,* ch. 40, 47.

» vent du nord-est, qui souffla presque continuellement cet » automne et de longtemps on n'entendit parler de ce « navire. »

« Gudhleif, fils de Gudhlaug-le-Riche, du Straumfjœrdh, et » frère de Thorfinn, l'ancêtre des Sturlúngs, était un grand » armateur. Il possédait un grand navire et Thórólf, fils » d'Eyralopt, en avait un autre ; de concert, ils livrèrent » bataille au fils de Sigvaldé jarl, à Gyrdh, qui perdit un œil. » Vers la fin du règne de Saint-Ólaf, Gudhleif, ayant fait un » voyage à Dublin, naviguait vers l'ouest pour retourner en » Islande, et il se trouvait à l'ouest de l'Irlande, lorsqu'un » grand vent du nord-est le poussa si loin en mer, vers l'ouest » et le sud-ouest, qu'il ne savait plus où se trouvait la terre. » Comme l'été était avancé, ils firent de nombreux vœux pour » être préservés d'un naufrage, et il arriva qu'ils aperçurent

Eyrbyggja Saga, ch. 47.....: Bjœrn fór annan dag eptir sudhr í Hraunhœfn, ok rèdh sik thar til utanferdhar thá thegar. Their urdhu allsídhbúnir, tóku út landnyrdhíng, ok vidhradhi heldr thráliga um haustit útí. Til thess skips spurdhist ekki sídhan lánga tíma.

Ch. 64 : Gudhleifr hèt madhr ; hann var Gudhlaugsson hins audhga or Straumfirdhi, bródhir Thorfinns er Sturlúngar eru frá komnir. Gudhleifr var farmadhr mikill. Hann átti knœr einn mikinn, en annan Thórólfr Eyra-Loptsson ; thá er their bœrdhust vidh Gyrdh, son Sigvalda jarls, thá lèt Gyrdhir auga sit. That var ofarla á dœgum Ólafs kónúngs ins helga, er Gudhleifr hafdhi siglt kaupferd til Dyflinnar, en er hann sigldi vestr, ætladhi hann at sigla til Íslands. Hann sigldi fyri vestan Írland ok fèkk landnyrdhíng mikin, ok rak thá lángt vestr í haf ok í útsudhr, svâ at their vissu ekki til landa, en thá var mjœk á lidhit sumarit, ok hètu their mœrgu, at thá skyldi bera úr hafinu, ok thá kom thar, at their urdhu vidh land varir. That var mikit land, en eigi vissu their hvert land

» la terre. C'était une grande contrée qu'ils ne connaissaient
» pas. Gudhleif et les siens prirent la résolution d'y débarquer,
» parce qu'ils étaient fatigués d'avoir été longtemps ballottés
» sur mer. Ils trouvèrent un bon port et ils étaient à terre
» depuis peu de temps, lorsqu'il arriva des gens dont pas un ne
» leur était connu, mais il leur semblait fort que ceux-ci parlaient
» l'irlandais. Bientôt cette multitude s'étant accrue au nombre
» de plusieurs centaines, assaillit les navigateurs, s'empara
» d'eux tous, les chargea de liens et les emmena vers le haut
» pays. Conduits à une assemblée pour y être jugés, ils compri-
» rent que les uns voulaient les massacrer de suite ; les autres,
» les partager entr'eux et les réduire à l'esclavage. Pendant les
» délibérations ils virent approcher une troupe de cavaliers avec
» un étendard, d'où ils conclurent qu'il devait y avoir un chef
» dans cette troupe. Lorsque celle-ci fut arrivée, ils virent che-
» vaucher sous l'étendard un homme grand et vigoureux, déjà
» très-âgé et à cheveux blancs. Tous les assistants s'inclinèrent

that var. That rád tóku their Gudhleifr, at their sigldu at landinu, thvíat theim leiddist at eiga lengr vidh hafsmegnit. Their fengu thar hœfn gódha, ok er their hœfdhu thar litla stund vidh land verit, komu menn til fundar vidh thá. Their kendu thar engan mann, en helzt thótti theim, sem their mælti írsku. Brátt kom til theirra svâ mikit fjœlmenni, at that skipti mœrgum hundrudhum. Thessir menn veittu theim atgaungu, ok tóku thá alla hœndum ok færdhu thá í bœnd, ok ráku thá á land upp. Thar voru their á mót eitt færdhir ok dæmt um thá. That skildu their, at sumir vildu, at their væri drepnir thegar, en sumir vildu, at theim væri skipt á vistir, ok væri their thjádhir. Ok er thetta var kært, sá their, hvat reidh flokkr mikill, ok var thar borit merki í flokkinum. Thóttust their thá vita, at thar mundi vera hœfdhíngi í flokki theim, en er flokkr thessi kom thángat at, sá their, at undir merkinu reidh madhr, mikill ok garpligr, ok var thá mjœk á efra aldri, ok hvítr fyrir hærum. Allir menn, their er thar

» devant ce personnage et l'accueillirent de leur mieux, c'est à » lui que fut laissée la décision de l'affaire. Le vieillard envoya » chercher Gudhleif et ses gens, leur adressa la parole en » langue norraine et leur demanda de quel pays ils étaient. » Ils répondirent qu'ils étaient Islandais pour la plupart. » — « Et quels sont les Islandais parmi vous ? » — Gudhleif » dit qu'il en était un et salua le vieillard qui lui fit bon » accueil et lui demanda de quel contrée de l'Islande il » était. Gudhleif dit qu'il était du canton de Borgarfjœrdh » — « Et de quel endroit ? » — Renseigné sur ce point par » Gudhleif, il l'interrogea sur presque tous les personnages » considérables du Borgarfjœrdh et du Breidhafjœrdh. Et » dans ces entretiens, il s'informa exactement à tous égards,

voru fyri, hneigdhu thessum manni, ok fœgnudhu sem their kunnu; fundu their that, at thá var thángat skotit œllum rádhum ok átkvædhum um theirra mál, er hann var. Sídhan sendi hinn aldræni madhr eptir theim Gudhleifi, ok er their komu fyri thenna mann, mælti hann til theirra á norrænu, ok spurdhi, hvadhan their væri af lœndum. Their sœgdhu honum, at their væri flestir íslenzkir. Thessi madhr spurdhi, hverìr their væri, er íslenzkir voru. Gudhleifr sagdhi, at hann var ìslenzkr; kvaddi hann thá thenna inn gamla mann, en han tók thví vel, ok spurdhi, hvadhan af Íslandi hann væri, ok sagdhdi Gudhleifr at hann væri úr hèradhi thví er heitir Borgarfjœrdhr. Thá spurdhi hann, hvadhan úr Borgarfirdhi hann væri, enn Gudhleifr sagdhi sem var. Eptir thetta spurdhi thessi madhr nær eptir hverjum hinna stærri manna or Borgarfirdhi edha Breidhafirdhi. Ok er their tœludhu thetta, spurdhi hann vandliga eptir œllum

» d'abord de Snorré Godhé et de sa sœur Thurídhe de » Fródhá, et surtout de Kjartan, fils de cette dernière, lequel » était alors maître de Fródhá. Les indigènes de leur » côté criaient qu'il fallait prendre une résolution quel- » conque relativement à l'équipage du navire. Alors le » chef se mit à l'écart et choisit douze de ses hommes, avec » lesquels il délibéra longtemps. Ensuite ils revinrent vers » la foule et le chef dit à Gudhleif et aux siens : Nous » avons délibéré à votre égard avec les gens du pays, et ils » s'en sont remis à ma décision : je vous laisse libres d'aller » où il vous plaira, mais alors même que l'été vous semblerait » bien avancé, je vous conseille de vous éloigner promptement, » car il ne faut pas se fier aux indigènes, et il ne fait pas » bon avoir affaire à eux ; ils croient d'ailleurs que la loi » a été violée à leur préjudice. » — « Mais, dit » Gudhleif, s'il nous est donné de revoir notre patrie, comment » nommerons-nous celui qui nous a sauvés? » — « Je ne » puis vous le dire, répondit-il, car je ne veux pas que mes

lutum, fyrst at Snorra godha ok at Thurídhi frá Fródhá, systur hans, ok mest at Kjartani syni hennar er thá var thar bóndi. Landsmenn kœlludu í œdhrum stadh, att nokkurt rád skyldi gœra fyri skipsœgninni. Eptir that gekk thessi madhr hinn mikli í braut frá theim, ok nefndi medh sèr XII menn af sínum mœnnum, ok sátu their lánga stund á tali. Eptir that gengu their til mannfun darins, ok thá mælti sá hinn mikli madhr til theirra Gudhleifs: vèr landsmenn hœfum talazt vidh nokkut um mál ydhvart, ok hafa landsmenn nú gefit that í vald mitt, en ek vil nú gefa ydhr fararleyfi thángat, sem thèr vilidh fara, en thótt ydhr thyki nú mjœk á lidhit sumarit, thá vil ek that rádh gefa ydhr, at thèr leitit í braut hèdhan snarliga, thví at hèr er fólk ótryggt ok íllt vidhreignar, en theim thykja ádhr brotin lœg á sèr. Gudhleifr svarar: hvat skulum vèr til segja, ef oss verdhr audhit at koma til áttjardha vârra, hverr oss hafi gefit frelsi thetta? Hann svarar: thar man ek ydhr ekki af segja, thví at ek ann eigi thess

» parents ou mes frères d'armes fassent un voyage comme celui
» que vous auriez fait si je n'eusse été présent pour vous pro-
» téger. Maintenant je suis arrivé à un âge où je puis m'attendre,
» à chaque instant, à succomber de vieillesse. Mais quand même
» je vivrais encore quelque temps, il y a dans le pays des chefs
» plus puissants que moi ; ils ne sont pas actuellement dans la
» contrée où vous avez abordé; mais s'ils viennent, ils auront
» peu de ménagement pour des étrangers. » Ensuite il fit
» appareiller leur navire et resta là jusqu'à ce qu'il s'élevât un
» vent favorable pour partir. Mais avant de les quitter,
» il tira de son doigt un anneau et le confia à Gudhleif, ainsi
» qu'une bonne épée, en lui disant : « Sil t'est donné de retourner
» en Islande, tu remettras cette épée à Kjartan, le maître de
» Fródhá, et cet anneau à Thurídhe, sa mère. » — « Mais,
» demanda Gudhleif, de qui dirai-je que viennent ces présents ? »
« — Dis comme c'est la vérité, qu'ils sont envoyés par une

frændum mínum edha fóstbrædhrum, at their hafi hingat thvílíka ferdh, sem thèr mundut hafa, ef thèr nytit eigi mín vidh, en nú er svâ komit aldri mínum, sagdhi hann, at thess er á aungri stundu œrvænt, at ellinn stígi yfir hœfudh mèr, en thótt ek lifa enn um stund, thá eru hèr á landi enn ríkari menn adhrir en ek, their er lítinn fridh munu gefa útlendum mœnnum, ef koma, thótt their sè eigi hèr nú nálægir, sem thèr erut at komnir. Sídhan lèt hann búa skipit medh theim, ok var thar vidh, til thess er byrr kom, sá er theim var hagstædhr út at taka. En ádhr their Gudheifr skildu, tók thessi madhr gullhríng af hendi sèr, ok fèkk í hendr Gudhleifi, ok tharmedh gott sverdh. Sídhan mælti hann til Gudhleifs : ef thèr verdhr audhit at koma til Íslands, thá skalt thú færa sverdh thetta Kjartani bónda at Fródhá, en hrínginn Thurídhi módhur hans. Gudhleifr sagdhi : hvat skal ek til segja, hverr theim sendi gripi thessa ? Hann svarar : seg that

» personne qui était en meilleurs termes avec la dame de Fródhá
» qu'avec son frère le Godhé de Helgafell. Mais si quelqu'un
» croit savoir à qui ont appartenu ces objets, dis-leur de ma
» part que je défends à qui que ce soit de venir me trou-
» ver ; car c'est une entreprise périlleuse, à moins que l'on
» n'ait, comme vous, la chance de trouver un lieu d'abordage
» favorable. Ce pays est étendu et mal pourvu de ports,
» et partout un mauvais accueil attend les étrangers, à moins
» qu'ils ne soient dans les mêmes circonstances que vous. »
» Après quoi Gudhleif et les siens se mirent en mer et
» arrivèrent en Irlande à une époque avancée de l'automne.
» Ils passèrent l'hiver à Dýflinn (Dublin) et, l'été suivant,
» ils firent voile pour l'Islande, où ils remirent les présents
» aux destinataires. Des personnes tiennent pour certain
» que le chef indigène était Bjœrn Breidhvíkíngakappé,
» mais il n'y a pas d'autres notions certaines à cet égard
» que celles que l'on a rapportées. »

sem satt er, sá sendi er meiri vin var húsfreyju r at Fródhá, en godhans at Helgafelli, bródhur hennar. En ef nokkur madhr thykist vita, hverr thessa gripi hefir átta, thá seg thau mín ordh, at ek banna hverjum manni at leita á minn fund, thví at that er in mesta úfæra, nema mœnnum takist thann veg giptusamliga um landtœku, sem thèr hefir tekizt, en hèr er land vítt ok íllt til hafna, en allstadhar rádinn ófridhr útlendum mœnnum, nema svâ berist at, sem nú hefir ydhr ordhit. Eptir thetta lètu their Gudhleifr í haf, ok tóku Írland sídh um haustit, ok voru thar í Dýflinni um vetrinn. En um sumarit eptir sigldu their til Íslands, ok færdhi Gudhleifr thá af hœndum gripi thessa, ok hafa menn that fyri satt, at thessi madhr hafi verit Bjœrn Breidhvíkíngakappi, en engi sannindi œnnur hafa menn til thess, en thessi, sem nú voru sœgdh.

Ces derniers mots indiquent que le narrateur de la saga n'était pas dépourvu de critique, et donnent à penser qu'il a éliminé des traits douteux. Bien que la disparition de Bjœrn et ses aventures ultérieures aient un caractère dramatique et romanesque, on peut croire néanmoins qu'elles sont vraies, puisqu'elles ont trouvé place dans l'*Eyrbyggja saga*, une des histoires islandaises les plus véridiques (1). Ses héros sont bien des personnages réels, puisqu'ils sont mentionnés pour la plupart dans le *Landnámabók*, cette histoire généalogique, si sûre et si positive, des principales familles islandaises, du Xe au XIIIe siècle.

L'*Eyrbyggja saga* nous fournit plusieurs synchronismes, au moyen desquels on peut déterminer les dates qui nous intéressent : Kjartan, fils de Thurídhe de Fródhá était né l'été où Bjœrn partit pour le Danemark et, comme il avait de 13 à

---

(1) L'*Eyrbyggja saga* contient l'histoire des notables personnages de la péninsule de Thórsness (dans le *Thing* du même nom, Islande occidentale), sur laquelle est situé Helgafell, demeure de Snorré Godhé ; et des Eyrbyggés, propriétaires du domaine de Eyré, situé sur les rives de l'Álptafjœrdh. Elle a été transcrite après le Landnámabók qu'elle copie (ch. 64) et dont la première rédaction, par Aré Fródhé, fut composée avant 1148 ; après la *Laxdœla saga* et la *Heidharviga saga* qu'elle cite (ch. 65), et avant la soumission de l'Islande au roi de Norvège (1264). On la trouve dans vingt-deux manuscrits, dont quatre incomplets. Tous ne lui donnent pas le même titre; les uns l'appellent *Saga Thórsnesinga, Eyrbyggia ok Álptfirdhinga* (Saga des habitants de Thórsnes, de Eyré et de l'Álptfjœrdh) ; les autres, plus simplement, soit *Eyrbyggja saga*, soit *Thórsnesinga saga*. Elle a été publiée deux fois intégralement : *Eyrbyggja saga sive Eyranorum historia*, texte avec variantes et trad. latine, par G. J. Thorkelin (avec la collaboration de G. Paulsen et de Jón Olafsen de Svefneys), Copenhague, 1787, in-4° ; — *Eyrbyggja saga*, texte par G. Vigfússon. Leipzig, 1864, in-8°. — Traduction abrégée en danois, par

14 ans (ch. 29), en l'an 1000, le bannissement de Bjœrn doit remonter à 986 ou 987 ; de plus, comme la disparition de ce dernier est rapportée dans la saga immédiatement avant l'introduction officielle du christianisme en Islande, on peut la placer en 998 ou 999. Quant au voyage de Gudhleif, il eut lieu à la fin du règne de Saint-Ólaf, qui disparut, en 1030, à la bataille de Stiklastadhs.

Il n'est pas invraisemblable que d'autres navigateurs scandinaves aient été jetés par la tempête sur les côtes de la Grande-Irlande, mais Aré Márssoń, Bjœrn Breidhvíkíngakappé et Gudhleif Gudhlaugsson, tous trois Islandais, sont les seuls dont les noms ait été conservés. On sait en outre que ce pays avait été visité par les Skrælings, indigènes du Nouveau-Monde, dont les récits ont été reproduits dans la saga de

---

N. M. Petersen, dans ses *Historiske Fortœllinger om Islœndernes Fœrd hjemme og ude efter de islandske Grundskrifter*, t. III, 2e édit. Copenhague, 1863, in-8° p. 1-98. — Extraits avec trad. latine et danoise dans *Antiquitates Americanæ* de Rafn, Copenh. 1837, in-4°, et avec trad. danoise dans *Grœnl. hist. Mindesm.* t. I, 1838, p. 530-786. — L'épisode de Bjœrn et le voyage de Gudhleif figurent dans *Découvertes des Scandinaves en Amérique du Xe au XIIIe siècle*, fragments de sagas islandaises, traduits pour la première fois en français par E. Beauvois, dans *Revue orientale et américaine*, Paris, in-8°, ann. 1859 ; tirage à part, Paris 1859, p. 55-65.

Outre les introductions des éditions et recueils susmentionnés, voy. sur cette saga : P. E. Müller, *Saga Bibliothek*, Copenh. 1817-1820, 3 vol. in-8°, t. I, p. 189-198 ; — N. M. Petersen, *Den Oldnordiske Literaturs Historie* dans *Annaler for nordisk Oldkyndighed og Historie*, éditées par la Société des Antiquaires du Nord. Copenh. in-8°, année 1861, p. 211 ; — Keyser, *Nordmœndenes Videnskabelighed i Middelalderen*, 2e édit. dans *Efterladte Skrifter*. Christiania, 1865, in-8°, p. 491 ; — P. A. Munch, *Det norske Folks Hist.* part. I, t. II, p. 462-464.

Thorfinn Karlsefné (1). Cette saga été a certainement composée d'après les relations de l'un ou de plusieurs de ceux qui

(1) Des quinze manuscrits qui contiennent le texte de cette saga, les uns, comme c'était souvent le cas dans l'antiquité, ne lui donnent pas de titre ; les autres portent, soit celui de *Saga Thorfinns Karlsefnis Thórdharsonar,* qui doit être le bon, puisqu'il désigne parfaitement le sujet ; soit celui de *Saga af Eiriki raudha* qui n'est juste que pour le second chapitre ; encore celui-ci est-il emprunté au Landnámabók. Il y a deux principales rédactions de la *Saga de Thorfinn Karlsefné* : la plus ancienne doit être celle dont les généalogies s'arrêtent à la fin du XIIe siècle, avec Brand Sæmundarson, évêque de Hóls (1163-1201), que la saga appelle Brand I. Le narrateur ou tout au moins le transcripteur connaissait donc Brand II, élevé à l'épiscopat juste cent ans plus tard, c'est-à-dire en 1263 ; d'où il ressort que ce texte n'a reçu sa forme actuelle qu'à la fin du XIIIe siècle. Il est contenu dans un manuscrit sur parchemin, datant probablement du XVe siècle (n. 557 in-4° de la Collection Arna Magnéenne) et dans six autres manuscrits sur papier.

L'autre rédaction, qui doit être la plus récente, continue la liste des descendants de Thorfinn jusqu'à Hauk Erlendsson. Elle nous a été conservée par ce dernier dans le *Hauksbók* (livre de Hauk), écrit en grande partie de la main de Hauk, vers l'an 1300, et dans sept copies sur papier.

La *Saga de Thorfinn Karlsefné* a été éditée dans les *Antiquitates Americanæ*, avec trad. latine et danoise, et dans *Grœnlands histor. Mindesm.* t. I, p. 352-443, avec trad. danoise.— La seconde moitié, la seule qui soit relative aux voyages de Thorfinn dans le Vínland, a été traduite en français dans *Découvertes des Scandinaves en Amérique*, p. 32-48.

Outre les savantes notices et remarques qui accompagnent les deux éditions, on peut consulter sur cette saga : P. E. Müller, *Saga Bibliothek*, t. I, p. 291-294 ; — Petersen, *Den Oldnord. Literaturs Historie*, p. 225 ; — Keyser, *Nordmændenes Videnskabelighed*, p. 501 ; — P. A. Munch, Mém. sur Hauk, dans *Annaler for nordisk Oldkyndighed,* ann. 1847, p. 196, 198 ; et *Det norske Folks Hist.* part. I, t. II, p. 460.

avaient pris part aux expéditions dans le Nouveau Monde ; car elle renferme certains détails qui attestent des observations faites sur les lieux et par des témoins oculaires. Ainsi la saga remarque que la vigne croissait spontanément sur les coteaux à Hóp dans le Vínland (Ch. 9), ce qui est vrai pour certaines contrées des Etats-Unis et très-vraisemblable pour un pays où il ne neigea pas et où les bestiaux continuèrent à pâturer tout l'hiver (ch. 10); que le beuglement d'un taureau effraya les Skrælings qui, en effet, n'étaient pas familiarisés avec les animaux domestiques (ch. 11); que les Skrælings se servaient d'armes de pierre et ne connaissaient pas l'usage du métal, puisque l'un d'eux ayant ramassé la hache d'un scandinave, s'étonnait de ce qu'elle coupât si bien le bois, tandis que le taillant s'émoussait au lieu de mordre sur la pierre (ch. 11). Il fallait avoir réellement vu le pays et les peuples qui offraient ces particularités, si singulières aux yeux des Scandinaves du XIe siècle, pour savoir dès lors ce que la science n'a reconnu pour vrai que plusieurs siècles après.

La *Saga de Thorfinn Karlsefné* traite à peu près le même sujet que les *Episodes d'Eirik le rouge et des Grœnlandais* (1), faisant partie de la Saga d'Ólaf Tryggvason (Ch. 340-342 et 427-433) dans le Flateyjarbók ou livre de Flatey (2);

---

(1) Comme ils se complètent mutuellement, c'est avec raison qu'on les a réunis dans un manuscrit sur papier (n° 770 c. in-4° de la collection Arna-Magnéenne) ; mais on a, à tort, donné à la Saga ainsi composée, de même qu'à la *Saga de Thorfinn Karlsefné*, le titre de *Saga d'Eirik le rouge*, qui appartenait à un autre ouvrage, cité dans l'Episode d'Eirik, mais aujourd'hui perdu.

(2) Texte publié dans *Flateyjarbók*, édit. de Gudhbrand Vígfússon et C. R. Unger. Christiania, 1860-1868, 3 vol. in-8°, t. I, p. 429-432 et 538-549 ; — *Heims Kringla eller Snorre Sturlusons Nordlœnske Konunga Sagor*, édit. de Peringskiœld, avec trad. latine et suédoise, Stockholm 1697, in-f°. — *Heimskringla edhr Noregs Konunga Sœgor af Snorra Styrlasyni*, édit. G. Schœning,

elle est beaucoup plus circonstanciée en ce qui concerne l'exploration de Thorfinn. Son chapitre 13 renferme, par exemple, les renseignements suivants qui ne se trouvent pas dans les Episodes d'Eirik et des Grœnlandais.

Quelques années après l'an 1000, Thorfinn Karlsefné et ses compagnons, après avoir passé trois ans dans le Vínland, s'en retournaient vers le Grœnland qui était leur point de départ; ils allaient donc du sud au nord. « Poussés par un » vent du sud, ils arrivèrent dans le Markland, où ils trou- » vèrent cinq Skrælíngs. L'un d'eux était barbu et il y avait » deux femmes et deux enfants. Les gens de Karlsefné » s'emparèrent de ces derniers, tandis que les autres » s'échappèrent et disparurent sous terre (1). Les enfants, » emmenés par eux, apprirent leur langue et furent baptisés. » Ils appelaient leur mère Vetthilde (2) et leur père Uvæge (3). » Ils rapportèrent que deux rois gouvernaient les Skrælíngs, » l'un nommé Avalldania (4); l'autre, Valldidida (5); qu'il » n'y avait pas de maisons dans le pays; que les habitants » couchaient dans des cavernes ou des trous; qu'une autre » grande contrée située en face de leur pays était habitée » par des gens qui marchaient vêtus de blanc, portant » devant eux des perches où étaient fixés des drapeaux et

---

avec trad. latine et danoise, t. II, Copenhague, in-f° 1778, p. 304-326 ; — *Antiquitates Americanæ*, avec trad. dan. et lat.; — *Grœnlands hist. Mindesm.* avec trad. danoise, t. I, p. 200-257 ; — trad. en français dans *Découvertes des Scandinaves en Amérique*, p. 9-32 et 48-52.

(1) Probablement dans une des cavernes qui leur servaient de demeure.

(2) Variantes : Weihilldé, Veinhildé, Vætilldé, etc.

(3) Variantes : Vægé, Ægé, Ovægé, Ovæe.

(4) Var. : Avalldaina, Avaldamon, Avalldumon.

(5) Var. : Avaldidida.

» criant fort. On pense que c'était le Hvítramannaland ou » Írland it mykla (1). »

Quoique ces dernières phrases soient parfaitement claires, elles demandent à être commentées, car elles font la base de notre démonstration relativement à l'origine irlandaise des habitants du Hvítramannaland. On va voir qu'en les méditant et en les rapprochant d'autres passages, elles nous mettront sur la voie de nombreuses découvertes. Et tout d'abord : du fait que les petits Skrælíngs dûrent être baptisés, il ressort que leur nation n'était pas chrétienne. Cette remarque peut sembler superflue ; elle méritait pourtant d'être faite pour prouver que Aré Márs son n'a pas été converti chez les Skrælíngs. Ce dernier peuple différait essentiellement des habitants de la Grande-Irlande ; n'ayant pas de maison et vivant en troglodyte, il doit nécessairement être classé parmi les sauvages. Et en effet, il en était encore à l'âge de pierre : dans ses stations du Grœnland oriental et occidental visitées par Eirik le rouge, il avait laissé des objets de pierre et des débris d'embarcations, d'où Aré Fródhé concluait l'identité des aborigènes du Grœnland et des

(1) Thá er their sigldu af Vínlandi, tóku their sudhrœn vedhr, ok hittu thá Markland, ok funnu thar Skrælínga V, ok var einn skeggiadhr ; konur voru II ok bœrn tvœ ; tóku their Karlsefni sveinana, en hinir komust undan, ok sukku their Skrælíngar í jœrdh nidhr. Sveina thessa II hafdhu their medh sèr. Their kendu theim mál, ok voru skírdhir. Their nefndu módhur sína Vethilldi ok fœdhur Uvæge. Their sœgdhu at konúngar stjórnadhu Skrælíngum, ok hèt annar theirra Avalldanía, en annar Valdidida. Their kvádhu thar engin hús, lágu menn thar í hellum edha holum. Their sœgdhu thar liggja land œdhrum megin gagnvart sínu landi, er their menn bygdhi, er voru (*var.* gengu) í hvítum klœdhum, ok báru stángir fyri sèr, ok voru festar vidh flíkar, ok æptu hátt ; ok ætla menn, at that hafi verit Hvítramannaland edha Írland odh mykla. (*Grœnlands historiske Mindesmærker*, t. I, p. 436-438.)

Skrælíngs du Vínland (1). Dans la lutte qu'ils soutinrent en Vínland contre Torfinn Karlsefné, ils tuèrent Thorbrand Snorrason d'un coup de pierre plate qui s'enfonça dans la tête (2); ils ne connaissaient pas l'usage du fer; dans le même combat, l'un d'eux, ayant ramassé la hache d'un Scandinave, s'en servit « pour couper du bois, chacun des autres » en fit autant; ils la regardaient comme un précieux outil à » cause de son bon taillant; un autre l'ayant prise ensuite » voulut couper de la pierre, de sorte qu'elle s'émoussa; » elle leur sembla alors de peu d'utilité, puisqu'elle ne » résistait pas à la pierre et ils la jetèrent là (3). » Ils ne connaissaient pas les animaux domestiques et le beuglement d'un taureau les mit en fuite (4); aussi Thorfinn, au moment de leur livrer combat, ordonna-t-il de faire marcher le taureau en avant (5). Ils ne possédaient pas de tissus et donnaient toute une peau de petit-gris pour un morceau d'étoffe rouge, long d'un empan et de la largeur d'un doigt (6). — Les Skrælíngs avaient le teint foncé, de grands yeux et de larges figures, et étaient vêtus de fourrures (7), tout comme les Esquimaux de nos jours. Leurs canots de cuir rappellent les *kajaks* de ces derniers (8).

---

(1) *Íslendingabók*, chap. 6, dans *Íslendinga sœgur*. Copenhague, 1843, in-8°, t. I, p. 9.; *Grœnlands hist. Mindesm.* t. I, p. 166-171.

(2) *Saga de Thorfinn Karlsefné*, chap. 11, dans *Grœnlands histor. Mindesm.* t. I, p. 428.

(3) *Ibid.*, chap. 11 ; *ibid.* p. 428-431.

(4) *Episode des Grœnlandais*, chap. 5, dans *Grœnlands hist. Mindesm.* t. I, p. 240.

(5) *Ibid.* p. 244.

(6) *Saga de Thorfinn Karlsefné*, chap. 10, dans *Grœnlands hist. Mindesm.* t. I, p. 424.

(7) *Ibid.* ch. 9 et 12 ; *ibid*, p. 422-423 et 430.

(8) *Episode des Grœnlandais*, ch. 3, et *Saga de Thorfinn Karlsefné*, chap. 10, dans *Grœnlands histor. Mindesm.* t. I, p. 228, 72, 422, 424, et t. II, p. 202).

Peuple navigateur, ils occupaient non-seulement le Grœnland (1), le Króksfjœrdh et le Nordhrseta, situé au-delà du cercle polaire (2), le grand et le petit Helluland (Cumberland et Labrador), où se trouvent encore leurs descendants, mais de plus le Markland (Confédération Canadienne) (3), et le Vinland (partie des Etats-Unis (4).

Bien différents étaient les habitants de la Grande-Irlande : ils étaient chrétiens, puisque Aré Mársson fut baptisé chez eux, et c'est probablement d'une procession qu'il s'agit dans la description, en style de peau-rouge, que les jeunes Skrælings ont donnée d'hommes couverts d'aubes, qui marchaient en chantant et en portant des bannières. Ils connaissaient les étoffes, puisqu'ils étaient vêtus de blanc ; loin d'être effrayés à la vue des animaux domestiques, ils possédaient des chevaux, et c'est au milieu d'une troupe de cavaliers que Bjœrn Breidhvíkíngakappé se présenta à ses compatriotes (5) ; ils parlaient l'irlandais, comme l'indiquent

---

(1) *Íslendingabók*, ch. 6, dans *Grœnl. hist. Mindesm.* t. I, p. 168-170.

(2) *Grœnlands hist. Mindesm.* t. III, p. 224, 227.

(3) *Saga de Thorfinn Karlsefné*, chap. 13, dans *Grœnl. hist. Mindesm.* I, p. 436.

(4) *Íslendingabók*, ch. 6 ; *Episode des Grœnlandais*, ch. 3 ; *Saga de Thorfinn Karlsefné*, ch. 9-12 ; *Eyrbyggja saga*, ch. 48, dans *Grœnlands histor. Mindesm*, t. I, p. 170, 226-228 ; 240-244 ; 422-430, 716.

(5) Le savant P. E. Müller (*Saga Bibliothek*, t. I. p. 194) a cru que le narrateur de l'*Eyrbyggja saga* avait commis une erreur, puisque les chevaux étaient inconnus en Amérique, lors de l'arrivée des Espagnols. Les éditeurs des *Monuments historiques du Grœnland* (t. I, p. 785) et, après eux, P. A. Munch (*Det norske Folks Hist.* part. I, t. II, p. 464, n. 2), ont cherché à tourner la difficulté, en faisant remarquer que si le verbe *ridha* signifie proprement : s'avancer sans le moyen des jambes ou d'une voiture et généralement aller à

l'*Eyrbyggia saga* et le nom de Grande-Irlande. Que l'on explique le nom de Hvítramannaland par pays des hommes blancs ou des hommes vêtus de blanc, il n'en ressort pas moins que ce peuple était civilisé et originaire de l'Ancien-Monde. D'où venait-il donc ? De l'Irlande évidemment. C'est du moins ce que l'on serait porté à conclure, si le témoignage des Sagas avait plus de précision.

Les sceptiques ou même les critiques sévères, qui craignent toujours de lâcher la bride à leur imagination, peuvent objecter que Gudhleif et ses compagnons n'étaient pas bien certains d'avoir entendu de l'irlandais dans la bouche des sujets de Bjœrn ; que leur teint blanc n'est une preuve concluante de leur origine européenne ou que les étoffes blanches ne sont pas spéciales aux peuples civilisés ; que les Mexicains en faisaient usage avant l'arrivée des Européens ; que Aré Mársson aurait pu être baptisé dans la Grande-Irlande par un de ceux qui le virent dans ce pays et rapportèrent de ses nouvelles à Hrafn Hlymreksfaré ou à Thorfinn jarl ; enfin que le nom de Grande-Irlande peut avoir été donné au pays, soit à cause des Irlandais qui l'auraient découvert, soit même par des Scandinaves qui l'auraient visité et ainsi appelé à cause de sa situation en face de l'Irlande, sur l'autre rive de l'océan Atlantique : les Indes occidentales et la Nouvelle Guinée n'ont bien été ni peuplées, ni découvertes, ni possédées, ni même visitées par des habitants de l'Inde ou de la Guinée ?

---

cheval, il a aussi, par extension, le sens de : être porté en litière ; et ils ajoutent que ce mode de locomotion était parfaitement approprié à un vieillard comme Bjœrn ; mais cette ingénieuse explication ne s'accorde pas avec le texte qui parle d'une *grande troupe* (reidh flokkr mikill), d'une nombreuse cavalcade ; il est difficile d'admettre qu'il y eût des chaises à porteur en si grand nombre chez ce peuple, si l'on veut le regarder comme sauvage et lui dénier la connaissance du cheval.

Voilà les objections que nous nous sommes faites, et l'on voit que nous ne les dissimulons pas et que nous n'omettons aucune de celles qui peuvent avoir de l'importance. Elles sont toutes nécessaires pour détruire l'idée qui vient naturellement à l'esprit quand on trouve dans les sagas la mention d'une Grande-Irlande, d'un pays des hommes blancs où la langue ressemblait à l'irlandais, où l'on administrait le baptême, où l'on faisait des processions, bannière déployée, où l'on allait à cheval, où l'on était vêtu de blanc et par conséquent d'étoffes. Quand le pyrrhonisme a besoin de tant d'arguments pour détruire une conception naturelle et logique, pour nier l'existence de la Grande-Irlande et d'une colonie irlandaise dans le Nouveau Monde, on ne peut s'empêcher de préférer à ses négations des affirmations qui ont au moins l'apparence de la sincérité. Et que serait-ce donc si ces affirmations venaient à être corroborées par nombre de faits positifs qui expliquent clairement ce qu'elles ont de vague ou d'obscur ! Que serait-ce, disons-nous, si l'on signalait, dans plusieurs stations, intermédiaires entre l'ancien et le nouveau continent, la présence d'hommes vêtus de blanc, originaires de l'Irlande, membres d'une congrégation religieuse, qui s'était donné pour mission de baptiser les payens et de chercher les terres inhabitées pour y fonder des colonies chrétiennes, mais qui, poursuivie par la fureur des pirates, émigra de thébaïde en thébaïde jusqu'aux extrémités du grand Océan !

Nous les avons trouvés ces hommes blancs et nous allons les suivre pas à pas jusqu'à une très-grande distance, jusqu'à une île que les géographes classent tantôt dans l'Ancien, tantôt dans le Nouveau Monde. Là, nous perdons leurs traces, mais, une fois lancés sur la piste, nous ne pouvons plus nous arrêter ; nous franchissons d'un bond la distance qui sépare l'Irlande de l'Amérique, et nous retombons au milieu de ces pieux ermites qui se distinguaient si bien des sauvages du Nouveau Monde. Si le trajet est long, nous montrerons que les Celtes des îles britanniques ont pu le faire, puisqu'ils ont

tenté des entreprises bien plus audacieuses et que, pour un peuple habitué à naviguer entre l'Irlande et l'Islande, les déviations calculées ou accidentelles, devaient promptement et nécessairement amener la découverte du Nouveau Monde.

Notre guide sera le moine irlandais Dicuil qui dit, dans son livre intitulé *De mensurâ orbis terræ* (1), écrit en 825 :

« Il y a un grand nombre d'autres îles dans l'Océan, au » nord de la Bretagne ; les vaisseaux voguant à pleines voiles » et poussés par un vent toujours favorable, emploient deux » jours et deux nuits pour s'y rendre (2) des îles septen- » trionales de la Bretagne (3). Un religieux digne de foi m'a » raconté qu'après avoir navigué deux jours et une nuit » d'été, dans un petit bâtiment à deux rangs de rames, il » aborda dans une de ces îles. Ces îles sont petites pour la » plupart (4), presque toutes séparées les unes des autres » par des détroits fort resserrés ; elles étaient, il y a près » d'une centaine d'années (5), habitées par des ermites

---

(1) Publié pour la première fois par Walckenaer : Dicuili *Liber de mensurâ orbis terræ*, Paris, 1807 in-8°, puis par A. Letronne, à la fin de ses *Recherhes géographiques et critiques sur le livre De Mensura orbis terræ, composé en Irlande, au commencement du* IXe *siècle*, par Dicuil. Paris, 1814, in-8°.

(2) Il faut ajouter : *directement*, pour rendre les mots : *rectâ navigatione*, dont Letronne n'a pas tenu compte dans sa traduction.

(3) C'est-à-dire des Orcades ou des Hébrides.

(4) Munch, dans ses *Geographiske Oplysninger om Orknœerne* (*Annaler for nordisk Oldkyndighed og Historie*, 1852, p. 56, n.) traduit avec raison la phrase : *Illæ insulæ sunt aliæ parvulæ*, par : « Il y a aussi un autre goupe de petites îles, » et par là il entend l'archipel des Færeys, dont les détroits sont en effet très-resserrés. Le premier groupe se composerait des Shetlands.

(5) Munch, *loc. cit.* traduit : *in centum fermè annis* par : « pendant près de cent ans. »

» sortis de notre Scottia (1). Mais, de même qu'elles avaient » été désertes depuis le commencement du monde; ainsi, » abandonnées maintenant des anachorètes, à cause des « courses des Normands, elles sont remplies d'une multitude « innombrable de brebis (2) et d'oiseaux de mer de diverses « espèces; nous n'avons trouvé ces îles mentionnées dans » aucun auteur (3). »

Les ermites irlandais ne s'étaient pas seulement établis dans ces îles probablement découvertes par eux et qui, d'après Letronne (4) sont les îles Færeys, mais, d'après

---

(1) Ce nom employé par le moine irlandais avec l'adjectif notre, « est une nouvelle preuve, dit Letronne (*Recherches*, p. 7-8), que, dans le moyen-âge, *Scottia* ne désignait que l'Irlande. En effet, il n'a point d'autre sens dans Alcuin, Alfred, Beda, Eginhard, et ce n'est guère que sous Malcolm II que l'Ecosse commença à prendre ce nom ; du moins n'a-t-on pu trouver aucun acte authentique qui prouve le contraire. » — Cfr. K. Zeuss *Die Deutschen und die Nachbarstæmme*. Munich, 1837, in-8° p. 568-569 ; — Lor. Diefenbach *Celtica* II, 2, Stuttgart, 1840, in-8° p. 313.

(2) Le nom de Færeys signifie en ancien norvégien : *îles des brebis*. (P. A. Munch, *Det Norske Folks Hist.* partie I, t. II, p. 445, n. 1).

(3) Sunt aliæ insulæ multæ in septentrionali Britanniæ oceano quæ a septentrionalibus Britanniæ insulis duorum dierum ac noctium recta navigatione, plenis velis, assiduo feliciter vento, adiri queunt. Aliquis probus religiosus mihi retulit quod, in duobus æstivis diebus, et unâ intercedente nocte, navigans in duorum navicula transtrorum, in unam illarum introivit. Illæ insulæ sunt aliæ parvulæ, fere cunctæ simul angustis distantes fretis, in quibus, in centum ferme annis, eremitæ ex nostra Scottia navigantes habitaverunt. Sed, sicut a principio mundi desertæ semper fuerunt; ita nunc, causa latronum Nortmannorum, vacuæ anachoretis, plenæ innumerabilibus ovibus, ac diversis generibus multis nimis marinarum avium. Nunquam eas insulas in libris auctorum memoratas invenimus. (*De mensura orbis terræ*, VII, 3. — La traduction que nous avons reproduite est due à Letronne (*Recherches*, p. 132).

(4) *Recherches*, p. 133-136 ; *additions*, p. 91.

Munch les Shetlands et les Færeys (1) ; ils en occupaient aussi d'autres déjà connues des anciens et plus rapprochées de la

(1) Une tradition recueillie par le pasteur J. H. Schrœter, dans l'île de *Sudhuroy* (île du Sud), semble se rapporter aux Papas : « Quelque temps avant que les Norvégiens s'emparassent des Færeys, il s'y était établi des hommes que le narrateur considérait comme des saints, attendu qu'ils avaient la puissance de faire des signes et des miracles, de guérir les blessures et les maladies, aussi bien des hommes que des animaux ; ils savaient prédire si l'année, la pêche ou l'état sanitaire, seraient favorables. Ils ne vivaient pas comme les autres hommes ; car leur nourriture se composait de lait, d'œufs, de racines et d'algues : ils avaient des chèvres domestiques qu'ils trayaient ; mais ils ne tuaient aucune créature et ne versaient pas le sang. Les seuls objets qu'ils acceptassent comme présents ou en rémunération de leurs services, étaient le pain azyme, le poisson sèché, et le *vadmel* (bure) pour se vêtir. On montre plusieurs localités où ces gens auraient habité ; par exemple, un endroit situé en dehors de Kvalboy, où l'on peut voir que le sol a été nivelé pour être converti en pâturage ; de même, près du village, nommé *i Hovi*, etc., ainsi que dans quelques-unes des autres îles. A l'arrivée des Norvégiens, qui étaient très-violents, quelques-uns de ces gens s'éloignèrent par mer ; d'autres se réfugièrent dans des cavernes. Les derniers que l'on dit s'être conservés, demeuraient dans une caverne de l'île de Nálsoy ; on doit y avoir vu des cendres, loin à l'intérieur, vers la fin du siècle précédent. » *(Færœiske Folkesagn* recueillies par le pasteur J. H. Schrœter, dans *Antikvarisk Tidsskrift*. Copenh. 1849-1851, in-8°, p. 146-147).

C'est vers le milieu du IXe siècle que Grim Kamban et d'autres Norvégiens, fuyant la tyrannie de Harald Hárfagr, prirent possession des îles Færeys *(Landnámabók*, part. I, ch. 14 ; part. III, ch. 16 ; addition empruntée à l'ancien *Melabók* ; p. 48, 220, 358 de *Íslendinga sœgur*, t. I, 1843 ; — *Færeyinga saga*, dans *Ólafs saga Tryggvasonar*, p. 122, du t. I, de *Flateyjarbók*.— Cfr. Munch, *Det norske Folks Hist.* part. I, t. II, p. 445).— La chronologie de cette tradition concorde donc parfaitement avec les données de Dicuil et des documents islandais. Cet accord sert à prouver que les anachorètes de la tradition sont bien les mêmes que ceux de Dicuil.

Grande-Bretagne. Le fait est certain pour les Orcades, car un diplôme orcadien de l'an 1403 (1), affirme que, au temps de Harald *le chevelu* (Hárfagr), premier roi de Norvége (860-930) les îles Orcades étaient habitées par deux nations : les Peti (Pictes) et les Papas, qui furent totalement exterminés par les Norvégiens, à tel point que leur race a disparu (2).

Il n'y a, en effet, plus de restes de l'ancienne population celtique dans les Orcades ; mais, bien que les Papas n'y aient pas laissé de descendants, leur nom n'a pas moins été conservé dans ceux des îles de *Papa westra* (3) et *Papa stronsa*, et des localités de *Paplay* (4). Fordun, qui composa vers 1380 sa chronique d'Ecosse parle d'une *Papeay tertia*

---

(1) Publié par Wallace dans : *An account of the Islands of Orkney*, Londres 1700, p. 121-138 ; — reproduit dans *Orkneyinga Saga*, édit. de Jón Jónsson. Copenhague, 1780 in-4°, appendice p. 549-550 ; — Barry, *History of the Orkney-Islands*, 2e édit. Londres 1808, in-4°, p. 114 et s. ; Cfr. Letronne, *Recherches*, add. p. 92 ; Lor. Diefenbach, *Celtica*, II, 2, p. 240.

(2) Reperimus itaque imprimis, quod tempore Haraldi comati primi regis Norwegiæ, qui *gavisus est* (sic) per totum regnum suum, *hac* (sic) terra et insularum patria Orcadiæ fuit inhabitata et culta duobus nationibus sc. Peti et Papæ, quæ *due* (sic) genera naciones fuerunt destructæ radicitus ac penitus per Norwagienses ..... qui sic sunt ipsas naciones aggressi, quod posteritas ipsarum nacionum Peti et Papæ non remansit. Sed verum est quod tunc non denominabatur Orcadia, sed terra Petorum, sicut clarè verificatur, hodie adhuc cronica attestante, per mare dividens Scociam et Orcadiam, quod usque ad hodiernum diem mare Petlandicum appellatur.

(3) *Papey meiri* des Scandinaves et *Papeay major* de Fordun.

(4) *Papule* de l'*Orkneyinga Saga*; toutes deux à l'est du groupe, mais dans des îles différentes : Mainland et South-Ronaldsey.

dont on ne connaît pas la position (1). De même dans les Shetlands, il y a trois îles qui rappellent les Papas : *Papa stour* (Papey stóra), *Papa little* (Papey lítla) et *Papa*, ainsi qu'un domaine de *Papil* (2).

Que ces îles et ces localités tirent leur nom des Papas, c'est ce qu'affirme en propres termes l'*Historia Norvegiæ*. Après avoir parlé des plus anciens habitants des Orcades, les Pictes (Peti) et les Papas, l'auteur anonyme ajoute : « Les » Papas sont ainsi nommés à cause des habits blancs dont » ils se vêtaient comme les clercs ; car, en langue teutonique, » tous les clers sont appelés *papas* (3) ; aujourd'hui encore » une île de *Papey* rappelle leur nom (4). »

---

(1) Sur les îles et les localités des Orcades qui rappellent les Papas, voy. P. A. Munch, *Geographiske Oplysninger om Orknœerne* dans *Annaler*, 1852, p. 49, 52-55, 58, 64, 67, 69, 102 ; et ann. 1857, p. 313 ; avec carte dans *Annaler*, 1858, pl. V.

(2) Voy. P. A. Munch, *Geographiske Oplysninger om Hjaltland* dans *Annaler* 1857, p. 342, 349, 354, 356, 367, 377, 381.

(3) C'est en effet dans le sens que le mot *papa* est employé dans le *Poëme Frison* (Thet Freske Riim, vers 1476), chronique rimée en vieux frison, publiée par la Société provinciale Frisonne. (Workum, 1835, in-4°, p. 49, 81). Actuellement les peuples catholiques réservant ce mot pour désigner le souverain pontife, on ne le trouve plus aujourd'hui avec le sens de simple prêtre, que dans quelques langues, et sous une forme plus ou moins altérée : *pfaffe*, en allemand ; *pope*, en russe ; *pop* (mauvais prêtre), en polonais ; *pap*, en magyar ; *pappi*, en finnois.

(4) Papæ vero propter albas vestes, quibus ut clerici induebantur, vocati sunt, unde in teutonicâ linguâ omnes clerici papæ dicuntur ; adhuc quædam insula Papey ab illis denominatur. — L'*Historia Norvegiæ* a été découverte par P. A. Munch, dans le cours des recherches qu'il fit en 1849 dans les Archives de l'Ecosse, et publiée par ce savant dans ses *Symbolæ ad historiam antiquiorem Norvegiæ*. Christiania 1850, in-4°. — Dans un mémoire sur les Historiens norvégiens au temps du roi Sverré (*Aarbœger for nordisk Oldkyndighed og Historie*. 1871. p. 411-431), M. Gustave Storm a démontré que cette histoire a été

Ces assertions sont parfaitement d'accord avec ce que Aré Fródhé rapporte des Papas dans deux de ses ouvrages. Lors de l'établissement des Norvégiens en Islande, dans le dernier quart du IXe siècle, « il y avait là, dit-il, des chrétiens, de » ceux que les Norvégiens appellent *Papas* ; mais ceux-ci » s'éloignèrent ensuite, parce qu'ils ne voulaient pas rester » avec des payens ; ils laissèrent après eux des livres » irlandais, des cloches et des crosses, d'où l'on peut conclure » que c'étaient des Irlandais (1). » Dans un autre ouvrage, Aré donne à peu près les mêmes renseignements, en y ajoutant d'autres notions : « Avant que l'Islande fût colonisée » par la Norvège, il y avait dans l'île de ces hommes que les » Norvégiens appellent *Papas* ; c'étaient des chrétiens, et » l'on pense qu'ils venaient des contrées situées à l'ouest de » la mer (2) ; car on trouva après eux des livres irlandais,

---

composée par un ecclésiastique norvégien, vers la fin du XIIe siècle. L'unique manuscrit où elle se trouve a dû être transcrit par un Ecossais dans la première moitié du XVe siècle.

(1) Thá voro her menn cristnir, their es Northmenn calla Papa, en their fóro síthan á braut, af thví at their vildo eigi vesa her vith heithna menn, oc lèto eptir bœcr írscar oc bjœllor oc bagla ; af thví mátti scilja, at their voro menn írscir. (*Íslendingabók*, ch. 1, dans *Íslendinga sœgur*, t. I, 1843, p. 4 ; cfr. p. 364).

(2) A l'Ouest, par rapport à la Norvège, bien entendu, et non par rapport à l'Islande. Les Islandais avaient conservé, comme un héritage de leurs ancêtres norvégiens, l'habitude d'appeler les Irlandais *Vestmenn* (hommes de l'Ouest). Les *Vestmannaeys*, situées au sud de l'Irlande, étaient ainsi appelées à cause des Irlandais marrons qui s'y étaient réfugiés. (*Landnámabók*, part. I, ch. 5-7. dans *Íslendinga sœgur*, t. I, 1843, p. 32-36). L'expression : *at their haft verit vestan um haf*, ne suffit donc pas à justifier l'opinion de Vilhelmi (*Heidelberger Jahrbücher der Literatur*, ann. 1839, février, p. 132), qui admet avec Wormskjold (*Gammelt og nyt om Grœnlands, Viinlands og nogle flere af Forfœdrene kjendte Landes formeentlige Beliggende*, dans *Skandinaviske Literatur-Selskabs Skrifter*, 1814, p. 298-403), que les Papas de l'Islande venaient du Hvítramannaland.

» des cloches et des crosses, et plusieurs autres objets, d'où » l'on peut conclure que c'étaient des hommes de l'Ouest. » Ces trouvailles furent faites dans l'Est, à Papey et à » Papylé (1). On voit aussi par les livres anglais qu'il y avait » alors des relations entre ces pays (2). »

Le livre de Dicuil est probablement un de ces livres anglais (3), car y il est parlé des clercs qui demeuraient dans

---

(1) L'île de Papey est située près de la côte occidentale de l'Islande, à l'entrée du Hamarsfjœrdh ; Papylé est une localité du Thing de Skaptafell, au pied du Klœfujœkul. — Les Papas avaient aussi occupé Kirkjubæ (village de l'Eglise), situé dans le territoire de Sídha, au pied du Sídhujœkul. Ketil Fíflské, chrétien d'origine scandinave, venu des Hébrides, s'y établit, mais « les payens ne pouvaient y habiter. » (*Landnámabók*, part. IV, ch. 11, p. 266 de *Íslendinga sœgur*, t. I, 1843). Un des continuateurs d'Aré ajoute qu'un certain Hildi voulut y transporter sa demeure, pour montrer le peu de fondement de la prohibition contre les payens ; mais en arrivant dans l'enclos de la maison, il tomba raide mort. (*Landnámabók*, ibid. — Cfr. Munch, *Det norske Folks Hist.* part. I, t. I, p. 539).

(2) C'est-à-dire entre l'Islande et les *Vestrlœnd* (pays de l'ouest, Irlande).

Voici le texte islandais : En ádhr Ísland bygdhist af Noregi, voru thar their menn er Nordhmenn kalla Papa ; their voru menn kristnir, ok hyggja menn at their hafi verit vestan um haf, thví at fundust eptir theim bækr írskar, bjœllur ok baglar, ok enn fleiri hlutir, their er that mátti skilja at their voru Vestmenn ; that fanst í Papey austr ok í Papyli ; er ok thess getit á bókum enskum, at í thann tíma var farit milli landanna. (*Landnámabók*, prol. p. 24 de *Íslendinga sœgur*, I, 1843). Ce passage a été reproduit presque mot pour mot dans le *Flateyjarbók*, édit. de Christiania, t. I, p. 247 (ch. 198 de la Saga d'Ólaf Tryggvason).

(3) Dans un autre passage du *Landnámabók* (part. I, ch. 13, p. 45, de *Íslendinga sœgur*, I, 1843), il est dit que Svartkel, originaire du Katanes (Caithness, au nord de l'Ecosse), partit de

l'île de Thulé. Il faut reproduire ici tout le passage, malgré sa longueur, pour montrer que la Thulé de Dicuil n'est autre que l'Irlande. « Il y a trente ans, dit-il, que des clercs qui » avaient demeuré dans cette île, depuis les calendes de » février, jusqu'à celles d'août, me racontèrent que non-seule- » ment lors du solstice d'été, mais encore quelques jours » avant et après, le soleil disparaît pour peu de temps et » semble seulement se cacher derrière une colline ; en sorte » que, même pendant cette courte absence, on n'est pas privé » de jour. Aussi voit-on assez clair pour se livrer à toute » espèce d'occupation, et l'on pourrait même chercher ses » poux, comme en plein jour : il est probable que si l'on était » sur une montagne, on ne verrait pas le soleil se coucher. » Le milieu de ce court espace de temps correspond au » milieu de la nuit qui se fait à l'Equateur ; je pense au » contraire que, au solstice d'hiver et pendant peu de jours, » avant et après, un crépuscule apparaît à Thulé pendant » peu de temps, alors qu'il est midi à l'Equateur (1). Au » reste, ceux qui ont écrit que cette île était entourée d'une » mer de glace, en ont évidemment menti, de même que ceux » qui ont prétendu que, depuis l'équinoxe du printemps » jusqu'à celui d'automne, on jouissait sans interruption de » la lumière du soleil et, *vice versa*, qu'on en était privé » jusqu'à l'équinoxe du printemps de l'année suivante ; car » les clercs susdits qui ont vogué vers cette île dans le temps » du grand froid ont pu y aborder, et en y demeurant, ils ont

---

l'*England* pour l'Islande. Le nom d'Angleterre était donc dès lors appliqué par extension à toute la Grande-Bretagne ; or on ne sait pas au juste si Dicuil était de l'Irlande ou de l'Ecosse, et les auteurs du Landnámabók ont bien pu prendre pour un écossais et par suite appeler anglais, celui qui écrivait *nostra Scottia* (voy. plus haut, p. 67 de ce recueil, p. 27 du mém.)

(1) Letronne n'a pas traduit cette phrase (depuis *le milieu*, jusqu'à *équateur.)*

» continuellement vu l'alternative du jour et de la nuit, » excepté au temps du solstice(1). Il est vrai qu'à une journée » de navigation au nord de cette île, ils ont trouvé la mer » gelée (2). »

Si cette citation est un peu étendue, elle a du moins l'avantage de nous dispenser de commentaire, car la longueur des jours et des nuits indique clairement que Thulé était située sous le cercle polaire, lequel coupe l'Islande dans son promontoire le plus septentrional. C'est donc bien dans cette île qu'avaient habité les clercs mentionnés par Dicuil. Non contents d'avoir retrouvé l'*ultima Thulé* des anciens, les Papas avaient voulu savoir ce qu'il y avait au-delà et vérifié

---

(1) Ces cinq derniers mots ont été omis dans la traduction de Letronne.

(2) Trigesimus nunc annus est a quo nuntiaverunt mihi clerici, qui, a kalendis februarii usque kalendas augusti, in illa insula (Thule) manserunt, quod, non solum in æstivo solstitio, sed in diebus circa illud, in vespertina hora, occidens sol abscondit se quasi trans parvulum tumulum : ita ut, nihil tenebrarum in minimo spatio ipso fiat ; sed quidquid homo operari voluerit, vel pediculos de camisia abstrahere, tanquam in presentia solis potest : et, si in altitudine montium ejus fuissent, forsitan nunquam sol absconderetur ab illis. In medio illius minimi temporis, medium noctis fit in medio orbis terræ ; et sic puto, e contrario in hiemali solstitio, et in paucis diebus circa illud, auroram in minimo spatio in Thule apparere, quando in medio meridies fit orbis terræ. Idcirco mentientes falluntur, qui circum eam concretum fore mare scripserunt, et qui a vernali æquinoctio usque ad autumnale continuum diem sine nocte, atque ab autumnali, versa vice, usque ad vernale æquinoctium, assiduam quidem noctem, dum illi navigantes in naturali tempore magni frigoris eam intrabant, ac manentes in ipsa, dies noctesque semper, præter solstitii tempus, alternatim habebant : sed, navigatione unius diei ex illa ad boream, congelatum mare invenerunt. (Dicuil, ch. VII, 2 ; trad. de Letronne dans *Recherches*, p. 131-132).

l'assertion de Pline l'ancien, peut-être même de Pytheas (1), relativement à la présence de glaces permanentes, à une journée de navigation au nord de l'Islande (2). C'étaient des navigateurs entreprenants qui ne s'arrêtèrent dans cette direction qu'après avoir atteint les extrémités de la terre habitable. Ce qu'ils allaient chercher si loin, ce n'était pas le cuivre ni l'étain, comme avaient fait les Phéniciens; ni l'ambre, comme

---

(1) Voy. Strabon. l. I, ch. 4; — Pline l'ancien, l. II, chap. 77 et l. IV, ch. 30; — Cfr. Yrjœ Koskinen, *Tiedot Suomen-suvun muinaisuudesta* (Notions sur l'antiquité de la race Finnoise, Helsingfors, 1862, in-8° p. 81.)

(2) Bien que du côté du Spitzberg et sur les côtes septentrionales du Grœnland, la mer soit libre bien loin au-delà du cercle polaire, elle se trouve ordinairement encombrée de glaces à peu de distance au nord ou plutôt au nord-ouest de l'Islande. Ce phénomène tient sans doute à ce que les glaces flottantes viennent s'accumuler dans le détroit qui sépare l'Islande du Grœnland. L'assertion des anciens a été confirmée par plusieurs navigateurs modernes : 1° par l'anglais Jacob Alday qui, se trouvant le 7 août 1579, à sept heures du soir, en vue du promontoire de Lánganes, au nord-est de l'Islande, fut arrêté dès le matin du 9 août par une longue étendue de glaces qu'il ne put franchir ni alors, ni dans de nouvelles tentatives, les 12 et 16 août. (Voy. la notice de C. Pingel *sur les principaux voyages entrepris, dans les temps modernes, en Danemark et en Norvége, pour retrouver et explorer le Grœnland,* dans *Grœnlands historiske Mindesmærker*, t. III, p. 641-642) ;— 2° par le lieutenant de vaisseau Paul de Lœwenœrn qui partit le 8 juillet 1786 du port de Dyrafjœrdh, au nord-ouest de l'Islande, et rencontra le même jour des banquises de glace qui lui firent perdre espoir de pouvoir gagner la côte orientale du Grœnland où il se rendait (*Grœnlands hist. Mindesm.* t. III, p. 752);—3° par le lieutenant en second Chr. Th. Egede qui quitta le port de Hafnarfjœrdh, au sud-est de l'Islande, le 8 mai 1787, mais qui, dès le lendemain, vit un immense champ de glace qui s'étendait, presque sans lacune, entre l'Islande et le Grœnland. (*Grœnlands hist. Mindesm.* t. III, p. 757.)

les Grecs et les Romains; ni des terres à conquérir; ni de nouveaux passages ou des voies commerciales à ouvrir; mais un lieu désert, dans une mer impénétrable, comme nous l'apprend une anecdote de la vie de Saint-Colomba. En 565, le saint homme, se trouvant à la cour de Brudeus, roi des Pictes d'Ecosse, en présence du chef des Orcades, dit au premier: « Quelques-uns des nôtres ont émigré dernière-» ment avec l'espoir de trouver un pays désert, dans la mer » impénétrable; peut-être après de longs détours arriveront-» ils aux îles Orcades; fais donc des recommandations » pressantes à ce chef dont tu as les ôtages en ton pouvoir, » afin qu'il ne soit point fait de mal aux nôtres dans la » limite de ses états (1) »

Les religieux arrivèrent en effet dans les Orcades, où ils vécurent plus de deux siècles à côté des Pictes sans se confondre avec eux, puisque, au temps de Harald Hárfagr,

---

(1) « Aliqui ex nostris nuper emigraverunt, desertum in pelago intransmeabili invenire optantes, qui forte post longos circuitus Orcades devenerint insulas; huic regulo, cujus obsides in manu tua sunt, diligenter commenda, ne aliquid adversi intra terminos ejus contra eos fiat. » (Vie de Saint Colomba, II, 4, par Adamnan, dans les *Acta sanctorum* des Bollandistes, 2 juin).

Les moines de l'ordre de Saint-Colomba sont les *Culdees* (cultores Dei), dont Jamieson a écrit l'histoire (Londres, 1811. in-4°). Ce sont eux qui convertirent au christianisme les Pictes septentrionnaux, ainsi que les insulaires des Orcades. Ils parlaient la langue hibernienne, autrement dite écossaise (Diefenbach, *Celtica*, II, 2, p. 319). Leur fondateur avait adopté la tunique blanche (*Histoire des Ordres monastiques, religieux et militaires et des congrégations séculières.* Paris, 8 vols. in-4°, t. II, 1771, p. 143), probablement par allusion au plumage de l'oiseau symbolique dont il portait le nom. Or, comme les Culdees et les Papas sont identiques, on s'expliquera désormais sans peine pourquoi les Papas étaient vêtus de blanc, ainsi que les habitants du Hvítramannaland.

ils formaient encore une nation séparée (*Diplôme orcadien; Hist. Norvegiæ).* Malheureusement pour eux, les pirates scandinaves avaient fait des progrès en navigation; ne se bornant plus à écumer leurs *sunds* (détroits), leurs *fjœrdhs* (golfes longs et étroits) et leurs *víks* (baies), d'où le nom de *víkings* (corsaires, hommes des víks) ils traversaient la mer du Nord, faisaient des descentes dans les îles Britanniques, et étendaient leurs courses jusque dans l'Océan Atlantique, même dans la Méditerranée et la mer Blanche. C'est en 787 que les premiers navires danois se montrèrent en Angleterre (1); vers l'an 800, les corsaires norvégiens brûlèrent le monastère d'Iona ou Icolmkill, dans les Hébrides, fondé par Saint-Colomba et chef-lieu de l'ordre des Culdées (2); au temps de Harald Hárfagr, ils exterminèrent les Papas des Orcades; un peu avant l'époque où écrivait Dicuil, ils avaient forcé les Papas à abandonner les Shetlands et les Færeys, enfin, ils allèrent les relancer jusqu'en Islande et les contraignirent à émigrer de nouveau. Où allèrent alors ces fugitifs qui n'avaient pu trouver de retraite sûre dans l'ancien monde? L'histoire ne le dit pas expressément, mais les faits positifs que nous avons recueillis et exposés précédemment, concourent à indiquer une contrée que l'on devine aisément. Les navigateurs qui avaient retrouvé les Shetlands, les Færeys, l'Islande et exploré l'Océan glacial, voyant qu'ils ne pouvaient plus vivre en paix dans les îles septentrionales de l'Océan Atlantique, ni découvrir d'autres terres habitables dans les régions boréales, ont dû se rejeter vers l'ouest; les traditions de leur race les portaient à sonder l'inconnu: avant comme après eux, il y eut chez les Celtes des îles Britanniques des hommes entreprenants qui tentèrent d'arracher à la mer le secret de son immensité. Les *Triades galloises*,

(1) P. A Munch, *Det norske Folks hist.* part. I, 2, I, p. 360, 416.

(2) Munch, *Ibid.* p. 418, 437.

qui paraissent avoir été transcrites au XIIe siècle, parlent de (1) « trois pertes qu'a faites l'île de Bretagne, par suite » de disparition: premièrement Gafran ab Aeddan avec ses » hommes, qui se mirent en mer pour chercher *Gwerdonau* » *Llïon* (Iles Vertes des courants), et dont on n'entendit » plus parler; secondement, Merddyn, le barde du roi » Ambroise (Emrys wledig), avec ses neuf savants bardes » qui se mirent en mer dans la maison de verre, et qui » arrivèrent on ne sait où; troisièmement, Madawg ab » Owain, *Gwyned* (Venète du Pays de Galles), qui se mit » en mer avec 300 hommes, embarqués sur dix navires, et » qui arriva on ne sait où. »

Lors même que la curiosité ou le besoin de se soustraire à la fureur des pirates n'aurait pas porté les Papas à explorer l'Océan Atlantique, ils ne pouvaient manquer de découvrir le Nouveau Monde. Parmi les clercs qui, pendant un siècle (2) au moins, entretinrent des relations entre les Iles

---

(1) Tri X. — Tri difancoll Ynis Prydain : cyntaf, Gafran ab Aeddan a'i wyr a aethant i'r môr ynghyrch y Gwerdonau Llïon, ac ni chlywyd mwyach am danynt ; ail, Merddyn Bardd Emrys Wledig a'i naw Beirdd Cylfeirdd a aethant i'r môr yn y Ty Gwydrin, ac ni bu son i ba le ydd aethant; y trydydd Madawg ab Owain Gwynedd, a aeth i'r môr a thrichannyn gydag ef mewn deg llong, ac ni wyddys i ba le ydd aethant. (Lor. Diefenbach, *Celtica*, II, 2, p. 75).

(2) Trente ans avant l'année 825, date de la composition du livre de Dicuil, c'est-à-dire en 795, il y avait déjà des ecclésiastiques en Islande (*Liber de mensura Orbis terræ*, VII, 2); et Aré fródhé, après avoir rapporté que l'Islande fut colonisée au temps de Harald Hárfagr, ajoute: « A cette époque, l'Islande était peuplée au loin entre le haut plateau et la plage. Il y avait alors là des Chrétiens, de ceux que les Norvégiens appellent Papas. » (I thann títh vas Ísland vithi vaxit á mithli fjalls ok fjœro. Thá voro her menn cristnir, their es Northmenn calla Papa. — Íslendíngabók. Ch. 1). Le contexte implique que les

Britanniques et l'Islande, il dut s'en trouver quelques-uns que les vents ou les courants jetèrent sur les côtes de l'Amérique. On peut le conclure par analogie de ce que, dans l'espace de moins de cinquante ans, cinq navigateurs scandinaves abordèrent par hasard ou par force dans des pays transatlantiques à eux inconnus, savoir: Aré Márrsson, Bjœrn Breidhvíkingakappé et Gudhleif que des vents alizés poussèrent tous trois vers la Grande-Irlande entre 982 et 1029; Eirik le rouge qui découvrit le Grœnland en 986; Bjarné Herjulfsson qui entrevit le Labrador en 1099, et cette liste serait certainement bien plus longue, si les Sagas avaient conservé le souvenir de tous ceux qui éprouvèrent de semblables accidents; mais elles n'ont pas pris la peine d'enregistrer leurs noms, parce que ces aventures n'avaient rien de particulièrement intéressant, n'ayant pas amené la découverte de pays inconnus.

Si les Papas n'ont pu faire autrement que de découvrir l'Amérique, tout ce que les Sagas rapportent de la Grande-Irlande s'explique de la manière la plus naturelle. Cette contrée était ainsi nommée à cause de ses habitants, les Papas, originaires de l'Irlande; son autre nom, *Hvítramanna-land* (pays des hommes blancs) se rapportait à leur costume qui, dans le nouveau comme dans l'ancien Monde et notamment aux Orcades, était blanc; l'idiome qui, d'après Gudhleif et ses compagnons, ressemblait fort à l'Irlandais, était la langue maternelle des Papas; ceux-ci, dans leurs pérégrinations, n'avaient pas abandonné cette langue, puisqu'ils avaient emporté en Islande des livres irlandais;

Papas de l'Islande ne s'éloignèrent pas dès l'arrivée des premiers colons scandinaves, mais seulement lorsque la colonisation se fut étendue au loin. Or, d'après Munch, les généalogies et les synchronismes donnent à penser que la plupart des colons s'établirent en Islande vers 890 (*Det norske Folks Historie*, part. I. t. II. p. 539).

les cloches qu'ils laissèrent après eux, avec ces derniers, sont un indice de leur zèle religieux; de même que les crosses attestent leurs institutions théocratiques (1). Il n'est pas surprenant alors qu'ils aient baptisé Aré Márs̃son, et qu'ils eussent conservé dans leur nouvelle patrie, la coutume de faire des processions en chantant et portant des bannières. Les moutons qu'ils avaient acclimatés dans les Færeys et qui expliquent le nom donné à ce groupe d'îles, font le pendant des chevaux dont les Scandinaves constatèrent la présence dans la Grande-Irlande. Si les Papas retenaient captifs les naufragés, tout en les comblant d'honneur, comme Aré Márs̃son, et en leur confiant des commandements, comme à Bjœrn Breidhvíkíngakappé; s'ils leur faisaient de terribles menaces, tout en les laissant repartir, comme Gudhleif, personne pourtant ne le accusera d'avoir manqué de charité chrétienne; car, après avoir été tant de fois pourchassés par les pirates scandinaves, ils avaient bien le droit d'être défiants à l'égard des gens de cette nation. On ne leur reprochera pas non plus d'avoir voulu dissimuler leurs découvertes, car s'ils le faisaient, ce n'était pas par esprit de lucre, comme firent plus tard les Hollandais pour se réserver le monopole des denrées coloniales, mais uniquement dans l'intérêt de leur propre sécurité.

Lorsque les Scandinaves, après avoir adopté le Christianisme, eurent en partie renoncé à la piraterie, les Papas

---

(1) Les Papas formaient une nation, d'après le document orcadien de 1403, et ils n'étaient en effet pas confondus avec les Pictes, à côté desquels ils vivaient. Ils ne paraissent pas avoir été tous prêtres ou moines, car l'*Historia Norvegiæ* dit bien qu'ils étaient nommés papas, non pas parce qu'ils étaient clercs, mais parce qu'ils portaient le costume des clercs. On peut donc les comparer comme fondateurs de colonies chrétiennes, gouvernées théocratiquement, aux Jésuites du Paraguay ou aux frères moraves du Grœnland et du Labrador.

n'ayant plus les mêmes appréhensions, ne paraissent plus avoir été aussi soigneux de s'envelopper de mystère; ainsi, ils permirent à Gudhleifde s'en retourner; la connaissance du pays colonisé par eux se répandit au moins en Irlande, où Hrafn Hlymreksfaré paraît avoir puisé ses renseignements, et même chez les Scandinaves, notamment dans les Orcades. Bien plus, jusque chez les Arabes: le géographe Edrisi, qui vivait au XIIe siècle, dit que, à trois journées de navigation de la pointe septentrionale de l'Ecosse, se trouve l'île de Rslandah (1), qui doit être l'Islande, la première lettre du nom ayant pu être facilement changée par le copiste, à cause de la ressemblance de l'*elif* (a, e, i) avec le *ra* (r) dans l'alphabet arabe. Cette île a 400 milles de longueur sur 150 de largeur (2). De là à l'*Irlandah-al-Kabirah* (Irlande-la-Grande), il y a un jour de navigation. Malheureusement le géographe musulman ne donne pas d'autres détails sur ce pays. Où a-t-il pu puiser ces renseignements ou entendre prononcer ce nom? Peut-être dans un de ses voyages sur les côtes de l'Angleterre, ou plutôt encore à la cour de Roger II, roi de Sicile, pour lequel il composa son ouvrage. Il faut, en effet, se rappeler que Roger était petit-fils de Tancrède de Hauteville, dans le Cotentin, et par conséquent originaire de

(1) On pourrait aussi supposer que Edrisi a connu les fables scandinaves relatives à un *Pays des géants* (Rísaland), situé au nord du Helluland (Labrador). Voy. Ch. I de *Bárdhar saga Snafellsáss*, éditée par G. Vigfusson, dans *Nordiske Oldskrifter*, publiés par la Société de Littérature septentrionale, fasc. XXVII. Copenhague 1860, in-8°, p. 1. (Cfr. *Grœnlands Histor. Mindesm.* t. III. p. 517). — Mais la plupart des Sagas, d'ailleurs toutes fabuleuses qui parlent du Rísaland, placent ce pays au nord de la Mer Blanche (*Saga d'Œrvarodd, ch. 13*) et même au nord et à l'est de la Baltique, c'est-à-dire dans la Finlande actuelle (*Saga de Samson le beau*).

(2) Edrisi donne à l'île de Grande-Bretagne 430 milles de longueur sur 200 de largeur.

la Normandie où certaines familles avaient conservé de relations avec la Norvège, patrie de leurs ancêtres (1).

Maintenant que nous ne pouvons plus avoir de doutes sur l'existence d'une contrée appelée Grande-Irlande, il faut en chercher la situation. L'*Eyrbyggja saga* nous dit que Bjœrn Breidhvíkingakappé, parti du port de Hraunhafne, à l'ouest de l'Islande, fut poussé par un vent du nord-est vers un pays inconnu ; si l'on supposait que le navire eût toujours gardé la même direction, il serait allé aborder à l'île de Terre-Neuve, située au sud-ouest de l'Islande. — Gudhleif, qui se trouvait à l'ouest de l'Irlande, emporté d'abord vers l'ouest, ensuite vers le sud-ouest, arriva également au même pays, que ces indications, d'ailleurs trop vagues, peuvent faire prendre pour l'île de Terre-Neuve.

La *Saga de Thorfinn Karlsefné* nous aide à mieux préciser la situation du Hvítramannaland. C'est en allant du Vínland au Grœnland, poussé par un vent du sud, que Thorfinn arriva dans le Markland, dont les indigènes lui parlèrent d'un grand pays, le Hvítramannaland, situé *en face du leur* (gagnvart sínu landi). L'expression *en face* indique que les deux pays, sans être à une très-grande distance l'un de l'autre, devaient être séparés, soit par un détroit, soit par un golfe, ou tout au moins par un grand cours d'eau. Or, dans toute l'étendue des côtes américaines situées entre le 41° de latitude septentrionale (Vínland) et le Labrador, il n'y a guère que le golfe du Saint-Laurent qui sépare des pays dont l'un doit être plus grand que l'Irlande européenne. C'est donc sur l'une de ses rives qu'il faut chercher le Markland et sur une autre le Hvítramannaland. Les témoignages relatifs au premier de ces deux pays étant les plus nombreux, c'est

(1) A. F. Mehren, *Notions sur la géographie des peuples musulmans* dans *Annaler for nordisk Oldkyndighed og Historie.* Copenhague, in-8°, ann. 1857, p. 187; Cfr. *Mémoires de la Société Roy. des Antiquaires du Nord.* 1850-1860, p. 55.

par eux que nous devons commencer. L'*Episode des Grœnlandais* (ch. 1), énumère dans l'ordre suivant les pays visités par Leif-l'Heureux qui était parti du Grœnland et qui se dirigeait vers le sud ; il trouva d'abord le *Helluland* (pays des blocs de pierres, Labrador), déjà vu par Bjarné Herjulfsson ; ensuite le *Markland* (pays plat et boisé) ; il regagna ensuite la grande mer, et après avoir navigué deux jours dans la direction du sud-ouest, il arriva dans le Vinland, où il ne gela pas, où l'herbe resta verte et où le bétail continua à pâturer pendant l'hiver. Mais ce qui est plus caractéristique, c'est que la longueur des nuits et des jours était plus égale que dans le Grœnland et en Islande; pendant les jours les plus courts, le soleil restait sur l'horizon depuis sept heures et demie du matin jusqu'à quatre heures et demie du soir. La partie du Vínland où Leif hiverna, était donc située par 41° 24' de latitude septentrionale, c'est-à-dire dans les Etats de Rhode-Islands et de Massachusetts. Le Markland, situé à deux jours de navigation vers le nord-est, doit correspondre au Nouveau-Brunswick et à la Nouvelle-Ecosse, ou bien aux côtes septentrionales du golfe Saint-Laurent.

La *Saga de Thorfinn Karlsefné* (ch. 7), donne à peu près les mêmes indications. Parti de Brattahlídhe dans le Grœnland méridional, Thorfinn gagna d'abord les Vestribygdhes, situés plus au nord, quoiqu'il voulût aller au sud, dans le Vínland; c'est que, sans doute, selon la coutume des caboteurs, il tenait à traverser le détroit de Davis, dans l'endroit le moins large, à peu près vers la latitude du cercle polaire (1) ; de là

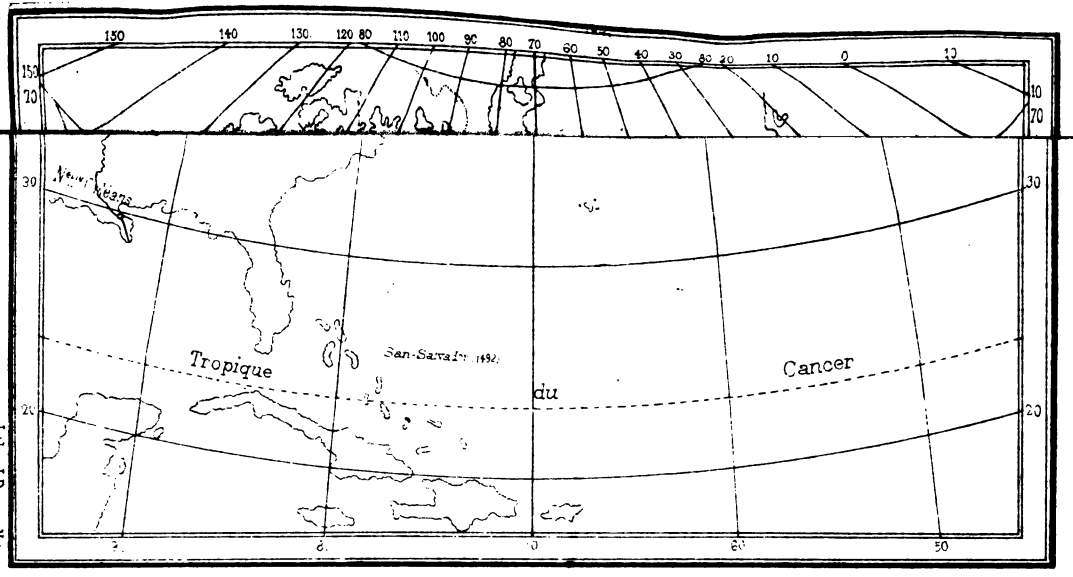
(1) Cette conjecture devient inutile, si l'on adopte la leçon : *Sigldu their sidhan út frá landi í vestari úbygdhir*, « ensuite ils mirent à voile et partirent pour les déserts situés plus à l'Ouest, » c'est-à-dire pour le Cumberland. Cette leçon, qui est logiquement la meilleure, se trouve seulement dans un manuscrit sur papier, copié au XVIIIe siècle par Odd Jónsson, et dont les éditeurs des *Grœnlands historiske Mindesmœrker* (t. I, p. 350) font très-grand cas.

il navigua deux jours dans la direction du sud, et il arriva en vue du Helluland, où y il avait quantité de dalles, larges de douze aunes; ils continuèrent leur route d'abord au sud, puis ils tournèrent au sud-est, et, au bout de deux jours de navigation, ils trouvèrent un pays boisé qu'ils appelèrent Markland ; au sud-est de cette contrée, il y avait une île où ils tuèrent un ours, d'où le nom de *Bjarney* (île de l'ours) qu'ils lui donnèrent. Cette île, située au sud-est du Markland, ne peut être que Terre-Neuve ou Anticosti. Ensuite, ils eurent à naviguer longtemps vers le sud pour atteindre le Vínland. Plus tard, en retournant du Vínland au Grœnland, ils furent poussés par un vent du sud et arrivèrent de nouveau dans le Markland.

Ainsi, d'après ces sagas, il est certain que le Markland était situé au nord du Vínland et au sud du Helluland ; c'est la position que lui attribuent également trois courtes géographies islandaises du moyen-âge. On lit dans l'une d'elles, écrite à la fin du XIIIe siècle, sur deux feuillets de parchemin : « Au sud du Grœnland est situé le Helluland, » ensuite le Markland, duquel n'est pas éloigné le Vínland, » que quelques-uns croient être contigu à l'Afrique (1). » — Une autre géographie plus détaillée, contenue dans un manuscrit sur parchemin, de la fin du XIVe siècle (2), donne les mêmes notions, presque dans les mêmes termes, de sorte qu'il n'est pas utile de reproduire le passage qui

(1) Frá Grænalandi í sudhr liggr Helluland, thá Markland ; thadhan er eigi lángt til Vínlands, er sumir menn ætla at gángi af Affrica. (Manuscrit n° 736 in-4° de la collection Arna-Magnéenne, édité par Werlauff dans *Symbolæ ad geographiam medii ævi, ex monumentis islandicis*. Copenhague, 1821, in-4°. — Cfr. *Antiquitates Americanæ*, p. 278-279 et Tab. VII ; — *Grœnlands hist. Mindesm.* t. III, p. 216-219).

(2) Msc. n° 192 in-8° de la collect. Arna-Magn. — Cfr. *Grœnlands histor. Mindesm.* t. III, p. 220-221.



Lith. J. Royer Nancy.

CARTE DES DECOUVERTES IRLANDAISES ET ISLANDAISES SELON MR E. BEAUVOIS

(Congrès international des Américanistes. T. I. p. 84.)

concerne notre sujet. — Enfin, la troisième, contenue dans un manuscrit sur papier, suit un ordre inverse : « A l'est de » la grande mer d'Espagne, que quelques-uns nomment » Ginnúngagap et qui sépare les terres, on nomme, en allant » vers le nord, d'abord le bon Vínland ; ensuite, encore plus » au nord, le Markland ; puis les déserts qu'habitent les » Skrælings ; il y a encore des déserts pour aller au » Grœnland, etc. (1). »

En présence de témoignages si nombreux et si précis, il y a lieu de s'étonner que des savants comme les éditeurs des *Antiquités américaines* et des *Monuments historiques du Grœnland* aient eu l'idée de placer le Hvítramannaland dans la partie méridionale des Etats-Unis, alors qu'aucun texte ancien ou moderne ne les y autorisait. Ils ont attaché trop d'importance à une vague tradition des Shawanais, d'après laquelle la Floride aurait été autrefois habitée par des blancs, qui étaient en possession d'outils de fer; et à des rapports, non contrôlés, d'après lesquels des voyageurs auraient entendu parler le gallois, chez des sauvages des rives méridionales du Missouri, et trouvé des traces de Christianisme dans la Floride. Lors même que l'on admettrait l'authenticité de ces récits, il n'en est pas moins vrai que la Grande-Irlande des sagas doit être cherchée en face du Markland, c'est-à-dire soit dans l'île de Terre-Neuve, qui est en effet un peu plus étendue que l'Irlande, soit sur l'une des rives du golfe Saint-Laurent. L'erreur de Rafn et de Fiun Magnusen a été répétée, sans examen, dans nombre d'ouvrages d'érudition ou autres, et elle est aujourd'hui

(1) Fyrir vestan hit mikla haf frá Spania, er sumir kalla Ginnúngagap, that gengr landa ímilli, thá heitir til nordhrs fyrst Vínland hit gódha, tharnæst heitir Markland enn till nordhrs, thá eru óbygdhir, er Skrælingjar byggja ; thá eru enn óbygdir til Grœnlands. (Msc. n. 770 c. de la collect. Arna-Magn. — Cfr. *Grœnlands hist. Mindesm.* t. III, p. 227).

tellement enracinée, que la présente démonstration réussira difficilement à rétablir la vérité.

Des indices nouveaux que nous n'avons fait qu'entrevoir, divers faits que nous n'avons pù encore approfondir, paraissent devoir nous fournir d'autres arguments en faveur de la situation que nous avons attribuée à la Grande-Irlande. Et d'abord, les traditions vagues que les éditeurs des *Antiquités américaines* et des *Monuments historiques du Grœnland* invoquaient à l'appui de leur thèse, sont contrebalancées par des notions beaucoup plus précises, qui ont été recueillies par d'anciens missionnaires français au Canada. Le récollet Christian Le Clerq, qui avait habité douze ans la Gaspésie, sur la rive droite du Saint-Laurent, y retrouvait au XVIIe siècle, de nombreux restes du christianisme, notamment le culte de la croix et des réminiscences du *pater* (1) ; et le jésuite, Joseph-François Lafitau, assure que le christianisme était, chez les sauvages du Canada, une réminiscence plutôt qu'une nouvelle croyance, et qu'ils regardaient la croix comme le symbole de la religion autrefois enseignée à leurs ancêtres (2). A ces traces de la propagation du christianisme dans le bassin du fleuve et du golfe Saint-Laurent, avant les voyages de Jacques Cartier et de Champlain, il faut ajouter les ruines d'édifices qui ne peuvent avoir été élevés par des sauvages. Les Anglais ont

---

(1) Chr. Le Clerq, *Nouvelle relation de la Gaspésie, qui contient les mœurs et la religion des sauvages Gaspésiens, Porte-Croix, adorateurs du soleil, et d'autres peuples de l'Amérique septentrionale, dite Canada.* Paris, 1691, in-12. — Cfr. Gab. Gravier, *Découverte de l'Amérique par les Normands au Xe siècle.* Paris et Rouen, 1874, pet. in-4°, p. 170-175.

(2) *Mœurs des sauvages Américains, comparées aux mœurs des premiers temps.* Paris, 1723, 2 vol. in-4°, — Cfr. Lettre de G. Bancroft, dans *Breve fra og til C. Chr. Rafn,* édit. par Bened. Grœndal. Copenhague, 1869, in-8°, p. 182.

trouvé dans l'île de Terre-Neuve des restes de murs en pierre (1), et, vers 1839, on a exploré dans le Wisconsin, sur les rives de Rockriver, de puissantes fortifications, faites partie de terre, partie de briques cuites, formant un mur de 4 pieds de hauteur sur 25 de largeur (2).

S'il est vrai que la Grande-Irlande doit être cherchée dans ces parages, les vestiges en question ne peuvent guère être attribués qu'aux Irlandais. Il paraîtrait même que le nom de la patrie (3) des missionnaires qui avaient colonisé ces contrées, s'est perpétué dans l'île de Terre-Neuve, jusqu'au temps des frères Zeni, c'est-à-dire jusque vers l'an 1400. Antonio Zeno parle en effet, dans l'une de ses lettres, d'une île appelée *Estotilanda*, qui n'est guère moins grande que l'Islande et que sa situation sur la carte des Zeni nous autorise à assimiler avec l'île de Terre-Neuve (4).

---

(1) Gabriel Gravier, *Découv. de l'Amér.* p. 209.

(2) Dr Paulsen, lettre dans *Breve fra og til C. Ch. Rafn*, p. 241-245.

(3) *Nostra Scottia*, comme dit Dicuil (VII3) ; voy. plus haut, p. 27.

(4) Les voyages des frères Zeni ont été publiés pour la première fois, sous le titre de *Dello scoprimento dell' isole Frislanda, Eslanda, Engrouelanda, Estotilanda et Icaria, fatto sotto il Polo Artico, da due fratelli Zeni M. Nicolo il K. è M. Antonio, libro uno*, avec carte, à la suite de *Dei commentarii del viaggi in Persia di M. Caterino Zeno il K.* Venise, 1558, pet. in-8° ; — reproduits dans la collection *Delle navigationi et viaggi* de Ramusio, t. II. Venise, 1606 ; — et dans *Dissertazione intorno ai viaggi e scoperte settentrionali di Nicolò ed Antonio fratelli Zeni*, par le cardinal Zurla. Venise, 1808 ; — traduits en latin par Joh. Is. Pontanus dans sa *Rerum Danicarum historia*, Amsterdam, 1631, in-fol. p. 755-763 ; — en danois, par J. H. Bredsdorff dans *Grœnlands historishe Mindesmærker*, t. III, p. 559-577. — Cfr. Remarques sur les voyages au Nord attribués aux Vénitiens Zeni, par C. C. Zahrtmann, dans *Nordisk Tidsskrift for Oldkyndighed*, t. II, livr. 1re, Copenhague, 1833, in-8° ; — Bredsdorff,

L'éditeur de cette carte dit l'avoir copiée d'après un original ancien et en mauvais état. Il est fort possible qu'il n'ait pu déchiffrer exactement tous les noms de lieux, alors fort peu connus, et qu'il ait pris pour des *t* les 3e et 5e lettres de Estotilanda; d'autant plus que le *t* et le *c* se ressemblent beaucoup dans nombre de manuscrits du moyen-âge. Le nom d'Estotilanda pourrait donc se ramener à la forme *Escocilanda* (pays des Ecossais). A la vérité, la prothèse de l'*e* est insolite en italien, et la forme régulière du nom serait, sans l'addition du mot germanique *land* (terre), Scocia, comme écrit le cartagraphe pour désigner le nord de la Grande-Bretagne; mais cette prothèse, familière au latin du moyen-âge, à l'espagnol, au provençal, au français, n'est pas absolument étrangère à l'ancien italien, où l'on écrivait parfois *escavino*, iscrivere (1).

Dans une autre lettre, Antonio Zeno dit avoir pris part à la recherche de cette Estotilanda, dont un pêcheur frislandais faisait de grands récits. Désorientés à la suite d'une grande tempête, ils ne purent retrouver cette île, ou du moins ils ne surent pas s'il fallait l'identifier avec l'*Icaria*, dont les habitants leur interdirent l'accès. Ils apprirent toutefois d'un interprète, originaire de l'Islande, que la famille royale de l'île était issue d'un roi d'Ecosse, lequel avait défendu aux indigènes de recevoir des étrangers parmi eux; que néanmoins, pour montrer qu'ils ne voulaient pas se soustraire à tout contact avec le reste de l'humanité, ils consentaient à admettre dans leur sein, pour en faire un grand personnage, un des

---

Sur la plus ancienne carte connue du Grœnland, dans *Nordisk Tidsskrift*, t. III, livr. 1re, Copenh. 1835, p. 193-211 ; et introd. aux voy. des Zeni dans *Grœnlands hist. Mindesm*, t. III, p. 529-558 ; remarques sur leurs voy., leur vie, leur carte. *Ibid*, p. 577-624 ; — G. Gravier, *Découv. de l'Amér.* p. 134-211.

(1) Voy. Fred. Diez, *Grammatik der romanischen Sprachen*, 2e édit. Bonn. 1870, in-8o, t. I, p. 242.

compagnons de Zeno. Ainsi cette tendance à s'isoler ne leur était pas innée, mais elle leur avait été inspirée par un chef venu d'Ecosse, longtemps auparavant, et depuis, ils l'avaient religieusement maintenue.

Ces analogies entre les mœurs des habitants de la Grande Irlande et celles des Icariens sont trop frappantes pour ne pas donner à croire que les derniers étaient issus des premiers, ou avaient, comme eux, pour initiateurs à la civilisation des hommes venus d'Ecosse. Or, comme il n'y a pas d'autre grande île que Terre-Neuve, dans les parages situés à l'ouest de la Frislande (groupe de Færeys), nous sommes conduits à regarder l'Icaria comme identique avec l'Estotilanda. Les habitants de cette dernière avaient une écriture particulière (l'alphabet irlandais est en effet une modification des caractères latins); leur roi possédait une bibliothèque, où il y avait des livres latins qu'ils ne comprenaient plus ; ils cultivaient les céréales ; brassaient de la bière ; faisaient des constructions en murs et avaient de nombreuses villes. Tout indique que ces insulaires participaient à la civilisation européenne, comme l'affirme A. Zeno. Leurs relations avec la mère-patrie devaient d'ailleurs être interrompues depuis plusieurs centaines d'années, puisqu'ils ne connaissaient pas la boussole, dont les navigateurs européens se servaient depuis deux à trois siècles.

Ce que A. Zeno rapporte de l'Estotilanda et de l'Icaria concorde assez bien avec les récits des sagas. Malheureusement les points obscurs et les traits évidemment fabuleux que l'on relève dans les voyages des Zeni, leur ôtent toute autorité aux yeux de certains critiques; mais, pour notre part, nous sommes convaincus que plus on les étudiera, mieux on les comprendra. Déjà les explications absolument neuves, que nous venons de donner sur le nom d'Estotilanda et sur le roi d'origine écossaise que les Icariens regardaient comme leur législateur, suffisent peut-être à montrer que tout n'est pas faux dans les relations des Zeni. Le nom de Frislanda

lui-même n'est pas imaginaire, comme certains le croient, ni même corrompu comme le pensent ceux qui sont le mieux disposés en faveur des deux voyageurs vénitiens. C'est la transcription presque littérale du mot *Frisaland* (pays des Frisons), que l'on trouve dans un chant populaire des îles Færeys (1), et qui doit s'appliquer à une partie de cet archipel ; car une curieuse tradition, recueillie de nos jours par le pasteur Schrœter (2), place des Frisons au sud de l'île de Sudhuroy, la plus méridionale du groupe.

D'après cette tradition, les Norvégiens occupaient déjà les Færeys, lorsque des Frisons s'établirent dans la partie méridionale de Sudhuroy, dont ils firent un nid de pirates ; ils ne parlaient pas la même langue que les autres habitants des îles ; ils ne voulaient pas se soumettre aux Norvégiens, ni se mêler avec eux, et restèrent payens, bien que le Christianisme eût été introduit dans les Færeys. Leur établissement était à Akraberg à la pointe méridionale de l'île ; ils cultivaient les céréales et se livraient à la pêche. Sur ce promontoire, ils avaient élevé, au sommet d'une éminence que rien ne dominait, un retranchement où ils pouvaient tout à la fois se défendre et observer la mer, à l'est, au sud et à l'ouest. Ils ne formaient pas plus de treize familles, mais ils étaient pourtant assez nombreux pour armer deux navires, avec douze hommes de chaque bord. La tradition s'étend avec complaisance sur les particularités qui distinguaient leurs embarcations à gouvernail mobile ; leur habileté à les conduire à travers les brisants ; leur connaissance des récifs qui leur permettait de se soustraire à toute poursuite ; leurs moyens d'attaque ; les longs couteaux et les hallebardes qui étaient leurs uniques armes ; leur réso-

(1) *Frisa visa*, publiée par Hammershaimb, dans *Antiquarisk Tidsskrift*, 1849-1851, p. 95-96.

(2) *Les Frisons à Akraberg*, dans *Antiquar. Tidsskr.* 1849-1851, p. 145-146,

lution, leur cruauté. Ils ne permettaient pas aux étrangers de pénétrer dans leur refuge et ne se mariaient qu'entr'eux. S'ils trouvaient parmi leurs captifs un Frison de terre ferme, ils lui accordaient la vie, pourvu qu'il s'engageât à rester parmi eux et à observer leurs coutumes. Lorsque la peste noire se répandit dans les Færeys (probablement dans la seconde moitié du XIVe siècle), les Frisons succombèrent tous à l'exception d'une seule famille.

Son chef, comme on le voit dans une autre tradition (1), était renommé pour sa force. De son temps, les Færeyiens méridionaux, c'est-à-dire les insulaires de Sudhuroy, de Skúvoy, de Sandoy et du sud de Streymoy, se révoltèrent contre l'évêque qui voulait leur imposer de fortes contributions pour bâtir une cathédrale à Kirkjubœ ; ils furent d'abord vaincus à Mannafelsdal, dans l'île de Streymoy ; mais l'année suivante, ils mirent à leur tête le chef frison d'Akraberg, qui était encore payen, et qui amenait à leur secours, « deux embarcations de corsaires, qui avaient « été au sud ; elles leur furent d'une grande utilité, car la « veille du jour où l'on devait livrer bataille, elles firent « voile pour diverses contrées au nord de l'archipel et mena- « cèrent de les piller ; aussi beaucoup de Septentrionaux (2) « restèrent-ils chez eux, n'osant laisser les femmes seules « en présence des corsaires. Le résultat fut que les « Méridionaux remportèrent la victoire et tuèrent beaucoup « d'ennemis (3). » L'evêque fut vaincu à Kollafjœrdh et se réfugia à Kirkjubœ, où il fut tué.

---

(1) *Le combat de Mannafellsdal*, texte færeyien avec une analyse en danois par V. U. Hammershaimb, dans *Antiq. Tidsskrift*, 1849-1851, p. 171-172.

(2) Qui formaient le parti resté fidèle à l'évêque, c'est-à-dire à la cause norvégienne.

(3) Il faut reproduire ici le texte færeyien de ce passage, à cause de son importance spéciale :

« Tvey víkingaskip, sum hœvdu veridh firi sunnan, hjálptu

Ce récit est parfaitement d'accord avec la relation de Nicolò Zeno, où il est dit que ce dernier, avec la flotte, se rendit à Bondendon, au nord de l'archipel, tandis que Zichinni, le chef frislandais, conduisait les opérations sur terre. Les îles conquises par le chef frison d'Akraberg, purent bien être appelées *Frislanda* (1), au moins par le parti victorieux. Dans la tradition populaire, comme dans la relation des Zeni, le frison d'Akraberg et le duc frislandais, sont tous deux chefs de la partie méridionale de l'archipel, et le nom de Zichinni est plus rapproché du frison Sickinga que du norrain Sigmund. — Ces nouvelles preuves de la véracité des frères Zeni, nous autorisent à ne pas tenir pour fabuleux tout ce qu'ils disent de l'Estotilanda et de l'Icaria ; or, si cette île (car les deux noms nous paraissent ne désigner qu'un même pays), est une colonie

---

teim væl og lupu inn dàgin frammanundan stridhinum í fleiri bigdir á nordhara partinum åf oyjunum ; teir budhu til at rœna hàr ; tí sluppu mangir åf Nordhanmonnunum ikki heiman, teir tordu ikki låta konufolkidh vera einsamalt eftir firi rånsmonnunum. So bàr tàdh til, at Sunnanmennirnir vunnu sigur åf hinum og drupu nogv folk. » (*Antiq. Tidsskrift*, 1849-1851, p. 171).

(1) Suffridus Petri, cité par Ubbo Emmius (*De origine atque antiquitatibus Frisiorum contra Suffridi Petri et Bernardi Furmerii fabulas et criminationes*, p. 37, à la suite de sa *Rerum Frisicarum historia*. Leyde. 1616, in-fol.), disait avoir écrit un livre sur les colonies des Frisons, et notamment sur les Frislandais, établis en dehors des limites de la Germanie. Avait-il pris ce nom dans la relation des Zeni ? Ou bien avait-il trouvé dans les chants populaires, qu'il cite au nombre de ses sources, une tradition correspondante à celle des Fœreys? C'est ce qu'il serait intéressant de savoir et, comme les livres frisons sont rares dans nos bibliothèques les mieux fournies, nous nous permettons de poser ces questions aux membres de la *Provinciaal Friesch Genootschap ter Beoeffening der Friesche Geschied-, Oudheid-en Taalkunde*, à Leeuwarden.

des Papas, nous pouvons affirmer que leur œuvre n'a pas été infructueuse, puisque jusque vers l'an 1400, les germes de civilisation chrétienne s'étaient conservés dans le Nouveau Monde.

Voilà tout ce que l'on sait de certain sur la Grande Irlande; notions bien insuffisantes pour un sujet si intéressant, mais assez précises néanmoins pour établir que les Irlandais ont colonisé une contrée du Nouveau Monde et qu'ils y ont introduit le christianisme avant l'an 1000. La démonstration de ces faits désormais incontestables, enlève aux Islandais la gloire d'avoir découvert le Nouveau Monde; ils ne paraissent d'ailleurs pas y avoir prétendu; ils ont au contraire rapporté avec la plus grande franchise qu'ils avaient été précédés en Islande et en Amérique par des Irlandais. La sincérité avec laquelle ils ont relaté ces faits est une nouvelle preuve de ce que dit à leur louange le pittoresque historien danois du XIIe siècle : « Les Islandais ne se tiennent pas moins honorés » d'être les narrateurs de hauts faits que d'en être les » auteurs (1).

M. ADAM présente, au nom de M. **Paul Gaffarel,** professeur à la Faculté des lettres de Dijon, un mémoire relatif aux *Phéniciens en Amérique.*

Les Phéniciens furent les meilleurs marins de l'antiquité. Resserrés entre la Méditerranée et la chaîne abrupte du Liban, ils semblaient invités aux lointains voyages par cette mer, qui découpait sur leurs côtes tant de ports excellents, et par ces montagnes, qui leur fournissaient en abondance pour leurs vaisseaux des bois de construction, du fer et du cuivre. Comme le pain journalier leur manquait, et que le sol de la région, maigre et stérile, ne suffisait pas à entre-

(1) Saxonis Grammatici *Historia danica*, préf., édit. de P. E. Müller. Copenhague, 1839 in-4°, t. I.

tenir ces multitudes, qui toujours augmentaient, la nécessité les forçait à s'expatrier. En vain bâtissaient-ils leurs cités gigantesques (1) et leurs maisons à neuf étages; il leur fallait à tout prix jeter au dehors le trop plein de la population. Mais le continent leur était fermé: Assyriens, Egyptiens, Perses, tous les possesseurs de la contrée se seraient opposés à leur établissement en terre ferme. Par bonheur la mer s'ouvrait à leur fiévreuse activité, et ce petit peuple, dédaigné par ses voisins, couvrira (2) de ses colonies les côtes du Pont Euxin, du golfe Persique et de la Méditerranée; il s'avancera jusqu'au fond de la Baltique (3), fera le tour de l'Afrique avant Gama (4), et découvrira peut-être l'Amérique avant Colomb.

Ce sont en effet les Phéniciens qui franchirent les premiers le redoutable passage des colonnes d'Hercule. Comme tous les vrais navigateurs qui redoutent la concurrence, ils avaient pour principe de céder la place à leurs rivaux en matière commerciale. Chassés par les Grecs de comptoir en comptoir depuis la mer Egée jusqu'en Espagne, et atteints par eux dans cette dernière contrée, ils n'hésitèrent pas à se déplacer encore et à chercher au loin des aventures plus profitables et des contrées plus mystérieuses. Ils bravèrent les dangers de la mer inconnue, qui baignait les rivages de leur colonie la plus reculée. Avec la même audace que les Grecs d'aujourd'hui qui, sur de simples tartanes, franchissent l'Atlantique,

---

(1) STRABON, *Géographie* liv. XVI — 2, § 16. — MELA, *Géographie*, liv. 2, § 7.

(2) MOVERS, *Das Phônizische Alterthum*, 2e vol., 2e partie (Geschichte der Colonien). — HEEREN, *Politique et commerce des peuples de l'antiquité.*— HOEFER, *Phénicie et Chaldée,* Collection de l'univers pittoresque.

(3) KERAGLIO, Acad. des Inscriptions, t. XLV, p. 26, § 57.

(4) GAFFAREL, *Eudoxe de Cyrique, et le périple de l'Afrique dans l'antiquité.*

ils se lancèrent dans l'Océan. Strabon (1) rapporte que de petites barques phéniciennes s'aventuraient au-delà du fleuve Lixus, sur la côte actuelle du Maroc. Avec de grands vaisseaux ils ne reculaient devant rien. Aussi l'Océan devint-il bientôt comme leur domaine; peut-être même lui ont-ils donné son nom, s'il est vrai qu'*Océan* (2) ne vient pas du sanscrit *ogha* ou *oga*, flux, torrent, eau, ou du grec ὠκυς rapide, mais du phénicien *og*, qui signifie mer ambiante. Avant Homère (3), ils avaient déjà fondé quelques établissements hors des Colonnes. Ces établissements prirent tout à coup une extension que rien ne pouvait faire prévoir, et plus de trois cents villes phéniciennes s'élevèrent comme par enchantement sur la côte occidentale de l'Afrique. Ce n'étaient pas des villes improvisées, ou de simples comptoirs de commerce, mais de véritables cités. L'une d'entre elles, la ville du Lixus, fut même, d'après la tradition, aussi importante que Carthage. De ces ports africains partirent à la découverte de nombreux vaisseaux. Pendant qu'Hannon (4) au sud et Himilcon (5) au nord cherchaient et trouvaient pour leurs compatriotes des terres nouvelles, d'autres marins, plus hardis encore, prenaient la haute mer, dans la direction de l'ouest, et abordaient non-seulement les divers archipels de l'Atlantique, mais peut-être aussi le continent américain lui-même.

Le souvenir précis de ces voyages en Amérique ne nous a

---

(1) Strabon II, 3, iv. — Cf. Sénèque, *Questions naturelles* IV, 2. Nunc vero tota exteri maris ora mercatorum navibus stringitur.

(2) Humboldt, *Histoire de la géographie du nouveau continent* t. I, p. 33. — Spohn, *de Nicephori Blemmydæ duobus opusculis*, p. 23. — Pictet, *origines Indo Européennes*, p. 116.

(3) Strabon XVII, 4, 3. — Scylax, p. 2.

(4) Hannon, *Périple*, geog. min. t. I, p. 1.

(5) Himilcon, *Périple*, Poctae latini minores. Avienus.

pas été conservé. Les Phéniciens, en vrais commerçants (1) qui n'ignorent pas le prix de la discrétion, se taisaient pour mieux assurer leur monopole, et non-seulement ils ne disaient rien des pays où ils se procuraient les produits précieux qu'ils revendaient ensuite, mais encore ils répandaient mille bruits effrayants sur ces lointaines contrées. Les terribles légendes, répétées et amplifiées par la crédulité grecque, sur les ardeurs de la zône toride ou les froids excessifs du pôle, et sur les monstres gardiens de la mer ont sans doute pour origine des récits phéniciens. Ils ne se contentaient pas d'inspirer la terreur (2); ils coulaient impitoyablement le navire de l'imprudent étranger, qui dépassait les limites réservées, ou bien, s'ils n'étaient pas en force, ils n'hésitaient pas à se sacrifier (3) eux-mêmes plutôt que de révéler le secret de la route suivie par eux. Entre eux pourtant ils s'aidaient et se soutenaient. Dans le temple de Melcarth, à Carthage, ces habiles négociants déposaient les relations de leurs voyages, ce qu'on pourrait appeler leurs *journaux de bord*, et ils indiquaient à leurs compatriotes les routes à suivre, les périls à éviter, et les marchés à exploiter. Mais ce précieux monument fut détruit par les Romains, et disparut avec Carthage elle-même; car on sait avec quel soin jaloux les Romains s'attachèrent à détruire tout ce qui pouvait perpétuer la mémoire de leurs rivaux abhorrés.

Nous n'avons donc, grâce au mutisme volontaire des Phéniciens et à la haine systématique de Rome, aucun renseignement exact sur leurs voyages américains. Mais les Grecs, qui n'avaient pas contre les Phéniciens les mêmes motifs de haine que les Romains, nous ont conservé sur ces voyages quelques détails intéressants, et, d'un autre côté, en Amérique même, les traditions indigènes et les souvenirs

(1) STRABON, III, 5.
(2) Id. XVII, 1. XIX.
(3) Id. III, 5, XI.

locaux nous fourniront peut-être sur ce sujet des lumières inattendues.

§ I.

Le premier problème à résoudre est celui des explorations phéniciennes dans l'Atlantique. Jusqu'où se sont-ils avancés dans la direction de l'ouest ? Quels sont les archipels ou les continents par eux découverts ?

C'est de Palos, sur la côte d'Andalousie, entre le Guadiana et le Guadalquivir que partaient, en 1492, Colomb et ses compagnons, à la recherche d'un passage direct vers l'Inde. Par une singulière coïncidence, un port très-voisin de Palos, Gadès, fut le point de départ des Phéniciens pour leurs excursions dans l'Atlantique. Gadès était le grand entrepôt des Phéniciens en Espagne. Lorsque les villes mauritaniennes commencèrent à rivaliser d'importance avec cette métropole, des flottes véritables sillonnèrent les flots de cet océan, jusqu'alors indompté. Guidés par leurs instincts nautiques, servis par leur témérité, les Phéniciens découvrirent successivement les archipels semés dans l'Océan comme les arches du pont gigantesque jeté par la nature entre l'Ancien et le Nouveau-Monde.

Leur première station fut aux Canaries, dans ces îles que l'antiquité désigna sous le nom d'îles Fortunées. Les Canaries ne sont éloignées de la terre ferme que de cent trente kilomètres, et les Phéniciens accomplissaient des voyages bien plus longs ou plus dangereux, quand ils allaient par exemple d'Espagne en Irlande, ou se risquaient dans les parages de l'*Ultima Thule*. D'ailleurs (1), Strabon affirme que, dès avant Homère, les Phéniciens connaissaient les îles des Bienheureux. Lorsque Juba de Mauritanie, au

(1) Strabon XVI. 3.

premier siècle avant l'ère chrétienne, composa les nombreux ouvrages, dont l'ensemble formait comme un inventaire des connaissances de l'antiquité, il remarqua (1) que ces îles des Bienheureux avaient jadis été habitées, et qu'on y trouvait fréquemment des traces d'habitations humaines, sauf à Ombrios. Ce sont peut-être les débris des établissements Phéniciens, détruits à la suite de quelque révolution politique, dont le souvenir ne s'est pas conservé. Une de ces îles se nommait Junonia, ou du moins les géographes grecs et latins, qui ont décrit l'archipel des Canaries, l'ont toujours désignée sous ce nom. Or, Tanith, la grande déesse de Carthage, répond à Junon, et les géographes n'ont probablement fait que traduire la dénomination phénicienne. De plus, le poète Festus Avienus (2), dans son *Ora maritima*, composée en grande partie d'après des périples phéniciens, nous a donné, à propos d'Himilcon, la description très reconnaissable du volcan de Ténériffe : « En dehors des colonnes d'Hercule, écrivait-il, est une île consacrée à Saturne. La nature s'y montre d'une manière redoutable, car, lorsqu'un vaisseau s'en approche, les vagues de la mer qui l'environnent se déchaînent avec impétuosité, ébranlent l'île et la font tressaillir d'épouvante, tandis que l'océan conserve le calme d'un lac. » Nous ne parlerons que pour mémoire des prétendus débris et inscriptions phéniciennes trouvés aux

---

(1) PLINE *Hist. nat.* VI. 37.

(2) AVIENUS. Ora maritima. v. 162.

..... Post pelagia est insula
Herbarum abundans, atque Saturno sacra.
Sed vis in illa tanta naturalis est,
Ut si quis hanc in navigando accesserit
Mox excitetur prope insulam mare,
Quatiatur ipsa, et omne subsiliat solum
Alte intremiscens ; cœtero ad stagni vicem
Pelago silente.

Canaries (1). Ce sont, il est vrai, des caractères étranges, mais ils ne sont pas plus Phéniciens que Chinois ou Runiques, et, si nous n'avions que cette preuve du séjour des Phéniciens aux Canaries, il nous faudrait renoncer tout de suite à notre opinion. Mais nous croyons avoir établi par cette concordance dans les traditions antiques, et cette unanimité dans les relations géographiques, que les Phéniciens ont connu et probablement colonisé cet archipel.

Les voyages phéniciens à Madère nous semblent moins authentiques. L'archipel de Madère pourtant n'est guère plus éloigné de la côte que celui des Canaries, et les courants y poussent également les navires. Peut-être Madère correspond-il à ces îles Hespérides, c'est-à-dire du couchant, qui ont si souvent changé de place dans la géographie antique, à mesure que s'étendaient les connaissances et les découvertes, mais nous n'avançons ici qu'une hypothèse.

Nous serons plus affirmatifs pour les Açores, qui, contrairement à l'opinion reçue, nous semblent être ces fameuses îles Cassitérides ou de l'Étain, sur la position desquelles on a tant discuté.

Bien que nous nous réservions de traiter ailleurs, et avec plus de détails, cette intéressante question, nous nous contenterons de faire remarquer ici que les auteurs (1) anciens qui ont décrit les Cassitérides, s'accordent sur les points suivants : 1° Les Cassitérides sont des îles ; 2° on en compte dix ; 3° elles sont rapprochées les unes des autres ;

---

(1) Fritsch. *Reisebilder von der Canarischen Inseln.* (Mitheilungen, 1867). — S. Berthelot. *Notice sur des caractères hiéroglyphiques gravés sur des rochers volcaniques aux îles Canaries.* (Société de géographie de Paris, février 1875).

(1) Hérodote liv. III. § 15. — Denys. *Orbis descriptio.* Geographi minores, édit. Didot, t. II, p. 139, 327, 451, 462. — Strabon, trad. Tardieu, t. I, p. 288. — Diodore V, 22, 38. — Pline. Hist. nat. liv. XXXIV, § 36, 47. — Solin, § 23, etc.

4° il faut, pour les aborder, plusieurs jours de navigation ; 5° elles renfermaient jadis des mines d'étain, mais ces mines sont épuisées. Or, aucune des diverses positions assignées aux Cassitérides, ni la Gallicie, ni la presqu'île Armoricaine, ni le Cornouailles, ni les îles Françaises, ni les îles Scilly, ne remplissent exactement les cinq conditions que nous venons d'énumérer. L'archipel des Açores, au contraire, est entièrement conforme à la description des auteurs anciens. C'est un archipel, il compte dix îles (1), rapprochées les unes des autres. Il faut, pour y aborder, plusieurs jours de navigation, et les mines d'étain, dont on retrouve à plusieurs endroits les traces, ont cessé d'être productives, comme elles avaient déjà cessé de l'être à l'époque où Publius Crassus, lieutenant de César, entreprit de les découvrir. Certains détails caractéristiques se sont même perpétués jusqu'à nos jours : « Les habitants ont pour costume, écrivait Strabon (2), de grands manteaux noirs, qu'ils portent pardessus de longues tuniques talaires serrées par une ceinture autour de la poitrine, ce qui, joint au bâton qu'ils ont toujours à la main quand ils se promènent, les fait ressembler tout à fait aux Furies vengeresses de la tragédie. » Les Acoréens (3) portent, aujourd'hui encore, le même costume. Le grand manteau noir est même devenu pour eux si important, que les paysans retardent leur mariage, jusqu'à ce qu'ils aient acheté cette pièce essentielle de leur costume.

Les premiers Européens qui abordèrent les Açores à l'époque des grandes découvertes maritimes, rencontrèrent, paraît-il, sur le sol quelques traces du séjour des Phéniciens ; mais, hâtons-nous de le dire, ces témoignages sont fort

(1) Sainte Marie, Saint Michel, les Fourmis, Terceire, Saint Georges, le Pic, Fayal, Graciosa, Corvo, Florès.

(2) STRABON, III, v. 2, trad. Tardieu, t. I, p. 288.

(3) D'AVEZAC. *Iles de l'Afrique*, collection de l'Univers pittoresque, p. 52.

discutables. D'après une tradition, dont rien ne confirme l'authenticité, les découvreurs portugais (1) trouvèrent, à Corvo « sur le sommet d'une montagne, la statue d'un homme monté sur un cheval sans selle, la tête découverte, la main gauche posée sur la crinière du cheval, la main droite étendue vers l'ouest. » Cette statue serait-elle d'origine phénicienne ? Ce cavalier étendant la main dans la direction de l'Amérique serait-il une de ces effigies de l'Hercule Tyrien, que les Phéniciens aimaient à ériger dans leurs plus lointains comptoirs comme une marque de prise de possession ? Plusieurs savants trop ingénieux n'ont pas hésité à l'affirmer. Ont-ils donc oublié que les Phéniciens n'aimaient pas à montrer aux peuples rivaux le chemin des pays qu'ils avaient découverts ? D'ailleurs, aucun des contemporains de Colomb, qui enregistrent avec tant de soin les troncs d'arbres exotiques ou les cadavres de races inconnues, jetés à la côte des Açores, n'a jamais parlé de cette statue. Ni Béhaim, qui séjourna longtemps dans l'archipel, ni Barros, ni Grynœus, ni Ortelius, ni les auteurs de cartes ou de cosmographies du XVIe siècle, ne sont plus explicites à cet égard. Nous trouverons peut-être le mot de l'énigme dans une description moderne des Açores. D'après M. Boid (2), un des promontoires de Corvo, présente la forme d'une personne, dont la main est tendue vers l'occident. La statue équestre est donc réduite à un phénomène naturel, et c'est seulement après la découverte de l'Amérique au XVe siècle qu'on a imaginé de donner au rocher de Corvo sa signification mystérieuse. Ainsi tomberait d'elle-même cette prétendue preuve du séjour des Phéniciens aux Açores.

---

(1) Faria y Souza. Historia del regno de Portugal, édit. 1730, p. 258 « ... En la cumbre de un monte fue hallado una estatua de un hombre puesta a cavallo en pelo..... senalando al poniente.... »

(2) Boid. *Description of the Azores* (1835), p. 316-318.

Nous accorderons plus de confiance, mais non pas encore une confiance absolue, au curieux renseignement donné par Thevet (1), l'historiographe de Henri II, qui visitait les Açores en 1554. Il parle, dans sa *Cosmographie universelle*, de grottes situées au bord de la mer, dans l'île Saint-Michel. On y pénétrait par une ouverture de cinq à six pieds de diamètre. Les premiers explorateurs croyaient y rencontrer des trésors, mais « on n'y trouva chose quelconque, sinon deux monuments de pierre, dont chacun d'iceux n'estoit moins long que de douze pieds et demy, et large de quatre et demy ou environ. Ceux qui ont veu lesdits monuments, construits assez rustiquement, m'ont asseuré n'y avoir apparence ne d'escriture ne d'autre marque d'antiquité, sinon le pourtrait de deux grandes couleuvres, qui estoient autour desdits monuments, ensemble quelques lettres hébraïques grandes de quatre doigts, et si antiques qu'à grand peine les pouvoit-on lire : Toutesfois un Marainne, natif d'Espaigne, fils de Juif, homme versé aux langues, les peignit telles que je vous les représente icy....., et estoient ces lettres an hault bout desdits monuments; et au bas ces deux autres mots....., l'interprétation desquelles je sursoye, la laissant à ceux qui font profession de cette langue..... » Thevet termine en racontant que plusieurs accidents eurent lieu, et qu'on mura la grotte, afin de ne pas les voir se renouveler : On aura remarqué les invraisemblances de ce récit, et regretté que l'auteur de la Cosmographie n'ait pas jugé à propos de nous indiquer la position exacte de la grotte, ni l'année où on la mura. Remarquons toutefois que les Phéniciens aimaient à construire leurs tombeaux dans des grottes. M. Renan (2), dans sa *Mission de Phénicie*, a retrouvé de véritables nécropoles creusées dans le roc, à

(1) THEVET. *Cosmographie universelle*, liv. XXIII, p. 1022.
(2) RENAN. *Mission de Phénicie*, passim.

Djebel, à Amrit, et surtout à Mugharet-Ablou. De plus, les serpents sont un motif d'ornementation tout oriental. Enfin, les caractères figurés dans l'ouvrage de Thevet, ressemblent à des caractères sémitiques. A. de Humboldt (3) les avait communiqués à un savant orientaliste, Wilken, qui, tout en regrettant que la copie ne fut pas plus exacte, essaya de les interpréter, et crut pouvoir lire *Taal* ou *Baal ben Marthar baal* ou *Mathadbaal.* Ce sont des mots phéniciens bien connus. Combien est-il donc fâcheux que Thevet soit si complétement dépourvu de critique, et qu'on n'ait pas encore retrouvé l'entrée de cette grotte murée si mal à propos ?

La découverte, en novembre 1749, de monnaies phéniciennes à Corvo, soulève peut-être moins d'objections. Le ressac des vagues dans une tempête mit à découvert un grand vase brisé contenant une quantité de monnaies. On les porta dans un couvent de l'île, où les curieux se les partagèrent. Neuf d'entre elles furent envoyées à Madrid. Elles étaient en or et en cuivre, et portaient pour empreinte la tête d'un cheval ou un cheval tout entier. Les dessins en furent publiés dans les mémoires de la Société de Gothembourg. A. de Humboldt qui les compara aux monnaies phéniciennes, trouvées en grand nombre dans la région de la Baltique, et conservées au cabinet des médailles du roi de Danemark, remarqua une grande ressemblance entre ces monnaies de provenance si diverse. Il en concluait presque que ces monnaies avaient été perdues par l'un des négociants phéniciens, que le commerce de l'étain attirait dans ces parages. Avouons néanmoins que les preuves matérielles du séjour des Phéniciens aux Açores méritent confirmation, et que ce sont surtout les descriptions des auteurs anciens qui nous permettent d'avancer que les Phéniciens ont peut-être connu cet archipel.

---

(3) De Humboldt. *Géographie du Nouveau-Continent*, t. II, p. 239.

Ce qui nous confirmerait dans cette opinion, c'est qu'ils se sont avancés beaucoup plus loin. Ils ont en effet connu la mer des Sargasses (1) qui commence au large des Açores, et s'étend presque jusqu'aux Antilles. De bonne heure, ils ont signalé l'existence de ces bancs d'algues flottantes, et les Grecs eurent comme l'écho de leurs relations. Scylax (2) de Caryandie, contemporain de Darius I, en parle dans son *Périple*: « On ne peut naviguer au-delà de l'île de Cerné, dit-il, car la mer est embarrassée par de la vase et des herbes. » Aristote (3) était instruit de la difficulté de la navigation dans ces parages. Il la signale dans son *Traité de météorologie*. L'auteur anonyme (4) du *Traité des merveilles* est plus explicite encore. « Les Phéniciens de Gadès, écrit-il, qui naviguaient au delà des colonnes d'Hercule, furent poussés par un vent d'est, et après quatre jours de marche, arrivèrent dans des régions désertes, pleines de varechs, où ils trouvèrent des thons en abondance. » Théophraste (5), dans son *Histoire des plantes*, parle aussi des Sargasses, dont il admire la force et la grandeur : « L'algue, dit-il, croît dans la mer, au-delà des colonnes d'Hercule. Elle atteint, paraît-il, des proportions gigantesques comme longueur et comme largeur. » Avienus (6)

(1) Paul Gaffarel. *La mer des Sargasses*, Bulletin de la Société de géographie. Décembre 1872.

(2) Scylax de Caryandie. *Périple*. Geog. min. edit. Didot.

(3) Aristote. *Météor*. II. I. XIV.

(4) *De mirabilibus consultationibus*. Ed. Didot, p. 106.

(5) Théophraste. *Hist. plant*. IV. 7.

(6) Avienus. Poetae latini minores, édit. Lemaire, v. 409, sqt

Exsuperat autem gurgitem fucus frequens.
Atque impeditur æstus hic uligine :
Sic nulla late flabra propellunt ratem,
Sic segnis humor æquoris pigri stupet ;
Adjicit et illud plurimum inter gurgites
Exstare fucum, et sæpe virgulti vice
Retinere puppim.

enfin, dans sa traduction du périple d'Himilcon, mentionne la mer des Sargasses. « Au-dessus des flots se dressent des algues nombreuses qui, par leur contrecroisement, forment mille obstacles. Aucun souffle ne pousse en avant le navire. Les flots restent immobiles et paresseux. Des algues en quantité sont semées sur l'abîme, et souvent elles arrêtent la marche des vaisseaux, qu'elles retiennent comme avec des joncs. » Les Phéniciens ont donc connu la mer des Sargasses. Ont-ils réellement été arrêtés dans leurs expéditions par la masse des algues flottantes, ou bien ont-ils, suivant leur habitude, exagéré les dangers de la navigation pour éloigner les vaisseaux étrangers? On le croirait d'autant plus volontiers que, d'après la tradition, ils auraient dépassé même la mer des Sargasses, et auraient abordé l'Amérique.

§ II

Deux écrivains grecs, l'auteur anonyme (1) du *Traité des Merveilles,* et Diodore de Sicile ont parlé d'une grande île, véritable continent situé en dehors des colonnes d'Hercule, à plusieurs journées de navigation de la terre ferme, où les Phéniciens avaient été poussés par la tempête. Comme ces passages sont fort curieux, nous les citerons dans leur intégrité. Voici le premier: « Dans la mer qui s'étend au delà des colonnes d'Hercule, on raconte que les Carthaginois ont découvert une île déserte. Elle était couverte de forêts à essences variées, parcourue par des fleuves navigables, féconde en productions de tous genres, et éloignée de plusieurs jours de navigation. Les Carthaginois, attirés par la fertilité du sol, y firent de fréquents voyages. Quelques-uns même s'y établirent. Mais le sénat de Carthage menaça du dernier supplice tous ceux qui dorénavant émigreraient dans

(1) ARISTOTE. *De mirabilibus auscultationibus.* § 84, éd. Didot, p. 88.

cette île. » Il voulait à la fois arrêter l'émigration, qui prenait de trop fortes proportions, et se réserver, en cas de malheur, une retraite assurée.

Diodore (1) s'exprime en ces termes : « Du côté de la Libye, on trouve une île dans la haute mer, d'une étendue considérable, et située dans l'Océan. Elle est éloignée de la Libye de plusieurs jours de navigation, et située à l'occident. Son sol est fertile, montagneux, peu plat, et d'une grande beauté. Cette île est traversée par des fleuves navigables. On y voit de nombreux jardins plantés de toutes sortes d'arbres et des vergers traversés par des sources d'eau douce. On y trouve des maisons de campagne somptueusement construites, et dont les parterres sont ornés de berceaux couverts de fleurs. C'est là que les habitants passent la saison de l'été, jouissant voluptueusement des biens que la campagne leur fournit en abondance. La région montagneuse est couverte de bois épais et d'arbres frutitiers de toute espèce ; le séjour dans les montagnes est embelli par des vallons et de nombreuses sources. En un mot toute l'île est bien arrosée d'eaux douces qui contribuent non-seulement aux plaisirs des habitants, mais encore à leur santé et à leur force.... L'air y est si tempéré que les fruits des arbres et d'autres produits y croissent en abondance pendant la plus grande partie de l'année. Enfin cette île est si belle qu'elle paraît plutôt le séjour heureux de quelques dieux que celui des hommes.

Jadis cette île était inconnue à cause de son éloignement du continent, et voici comment elle fut découverte. Les Phéniciens exerçaient de toute antiquité un commerce maritime fort étendu : Ils établirent un grand nombre de colonies dans la Libye et dans les pays occidentaux de l'Europe. Leurs entreprises leur réussissaient à souhait, et, ayant acquis de grandes richesses, ils tentèrent de naviguer

(1) Diodore. Livre V. § 19-20. Trad. Hœfer, t. II, p. 19-20.

au delà des colonnes d'Hercule, sur la mer qu'on appelle Océan.... Pendant qu'ils longeaient les côtes de la Libye, ils furent jetés par des vents violents fort loin dans l'Océan. Battus par la tempête pendant plusieurs jours, ils abordèrent enfin dans l'île dont nous avons parlé. Ayant pris connaissance de la richesse du sol, ils communiquèrent leur découverte à tout le monde. C'est pourquoi les Tyrrhéniens, puissants sur mer, voulaient aussi y envoyer une colonie; mais ils en furent empêchés par les Carthaginois. Ces derniers craignaient d'un côté qu'un trop grand nombre de leurs concitoyens, attirés par la beauté de cette île, ne désertassent leur patrie. D'un autre côté, ils la regardaient comme un asile dans le cas où il arriverait quelque malheur à Carthage; car ils espéraient qu'étant maîtres de la mer, ils pourraient se transporter avec toutes leurs familles dans cette île qui serait ignorée de leurs vainqueurs. »

Quelle est cette île merveilleuse? Devons-nous penser avec Montaigne (1) et Beckman (2) qu'elle n'a jamais eu de réalité que dans l'imagination du philosophe et de l'historien? Certes l'auteur du *Traité des Merveilles* a enregistré dans son ouvrage bien des légendes absurdes; et Diodore nous a trop souvent conservé des traditions mythiques en guise de faits historiques, pour que nous ne pesions pas son témoignage avec la plus grande rigueur; mais d'un autre côté, le pseudo-Aristote a donné des détails bien précis sur cette île, et Diodore en a décrit les beautés pittoresques avec un enthousiasme trop sincère pour être de commande. Vraiment on croirait lire les récits imagés des premiers voyageurs (3) du XVIe siècle, qui

(1) MONTAIGNE. *Essais I. 30.* Des Cannibales. « Ceste narration d'Aristote n'a non plus d'accord avec nos terres neufves. »

(2) BECKMAN. *Commentaires sur le de mirabilibus Auscultationibus.*

(3) LÈRY. *Voyage au Brésil.* — CLAUDE D'ABBEVILLE. *Arrivée des pères Capucins en l'Inde nouvelle.* Passim.

débarquèrent au Mexique ou au Pérou. Diodore semble avoir éprouvé les émotions charmantes dont nos pères furent saisis, lorsque Bougainville, au dernier siècle, leur décrivait Taïti, la nouvelle Cythère, sortant du sein des flots avec sa couronne de palmiers et sa ceinture de fleurs. Sans rien affirmer encore, admettons donc que les Phéniciens ont découvert une grande île au-delà des colonnes d'Hercule, à plusieurs jours de navigation du continent, qu'ils y faisaient de nombreux voyages, et qu'ils étaient fort jaloux d'en conserver la possession exclusive, afin de s'y transporter, en cas de besoin, eux et leurs familles, de même que les Hollandais songèrent un moment à émigrer à Batavia, lorsque les armées de Louis XIV menacèrent Amsterdam : Il nous reste à déterminer la position de cette île.

Gosselin (1) prétendait la retrouver dans Fortaventure ou Lancerote, et Heeren (2) dans Madère. Mais les raisons qu'ils allèguent sont médiocres. Jamais les Canaries ou Madère n'ont eu de fleuves navigables ; jamais ces archipels n'ont été pris pour des continents. Serait-ce donc, comme le pense Wesseling (3), le plus érudit des commentateurs de Diodore, que la description de cette île, bien que fabuleuse, indique une vague connaissance de l'Amérique, ou bien encore affirmerons-nous, avec Horn (4), Landa, Ordonez, Cabrera

---

(1) GOSSELIN. *Reeherches sur la géographie systématique et positive des anciens.*

(2) HEEREN. *Commerce de l'antiquité,* trad. de Suckau, t. IV § 5.

(3) WESSELING, dans son *Commentaire de Diodore* s'exprime ainsi : Fabulis adfinia sunt quœ de hac insula produntur, id tamen indicantia, obscuram ejus regionis, quam Americam vocamus famam in Carthaginiensium navigationibus ad veterum aures dimanasse.

(4) HORN. *De originibus Americanis, p. 19.* — LANDA. *Relation des choses du Yucatan. Trad. Brasseur de Bourbourg.* ORDONEZ. *Historia de la creacion del cielo y de la tierra.* — *mm. s.* CABRERA. *Description of the ruins of ancient city, discovered near Palenque.*

et quelques autres érudits, que cette île correspond exactement au nouveau continent ?

Certes, il serait imprudent de croire, ainsi que l'un de ces savants, Robert Comtœus, que l'Amérique (1) tout entière a été peuplée par les Phéniciens; nous ne distinguerons pas non plus, ainsi que Horn (2), trois grandes émigrations phéniciennes en Amérique, la première sous la direction d'Atlas, fils du Ciel et frère de Saturne, qui donna son nom au continent, à la mer, et aux habitants du pays ; la seconde telle que la rapportent Aristote et Diodore; la troisième enfin au temps d'Hiram et de Salomon ; nous n'admettrons pas davantage l'opinion (3) de Cabrera, qui fixe à l'époque de la première guerre punique la première immigration carthaginoise en Amérique : Ces affirmations appartiennent au domaine de la fantaisie, et, à force de hardiesse, tombent presque dans le ridicule. Contentons-nous d'énumérer les principaux motifs d'émigration des Phéniciens dans les mers occidentales et les probabilités de leurs voyages dans cette direction.

On sait déjà que trois cent villes phéniciennes florissaient à la fois sur la côte occidentale de l'Afrique (4). Leurs habitants eurent à soutenir de longues et interminables luttes contre les peuplades indigènes, Phérésiens ou Nigritiens, de même que nos colons du Sénégal repoussent les attaques incessantes des Yolofs ou des Malinkès, et ils finirent par succomber dans cette lutte inégale. Tous ne périrent pas dans cette lutte suprême. Les uns restèrent dans le pays à titre d'esclaves ou

(1) Horn, op. cit. p. 19. Sententia ejus est : Americanos omnes a Phœnicibus ortos, et unam hanc gentem vastum illum orbem et habitare et detexisse, ita ut ex aliis provinciis nulli ante Hispanos, præter Phœnices, eo venerint.

(2) Horn, id. p. 20, 92, 94.

(3) Domenech, Revue américaine, 2e série ; n° 2, p. 102.

(4) Strabon, XVII, IV, 3.

d'alliés : Le docteur Thiercelin (1) a cru retrouver leurs descendants dans cette étrange population des Boobies, de Fernandopo, qui vivent à part, sans se mêler aux Européens ou aux nègres, et dont la langue ne ressemble à aucune langue voisine, et présente des rapports intimes avec les idiômes asiatiques. Les autres montèrent sur leurs vaisseaux et cherchèrent une autre patrie. L'Atlantique s'ouvrait devant eux, et leurs marins s'y étaient aventurés à plusieurs reprises. Ils s'y risquèrent à leur tour et s'établirent en masse dans ce continent entrevu par leurs navigateurs. Autrement, comment expliquer la disparition soudaine de trois cents villes, et l'anéantissement d'une population civilisée, qui n'aurait laissé ni traces sur le sol, ni souvenirs dans l'histoire ?

D'un autre côté, nous savons, d'après Pline (2), que les Canaries étaient désertes lorsque les Romains y abordèrent, et pourtant ils y rencontrèrent des ruines d'édifices. Où donc sont allés ces Phéniciens insulaires? Il est peu probable qu'ils se soient dirigés vers les côtes gauloises ou espagnoles, puisqu'ils fuyaient les Romains, et que la Gaule et l'Espagne étaient déjà terres romaines. Ils n'auraient pas cherché un refuge précisément dans le pays de leurs oppresseurs, alors que la mer libre s'ouvrait à eux. Sans doute, ils s'embarquèrent sur leurs vaisseaux et cherchèrent au delà de l'océan une autre patrie, qui ne pouvait être que l'Amérique.

L'Amérique était donc le seul refuge ouvert aux émigrés phéniciens de la côte mauritanienne ou des archipels de l'Atlantique. Il est vrai qu'on ne connaît ni l'emplacement, ni le sort de ces nouvelles colonies, et l'exact Polybe (3) ne parle

---

(1) Bulletin de la Société de géographie, juin 1867. THIERCELIN. *Journal d'un baleinier.*

(2) PLINE. *Hist. nat.* VI, 37.

(3) POLYBE. Tout le trente-quatrième livre de son histoire, dont il ne reste que des fragments. ch. III. 37.

point de ces établissements, lui qui enregistre avec tant de soin tout ce qui intéresse le commerce de Carthage. C'était pourtant une tradition que les Grecs connaissaient vaguement, tout comme nos matelots savent que nous avons jadis possédé le Canada et une partie de l'Hindoustan. Si les Phéniciens n'ont pas été plus explicites, c'est qu'ils en furent empêchés par leur prudence commerciale, et surtout par l'acharnement extraordinaire avec lequel les Romains firent disparaître tout ce qui rappelait leur souvenir.

Mais interrogeons l'Amérique elle-même. Peut-être a-t-elle conservé quelque trace du séjour des Phéniciens, quelque débris de leur religion ou de leur langue.

§ III.

Lorsque, pour la première fois, les Espagnols et les autres Européens abordèrent au Mexique, au Pérou, et dans toutes les contrées du Nouveau-Continent, qui jouissaient d'une civilisation relativement fort avancée, les indigènes les accueillirent avec empressement, presque comme des frères, dont ils attendaient l'arrivée. Toutes leurs traditions en effet, sans nulle exception, indiquaient l'Orient, c'est-à-dire l'Europe, et non l'Occident, c'est-à-dire l'Asie, comme le berceau de leurs ancêtres. Montezuma (1), cette triste victime de l'ambition et de la cupidité espagnoles, quand il se vit forcé de reconnaître son impuissance et de céder à la supériorité des armes européennes, tint à ses sujets ce discours pour leur proposer d'accepter la suzeraineté de Charles-Quint. « Aussi bien que moi, vos prédécesseurs vous ont appris que nous ne sommes pas naturels de cette contrée. Ils vinrent tout d'abord d'une terre lointaine, conduits par un chef auquel ils étaient soumis. Longtemps après ce chef

(1) A. DE SOLIS. *Conquête du Mexique*, trad. de Thoulza, t. II, p. 187.

revint et trouva que nos aïeux s'étaient mariés avec les femmes du pays, et avaient bâti des villes qu'ils avaient peuplées de leur nombreuse postérité. Vous savez aussi qu'ils refusèrent de l'accompagner lorsqu'il repartit pour son pays, et même de le recevoir comme suzerain de celui-ci. Alors il s'en alla, en les menaçant de retourner avec des forces ou d'en envoyer de si considérables qu'elles réduiraient nos pays à l'obéissance. » Ce discours, fort authentique, car il fut rédigé à l'époque de la conquête, et précieusement conservé par Cortès, (1) présente une singulière ressemblance avec la tradition rapportée par Aristote (2), et d'après laquelle les Carthaginois ne devaient pas habiter l'île Merveilleuse, de peur d'oublier la patrie. Aristote sans doute ne rapporte pas que les colons aient refusé d'obéir, et Montezuma n'indique ni le pays d'où venait ce peuple, ni l'époque de son émigration : mais les traditions américaines, et celles du Mexique en particulier, sont unanimes à déclarer que ces étrangers étaient arrivés par mer, du côté de l'Orient, qu'ils étaient blancs, barbus, fort industrieux et qu'ils devaient, un jour ou l'autre, revenir pour soumettre le pays.

Deux de ces traditions méritent une mention spéciale. La première est celle de Quetzalcohuatl, et la seconde celle de Votan.

A une époque (3) inconnue, mais fort reculée, vingt chefs, obéissant au commandement suprême de l'un d'entre eux, nommé Quetzalcohuatl, auraient abordé, montés sur plusieurs navires venant de l'est, à Panuco, grand port intérieur, situé sur la rivière du même nom, qui se jette dans le Tampico. Ils étaient de bonne apparence, bien vêtus d'habits longs, en étoffe noire, qui s'ouvraient par devant, blancs de teint, et

(1) *Lettres de Hernan Cortès*, éd. Lorenzana, p. 96.

(2) Voir plus haut.

(3) TORQUEMADA. *Monarquia Indiana*, III. 7. — SAHAGUN. *Historia de Nueva Espana*, X. 29.

portant de longues barbes. Ces étrangers, bien reçus partout, arrivèrent à Tullan, la capitale du pays, et payèrent l'hospitalité qu'on leur donnait, en enseignant aux indigènes mille secrets industrieux pour travailler les métaux et sculpter les pierres. Après avoir séjourné dans diverses contrées, ils se disposèrent enfin à revenir chez eux : mais ils ne partirent pas tous ensemble et annoncèrent leur prochain retour à ceux de leurs compagnons, qui voulurent bien les attendre.

Telle est la tradition : (1) Elle laissa des traces profondes dans l'imagination populaire ; car, aux premiers jours de la conquête espagnole, les Mexicains prenaient les compagnons de Cortès pour les descendants de Quetzalcolhuatl, dont ils attendaient toujours l'arrivée. Même après la conquête, les Indiens se consolaient de leur oppression en espérant le retour de ce bienfaiteur de leur race, comme les Portugais attendirent longtemps leur roi Sébastien, tué à Alcazaquivir, et comme les Juifs attendent toujours leur Messie. Cette croyance, à l'heure actuelle, est tellement enracinée dans leurs esprits que, tout récemment, lors de la royauté éphémère de Maximilien d'Autriche, on exploita leur superstition pour leur représenter ce jeune homme au teint pâle, à la longue barbe, comme celui qui devait réaliser leurs chimériques espérances.

Quel est donc ce pays oriental, d'où sortirent Quetzatcolhuatl et ses compagnons ? Ordonez (2), Juarros, Siguenza,

---

(1) Sahagun. *Historia de Nueva Espana.* VIII. 7. — XII. 3, 4. — Torquemada. *Monarquia Indiana.* IV. 14. — Ixtlit. Xochitl. *Histoires des Chichimèques*, trad. Ternaux-Compans, § I. — Prescott. *Histoire de la conquête du Mexique*, trad. Pichot, t. I, p. 237. — Horn, *de 6riginibus Americanis*, p. 56.

(2) Ordonez. *Historia del cielo y de la tierra.* — Juarros. *Compendio de la historia de Guatemala.* Les autres sont cités par Brasseur de Bourbourg. *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale*, t. I, p. 17. — Clavigero. Storia antigua de Mexico, trad. de Mora. t. I. Dissertation sur l'origine de la population américaine.

de Moraïes, Clavigero, Cabrera et plusieurs autres affirment que c'est l'Europe, ou du moins les régions occupées par les Phéniciens. Ils font remarquer la couleur noire des vêtements de ces étrangers, et la comparent aux vêtements noirs que, d'après Strabon (1), portaient les Phéniciens de Gadès et des Cassiterides. Ils rappellent que la grande industrie phénicienne fut le travail de l'ornementation et de la ciselure (2), et que les Américains, tout justement, apprirent de ces étrangers l'art de la ciselure et de l'orfévrerie. Ils démontrent sans peine qu'un seul peuple dans l'antiquité, le peuple Phénicien, était capable d'entreprendre d'aussi dangereuses traversées que celle de l'Atlantique. Sans nous prononcer aussi catégoriquement, remarquons toutefois que ces analogies singulières, ces coïncidences bizarres seraient inexpliquables, si on n'admettait aucune relation entre l'ancien et le nouveau continent avant Colomb.

La tradition de Votan (3), plus singulière encore, confirme ces probabilités. En 1691, Franciso Nuñes de la Vega, évêque de Chiapas (4) de las Indias, ayant appris que l'on conservait avec vénération dans une chétive maison de la vallée de Soconusco un manuscrit en langue Tzendale, couvert d'hiéroglyphes, des figures symboliques et des vases de terre cuite de grande dimension, que les Indiens, depuis vingt siècles se transmettaient pieusement de main en main, se fit livrer le manuscrit et les reliques indiennes. « Le tout fut brûlé publiquement, ajoute l'évêque (5), sur la place publique de Huéhuétan, quand nous fîmes notre visite pasto-

(1) STRABON. III. 3. VII.

(2) ED. GEHRARD. *Uber die Kunst der Phonizier.*

(3) DE CHARENCEY. *Le mythe de Votan.* Actes de la société de philologie. 1871.

(4) Sur le Tabasco et l'isthme de Tehuantepec.

(5) NUÑEZ DE LA VEGA. *Constituciones diocesanas del Obispado de Chiapa*, p. 8, n° 31, § XXVII. — p. 10, n° 36, § XXXII.

rale en 1691. » Au moins le pieux iconoclaste eut-il la précaution, avant de détruire ce manuscrit, de s'en faire expliquer le contenu. Nous savons, grâce à lui, qu'il contenait l'histoire d'un certain Votan, qui serait venu en Amérique, avec de nombreux immigrants, et qui était originaire de pays situés de l'autre côté de la mer des Antilles. Il rangea sous sa domination tous les peuples du centre de l'Amérique, auxquels il enseigna les éléments de la civilisation. Bientôt arrivèrent de nouveaux émigrants : à quatre reprises Votan rentra dans son pays natal pour y chercher ou des auxiliaires ou de nouvelles méthodes agricoles et industrielles. Ses compatriotes et ses sujets acceptèrent avec plaisir les conseils de son expérience, et il mourut au comble de la puissance en laissant le souvenir de ses réformes civilisatrices.

Cette légende a été racontée en termes un peu différents par Ordonez. Cet écrivain avait composé un traité spécial intitulé : *Probanza de Votan*. Mais il est resté inachevé, ou bien il a disparu. Ses divers manuscrits sont conservés à Mexico, où l'abbé Brasseur de Bourbourg les consulta. Voici, d'après le savant éditeur de tant de précieux documents américains, quelle serait la version d'Ordonez (1) :

« Votan écrivit un recueil sur l'origine des Indiens. Son principal argument se réduit à prouver qu'il est de la race des serpents, qu'il tire son origine de Chivin, qu'il est le premier homme envoyé par Dieu en cette région pour partager et peupler ces terres, qu'aujourd'hui nous appelons Amérique. Il indique la route qu'il suivit, et ajoute qu'après s'être établi dans ce dernier pays, il fit divers voyages à Chivin, qu'il alla en Espagne, à Rome et à Jérusalem, qu'il vit le grand temple de Jérusalem, et de là passa à Babylone où il vit les ruines d'un grand édifice que les hommes construisirent pour s'élever jusqu'au ciel, etc.

(1) DE CHARENCEY, ouv. cit. p. 11-12.

P. de Cabrera (1) reprit pour la troisième fois cette légende en la précisant davantage, car il donna la description du manuscrit Tzendale : « Au sommet de la première page les deux continents sont pointés en différentes couleurs, dans deux petits carrés, placés aux angles et parallèlement l'un à l'autre. » L'un d'eux représentant l'Europe, l'Asie et l'Afrique se trouve marqué par deux figures verticales en forme de *S*, l'autre représentant l'Amérique par deux figures horizontales de même forme. L'auteur déclare se nommer Votan Chivin. Il était de race étrangère, et conduisit sept familles au continent américain. Après leur avoir assigné des terres, il revint dans son pays natal au-delà de la grande mer. « Il arriva en Espagne et de là se rendit à Rome, où il vit la grande maison de Dieu que l'on construisait. » Il retourna par la route que ses frères les serpents avaient tracée, y laissa des signes, et passa par la maison des treize serpents. Puis il s'établit définitivement au nouveau Continent, où les descendants des sept premières familles qu'il avait tout d'abord conduites avec lui, le reconnurent pour leur chef.

Voilà, certes, un étrange récit. Quel est ce Votan ? Que signifient ces voyages ? Les interprètes ont le champ libre : aussi ont-ils donné libre carrière à leurs hypothèses. Le plus affirmatif est Cabrera; il reconnaît sans hésitation dans Chivin, le Givin ou Hiwin de la Bible, descendant de Hétus, fils de Chanaan. Pour lui Valan Chiwin correspond à Tripoli, dont le nom phénicien aurait été Chiwin. Les treize serpents représentent les treize Canaries. Il va même jusqu'à fixer la date précise du voyage de Votan à Rome, qui aurait eu lieu en 290 avant Jésus-Christ, sous le consulat de P. Cornelius Rufus. D'après Ordonez, Chivin représente le pays des Hétéens en Palestine. Valum Votan répond à Cuba, la grande ville à Jérusalem et la tour ruinée à Babel. Quant aux treize ser-

(1) CABRERA. *Description of the ruins*, etc., p. 33.

pents ils désignent les treize Canaries. Mais ces commentaires trop ingénieux ne constituent pas une preuve bien sérieuse, il nous faut bien avouer que ces traditions américaines sont trop vagues pour nous permettre d'affirmer autre chose que la réalité des voyages dans l'Atlantique, entre le nouveau et l'ancien continent, et cela à une époque très reculée. En effet, que nous soyons disposés à ne voir dans Quetzatcolhuatl et dans Votan que des personnages mythiques, ou que nous les prenions au contraire pour des émigrants qui arrachèrent à la barbarie les tribus sauvages d'Amérique, un fait incontestable nous paraît se dégager des brouillards de la légende, c'est que les deux mondes communiquèrent, par l'intermédiaire d'une population énergique et hardie ; et, s'il nous était permis d'énoncer une conjecture, nous dirions que le seul peuple capable d'entreprendre à travers l'Atlantique ces voyages hardis et répétés, était le peuple phénicien.

A défaut des traditions, les langues, les mœurs, les religions ont peut-être gardé la trace du séjour des Phéniciens en Amérique, et nous trouverons encore sur le sol même du pays des preuves matérielles de leurs antiques relations avec le nouveau continent.

La langue phénicienne est à peu près inconnue. Gesenius (1) évaluait à neuf cent trente seulement le nombre des mots parvenus jusqu'à nous. En y ajoutant quelques autres mots fournis par des inscriptions récemment découvertes, nous arrivons (2) à un peu plus de mille. Mais le phénicien ressemblait au syriaque et à l'hébreu, et, en comparant ces langues aux langues américaines, nous trouvons quelques rapprochements qui avaient frappé les premiers écrivains qui s'occupèrent de l'Amérique. Seulement, hâtons-nous de le

(1) GESENIUS. *Phœniciae linguae reliquiœ ex inscriptionibus et nummis*, p. 346-347.

(2) HŒFER. *Phénicie*. Collection de l'*Univers Pittoresque*, p. 144.

reconnaître, ces rapprochements ne sont la plupart du temps que des coïncidences fortuites : aucune des langues américaines, par son vocabulaire, ou par sa grammaire, et encore moins par sa syntaxe n'a jamais ressemblé aux langues sémitiques ; d'ailleurs il existe une prodigieuse variété dans les langues américaines. On en compte peut-être deux cents, qui, malgré la ressemblance de leur construction et de leurs formes grammaticales, diffèrent par les mots. Si donc on rencontre quelques analogies entre certains mots de quelques-unes de ces langues et les langues sémitiques, cette coïncidence ne prouve ni même n'indique nullement une origine commune. Ces réserves une fois faites, mentionnons, à titre de curiosité, que le préfixe *Car*, que les Phéniciens mettaient devant le nom de leurs villes (Carthage, Carteja, Cartua etc.) se retrouve dans près de trois cents noms de peuples ou de localités, dont le *Dictionnaire géographique* d'Alcedo (1) donne la nomenclature complète. Les mots phéniciens *queir*, feu, foyer et, par métamorphose, maison ; *cur*, action de creuser la terre pour en tirer de l'eau ; et *queri*, amas de terres ou de pierres formé par une excavation, ont également leurs analogues dans une foule de noms de lieux répandus dans les deux Amériques, et spécialement aux alentours de la mer des Antilles. Mais il ne faudrait pas exagérer la portée d'étymologies souvent très contestables. Si, à la rigueur, et sans trop forcer les analogies, on peut retrouver la racine *Pœnus* dans les mots *Panucus*, un des plus anciens souverains du pays, *Pinoles*, les premiers habitants du Guatemala, et *Panama*, qui a survécu à toutes les révolutions politiques, n'est-ce point une exagération manifeste que d'avancer avec Horn (2) que deux des anciens rois d'Haïti, *Magimahe* et *Magerich* rappellent le nom de *Magon* ; deux

(1) ALCEDO. *Diccionario geografico historico de las Indias Occidentales.*

(2) HORN, ut sup. p. 115, 117.

grandes familles indigènes du Guadalaxara, les *Barschuza* et les *Barcimeca* celui de Barca ; et *Bogota* la capitale de la Nouvelle-Grenade, celui de *Bogud* ou *Bocchus ?* Trouvera-t-on que les *Ciorotegani* et les *Coribicani* du Nicaragua sont les frères des *Carthaginois*, ou que le mot *Cannibale* (1) dérive du phénicien *Hannibal ?* Ces fantaisies philologiques ne sont plus de mise aujourd'hui, et il nous faut résolument avouer que, si jamais les Phéniciens ont colonisé l'Amérique, ou bien ils ont tout de suite renoncé à leur idiome national, ou bien cet idiome n'a laissé que des traces insaisissables.

Les religions américaines et phéniciennes ne prouveront pas davantage la communauté d'origine : nous constaterons néanmoins de curieuses analogies. De tout temps et dans tous les pays, les sacrifices humains ont été en honneur, mais ce qu'on n'a retrouvé qu'en Phénicie et en Amérique, ce sont les sacrifices de petits enfants. A Tyr (2) et à Carthage (3), comme au Mexique ou au Pérou, on n'hésitait pas à jeter au feu ses propres enfants, pour apaiser le courroux des dieux. On a même retrouvé dans la Caroline (4) des statues d'airain creuses, dans lesquelles on enfermait ces victimes de la superstition. Cette atroce conformité d'usages est déjà singulière, surtout quand on se rappelle que les Phéniciens ont, dans toutes leurs colonies, introduit ces rites sanglants.

---

(1) Garcia. *Origen de los Indios de el nuevo mundo*, § 68.

(2) Diodore de Sicile, passim. — Lactance, *Institutions divines*, I, 21. — Plutarque, *De la Superstition*, § XV. — Justin, XVIII, 6 — XXIII, 6, 12. — Eusèbe, *Préparation évangélique*, IV, 6. — Munter, *Religion de Carthage*, XVII, sqt.

(3) Gomara, *Histoire de l'Inde*, IV. — Acosta, *Histoire naturelle et morale des Indes*, V, 17. — Herrera, *Historia general de los hechos de los Castellanos en las islas i tierra firme del mar oceano*, V, 44. — Prescott, ouv. cit. I, 3. — De Rivero, *Revue des races latines* (avril 1859), p. 258. — Landa, ouv. cit. p. 165.

(4) Horn, ouv. cit. p. 126.

Nous mentionnerons encore l'usage de consacrer des pierres aux divinités protectrices en en faisant des monceaux. Les Péruviens, d'après Acosta (1), élevaient sur leurs routes de semblables amas, afin d'assurer l'heureux succès de leurs voyages. M. Paul Marcoy (2) a retrouvé cette coutume phénicienne au Pérou, dans les *apachectas* ou tas de pierres, élevés par les voyageurs indigènes en l'honneur de Pachacamac, le maître de l'univers, et grossis par la dévotion des passants : mais nous ne pensons pas, comme certains érudits, qu'on ait le droit de conclure de cette ressemblance peut-être fortuite entre les usages, à une communauté d'origine absolue entre les Phéniciens et les Américains, d'autant plus qu'on a peut-être exagéré ces analogies. « Les Péruviens baisaient l'air, écrit un de ces érudits (3), et les Phéniciens remuaient les lèvres vers l'Orient en signe d'adoration. La vénération des anciens Péruviens pour l'air, paraît dériver du culte que les Phéniciens rendaient aux vents... L'usage barbare de se tirer du sang pour en arroser les idoles, est commun aux Phéniciens et à plusieurs nations indiennes, etc. » Mais, de bonne foi, ces rapprochements ne semblent-ils pas bien forcés, et ne sommes-nous pas plutôt fondés à reconnaître que, si les Phéniciens ont jamais colonisé l'Amérique, l'influence de leur religion y fut à peu près nulle ?

Nous en dirons autant des analogies pour les usages de la vie commune. Il se peut que les cases haïtiennes (4) ressemblent aux *mapalia* phéniciens, ou que la coiffure des Phéniciens qui se rasaient (5) la tête en ne laissant flotter au sommet du crâne qu'une touffe de cheveux à laquelle ils

---

(1) Acosta. ouv. cit. V. 5.

(2) *Tour du monde,* n° 148, p. 277.

(3) De Férussac, *Bulletin des sciences historiques*, t. VI, p. 152.

(4) Horn, ouv. cit. p. 120.

(5) De Férussac, ouv. cit. p. 152.

donnaient ensuite différentes formes, soit reproduite par les habitants du Nicaragua et du Yucatan, c'est-à-dire des pays où l'on croit que les Phéniciens ont surtout séjourné, mais d'autres peuples habitent des maisons semblables et se coiffent de même, et nul ne s'est avisé d'établir le moindre rapport entre eux et les Américains. Si, en effet, on pose en principe absolu que les peuples, dont les mœurs présentent quelque analogie, sont de même race, pourquoi ne pas établir par exemple que les Malais et les nègres du Dahomey sont frères, parce qu'ils marchent également nus ? On ne pourrait s'arrêter dans ces assimilations forcées. Aussi bien la plupart de ces coutumes sont fort naturelles ; et si, par hasard, quelques particularités curieuses se présentent, ce n'est pas une raison pour conclure l'identité de races absolument dissemblables sous tous les autres rapports.

Est-ce donc que la tradition conservée par Aristote et Diodore ne repose sur aucun fondement, puisque nous ne retrouvons, sur le sol américain, ni dans les langues, ni dans les religions, ni dans les mœurs, aucune preuve certaine du séjour des Phéniciens ? Il est un point cependant qui mérite un examen attentif; nous voulons parler de la ressemblance entre les industries phéniciennes et américaines.

§ IV.

On sait que les Phéniens s'étaient rendus célèbres par leur adresse dans les travaux métallurgiques. Presque toutes les mines (1) de l'Ancien Monde ont été connues et exploitées par eux, à Thasos, à Samothrace, au mont Pangée, où les ouvriers passaient pour les dieux du pays, les Kabires ; en Espagne,

---

(1) DIODORE, passim. — HŒFER, *Phénicie*, Collection de l'univers pittoresque, p. 55. — SCHULZ et PAILLETTE, *Bulletin de la Société géologique*, (décembre 1849).

où l'on retrouve encore la trace de leurs travaux ; en Gaule, où l'on a cru découvrir, dans le Morvan et dans les monts Arrée, les procédés qu'ils employaient; partout les Phéniciens ont su tirer parti des richesses minérales du sol. Ils savaient aussi donner aux métaux les formes les plus variées et les plus délicates. Qu'on se rappelle les chefs-d'œuvre que Salomon (1) fit exécuter pour le temple de Jérusalem par des ouvriers phéniciens. L'antiquité (2) vantait aussi les coupes sidoniennes et les bracelets d'or ou d'argent garnis d'ambre et de pierreries, qu'on fabriquait à Tyr. Que si maintenant nous nous transportons en Amérique, nous y remarquerons la même habileté de fabrication et les mêmes procédés ingénieux. Ainsi (3) les habitants du Darien et du Guatemala, et les Mexicains fondaient des plats en métal de huit faces, chacune d'un métal différent, et sans soudure apparente ; des poissons ou des oiseaux, dont les écailles et les plumes, tantôt d'or et tantôt d'argent, se succédaient sans la moindre trace d'un raccordement artificiel. On trouvait encore chez eux, à l'époque de la conquête, des statues d'un seul jet, vides à l'intérieur, minces et déliées au dehors ; des perroquets et des singes automates, etc. Parmi les présents que fit l'Inca Atahualpa aux Espagnols de Pizarre, on remarqua une statue de berger avec ses moutons en or, parfaitement travaillée ; des pailles d'or massif surmontées d'épis qui faisaient illusion, quatre lamas d'or, dix à douze statues de femmes

---

(1) ROIS, I, 8, 13-50.

(2) HOMÈRE, *Iliade*, XXIII, 741. — *Odyssée*, XV, 459. — VIRGILE, *Eneide*, I, 724. — ATHÉNÉE, XI, 279. — PAUSANIAS, IX, 41, 42.

(3) HERRERA, *Historia general*, etc. II, 7, 15. — TORQUEMADA, *Monarquia Indiana*, XIII, 34. — OVIEDO, *La Historia general de las Indias*, III, p. 124. — PRESCOTT, ouv. cit. trad. Pichot, t. I, p. 112. — CARLI, *Lettres américaines*, I, 277, 355. — F. XÉRÈS, Collection Ternaux Compans, t. IV.

de grandeur naturelle, etc. On conserve encore, dans les musées d'Amérique ou dans quelques collections européennes, des vases à dessins émaillés, et des pièces d'orfévrerie d'un travail exquis. Enfin, les indigènes connaissaient la trempe du cuivre, et l'on retrouve de temps à autre des armes ou des rasoirs en cuivre admirablement effilés, et qui remontent à une très-haute antiquité.

Quel est donc le peuple qui apprit aux Américains à si bien se servir des métaux? Leurs traditions, conformes à la vraisemblance, sont unanimes à ce sujet : Ce fut un peuple étranger, déjà fort avancé dans la civilisation, mais dont le souvenir avait disparu.

Ainsi, à l'époque de la conquête espagnole, les Caraïbes (1) étaient incapables de creuser dans le roc les cryptes et les immenses souterrains que l'on trouvait sur leur territoire ; les habitants d'Haïti ne pouvaient se rendre compte des travaux gigantesques que nécessitaient les mines abandonnées depuis des siècles et retrouvées jusqu'à seize milles de profondeur par Barthélemy Colomb. Au moins savaient-ils que leurs ancêtres avaient profité des leçons d'étrangers fort industrieux, mais ils avaient à la fois oublié le nom de ces étrangers et le secret de leurs procédés.

Une peuplade américaine (2), éteinte de nos jours, faisait exception. C'était la tribu des Macares, forgerons héroïques, qui résistèrent longtemps aux Espagnols, puisque, soixante ans après Colomb, les *Macaronas* des forges des Sainte-Marthe conservaient encore leur indépendance. Ces Macares s'étaient

---

(1) Horn. *De originibus americanis,* p. 200 : « Invenit specus altissimos et vetustissimos; hœc auri fodina protendebatur ultra milliaria XVI, ingens ommino argumentum gentes olim eam insulam accessise metallicas, quales ab omni œvo Phœnices et Hispani fuerunt. »

(2) Landa, ouv. cit. trad. Brasseur de Bourbourg. Int. p. XCVII. XCVIII. — Zamora, *Historia del nuevo reyno di Grenada,* III, 78.

jadis répandus sur une vaste étendue de pays, où leur nom s'est conservé. Une des branches du Mississipi se nomme encore Macaret. L'île Macare est à l'embouchure de l'Orénoque, et un des bras de ce fleuve porte le même nom. Nous retrouvons dans le Cumana, Macarapana; dans l'Ecuador Macara; dans la Nouvelle-Grenade, la province de Macarabita, et le cap Macarie. Or ces Macares, de tout temps réputés par leur habileté dans les industries métallurgiques, avaient certaines coutumes qui les rapprochent singulièrement des Phéniciens. Ils dressaient partout des colonnes gigantesques, parfois de forme humaine, qui, le jour, indiquaient aux voyageurs la route à suivre, et, la nuit, servaient peut-être de phares. C'est l'usage phénicien des colonnes indicatrices que nous retrouvons à Samothrace, aux détroits de Messine et de Gibraltar, en un mot partout où les Phéniciens se sont établis. Deux de ces colonnes, élevées par les Macares, subsistent encore au confluent du Carare et de la Magdalena. Elles sont sculptées et cannelées, d'une hauteur prodigieuse; on les considère comme les génies tutélaires des montagnes et des fleuves, et on va les visiter en pélerinage. Les Macares plaçaient à côté des morts, dans les tombeaux, de petits simulacres de ces colonnes. En 1787, Méry de Saint-Vincent trouvait encore, à Haïti, des simulacres de ce genre dans les grottes qui servaient de sépulcres aux anciennes races disparues. Quand ils se mettaient en route, les Macares emportaient avec eux ces petites effigies, qui leur servaient de dieux protecteurs, comme jadis les statuettes des Dioscures pour les Grecs. La conformité de ces usages, et la ressemblance des procédés industriels prouveraient peut-être que les Macares sont d'origine phénicienne, ou tout au moins qu'ils ont subi l'influence de la civilisation phénicienne.

Deux objections se présentent: Si les Phéniciens ont réellement connu l'Amérique pourquoi n'y ont-ils pas affermi leur domination? Pourquoi, supérieurs comme ils l'étaient aux peuplades indigènes, se sont-ils contentés de les initier

à la civilisation sans essayer de les fondre en un grand peuple? Mais les commerçants, en général, s'occupent peu de politique; de plus, ces premiers colons furent nécessairement peu nombreux, et la métropole interdit l'émigration au lieu de la protéger. D'ailleurs on oublie trop que lorsqu'une race s'établit conquérante dans un pays, elle y rencontre un génie local, invincible, qui réagit bientôt sur les conquérants eux-mêmes. Comme le nombre fait la force, au bout de quelques générations, les vaincus ont conquis leurs vainqueurs. C'est ainsi que les Neustriens devinrent les Normands, et que les Tartares se convertirent en Chinois. Telle fut sans doute l'histoire des colons phéniciens. Ils devinrent bientôt plus Américains que les Américains eux-mêmes. Ils se mêlèrent à la population environnante, et oublièrent jusqu'à leur origine.

§ V.

Au moins trouvera-t-on sur le sol américain quelque trace matérielle de leur séjour, quelque monument authentique, qui convaincra les plus incrédules ? Quelques personnes ont si bien compris cette nécessité qu'elles ont créé de toutes pièces de prétendus monuments phéniciens; mais ces diverses supercheries archéologiques ont tourné à la confusion de leurs auteurs.

En 1869, le monde artistique et savant fut mis en émoi par la nouvelle de la découverte d'une statue gigantesque, d'origine phénicienne, trouvée à Onondaga, à plusieurs mètres au-dessous du sol, dans des fouilles pratiquées pour reconnaître de prétendus gisements de pétrole. Voici ce qui s'était passé. Un certain M. Morton, de Buffalo, s'avisa de faire tailler dans un bloc énorme de pierre, pris dans les carrières du fort Dodge, dans l'Iowa, une statue en pied, par le sculpteur Fooley. Afin de ne donner l'éveil à personne, on garnit de tapisseries l'intérieur de l'atelier, puis des acides et des couleurs habilement appliqués donnèrent à la statue une

apparence de vétusté fort respectable. Quand elle fut terminée, on la déposa dans une caisse immense, et on la conduisit à Onondaga. M. Morton la fit ensuite enfouir à la profondeur où il la retrouva sans peine deux mois plus tard. Bientôt on ne parla plus que du géant phénicien de l'Onondaga. Mais trop de personnes avaient été mises dans le secret. Quand la fraude fut découverte, M. Morton fut saisi d'un désespoir si violent qu'il se pendit à un arbre tout près de l'endroit où il prétendait avoir découvert son géant phénicien.

Je ne sache pas que fin si tragique ait été réservée à l'inventeur de l'inscription phénicienne de Parahyba (1). Mais tous ceux qui ont eu à leur disposition une copie de ce document sont à peu près d'accord à ce sujet, et le dernier savant qui ait traité la question, M. Schlottmann, n'hésite pas à croire à une nouvelle supercherie archéologique ; nous partageons de tout point sa réserve.

C'est avec (2) la même prudence que nous parlerons d'une galère antique sculptée sur un rocher de l'île de Pedra sur le Rio Negro, justement dans le pays des Macares, et dont M. Brasseur de Bourbourg a donné le curieux fac-simile.

Enfin (3) nous ne parlerons que pour mémoire de la communication du docteur Lund, de Lagoa Santa du Brésil, à la Société royale des Antiquaires du Nord, siégeant à Copenhague, d'après laquelle on aurait découvert (en 1839), dans la province de Bahia, une grande ville abandonnée, de construction fort ancienne, et dont les édifices étaient en pierres de taille. On y aurait même vu, sur une colonne, une statue humaine, dont le bras droit étendu montrait de l'index

---

(1) *Novo Mondo de Rio de Janeiro.* Inscription phénicienne de Parahyba. — Cf. *Ienaer Literaturzeitung*, 1874, n° 30. — Netto die Phoenizier in Brasilien. — *Revue critique* du 31 octobre 1874.

(2) Introduction à la traduction de Landa, p. LXIX.

(3) Société des Antiquaires du Nord, 1839-1840, p. 26. Id. 1840-1844, p. 159, 180.

la direction du nord. Dès l'année suivante (1840) la frégate danoise *Bellone* aborda à Bahia, et les lieutenants Suenson et Schultz, ainsi que le naturaliste Kruger, furent chargés d'examiner les ruines. Mais nul chemin n'était praticable. On ne connaissait même pas l'emplacement exact de cette ville. L'archevêque de Bahia, Mgr Romualdo, ordonna bien à un de ses prêtres de lui adresser un rapport préalable sur la situation de cette ville et promit de se charger de l'expédition. Mais rien ne fut exécuté, et nous en sommes encore réduits aux conjectures sur cette antique cité, qui peut être phénicienne tout aussi bien que chinoise, ou plutôt qui n'a jamais existé que dans l'imagination de ceux qui voulurent bien la découvrir.

Deux autres monuments, au contraire, ont une authenticité incontestable et méritent un examen sérieux ; c'est le rocher du Taunton River et l'inscription de Grave Creck.

Dans l'Etat de Massachussets, comté de Bristol, territoire de Berkeley, sur la rive orientale du Taunton River, s'élève un rocher de couleur rouge qui a quatre mètres de base et un mètre soixante-dix centimètres de hauteur. Il porte une inscription en caractères mystérieux, qui, à partir de 1680, ont exercé la sagacité des antiquaires.

L'explication la plus curieuse est celle de Mathieu (1), qui pensait que ces caractères furent tracés par les Atlantes, en l'an 1902 avant Jésus-Christ. Moreau de Dammartin (2) voyait dans ce monument un fragment de sphère céleste orientale, ou comme un thême astronomique pour un moment donné, qu'il fixait au 25 décembre à minuit, époque du solstice d'hiver. Le colonel Vallency (3) tâche de prouver que l'inscription est sibérienne. Schoolcraft en soumit une copie à

(1) WARDEN. *Recherches sur les antiquités de l'Amérique septentrionale*, p. 70.

(2) Institut historique, t. IX, p. 145.

(3) LUBBOCK. *L'homme avant l'histoire*, trad. Barbier, p. 228.

l'examen d'un chef indien, Chingwauk (1), qui l'expliqua comme rappelant la victoire d'une tribu américaine. Des antiquaires (2) danois, Ch. Rafn et Finn Magnusen, ont reconnu, ainsi que Lelewell et M. Gravier, qu'il s'agissait de caractères runiques se rapportant aux aventures des Scandinaves dans le Massachussets. D'autres savants, enfin, l'attribuent aux Phéniciens : En 1783, le révérend (3) Ezra Stiles prêchant devant le gouverneur du Connecticut, citait ce rocher comme la meilleure preuve des voyages phéniciens au Nouveau Monde. Court de Gebelin (4), l'ingénieux auteur du *Monde primitif*, donnait également à cette inscription une origine phénicienne, et essayait de l'interpréter : mais si on essaye de le suivre sur le fac-simile de l'inscription on ne voit rien autre chose que des traits informes, tels qu'en pourrait former un enfant qui, pour la première fois, tient une plume entre les mains.

Il est probable que le rocher de Taunton River est et restera une énigme indéchiffrable. Ce fut peut-être un signe de reconnaissance pour les marins étrangers qui, les premiers, s'aventurèrent dans ce pays inconnu, et couvrirent à la hâte ce rocher de signes caractéristiques, pour eux et pour leurs successeurs; mais, s'il appartient à une civilisation étrangère, nous n'avons pas le droit de conclure qu'il s'applique aux Phéniciens, plus qu'à tout autre peuple navigateur.

L'inscription de Grave-Creek a été trouvée dans la montagne de Grave-Creek, à l'ouest des Alleghanys, près de

---

(1) LUBBOCK. *L'homme avant l'histoire*, p. 228.

(2) LELEWEL. *Mémoire sur les frères Zeni*, p. 82. — GRAVIER. *Découverte de l'Amérique par les Normands*, p. 94, avec un fac-simile de l'inscription.

(3) LUBBOCK. Ouv. cit. p. 228.

(4) COURT DE GEBELIN. *Monde primitif*, VIII, p. 500-509, avec fac-simile de l'inscription.

Wheeling (canton de Marshall, en Virginie). On la découvrit dans une sorte de tumulus, que décrivit Schoolcraft (1). Après une première empreinte (2) à la cire, on en fit un estompage en plâtre. La pierre sur laquelle est gravée l'inscription est compacte, ovale, assez dure pour résister à la pointe d'un couteau. Elle devait à sa longue inhumation une couleur foncée. Les caractères sont anguleux, sans doute à cause de l'instrument grossier du graveur qui ne lui permettait pas d'arrondir les traits, mais très lisibles, bien que peu profonds. Cette conservation parfaite a même fait douter de l'authenticité du monument. Elle s'explique pourtant par l'enfouissement séculaire de l'inscription au fond d'un tumulus. En même temps que l'inscription, on a exhumé un squelette qui portait encore un bracelet au bras, des pierres précieuses, des armes, des colliers et des poignets en métal. Dans les autres monticules du voisinage, on a également trouvé une pierre imagée de forme sphérique, une pierre ornementale sculptée, des anneaux de porphyre et l'image informe d'un être humain. Il semble donc, à première vue, que l'inscription n'ait pas été inventée ni découverte pour les besoins de la cause.

Reste à déchiffrer les caractères. Ils sont disposés en trois lignes parallèles, chacune de sept lettres, dont plusieurs se reconnaissent à première vue comme phéniciennes: les autres sont moins précis. Schoolcraft avait renoncé à donner une explication de l'inscription de Grave-Creek, parce qu'il y retrouvait du phénicien, mais aussi de l'étrusque, du runique, de l'ancien gaël, de l'anglo-saxon, de l'apalachien, du creek, etc. Pourtant les érudits qui ont fait de cette inscription l'objet de leur examen, s'accordent à lui reconnaître, dans son ensemble, tous les caractères d'une inscription sémi-

(1) SCHOOLCRAFT. *Travels in the central portions of the Mississipi valley.*

(2) M. SCHWAB. *Revue archéologique.* Fév. 1857.

tique. Turner, professeur d'hébreu au séminaire de New-York, pensait qu'il fallait y voir un alphabet sémitique, à cause du rapport qui existait entre le nombre de ces caractères et celui des lettres de l'alphabet hébraïque; mais cette supposition tombe d'elle-même, attendu que certaines lettres sont reproduites plusieurs fois, et d'ailleurs on n'a jamais déposé d'alphabet dans une tombe. Jomard (1), qui composa deux mémoires à ce sujet, prétendait que les caractères de Grave-Creek sont identiques à ceux dont se servent les Touaregs de Sahara, et que ces derniers avaient reçus des Phéniciens : aussi n'hésite-t-il pas à affirmer que l'inscription de Grave-Creek a une origine phénicienne.

M. de Castelnau (2) pense de même. M. Maurice Schwab (3) a même essayé une traduction : « Le chef de l'émigration qui s'est rendu ensuite dans ces lieux (ou dans cette île) a fixé ces statuts à jamais. » Il est vrai que M. Oppert, partisan de la même théorie, donne une traduction toute différente : « Sépulture de celui qui a été assassiné en cet endroit. Puisse Dieu, pour le venger, frapper son assassin, en lui tranchant la main, l'existence. » Lequel des deux orientalistes croire de préférence? Assurément nous ne tenterons pas de trancher le débat. D'ailleurs il en est de l'inscription de Grave-Creek comme de toutes les traditions que nous venons de résumer sur les établissements phéniciens en Amérique. Jusqu'à nouvel ordre on n'a le droit de rien affirmer. Peu de problèmes sont plus intéressants à discuter, mais, avant d'en donner une solution définitive, il nous faudrait d'autres preuves, et des arguments solides, qui nous manquent encore, et nous manqueront sans doute toujours.

---

(1) JOMARD, *Notes sur une pierre gravée, trouvée dans un ancien tumulus américain, et à cette occasion sur l'idiôme libyen.*

(2) DE CASTELNAU, *Voyage dans l'Amérique du Sud*, t. IV, p. 262.

(3) SCHWAB, ouv. cit.

M. Léon DE ROSNY lit et commente une note de M. **Foucaux**, professeur au Collége de France, *sur les Relations qu'ont pu avoir ensemble, au commencement de notre ère, les Bouddhistes d'Asie et les habitants de l'Amérique.*

NOTE DE M. FOUCAUX.

D'après M. G. d'Eichthal : (1) « l'opinion qui attribue à l'Asie orientale une influence plus ou moins considérable sur le développement de la civilisation américaine, n'est pas nouvelle. On la voit se produire dès l'époque même de la conquête (2) ; elle ressort du mémoire de De Guignes que nous avons analysé. Mais c'est dans le célèbre ouvrage de Humboldt (3) qu'elle se présente pour la première fois appuyée sur un ensemble de faits et de considérations qui lui donnent une valeur scientifique.

« La communication entre les deux mondes, dit Humboldt, se manifeste d'une manière indubitable dans les cosmogonies, les monuments, les hiéroglyphes et les institutions des peuples de l'Amérique et de l'Asie. ..... Quelques savants ont cru reconnaître dans ces étrangers civilisateurs de l'Amérique, des Européens naufragés, ou les descendants de ces Scandinaves, qui, depuis le XIe siècle, ont visité le Groënland, Terre-Neuve et peut-être même la Nouvelle Ecosse. Mais pour peu que l'on réfléchisse sur l'époque des premières migrations

(1) *Etudes sur les origines bouddhiques de la civilisation américaine.*

(2) *Relation du voyage de Cibola*, en 1550, dans la Collection Ternaux, p. 182-184.

(3) *Vues des Cordilières et des monuments des peuples indigènes de l'Amérique.* Ed. in-8°, t. I, p. 31-39.

Toltèques, sur les institutions monastiques, les symboles du culte, le calendrier et la forme des monuments de Cholula, de Sogamozo et de Cuzco, on conçoit que ce n'est pas dans le nord de l'Europe que Quetzalcoatl, Bochica et Manco-Capac ont puisé leurs codes de lois. Tout semble nous porter vers l'Asie orientale, vers les peuples qui ont été en contact avec les Tibétains, les Tartares chamanistes et les Aïnos barbus des îles de Jesso et de Sachalien (1). »

Avant l'ouvrage de M. de Humboldt, en effet, on ne s'était pas occupé sérieusement de rechercher si la civilisation de plusieurs contrées de l'Amérique pouvait être attribuée à une influence étrangère. Mais pourquoi a-t-on voulu ici faire jouer au Bouddhisme le principal rôle ? Les livres mexicains sont-ils assez connus pour qu'on puisse comparer les lois civiles et religieuses du Mexique avec celles des Bouddhistes de l'Inde, de la Chine et du Tibet ? Il est donc difficile de rien affirmer. On peut aussi se demander si, au moment où Humboldt écrivait, le Bouddhisme était assez connu pour qu'il fût possible de parler avec certitude des origines bouddhiques de la civilisation américaine.

« Le Tibet et le Mexique, dit M. de Humboldt, présentent des rapports remarquables dans leur hiérarchie ecclésiastique et le nombre de leurs congrégations religieuses. » Cela est possible ; mais quand il ajoute : « dans l'austérité extrême des pénitences », je ne suis plus de son avis, car les Bouddhistes ont rejeté à peu près toutes les austérités brahmaniques, le jeûne excepté.

Aussi, quand M. D'Eichthal donne, page 50 de son

(1) Humboldt, lieu cité ci-dessus.

mémoire, une gravure représentant l'épreuve religieuse qui consiste à se faire suspendre par la peau du dos ou de la poitrine au moyen de crochets, il nous ramène au brahmanisme et nous décrit ce qui se pratique encore aujourd'hui dans l'Inde d'où le Bouddhisme a disparu depuis le VIIe siècle.

Cette remarque suffira pour justifier ce que je disais tout à l'heure : Que si l'on peut rattacher la civilisation américaine, avant l'arrivée des Européens, à l'intervention de l'Asie, il faut parler de l'Inde en général et non du Bouddhisme en particulier.

Cependant voici un auteur d'une autorité incontestable qui présente comme avérée la présence du Bouddhisme au Mexique au Ve siècle de notre ère, c'est-à-dire avant qu'il n'ait pénétré au Tibet :

« Le Bouddhisme, dit Lassen (1), avait été connu à Mexico par l'entremise de prêtres chinois, au Ve siècle de Jésus-Christ, et il eut des sectaires dans ce pays jusqu'au XIIIe siècle. Mais les Azteks victorieux qui s'emparèrent de Mexico au commencement de ce même siècle firent disparaître le Bouddhisme. »

Il paraît que l'opinion de Humboldt et de Lassen, qui admettent la présence de bouddhistes en Amérique, n'avait pas amené une entière conviction dans l'esprit d'Eugène Burnouf, car il n'en parle nulle part. Le silence de ce juge éminent entre tous, doit être pris en considération.

Par contre, dans un article d'Ampère *(Revue des Deux-Mondes, 1853)*, nous trouvons un passage où la langue Othomi est comparée à la langue chinoise, avec

(1) *Indische Alterthum's Kunde,* t. IV, p. 749 et suiv.

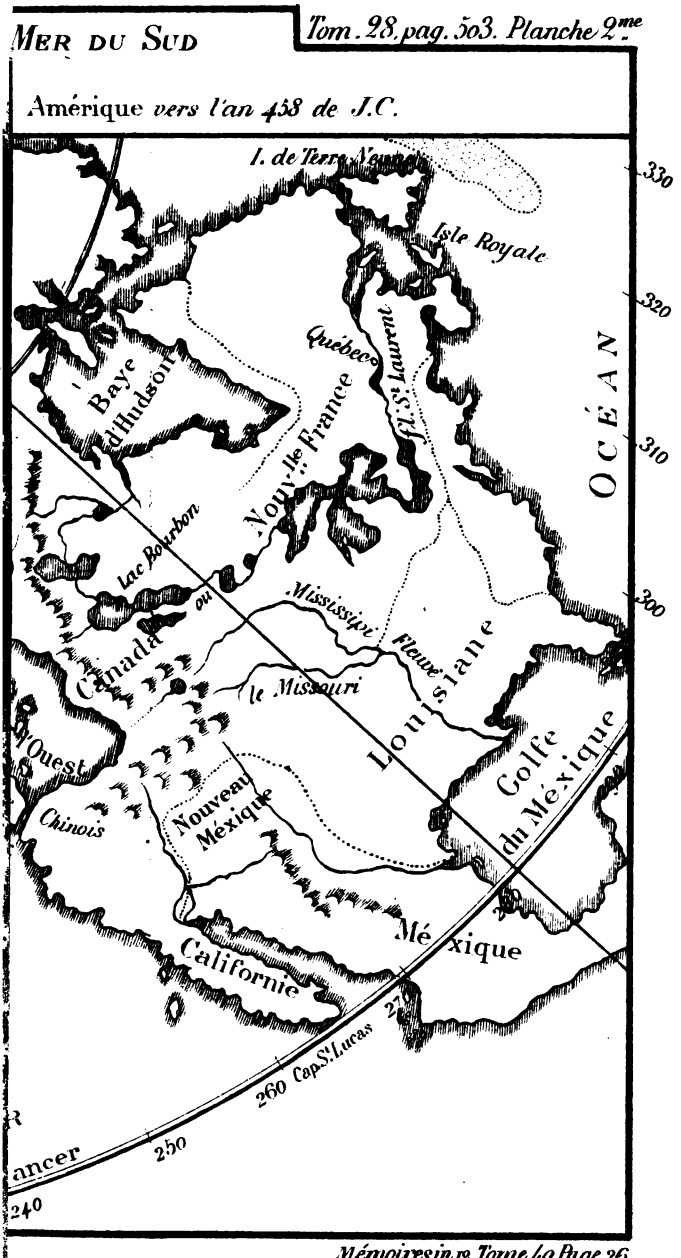
une tendance marquée à croire à l'affinité des d langages. Ampère cite à l'appui de cette opinion dissertation de M. Manuel Crisostomo Naxera *(Dis tation sobre la lengua othomi, 1845.* — En latir en espagnol).

« Cette curieuse analogie de l'othomi et du chin dit Ampère, rapprochée du type tartare qui m'a fra chez certains indiens du Mexique et dans plusie statues mexicaines, est favorable à l'opinion avancée divers savants, dont le plus illustre est M. de Humb (Humboldt a particulièrement insisté sur l'analogie cycle mexicain et des cycles chinois et tartares), opir qui fait venir au Mexique une émigration du nord l'Asie. Le passage est si aisé de cette partie du riv asiatique sur le continent américain, que les Tchoukt franchissent chaque année le détroit, pour aller cher en Amérique, les pelleteries qu'ils viennent vendre d les villages de Sibérie. (Voyages de Wrangel, *le Nor la Sibérie,* t. I. p. 249). »

Le Congrès des Américanistes, à Nancy, est l'occa la plus favorable pour appeler l'attention des sav distingués qui s'y réuniront, sur l'importante question est le sujet de cette note.

Je serais heureux si la question pouvait assez intére quelques-uns des membres du Congrès, pour les enga à faire des recherches qui établissent d'une man certaine que l'Amérique doit à l'Asie une partie de ancienne civilisation, ou qu'elle ne la doit qu'à e même.

M. **Léon de Rosny** dit que, dans l'américanisme, a eu jusqu'à présent deux méthodes: l'une qui consist étudier les origines de l'Amérique dans l'Amérique mê



Mémoires in 12. Tome 49. Page 26

international des Américanistes; T. I. p. 146.)

dans ses monuments, dans ses langues, dans son anthropologie; l'autre qui consiste à étudier des monuments non-américains, avec la préoccupation d'y trouver la trace de rapports entre quelques-unes des parties de l'Ancien Monde et le Nouveau Monde. Jusqu'à présent, on n'a pu constater scientifiquement d'autre découverte de l'Amérique avant celle du XVe siècle, que celle qui fut faite par les Islandais au Xe et au XIe siècle. Mais les Islandais ne semblent avoir connu de l'Amérique que le Grœnland et le *Vinland,* pays voisin de l'embouchure de la rivière Trenton. Ils n'ont réellement pas pénétré dans ce monde nouveau, ils se sont en quelque sorte promenés sur quelques-unes de ses côtes les plus désertes. Parmi les peuplades de cette partie du globe, ils n'ont eu de relations qu'avec les *Skrellingers,* c'est-à-dire les Esquimaux, qui ne sont même pas une race spécialement américaine, puisqu'ils appartiennent aux régions boréales des deux continents. Après avoir séjourné quelque temps dans l'Amérique déserte, ils en sont partis un beau jour pour n'y plus revenir. Ils ne sont jamais parvenus dans les régions centrales et méridionales ; ils n'ont même pas soupçonné les grandes civilisations du Mexique et du Pérou ; à peine s'ils ont été en rapport avec les Peaux-Rouges. De ce qui est surtout intéressant en Amérique, tout leur a échappé. Leur découverte n'a rien à faire avec ce qu'on pourrait appeler l'histoire intime du Nouveau Monde. Elle ne peut en rien se comparer à celle de Colomb. Elle constitue un fait curieux, mais qui n'est que curieux. Le passage de l'Atlantique par Leif Erikson, n'a produit aucun grand résultat historique. Il n'a eu pour conséquence, comme celui de Colomb, ni la révélation des vieilles civilisations indigènes, ni la création de nations nouvelles.

Si le passage de l'Ancien Continent dans le Nouveau, par le nord-est, n'a rien donné, le passage par le nord-ouest n'aurait-il pas eu plus de résultats ? Les Scandinaves ont gagné l'Amérique par divers points intermédiaires : les Féroë, l'Islande, le Groënland ; mais d'Asie en Amérique, le passage est également facilité par des relâches successives, le Kamtchatka, l'archipel des Aléoutiennes, la presqu'île d'Alaska. Le détroit de Behring n'a jamais été un obstable sérieux pour la communication entre les deux continents. Chaque année il y a des vents favorables qui mènent du Kamtchatka en Amérique et des vents qui y ramènent. C'est un jeu pour les Esquimaux que d'accomplir ce voyage d'une presqu'île à l'autre, non-seulement en barques isolées, mais par grandes flotilles de pêcheurs. Ne serait-il pas possible qu'un beau jour le voyage ait été tenté non par quelques misérables chasseurs de phoques, mais par de grandes bandes d'émigrants, sortis des régions les plus civilisées de l'Asie orientale, qui ne se seraient pas arrêtés comme les Esquimaux à la presqu'île d'Alaska, mais qui auraient pénétré jusqu'au Mexique, jusqu'au Pérou peut-être, et qui, en apportant dans ces régions, des idées nouvelles de gouvernement et de religion, auraient fondé les grandes civilisations attribuées aux Toltèques, aux Aztèques et aux Incas.

Rien n'est plus séduisant qu'une telle hypothèse. Pour la faire admettre, on a cherché à recueillir des faits, à fournir des preuves.

M. **de Rosny** demande que le Congrès soumette ces faits et ces preuves aux règles ordinaires de la critique. Faire le départ de la science sérieuse et de la fantaisie sera la gloire du Congrès de Nancy, et cette gloire rejail-

lira sur la ville qui a fait pour le Congrès ce que plus d'une capitale d'Europe n'aurait pu faire. Notre devoir est d'établir enfin, contre les lubies qui ont jusqu'à présent infesté le domaine de l'américanisme, une méthode. Toute hypothèse qui ne s'appuie pas sur des preuves certaines, n'a aucune valeur scientifique. Voltaire disait : « Si Dieu a créé des mouches en Amérique, pourquoi n'y aurait-il pas créé des hommes. » Nous n'admettons ni l'autochthonie ni la non-autochthonie des races américaines, parce qu'en fait de science, il ne faut pas d'affirmation sans preuve.

Il en est de même pour l'autochthonie ou la non-autochthonie des civilisations américaines. Quelles preuves nous apporte-t-on en faveur de l'origine asiatique de la civilisation mexicaine ou péruvienne ?

Comme ces civilisations n'ont rien de scandinave, dit Humboldt, « *tout semble nous porter vers l'Asie orientale.* » Mais de ce que l'origine scandinave des civilisations américaines est inadmissible, s'ensuit-il que l'hypothèse de l'origine asiatique en soit plus admissible, et que tout nous porte réellement ou *semble nous porter* vers l'Asie orientale ?

Non-seulement la solution de cette question n'est pas proche, mais même poser cette question, dit M. **de Rosny**, est prématuré. On n'est pas encore arrivé à déchiffrer le plus grand nombre des monuments des littératures indigènes de l'Amérique et l'on veut comparer cette civilisation avec celle de l'Asie ! On commence à épeler, et déjà l'on veut tirer des conclusions ! Cette préoccupation était encore plus prématurée au temps de Humboldt : car non-seulement on ne connaissait pas alors les littératures mexicaines, péruviennes ou Yucatéques, mais Humboldt

lui-même croyait qu'il n'existait pas de littérature américaine. D'autre part, le bouddhisme était beaucoup plus mal connu qu'aujourd'hui : nos grands travaux bouddhistes n'avaient pas encore paru. C'était donc entre deux termes également inconnus que Humboldt instituait une comparaison. C'est alors qu'il accolait ces deux mots qui semblent si étranges l'un à côté de l'autre, et qu'il inventait le bouddhisme américain. Il est à remarquer que ces grandes audaces ne sont guère possibles qu'aux époques de grandes ignorances : parce qu'alors les meilleurs esprits ne sont pas contenus dans leurs élans d'imagination par le scepticisme salutaire qui naît de la science mieux informée, lorsque l'on comprend mieux l'immense étendue des questions à résoudre, l'énormité du chemin qui reste à parcourir avant de pouvoir approcher d'une solution.

C'est dans la hiérarchie ecclésiastique du Mexique, dans le nombre des couvents, *dans l'austérité extrême des pénitences* que M. de Humboldt voit des analogies avec l'Inde bouddhiste et le Tibet : or, comme le fait remarquer M. Foucaux, ce sont précisément les bouddhistes qui ont rejeté, ou à peu près, les austérités brahmaniques. Le nombre des couvents ! — Toutes les grandes religions ont eu leurs communautés de reclus, leurs colléges de prêtres, leurs pénitences plus ou moins rigoureuses. Ce qu'il faudrait retrouver au Mexique pour le succès de cette thèse, c'est le trait caractéristique du bouddhisme, la douceur et la mansuétude prêchées de paroles et d'exemple par le Çakya-Mouni ; mais où retrouver la mansuétude bouddhiste chez ces cruels Mexicains, qui égorgeaient les victimes humaines au pied des autels souvent avec d'effroyables raffinements de cruauté, qui dévoraient comme des cannibales la chair des victimes,

qui d'une seule fois immolaient en l'honneur du dieu de la guerre soixante-dix mille personnes, qui encombraient leurs temples de myriades de crânes entassés en trophées?

Suivant Lassen « le bouddhisme aurait été connu à Mexico par l'entremise de prêtres chinois au Ve siècle après Jésus-Christ, et il y aurait eu des sectaires jusqu'au XIIIe siècle. Mais les Aztèques victorieux qui s'emparèrent de Mexico au commencement de ce même siècle auraient fait disparaître le bouddhisme. » Lassen prend ici comme certains des faits qui ne le sont pas. A quelle époque la domination des Aztèques a succédé à celle des Toltèques, comment, pourquoi, dans quelles circonstances a eu lieu cette substitution, quelles ont été les conséquences de cette révolution, voilà précisément ce que nous sommes loin de savoir.

M. Foucaux remarque avec raison que l'opinion de Humboldt et de Lassen n'avait pas amené une entière conviction dans l'esprit d'Eugène Burnouf, qui n'en parle nulle part. Le silence du grand orientaliste est en effet un grand argument contre ces thèses hâtives.

L'opinion d'Ampère au sujet d'une prétendue analogie entre l'*othòmi*, une des langues mexicaines, et le chinois, n'a aucun fondement. Cette grande autorité, si considérable pour les choses qui sont de son ressort, est ici de nulle valeur. Les deux langues mises en présence ne se ressemblent pas plus que le type des deux peuples. Si M. Ampère a vu un Othomi qui ressemblait à un Chinois, cela ne prouve rien pour le type de la nation othomie. Des types à la chinoise isolés, on peut en trouver même en Europe et même en France.

Un argument plus sérieux serait l'analogie qui existe réellement entre le cycle astronomique mexicain et les

cycles tatare, chinois, tibétain. Mais une analogie isolée, qui se retrouve d'ailleurs chez d'autres peuples, ne suffit pas pour conclure à une filiation entre deux races d'hommes et deux civilisations.

Il est vrai que le passage d'Asie en Amérique par le détroit de Béhring n'offre aucune difficulté; que des flottilles d'Esquimaux se rendent annuellement du Kamtchatka à la ci-devant Amérique russe. Mais il faut remarquer que ces peuplades qui vont des déserts d'Asie aux déserts américains appartiennent à une race purement boréale, qui se maintient dans un certain cercle, qui, ni en Asie ni en Amérique, n'étend ses excursions vers le sud. Entre la Chine, le Japon, l'Asie civilisée d'une part et le Kamtchatka de l'autre, il y a d'immenses espaces; d'immenses espaces séparent également la presqu'île d'Alaska des régions chaudes, des états anciennement civilisés de l'Amérique centrale. Comment supposer que les Esquimaux, qui évitent précisément ces régions chaudes, aient pu servir de trait d'union entre la Chine et le Mexique, le Japon et le Pérou? Et quels hommes sont ces Esquimaux? Le plus misérable des peuples. Maintenus sous ce rude climat à un degré infime de civilisation, se contentant de huttes sordides, d'une nourriture grossière et répugnante, enfouis des mois entiers sous la neige, n'ayant que les rudiments les plus élémentaires de la culture humaine, comment supposer que ces buveurs d'huile de phoque aient été les créateurs des prodigieuses civilisations du Mexique, du Yucatan, du Pérou, les auteurs des monuments colossaux d'Uxmal ou de Palenqué?

M. le docteur **Dally**, président de la *Société d'anthropologie* à Paris, fait observer qu'il n'existe pas

spécialement de méthode américaniste : il y a une méthode scientifique. Ses règles, il suffit de les appliquer à cette science nouvelle. On n'apporte pas de documents à l'appui de ces rapports entre l'Ancien Monde et le Nouveau : il faut donc provisoirement les considérer comme n'ayant pas existé. Toutes les analogies alléguées ne sont que de vaines apparences. Les présomptions sont, au contraire, contre l'hypothèse d'une analogie ou d'une filiation entre les religions du Mexique ou du Pérou et celles de l'Asie orientale. Pour M. DALLY, la solution de la question c'est que les Américains ne sont ni Indous, ni Phéniciens, ni Chinois, ni Européens : ils sont des Américains.

Le R. P. **Petitot**, missionnaire, estime que cette solution serait prématurée. Toutes ces questions sont trop jeunes pour être si promptement tranchées. Il croit pouvoir fournir des données nouvelles sur les immigrations asiatiques en Amérique. Tout le monde admet le fait d'une occupation scandinave pour le nord-est de l'Amérique. Pourquoi ? Parce qu'on peut produire à l'appui de cette thèse non pas seulement des traditions indigènes américaines, mais des preuves empruntées à des sources européennes. On a tort d'attacher à celles-ci une importance exclusive et de mépriser celles-là. Sans doute, pour la thèse de l'immigration asiatique en Amérique, on n'a pas de preuves empruntées à des sources orientales. En revanche, les preuves que l'on peut recueillir sur le sol même de l'Amérique, sont en abondance. Elles peuvent se classer sous deux chefs : 1° les traditions indigènes, les récits des peuplades de pêcheurs appartenant aux régions septentrionales des deux continents ; 2° des analogies entre

diverses langues asiatiques, notamment le malais, et des langues américaines que le R. P. Petitot a étudiées avec soin, par exemple le déné-dindjé, qui constitue un moyen terme entre l'esquimau et l'algonquin. Ces analogies le portent à croire à l'existence d'une langue primitive et universelle, dont on recueillerait aujourd'hui quelques épaves dispersées. Autrement, comment retrouverait-on dans le déné-dindjé des mots appartenant non-seulement au malais, mais au latin, mais au bas-breton ?

Pour en revenir aux questions purement américaines, le R. P. Petitot a constaté de frappantes analogies entre le déné-dindjé et la langue des Navajoes du Nouveau Mexique. Ce serait une preuve que les peuplades boréales, auxquelles se rattachent jusqu'à un certain point les Déné-Dindjé, se seraient avancées beaucoup plus loin vers le centre de l'Amérique que ne le prétend M. de Rosny. Le R. P. Petitot présente au Congrès les premières feuilles d'un dictionnaire qu'il prépare, il contiendra trois langues, celles de trois tribus congénères : Déné-Dindjé, Loucheux et Peaux-de-Lièvre. Ce dictionnaire donnera, il l'espère, satisfaction à ceux qui demandent des preuves positives à l'appui de la thèse des immigrations asiatiques en Amérique. Il demande donc instamment qu'on ne repousse pas dès maintenant et *à priori* l'hypothèse asiatique.

M. **Torrès Caicédo** déclare que, en matière de science, toute opinion est admissible, pourvu qu'elle soit appuyée sur des preuves et des monuments. Il lui semble cependant que les grandes civilisations de l'Amérique centrale et méridionale ont un caractère fort original, que ses langues, ses monuments ont un cachet spécial, ni scandinave, ni asiatique, vraiment américain.

M. **Frédéric de Hellwald** rend hommage au zèle et à l'érudition du R. P. Petitot. Sans doute, il ne faut pas mettre de précipitation dans les conclusions, mais il semble établi que les Esquimaux et peuplades congénères, soit d'Asie, soit d'Amérique, forment une race à part, qu'on pourrait appeler la race boréale. Entre eux et les Indiens, il n'existe aucune analogie. Ils n'ont pu servir d'intermédiaires entre les peuples civilisés de l'Asie orientale et ceux de l'Amérique. Il se peut qu'entre la Chine et le Japon, et le Mexique ou le Pérou, il y ait eu des communications directes, accidentelles. Sans doute, une jonque japonaise ou chinoise a pu être entraînée par un coup de vent ou un coup de mer, elle a pu traverser d'une seule poussée l'étendue du Pacifique et venir s'échouer sur la côte d'Amérique. Le fait s'est produit plus d'une fois : les journaux citent encore de temps à autres des faits semblables qui se produisent de nos jours. Mais à supposer que pareille chose soit arrivée aux époques anté-colombiennes, quelles conséquences l'événement pouvait-il bien avoir ? Est-ce qu'une civilisation tout entière peut tenir dans une barque entraînée à la dérive ? L'homme civilisé ne vaut le plus souvent que par le milieu dans lequel il vit. Arraché à ce milieu, il perd toute sa supériorité. Qu'est-ce donc lorsqu'il s'agit de pêcheurs ou de pauvres marins jetés sur une côte inconnue, parmi des tribus barbares dont ils ignorent la langue ? Ce n'est pas l'Asiatique ou l'Européen qui les civilise par ses enseignements, c'est lui qui, à leur contact, redevient un barbare et un sauvage, qui oublie sa patrie et parfois sa langue maternelle. C'est l'histoire de tous les individus abandonnés ou jetés sur une côte déserte, c'est l'histoire

de tous les Robinsons. Jamais ces robinsonnades n'ont servi la cause de la civilisation.

M. **Léon de Rosny** fera, aux idées du R. P. Petitot une guerre courtoise, mais acharnée. Toutes ces hypothèses d'influences asiatiques dans les civilisations américaines, sont fort piquantes. C'est la preuve qui fait toujours défaut.

Le R. P. **Petitot** dit qu'il n'a rien affirmé; il n'entend pas conclure; il demande seulement qu'on ne conclue pas sans avoir entendu.

La parole est à M. **Lucien Adam**.

DU FOU-SANG.

Sous le titre de *Recherches sur les navigations des Chinois du côté de l'Amérique et sur quelques peuples situés à l'extrémité orientale de l'Asie*, De Guignes a publié, en 1761 (1), un curieux mémoire dans lequel il a cherché à établir, qu'au Ve siècle de l'Ere chrétienne, des moines bouddhistes s'étaient rendus de la Chine dans une partie du Nouveau Monde, à laquelle ils avaient donné le nom de *Fou-Sang* et où ils avaient établi leur religion.

En 1831, Klaproth s'est ingénié à démontrer qu'il fallait placer le pays de Fou-Sang, sur la côte Sud-Est du Japon (2).

Dix ans après, Friederich Neuman, professeur de langues orientales à l'Université de Munich, a repris contre Klaproth la thèse du sinologue français (3).

---

(1) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, tome XXVIII.

(2) *Recherches sur le pays de Fou-Sang, mentionné dans les livres chinois et pris mal-à-propos pour une partie de l'Amérique.* — Annales des Voyages, 2e série, tome XXI.

(3) *Le Récit d'Hoei-Chin avec commentaires.*

M. de Paravey, en 1844 (1), et M. José Perez en 1862 (2), se sont également prononcés pour De Guignes.

En 1864, M. Gustave d'Eichthal a publié, dans le même sens, un important travail intitulé « *Des Origines asiatico-bouddhiques de la civilisation américaine* (3). »

M. le docteur Godron a publié, en 1868 (4), une notice dont la conclusion est favorable à De Guignes.

A une date qui m'est inconnue, le P. Hyacinthe (5), a fait suivre la traduction d'un article *Fou-Sang*, emprunté à l'histoire des dynasties du Sud, de ce mot un peu vif : Hoei-Chin paraît avoir été « a consummate humbug ».

Au mois d'octobre 1870, M. le docteur Bretschneider a inséré dans le *Chinese Recorder and missionnary journal* de Hong-Kong, une dissertation remarquable dont voici la conclusion légèrement humoristique : « En conséquence, je tiens le Fou-Sang pour une *terra incognita nec non dubia* et je laisse à M. Burlinghame le double honneur d'avoir été le premier ambassadeur américain à la Chine et le premier ambassadeur chinois en Amérique (6). »

Enfin, cette année même, M. Charles G. Leland a publié, sous le titre de *Fusang or the discovery of America by Chinese Buddhist priests*, un élégant volume consacré à la défense de De Guignes, avec cette réserve, qu'à défaut de preuves positives, il y a tout au moins en faveur de sa thèse « a mass of probabilities. »

---

(1) *L'Amérique sous le nom du pays de Fou-Sang.* — Annales de Philosophie chrétienne, 3e série, tome IX (1844).

(2) José Perez. — *Mémoire sur les relations des anciens Américains avec les peuples de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique.* — Revue orientale et américaine, tome VIII (1862).

(3) Revue archéologique (1864 et 1865).

(4) *Une Mission bouddhiste en Amérique, au Ve siècle de l'Ere chrétienne.* — Annales des Voyages (septembre 1868).

(5) *The people of Central Asia,* cité par M. Charles G. Leland.

(6) Cité par M. Leland.

En somme, la question du Fou-Sang est encore ouverte, et l'on voit par le seul titre du travail de M. G. d'Eichthal, qu'elle est, pour les études américaines, d'une importance capitale. C'est donc avec raison que M. Foucaux nous convie à l'étudier.

Il n'entre pas dans ma pensée de reprendre compendieusement une discussion qui s'est prolongée de 1761 à 1875 ; aussi bien, il est visible que jusqu'à ce jour l'avantage est demeuré à De Guignes, au moins en ce qui concerne la détermination géographique de la contrée connue à la Chine, dès le Ve siècle, sous le nom de Fou-Sang.

Voici quels sont, en substance, les éléments de cette première partie du problème.

Li-Yen, historien chinois qui vivait au commencement du VIIe siècle, parle d'un pays nommé Fou-Sang, éloigné de la Chine de plus de 40,000 *li* vers l'Orient. Il dit que pour s'y rendre, on partait des côtes de la province de *Leao-Tong*, située au nord de *Pe-King* ; qu'après avoir fait 12,000 *li* on arrivait au Japon proprement dit, c'est-à-dire au *Niphon* ; que de là vers le Nord, après une navigation de 7,000 *li*, on rencontrait le pays de *Wen-Chin* ; qu'à 5,000 *li* de ce dernier, vers l'Orient, on trouvait le pays de *Ta-Han*, d'où on parvenait dans celui de *Fou-Sang* qui était distant de 20,000 *li*, dans la direction de l'Est. Total — de *Leao-Tong* à *Fou-Sang* en touchant successivement au *Niphon*, à *Wen-Chin* et à *Ta-Han* : 44,000 *li*.

De ces cinq termes, deux sont connus : *Leao-Tong* et *Niphon*. De Guignes et Klaproth s'accordent pour placer le troisième *(Wen-Chin)*, dans l'île de Jeso. Mais tandis que De Guignes identifie *Ta-Han* avec le Kamtschatka et *Fou-Sang* avec la Californie, Klaproth veut que le quatrième terme soit l'île de Krafto, et le cinquième la côte sud-est du Niphon.

J'estime, avec MM. Neuman, de Paravey, José Perez, d'Eichthal, Godron et Leland, que sur ces deux points

De Guignes a raison contre Klaproth, et qu'en réalité les Chinois ont connu, au moins dès le VIe siècle, l'existence du Nouveau Monde, découvert depuis en l'an 1000 par l'islandais Leif Erikson, en 1488 par Jean Cousin de Dieppe, et en 1492 par Christophe Colomb.

Je m'empresse d'ajouter, à la suite du commandant Maury et du colonel Kennon (1), ancien officier de la marine des Etats-Unis, que l'on peut aller de la Chine en Amérique, par les îles du Japon, les Kouriles, la côte du Kamtschatka, les îles Aléoutiennes et l'Alaska, sans perdre jamais la terre de vue pendant plus de quelques heures, et qu'ainsi la découverte de l'Amérique ne présentait aux marins chinois aucune difficulté sérieuse.

Après avoir établi le fait de cette découverte par le thême géographique de l'historien Li-Yen, De Guignes a emprunté à *Ma-Touan-Lin*, une description du Fou-Sang, laquelle avait été publiée pour la première fois dans la partie des Grandes Annales de la Chine, intitulée *Nan-Szu*.

Voici, in-extenso, ce document tel qu'il a été traduit par De Guignes et par le professeur Neuman.

« Pendant le règne des *Tsi*, dans la première année de *l'Origine éternelle* (499 de Jésus-Christ), un prêtre bouddhiste chinois, qui portait le nom monastique de *Hoei-Chin* (compassion universelle), vint du Fou-Sang dans le district de Houkouang et dans les districts voisins. Il raconta que le Fou-Sang est situé à environ 20,000 *li* à l'est de *Ta-Han* et de l'Empire du milieu.

Ce pays produit beaucoup d'arbres *Fou-sang* dont les feuilles sont semblables à celles de l'arbre *T'ung* (Dryanda cordata) et dont, au contraire, les bourgeons ressemblent à ceux du bambou, et les habitants les mangent. Le fruit a la

(1) M. Leland a inséré dans son *Fusang* une lettre de M. le colonel Kennon, qui, pendant les années 1853-56, a fait partie de l'expédition chargée de relever les côtes du détroit de Behring.

forme d'une poire, mais il est rouge. De son écorce on fabrique une sorte de toile dont on se sert pour s'habiller, et aussi une sorte d'étoffe ornementée.

Les maisons sont bâties en poutres de bois ; les places entourées de murs et fortifiées sont inconnues.

Les habitants de ce pays ont des caractères d'écriture, et ils fabriquent du papier avec l'écorce du Fou-sang. Ils n'ont point d'armes et ils ne font pas la guerre ; mais comme moyen de gouvernement, ils ont une prison du Nord et une prison du Sud. Les gens coupables de fautes légères sont enfermés dans la prison du Sud ; les gens coupables de fautes graves dans la prison du Nord, de manière que ceux qui peuvent espérer d'être graciés sont placés dans la prison du Sud et les autres dans celles du Nord. Les hommes et les femmes qui sont emprisonnés pour la vie, ont la liberté de se marier, mais les enfants nés de ces unions sont vendus comme esclaves, les garçons dès l'âge de huit ans, et les filles après l'accomplissement de leur neuvième année.

Quand un homme de qualité est trouvé coupable d'un crime, on tient une assemblée dans un lieu excavé, on répand de la cendre sur le coupable, et on lui dit adieu.

Si le coupable appartient à une classe inférieure, lui seul est puni, mais s'il appartient à une classe supérieure, la dégradation atteint ses enfants et ses petits-enfants. Les coupables du rang le plus élevé sont punis jusque dans leur septième génération.

Le titre du roi est *Ichi*. Les nobles de la première classe se nomment *Toui-lou*, ceux de la seconde petits *Toui-lou*, ceux de la troisième *Na-to-cha*.

Lorsque le prince sort de chez lui, il est précédé de cors et de trompettes. La couleur de ses vêtements varie suivant les années : ils sont bleus pendant les deux premières années du cycle de dix ans, rouges pendant les deux années suivantes, jaunes durant la troisième période bisannuelle, rouges pendant la quatrième et noirs durant la cinquième.

Les cornes des bœufs sont de taille à contenir dix boisseaux, aussi les habitants y renferment-ils toutes sortes d'objets.

Les chevaux, les bœufs et les cerfs sont attelés aux voitures.

Les cerfs sont le bétail du pays, et l'on fabrique du beurre avec le lait des biches.

L'arbre Fou-sang porte des poires rouges toute l'année. Il y a en outre des pommes et des roseaux; ces derniers servent à préparer des nattes.

Il n'y a pas de fer dans ce pays, mais seulement du cuivre de l'or et de l'argent, lesquels sont sans valeur et ne servent pas de monnaie dans les transactions.

Les mariages se concluent de la manière suivante : celui qui veut se marier se bâtit une hutte devant la porte de la maison où demeure celle qu'il recherche; chaque matin et chaque soir, il arrose et nettoie le sol. Au bout d'une année, la jeune fille se prononce. Si elle refuse, le poursuivant se retire; si elle consent, le mariage a lieu.

A la mort de leurs parents, les habitants du Fou-sang jeûnent pendant sept jours; ils se lamentent durant cinq jours, si le défunt est leur grand-père paternel ou maternel; pendant trois jours s'il est leur frère ou leur sœur, ou leur oncle ou leur tante. Pendant ce temps ils se tiennent assis, du matin au soir, devant l'image du défunt et s'absorbent dans la prière, mais sans porter de vêtements de deuil. Quand le roi meurt, le fils qui lui succède demeure trois ans sans s'occuper des affaires de l'État.

Anciennement ces peuples ne vivaient pas conformément aux lois du Bouddha. Mais il arriva durant la seconde année de la *Grande lumière de Song* (458 avant J.-C.), que des moines mendiants vinrent du royaume de Kipin (Samarcande) dans ce pays, où ils répandirent la religion du Bouddha et avec elle les livres sacrés et les saintes images. Ils enseignèrent au peuple les règles de la vie monastique et changèrent ainsi ses mœurs. »

Le même moine, ajoute Neuman, parle ensuite d'une contrée de femmes blanches et velues, située à mille *li* dans la direction de l'Est; mais toute cette histoire est tellement mélangée de fables qu'elle ne mérite pas d'être traduite (1).

Tel est le récit attribué par les Annales de la Chine à un missionnaire qui aurait visité le *Fou-Sang*, c'est à dire l'Amérique, environ quarante ans après que le bouddhisme y aurait été prêché avec succès par cinq moines de Samarcande.

Il est certain qu'au Ve siècle de l'ère chrétienne, de nombreux moines bouddhistes ont accompli, dans des vues exclusivement religieuses, des voyages à peu près aussi longs et certainement plus dangereux que celui du Leao-Tong à la côte de Californie. D'un autre côté, à l'époque où les précurseurs de Hoei-Chin auraient visité le Fou-Sang, Samarcande, point central de l'Asie, était incontestablement l'un des foyers principaux de la propagande bouddhiste. A ce double point de vue, il est loin d'être invraisemblable

---

(1) Voici, d'après De Guignes, la traduction de cette partie du récit : Les habitants du royaume sont blancs ; ils ont le corps velu et de longs cheveux qui tombent jusqu'à terre. A la seconde ou à la troisième lune, les femmes vont se baigner dans un fleuve et elles deviennent enceintes. Elles enfantent à la sixième ou à la septième lune. Au lieu de mamelles, elles ont derrière la tête des cheveux blancs d'où il sort une liqueur qui sert à allaiter leurs enfants. On dit que cent jours après leur naissance, ces enfants sont en état de marcher, et qu'ils paraissent hommes faits à trois ou quatre ans. Les femmes prennent la fuite à la vue d'un étranger et elles sont très respectueuses envers leurs maris. Ces peuples se nourrissent d'une plante qui a le goût et l'odeur du sel, et qui, pour cette raison, porte le nom de plante salée. Ses feuilles ressemblent à celles de la plante que l'on appelle en chinois *Sie-hao*, et qui est une espèce d'absinthe.

que, parvenus dans la région du fleuve Amour, des moines de Samarcande aient entendu parler d'une contrée lointaine *sise* à l'Orient, et que ces apôtres aient fait voile dans la direction du soleil levant, en côtoyant les îles qui relient l'Ancien Monde au Nouveau.

Reste à savoir si la description du *Fou-Sang* par Hoei-Chin s'applique à une portion quelconque du continent américain, avec une exactitude telle que nous devions tenir le moine chinois pour un témoin *de visu* ?

A cettte question je réponds sans hésiter, qu'un très petit nombre des faits rapportés par Hoei-Chin, présentent un caractère véritablement américain, que le surplus est purement fantaisiste ou absurde, et que l'ensemble du récit ne permet pas de reconnaître au document la valeur d'un témoignage digne de foi.

Le manque de fer, le papier d'écorce et l'absence de toute monnaie métallique sont bien des traits de la civilisation américaine, mais encore faut-il prendre garde que ces mêmes faits se retrouvent dans l'histoire de plusieurs autres contrées situées à l'Est de la Chine, notamment dans celle des îles Lieou-Khieou.

Le cycle de dix ans était en usage au Pérou, mais le Fou-Sang ne peut être placé dans l'Amérique du sud ; aussi, M. Leland, qui ne veut pas perdre le bénéfice du cycle décennal, suppose-t-il qu'au Ve siècle, le Mexique aurait été habité par les ancêtres des Péruviens. (?)

En dehors de ces quatre faits, dont les trois premiers ne sont point exclusivement américains et dont le dernier n'est point applicable à la civilisation de l'Amérique du Nord, je ne vois rien de sérieux dans le récit de Hoei-Chin.

Et d'abord, l'arbre Fou-Sang décrit par ce moine n'est certainement point le maguey ou grand aloës américain. « Nous ignorons, disait en 1868, M. le docteur Godron, à quelle espèce végétale on peut rapporter l'arbre dont parle le narrateur chinois. » Le savant botaniste n'a pas changé de

sentiment et il a bien voulu me communiquer une note qui tranche définitivement la question.

« Le moine bouddhiste Hoei-Chin indique, au pays de Fou-Sang, un arbre dont les fruits sont rouges, pyriformes et se produisent toute l'année ; ses feuilles sont semblables à celles de l'arbre *T'ung* et ses bourgeons à ceux du bambou.

On a cru reconnaître dans cette plante l'*Hibiscus Rosa-sinensis* ou l'*Hibiscus Syriacus*. Le second est hors de cause puisqu'il est exclusivement originaire de Syrie ; il est cultivé comme arbuste d'ornement dans nos jardins. Le premier croît spontanément en Chine, ainsi qu'en Cochinchine suivant Laureïro ; il est en outre cultivé dans tous les jardins des deux presqu'îles de l'Inde, on le voit aussi dans nos orangeries. Ces deux *Hibiscus* n'ont pas le fruit rouge et est pyriforme ; leur fruit est entouré par de grandes bractées qui l'enveloppent ; il est capsulaire, et s'ouvre à la maturité.

On a dit aussi que l'arbre Fou-Sang était le *Dryanda cordata*. Cette plante de la famille des euphorbiacées est un arbre peu élevé qui croît naturellement au Japon. Le fruit est une capsule ligneuse et globuleuse de la grosseur d'une noix avec son brou ; il renferme plusieurs amandes dont on extrait une huile très âcre, vénéneuse, dont on se sert beaucoup pour l'éclairage et qui porte en Chine le nom de *Mouyeou*. Ses feuilles sont grandes, disposées en touffes au sommet des rameaux ; elles sont pétiolées, en cœur, et ne ressemblent en aucune façon, pas plus que celles de l'*Hybiscus Rosa-sinensis* et *Syriacus*, aux feuilles du bambou qui sont constituées comme celles des graminées. Les bambous appartiennent à une autre grande division du règne végétal que les malvacées et les euphorbiacées. Mais Hoei-Chin n'était pas botaniste.

Le Maguey ou *Agave americana* se rapporte encore bien moins à la description du moine bouddhiste ; son fruit n'est pas rouge ni en forme de poire, c'est une capsule hexagonale, et ses feuilles extrêmement épaisses forment une rosette au-dessus des racines.

Aucune des plantes auxquelles on a voulu assimiler la plante du moine bouddhiste, si ce n'est l'Agave, n'est américaine, et il serait tout aussi impossible d'y reconnaître une plante de la Chine ou du Japon, qu'une plante du Nouveau Monde. La question nous semble jusqu'ici insoluble. »

Je remarque au sujet de l'arbre Fou-Sang, que Hoei-Chin ne mentionne pas les longs piquants qui caractérisent le Maguey et qu'il ne dit rien de la liqueur alcoolique que l'on extrait, au Mexique, du cœur de la plante.

La zoologie du moine bouddhiste n'est pas plus correcte que sa botanique, car les chevaux ont été importés d'Europe en Amérique au XVIe siècle, et l'on sait qu'au moment de la conquête, les habitants du Nouveau Monde n'avaient ni bêtes de somme ni voitures. Les prétendus troupeaux de cerfs du Fou-Sang sont évidemment des troupeaux de rennes. Quant aux bœufs ou bisons, ils ont été trouvés domestiqués, non sur la côte du Pacifique où il serait naturel de chercher le *Fou-sang*, mais bien dans l'ancien royaume de Cibola, c'est-à-dire dans le Nouveau-Mexique actuel, où les maisons étaient construites en briques crues et où les Indiens dits *pueblos* vivaient dans des places fortes pour se défendre contre les incursions des Peaux-Rouges.

MM. d'Eichthal et Leland se sont ingéniés à expliquer cette partie du récit de Hoei-Chin, en substituant aux chevaux les animaux de grande taille et à cornes branchues que les Espagnols nommèrent chevaux-cerviers, et en transportant le Fou-sang dans l'intérieur des terres à cause des bisons du Cibola. Mais, les détails donnés par le moine relativement à la construction des maisons, aux villes et aux armes de guerre, excluent absolument le Nouveau Mexique, l'Arizona et la Californie elle-même.

M. d'Eichthal a essayé d'expliquer le conte bleu des deux prisons par le dogme des châtiments futurs tel que l'entendaient les Mandans : la prison du Nord serait l'enfer, et celle du Sud le paradis. Que deviennent alors les mariages

contractés par les prisonniers et les enfants vendus comme esclaves, les garçons à l'âge de huit ans et les filles à celui de neuf ? — Evidemment, Hoei-Chin parle de châtiments temporels et de prisons dans la vie présente.

Des cérémonies du mariage, des peines infligées aux coupables des diverses classes de la société, et de la contrée habitée par des femmes blanches, je ne veux rien dire sinon que tout est imaginaire et empreint d'absurdité manifeste. Aussi bien, j'ai hâte d'aborder la question capitale du débat. Est-il certain ou même croyable que Hoei-Chin ait trouvé le Fou-Sang-Amérique converti au bouddhisme, ainsi qu'on le lui fait dire formellement ? Si les apôtres venus de Samarcande ont répandu en Amérique la religion du Bouddha et avec elle les livres sacrés et les saintes images, le bon sens veut qu'il se retrouve quelque chose de tout cela dans la tradition, dans l'histoire, puisque l'écriture était connue, et dans les monuments.

L'histoire proprement dite est absolument muette sur la révolution religieuse du Ve siècle. Il est vrai que ce silence pourrait s'expliquer par la destruction des livres des indigènes. Adressons-nous donc à la tradition et voyons si, par hasard, ainsi qu'on l'a prétendu, Quetzatcoatl, le dieu de la cité de Cholula, ne serait pas l'un des cinq moines de Samarcande.

Au dire de Motolinia, Quetzatcoatl était un homme blanc, de belle taille, au large front et aux grands yeux ; ses cheveux étaient noirs et longs ; il portait une grande barbe taillée en rond. Il était chaste et de vie paisible, très-modéré en toutes choses. Loin d'exiger que l'on versât, en sacrifice, le sang des hommes et même celui des animaux, il n'avait pour agréables que les offrandes de pain, de fleurs et de parfums ; il proscrivait tout acte de violence et détestait la guerre. Enfin, il lacérait son corps avec les piquants de l'agave, et il recommandait la pratique des pénitences les plus rudes.

J'avoue que le rapprochement est spécieux, mais s'il est

un point sur lequel la légende soit particulièrement affirmative, c'est que Quetzatcoatl était venu d'une contrée située à l'Est de l'Amérique, et qu'au moment où il prit congé de ses disciples, sur la côte orientale, il annonça que des hommes blancs, barbus comme lui, viendraient par mer de la région de l'Est, et qu'ils soumettraient le pays tout entier. On sait que la cause de la ruine de Montezuma II a été sa foi aveugle en cette prophétie. A cette première raison de douter s'en ajoute une seconde, que je crois décisive: Quetzatcoatl, que la légende fait aller de Tula à Cholula, c'est-à-dire d'une capitale toltèque à l'autre, apparaît comme le représentant idéal de la race des Toltecs; mais avant de revêtir cette forme merveilleuse sous laquelle se dissimule mal une protestation énergique du peuple vaincu contre le génie belliqueux et les goûts sanguinaires des Aztecs, Quetzatcoatl a été un dieu semblable d'aspect à tous les autres. A Tula, son visage était hideux. A Cholula, son corps était d'un homme, et sa tête d'un oiseau au bec rouge. Enfin, à une époque encore plus ancienne, Quetzatcoatl a été purement et simplement, dans le Nord, un oiseau demeuré le signe hiéroglyphique de l'air, dans le Sud, tantôt un aérolithe, tantôt un serpent.

Le Quetzatcoatl de la légende est donc un personnage non moins fabuleux que le Saturne du Latium, que Bohica l'homme blanc des Indiens Mozcas, que Manco-Capac le législateur des Incas.

En Amérique, comme en Europe, l'âge d'or de la paix a été une rêverie populaire et l'on peut affirmer qu'au Ve siècle le Nouveau Monde était le théâtre de guerres incessantes, attestées d'ailleurs par les immenses travaux défensifs découverts dans les vallées du Gila, du Colorado, de l'Ohio et du Mississipi. Quant à la couleur du personnage dans lequel l'idéal de l'âge d'or s'est incarné, il importe de remarquer d'abord que souvent Quetzatcoatl a été représenté avec un visage rouge, ensuite que chez tous les peuples de

race non caucasique, la blancheur de la peau a été considérée comme une sorte de privilége impliquant une mission divine ou une nature supérieure.

L'existence au Mexique d'ordres religieux ou de colléges de prêtres dont les membres se vouaient à l'ascétisme, à la mendicité et à la macération corporelle ne suppose nécessairement ni la prédication du bouddhisme ni celle du christianisme car l'Amérique n'est pas la seule contrée dans laquelle, en dehors de ces deux grandes religions, des hommes se soient réunis pour pratiquer en commun d'effroyables austérités. Quant aux supplices volontaires en honneur chez les Mandans, quelques-uns offrent de grandes ressemblances avec certaines tortures que s'infligent les fanatiques dans les Indes orientales, mais, ainsi que le fait très judicieusement remarquer M. Foucaux, ces pratiques nous ramèneraient au brahmanisme plutôt qu'au bouddhisme. Enfin il est notoire que les races du Nouveau Monde ont acquis, dans la vie chasseresse et dans leurs guerres perpétuelles, une incroyable aptitude à supporter stoïquement la souffrance, et que la plupart d'entre elles ont soumis systématiquement les jeunes guerriers aux épreuves les plus cruelles.

La pratique de la confession auriculaire par les indigènes du Mexique serait un argument plus concluant que le précédent, s'il n'était surabondamment établi que l'aveu des fautes a été une coutume quasi universelle.

Au surplus, les traditions et les croyances des anciens Américains constituent encore aujourd'hui un champ dans lequel chacun trouve à peu près tout ce qu'il désire, et je pourrais opposer à M. d'Eichthal que là où il signale des influences bouddhistes, d'autres ont signalé des influences chrétiennes dont les agents auraient été les apôtres saint Barthélemy et saint Thomas, ou les colons de la Grande-Irlande ou ceux de l'Hvitrammannaland.

Il convient donc de contrôler les données incertaines de la tradition, par l'examen des monuments et des antiquités.

A en croire M. G. d'Eichthal, les résultats de la prédication bouddhiste du Ve siècle seraient visibles sur les murailles du *Palais* de Palanqué et de la *Casa de Monjas* d'Uxmal.

Dans l'enceinte du Palais de Palenqué, dit Stephens, à l'est de la tour intérieure, se trouve un bâtiment avec deux corridors ; dans l'un de ceux-ci, richement décoré de peintures, se voit, incrusté au milieu du mur, un bas-relief de quatre pieds de long sur trois de large, entouré des restes d'une bordure en stuc. La figure principale est assise, les jambes croisées, sur un siège orné de deux têtes de léopards. L'attitude est aisée, le caractère est le même que celui de personnages représentés ailleurs dans le Palais ; l'expression est calme et bienveillante. On voit autour du cou un collier de perles auquel est suspendu un médaillon contenant une figure qui est peut-être celle du soleil. La coiffure diffère du plus grand nombre de celles de Palenqué en ce qu'elle n'a point de faisceau de plumes.... L'autre figure qui semble être celle d'une femme, est assise sur le sol, les jambes croisées; elle est richement vêtue et fait une offrande consistant en un panache de plumes, lequel manque à la coiffure du personnage principal.

Stephens, remarque M. d'Eichthal, s'abstient de signaler aucune analogie entre cette image et tout autre type connu. Mais M. Lenoir, qui, dans son *Parallèle des anciens monuments mexicains avec ceux de l'Ancien Monde*, s'est trouvé conduit à s'occuper de cette même figure, déclare que « son attitude gracieuse a de l'analogie avec la pose que les Hindous donnent à leur dieu Bouddha ». Nous serons plus hardi que M. Lenoir, s'écrie M. d'Eichthal, et là où il n'a fait qu'entrevoir une analogie, nous ne craindrons pas de reconnaître une véritable identité.

L'ingénieux écrivain retrouve la scène de ce bas relief dans le temple de Boro-Boudor à Java. De part et d'autre, dit-il, on voit un adorateur offrant à la divinité devant laquelle il est agenouillé, une fleur qui, pour le bouddhiste, est incontes-

tablement une fleur de lotus, et pour l'adorateur américain, sinon la même fleur qui a pu passer en Amérique avec les missionnaires bouddhistes et leurs collections d'images, du moins une autre fleur d'apparence semblable, peut-être la fleur du cacaotier. Ici la fleur ne se retrouve pas, comme au bas-relief de Boro-Boudor, dans la main même de l'adorateur. Elle repose sur une sorte de support que l'adorateur présente à la divinité, mais on peut voir cette même disposition dans la planche XIX de Crawfurd. Cette même fleur se retrouve d'ailleurs deux fois sur la tête de notre divinité, et on la rencontre aussi fréquemment associée aux figures des divinités de Palenqué. »

Tout d'abord, on serait fondé à objecter que, d'après Dupaix, Lenoir, Cattlin, de Waldeck et M. Viollet-le-Duc, Palenqué aurait été édifié bien antérieurement au Ve siècle de notre Ere. Mais c'est là une question encore pendante, et je dois reconnaître que, dans l'opinion de M. Hubert H. Bancroft, la date de la construction de Palenqué flotte entre le Ier et le VIIIe siècle de l'Ere chrétienne.

Je m'en tiens donc à l'interprétation de M. G. d'Eichthal, et je soumets à l'appréciation du Congrès les remarques suivantes : Stephens, qui a copié le bas-relief, n'y a rien vu de bouddhiste. M. Lenoir s'est borné à dire qu'il y a, dans l'attitude du personnage principal, de l'analogie avec la pose habituelle de Bouddha. Plus hardi, M. d'Eichthal ne craint pas de s'élever d'une simple analogie dans la pose, à l'identité totale. Ce faisant, il ne prend pas garde à ces constatations de Stephens : que le caractère du personnage principal est le même que celui des personnages représentés ailleurs dans le Palais, que le prétendu adorateur est assis les jambes croisées et non à genoux, que son offrande ne consiste pas en une fleur de lotus ou de cacaotier, mais bien en un panache de plumes, ornement essentiellement américain, lequel manque à la coiffure du personnage principal ; que ce panache est fréquemment associé aux figures des autres

divinités de Palenqué ; enfin, que les ruines de cette ville, construite en pierres, sont situées dans l'Etat atlantique de Chiapas et non dans le royaume de Cibola, ou sur la côte occidentale. En définitive, quand il a parlé d'analogie, M. Lenoir n'avait en vue que la pose du personnage principal assis les jambes croisées. Or, il existe à Copan un bas-relief dans lequel quatre personnages incontestablement américains sont représentés dans cette même attitude.

« En dehors de Palenqué, poursuit M. d'Eichthal, et dans toutes les autres ruines de l'Amérique Centrale, nous ne connaissons rien de semblable à la figure précédemment décrite, si ce n'est une figure que M. de Waldeck a donnée dans son *Voyage au Yucatan* et qu'il dit avoir vue reproduite quatre fois, dans autant de niches de la façade méridionale de la *Casa de Monjas*, à Uxmal. Notez d'ailleurs que cet artiste, qui a cru reconnaître, à Uxmal, l'empreinte du bouddhisme dans beaucoup de particularités peut-être indifférentes, ne paraît pas avoir remarqué la ressemblance du personnage dessiné par lui, avec le réformateur hindou. Il se contente de dire que sur le seuil de la niche qui surmonte chaque porte est placée une petite figure accroupie. On ne saurait donc, dans cette occasion, accuser M. de Waldeck de parti pris. »

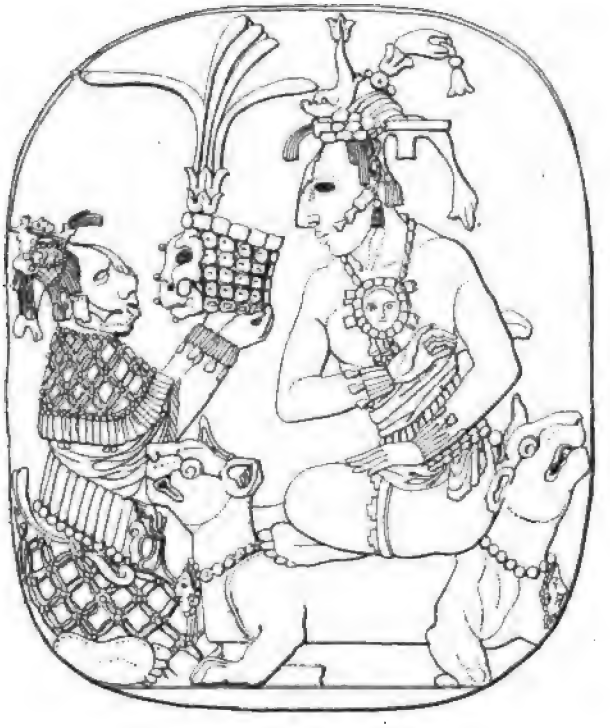
Assurément, mais au dire de M. Hubert H. Bancroft, on ne sait pas bien si cette figure accroupie qui a disparu, a été dessinée d'après nature ou sur les indications plus ou moins sûres des Indiens. Il reste, en tout cas, que M. de Waldeck, qui était préoccupé de ressemblances bouddhistes, n'a point reconnu le Bouddha lui-même, ce qui est très-grave.

M. Leland ne partage point ce que je me permettrai d'appeler les illusions bouddhistes de M. Gustave d'Eichthal. « On a trouvé, dit-il, dans le Mexique et dans l'Amérique Centrale, des images ressemblant au Bouddha traditionnel, mais on ne peut prouver qu'elles lui soient identiques. » Là, est la vérité. Les monuments anciens de l'Amérique présentent parfois, dans certains détails, des analogies avec

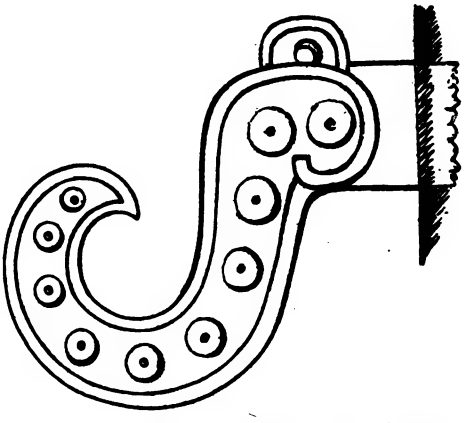
des motifs de l'art grec, de l'art assyrien, de l'art égyptien et de l'art hindou, mais ces rencontres, purement fortuites, tiennent à l'unité de l'esprit humain, et par cela seul qu'elles sont contradictoires entre elles, il n'en faut rien conclure, au point de vue historique.

M. Francis A. Allen, qui admet lui aussi l'authenticité du récit de Hoei-Chin, croit avoir retrouvé, sur les parois des temples de l'Amérique centrale, un ornement très commun en pays bouddhiste, je veux parler de la tête et de la trompe de l'Eléphant, animal étranger au Nouveau Monde depuis la dernière période glaciaire. Cette fois, l'argument paraît être sans réplique. Voici, à ce sujet, un court extrait du récent ouvrage de M. Hubert H. Bancroft, sur les races indigènes des Etats du Pacifique. « On remarque à Uxmal, au-dessus de l'une des portes de la *Casa del Gobernador*, un fronton sculpté dont la portion centrale est une projection courbe que plus d'un voyageur suppose avoir été imitée de la trompe de l'Eléphant. Cette projection s'avance à dix-neuf pouces de la surface du mur. Elle est, à Uxmal, le motif d'ornementation principal ; d'ordinaire, elle se présente adaptée à un ensemble, dans lequel on peut voir la représentation d'une figure de monstre dont elle serait le nez. Cette projection se rencontre spécialement dans les angles extérieurs ; elle est parfois placée en sens inverse.... Le même ornement se retrouve dans les ruines de Zayi, à l'angle de la façade de la *Casa Grande*, et à Labnà, à l'angle d'un palais, où la prétendue trompe est superposée à une gueule d'alligator renfermant une tête humaine.... Enfin la coiffure de l'un des personnages représentés sur un bas-relief du *Palais* de Palenqué, présente avec la trompe de l'éléphant une ressemblance quelque peu frappante. »

La projection décrite par M. H. Bancroft, reproduit jusqu'à un certain point la courbe de la trompe de l'éléphant ; mais il importe de remarquer que les défenses de cet animal font défaut. En l'absence de cette partie caractéristique, on peut



(Bas-relief du PALAIS de Palanqué)



Projection courbe à la CASA DEL GOBERNADOR à Uxmal.

Niche de la CASA DE MONJAS à Uxmal.

(CONGRÈS INTERNATIONAL DES AMÉRICANISTES, T. 1, P. 161)

légitimement supposer que si l'artiste s'est inspiré de l'appendice nasal d'un animal, ce qui n'est nullement évident, son modèle a été le tapir américain.

Ce que j'ai dit plus haut de la tradition des anciens Américains s'applique aussi à leurs monuments. Chacun les interprète dans le sens qui lui convient le mieux, et j'ose dire que trop souvent, l'on cherche dans l'archéologie du Nouveau Monde, des arguments pour défendre des systèmes conçus à priori ou pour étendre et systématiser des analogies. tout à fait accidentelles.

Pendant que j'habitais les Etats-Unis, j'ai entendu maintes fois répéter que l'Amérique est faite pour les Américains, ce à quoi je suis loin de contredire ; il est à désirer que cette formule soit introduite dans les études américaines, à titre de règle fondamentale, et qu'à l'avenir on prenne le parti de chercher en Amérique, non l'Inde ou l'Egypte ou l'Assyrie ou la Grèce, mais l'Amérique elle-même.

Revenant au Fou-Sang, j'estime que les Chinois ont eu connaissance de l'Amérique au moins au VIIe siècle, mais je rejette absolument le récit de Hoei-Chin. J'entends par là que ce missionnaire avait recueilli de la bouche des marins chinois des fables mélangées de très-peu de vérités, qu'il s'est joué de ses compatriotes en se vantant d'avoir visité le Fou-Sang-Américain, et qu'il a été entraîné à faire ce mensonge par le pieux désir d'agrandir à leurs yeux, le domaine de Bouddha.

M. **Frédéric de Hellwald** dit que la question du *Fou-Sang* revient périodiquement et se reproduit avec intermittence et obstination, comme dans certains journaux le *fait divers* de l'apparition du Serpent de Mer. De même que personne n'a jamais été admis à étudier zoologiquement cet animal monstrueux, de même personne n'a jamais eu la preuve scientifique de la décou-

verte de l'Amérique par les Chinois. En 1871, l'*Athenaeum* de Londres racontait comme une chose tout à fait nouvelle cette découverte de l'Amérique par les hommes jaunes. Le docteur Bretschneider, à cette époque, a amplement réfuté cette fable : ce qui n'a pas empêché un livre anglais d'y revenir encore récemment. Il est à craindre que la réfutation de MM. de Rosny et Lucien Adam n'empêche pas une nouvelle réapparition du monstre. Le Congrès de Nancy rendrait un véritable service à la science en déclarant qu'il tient le *Fou-Sang* pour un serpent de mer scientifique et en lui interdisant d'infester désormais les parages de l'Américanisme.

M. le professeur **Joly**, de Toulouse, comprend cette impatience d'une solution, mais il ne la partage pas. Avant de repousser l'hypothèse asiatique, a-t-on épuisé les renseignements que peuvent fournir les sciences auxiliaires? Connaît-on suffisamment l'archéologie, la zoologie, l'anthropologie, la crâniologie américaines? Est-ce trop demander que de souhaiter qu'on retarde, au moins jusqu'à la dernière séance du Congrès, un essai de solution ?

Revenant sur les troupeaux de bœufs et de cerfs apprivoisés, dont parle Hoei-Chin, M. Joly demande si par ces bœufs il ne faudrait pas entendre le plus grand des quadrupèdes domestiqués de l'Amérique centrale : le *Llama* qui sert à porter et à traîner les fardeaux.

M. **Lucien Adam** fait observer que le llama habite l'Amérique du Sud et notamment le Pérou ; alors le *Fou-Sang*, qui naguère était le Mexique, que tout à l'heure on faisait remonter jusqu'à l'Arizona pour y trouver le bison, jusqu'à l'Amérique russe pour y trouver

le renne, descendrait maintenant jusque dans le Pérou pour qu'on pût y trouver un similaire assez imparfait du bœuf, le llama.

M. **Joly** pense que la paléontologie pourrait fournir plus d'un éclaircissement sur la question des rapports de l'Amérique avec l'Asie orientale. Ces représentations d'éléphant sur les murailles de Palenqué ne pourraient-elles pas s'expliquer par une connaissance chez les indigènes, non pas de l'éléphant contemporain, mais de quelques-uns des éléphants primitifs : le mammouth ou le mastodonte? Les Mexicains n'auraient-ils pas pu mettre à jour quelques crânes de l'*elephas primigenius* qui a dû exister en Amérique à l'époque glaciaire? La figure de cet animal n'a-t-elle pas pu se conserver dans quelque dessin préhistorique, comme en France l'image du renne ou de l'ours des cavernes s'est conservée gravée sur des bois de cerf? On nie que Hoeï-Chin ait pu rencontrer des chevaux en Amérique. Sans doute le cheval a été importé par les conquérants espagnols, mais ne pouvait-il exister en Amérique une race chevaline indigène? N'a-t-on jamais trouvé, dans des terrains anciens, des gisements d'os de cheval? En attendant que le sol de l'Amérique, mieux fouillé, plus amplement étudié, nous livre ses secrets paléontologiques, M. Joly demande qu'on fasse des réserves sur l'hypothèse asiatique, jusqu'à ce que cet ordre de preuves ait pu se faire jour.

M. le docteur **Chil y Naranjo**, des îles Canaries, communique au Congrès une note sur l'*Atlantide*.

Y a-t-il eu une communication entre l'Europe, l'Afrique et l'Amérique, au moyen d'une grande extension de terre située dans l'Atlantique?

Le premier qui nous parle de cette grande terre, pour nous raconter la catastrophe qui la fit disparaître en un jour et une nuit, est Platon dans son Timée.

Aujourd'hui, il y a trois opinions sur ce sujet. Les uns nient, les autres doutent et les troisièmes affirment.

D'après d'Avezac, cette terre aurait dû exister dans les points occupés par les îles Açores, Madère, Canaries, Cap-Vert et cette multitude de roches, d'écueils, de bancs, de récifs, qui se trouvent dans ces parages. Sur ce point, tous sont d'accord, et M. Bory de Saint-Vincent a fait la carte conjecturale de l'Atlantide.

On a beaucoup écrit, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, sur l'existence et la non-existence de l'Atlantide, et chacun trouve des raisons pour prouver sa thèse. Mais la science moderne que nous dit-elle ?

M. Gaffarel, dans son « *Etude sur les rapports de l'Amérique et de l'Ancien Continent avant Christophe Colomb*, cherche à prouver l'existence de ce continent. Le docteur K. von Frichst, qui a étudié la géologie non-seulement des îles Canaries, mais encore celle de toutes les autres îles situées dans cette région et aussi celle de la côte d'Afrique, nous dit en parlant de Ténériffe, « tous les rapports que nous avons pu observer sur Ténériffe nous conduisent à admettre l'action de deux forces : l'activité volcanique et l'érosion, non-seulement de l'eau douce, mais encore celle de l'eau salée. Tous les faits nous mènent à accepter que cette île a surgi de la mer, à la suite d'éruptions volcaniques répétées pendant de longues périodes, et que les montagnes, qui se sont formées par agglomération, ont souffert des variations dans leur hauteur, par l'érosion des eaux. »

Quand je lui ai demandé si l'Atlantide a existé oui ou non, il m'a répondu que les îles de la côte d'Afrique se sont formées plutôt par un soulèvement très-lent, et que cette même cause a donné lieu à la formation du Sahara : il ajoute que la petite île déserte Lobo, qui se trouve entre Lanzarote et Puerte-

ventura, servira dans le temps de trait-d'union entre ces îles: et un fait qui prouve que cela est ainsi, c'est l'existence d'une couche de coquilles marines qui se trouve à plus de 60 mètres au-dessus du niveau de la mer, à l'Ouest de la ville de Las Palmas.

M. Roisel, dans son mémoire sur « *Les Atlantes* », lequel a été publié l'an dernier, non-seulement soutient l'existence de l'Atlantide, mais encore affirme que ses habitants arrivèrent à un très-haut degré de civilisation, surtout en astronomie et dans la manière de préparer le bronze ; il ajoute qu'ils passèrent en Amérique, en Afrique et en Europe, en apportant de grands principes philosophiques et théogéniques, et qu'on trouve des traces de leur passage jusqu'à notre époque.

Ainsi, d'après cet auteur, les Canaries et les autres îles atlantiques ne seraient que les restes de ce continent détruit en vingt-quatre heures, dont nous parle Platon, continent qui était une des plus belles régions du monde, et dont les habitants se formèrent, au moyen des investigations de la science, une idée de Dieu plus sublime que celle que nous présentent aujourd'hui les théologiens, surtout les Romains.

Les indigènes des Canaries, vulgairement appelés Guanches, sont-ils le reste de ce peuple échappé à la catastrophe qui détruisit l'Atlantide ?

Ceux qui admettent l'existence de cette région, répondent affirmativement. Quant à moi, je crois que les Guanches n'étaient qu'une colonie envoyée par Juba, et je le démontrerai, je l'espère, dans mes « *Etudes historiques sur les Canaries* » qui paraîtront prochainement.

En somme, il n'y a point eu, dans les temps préhistoriques, de communication entre l'Amérique, l'Europe et l'Afrique au moyen d'un continent entouré d'îles. Quelques voyageurs ont abordé en Amérique par suite des hasards de la navigation, mais Christophe Colomb, le premier, a établi des

rapports permanents entre ces parties du monde ; et les peuples de l'Amérique se sont développés lentement, d'après les lois progressives de la création.

M. MADIER DE MONTJAU, analyse une notice de M. **G. Gravier**, de Rouen, sur le *Roc de Dighton*.

De tout temps, les peuples civilisés ont tenté de perpétuer par des monuments le souvenir des faits les plus notables de leur histoire et de leur passage dans les pays inconnus.

D'après la tradition, Hercule éleva deux colonnes au terme de ses courses, à l'endroit où la Méditerranée s'unit à l'Océan ; Bacchus marqua de même son passage aux embouchures du Gange ; Dzou-el-Qarnaym indique par des statues, aux deux extrémités de l'axe du monde arabe, la partie du globe accessible à l'homme. Les Scandinaves ont laissé des stèles commémoratifs sur toute la côte occidentale du Grœnland, jusqu'à l'île Kingiktorseok, par 72° 55' de latitude nord ; les Portugais ont jalonné de leurs *padrons* les côtes d'Afrique et d'Asie ; les Français ont arboré en Amérique le signe du christianisme et l'écu fleurdelisé.

L'homme à l'état barbare, dont les déplacements sont déterminés par la guerre ou par la faim, n'a jamais rien fait de pareil. Les peuplades que nous avons trouvées dans l'Amérique du Nord, savaient graver sur les arbres quelques signes hiéroglyphiques pour signaler une victoire ou le résultat d'une chasse ; mais, ignorant l'usage des métaux, ils n'eurent jamais l'idée ni les moyens de tracer sur le granit un souvenir durable de leurs aventures. Cette particularité porte naturellement à conclure que toutes les inscriptions lapidaires de l'Amérique du Nord sont l'œuvre de races étrangères plus ou moins civilisées.

Beaucoup de pierres gravées gisent encore inconnues dans les forêts ; beaucoup furent effacées par l'érosion des pluies ; beaucoup ont disparu dans les constructions modernes.

Sur le Housatonic, territoire de Kent, Etat de Connecticut, au lieu que les Indiens appellent Scaticook, il y avait un bloc de granit couvert de caractères inconnus, gravés avec un iustrument en fer, peut-être avec un ciseau. Ezra Stiles en a dessiné une partie en 1789.

La même année, Frotingham a visité sur l'Alleghany River, entre Venango, le fort Pitt et le lac Erié, un roc de quinze à vingt pieds de surface, chargé de figures d'animaux grossièrement gravées. Les traits avaient un dixième de pouce de profondeur et un quart de largeur.

Kirtland en décrit deux du même genre situés : l'un sur la Connecticut River, dans le Vermont ; l'autre sur l'Alatamaha, en Géorgie.

Sur la Cumberland River, près de Rock-Castle-Creek, et à Swanzy, Bristol County, à dix milles du roc de Dighton, deux blocs gravés étaient posés verticalement.

A Rutland, Worcester-County, Etat de Massachussetts, une grande pierre était couverte de caractères placés régulièrement et remplis d'un mastic blanc aussi dur que la pierre elle-même (1).

On en a vu plusieurs autres, notamment à Tiverton et Ratford (Massachussetts), à Newport (Rhode-Island), sur l'Indian-River ou King's-Creek.

Au confluent des rivières d'Elk et de Kanhawa, sur une roche de grès que l'acier peut à peine entamer, se trouvent plusieurs figures plus grandes que nature. Les traits en sont profonds d'un demi-pouce et d'une largeur qui atteint jusqu'à trois quarts de pouce. Elles représentent, souvent avec beaucoup d'exactitude, une tortue, un aigle, un enfant, une

(1) Lettre de Thomas Webb, Sec. R. J. hist. Society, du 22 septembre 1830, à C. Rafn *(Antiquitates americanæ sive scriptores septentrionales rerum ante-colombianarum in America*, Hafniæ, 1837, pp. 373-375).

femme et un homme qui rappelle, par sa pose, le supplice d'un missionnaire canadien (1).

Une découverte beaucoup plus curieuse est l'empreinte, parfaitement faite, de pieds humains sur une pierre calcaire provenant des rochers qui bordent le Mississipi devant Saint-Louis. Ce bloc, de sept à huit pieds de longueur sur trois ou quatre de largeur, fut acheté par M. Rappe, de l'Etat d'Indiana, qui le fit transporter à sa propriété d'Harmony, sur la rive gauche du Wabash. Cette empreinte a été vue par les premiers colons, et son origine est complètement inconnue.

Des géologues ont prétendu, à cause de son poli, qu'elle datait de la formation même du rocher. Ils admettaient ainsi le plus prodigieux des hasards ou quelque chose comme l'empreinte miraculeuse du pied d'Adam que les Arabes prétendaient voir sur une montagne de Ceylan (2). M. Benton croit, avec beaucoup plus de raison, qu'elle est de main d'homme et qu'elle doit remonter à l'époque des tertres et des fortifications de la vallée de l'Ohio. Il se base sur sa perfection et sur l'impossibilité de l'exécuter sans le secours du fer (3).

Un fait digne d'attention, c'est la découverte en Egypte dans les vieux temples de Thèbes et de Karnak, et dans le

---

(1) *American philos. Transactions*, vol. VI, n° 26.— WARDEN *Recherches sur les Antiquités de l'Amérique Septentrionale*, t. II des Mémoires de la Société de Géographie, pp. 71, 72 du tirage à part.

(2) *Voyages d'Ibn Batoutah*, trad. de MM. CH. DEFREMERY ET SANGUINETTI ; Paris, Impr. impér., 1858, t. IV, pp. 169, 181,182. — M. MEHREN, *Manuel de la Cosmographie du moyen-âge traduit de l'Arabe* « Nokhbet ed-dahr fi'adjaib-il-birr wal-bah'r », *de Shems ed-Dîn abou-Abdallah Moh'ammed de Damas ;* Copenhague, 1874, p. 210.

(3) *Travels in the middle portions of the Mississipi valley, by* M. SCHOOLCRAFT, New-York, 1825, cap. VIII.

Rock

(*Congrès international des Américanistes, T. I. p. 168.*)

temples de l'Inde, notamment à Nakhaur, province de Béhar, d'empreintes absolument semblables (1).

Il est grandement à regretter, comme Webb l'écrivait à Rafn, qu'un habile antiquaire n'ait pu visiter tous ces monuments et prendre une copie fidèle de leurs inscriptions. Chaque année en voit quelques-uns disparaître dans les constructions nouvelles. Le pionnier des savanes n'est pas un artiste (*virtuoso*) ; il ne voit sur ces rocs que des griffonnages insignifiants, tracés sans but, au hasard de l'outil, par de paresseux Indiens. Aussi, quand le sol est en culture, l'homme de science arrive trop tard pour détromper le colon : la précieuse épave, comme un vulgaire bloc de granit, a pris place dans un mur ou dans les piles d'un pont.

II.

Parmi ces curieux monuments, il en est un qui exerce particulièrement la patience et la sagacité des antiquaires des deux mondes : c'est le *Dighton Writing Rock*.

Il est situé sur la rive orientale de la Taunton River (l'Assoonet ou Cohannet des Indiens), territoire de Berkeley, comté de Bristol, Etat de Massachussets, par 41° 45' 30" de latitude nord.

C'est un bloc erratique de gneiss ou granit secondaire, ayant à peu près la forme d'une pyramide tronquée, de 4^{m} de base sur 1^{m}, 70^{c} de hauteur. Du côté de la rivière, il présente un plan incliné d'environ 60 degrés. Il est pourpre au sommet, rougeâtre au milieu, vert à la base. Une cassure faite vers 1830 a montré que son grain était gris clair. Les vagues diluviennes l'ont roulé de plage en plage, poli par un frottement de plusieurs siècles et déposé sur la côte américaine où la mer vient encore deux fois par jour, comme une vieille amie, le couvrir de son flot.

---

(1) WARDEN, Op. cit. p. 73, note 1.

Les agents atmosphériques et le frottement quotidien des vagues ont légèrement érodé sa surface. Les voyageurs continuent cependant à le visiter et beaucoup rêvent à la vue des caractères bizarres dont est couverte celle de ses faces qui regarde la rivière

Ces caractères sont tracés sans méthode, en traits larges d'un demi-pouce et d'une profondeur qui varie du simple affleurement à un tiers de pouce. Ils portent l'empreinte de la main de l'homme armée du fer. On y voit des combinaisons, un but, qui ne permettent pas d'admettre un simple jeu de la nature.

Thomas Webb ne veut pas y reconnaître une œuvre des Indiens. « On sait, dit-il, qu'on ne trouve nulle part, dans notre vaste domaine, d'inscriptions lapidaires consacrant un souvenir historique des Indiens. » Il rappelle en outre, ce qui est conforme à toutes les relations de la découverte, que les peuples de l'Amérique du Nord ignoraient l'usage du fer avant l'arrivée des Européens (1).

En 1680, Danforth fit un dessin du roc de Dighton. De vieux Indiens lui racontèrent, comme se rapportant à ce roc, une ancienne tradition d'après laquelle une maison de bois (*wooden house*) aurait apporté des hommes qui naviguèrent sur la rivière Assonnet et combattirent avec succès contre les indigènes. Cela montre clairement, dit Isaac Greenwood, cité par Michael Lort, que les vieux Indiens considéraient comme très antique l'inscription du Dighton rock et qu'ils l'attribuaient à des hommes de race étrangère (2) ».

---

(1) THOMAS WEBB, apud RAFN, *Ant. Amer., loc. cit.*

(2) *Account of an ancient Inscription in north America, by the* REV. MICHAEL LORT (*Archeologia : or miscellaneous tracts relating to antiquity published by the Society of Antiquitaries of London,* vol. VIII, 1787, pp. 294, 295). — *Observations on the American Inscription,* by colonel CHARLES VALLANCEY (Archeologia, VIII, p. 303).

Greenwood fit lui-même, en 1730, un dessin de l'inscription; mais il n'en releva que les parties portant une trace certaine du travail de l'homme. Il se permit toutefois de restituer des lignes douteuses, mais indispensables, selon lui, pour compléter des figures. Son dessin devait donc laisser beaucoup à désirer, bien qu'il ait pu s'aider de celui fait en 1712 par Cotton Mather, de Boston (1).

Le 14 novembre 1774, quarante-quatre ans après Greenwood, Wintrope écrivait de Cambridge (New-England), au docteur Hollis :

« J'ai vu le roc, il y a trente ans passés, et j'ai pris de son inscription une copie imparfaite. Je l'ai revu au printemps dernier ; on en avait déjà fait quelques dessins. D'après mes souvenirs, les caractères en seraient moins nets aujourd'hui qu'autrefois. En 1768, M. Sewell, notre professeur de langues orientales, en a pris une copie très-exacte, de grandeur d'original, maintenant déposée dans notre muséum. Il en a fait une réduction que j'ai l'honneur de vous envoyer par l'intermédiaire de M. Bernard ; vous la présenterez à la Société Royale, si vous le jugez convenable. Je souhaite que les savants gentlemen de cette Société réussissent à faire quelque lumière sur cette inscription ou à découvrir quelque similitude entre ses caractères et d'autres caractères hiéroglyphiques connus. Il semble, malgré l'imperfection des lignes, qu'il s'y trouve quatre figures : deux à droite, qui ressemblent à celle d'une femme et de son enfant; deux à gauche, qui sont à peu près de même grandeur. Dans le bas, vers le milieu, on a grossièrement tracé la figure d'un quadrupède à cornes. Aucune de ces figures ne paraît dans la copie des *Philosophical Transactions*, n° 339.

» Les Indiens ont-ils tracé ces caractères pour rappeler un événement mémorable ou pour s'amuser, sans autre but que

(1) Michael Lort, Op. Cit., p. 293.

de passer quelques-unes de ces heures de loisir dont ils avaient tant ? Je ne puis le dire. Il est certain toutefois que ce travail est bien antérieur à l'arrivée des Anglais dans le pays (1). »

En envoyant à Court de Gébelin une copie du dessin fait en 1780 par Greenwood, l'expéditeur disait : « La commodité de la route et la facilité de la navigation jusqu'au roc donnent raison à ceux qui supposent que ce travail est l'œuvre de Phéniciens venus des côtes d'Europe. D'autres y voient une inscription plutôt hiéroglyphique qu'alphabétique et l'attribuent aux Chinois ou aux Japonais (2). »

Ces allusions ne seront perdues ni pour Court de Gébelin, ni pour le colonel Vallancey.

Après les prudentes observations des savants américains, nous tombons dans les plus étranges hypothèses.

Mathieu prétendit que l'inscription du Dighton Rock était l'œuvre des Atlantes et remontait à l'an du monde 1902. Il raconte à cette occasion comment In, fils d'Indios, roi des Atlantes, se rendant en Amérique pour faire un traité de commerce, fit souche dans le Céleste-Empire, au temps de Yao, quarante-huit ans après la submersion de l'Atlantide, dix-huit cents ans avant l'ère vulgaire. Il ajoute que les caractères du roc sont ceux du système numérique des Chinois et qu'on les retrouve chez les Romains qui, par l'intermédiaire des Pélasges, les ont reçus des Atlantes (3).

Lorsque Gébelin reçut le dessin dont il est parlé plus haut, il rédigeait le travail dans lequel il entendait prouver que les Phéniciens ont fréquenté toutes les parties du globe. Ainsi prévenu, il vit dans ce document une nouvelle preuve en

---

(1) *Letter from Wintrope at Hollis* citée par MICHAEL LORT (Archeologia, t. VIII, pp. 296, 297), et par RAFN, *Ant. Amer.* pp. 375, 376.

(2) MICHAEL LORT, Op. cit., t. VIII, p. 298.

(3) WARDEN, op. cit., p. 70.

faveur de son système et écrivit avec enthousiasme : « Il » semble arriver du Nouveau Monde tout exprès pour » confirmer nos vues sur l'ancienne communication de » l'Ancien et du Nouveau Monde. »

Sans hésitation aucune, il attribue à cette inscription une origine phénicienne et donne de son opinion les explications les plus ingénieuses.

Selon lui, elle représente trois scènes : l'une passée, l'autre présente et la troisième future.

Le passé est indiqué, dit-il, par quatre figures groupées avec beaucoup d'intelligence et indiquant manifestement une origine tyrienne ou carthaginoise.

La première représente *Pri-Ape,* dieu de la fécondité ; elle signifie que les navigateurs venaient d'un pays abondant en toutes choses. La seconde est un hibou, symbole de Minerve, signe de la supériorité artistique des étrangers. La troisième est une tête d'épervier, animal qui, chez les Egyptiens et les Phéniciens, était l'emblême des vents, surtout du vent du Nord, nécessaire pour aller d'Europe en Amérique. La quatrième est une représentation très-caractérisée du petit Télesphore, divinité de l'heureux événement.

Nous avouons humblement ne pas reconnaître, dans la planche de Court de Gébelin, une seule de ces quatre figures.

La seconde scène, dit l'ingénieux écrivain, est placée sur le devant de l'inscription et se compose de deux animaux « armés de bannières et de banderolles qui flottent au gré du vent. » L'un est le cheval, emblême de Carthage, qui symboliserait le navire des étrangers. L'autre est le castor, emblême de l'Amérique, que l'on ne peut méconnaître à sa queue longue et plate. L'accord qui règne entre ces animaux prouve une entente heureuse entre les deux nations.

Nous voyons bien l'animal que l'auteur prend pour un castor, mais nous cherchons vainement quelque chose qui ressemble à un cheval.

Au-dessus de cette scène, Court de Gébelin voit un terrain

clos, percé de portes au nord, à l'est et au midi. Dans ce terrain habitent les indigènes. Un triangle, orné d'une croix, indique le campement des étrangers. A droite du triangle, il distingue un navire avec sa proue, sa poupe, son mât et son gouvernail.

La planche de Greenwood ne se refuse pas absolument à cette interprétation, mais celle de 1830 ne donne rien qui ressemble à un navire.

Dans le centre de l'inscription, Gébelin reconnaît des lettres phéniciennes. Malgré la subtilité de son raisonnement, il ne réussit pas à nous faire partager sa conviction.

La troisième scène est représentée par le buste colossal d'une divinité. Le voile est tiré, le prêtre est déjà prêt, un marin s'avance avec empressement pour consulter l'oracle au sujet du retour dans la patrie. Un « papillon, emblême de retour et de résurrection », voltige sur le bras du dieu et présage évidemment une réponse favorable. On est tout étonné que le perspicace écrivain n'ait pas aussi vu le navire phénicien courir sur les vagues de l'Atlantique, passer les Colonnes et faire dans le port de Tyr ou de Carthage sa triomphante entrée.

En réalité il y a un buste et un petit personnage qui paraît avoir des jambes. Quant au prêtre, au voile, au papillon, ils n'ont jamais eu d'existence que dans l'imagination de Gébelin (1).

Loin donc de partager l'enthousiasme du savant écrivain, nous dirons comme M. Paul Gaffarel : « Ces explications » dénotent une grande subtilité d'esprit, mais elles sont » parfois bien puériles. A force de vouloir trop prouver, » Gébelin s'est égaré (2) ». On doit dire à son honneur qu'il

(1) COURT DE GÉBELIN, *Monde primitif, analysé et comparé avec le monde moderne ;* Paris, 1781, t. VIII, pp. 13, 14, 561-567.

(2) M. PAUL GAFFAREL, *Étude sur les rapports de l'Amérique et de l'ancien continent avant Christophe Colomb ;* Paris, Thorin, 1869, p. 130.

était de très-bonne foi. Pressé par le colonel Vallancey, il finit par avoir des doutes et même par avouer tacitement son erreur. Sans une mort prématurée, il aurait probablement repris son étude et donné du Dighton Rock une explication tout autre que la première.

Deux ans après la publication du huitième volume du *Monde primitif*, en 1783, le Rév. Ezra Stiles soutînt le même thême dans un sermon qu'il prononça devant Jonathan Trumbell, gouverneur du Connecticut, et devant l'Assemblée générale de cet État.

Stiles tenait pour parfaitement authentique et d'un effet certain la malédiction prononcée par Noé contre son fils Cham. Cham et ses descendants devaient être à perpétuité les serviteurs des serviteurs de Sem et de Japhet.

Une partie des fils de Cham, établis en Afrique, avaient servi, en Europe et en Asie, les fils de Sem et de Japhet. D'autres, fixés dans la terre de Chanaan, avaient dû s'enfuir devant Josué et les Israélites. Ils avaient erré à l'aventure, longtemps, au gré de la colère divine, et pris terre sur les côtes d'Amérique pour nous apparaître de nouveau sous le nom d'Indiens. La preuve de cette immigration résultait expressément des caractères puniques gravés sur plusieurs rocs du Massachussetts et, subsidiairement, de l'asservissement progressif des Indiens.

D'après le docteur Stiles, la terre d'Amérique était une extension du territoire attribué à Japhet et les Japhétistes la devaient occuper comme ils avaient occupé l'Europe.

En sa qualité de chrétien, le bon docteur ne pouvait ouvrir les bras à des hommes maudits par Noé dans la personne de Cham, leur ancêtre putatif; en sa qualité de libéral, il ne pouvait conseiller « un injuste esclavage ». Que faire? L'ingénieux prédicateur trouva ce moyen, un peu radical, mais de droit, paraît-il, pour les fils de Japhet,

d'extirper d'Amérique tous les Américains (1). Il ignorait peut-être que Las Casas avait marqué d'un fer rouge les bourreaux de l'Amérique du Sud.

Court de Gébelin ne se doutait guère qu'en attribuant aux Phéniciens les caractères du Dighton Rock il fournissait un argument aux prédicateurs anglo-saxons pour la destruction des Indiens.

Yates et Moulton ont soutenu la même hypothèse parce qu'ils voyaient dans l'inscription un triangle, un trident et des signes qui avaient une certaine ressemblance avec les lettres phéniciennes (2). Ils pouvaient ajouter hardiment que le passage en Amérique des navigateurs phéniciens n'est point douteux ; mais cela n'aurait pas prouvé que l'on doit à ces navigateurs l'inscription du Dighton Rock.

Le colonel Charles Vallencey, le victorieux adversaire de Court de Gébelin, ajoute une nouvelle hypothèse à celles déjà rappelées.

D'après Gébelin, dit-il, la langue algonquine et le vieux scytho-irlandais seraient identiques ; ce dernier est punique : donc l'algonquin est également punique.

Le colonel dit aussi avoir appris de Cook, King et autres navigateurs que les Irlandais descendent des anciens Scythes d'Arménie, que ceux-ci étendirent leur puissance de l'est du Tibet à l'ouest de la Sibérie et purent envoyer en Amérique des essaims de population.

On regarde maintenant comme certain que, dans les temps préhistoriques, le nord-est de l'Asie a débordé sur les rives opposées du nouveau continent. Faut-il en conclure que

---

(1) MICHAEL LORT, apud *Archeologia*, vol. VIII, 1787, pp. 290, 291, note.

(2) JOHN YATES AND W. MOULTON, *Hitory of the state of New-York. including its Aboriginal and Colonial Annals* ; New-York, Geodrich, 1824 et 1826, t. I, p. 86.

ces émigrés ont fait soit le périple, soit la traversée de l'Amérique? Ce serait vraiment trop aventureux. D'après ce qu'il est permis de conjecturer, ils ont suivi les côtes et se sont avancés d'étape en étape jusqu'à l'Amérique centrale et au Pérou. Quant aux navires que les traditions indigènes font aborder sur les côtes orientales, ils ne pouvaient venir que de l'Europe ou de l'Afrique.

Cette considération n'a pas frappé le colonel Vallancey.

Il regarde comme identiques les caractères du Dighton Rock et ceux relevés par Strahlenberg, en Sibérie, sur un bloc posé verticalement près du fleuve Iéniseï. Il en conclut que l'inscription du Taunton fut gravée par un peuple lettré qui passa de Sibérie en Amérique. Il ajoute que ce peuple fut en partie détruit par de grandes hordes de Tartares vagabonds qui le suivirent et furent les pères des sauvages Indiens d'aujourd'hui (1).

Ces affirmations du colonel Vallancey ne reposant sur aucune preuve, il est permis de ne pas s'y arrêter. Il suffit d'ailleurs de comparer le dessin de Strahlenberg avec celui de Greenwood ou de la Société historique de Rhode-Island pour se convaincre que les deux inscriptions ne sont pas de même origine.

Dans la première, les caractères sont alphabétiques, simples et composés, parfaitement nets, de forme savante et semblent devoir être lus de droite à gauche, ce qui serait l'indice d'une origine orientale. Dans la seconde, l'artiste vise au rébus et paraît ignorer complètement l'art du dessin.

Rien d'ailleurs, dans l'une ni dans l'autre, ne ressemble aux inscriptions phéniciennes qui sont parvenues jusqu'à nous (2).

---

(1) Vallancey, *Op, cit., Archeologia*, t. VIII, pp. 304-306.

(2) Dans une inscription phénicienne du désert de Sinaï on voit un homme, un cheval et deux chameaux. Ces figures sont d'un tracé enfantin. On ne peut cependant pas se méprendre sur leur signification. (*Transactions philosophiques*, t. LVI, pl. III. — Court de Gébelin, *Monde primitif*, t. III pl. XIX.)

Un demi-siècle après le colonel Vallancey, au mois de novembre 1838, Moreau de Dammartin découvrait, dans le monument de Taunton, un fragment de la sphère céleste orientale, un thême astronomique pour le 25 décembre, à minuit, époque du solstice d'hiver. Il jugeait, sur le dessin de Stephen Sewell, que l'inscription se divisait en six groupes représentant : 1° Les constellations voisines du pôle de l'écliptique ; 2° Une formule égyptienne ; 3° Le navire Argo, la Vierge, l'Hydre et le Bouvier ; 4° Le Bélier et Pégase ; 5° Les décans personnifiés du signe du Capricorne ; 6° Une date astronomique.

Il a remarqué, dans le haut de l'inscription, deux triangles semblables opposés par le sommet dont les lignes communes se coupent à angle droit. Ce lui fut un trait de lumière. Ces deux lignes étaient deux méridiens passant l'un par la Vierge et le nez de Pégase, l'autre par le Taureau et la massue d'Hercule. Six points noirs placés par Sewell autour de l'angle supérieur du triangle de droite figuraient la Grande Ourse.

Outre que les six points de Sewell sont déplacés et réduits à quatre dans le dessin de 1830, leur disposition ne rappelle nullement celle des sept étoiles de la Grande Ourse. Des quatre qui doivent indiquer le corps, trois sont sur la même ligne ; ceux qui devraient marquer la queue sont réduits à deux. Cette difficulté n'arrête pas Dammartin. Il prend, pour en faire l'étoile β, l'un des trois points placés sur la même ligne, puis il ajoute le point qui doit représenter l'étoile ϵ de la queue.

Avec une telle liberté d'interprétation il avait le choix des méridiens et des constellations. Il se croit assez sûr cependant pour dérouler autour de son pôle les anneaux du Dragon. Ce tracé nous paraît d'une hardiesse excessive, car le Dragon, ce semble, ne pouvait être omis dans une carte du pôle céleste.

La figure que Gébelin prit pour un navire phénicien devient

le navire Argo, que rien d'ailleurs ne rappelle dans le dessin de 1830.

Dans la divinité phénicienne de Gébelin, Moreau voit un signe du Zodiaque : la Vierge. Le petit personnage qui fut un matelot est maintenant Horus, fils de la Vierge. Une figure informe qui n'a pas laissé de trace dans le dernier dessin, ne peut être que le Bouvier, père et nourricier d'Horus. L'espèce de Trident placé sur le sein de la Vierge est un *menn* antique formé des dix-neuf étoiles de cinquième et de sixième grandeur qui dominent l'étoile Vindemiatrix.

Dammartin reconnaît Pégase dans l'animal à longue queue que Gébelin prenait pour un castor. Quant aux personnages de gauche, ils représentent les décans du signe du Capricorne.

Rien n'arrête l'ingénieux écrivain. Les lignes s'infléchissent ou se redressent, se rapprochent ou s'éloignent, suivant les besoins des figures qui doivent entrer dans son thême. Il demande des arguments à tous les temps et à tous les lieux.

Après avoir admis que l'inscription du Dighton Rock est l'œuvre de marins venus d'Europe ou d'Afrique et avoir écrit, comme plusieurs autres, le nom des Phéniciens, il cherche des preuves de sa théorie dans les monuments astronomiques des Chinois, des Scandinaves et des Chrétiens. Les Chinois ont abordé en Amérique, mais au Ve siècle de l'Ère vulgaire et par les côtes occidentales (1). Qu'ont à faire ici leurs cartes célestes? On peut se faire la même demande pour les quelques thêmes astronomiques gravés au moyen-âge, sur la pierre, par les Scandinaves. Quel rapport pourrait exister entre un fragment d'astronomie phénicienne et les cartes qui donnent aux quadrilatères des Ourses les noms de Petit Cercueil, de Grand Cercueil, de Cercueil de Lazare ?

---

(1) *Fusang or the discovery of America by chinese buddhist priests in the fifth century*, by CHARLES LELAND ; London, Trübner, 1875.

La Bibliothèque nationale conserve une très-belle carte intitulée : *Cœli stellati christiani hœmisphærium prius*, dans laquelle on voit la Barque de saint Pierre à la place de la Grande Ourse et saint Jérôme à la place du Cocher ; saint Paul, sur le trône de Persée, toucher presque de son glaive le chef de saint André, qui est substitué au Taureau ; Magdeleine, chastement vêtue, remplacer Cassiopée et regarder le sépulcre qui détrône Andromède ; saint Pierre, qui tient lieu du Bélier, tourner le dos à saint Mathias, qui fait les Poissons. Ces astérismes valaient assurément les anciens, mais c'est seulement au VIIIe siècle que Bède et quelques théologiens astronomes ont eu l'idée de christianiser le ciel, et cette vaine tentative n'a rien de commun avec un thême astronomique attribué aux Phéniciens.

Les groupes 2 et 6 ne sont pas plus heureusement expliqués que le reste.

Le premier, qui occupe le centre de l'inscription, est ainsi reproduit par Stephen Sewell :

Moreau de Dammartin, nous ne savons sur quelle autorité, l'augmente d'un signe et le lit de droite à gauche en le coupant comme suit :

Transformant ensuite plusieurs fois chacun de ces signes, il en tire la formule égyptienne : EM-CHAI-EN-NE-NOUTE, qu'il traduit par : *Ecriture sacrée*, *lettres divines*. Dans cette traduction, les trois X sont la marque du pluriel et l'S est le signe du féminin.

Si l'interprétation de Dammartin était exacte, ce serait

assurément par le plus grand des hasards, attendu que le dessin de Sewell est incomplet d'une lettre et d'un mot tout entier, outre que plusieurs de ses caractères diffèrent de ceux donnés par la Société historique de Rhode-Island, dont le travail doit seul faire autorité.

Le dernier groupe est le monogramme placé au-dessus du buste de femme. Moreau lui donne, comme au précédent, une origine égyptienne. C'est, dit-il, un hiéroglyphe hiératique qui doit donner l'époque astronomique marquée par la disposition des astres gravés sur le monument. Il l'explique aussi, tout en reconnaissant qu'il est incomplet du signe qui devrait donner le quantième (1).

En résumé, l'œuvre de Moreau de Dammartin est savante, subtile, d'une merveilleuse témérité, mais absolument inadmissible. On ne peut la considérer que comme un jeu d'esprit.

Schoolcraft émet une opinion presque aussi singulière que celle du colonel Vallancey. Oubliant que les Indiens ignoraient l'usage du fer et même des pierres taillées qui ont donné leur nom à l'une des périodes de l'histoire de l'homme, qu'ils étaient conséquemment dans l'impossibilité de graver sur le granit des inscriptions comme celle de la Taunton River, le docte antiquaire a cru, d'après les récits du chef Chingwauk, que cette inscription rappelait un combat entre deux tribus indiennes (2). Dans une lettre du 23 février dernier, notre illustre ami, M. Francis Parkman, de Boston, nous faisait savoir que plusieurs savants américains partageaient l'avis de Schoolcraft.

Dans un article très-malveillant de la *Revue littéraire d'Iéna*, du 25 avril 1874, M. Peschel nous apprend que M. Lôher, de Munich, assure que l'historien Bancroft, *qui a*

---

(1) Moreau de Dammartin, *La Pierre de Taunton*, apud. *Journal de l'Institut historique*, t. IX, Paris, 1838, pp. 145-154.

(2) Lubbock, *L'Homme avant l'histoire*, trad. Barbier, p. 228.

trouvé la pierre, n'a jamais émis l'opinion que cette pierre offrît une preuve de la présence des Normands. Nous nous permettrons de faire observer au savant allemand que cette pierre était découverte, étudiée, depuis au moins cent cinquante ans, lorsque M. Bancroft, notre contemporain, a pu la voir ; que cet écrivain, d'une autorité très-contestable, est peut-être moins versé dans la littérature du nord de l'Europe que dans l'histoire des Etats-Unis d'Amérique, et qu'il n'a pas fait du Dighton Rock une étude bien approfondie. Nous ne pensons pas qu'il y ait lieu de s'arrêter à une opinion basée sur l'examen très-superficiel que M. Bancroft a fait du monument.

M. Peschel nous dit encore que M. Marsh « un très-savant américain, » s'est prononcé dans le même sens dans son ouvrage *Homme et nature*, publié à Londres en 1864. Nous avons déjà répondu à cela, en invoquant l'autorité d'Américains, qui furent aussi très-savants, que l'inscription du Dighton Rock présente des combinaisons qui portent l'empreinte du génie de l'homme ; qu'on y remarque la trace incontestable du fer, ce qui ne permet pas de supposer un travail des Indiens. Nous n'admettons pas, en conséquence, malgré l'opinion de MM. Bancroft, Lôher et Marsh, que cette inscription puisse être l'œuvre inconsciente de l'atmosphère ou des vagues de l'Océan, ni des indigènes, qui avaient pour uniques outils des os, des arêtes de poisson et quelques pierres grossièrement taillées.

Joachim Lelewel, qui était aussi un savant, prétendait, d'après Rafn et Magnusen, qu'on voyait sur ce monument : la figure de Thorfinn Karlsefn et de Snorre, son nouveau-né, distingué par le signe S ; le chiffre CXXXI, marquant le nombre des hommes d'équipage ; un bouclier blanc suspendu en signe de paix ; un taureau qui court (1).

(1) LELEWEL, *Mémoire sur les frères Zeni*, part. 3, § I, cité par M. Paul Gaffarel.

L'importante étude mise à contribution par Lelewel mérite ici une place d'honneur.

Sur la demande de Carlo Rafn, l'habile runologue Finn Magnusen fit du Dighton Rock un examen approfondi.

Il reconnut tout d'abord que l'inscription est islandaise et l'œuvre de Thorfinn Karlsefn. On peut facilement le prouver, dit-il, même à ceux qui ne connaissent pas les inscriptions lapidaires islandaises encore inédites ou peu répandues dans le monde savant.

Il admet que le groupe CXXXI représente le nombre des hommes emmenés par Thorfinn dans le Vinland. Comme après lui Carlo Rafn, il traduit CXXXI par 151. Les deux savants auteurs raisonnent ainsi : les anciens Scandinaves avaient la centaine de dix dizaines et celle de dix douzaines, qu'ils appelaient *stórt hundradh* ou grande centaine (1). Dans ce cas, le C vaudrait 120 et l'on aurait 120 + 31 = 151. En ajoutant à 151 le nombre des hommes qui suivirent Thorhall, on a 160, nombre égal à celui des compagnons de Thorfinn au départ du Groënland.

Si l'on traduit au contraire *hundradh* par 100, le nombre des hommes partis du Groënland ne sera plus que de 140 ; mais en retranchant 9 de 140, on a 131, nombre exprimé par le groupe CXXXI. Dans l'un et l'autre cas, dit Rafn, l'inscription lapidaire restera d'accord avec les codex.

Cette interprétation est fort ingénieuse ; cependant, pour des raisons que nous exposerons plus loin, nous ne l'admettons pas et nous donnons au nombre CXXXI la valeur qu'il a toujours eue dans la numération romaine.

Magnusen découvre dans l'inscription deux lettres :
La première, que nous ne savons pas retrouver, répond à l'N latine ; elle serait l'initiale et l'abréviation ordinaire de

(1) *Hundradh* h. l. centum majus intelligendum, quod duodecim decadibus constabat, cum centum minus decem tantum decades contineret. (Rafn, *Antiquitates americanæ*, p. 137, note *b*).

Nœrrœnir (Nord); la seconde, *madr*, au pluriel *medr*, aurait pour valeur épigraphique *Menn* (hommes). ᛁᛗᛉ signifieraient en conséquence *Hommes du Nord.*

Il voit entre ces lettres un signe, également invisible pour nous, que les runologues identifient avec le hiéroglyphe de *navire désemparé* (1). Cela lui fait conjecturer que les hommes du Nord vinrent au Massachussets dans un navire qu'ils désarmèrent après s'être construit des habitations fixes.

Le savant danois trouve ensuite le monogramme ᛗᚨ que reproduisent en effet presque tous les dessins du roc. C'est un rune complexe composé des lettres N, A, M, qui donnent *nám*, un dérivé du verbe *nema* (capere, occupare), mot convenant, par le son autant que par la signification, au mœso-gothique et au bas allemand *neman*, *niman* et au danois *nam*. Il existe aussi dans le vieux scandinave et dans le moderne islandais. *Nám* est souvent employé avec *land*, qui se place ordinairement en préfixe, contrairement à ce que faisaient parfois les anciens auteurs. En tout cas la valeur de *nám* ne laisse aucun doute et l'on peut admettre cette interprétation qu'en donne Magnusen : *Occupatio regionis sive territorii; — Terra ita occupata sive fundus in primi inventoris aut occupatoris possessionem redactus,* c'est-à-dire : Occupation du pays ou territoire ; — Terre occupée ou tombée en la possession du découvreur ou premier occupant.

Au-dessous du monogramme ᛗᚨ, Magnusen lit ◇R

---

(1) Dans un petit travail, curieux à plus d'un titre, un jeune Américain, M. R.-B. Anderson, admet l'existence de ce signe. Pour rendre son idée plus sensible, il a dessiné entre N M un petit bateau sans rames ni voiles. C'est une façon de traduire assez originale. *(America not discovered by Colombus. — A historical sketch of the discovery of America by the Norsemen, in the tenth century ;* Chicago, U. S. A., 1874, p. 61).

et arrive, par de savantes déductions, à traduire ces deux lettres par *Territoria a nobis occupata* et par *Coloniæ nostræ*, ce qui n'ajoute rien à l'idée exprimée par *nám*. Nous avons, jadis, admis cette interprétation; mais une étude plus approfondie nous a convaincu que ces deux lettres appartiennent au mot ᛜᚱᚠᛁᚾᛋ qui est reproduit illisiblement ou incomplètement dans tous les dessins antérieurs à celui de la Société historique de Rhode-Island.

Notre appréciation est confirmée par la description technique que Rafn a faite de cette partie de l'inscription. Reprenant les études successives de Cotton Mather, Greenwood, Wintrope, Kendall, Job Gardner et Bailies, ce savant restitue le mot ᛜᚱᚠᛁᚾᛋ qui se lit distinctement sur la planche de 1830. Il ajoute que, selon toute apparence, ce mot dut être précédé d'un *thau* maintenant effacé. Il lit en conséquence

ᚾᚨᛗ ᚦᛜᚱᚠᛁᚾᛋ,

mots islandais ou de l'ancienne langue scandinave qui annoncent que Thorfinn et ses compagnons, suivant le texte des Sagas, se proposèrent *at byggja landit*, c'est-à-dire d'habiter ou d'occuper cette terre après avoir accompli les rites de prise de possession.

Dans la partie supérieure de l'inscription, Rafn et Magnusen distinguent un casque renversé et un bouclier placé sur un pied en forme de queue de poisson. Selon eux, c'est le signe d'une occupation pacifique. Magnusen trouve une confirmation de cette hypothèse dans le taureau gisant ou se reposant que l'on voit sous le nom de Thorfinn. Pour cet auteur, le taureau avait dû marcher tout le jour et ses traces marquaient, suivant une ancienne coutume islandaise, l'étendue des terres occupées. Pour Rafn, cet animal est celui qui joue un si grand rôle dans les sagas de Thorfinn.

Magnusen croit encore reconnaître dans l'inscription du Dighton Rock : le navire de Thorfinn mis à l'abri du vent ; Gudrida, qui tient en main les clefs de la maison conjugale ;

Snorre, fils de Thorfinn et de Gudrida; les CXXXI Scandinaves venus au Vinland; un coq, qui indique, par son chant, le repos domestique, la paix; Thorfinn, qui s'arme à la hâte, devant sa demeure, pour repousser une vigoureuse attaque des Skrellings ou Esquimaux. Rafn voit, dans les deux personnages de droite, des Skrellings, et, dans les lignes qui s'enchevêtrent dans leur voisinage, des arcs, des flèches et des projectiles. L'éminent écrivain confirme son interprétation par la lecture de nombreux monuments découverts dans les pays scandinaves (1).

Moins hardis que Court de Gébelin et Moreau de Dammartin, Rafn et Magnusen ne veulent pas hasarder l'interprétation d'une partie des inscriptions cryptographiques. Malgré cette réserve, preuve de savoir et de bonne foi, nous nous permettrons de ne pas admettre toutes leurs explications.

M. Paul Gaffarel, plus radical que nous, persiste à croire que le roc de Taunton restera probablement une énigme indéchiffrable (2).

Warden, qui étudia cette inscription sur la peinture de Kendall et le dessin fait en 1788 par James Wintrope, est à peu près du même avis. « Il est difficile, » dit-il, « de » découvrir dans ces étranges figures triangulaires des têtes » humaines, des caractères phéniciens ou des preuves de » l'origine des peuples de l'Amérique (3). »

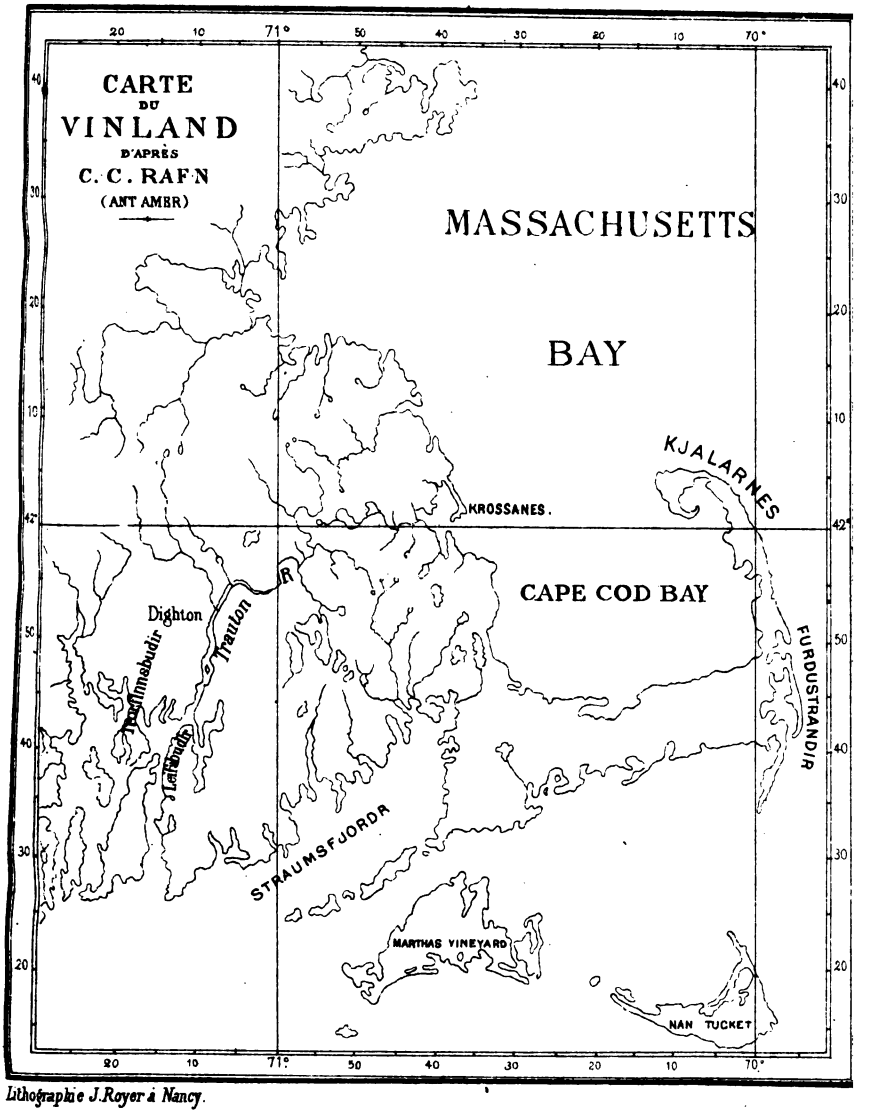
En 1830, trois ans après l'époque où Warden écrivait, la Société historique de Rhode-Island a fait du Dighton Rock une étude complète en vue du grand travail de Carlo Rafn, l'illustre secrétaire de la Société royale des antiquaires du Nord (4). On avait alors retrouvé, depuis quelques

(1) RAFN, *Antiquitates americanæ*, pp. 378-396.

(2) M. PAUL GAFFAREL, *op. cit.* p. 130.

(3) WARDEN, *op. cit.*, pp. 69, 70.

(4) Lettre du 30 novembre 1834 de MM. John Howland, président, et Thomas H. Webb, secrétaire de *Rhode-Island-Historical-Society*, ap. C.-C. RAFN, *Antiquitates americanæ*, pp. 361-371 et fig. IX de la pl. XII.



Lithographie J. Royer à Nancy.

(Congrès international des Américanistes, T. I. p. 186.)

années, la saga de Thorfinn Karlsefn, que l'on croyait perdue.

Cette importante pièce, qui semble avoir échappé aux savantes investigations de M. Paul Gaffarel, projette une vive lumière sur le dessin de 1830 et, sauf erreur, résout en faveur des Scandinaves la question du *Dighton Writing Rock*.

III.

D'après cette saga, Thorfinn Karlsefn, dont plus d'un ancêtre avait porté la couronne dans les pays scandinaves, vint, en 1006, trafiquer en Groënland. Il fut reçu par Leif le Fortuné dans la vaste demeure de Brattahlida, sur l'Eriksfjord. En 1007 il épousa la belle Gudrida, fille de Thorbjorn, veuve de Thorstein, fils d'Erick le Rouge.

La même année, au printemps, il mit à la voile avec 160 hommes pour aller au Vinland, contrée au-delà des mers déjà vue par les colons groënlandais.

Le bras du Gulf Stream qui monte le long des côtes occidentales le porta dans le détroit de Davis; pris alors par le courant polaire qui suit les côtes du Labrador, il fut ramené au Sud, vit le Helluland (Terre-Neuve), le Markland (Nouvelle-Ecosse), le cap Kjalarnes (Cod), et s'engagea dans le Straumfjord (Buzzard's bay) où il prit terre et construisit des logements.

Au printemps de 1008, Thorhall, l'un de ses compagnons, partit avec neuf hommes, dans la direction du Nord. Un vent d'Ouest le saisit à la hauteur du New-Hampshire et le jeta sur les côtes d'Irlande, où les habitants le firent esclave. Lescarbot nous apprend que plus tard, à la fin du XVIe siècle, le marquis de la Roche fut porté, par une même fortune, de l'île de Sable aux côtes de France.

Quelques jours après le départ de Thorhall, Thorfinn, suivi de 131 hommes, allait chercher à l'Ouest, dans le Vinland, les maisons construites jadis par Leif le Fortuné.

Vingt hommes restaient dans le Straumfjord.

D'après les indications des sagas, Thorfinn prit terre sur la rive orientale de la Taunton river, dans un lieu qu'il nomma *Hop*, mot islandais qui signifie : petite baie formée par une rivière et, par extension, rivages d'une petite baie.

Il se mit en relation avec des Skrellings ou Esquimaux.

Dans le courant de l'automne, Gudrida le rendit père d'un fils qui reçut le nom de Snorre.

Plus tard, un taureau mis en liberté sortit tout-à-coup du bois en courant et mugissant et fit si grand'peur aux Skrellings qu'ils se sauvèrent en emportant leurs marchandises.

Ils entrèrent en défiance contre les Normands et ceux-ci ne sûrent pas les convaincre de leurs pacifiques intentions.

Cette malheureuse aventure se termina par une rencontre dans laquelle Thorfinn perdit deux hommes et l'espoir de rester en paix dans le pays. Il résolut dès lors de retourner dans sa patrie, mais non sans avoir exploré cette belle contrée, l'un des paradis terrestres de l'Amérique du Nord. Il eut aussi la pensée d'y perpétuer par un monument le souvenir de son passage.

En quittant Mount-Hop Bay, après trois ans de séjour, Thorfinn retourna dans le Straumfjord pour continuer ses explorations, peut-être pour s'y établir, car il n'en partit qu'à la suite de discussions qui pouvaient être le prélude d'une catastrophe.

Presque dès son arrivée il laissa dans le campement Gudrida, Bjorn son lieutenant, et cent hommes. Avec Snorre, Thorbrandson et quarante hommes, il partit dans la direction du Sud (1).

Il avait donc alors 140 hommes, neuf de plus qu'il n'en conduisit aux maisons de Leif (Leifsbudir), onze de plus qu'au

(1) GABRIEL GRAVIER, *Découverte de l'Amérique par les Normands au Xe siècle ;* Paris, Maisonneuve, 1874, pp. 71-107.

retour. Il est clair que, des 151 hommes qui lui restaient après le départ de Thorhall, vingt avaient dû rester dans le Straumfjord.

Nous insistons sur ce point, très important, parce qu'il n'avait pas été remarqué avant la publication de notre travail sur la découverte de l'Amérique par les Normands.

IV.

Si maintenant on examine, avec ce récit sous les yeux, l'inscription du Dighton Rock, on verra cette inscription livrer, sans difficulté, une partie notable de son secret.

Au centre, on lit distinctement le mot ◇RFIN⊆, restitué par Carlo Rafn.

Le losange qui forme la première lettre est l'O étrusque, fréquemment employé par les graveurs francs et anglo-saxons du VIIe et du XIIe siècles. La dernière lettre est une S (1).

On a donc ORFINS, mot si peu différent de THORFINS ou THORFINN, que nous y joignons sans hésiter, comme l'a fait Rafn, une lettre ⊅ que le flot et la pluie doivent avoir effacée.

Ce nom porte naturellement à croire que le reste de l'inscription s'applique au récit des sagas; que Magnusen et Rafn ont eu raison d'y voir des caractères alphabétiques, des signes idéographiques et cryptographiques qui se rapportent aux aventures des Scandinaves dans le Massachussetts.

Au-dessus et à droite du mot ORFINS on lit, en chiffres romains, CXXXI.

Le C a la forme du gamma majuscule.

Magnusen et Rafn, comme on l'a vu plus haut, § II, donnent

(1) L'O et l'S ainsi formés se trouvent dans la légende d'un sceau de Guillaume-le-Bâtard.

à cette lettre la valeur de *hundradh*, grande centaine ou centaine de dix douzaines.

Cette interprétation ne nous paraît pas résulter du texte que Rafn a publié de la saga de Thorfinn.

On lit à la page 137 : Their hôfdhu alls 40 manna ok hundradh, er their sigldu til Vestribygdhar, ok thadhan til Bjanneyjar, passage traduit : *Omnino centum et sexaginta homines erant, cum ad Vesthygdam navigarunt, et inde ad Bjarneyam.*

Plus loin, page 169, le texte porte : A skipum theirra var fjörutigi manna annars hundradhs, ce qui est rendu par : Navibus eorum vehebantur centum et sexaginta viri.

Quand Thorfinn revint dans le Straumfjord, après quatre ans de séjour en Amérique, ses compagnons étaient encore au nombre de 140, mais pour exprimer la centaine de ce nombre, l'auteur ne se sert plus de l'adjectif *hundradh*. Il dit, parlant de ceux qui restèrent avec Bjarn et Gudrida : 10 tigir manna *(unacum decem hominum decadibus)* ; parlant de ceux qui suivirent Thorfinn et Snorre dans leur excursion au sud : 40 manna *(quadraginta hominibus)* (1).

Karlsefn ayant perdu 11 hommes (9 emmenés par Thorhall, 2 tués par les Skrellings), il ne pouvait en avoir encore 140 qu'à la condition d'en avoir emmené du Groënland 160.

D'un autre côté, s'il s'était fait suivre à Leifsbudir par les 151 hommes qui lui restèrent après le départ de Thorhall, ce n'est pas 140 mais 149 qu'il aurait eus en revenant au Straumfjord. Cette particularité nous porte à croire que le C du nombre CXXXI vaut cent et non *hundradh* ou 120.

Les Scandinaves, hommes d'une grande rectitude d'esprit et déjà littéraires, pouvaient-ils emprunter la numération romaine pour l'appliquer d'une façon tout-à-fait inintelligible ? Alors qu'ils avaient une centaine ordinaire et une grande

(1) Ant. Amer. p. 157.

centaine, pouvaient-ils donner au C la valeur de 120, conserver à l'X la valeur de 10 et à l'I la valeur de 1? Cela n'est pas supposable. On trouverait peut-être, en cherchant bien, que la centaine de dix dizaines pénétra dans les pays scandinaves avec la numération romaine.

Nous remarquerons encore que la différence pouvant résulter de l'interprétation du C correspond exactement au nombre XX placé sur la droite de la planche, à côté d'un signe qui affecte la forme du rune *kaun*, au-dessus de la lettre islandaise *thau*.

Le *kaun* a pour valeur épigraphique *enflure*. Réuni au chiffre XX il peut signifier que 20 hommes de Thorfinn avaient leur habitation au pied d'une colline.

Le *thau* s'explique par *navis, prora navis*. La ligne verticale du kaun, irrégulière et très-allongée, vient mourir près du *thau* et indique, ce semble, la route suivie par les colons pour se rendre du navire au lieu de leur établissement.

Nous pensons que ce groupe de l'inscription signifie que 20 hommes de Thorfinn sont restés dans les habitations du Straumfjord, tandis que le reste de la troupe s'établissait à Leifsbudir, sur la Taunton River.

Comme conséquence, nous traduisons par 131 le groupe CXXXI.

A la suite de ce groupe vient le monogramme que nous traduisons, comme Rafn et Magnusen, par *Occupation du pays ou territoire*. Ce monogramme est suivi du rune *madr*, au pluriel *medr*, signe idéographique de *menn*, hommes (1).

La seconde partie alphabétique de l'inscription peut donc se traduire ainsi :

CXXXI HOMMES ONT OCCUPÉ CE PAYS
AVEC THORFINN.

(1) RAFN, *Antiquitates americanæ*, pp. 379-381.

Il y a d'autres signes que Rafn et Magnusen ont pris pour des lettres. Ne pouvant les déchiffrer avec certitude, nous nous dispensons de les interpréter.

Quant à la partie cryptographique, il est difficile d'en saisir le sens exact.

Nous pensons, toutefois, que le buste pris par Court de Gébelin pour celui d'une divinité, par Moreau de Dammartin pour le signe de la Vierge, représente Gudrida, femme de Thorfinn, mère de Snorre, premier homme de race normande né sur la terre d'Amérique. Le rune *sol,* première lettre du nom de Snorre, nous fait reconnaître le fils de Thorfinn dans le petit personnage que l'un prenait pour un matelot phénicien, l'autre pour l'étoile Horus.

Dans l'animal qui, pour Gébelin, fut un castor, et, pour Dammartin, le Pégase céleste, nous voyons tout simplement le taureau dont la sortie intempestive a déterminé la guerre entre les Skrellings et les Scandinaves.

Dans les deux personnages de droite on reconnaîtra sans doute Thorfinn Karlsefn et son ami Snorre Thorbrandson.

Verra-t-on un simple jeu de la nature, un caprice du hasard dans ces lettres, ces chiffres et ces figures qui cadrent si parfaitement avec les indications des sagas ? Nous ne le pensons pas. Nous croyons fermement, au contraire, que si le Dighton Rock garde encore une partie de son secret, il nous apprend au moins, d'une manière certaine, que, tout au commencement du XIe siècle, les Scandinaves ont planté leurs tentes en Amérique, sur les rives de la Taunton River.

M. Lucien Adam donne lecture d'un travail de M. **Castaing**, intitulé *Un rêve de Christophe Colomb.*

I.

Au milieu du XVe siècle, un cri de détresse parcourt l'Europe : Constantinople a succombé, le boulevard de l'antique civilisation est aux mains des barbares.

Événement dès longtemps prévu : aux yeux du grand nombre, c'est le dernier épisode d'un fait accompli. Si on eût cru à son importance, toute la chrétienté se serait levée contre l'envahisseur ; mais on avait déjà fait la part des sacrifices et des efforts inutiles. On attendit un résultat qui ne fut pas lent à se produire. Jusqu'alors divisée, la puissance des Osmanlis acquit une cohésion inattendue ; de l'Égypte à l'Oural, elle éleva une barrière insurmontable entre l'Europe et l'Orient. Les communications incomplètes, que les alternatives de trêve et de guerre laissaient subsister d'une façon précaire furent supprimées et l'on fut désormais sans rapport avec les Indes, le pays des épices et de l'or, la patrie des riches produits intertropicaux. Cette pénurie fut d'autant plus sensible qu'elle se fit sentir précisément lorsque le réveil de l'esprit public imprimait aux besoins du luxe une activité inconnue.

Christophe Colomb, qui n'avait pas vingt ans à l'époque de la catastrophe, fut bientôt à même d'en apprécier les effets : fils d'un industriel, né au milieu d'une population de marins, officier de marine, il vit les transactions décroître et entendit les plaintes et les malédictions dont on chargeait le Turc, auteur de tous ces maux ; son patriotisme prit la couleur religieuse qui dominait alors ; dans sa pensée, le désir de délivrer le Saint Sépulcre ne se sépara pas sans doute de celui de rendre à sa patrie l'ancienne prospérité.

C'est ainsi que s'élabora confusément le grand problème qui devint l'objectif de toute sa vie : « Trouver le chemin le plus court pour arriver aux Indes, pays des épices. » Toutefois, il ne paraît point que cette formule se fût encore dessinée avec netteté dans son esprit, au moment où, âgé déjà de trente-cinq ans, il fut conduit à s'établir en Portugal, en 1470. Quinze années d'un séjour, interrompu par de fréquentes excursions, mais qui le ramenaient constamment à Lisbonne, en firent, pour ainsi dire, un citoyen du pays.

Le Portugal, qui possédait alors la première marine du

monde, était entré plus profondément qu'aucune autre nation dans la voie des explorations maritimes ; des bulles papales lui assuraient le privilège des conquêtes à réaliser sur les peuples que la foi n'avait pas éclairés. Sa direction préférée était celle du Sud, le long des côtes occidentales de l'Afrique.

Dès 1402, le normand Jean de Bethencourt avait ouvert la voie par la découverte des Canaries, au profit de la Castille. Les Portugais avaient pris successivement les Açores, les îles du Cap-Vert, des postes sur les côtes de Guinée signalés un siècle plus tôt par les navigateurs de Dieppe. De Sierra-Leone, ils avaient coupé la ligne et gagné l'extrême Sud ; enfin, en 1487, Barthélemy Diaz doubla le cap de Bonne-Espérance déjà connu depuis trente ans sous un autre nom, constata la forme triangulaire de l'Afrique et la route à suivre le long de Madagascar, pour rejoindre l'Asie. Dès lors, le problème du passage aux Indes était, pour ainsi dire, résolu ; il ne fallait qu'oser se lancer dans la mer Érythrée. Lorsque Vasco de Gama tenta l'entreprise, dix ans plus tard, le Nouveau Monde occidental était déjà signalé par les deux premières expéditions des Espagnols.

II.

Ce mouvement des navigateurs portugais échappa d'autant moins à Colomb qu'il y prît une certaine part en visitant les établissements de la côte de Guinée, et qu'une portion de son temps fut employée à dresser des cartes géographiques, industrie dont il vivait ; mais, supposant que la voie par les eaux africaines était de beaucoup plus longue que celle qu'il avait imaginée, il se fortifia dans l'opinion que l'on devait opérer dans un sens opposé, et selon ses expressions, « qu'il fallait chercher l'Orient par l'Occident et passer en droite ligne au pays où naissent les épices. »

Un habile médecin de Florence, Paul Toscanelli, qui était

en même temps un grand érudit, accueillit ses théories, les aida à sortir du vague où elles flottaient encore et lui en facilita l'exacte expression ; il fit mieux, en ménageant à Colomb, par ses amis, l'entrée de la Cour, le navigateur génois put successivement exposer aux deux rois Alphonse V et Jean II les idées auxquelles il venait de s'arrêter.

Les écrits de Colomb, ses journaux de route, sa correspondance ne laissant subsister aucun doute sur ses vues, il serait oiseux d'insister sur un point que les esprits les plus éclairés ont mis en lumière : Navarrête, Irving, Humboldt démontrent que Colomb n'a jamais cherché que la route des Indes et qu'il a cru l'avoir trouvée ; mais, plus attentifs aux motifs extrinsèques qu'aux sentiments intimes du grand navigateur, ils n'expliquent pas comment une carrière débutant sous des auspices aussi éblouissants, s'est abîmée dans le malheur et le marasme.

Parfaitement au courant des données de la géographie dans l'antiquité et au moyen-âge, Colomb sait qu'Aristote admit la sphéricité de la terre et l'existence probable de pays inconnus dans l'espace occupé par l'hémisphère opposé ; mais, quelle que soit l'influence du Stagyrite, son système n'a point les sympathies de Colomb.

L'autorité qui semble lui être la plus chère est celle du Cardinal Pierre d'Ailly dont le livre, *De imagine mundi*, remonte, par Roger Bacon, jusqu'aux Arabes. Or, au milieu du XIIe siècle, Édrisi émit l'opinion qu'entre les côtes occidentales de l'Europe et celles de l'Asie à l'Orient, il existe un océan de médiocre étendue sans solution de continuité. Colomb ne pense pas autre chose et se persuadant que « le globe terrestre est moins grand qu'on ne le croit », il admet, d'après les calculs de son ami Toscanelli, que de Lisbonne à Quinsay (Hong-Chéou-Fou) dans le Cathay, la distance est seulement de 26 degrés, soit 575 lieues marines, quelque chose comme celle de Lisbonne à Copenhague, ou de Cadix à Venise. Il annonce qu'à 750 lieues des Canaries,

il trouvera Cipango et les États du grand Khan, successeur de Tamerlan à l'Empire des Indes. Avec une pareille assurance, son projet est parfaitement combiné, et la longue inaction des puissances européennes n'a de justification que dans la répugnance qu'on éprouvait encore à se détacher des côtes et à se lancer dans l'inconnu de la mer Ténébreuse.

III.

L'œuvre de Colomb fut, quant aux résultats, la plus grande et l'une des plus fécondes des temps modernes : néanmoins, il n'est pas resté légendaire, le peuple l'ignore absolument, les savants le connaissent peu. Il avait cependant une partie au moins de ce qui fait les héros et les meilleurs : une belle prestance, une intelligence ouverte à tous les genres de savoir, une sagacité rare, le coup d'œil du génie, l'intuition de l'inspiré. Son cœur était ouvert, généreux, son âme profondément honnête et aucune tache ne pèse sur sa mémoire. C'est le plus grand des navigateurs : pourquoi voulut-il être autre chose ?

Ce qui domine en son caractère, c'est le sentiment religieux ; la racine en est dans un fond essentiellement ami du bien et de la vérité ; la manifestation extérieure tient de l'éducation et de l'époque, elle procède spécialement d'une imagination grandiose absorbant à grands traits le merveilleux. La nature l'enchante, les cieux l'attirent, la mer le fascine : son admiration croît et se renouvelle, elle n'a de limites que celles de son espérance, qui est indéfinie. Mais, au milieu de cette immensité qui l'éblouit et l'entraîne, il se retrouve toujours, il est le centre de tout : les événements de la vie se groupent dans un rapport de cause à effet autour de sa personnalité et il en tire la conviction d'une constante intervention de la Providence qui le garde, le protége, le conduit. J'ai trop dit : Colomb consent à être gardé, protégé, mais il oublie de se laisser conduire ; l'expérience n'y peut

rien, les leçons divines seront perdues, il mourra fidèle à ses théories vingt fois condamnées, aveugle aux bienfaits du céleste hasard.

Sa première et fondamentale visée, c'est la délivrance des Saints-Lieux : sous l'éclat des bruits étrangers, elle subsiste à l'état intermittent, comme ces dessins d'orchestre qui ramènent l'unité de sentiment au milieu des variations de la mélodie. Son second objet, celui qui émerge, c'est de répandre le culte de la Croix dans le monde nouveau qu'il découvrira. Les progrès de la Science, la prospérité du Commerce, la grandeur de son souverain ne lui sont pas indifférents ; en apparence, c'est à cela qu'il travaille, mais son cœur appartient aux deux premiers objets. A le voir poursuivre son idéal au milieu des réalités de l'existence la plus positive, on est tenté de le proclamer un sublime rêveur, mettant au service de Dieu en ce monde les intentions d'un génie dont il ne veut rien pour lui-même : c'est le champion désintéressé de la lumière, de la vérité, du progrès. Que ne puis-je conserver l'illusion jusqu'au bout ? Mais, hélas ! comment faire pour se dissimuler cette préoccupation personnelle, tenace sans consistance, immense sans profondeur, qui fit naître les obstacles sous ses pas et sema le malheur dans sa vie ?

Colomb veut être le premier de son temps et de tous les temps : c'est un rêve pour lequel il n'y aura pas de réveil. Il stipule l'anoblissement de sa race ; au titre de *Don*, il veut ajouter celui de Grand Amiral de l'Océan, la Vice-Royauté, les fonctions de Gouverneur général des pays à découvrir, la dîme de tous les revenus qu'ils produiront, est-ce assez ? non, il lui faut aussi le monopole de la colonisation et celui du commerce ; bien plus, il exige que tous ces droits portent également sur les contrées que d'autres découvriront après lui, et, comme s'il tenait à bien établir qu'il n'agit pas dans un intérêt social, humanitaire ou divin, il stipule enfin que ces avantages seront héréditaires, d'abord au profit de son

fils alors âgé de huit ans, puis de ses collatéraux portant son nom, de génération en génération.

Voilà sa faiblesse et le plus cruel de ses ennemis.

Colomb est-il donc un ambitieux, un avare, un homme d'argent ou de plaisir? Tant s'en faut: il ignore tous ces vices, et il n'en tirera point l'appui qui lui serait bien utile en un temps où l'on trouve plus de grandeur que dans le nôtre, à la surface, avec le même vide au fond. Colomb est un poète qui bâtit des châteaux sur les flots changeants; et sa tenacité d'esprit est si grande, que ces formes fugitives prennent à ses yeux la consistance de la réalité; il n'en démordra plus. La possession du pouvoir est au nombre de ses théories: il réalisera celle-là comme les autres: il croira tenir le pouvoir parce qu'il l'aura stipulé par contrat, l'exercer s'il réglemente minutieusement toute chose; au fond, il ne saura jamais s'en servir. L'or même, « qu'il proclame le maître de tout » ne viendra dans ses mains que pour accroître la somme de ses ennuis.

IV.

Ces prétentions paraissent d'autant plus déplacées, qu'elles lui sont exclusives: en aucun temps, navigateur n'en émit de semblables. Ses contemporains, Barthélemy Diaz, Vasco de Gama, Cabral, Pinzon, les Cabot, découvrent aussi de grandes terres sans y faire tant de façons. Heureux, s'il eût montré la même sagesse! En se renfermant dans son rôle de navigateur, en se consacrant tout entier à l'exécution de ses plans, il n'en marchait pas moins à la tête de son siècle, et il évitait les déboires que lui causèrent les soins politiques pour lesquels ses aptitudes étaient au moins contestables. Il était le premier des navigateurs, il fut le plus malheureux des hommes d'Etat.

Jean II, prince sage, essaya de le ramener à des vues plus modérées: ses ouvertures, plusieurs fois renouvelées,

n'eurent aucun succès. Comme toujours, Colomb s'obstina : après d'inutiles tentatives, à Gênes et ailleurs, il crut avoir remporté une grande victoire en imposant ses exigences au roi d'Aragon et à la reine de Castille : il ne se demanda pas si leur exagération ne les rendait pas impossibles ; si un chétif savant n'était pas insensé que d'aspirer à la vice-royauté d'un monde tout entier, si le monopole des découvertes, de la colonisation et d'un commerce sans limites ne dépassaient pas les forces d'un homme. Et quel homme aurait-il fallu ? Ce n'est pas Colomb, il lâchait la proie pour l'ombre.

L'alliance espagnole ne garantissait pas les avantages que le concours du Portugal aurait procurés. Colomb comptait sur la bienveillance de la reine Isabelle ; mais le trésor de Castille était épuisé par les guerres contre les Maures et celui d'Aragon ne pouvait disposer de grandes ressources. D'ailleurs, à cette époque, les sujets de la reine catholique n'avaient pas, au même degré que leurs voisins du Portugal, l'habitude des longs voyages maritimes ; leur naturel était moins sociable, peu endurant, orgueilleux au possible et jaloux. Pour eux, Colomb ne fut jamais qu'un étranger, dans un pays où le titre d'étranger est un motif de haine. En Portugal, au contraire, il était, pour ainsi dire, nationalisé ; il y trouvait d'abondantes ressources financières, la sympathie, la facilité des relations. Et cette Providence, dont il se croyait l'enfant chéri, est-ce donc sans motif qu'elle lui avait ménagé un stage de quinze années au sein du pays le plus apte à réaliser des projets que son sol avait vus éclore ?

Les inconvénients ne tardèrent pas à se manifester. Colomb eut grand-peine à composer ses équipages qui ne le suivirent qu'avec appréhension et répugnance. L'une de ses trois caravelles, requise d'autorité, était désemparée par le mauvais vouloir des armateurs. La première traversée fut une série de luttes morales, d'émotions pénibles. Mais enfin, le 12 octobre 1492, on découvre Saint-Sauveur. Un nouveau monde surgit, sous la forme d'îles enchantées, semées dans l'Océan,

comme des corbeilles de verdure. Cet aspect inattendu déroute d'abord les théories géographiques de Colomb ; mais plus tard, avec ses trois cent cinquante lieues de côtes, Cuba lui représente le continent asiatique : il se croit parvenu dans le Cathay de Marco Polo, il prépare ses lettres pour le grand Khan, auquel il dépêchera un jour Louis de Torres, juif baptisé « qui sait l'hébreu, le chaldaïque et un peu d'arabe. » Dès lors, sa conviction est tellement formée, qu'il ne craindra pas de faire jurer à tout son équipage que Cuba est la province de Mango, ce que Pierre de Lima, écrivain public, est prêt à démontrer, envers et contre tous, par les motifs les plus péremptoires.

Après trois mois d'étonnements et de prodiges constamment renouvelés, ces mauvais marins forcent Colomb à rentrer en Europe. Les quelques mois qui séparent cette expédition de la suivante sont la période heureuse de la vie du grand navigateur : c'est un triomphe auquel ne se mêlent ni pleurs, ni regrets. La route qu'il avait promise, il l'a trouvée : le monde nouveau qu'on n'osait espérer il le donne, et les espérances ne connaissent pas de bornes. N'ayant pas mis la main au pouvoir, il n'a pas commis de fautes ; on ne saurait où asseoir une accusation, l'envie est impuissante, la calomnie se tait.

Mais il faut parfaire cette œuvre merveilleuse. Colomb forme sa seconde expédition sur des proportions grandioses : on lui donne dix-sept navires dont il sera obligé de renvoyer les deux tiers, aussitôt qu'arrivé ; les immenses provisions qu'il croit embarquer pour les besoins de la colonie, sont absentes ou de qualité inférieure. Il avait demandé mille hommes, il en emmène quinze cents fort mal choisis. Simple navigateur, il aurait voulu quelques navires armés en découverte, il se serait préservé d'auxiliaires aussi dangereux qu'inutiles. Il découvre des îles nouvelles ; mais, au moment où il va donner à son exploration une direction sérieuse, il est arrêté, absorbé par les soins de son malheureux

gouvernement. Il n'y recueille que déboires : atteint lui-même de la maladie qui frappe son personnel débarqué, il demeure pendant cinq jours dans un état de catalepsie ; les procédés cupides et brutaux qu'il ne sait pas réprimer dans ses compagnons, occasionnent une guerre contre les indigènes ; des querelles intestines remplissent de luttes douloureuses les deux années 1494 et 1495. Enfin, le 11 juin 1496, il rentre obscurément à Cadix, sous l'œil du commissaire royal Aguada, qui est allé l'enlever à sa pauvre vice-royauté.

V.

Son découragement est si profond, qu'il songe un instant à se faire moine : affilié déjà au Tiers-Ordre de Saint-François, il porte l'habit en public ; mais le projet n'a rien de sérieux, la vie contemplative est trop opposée à ses tendances. Au premier appel de la reine, il accourt, il rentre en grâce, sollicite une troisième expédition, et enfin, le 30 mai 1498, il est à la tête d'une nouvelle escadre.

Cette fois, on arme en découverte : il n'y a que six navires, c'est tout ce que permet la pénurie du trésor. Les difficultés inouïes de l'armement lui ont montré une mauvaise volonté aussi intense en Espagne qu'au Nouveau-Monde : c'est le cas ou jamais de faire la part des difficultés, de se dérober à la jalousie, en renonçant à ces funestes honneurs qui froissent l'orgueil national, à ce gouvernement qu'on est résolu de ne lui laisser point exercer ; qu'il rentre dans sa sphère réellement glorieuse, qu'il redevienne le grand navigateur, libre et souverain à son bord ! Cette idée lui vient si peu, que son premier soin est de détacher de son escadre trois navires qu'il dirige de l'Ile-de-Fer sur Hispaniola. Avec les autres, il manœuvre au Sud, découvre le continent de l'Amérique méridionale au delta de l'Orénoque, et reconnaît le golfe de Paria. En s'abandonnant aux vents et au courant circulaire qui l'auraient porté le long de l'isthme

jusqu'au Mexique, il aurait facilement rempli une mission qu'il ne lui fut jamais donné d'achever. Mais, tout d'un coup, au début de son exploration, l'inquiétude le prend : il renonce aux découvertes fécondes qui auraient mis le sceau à sa popularité, et court chercher, dans Hispaniola, les ennuis de son triste gouvernement.

La colonie est dans l'état le plus déplorable : dissensions, insurrections, guerres, crimes et misère, rien n'y manque, et son autorité n'y peut remédier. En consignant tous ces désordres dans ses rapports aux Rois, il ne s'aperçoit pas qu'il donne la preuve de son incapacité administrative et militaire : en provoquant involontairement l'idée de son remplacement, il ne songe point à le demander afin de mettre à couvert sa responsabilité. Sa persévérance qui n'est plus qu'obstination, le conduit à l'absolue impuissance. Tandis que tant d'autres, Cabot, Gama, Pinzon, Cabral, Costaréal se couvrent de la gloire qui lui échappe, il perd deux années dans une pénible inaction, pactisant avec la révolte, subissant de la part de Roldan, un chef d'insurgés, des conditions si dures, que les biographes lui attribuent l'espoir que les Rois ne sanctionneront pas ce honteux traité. Complètement fourvoyé dans le labyrinthe de la politique et du gouvernement des hommes, ce grand savant n'a plus de recours qu'au Ciel, qui ne lui refuse pas ses consolations.

Le jour de Noël, 25 décembre 1499, il entend une voix d'en haut qui lui dit :

« Homme de peu de foi, relève-toi, que crains-tu ? Ne suis-je pas là ? Prends courage, ne t'abandonne pas à la tristesse et à la terreur ; les sept années du terme d'or ne sont point expirées. En cela comme en toutes choses, je prendrai soin de toi. »

En effet, la délivrance était prochaine, mais autrement qu'il ne l'entendait.

Roldan avait les qualités gouvernementales : prenant d'une main ferme la direction, il rétablit l'ordre et la prospérité.

Malheureusement pour Colomb, ce secours arrivait trop tard. Sentant la nécessité de mettre fin aux désordres qui leur étaient avoués, les Rois envoyèrent Bobadilla ; muni d'un blanc-seing, ce commissaire n'apporta dans sa mission ni formes ni ménagements ; peu après son arrivée, le vice-roi des Indes, inutilement chargé de fers, fut renvoyé en Espagne.

Ce n'est point ici le cas de constater l'iniquité des ordres et la criminalité de l'exécution ; les motifs des souverains espagnols et ceux de leurs conseillers sont indifférents à nos recherches, dont le but est uniquement d'établir la part que Colomb assuma dans ses propres désastres.

VI.

Cependant des imitateurs s'étaient levés.

Le premier fut Hojéda, lieutenant de Colomb pendant le second voyage. Appartenant à une famille que protégeait le duc de Médina Céli, cousin du Grand-Inquisiteur, il obtint une faveur refusée à d'autres ; rien n'égalait en lui l'énergie, sinon l'absence de tout scrupule. Il partit, le 17 mai 1499, emmenant avec lui le célèbre pilote Juan de la Cosa, dont le nom est mêlé à toutes ces aventures, et Américo Vespuce que la sottise de la postérité transforma en usurpateur de la gloire de Colomb. Leur exploration aboutit d'abord à Surinam, puis les ramena devant l'Orénoque, au golfe de Paria déjà reconnu par Colomb, et enfin jusqu'au cap de la Véla, au golfe de Venezuela, sur la longitude de Maracaïbo ; en 1501, ce voyage fut suivi d'un autre à mêmes destinations.

L'esprit de découverte fut le moindre souci d'Hojéda. Comme beaucoup d'aventuriers de ce temps, il était avant tout batailleur, et quoiqu'il ait toujours été très-pauvre, peut-être contre son gré et à raison de ses nombreuses traverses, il serait hasardeux de l'absoudre du reproche de cupidité. La trahison, le parjure et toutes les violences lui

étaient familiers ; c'est à son école que se formèrent Cortez et Pizarre. Ses emportements ne connurent pas de limites, il essaya d'expulser Colomb d'Haïti, attaqua ses alliés, massacra des gens sans défense et vendit, jusques en Espagne, des centaines d'indigènes qu'il avait enlevés. A leur second voyage, Vespuce excita une sédition, Hojéda fut mis aux fers et ramené à Hispaniola. Tels étaient les gens dont Colomb était entouré.

Vers la même époque, deux autres navigateurs donnent un spectacle plus satisfaisant. Le premier est Yanez Pinzon qui coupe la ligne équinoxiale et aborde au cap Saint-Augustin par 8° Sud, le 20 janvier 1500.

Le second est Rodrigue de Bastidas, dont la renommée sans tache est celle qui s'associe le mieux à la gloire de Colomb. Riche notaire à Triana, faubourg de Séville, Bastidas pris, lui aussi, de la fièvre des découvertes, obtint licence de la Souveraine, moyennant l'abandon du quart de ses profits ; ayant armé deux caravelles, il partit en octobre 1500, ayant à son bord Juan de la Cosa. Reprenant l'exploration au cap La Véla, où Hojéda l'avait laissée, il la poursuivit vers l'Ouest, comme s'il cherchait le passage rêvé par Colomb : il découvrit les bouches de la Magdalena, les côtes que commande Carthagène, et enfin le golfe d'Uraba qui baigne la jonction du continent méridional et de l'isthme interocéanique ; des bouches de l'Ahato, remontant vers le Nord, il reconnut l'embouchure du Darien, petit fleuve torrentueux qui descend des montagnes d'Estola, et termina sa course au cap Nombre-de-Dios, au milieu de l'isthme.

L'expédition de Bastidas fut remarquable par l'honnêteté qui la caractérisa. Humain et loyal, il ne trouva dans les naturels que des amis, acquit par voie d'échange une grande quantité d'or et de perles et s'en retournait très-satisfait, lorsque ses navires, percés du taret qui pullule dans ces parages, faillirent sombrer. Obligé de relâcher à Hispaniola, il se vit en butte à la cupidité des autorités qui avaient

succédé à Colomb. Pour le dépouiller, on le jeta dans les fers : renvoyé en Espagne, il obtint comme dédommagement une rente sur les produits à venir du golfe d'Uraba.

VII.

Arrivé à Cadix le 20 novembre 1500, Colomb fut mis en liberté : évidemment, on n'avait voulu que se débarrasser de son concours gouvernemental. Reçu en audience royale, le 17 décembre, à Grenade, il fut bien traité, mais on l'abandonna à lui-même et on le laissa vivre d'emprunts. En même temps, Ovando, pour prendre le gouvernement à sa place, à titre provisoire, disait-on, commença l'armement d'une magnifique escadre de trente-deux navires.

Colomb comprit-il enfin la signification de tous ces événements, la cause des injustices du Pouvoir, l'antipathie espagnole, sa propre impuissance, et la nécessité de renoncer à ses rêves de grandeur politique au milieu de circonstances si clairement hostiles ? On ne saurait le croire : son premier acte est une accusation en forme contre Bobadilla, l'agent des Souverains; le second est une demande de réintégration dans ses fonctions de gouverneur : il n'avait aucune chance de succès. Mais, en lui refusant le gouvernement des Indes, on ne fit aucune difficulté de lui accorder l'escadrille nécessaire à une quatrième expédition : on y mit l'expresse condition qu'il ne toucherait point à Hispaniola et ne s'occuperait pas du gouvernement.

Ici encore, la Providence le remet dans sa voie ; mais Colomb le comprend si peu qu'avant de partir, il laisse à son fils aîné, un mémoire établissant ses droits contre la Couronne, et des copies de ses traités en diverses mains. Enfin, il part, le 8 mai 1502, avec la mission de trouver le passage si désiré. Ce qu'il a vu par lui-même, ce qu'il sait des découvertes de Pinzon et d'Hojéda lui interdit de chercher au Sud : reste l'espoir de réussir au nord du cap de La Véla. En effet, les

cartes établies en 1500 par Juan de la Cosa (celles que Humboldt a publiées), laissent subsister une lacune sur l'emplacement de laquelle le dessinateur a posé, en forme de titre, un saint Christophe, emblême de Colomb, traversant les eaux. Il est vrai que, depuis lors, Bastidas a constaté la continuité de ce littoral ; mais Colomb l'ignore, ce navigateur ne devant rentrer à Cadix que deux mois après son départ. Sa direction normale, c'est donc le golfe de Paria où se sont arrêtées ses propres explorations, ou le cap La Véla, le dernier point qu'il connaisse à l'Ouest, par les cartes. Mais, au lieu de naviguer au Sud, il prend à l'Ouest, et le 29 juin il arrive devant Hispaniola ; une force occulte l'a conduit à son gouvernement regretté : on dirait une âme en peine courant après l'existence perdue. Qu'espère-t-il ? nul ne saurait le dire ; le prétexte, c'est d'échanger l'une de ses caravelles endommagées. En lui refusant cette faveur, on lui défend de débarquer. Il se donne la satisfaction de passer quinze jours en rade et prend connaissance de certaines « cartes marines qui, dit-il, relient ses propres découvertes à celles de Hojéda ». Comme ces cartes viennent sans doute de Juan de la Cosa, elles méritent toute confiance : la continuité du littoral lui est démontrée, à moins qu'il ne veuille vérifier par lui-même les relèvements d'Hojéda et de Bastidas.

Soit décision contraire, soit par l'effet de la tempête, il se trouve successivement à Cuba, à la Jamaïque, et enfin sur les côtes de Honduras qu'il découvre. Là, il voit arriver une barque remplie d'Indiens qui l'invitent à visiter le Yucatan : c'est le Mexique qu'on lui propose. Toujours mal guidé par ses calculs, il refuse et, contre vents et courants, il gouverne au Sud, au milieu des temps les plus affreux, mettant quarante jours à parcourir soixante-dix lieues. C'est ainsi qu'il reconnaît la côte de Mosquitos, Costa-Rica, Veraguas, Chagres et enfin le cap Nombre-de-Dios, point extrême de la navigation de Bastidas.

En continuant, il atteignait la côte de Darien qui est tout proche et il y aurait trouvé les meilleures conditions pour l'établissement qu'il projetait dans un pays produisant de l'or ; mais en passant devant Veraguas, il avait choisi ce point, et, mal inspiré encore, il vire de bord.

Evénement bizarre et qui donne à l'action des forces naturelles l'apparence d'une intervention raisonnée ! A peine l'escadre a-t-elle fait quelques lieues, dans la nouvelle direction, que le vent tourne aussitôt et barre la route à l'Ouest. Colomb hésite, il est sur le point de reprendre dans l'autre sens et de se porter sur le Darien ; s'il eût obéi à cette bonne pensée, il aurait été amené à se fixer dans ce pays, car le vent ne se maintint pas, et une série de rafales et de trombes l'auraient déterminé à suspendre sa navigation. Colomb affronta tous ces dangers pour regagner Veraguas où il arriva le 6 janvier 1503, ayant fait, en un mois, moins de quatre-vingt lieues. Jamais, dit Herrera, on ne vit pareils obstacles : le parage en fut nommé Côte des Contrariétés.

VIII.

A Veraguas, Colomb fonda le premier établissement que les Européens aient possédé sur le continent du Nouveau Monde : quatre-vingts hommes s'établirent dans des baraques construites sur le rivage, auprès d'une population hostile qui projetait de les détruire. L'amiral sentit la nécessité de chercher des parages moins inhospitaliers, mais au moment où il partait, les indigènes, irrités par les échecs qu'ils avaient éprouvés, revinrent en force et mirent le siége devant l'établissement : les Espagnols se crurent perdus ; Colomb lui-même, se voyant dans l'impossibilité de les secourir et toute descente à terre étant impossible par le temps qu'il faisait, arriva aux dernières limites du désespoir. C'est alors que, le 7 avril, dans le sommeil, il entendit une voix compatissante qui lui parlait en ces termes :

« Insensé, lent à croire et à servir ton Dieu, le Dieu de

tous les hommes ; que fit-il de plus pour Moïse et pour David, ses serviteurs ? Depuis ta naissance, il eut toujours le plus grand soin de toi ; lorsqu'il te vit parvenu à l'âge qu'il avait arrêté dans ses desseins, il fit retentir ton nom dans toute la terre. Il te donna les Indes qui sont une si riche partie du monde ; tu les distribuas à qui il te plut, et il te donna pouvoir pour faire cela ; tu reçus de lui les clefs des barrières de l'Océan, fermé jusque là par des chaînes si fortes ; on obéit à tes ordres dans d'immenses contrées, et tu as acquis une gloire immortelle parmi les chrétiens.... Reviens à ton Dieu, reconnais ton erreur ; sa miséricorde est infinie ; la vieillesse ne t'empêchera pas de faire de grandes choses ; il tient dans ses mains les plus brillants héritages... Tu réclames un secours incertain : réponds, qui t'a tant et si souvent affligé? Est-ce Dieu ou le monde ? Dieu maintient toujours les privilèges qu'il a accordés ; le service rendu, il ne dit point que l'on n'a pas suivi son intention et qu'il l'entendait d'une autre manière ; il ne fait pas souffrir le martyre pour faire sentir sa force ; il agit strictement comme il parle ; tout ce qu'il promet, il le tient et au-delà. Voilà ce que ton Créateur a fait pour toi et ce qu'il fait pour tous. Montre maintenant la récompense des fatigues et des périls que tu as subis en servant les autres. »

« J'étais, ajoute Colomb, comme demi mort, en entendant ces paroles si vraies ; n'y trouvant aucune réponse, je ne pus que pleurer mes erreurs. Celui qui me parlait, quel qu'il fût, termina en disant :

« — Ne crains point, prends confiance, toutes ces tribulations sont écrites sur le marbre et ce n'est pas sans raison. »

Tel est, sauf quelques citations bibliques, le textuel récit de Colomb dont Villemain a dit : « Il faut clore le XVe siècle par cette vision sublime où rien ne manque : le génie, l'enthousiasme et le malheur d'un grand homme. »

En regardant au delà des mérites littéraires de ce petit

discours, on y voit sans peine la critique la plus précise des erreurs de Colomb et par suite, la ligne à suivre lorsqu'il en est temps encore; un songe corrigeant ses rêves éveillés, lui tend la main du bord extrême de l'abîme. Colomb pleure ses erreurs ; mais il faut s'entendre : ce qu'il déplore, ce sont ses fautes de chrétien, et sa pensée ne paraît pas aller au delà des questions de morale générale ; quant à ses erreurs scientifiques, politiques, administratives, fruits d'une naïve confiance en lui-même, que tant d'échecs auraient dû réprimer, il n'y atteint pas. Il ne voit point que cette intervention de Dieu, qui se constate, revient à dire que ses découvertes sont l'œuvre de la Providence, contrairement à ses théories ; ces Indes qu'on lui a données, il n'a su en prendre qu'une portion, ayant perdu le temps à des soins minutieux, à des entreprises médiocres, indignes de son génie; ce monde, dont il fut maltraité, désigne les visées ambitieuses auxquelles il fit une si malheureuse part dans son existence. L'avertissement ne servira de rien : et la fausse interprétation que Colomb y donne prouve assurément qu'il ne l'a pas inventé.

En effet, la tempête ayant duré neuf jours encore, on put, pendant ce temps, évacuer l'établissement de Veraguas. Lorsqu'il eut réuni tout son monde à bord, quelle fut la première pensée de Colomb ? Ce fut de se rendre à Hispaniola, toujours Hispaniola ! Il partit le 16 avril, jour de Pâques ; mais les nécessités d'une navigation bien entendue le portant à l'Est, il se trouva, à la date du 1er mai, sur la côte de Darien. C'était le moment de réparer toutes les fautes, de fonder l'établissement vainement essayé à Veraguas, de trouver l'or, les perles, la richesse au milieu de la plus complète sécurité, de reconnaître enfin le seul passage possible vers le Grand Océan dont la proximité avait été signalée par les indigènes de Veraguas et du Nicaragua. Tout y engageait : de quatre navires, Colomb n'en avait plus que deux, encombrés et à peine en état de tenir la mer ;

Alexandre les eût brûlés ; Colomb voulait aller plus loin ; ses officiers opinèrent pour rentrer à Hispaniola : encore Hispaniola ! Colomb ne sut pas résister à ce nom magique. Après un mois et demi d'inutiles efforts, il faisait naufrage sur la côte de la Jamaïque, sans moyens de retour, au milieu d'une population sauvage, mais heureusement moins féroce que ses compagnons, contre lesquels il eut à lutter pour défendre sa vie. Le gouvernement colonial s'étant plu à prolonger ses souffrances, ce fut au bout d'une année seulement qu'il put regagner sa chère Hispaniola. Rentré en Espagne, où il ne trouva plus sa protectrice, la reine Isabelle, il ne tarda pas à succomber à ses fatigues. Ses visions ne s'étaient pas accomplies.

Colomb fut un merveilleux navigateur qui mit un talent sans égal au service de fausses théories : il ne faut pas se plaindre, en présence du résultat. Sa force s'appuie sur une obstination immense, absolue, phénoménale ; sa faiblesse en dérive également. C'est un homme de fer, avec des articulations ; comme les locomotives, il marche snr des rails ; la voie perdue, il n'est plus rien ; remis en place, il reprend sa direction, toujours la même et sans variation possible. S'il rencontre un obstacle, il le surmonte ou s'y brise, s'arrête ou succombe ; quant à tourner, impossible. Ajoutons, à son éloge, qu'il fut toujours humain, bienveillant, juste et honnête, plus grand par le cœur que par la pensée ; à part le rétrécissement des vues qui est inhérent à l'esprit d'invention, il est l'un des plus beaux caractères dont s'honore l'histoire du monde.

On ne tarda pas à connaître ce qu'il avait perdu en négligeant de s'établir au Darien.

IX.

Nommé gouverneur de la Nouvelle Andalousie, aujourd'hui province de Carthagène, Hojéda part en 1509, suivi de

Juan de la Cosa, qui a le titre d'alguacil-mayor. Ce dernier connaissant les avantages du Darien, ils veulent s'y établir, mais ils ne retrouvent pas l'embouchure du Tanéla, masquée par des îlots dont la verdure se confond avec celle de la côte. Passant alors sur le rivage oriental du golfe d'Uraba, au bord d'une de ces rivières dont on a dit que les ondes en sont composées de caïmans, le cheval de Hojéda est saisi par un de ces audacieux reptiles, et cet événement vaut à la côte le nom qu'elle porte encore. Sur le cap Buenavista, Hojéda forme le second établissement de Terre-Ferme et il le met sous l'invocation de Saint-Sébastien, qui le préservera des flèches des sauvages. De là, il espère se rendre au Dobaïba, qui est l'Eldorado de l'époque ; mais ses expéditions à l'intérieur aboutissent à des désastres ; Juan de la Cosa est tué, Hojéda percé d'une flèche empoisonnée. Il ordonne à son chirurgien de le brûler entre deux plaques de fer rougies au feu, et il l'y oblige sous peine d'être pendu ; l'inflammation qui en résulte est telle qu'il ne trouve plus de repos que dans un tonneau de vinaigre.

Tant d'héroïsme est dépensé en pure perte : l'année suivante, il est remplacé, mis aux fers et envoyé en Espagne où il meurt dans la misère.

Enciso, son successeur, rassemble les Indiens du territoire, et en vrai bachelier qu'il est, il leur donne lecture de la bulle d'Alexandre VI qui attribue leur pays au roi d'Espagne. Les indigènes lui demandent si le pape est un ivrogne et le roi un fou : l'on s'entend moins que jamais, et à la suite de nouveaux revers, Enciso enlève la colonie, il la transporte de l'autre côté du golfe, et il l'établit sur les bords du Darien dont il vient de retrouver l'embouchure avec l'aide de Vasco Nuñez de Balboa.

Le nom de Darien est une corruption de celui de Tarena, que les géographes donnent au petit fleuve qui descend de la coupure existant entre la montagne d'Estola et celle de Mali, à l'ouest du golfe d'Uraba : aujourd'hui les indigènes prononcent

Tanéla. Comme la dernière portion de ce cours d'eau est parallèle à la plus septentrionale des bouches de l'Atrat dont elle n'est éloignée que de quelques kilomètres, plusieurs ont confondu les deux fleuves et donné à l'Atrato le nom de Darien, ce qui est une erreur.

Darien a désigné d'abord la côte étroite qui s'allonge au pied de l'Estola et du Mali, puis il s'est appliqué à l'espace beaucoup plus considérable nommé aussi la Castille d'Or, qu'arrosent la Tuyra et ses affluents, entre ces montagnes et le Pacifique.

C'est dans ce pays, et près du Tanéla, que fut fondée l'une des premières villes créoles de l'Amérique continentale, Santa-Maria de la Antigua, dont le nom rappelle une dévotion célèbre en Espagne. Dès 1514, elle contenait deux cents maisons, cinq cents Européens et trois fois plus d'Indiens qui avaient consenti à vivre sous les lois civilisées.

Pendant que la ville s'élevait, Vasco Nuñez entreprit l'exploration du pays; partant de Santa-Maria, que M. de Puydt place plus au nord, près du cap Tiburon, il gagna la vallée de la Tuyra et parvint enfin sur les bords d'un immense océan inconnu : c'était le Pacifique. Avec cette solennité naïve qui caractérise les époques héroïques, Balboa entrant le premier dans les flots, jusqu'aux genoux, étendit son épée sur l'Océan et il en prit possession, au nom de Dieu, pour le compte de Ferdinand-le-Catholique, roi de toutes les Espagnes. C'est ainsi qu'en l'an de grâce 1513, un aventurier suivi de soixante-sept hommes disposait de la moitié du globe terrestre!

Quatre ans plus tard, il montait sur l'échafaud, à Santa-Maria.

Qu'eût pensé Colomb, dans ses derniers jours, si on lui eût dit, que le 1er mai 1503, lorsqu'il était devant le cap Tiburon, il ne se trouvait qu'à 18 lieues du grand Océan, ce nid mystérieux de son problème; qu'un obscur aventurier trouverait par hasard ce que son génie cherchait vainement

malgré les renseignements précis des pauvres sauvages; qu'il n'aurait eu enfin qu'à prendre sur cette terre quelques jours de repos, pour voir la réalisation de ses plus chers désirs ?

Car les Indiens de ce pays étaient bonnes gens, a dit Vasco Nuñez dans son rapport : ils accoururent porter leur concours à la colonisation; le pays fournissait les vivres en abondance, et l'or y était si commun que les portions situées de l'autre côté sur la Tuyra furent appelées la « Castilla de Oro. »

Plus tard, cette colonie fut abandonnée; elle est à peu près indépendante aujourd'hui, les Indiens, qui sont cependant très sociables, ayant reconnu la nécessité de tenir à distance leurs voisins créoles dont ils n'attendent rien de bon.

X.

Au moment où Fernand Cortez entreprit la conquête du Mexique, on ignorait si le passage promis par Colomb pourrait être trouvé. Chargé par Charles-Quint d'ouvrir la route « de Cadix au pays des épices », Cortès se convainquit qu'elle n'existait pas, et dans un mémoire en date de 1528, il proposa d'y suppléer par un canal à tracer au travers de l'isthme de Tehuantepetl; ce projet a été repris plusieurs fois et l'on a fini par reconnaître qu'il coûterait des sommes inouïes.

En 1534, Alvaredo, conquérant du nord de l'isthme, proposa le canal de Nicaragua par le lac de ce nom et celui de Managua, projet repris par Nelson en 1780, et par Louis-Napoléon en 1846. Malgré l'apparent avantage des deux masses d'eau qu'il traverse, ce tracé a contre lui la nécessité des écluses, et une dépense très-élevée.

En 1551, c'est de Chagres à Panama que le savant Gomara veut établir la communication. Le parcours est le moins long possible, mais la Cordillère est fort élevée, et il n'y a pas d'eau. Ce motif péremptoire a été la cause de la construction du chemin de fer.

En 1698, Patterson, le fondateur de la banque d'Angleterre, comprit que le canal ne peut passer que par le Darien : il s'établit dans le pays, l'explora, et traça quatre lignes différentes dont plusieurs ont été recueillies par d'autres inventeurs.

En 1788, c'est un moine, Rospadura, curé de Santa-Novita, qui étudie la communication par l'Atrato et le Napipi ; il exécute même son projet en réunissant les deux rivières; mais, transformer ce canal de petite navigation en une voie pour les navires est un projet impraticable : le cours et les treize embouchures de l'Atrato sont encombrés de vases contre lesquelles l'industrie humaine lutterait vainement.

En 1853, la ligne imaginaire réunissant le golfe San-Miguel à Puerta-Escoceo, par le Rio-Savanas et des affluents de la Tuyra, fut étudiée par le capitaine Prévost et dans les huit années suivantes, par un grand nombre d'autres qui n'ont pu arriver à aucun résultat.

Enfin, en 1864, M. de Puydt, qui avait reconnu le précédent tracé, lui préféra la ligne partant du même golfe San-Miguel, remontant la Tuyra, longeant le Pueco, traversant un col entre les monts Estola et Malí, et prenant la direction générale du Tanéla jusqu'à l'Atlantique. Ce projet, moins coûteux qu'aucun autre, est celui qui promet le plus de chances de succès : on se dispose à entrer dans la voie des études définitives.

Si le passage n'existe pas exactement sur les points indiqués, il ne saurait s'en éloigner beaucoup : les plus récentes explorations signalent la Tuyra ; quant au Tanéla, les avantages paraissent assurés ; il ne s'agit que d'arrêter le point d'intersection.

Dès lors, la science et l'art auront accompli le rêve dont Colomb demandait la réalisation aux seules forces de la nature.

M. **Lévy-Bing** donne lecture d'un mémoire sur l'inscription dite de *Grave-Creek*.

Depuis bientôt deux ans, sur l'invitation de mes honorables amis, MM. de Rosny et Madier de Montjau — dont j'étais déjà le collègue à la Société des Etudes japonaises et de la Société d'Ethnographie — je me suis fait inscrire parmi les membres de la Société Américaine. Bien que mes études se fussent, jusque-là, uniquement portées vers les langues alphabétiques, il m'a semblé que je ne devais pas rester en dehors du cercle général des langues. J'étais loin de penser, alors, que bientôt j'aurais l'honneur de me faire entendre dans mon pays, dans une ville où j'ai passé les plus belles années de ma vie, et qui, par cette imposante et mémorable réunion, justifie, une fois de plus, son antique renommée d'érudition.

C'est dès ma jeunesse, au sortir de mon village, que je me sentis irrésistiblement porté vers l'étude des langues, mais sans apercevoir entre elles aucun rapport. En 1850, à Nancy, une circonstance heureuse m'a fait comprendre qu'une langue n'est pas une chose arbitraire et absolue, mais qu'il y a entre les langues un lien, une parenté qui suppose chez elles une origine commune ; et je n'ai pas tardé à apercevoir cette origine dans la langue généralement connue sous le nom de langue hébraïque ou langue sacrée. J'ai pu me convaincre depuis, que si la division des langues dites sémitiques et aryennes a sa raison d'être au point de vue grammatical, ces langues trouvent cependant leur origine commune dans la langue alphabétique primitive qui est l'hébreu (1). Sans parler des langues congénères de l'hébreu, comme le chaldéen, le syriaque, l'araméen, l'arabe, etc., il est facile de

(1) Le véritable nom de la langue alphabétique primitive n'est pas l'hébreu ; mais plutôt le *chananéen* (1). Les Hébreux ont eu la gloire de conserver cette langue et de la transmettre au monde par le moyen de la Bible.

[1] Voir Isaïe, XIX, 18.

prouver que les langues sanscrite, grecque, latine, allemande, slave, et toutes les langues qui en dérivent, sont autant de filles de la langue alphabétique originelle. Je ne parle ni du chinois, ni du japonais, ni de toutes les langues non alphabétiques. Il est une série de langues, comme les langues ouralo-altaïques, hongro-finnoises, mongole, tatare, esthonienne, vefsen, etc., qui sont toutes des langues naturelles prises sur le fait, et notées au moyen de caractères alphabétiques. On a établi des règles de ces langues : par là, elles comptent bien au nombre des langues alphabétiques ; mais elles n'ont aucun rapport avec la souche hébraïque ou chananéenne et les familles qu'elle a engendrées. Je tiens de la bouche même du jeune et déjà célèbre voyageur dans les deux Amériques, M. Alphonse L. Pinart, ces paroles : « C'est en 1349 que la langue suomi ou finnoise, fut écrite pour la première fois. »

C'est le procédé qu'a employé M. Pinart chez les Esquimaux où il a passé dix-huit mois : il a fini par comprendre leur langage et il l'a noté au moyen de l'alphabet.

Depuis vingt-cinq ans, je consacre les loisirs que me laissent les affaires, au rétablissement de la langue primitive alphabétique qui est la langue chananéenne, conservée par les Israélites. Mais les Israélites, par une nécessité historique (1), ont dû entourer cette admirable langue d'une quantité de signes additionnels ou diacritiques qui en ont

---

(1) A la veille de la dispersion d'Israël, les Docteurs de la Loi ont dû prendre les précautions nécessaires pour que la *Langue sacrée* pût toujours être employée au service du culte.

Ces précautions furent bientôt justifiées : en effet, par suite de la dispersion du peuple juif et des persécutions opiniâtres dont il fut l'objet, cette divine langue serait devenue indéchiffrable pour le vulgaire.

Ces précautions consistaient en une série de signes appelés points-voyelles et accents-toniques, qui permirent aux plus ignorants de lire et même de phraser sans comprendre.

dénaturé la prononciation. Les règles grammaticales, au lieu de reposer sur la langue elle-même, ne s'appuient que sur ces signes diacritiques qui en rendent l'étude très-difficile. Je suis sur le point de publier une méthode complètement nouvelle de la langue chananéenne, expurgée de signes additionnels quelconques. J'espère y avoir réussi et prouver bientôt que c'est la langue la plus facile à étudier.

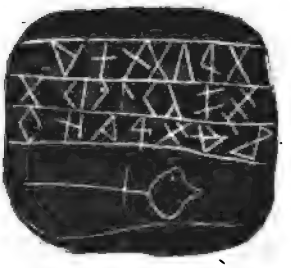
Une partie de mes loisirs a été employée à la préparation d'un Dictionnaire étymologique français avec origines chananéennes.

Cependant, Messieurs, je parle devant le Congrès des Américanistes. — Comprenant qu'il serait hors de propos que je vinsse vous entretenir d'études dites sémitiques, aryennes ou touraniennes, au lieu de vous parler d'américanisme, j'exposai mon embarras à mes amis. « En effet, leur dis-je, que puis-je faire à Nancy ? N'aurais-je pas mauvaise grâce à jeter une note discordante dans ce concert d'harmonie américaine? » — « Vous avez un moyen », me fut-il répondu : « Il existe dans la vallée de l'Ohio, au Sud-Est de l'Etat d'Indiana (Amérique du Nord), une inscription dite de Grave-Creek que l'on croit phénicienne. Il s'agit de la grande question de savoir si, avant Christophe Colomb, il y a eu des émigrations asiatiques ou européennes en Amérique. On sait que cette question est très-controversée. Nous vous proposons l'étude de cette inscription ; et, si vous pouviez y constater les caractères phéniciens et si, de plus, vous pouviez y reconnaître des mots et des phrases ; si enfin, et surtout, ces mots et ces phrases se rapportaient aux trois figures tracées sous l'inscription, vous auriez, par la solution d'un problème aussi considérable, largement contribué au succès de l'œuvre des Américanistes. »

Je n'hésitai pas à accepter cette proposition qui excitait vivement ma curiosité, mais sans grand espoir de réussir.

Toutefois, je me mis au travail. Je commençai par la constatation des caractères, et naturellement, je procédai de droite à gauche, selon la loi de la langue chananéenne.

Voici l'inscription de Grave-Creek :



Inscription de Grave-Creek.

Les lettres qui la composent sont au nombre de vingt-trois, et non de vingt-quatre, comme le dit le rapporteur.

Je n'ai trouvé aucune combinaison possible de mots dans la disposition des lettres de droite à gauche. C'est alors que je procédai en sens contraire, c'est-à-dire de gauche à droite, et j'obtins la série de lettres ci-après, que je rétablis dans l'ordre naturel, c'est-à-dire de droite à gauche :

אתתגדתהלנגתלגאסעחדקאקק

En lettres latines (dans l'ordre inverse) :

ATTTGDTTLNGTLGASOHDQAQQ.

C'est après différentes combinaisons des vingt-trois lettres, que j'obtins enfin le résultat suivant, c'est-à-dire huit mots chananéens ayant un sens parfait et formant une phrase dont la pensée répond admirablement au symbole tracé au bas de l'inscription. Ce symbole se compose d'une épée nue horizontale se dirigeant vers un arc et s'appuyant sur une tête d'homme grossièrement dessinée, qui repose sur deux longs bras. Cela ne peut convenir qu'à l'idée de souveraineté et de conquête.

Les huit mots les voici :

את תחגר תחל נגת לגא סע חדק אקק

En lettres latines :

AT TTGD TTL NGT LGA SO HDQ AQQ.

SIGNIFICATION :

Ce que tu dis, tu l'imposes ; tu brilles dans (ton) élan impétueux, rapide (comme le) chamois.

Je dois reconnaître que l'orthographe de trois des huit mots n'est pas tout à fait correcte. En effet le mot תחגר renferme deux ח au lieu d'un (1). Le mot תחל demanderait pour seconde lettre ט au lieu de ח, et le dernier mot signifiant chamois se termine par un second ק qui devrait être un ו

J'aime à croire que ces légères différences n'infirmeront en rien le résultat de mes recherches.

Qu'il me soit permis de rétablir la phrase dans son orthographe exacte, et nous aurons du langage chananéen ou hébraïque d'une parfaite pureté :

לגא	נגה	חטל	הגד	את
dans (ton) élan	tu brilles	tu (l') imposes	tu dis	ce que

	אקו	חדק	סע
(comme le)	chamois	aigu (rapide)	impétueux

En bon français :

Tes ordres sont des lois ; tu brilles dans ton élan impétueux et rapide comme le chamois.

Avant de donner le tableau comparatif des lettres de l'inscription avec la démonstration de leur authenticité chanaanéenne, nous allons montrer par des exemples pris dans la Bible, que les mots qui composent cette inscription sont bien des mots chanaanéens.

את signifie *ce que*
תגר — *tu dis* } cela ne fait doute pour personne.

חטל veut bien dire *tu (l')imposes :* c'est le verbe נטל et l'on sait que, dans nombre de cas, la lettre נ s'élide. Ce

(1) Si l'on veut donner au mot תחגר le sens réfléchi qu'il a réellement dans sa structure, ce mot signifiera : « tu te dis ». Alors, il changera de sens et s'expliquera parfaitement : ce n'est plus un *ordre* qui devient une loi, c'est une *résolution* personnelle imposée à tous.

verbe ne signifie pas seulement *imposer*, il exprime en général l'idée de *lever*, de *soulever*, de *jeter en l'air*, de *peser*. En effet, pour imposer quelque chose à quelqu'un, il faut lever cette chose de terre et la lui mettre sur les épaules.

Emplois du mot נטל : Voir Lament. III, 28. Il sera assis solitaire parce qu'il (Dieu) le lui a *imposé*.

Je puis faire d'autres citations dans le sens indiqué. Au chapitre LXIII, verset 9 d'Isaïe, on trouve וינטלם dans le sens de *il les a soulevés*. On remarquera que dans ce dernier sens purement physique, comme dans le sens moral où l'a employée l'auteur des Lamentations au verset ci-dessus, la lettre נ n'est pas élidée, tandis que cette lettre est élidée quand le mot signifie jeter, rejeter. Voyez Proverbes XVI, 33 et Jérémie XVI, 13.

L'auteur de l'inscription était parfaitement en droit d'élider la lettre נ du troisième mot de son inscription.

Je pourrais citer une foule d'autres textes de la Bible, où cette élision a lieu.

נגת *tu brilles*, du verbe נגה *briller*, est tout à fait régulier. — Vient le mot

לגא *dans (ton) élan*. C'est le verbe גאה exprimant toute pensée de mouvement ascensionnel au sens physique comme au sens moral. En voici des applications :

..... גאו ..... Ezéch. XLVII, 5 : Car les eaux *s'élevèrent*.

..... היגאה Job VIII, 11. Le roseau s'élève (pousse) -t-il sans humidité ?

..... ויגאה .. Job, X, 16. Si ma tête *s'élève* (si je cède à *l'orgueil*), tu me poursuis comme on poursuit un chacal.

גאה גאה ..... Exode, XV, 21. Chantez l'Eternel, car il est *élevé, élevé*.

..... גא ..... Isaïe XVI, 6. Nous apprenons que *l'orgueil* de Moab est *poussé* jusqu'à *l'exaltation*.

Par cette dernière citation, on voit que le verbe גאה peut être employé sans la lettre ה, גא pour גאה, ainsi que cela existe dans l'inscription qui nous occupe.

Il me reste à parler de la lettre ל qui est ordinairement le signe du datif, mais qui peut avoir le sens de l'ablatif, comme nous allons le démontrer par des exemples :

..... לגאון ..... Isaïe, IV, 2 : Et les productions du pays seront *dans* (tout leur) éclat et *dans* (toute leur) splendeur.

..... לגאון ..... Ezéchiel, VII, 20 : Et la magnificence de leur parure, ils l'ont transformée *en* (objet d') orgueil.

Il ne peut rester aucun doute sur la signification du mot לגא dans le sens de *dans (ton) élan.*

Quant au mot :

סע qui signifie *impétueux*, *violent*, etc., nous en citerons l'application suivante :

..... כעה ..... Psaumes LV, 9 : Je me précipiterai vers le refuge, plus vite que le vent *impétueux*, que l'ouragan.

Le mot רוח (vent) contenu dans ce verset est du féminin, et par conséquent le mot סע devient סעה, ה en étant la terminaison féminine.

L'adjectif סע vient du verbe נסע qui signifie *partir*, *se déplacer*, *voyager*, *se transporter*, *précipiter*, etc. Je pourrais multiplier à l'appui les citations bibliques. Là, comme dans la plupart des verbes commençant par נ, cette lettre s'élide très souvent, surtout à la 2e et à la 3e personne, tant au singulier qu'au pluriel. Je me contenterai de citer les versets suivants, où ce verbe est employé à l'impératif et où נ s'élide également.

..... סעו ..... Deutér. II, 24 : Debout, *partez* et traversez le fleuve.

..... וסעו ..... Nombres XIV, 25 : Demain disposez-vous et *partez* pour le désert.

Nous arrivons au mot :

חרק dont nous ne trouvons que deux applications dans la Bible (Proverbes XV, 19 et Michée VII, 4) dans le sens d'*épine, pointe aiguë*. Il n'est pas difficile de prouver que tout ce qui est effilé, pointu à l'extrême, d'une excessive *acuité*, est synonyme de vitesse, de promptitude, de rapidité. Citons

d'abord quelques acceptions du mot latin *acuo*, qui a produit les dérivés français *acuité, aigu, aiguiser, aiguillonner*, etc.:

Acuere mentem (Cicéron). *Aiguillonner l'esprit.*

Ignaviam necessitas acuit (Curt.). La nécessité *stimule* la paresse.

Acuere ad crudelitatem (Cicéron). *Exciter* à la cruauté.

Aiguillonner, stimuler, exciter, qu'est-ce autre chose que le *mouvement*, l'*impulsion* ? Le mot aiguillonner est compris par tout le monde dans le sens de stimuler, de pousser en avant.

Voyons maintenant quelques acceptions que, dans son Dictionnaire, M. Littré donne du mot *aigu* et qui abondent complètement dans le sens voulu.

En parlant de la voix et des sons : *clair*, PERÇANT. En termes de médecine : affection, maladie *aiguë*, RAPIDE dans sa MARCHE et son DÉVELOPPEMENT.

A l'appui du sens que j'attribue au mot חרק, je citerai le mot חדקל (חדק־ל) qui est le nom du troisième *fleuve* sorti de l'Eden (Genèse II, 14).

Le Dictionnaire de Furst, éd. 1863, donne du mot חדקל l'explication suivante : חדקל (aus N. W. חרק mit *el*-Endung : der *Pfeilschnelle, reissende strom*, c'est-à-dire le *torrent* destructeur, *rapide comme le trait*. Il cite le verset 4 du chapitre X dè Daniel, où חדקל est appelé le grand fleuve, interprêté par le langage talmudique, selon M. Furst *von seiner reissenden und scharfen strômung benant*, c'est-à-dire d'après son *cours destructeur, impétueux et rapide*. C'est le fleuve le Tigre, de la racine sanscrite *tigh, extrêmement aigu* que M. Furst ramène à la racine chanaanéenne חרק. — A l'appui de cette origine, M. Furst cite le mot araméen דק comme ayant la même signification.

On voit que ces mots *impétueux* et *rapide* reviennent incessamment dans la langue française pour interpréter les mots סע et חרק qui, selon moi, se trouvent admirablement unis dans le texte de l'inscription.

Reste le mot :

אקו (אקק) dont nous trouvons une seule application dans la Bible: Deutér. XIV, 5, et qui signifie, d'après diverses traductions, *Capréa, Capreolus, Ibex ;* en allemand, *Steinbock* ou *Wilde Ziege ;* en français, *Bouc sauvage, Bouquetin* ou *Chamois.*

Le nom de Chamois se trouve dans l'explication que donne le Dictionnaire de M. Littré, au mot Bouquetin.

Il est évident que, quel que soit le nom de l'animal sauvage, il s'agit d'un quadrupède à l'état libre et prompt à la course.

Je disais que, dans l'inscription, le mot qui exprime chamois est écrit אקק au lieu de אקו. Eh bien, en traitant de ce mot, M. Furst admet אקק qui, selon lui, a pour racine אק. J'avoue que la vue de ce mot אקק pour אקו, traité par M. Furst d'une manière si concluante pour notre inscription, m'a infiniment réjoui.

Je n'ai plus maintenant qu'à justifier de l'authenticité des vingt-trois lettres chananéennes ou phéniciennes qui composent les huit mots de l'inscription de Grave-Creek.

Avant de parler de l'époque probable à laquelle doit remonter l'inscription de Grave-Creek, il est nécessaire de justifier l'ordre des lettres de cette inscription, c'est-à-dire de gauche à droite. A cet effet, je me suis appuyé 1° sur la grande autorité de Gesenius. Or, voici en quels termes il s'exprime à la page 59, paragrahe 41, de l'ouvrage indiqué, dans le Tableau ci-contre.

« Je n'aurais pas même rappelé que l'écriture phénicienne « procède de droite à gauche — c'est un fait connu de tout le « monde — si je n'avais dû faire, en passant, mention d'une « exception unique à cette règle, signalée par Koppius « (Bilder und Schriften, II, 193). En effet, dans ce seul « exemple offert par les monnaies héracléennes (nummorum « Heracliensium), la même inscription qui, dans l'usage « vulgaire, suit comme habituellement la marche de droite à

« gauche (Voir Num. Heracl. litt. A, B, C), se trouve gravée « dans des conditions telles que, à la manière des Grecs, les « lettres vont de gauche à droite, et que chacune d'elles est « tournée en sens inverse (litt. C:) comme cela se passe « d'ordinaire chez les Grecs dans ces lignes d'inscriptions « gravées Βουστροφηδόν et qui sont écrites à la manière « occidentale. L'exemple dont je viens de parler s'explique « — sans aucun doute — par une sorte d'imitation du « procédé grec; d'ailleurs, il y a d'autres exemples où « chacune des lettres grecques est écrite en sens inverse, « ainsi que nous le montrerons plus bas (Livre II ad nummu. « Panorm. 1). Ajoutez le caractère *aleph* plusieurs fois « écrit en sens inverse in Eryc. lin. 1, 4, 7. ». (Traduit du latin).

2° Sur l'autorité de mon savant ami, M. Castaing :

« En Grèce, où a été importé l'alphabet chananéen, on écrivit d'abord de droite à gauche; puis, selon la manière du laboureur qui commence le nouveau sillon au point où il vient de terminer le précédent (Βουστροφηδόν), on procéda de droite à gauche et de gauche à droite alternativement. Ce dernier système, c'est-à-dire l'écriture de gauche à droite, a décidément prévalu chez les Grecs (1). » M. Castaing a vu au Louvre (section des céramiques) diverses inscriptions, et notamment une inscription phénicienne écrite en lettres grecques et procédant de gauche à droite.

Il ne paraît pas que jusqu'ici on ait déchiffré l'inscription

(1) L'inscription de Grave-Creek doit remonter au IIIe ou au IIe siècle avant l'ère chrétienne. Elle doit émaner d'un phénicien ayant longtemps séjourné en Grèce, où les Phéniciens eux-mêmes se sont accoutumés à écrire leur propre langue de gauche à droite.

Je dis au IIIe ou au IIe siècle: on sait que ce fut en l'an 332 avant notre ère que Tyr fut envahi et saccagé par Alexandre. Un grand nombre de Tyriens durent leur salut à la fuite et vinrent en partie se fixer en Grèce.

1	[illegible]. Fr. LENORMANT (b).		א	A
2		id.	ת	T
3		id.	ת	T
4		id.	ת	T
5		id.	ג	G
6		id.	ד	D
7		id.	ת	T
8		id.	ת	T
9			ל	L
10	[illegible]uniques	id.	נ	N
11	[illegible]n archaïque	id.	ג	G
12	[illegible]uniques	id.	ת	T
13			ל	L
14	Araméen	id.	ג	G
15	[illegible]archaïque	id.	א	A
16	[illegible]on de Mésa	id.	ס	S
17	propre	id.	ע	O
18	[illegible]	id.	ח	H
19	[illegible]on Phénicienne	id.	ד	D
20	[illegible]t araméen	id.	ק	Q
21	[illegible]archaïque	id.	א	A
22	[illegible]puniques	id.	ק	Q
23		id.	ק	Q

[illegible]837 (pages 29-49, puis *Pars tersia Quadraginta sex*

[illegible]is, 1872 (tome Ier, planches II, IV, VI, VII, IX, XI).

de Grave-Greek (1). En effet, nous lisons dans le rapport fait sur cette inscription (Actes de la Société d'Ethnographie américaine et orientale, t. IV, p. 173) :

« ..... De tout temps, il s'est trouvé sur l'hémisphère transatlantique un contingent de population européenne assez considérable pour avoir une influence réelle sur les mœurs et les institutions indigènes. Nous passerons en revue quelques-uns de ces faits remarquables, sauf à étendre ailleurs la liste de nos rapports et de nos comparaisons.

« L'écriture alphabétique paraît avoir été de tout temps inconnue aux Américains, et cependant l'on a retrouvé au milieu d'eux plusieurs monuments épigraphiques qui ne laissent point de doute sur leur origine orientale. Je citerai notamment l'inscription qui a été découverte à Grave-Creek, dans la vallée de l'Ohio. Cette inscription, dont on voit un specimen ci-contre, n'est évidemment écrite dans aucun des genres imagés dont on faisait usage au Mexique, ni en signes mnémoniques comme au Pérou. C'est une inscription évidemment *alphabétique* dans toute la force de ce mot, où les caractères au nombre de vingt-quatre sont disposés en lignes parallèles comme nous avons l'habitude de le faire en Europe. Au premier aspect on est tenté d'y reconnaître des lettres étrusques, ibériques, phéniciennes, grecques ou italiennes. M. Turner, frappé du rapport qu'il y avait entre le nombre de ces lettres et celui de l'alphabet hébreu, a pensé qu'il fallait y voir un alphabet sémitique reproduit tout au long. M. Rafn a cru y reconnaître des caractères runiques, mais dont la forme était plus rapprochée des anciennes runes anglo-saxonnes, que des runes usitées dans les pays du Nord

(1) Le lecteur trouvera, à la page 130 de ce volume, deux traductions de l'Inscription de Grave-Creek, n'ayant entre elles aucun rapport et absolument différentes de celle de M. Lévy-Bing. La première est de M. M. Schwab, la seconde de M. Oppert.

(Note du Comité chargé de la publication du Compte-rendu.)

avant l'introduction du christianisme. M. Henri Schoolcraft, à son tour, y voit une série de lettres alphabétiques dont dix répondent avec exactitude aux alphabets phéniciens de Gesenius ; quinze lettres coïncident aussi avec l'écriture celtibérique, et quatorze avec le vieil alphabet anglais ou anglo-saxon. Toujours est-il que cette inscription appartient sans aucun doute à une ancienne migration européenne, et cela nous suffit pour le sujet qui nous occupe ici.

« L'origine sémitique de cette inscription n'aurait d'ailleurs rien d'étonnant, car l'Amérique a conservé de nombreux souvenirs de la présence de migrations juives et chrétiennes dans son sein. Les monarques mexicains comme ceux d'Israël, s'entouraient d'astrologues qui, à leur Cour, les éclairaient sur les événements. Les noms étaient donnés, à la naissance des Mexicains, en présence de trois enfants, remplissant les fonctions de parrains (1), ce qui rappelle le baptême des prosélytes du judaïsme en présence de trois témoins, et les Αμφιδρομια des Grecs, où l'enfant voué aux dieux, recevait un nom après des cérémonies expiatoires. « La coutume d'offrir leurs enfants au temple était particulière aux juifs, et aucune autre nation ne les a imités en cela, excepté les Mexicains. » (Kingsborough, *Antiquities of Mexïco*, t. IV, p. 45.) L'histoire des plaies envoyées par Dieu à l'Egypte pour punir Pharaon de la dureté de son cœur, est représentée sur les pages 12 et 13 du *Codex mexicanus Borgiæ*. Les noms de *Tulan* (la région des roseaux), *Tlapallan* (la mer Rouge), *Huetlapallan* (la vieille mer Rouge), dérivent vraisemblablement de noms égyptiens, ce qui ferait croire que ce fut une colonie de juifs d'Alexandrie qui vint en Amérique dans les âges reculés.

---

(1) Je me souviens très-bien que dans mon enfance j'assistai souvent à de semblables cérémonies où les enfants de 6 à 10 ans, au jour de la sortie de couche de la mère, venaient soulever le berceau du *nouveau né* et lui donnaient son nom.

« Les témoignages chrétiens ne sont pas moins nombreux. Au Yucatan, une *croix de cuivre ou de bois* était placée sur les tombes, d'où l'on a conclu, dit un historien, que beaucoup d'Espagnols émigrèrent dans ce pays, lors de la destruction de l'Espagne par les Maures, au temps du roi don Rodrigue. Au Yucatan, ajoute un autre écrivain, on rencontre beaucoup de croix, et à Cuzco, il y en a une très-remarquable. Antérieurement à la découverte, les Mexicains se livraient, une fois dans leur vie, à la *confession auriculaire*. Dupaix remarque, à son tour, qu'aucun peuple de l'Ancien Continent n'a rendu ses devoirs avec plus de tendresse aux corps défunts de ses parents et de ses amis que la nation zapotèque, et cela sans en excepter les Egyptiens eux-mêmes.

« On le voit, tout contribue à démontrer que l'Amérique avait été trouvée par une foule de navigateurs de toutes les nations, avant le célèbre voyage de Colomb. C'est donc avec beaucoup de raison que le savant Gomara disait « qu'en définitive, il est impossible de dire à qui l'on doit la découverte des nouvelles Indes. »

« L'illustre fondateur de la Société de Géographie de France, M. Jomard, dans ses *Antiquités américaines au point de vue des progrès de la géographie*, page 10, (voir à la Bibliothèque nationale, salle des cartes et plans, section géographique), s'exprime en ces termes :

« On découvre, pour ainsi dire tous les jours, de nouvelles traces de l'architecture et des arts des anciens habitants du prétendu Nouveau-Monde. Sans parler des innombrables *tumulus* de l'Ohio et des autres affluents du Mississipi (dont on ne connaissait pour ainsi dire que l'existence, si l'on songe aux découvertes inattendues qu'ont amenées les fouilles récentes) ; sans parler des enceintes fortifiées, des circonvallations, de tous les ouvrages militaires qui ont été explorés avec fruit, surtout par le docteur Squier, ouvrages dont personne n'a pu encore dire l'époque, ni les auteurs, n'a-t-on pas découvert à une distance bien reculée dans le

Nord-Ouest, entre les Monts-Rocheux et le Grand-Océan, des ruines remarquables, des vestiges de grandes villes détruites, dont les environs mêmes sont presque entièrement déserts aujourd'hui, ruines sur lesquelles les traditions sont muettes, mais qu'une étude attentive saura, un jour, faire parler? »

Il me reste à expliquer un fait qui, au premier abord, semble constituer une anomalie. En effet, dans l'inscription de Grave-Creek, on rencontre des lettres identiques pour la valeur, et parfois distinctes quant à la forme. Ainsi, l'on remarquera au tableau des lettres de l'inscription (page 222 ci-dessus), qu'il y a deux formes d'A bien distinctes; trois T en forme de croix, plus ou moins semblables; également trois sortes de G; deux sortes de D peu différents, et enfin trois sortes de Q.

Mais cette anomalie n'est qu'apparente, car, si anomalie il y a, elle existe dans les inscriptions phéniciennes en général, comme on peut s'en assurer dans l'ouvrage de Gesenius: *Scripturæ linguæque phœniciæ monumenta quoquot supersunt.*

Tableau 6 : Trois inscriptions :

N° 1 Melit. 1 bilinguis A.....	Trois sortes d'A
N° 1 B.....	Trois sortes d'A
N° 1 C.....	Trois sortes d'A
Tableau 26: LXIII, Numidica septima.	Trois sortes de T
Tableau 25: LXII, Numidica sexta...	Quatre sortes de T
Tableau 22: LVIII.....	Deux sortes de G
Tableau 20: LVI, Différentes inscrip.	Plusieurs sortes de D
Tableau 38: IX, Panormus. Différentes inscriptions.	Trois et même quatre sortes de Q.

Cette diversité de lettres existe dans les alphabets européens, anciens et modernes, où les majuscules et les minuscules sont essentiellement différentes. En grec et en allemand, il y a deux sortes d'S minuscules.

Puissé-je, Messieurs, avoir réussi à apporter un élément nouveau à la solution d'un problème auquel tant de

savants se sont voués. Cependant je tiens ici à citer ces paroles du célèbre abbé Brasseur de Bourbourg :

« En cherchant à éclaircir quelques-unes des traditions » cosmogoniques du Continent américain par des rapproche- » ments avec les mythes cosmogoniques du monde ancien et » les souvenirs d'une antique navigation, nous n'avons donc » jamais conçu la pensée que nos recherches pussent » rabaisser, en quoi que ce soit, les immenses services que » Colomb a rendus au monde moderne (1). »

Mais, Messieurs, quelle est la pensée qui nous réunit ici ? Quelle est la pensée de tant de Congrès scientifiques ? Quel est ce besoin de scruter le passé et le présent des plus grandes nations comme des plus infimes peuplades qui remplissent le monde ?

On interroge l'histoire, on interroge les éléments et l'on s'applique à étudier la marche successive des civilisations. Parmi les inventions dues au génie de l'homme, c'est le *Langage* qu'il faut placer en première ligne. N'est-ce pas, en effet, la *parole* qui sépare l'homme de toute l'espèce animale et qui lui imprime le cachet de sa divine origine ?

Oui, la pensée de tant de Congrès est un pressentiment d'une prochaine fusion de la famille humaine tout entière.

Le règne de Dieu est proche, mais c'est le règne du Dieu historique, consacré par l'Ecriture. Ce Dieu n'est pas l'ennemi de la science. Il l'invoque comme un éclatant témoignage de sa gloire et de son infinie bonté.

Mais le plus grand obstacle qui reste à vaincre, c'est celui de la différence des langues qui tient les hommes éloignés les uns des autres et constitue entre eux une sorte d'antagonisme, que la langue universelle seule peut faire disparaître. C'est alors et alors seulement que l'humanité ne formera

(1) Brasseur de Bourbourg : *S'il existe des sources de l'histoire primitive du Mexique dans les monuments égyptiens*. Paris, 1864, chez Maisonneuve et Cie, p. 17,

qu'un seul troupeau, sous la direction d'un seul pasteur, qui est Dieu. La Providence a pourvu à la solution de ce grand problème par la conservation miraculeuse de la langue alphabétique primitive.

Et puisque ce Congrès est celui des Américanistes, je ne puis mieux finir qu'en citant cette parole prophétique du premier magistrat des Etats-Unis d'Amérique, dans son message du 5 mars 1873, au moment où pour la seconde fois il prenait possession du fauteuil présidentiel :

« Je suis disposé à croire que Dieu prépare le monde pour » en faire un seul peuple, parlant la même langue et n'ayant » plus besoin ni d'armées, ni de flottes. »

M. le Doyen **Godron** fait observer que le chamois n'existe pas en Amérique. En revanche le moufflon de montagne habite la chaîne des Montagnes Rocheuses et se rencontre notamment en Californie.

M. **Lévy-Bing** croit qu'on peut sans inconvénient substituer au mot de *chamois* celui de tout autre animal rapide à la course. Il était d'ailleurs parfaitement naturel qu'un *Phénicien* comparât l'élan d'un conquérant à la rapidité d'un chamois.

M. le docteur **Dally**, répondant à une précédente observation de M. Joly, déclare que l'impatience d'une conclusion qui semble avoir été reprochée à quelques membres n'est qu'apparente. Le débat porte sur un objet beaucoup plus limité que ne le ferait supposer l'observation de M. Joly. Il s'agit uniquement de la thèse soutenue par le R. P. Petitot sur des immigrations possibles d'Asie en Amérique. Les quelques mots relevés par lui dans la langue déné-dindjé ou la langue esquimaude d'une part et de l'autre dans le malai, le latin ou le bas-breton ne prouvent rien. Ces analogies sont

accidentelles. D'ailleurs ce ne sont pas les mots communs à plusieurs langues qui permettent de conclure à une parenté. Ce n'est pas le vocabulaire qui importe, c'est la constitution intime du langage, c'est la façon d'exprimer les idées.

La façon dont se comptent les degrés de parenté constitue aussi un point important.

On n'a pas abordé pour les comparer l'architecture du Nouveau Monde et celle de l'Ancien. Le côté pittoresque des questions américaines reste encore à étudier.

Quand on parle de la communauté ou de la non-communauté d'origine entre plusieurs peuples, il faut distinguer entre la période historique qui s'est continuée jusqu'à nous et la période préhistorique. Il est certain que pour la période historique les divers peuples américains diffèrent singulièrement entre eux ; de plus entre un Américain et un Asiatique, il y a autant de différence qu'entre un Cafre et un Esquimau ; si au contraire l'on étudie cette question au point de vue transformiste, elle change complètement d'aspect. Or, ce point de vue n'a pas encore été abordé. Un siècle se passera peut-être en études et en recherches avant qu'on se soit seulement rapproché d'une solution.

M. le professeur **Joly** déclare que sur ces questions, en faisant appel à des preuves certaines, il n'a pas entendu se poser en adversaire de ceux qui ont en main des preuves sérieuses. Il croit que l'étude de l'homme préhistorique américain jettera sur l'objet de la discussion une vive lumière. Dans ces questions si complexes, il ne demande qu'à être éclairé. N'ayant pas d'opinion formée sur beaucoup de ces points, c'est pour s'instruire qu'il est venu au Congrès, réuni dans sa ville natale. Sur toutes

ces questions, ajoute l'orateur, je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien.

M. Lucien ADAM résume succinctement un mémoire de M. **Luciano Cordeiro**, professeur à l'Institut de Coïmbre, sur *La part prise par les Portugais dans la découverte de l'Amérique.*

I.

La découverte de l'Amérique est un fait si important dans l'histoire moderne, elle est entourée de ténèbres si épaisses et les travaux concernant cette seconde découverte, pour ainsi dire, des vieilles civilisations et des anciennes races américaines, sont si incomplets, que votre congrès, Messieurs, doit nécessairement appeler l'attention sympathique des amis de l'étude et recevoir une approbation unanime en vue de la nouvelle impulsion qu'il vient donner aux investigations et à l'observation de si nombreux problèmes.

Dans l'obscur éloignement de mes travaux scientifiques j'ai ressenti une véritable joie en lisant l'annonce et le programme de votre réunion. Je désirerais pouvoir aller personnellement m'éclairer de vos lumières ; je ne le puis, malheureusement. J'aurais souhaité de vous porter moi-même le modeste contingent des faits pris dans l'histoire et les traditions du Portugal qui fut la seconde patrie de Colomb, le pays de sa femme, l'école et le laboratoire de son génie, mais le manque de temps m'en a empêché. Permettez toutefois, Messieurs, qu'à mes humbles autant que sincères félicitations, je joigne en quelques traits de plume des informations qui, tout insignifiantes qu'elles puissent être, ne seront peut-être pas complètement perdues et inutiles à la formation d'un jugement sain sur l'histoire de la découverte du Nouveau Monde.

La science, Messieurs, n'a point de patrie, je le sais. Cette religion de la vérité ne connaît d'autres limites que celles de la vérité même, mais c'est justement pour cela que la science ne peut être injuste et si elle doit s'affranchir des nobles passions des individus, elle ne doit pas non plus tomber dans les défauts de ces mêmes passions. Dans la science, l'injustice représente une lacune ou un vice de l'exercice critique, et celui qui en souffre le plus n'est pas celui sur qui retombe cette injustice mais bien la science elle-même qui l'a commise. Si elle a négligé d'approfondir certains faits, si elle a établi son verdict sur des données insuffisantes ou fausses, tant pis pour elle. Or, la géographie historique, Messieurs, a été parfois fort injuste pour ce petit pays qui a ouvert la moitié du monde à l'autre moitié. Les autres nations ont des gloires en assez grand nombre et dont elles peuvent à bon droit s'enorgueillir pour qu'il ne leur soit point nécessaire de priver le Portugal de celle qui lui donne droit à une place dans l'histoire de la civilisation. Pardonnez-moi cet épanchement, vous qui savez aimer et honorer votre patrie sans que cet amour obscurcisse ou égare votre amour pour la science, c'est-à-dire, votre amour de la vérité.

Dans ce fait même de la découverte de l'Amérique, on trouve un exemple de ce que je viens d'avancer. On a écrit que le Portugal avait dédaigné, par une vaniteuse ignorance, ce que l'on suppose avoir été la conception du Nouveau Monde par Colomb. On a montré sous les couleurs les plus sombres la science dédaignée par l'aveuglement et le fanatisme, dans le fait du rejet du dessein de Colomb par le roi Jean II et par ses conseillers ; on a même été jusqu'à affirmer que le roi de Portugal avait abusé de la franchise du grand navigateur et avait clandestinement fait partir une escadre dans le but de lui ravir la gloire de sa découverte. Vous savez cela, Messieurs, et naturellement vous savez aussi que toutes ces assertions sont fausses. Et quoique ceci m'éloigne du sujet de ma lettre, permettez-moi de vous

rappeler certains faits malheureusement peu connus ou fort dénaturés.

Le roi Jean II fut un des monarques les plus intelligents et les plus entreprenants de son époque ; les histoires du temps, les actes de son règne en font foi. Tout en réalisant en Portugal une des plus grandes révolutions politiques de l'histoire moderne, la centralisation du pouvoir royal, il poursuivait avec une constance et une audace remarquables les travaux de la navigation et préparait la découverte de l'Inde. Sans doute cette révolution politique et les moyens terribles employés à sa réalisation n'en font pas un roi sympathique à nos sentiments libéraux d'aujourd'hui, cependant la critique historique ne peut méconnaître la grandeur fatale de ce monarque. Mais Jean II accomplit une autre révolution qui importe davantage au sujet que nous traitons ; il augmenta les faibles moyens et les ressources dont l'art de la navigation pouvait disposer, il stimula les découvertes, les relations et la connaissance des terres ignorées, protégea l'étude de la cosmographie, etc. (1).

---

(1) Ruy de Pina : *Chron.* — A. de Resende : *Chron.* — Barros : *Dec.* — Mariz : *Dial.* — Silva : *De rebus gestis Joannis II.* — Faria e Sousa : *Asia port.* etc. — Castanheda : *Desc.* — A. Galvão : *Trat. dos Desc.* — C. Colomb (Lettre aux roys cath. *apud.* Navarrete) — Vasconcellos : *Vida y acciones*, etc. — Bernaldez : *M. de los reys cath. MSS.* — Las Casas : *Hist. de las Indias MSS.* — G. Murr : *Hist. dipl. de Martin de Behaim.* — A. R. dos Santos : *sobre alguns math. portug.* (mm. de Litt, port. v. 8) ; *sobre a nov. da nav. port. no sec. XV. (Ib.).* — S. F. de M. Trigoso : *sobre Martin Behain* (mm. de Litt. port. 8), *sobre o desc. e com. dos port.* (*Ib.*); Stockler : *orig. e prog. dos math. em Port.* — Quintella : *Ann. da Mar. port.* — Humboldt : *Exam. crit. sur l'hist.* etc. — Visc. de Sant. : *Prior.* — Id. : *Recherches sur Americ Vespuce*; etc. — Walckenaer ; *Rech.* et *Hist. gen* — Jal, (vid. Sant. note 23, *Prior.*) ; — F. Denis : *Hist. du Port.* — Avezac ; Clarke, etc. etc.

« Foy Rey de mui alto, esforçado e sofrido coraçam, que lhe

Je dois ici rappeler en passant quels furent les conseillers de Jean II qui rejetèrent le projet de Colomb. Ce projet fut soumis à D. Diogo d'Ortiz, évêque, et aux *maîtres* Rodrigo et Joseph, physiciens *(physicos)*, comme on les appelait alors,

---

fazia sospirar por grandes, e estranhas empresas ; polo qual com quanto seu corpo pessoalmente em seus Reynos andasse polos bem reger como fazia, porem seu esprito sempre andava fora d'elle com desejo de os acrenscentar. » *Ruy de Pina. Chron.* Cap. LXXXII.

«... El Rey Dom Joham o segundo... como gram catolico e muy solicito investigador dos segredos do mundo, desejando proseguir o descobrimento da Costa do mar Oceano contra o meio dia e Oriente que seus Antecessores... primeiro que nenhus do Mundo emprenderam, e começaram... » *Ib. Cap. LVII.*

» E... mandou armar sua frota pera que segundo sua ordenança ouvesse de proseguir ho dicto descobrimento de mais terras novas. » *Ib.*

« E foy o primeiro que ordenou o descobrimento da India. » *Resende, Chron.*

« De como el Rey secretamente mandaua descobrir a Indıa por terra : Polo muyto grande desejo que El-Rey tinha do descobrimento da India que com grande cuydado pollo mar mandou descobrir.... *Ib.*

« Pollos grandes desejos que El-Rey sempre teve de descobrimento da Indıa, no que muyto tinha feyto e descuberto *ate alem* do cabo de boa esperança. Tinha concertada e prestes ha armada pera descrubila, com os regimentos feytos e por Capitam môr della Vasco da Gama, fidalgo de sua casa e por fallecimento del-Rey a dita armada nam partio. » *Ib.*

« Dôde tomâdo El-Rei com os cosmographos deste reyno a tauoa geral de Ptholomeu da descripçâo de toda Africa e os padroes da costa della segundo per os seus descobridores estauâo arrumados, e assi a distancia... » *Barros, Dec. I.*

« Nuestro Senor milagrosamente me envió acá porque fui á aportar á Portugal adonde el Rey de alli entendia en el descubrir mas que otro alguno. » *Lettre de Colomb aux roys cath.*, 1505, *apud Navarr.*

ou médecins du roi. A première vue aucun conseil ne semble plus incompétent et plus bizarre : un évêque et des médecins, un prêtre catholique et un juif, et cependant ce prêtre et ces médecins étaient des premiers cosmographes et des plus savants géographes de l'époque, ils étaient les collègues de Martin Behain, autre cosmographe du roi de Portugal et l'auteur du célèbre *Globe* de Nuremberg ; ils furent les collaborateurs de l'infant D. Henri, le *Navigateur*, ses confidents et ses conseillers. Maître Joseph et maître Rodrigo furent les savants que le roi chargea d'étudier la manière de naviguer au large en prenant la hauteur du soleil ; ils furent les principaux auteurs des tables de déclinaison solaire, les inventeurs ou les réformateurs de l'astrolabe, c'est-à-dire, les promoteurs de la navigation moderne (1). Ortiz étudiait le problème de la découverte de l'Inde et conseillait une route contraire à celle qu'indiquait Colomb (2). Le temps lui donna raison. Sous sa direction fut dressée la carte qui servit à Pero de Covilhan et à Alphonse de Paiva pour la prétendue découverte de Preste Jean (3), expédition fort intéressante pour l'histoire de la géographie (4).

---

(1) Barros, Mariz, M. T. da Silva, A. R. dos Santos, Trigoso, Stockler, Murr, Montucla, Cladera, etc.

Colomb avait appris en Portugal à naviguer en prenant les hauteurs du soleil, ce qui ne fut pas tout-à-fait sans importance pour sa découverte. Toutefois, quelques historiens ont dit qu'il fut l'inventeur de ce procédé ! Mais Navarrette en rendant aux cosmographes portugais ce qui leur revient dit :

« Este hecho indutable, apoyado por los historiadores mas exactos, demuestra que no fué Colon quien inventó la aplicacion ó uso del astrolabio en la mar, como lo asegura el sr. Casoni en sus Anales de Génova y parece apoyarlo el sr. Bossi en su Illustr. 18 á la Vida de Colon. »

(2) Witfliet : *Descrip. Ptolomaicæ aug* — Castanheda, — F. Alvares, — A. R. dos Santos, etc.

(3) Mariz, — A. R. dos Santos, etc.

(4) « De como el Rey secretamente, etc. : Pollo muyto grande

Ils furent consultés comme cosmographes et, en cette qualité, ils discutèrent les propositions de Colomh. Martin Behain ou comme l'appellent nos chroniqueurs, Martin de Bohême *(Martim de Bohemia)*, également cosmographe du roi, établi et marié en Portugal, n'était pas ici à cette époque ; il est présumable toutefois que, quoique ami de Colomb (1) et ayant eu lui-même, ainsi que quelques-uns l'assurent, l'idée de l'existence de l'Amérique (2), il n'approuva point le projet de Colomb. Mais en quoi consistait ce projet ; pourquoi fut-il rejeté ? Il consistait, ainsi que l'assurent les chroniqueurs les plus dignes de foi et ainsi que ce navigateur l'avoue lui-même, à aller vers l'Occident à la recherche de l'île Cypango, du Cathay, etc., dont les légendes et les récits fantastiques des anciens navigateurs avaient frappé son esprit (3). Bernaldes, son ami, assure qu'il lisait beaucoup Ptolémée et Jean de Mandeville (4). Dans un voyage au Nord,

---

desejo que el Rey tinha do descobrimento da India... o quis tambe fazer por terra e neste anno de 86 mandou hum Affonso de Payva, natural de Castello Branco et outro Joam de Couilham homens aptos para isso e de que confiava, aos quaes deu largas despezas por letras para muytas partes e suas estruçôes para por via de Jerusalem ou pollo Cayro passarem a terra do Preste Joam. » Resende : *Chron.* cap. LX. *Vid. Barros, Déc. 1, liv. III. F. Denis, Hist. du Port.*, etc.

(1) Herrera, etc.

Cependant Herrera dit :

« D. Christoval Colon, primer Almirante de las Indias... *con el consejo de Martin de Bohemia, portugués natural de la isla de l Fayal* (c'est une équivoque)... con quien communicó, dio principio al descubrimiento... *Desc. de las islas y tierra firme, Cap. I.*

(2) Stuvenio : *De vero novi orbis inv.* — Doppolmayr : *Hist. Nach. von Nurnb. math.*— Vangeinseil.— Otto,— J. B. Riccioli, Moreri, cit. A. R. dos Santos, I. Wash, etc.

(3) R. de Pina, Resende, Barros, etc.

(4) *Mem. de los Reys cath.* cit. V. de Sant. *Recherches*, etc.

Colomb dit avoir été à l'île de Thulé (1). (*Thyle* de Senèque, Pline, Jordanes, *Thule* de Pytheas, de Priscien, de Moïse de Khoren ?) A son arrivée à Lisbonne, après la découverte des Antilles, il se vante d'avoir découvert le *Cypango* (2). Colomb avait-il exposé devant les conseillers portugais tout ce qu'il savait, tous les éléments de réussite sur lesquels il comptait, toutes les informations qu'il avait recueillies ? Il est presque hors de doute qu'il ne le fit point. Barros (3) raconte que le

---

(1) En 1477 *apud* F. Colomb, en 1467 *apud* Barrow et Munoz. C'est l'Islande dans l'opinion de Dicuil, et la Maynland dans celle de Humboldt, Anville, Marmert, etc.

(2) R. de Pina, Resende, Barros, Gomera, etc.

(3) Il n'est pas vrai que Barros eût quelque prévention contre Colomb. Où est-elle, cette prévention ? Pourquoi Barros l'aurait-il ressentie ? Barros est un des premiers, des plus laborieux et des plus intelligents historiens non-seulement du Portugal mais encore de la Péninsule et même de l'Europe au XVIe siècle. Il puisa à des sources antérieures et authentiques et son autorité ne peut être mise en doute. Il dit que Colomb était « *esperto, elocuente e bom latino* » (très *érudit*) et il s'étend moins longuement que Herrera et d'autres historiens espagnols sur les indications reçues par Colomb en Portugal. Après tout, on peut comparer ce qu'il dit du rejet des projets de Colomb en Portugal avec ce qu'en ont dit d'autres écrivains sur le rejet par les différents gouvernements.

« Com as quaes imaginaçôes que lhe deu a continuaçâo de navegar e pratica dos homens desta profiçâo que auia neste reyno muy espertos com os descobrimentos passados, veo requerer a el Rey dô Joâo que lhe desse algus navios pera ir descobrir a ilha de Cypango per este mar occidental. Nào confiado tanto em o que tinha sabido (ou por milhor dizer sonhado) d'alguas ilhas occidentaes como querem dizer alguns escriptores de Castella quanto na experiencia que tinha em estes negocios serem mui acreditados os estrangeiros. Assi como Antonio de Nolle, seu natural, o qual tinha descuberto a ilha de Santiago de que seus successoros tinham parte da Capitania : e hum Joâo Baptista Francez de naçâo tinha a ilha de Mayo et Ios Dutra Framengo outra do Fayal. E per esta

conseil avait rejeté le projet parce que tous les conseillers considéraient comme pure vanité les paroles de Christophe Colomb qui ne s'appuyait que sur des fantaisies concernant

---

maneira, ainda que maes nâo achasse que algua ilha herma, segundo logo erâo mandadas pouoar : ella bastava pera satisfazer a despeza que com elle fizessem. Esta he mais certa causa de sua empresa que alguns ficões (que como dissemos) dizem escriptores de Castella, e assi Hyeronimo Cardano, medico Milanez, barâo certo, docto e ingenioso : mas em este negocio mal informado. Porque escreue em o livro que compos de sapiencia que a causa de Colom tomar esta empreza foi d'aquelle dito de Aristoteles que no mar Oceano alem de Africa auia terra pera á qual nauegavam os Cartaginenses, e por decreto publico foi defeso que ninguem nauegesse para ella porque com abastança e mollicias della se nâo apartassem das cousas do exercicio da guerra. El Rey porque via ser este Christovâo Colom homem fallador e glorioso em mostrar suas habilidades e maes fantastico e de imaginaçôes cô sua ilha Cypâgo que certo no que dizia : dava-lhe pouco credito. Cô tudo á força de suas importunaçôes, mandou que estivesse com dom Diogo Ortiz, Bispo de Cepta e com mestre Rodrigo e mestre Josepe, aquem elle cômetia estas cousas de cosmographia e seus descobrimentos, e todos ouuerâo *por vaidade* as palavras de Christovâo Colom *por tudo ser fundado em imaginaçôes e cousas da Ilha Cypâgo* de Marco Paulo e nâo em o que Hyeronimo Cardano diz. » *Barros, Dec. I, liv. III, cap. XI.*

Eh bien ! qu'ont dit les écrivains les plus favorables à Colomb ; qu'ont révélé, Casas, Gallo, Oviedo, Gomara, Herrera, Garibay, etc. ?

« ... Ofreciendose á le dar (au roi de Angleterre) *muchos tesoros* en acrescentamiento de su corona y Estado... Informado el rey de sus consejeros y de personas á quien el cométio la examinacion desto : *burló de quanto Colon decia é tuvo por vanas* sus palabras. » *Oviedo.*

« Los dos Reys y los duques (le roi d'Angleterre, le roi du Portugal, les ducs de Medina Sidonia et de Medina Celi) *teniendo a Colon por ytaliano burlador* y no queriendo condescender a sus

l'île de Cypango, de Marc Paolo. André Bernaldez dit que l'on n'écouta point Colomb parce que le roi de Portugal

---

ruegos y instancias, vino por oltimo... » *Garibay* : *Comp. Hist. de las Chr.*

Garibay dit aussi que Colomb était « *mug enojadizo.* »

« Ca se contradizia el licenciado Calçadilha o bispo que fue de Vizeu y un mestre Rodrigo, ombres de credito en cosmografia. E los quales porfiavam *que ni avia ni podia haber oro, ni otra riqueza* al ocidente como afirmava...

« ... E como entrabos duques (Med. Sid. et Med. Celi) tunierô aquel negocio y navegac.on *porsueno y cosa de Italiano burlador...*

« ... Y aun que (les roys cath.) al principio tuuirô *por vano y falso* quanto prometia (Colomb) le dieron esperança... *Gomara : La ist. de las indias.*

« ... Y por mucho que D. Christoval satisfacia á estas raçones no era entendido; por lo qual *los de la junta juzgaron* la Empreza *por vana é imposible i que no convenia* á la Magestad de tan grandes Principes determinarse *con tam flaca information.* » *Herrera. Dec.*

« Hacia más dificil la aceptacion de este negocio lo mucho que Cristobal Colom en remuneracion de sus trabajos y servicios é industria pedia...

« ... Cometiéronlo (le projet de Colomb) principalmente al Prior de Prado y que el llamase las personas que le pareciesen mas entender de aquella materia de cosmografia...

« Ellos juntos *muchas veces,* propuesta Cristobal Colon su empressa, dando razones que lo tuviesen por posible, *aunque callando las mas urgentes...* y asi fueron dellos juzgadas *sus promiesas y ofertas imposibles y vanas y de toda repulsa dignas* y con esta opinion fueron á los reys persuadiendoles que no era cosa que á la autoridad de sus personas reales convenia poner se á favorecer *negocio tan flacamente fundado y que tan incierto é imposible á cualquiera persona letrada por indocta que fuese podia parecer;* porque perderian los dineros que en ello se gastasen y derogarian su autoridad real sin ningun fruto. *Las Casas. Hist. MSS. — F. Colombo, Hist. del Alm.*

« ... D. Diogo Ortiz obispo de Tanger su confessor (de Jean II du

avait de nombreux savants et des marins expérimentés (1).

Et réellement ne devrait-on pas admirer et louer plutôt que de les blâmer sévèrement, les cosmographes portugais qui se refusaient à admettre l'idée commune depuis peu encore affirmée par Toscanelli de la proximité des côtes de l'Asie avec les côtes occidentales de l'Afrique, erreur cosmographique dont Colomb fut toujours persuadé ? (2)

Portugal), castellano de nacion, natural de Calçada, tierra de Ciudad — Rodrigo, persona de grandes letras, autoridad, y virtude : dicen que votó en esta substancia : « *No eran bastantes, los fundamentos que ofrecia Colon para prendar-se en negocio de tanto peso un Principe cuerdo e prudente sin otro examen ni experiencia...* » *A M. y Vasconcellos : Vida y acciones del rey D. Joan el segundo,* etc.

(1) « Savendo que el Rey de Portugal desejase mucho descobrir e se le fue a convidar, e reconta de el que ho desistimaron, no le foe dado credito porque el Rey de Portugal tenia muy altos y bien famados marineros. » *Mem. de los rey cath. MSS. apud V, de Sant.*

(2) Lettres de Toscanelli au Roi de Portugal, le 25 juin 1474, et à Colomb.

Introd. de Colomb à son journal de voyage, 1493, etc.

« Il est mort sans avoir connu ce qu'il avait atteint, dans la ferme persuasion que la côte de Véraqua faisait partie du *Cathai* et de la province du *Mango*, que la grande île de Cuba était « une terre ferme du commencement des Indes, et que de là on pouvait parvenir en Espagne sans traverser les mers...

« ... Mais l'amiral mourut fermement persuadé que s'il avait touché à un continent à Cuba, (au cap *Alpha* et *Omega*, cap du commencement et de la fin), à la côte de Paria et à celle de Véraqua, ce continent faisait partie du grand empire du Khatai, c'est-à-dire de l'empire Mongol, de la Chine septentrionale...

« ... Les espérances de ce grand homme se fondèrent alors comme on sait, sur ce qu'il appela « des raisons de cosmographie, » sur le peu de distance qu'il y a des côtes occidentales d'Europe et d'Afrique aux côtes du Cathay et de Lifrango, sur des opinions

D'un autre côté, on sait que les connaissances cosmographiques des Portugais étaient entrées dans une voie positive. Il y a à la Bibliothèque de Paris une collection de portulans portugais du commencement du XVIe siècle où l'on trouve des indications et des observations astronomiques d'un caractère essentiellement positif et en opposition avec l'astrologie du moyen-âge (1). Ce caractère se reflétait nécessairement dans la conception géographique et se fortifiait même par les découvertes successives. Comment expliquer que l'on eût repoussé l'idée de Colomb comme absurde, s'il eût présenté clairement et catégoriquement

---

d'Aristote et de Sénèque, comme sur quelques indices de terres situées vers l'Ouest, qu'on avait recueillis à Porto-Santo, à Madère et aux îles Açores...

« ... L'amiral ne rétrécissait pas seulement l'Océan Atlantique et l'étendue de toutes les mers qui couvrent la surface du Globe ; il réduisait aussi les dimensions du Globe même. « *El mundo es poco ; digo que el mundo no es tan grande como dice el vulgo* » « le monde est peu de chose, écrit-il à la reine Isabelle, il est, je le certifie, moins grand que ne le croit le vulgaire. » *Humboldt. Hist. de la géogr. du nouveau cont.* — *Navarr.* etc.

Pauvre vulgaire !...

(1) Visc de Santarem.

« Dans ces travaux cosmographiques des pilotes portugais, il n'est plus question d'astrologie judiciaire. On voit que l'ouvrage du *Tractatus sphera*, d'Andalonis Nigre, et surtout son introduction *ad judicia astrologica* n'a pas eu la moindre influence sur ces auteurs non plus que les écrits du célèbre Thomas le Pisan. Nous ne trouvons pas dans ces travaux les égarements des astronomes du moyen-âge dans leurs visions astrologiques. Il paraît plutôt que les ouvrages du célèbre Pic de la Mirandole, contre l'astrologie judiciaire avaient déjà produit une grande influence sur les cosmographes portugais... Quoi qu'il en soit, ils établissent la théorie suivie par Barthélemi Dias, ils la recommandent comme étant la plus exacte... » *Vic. de Sant... Recherches hist. crit. et bibl. sur Améric Vespuce.*

l'existence de terres occidentales, alors que l'idée de l'existence de ces terres commençait déjà à dominer les esprits et avait donné lieu à de certaines découvertes, entre autres à celle des Açores? Et alors même que Colomb eût présenté l'idée d'une route de l'Inde par l'Ouest, comment expliquer l'opposition qu'il aurait eu à vaincre, puisque l'on sait que cette idée était déjà née en Portugal et dans l'esprit d'un roi portugais? Tous ces faits sont faciles à prouver. En cherchant à donner à la navigation les moyens de sortir de sa position forcée de navigation côtière, en la mettant en mesure de s'élever vers la haute mer guidée seulement par les inclinaisons sidérales, en inventant l'astrolabe, en fixant les variations de la boussole, en étudiant l'usage et les relations de l'aiguille aimantée, et en établissant des tables de déclinaison, les pilotes et les cosmographes portugais aspiraient évidemment à autre chose qu'à parcourir les côtes de l'Afrique. Pierres Nunes, ce grand mathématicien, ce grand cosmographe malheureusement si peu connu en Europe que l'une de ses inventions du caractère le plus commun porte encore le nom de Vernier, fait observer combien les idées et les méthodes scientifiques avaient d'empire sur les navigateurs portugais (1). Ce fait est d'ailleurs facile à reconnaître au moyen

(1) Não ha duvida que as navegaçôes deste reyno de cem annos a esta parte sam mayores, mais maravilhosas, de mais altas e mais discretas conjecturas que as de nenhua outra gente no mundo. Os portugueses ousaram commetter o grande mar Oceano. Entraram por elle sem nenhum recêo. Descobriram novas ylhas, novas terras, novos mares, novos povos e ho que mais hé novo ceo novas estrellas...

« Ora manifesto he que estes descobrimentos de costas e terras firmes nam se fiseram indo a acertar, mas partiam os nossos mareantes mui ensinados e providos de instrumentos e regras de astrologia e geometria que sam as cousas de que os cosmographos ham de andar apercebidos, segudo diz Ptolomeu no 1.° livro da

d'une rapide étude des institutions de l'infant D. Henri et de ses successeurs, et des documents qui existent dans nos archives et dans nos chroniques.

Le vicomte de Santarem, l'honorable écrivain qui a consulté le plus grand nombre de documents sur les découvertes des Portugais, assure catégoriquement et appuyé sur des faits que, « plus de vingt ans avant la découverte de l'Amérique par Colomb, les Portugais s'occupaient de chercher un passage à l'Ouest pour arriver aux Indes (1). »

On savait que Alphonse V, père de Jean II avait consulté le fameux astronome florentin Toscanelli (1474) sur le passage par l'Ouest au « pays où mûrissent les épiceries » et que, lorsque Colomb avait consulté le savant auteur du Gnomon de Florence sur la navigation vers l'Occident, celui-ci lui avait répondu en lui montrant la copie de la lettre qu'il avait écrite au chanoine portugais Fernand Martins, sur l'idée du roi (2). Dans une note de son *Globe*, Martin Behain dit : « Deux navires préparés pour un voyage de deux années,

---

sua geographia. Levavam cartas mui particularmente rumadas e nam já has de que os antigos usavam, que nam tinham mais figurados que dose ventos e navegavam sem agulha... *Dr. Pedro Nunes ; Defensâo da Carta de marear.*

Humboldt dit :

« Les pratiques du pilotage suivies dans les grandes expéditions de Colomb, de Gama et de Magellan, qui nous paraissent si incertaines, auraient fait l'admiration, je ne dirai pas des marins phéniciens, carthaginois ou grecs, mais encore des habiles navigateurs catalans, basques, dieppois et vénitiens des XIIIe et XIVe siècles. » *E. c. sur l'hist. de la géogr.* etc.

Et le Vic. de Santarem :

« Les pilotes puisèrent indubitablement à l'école de navigation de Sagres, des connaissances qui nous étonnent encore. » *Rech. sur Améric Vespuce.*

(1) *Recherches,* etc.

(2) La lettre de Toscanelli au chanoine portugais Fernâo

d'après les ordres de l'infant D. Henri, ont navigué en 1431 en se dirigeant toujours vers le couchant pendant à peu près deux cents lieues et ont découvert les Açores ; » or cette navigation occidentale s'est répétée après la découverte des

---

Martins, le 25 juin 1474. Dans la lettre, *sans date,* à Colomb, le savant florentin dit :

« Je vois que vous avez le grand et noble désir de passer dans le pays où naissent les épiceries et en réponse à votre lettre je vous envoie la copie de celle que j'adressai il y a quelques jours à un ami attaché au service du sérénissime roi du Portugal, et qui avait eu l'ordre de Son Altesse de m'écrire sur le même sujet. »

Humboldt dit : « Si cette correspondance prouve que Colomb s'occupait du projet de chercher le pays des épiceries par l'ouest *bien avant (?) qu'il eut des rapports avec le célèbre astronome de Florence*, il reste indécis lequel des deux, de Colomb ou de Toscanelli, a entrevu le premier la possibilité de cette nouvelle voie ouverte à la navigation de l'Inde. »

C'est vrai, mais ne serait-il pas plus juste de dire, puisque c'est la vérité tout entière, que cette correspondance prouve aussi que, bien avant les lettres de Toscanelli et de Colomb, le roi portugais avait eu cette idée ? L'indécision ne serait-elle pas fondée mieux entre celui-ci et Toscanelli, qu'entre l'astronome florentin et Colomb ? Toscanelli dit encore :

« Quoique souvent j'aie traité des avantages de cette route, je vais encore aujourd'hui, d'après la demande expresse que m'a fait faire le sérénissime roi (de Portugal) donner une indication précise sur le chemin qu'il faut suivre. »

Ce qui fait dire à Humboldt :

« Le passage que nous venons de traduire prouve suffisamment que bien avant 1474, Toscanelli avait conseillé au gouvernement portugais la route que Colomb a suivie et qui accidentellement a donné lieu à la découverte... »

Humboldt : *Hist. de la géogr. ; V. de Sant. Recherches, Prior,* etc.

premières îles de cet archipel (1). Ainsi que j'aurai l'occasion de le rapporter, à partir de la moitié du XVe siècle apparurent des donations de terres peuplées ou non et qui étaient encore à découvrir vers l'Occident ; ces donations s'obtenaient facilement. Las Casas (2), ainsi que le remarque le vicomte de Santarem (3) et comme l'avait déjà remarqué Humboldt (4), « Las Casas avait en sa possession, en 1502, des lettres de Colomb sur les indices des terres occidentales recueillis par des pilotes portugais. » Je pourrais citer encore de nombreux faits si mon but n'était autre. Pourquoi donc alors les projets de Colomb furent-ils rejetés par le gouvernement et par les cosmographes portugais comme ils le furent par le roi d'Angleterre (5), par D. Henri de Guzman, duc de Medina Sidonia, par D. Louis de Lacerda, duc de Medina-Celi et pendant bien des années par les rois catholiques ? (6). Si ce

---

(1) S. da Silva : *Mem. del rey D. Jodo I ;* — Cordeiro : *Hist. insul. ;* — Mattos Correia : *Prior. das descob. port.* etc. (Ann. marit. e colon. n°s 6 et 7).

(2) Hist. de las ind. MSS. etc.

(3) Visc. de Sant., *Recherches*, etc.

(4) Humboldt : *Ex. c. sur l'hist.* etc.

(5) Oviedo et quelques autres historiens disaient que Colomb avait proposé son projet au roi anglais avant d'en parler en Portugal. Si cela est vrai, c'est un fait très-significatif.

« ... trabajó por medio de Bartolomé Colon su hermano com el rey Enrique VII de Inglaterra (padre de Enrique VIII que hoy alli reyna) que le favoresciesse e armasse... *Oviedo.*

« ... y viedo al rey de Portugal ocupado en la conquista d'Africa y navegacion de Óriente... y al de Castilla en la guerra de Granada, embió a su esmano Bartolomé Colon, que tambien sabia el secreto, a negociar con el rey de Inglaterra Enrriq. septimo, que muy rico y sin guerras estaua, le diesse nauios y fauor para descobrir las Indias prometiendo traerle dellas muy gran tesoro em poco tiepo. *Gomara : ist de las indias.* Vid. note 12, Clarke, etc.

(6) Las Casas, MSS. — F. Colombo, *Hist. del Alm.* — Oviedo, Gomara, Garibay, Herrera, etc.

n'était (et cela ne pouvait pas être) parce que l'on supposait absurde la découverte des Indes par l'ouest et l'existence de terres occidentales, c'était donc, comme le disent quelques auteurs et avec eux Michelet (1), parce que « les Portugais ne voulaient employer que des hommes *à eux* et de l'école qu'ils avaient formée ? » Jamais une assertion produite par des hommes sérieux et illustres ne fut plus éloquemment démentie par les faits. Il n'est pas nécessaire de rappeler les rapports de l'infant D. Henri avec Jean de Mallorca et autres savants étrangers ; il n'est pas même besoin de rappeler que Christophe Colomb s'était formé à l'école portugaise, qu'il avait appris avec les Portugais, qu'il avait navigué avec eux jusqu'aux dernières limites des découvertes portugaises, qu'en Portugal il conçut son projet sur des indications portugaises, qu'il s'était marié en Portugal, s'y était établi et y exerçait sa profession (2), et que dans son troisième voyage il s'était guidé sur des indications portugaises lorsqu'il se proposait de naviguer au-delà de l'équinoxe vers l'Occident « jusqu'à ce qu'il eût trouvé la terre pour s'assurer si le roi Jean de Portugal s'était trompé lorsque ce souverain avait affirmé qu'au Sud il y avait une terre ferme » comme le dit le père Manoel de la Vega dans son ouvrage intitulé *del descobrimento de la America*, publié pour la première fois

---

(1) Conquête de la mer : — La Mer.

(2) Las Casas, Bernaldes (cura de Los Palacios). — F. Colomb, A. Gallo : *De navigatione Columbi*, etc.; *Coll. Muratori ; Rerum italic.* XXIII ; — Oviedo, Gomara, M. de la Vega, Herrera, Barros, Clarke : *Prog. of mar. disc.* ; — Humboldt, Santarem, etc.

« E á inquerir tambien la pratica y experiencia de las navegaciones y caminos que por la mar hacian los Portuguezes á la Mina del Oro y costa de Guinea, tomó el acordo de ver por experiencia lo que entonces del mundo por la parte de la Ethiopia se andaba y praticaba por la mar y assi navigó algunas veces aquel camino en compagnia de los Portugueses como persona ya vecina y quasi natural de Portugal. » *Las Casas* : *Hist. de las Ind. MSS.*

en 1826, au Mexique, par Bustamante : (1) Il n'est pas non plus nécessaire de rappeler beaucoup d'autres faits concernant la vie de Colomb, entre autres la lettre que lui écrivit le roi portugais en 1488 : « A notre spécial ami Christophe Colomb, à Séville » lettre par laquelle on voit que Colomb pensait encore à servir le Portugal et à faire ses découvertes pour le compte des Portugais (2). Nous n'appellerons à notre aide

---

(1) Santarem : *Recherches, Prior.* etc.

(2) Le 20 mars 1488. Navarrette : *Coll.* Cette lettre n'est pas une invitation comme l'ont dit toutes les biographies de Colomb. C'est, au contraire, une acceptation. Il y a justement quelques jours qu'un docte écrivain espagnol très apologiste de Colomb, M. R. Pinilla, a rectifié ce fait dans la *Revista Occid.* de Lisbonne :

« ... esa carta » — dit-il — « no es como se ha dicho *por todos* una *invitacion*, es una *aceptacion obligeante* como dicen los franceses, *pero una aceptation*. Cristobal Colon habia escrito al rey mostrándole voluntad y complacencia de ponerse á su servicio y dejandole entrever la posibilidad de su vuelta à Portugal. No dejan duda sobre esto... »

Ce n'est pas seulement sous ce point de vue que, soit mauvaise foi soit par une singulière erreur, on a donné à cette lettre d'ailleurs fort claire un sens tout-à-fait contraire à celui qu'elle contient. Cette lettre n'est pas une invitation, elle est une bienveillante réponse à une autre lettre de Colomb, l'acceptation de l'offre de ses services et un sauf-conduit pour son retour en Portugal ; elle ne dit pas non plus que le navigateur fût en butte à une persécution quelconque de la part des cours portugaises. Ce qu'elle dit à cet égard est tout simplement que si *por hasard (porventura)* Colomb se trouvait compromis en Portugal dans *quelque affaire criminelle, civile ou de quelque autre nature,* sûreté et privilége lui sont donnés pour qu'il ne soit pas arrêté, demandé ou déféré en justice.

Tout cela est bien différent de certain roman de persécution.

« A Christovam Colom, noso especial amigo en Sevilha. — Cristobal Colon. Nós Dom Joham per grasa de Deos Rey de Portugall e dos Algarbes, daquem e dallem mar em Africa, Senhor

que le témoignage même des étrangers. Dans « l'Histoire de la première... conquête des Canaries faite dès l'an 1402 par messire Jean de Bethencourt escrite du même temps » (publiée à Paris, 1630) il est dit : « Si aucun noble prince du royaume de France ou *d'ailleurs* voulait entreprendre aucune grande conquête *par deça* qui serait une chose bien faisable et bien raisonnable, le pourrait faire à peu de frais... car Portugal et Espagne les *fourniraient* pour leur argent de toutes vitailles et de navires *plus que nul autre pays et aussi de pilotes que savent les ports et les contrées.* »

---

de Guinée vos enviamos muito saudar. *Vimos a carta que nos escrebestes* e a boa vontade e afeizaon *que por ella mostraaes teerdes* a nosso serviso. Vos agardecemos muito. *Emquanto a vossa vinda cá*, certo, *assi pollo que apontaes* como por outros respeitos para que vossa industria e boo engenho nos será necessario, nós a desejamos e pracernos-ha muito de. que visedes, porque em o que vos toca se dará tal forma de que vos debaes ser contente. *E porque por ventura teerees algum rezeo de nossas justizas, por razaon dalgumas cousas a que sejaaes obligado.* Nós por esta nossa Carta vos seguramos polla vinda, estada, e tornada que nâo sejaaes preso, reteudo, acusado, citado nem demandado por nenhuna cousa *ora seja civil, ora criminal, de cualquer cualidade.* É por ella mesma mendamos a todas nossas justizas que o cumpram assi. E. portanto vos rogamos e encomendamos que vossa vinda seja loguo e para isso non tenhaaes pejo algum e tecremos muito em servizo. Scripta en Avis a vinte de Marzo de mil cuatrocientos ochenta y ocho. *Elrey. (Apud Navarr. Doc. dipl. nº* III.)

Il est singulier que l'ortographe soit un peu castillane.

Il y a ici un fait très-intéressant, c'est que depuis le mois de mai 1487, Colomb recevait non-seulement des honneurs mais des pensions des rois catholiques. Je ne sais pas si ce fait doit être cité dans le procès de canonisation du grand navigateur. M. Roselly de Lorgues ne le cite pas, ce qui, après tout, serait plus digne d'nn vrai chrétien que les injustes inventions concernant les conférences de Salamanque.

Les noms de Jean de Bruges à qui on avait fait donation d'une des îles du groupe des Açores, de Joz van Huerter (Joz, Job, Joâo d'Ultra), de Martin Behain, de Jehan da Nova, de Cadamosto, de Vinet, du danois *Balart* (sic) et de beaucoup d'autres étrangers accueillis par le Portugal, y employés dans la navigation, appliqués à l'étude de ses progrès maritimes, établis dans les terres découvertes et conquises; le nom même de Colomb, de son frère Barthélemy Colomb, le commerce des cartes maritimes fait par les deux, les voyages du premier aux îles récemment découvertes, leur voyage à Mina attesté par le fils de Colomb, F. Colomb, démentent complètement l'arbitraire et imaginaire assertion que nous avons rapportée. Outre les nombreux priviléges spéciaux et généraux concédés aux étrangers parmi lesquels les Génois, les Pisans et les Vénitiens n'étaient pas les moins favorisés, le roi accordait beaucoup de lettres de protection et de naturalisation à tous les étrangers qui voulaient se considérer comme Portugais (1). La colonisation étrangère dans le royaume et dans les pays découverts était immense. Le 8 juin 1433 on recommande la plus scrupuleuse observance des lettres que les étrangers possèdent pour être traités comme nationaux. Peu après il est expressément recommandé de ne gêner en quoi que ce soit les négociants pisans, génois ou autres qui viendraient à Lisbonne. En 1452 (20 mars) de nouveaux privilèges sont accordés aux Allemands, aux Français, aux Anglais, etc. En 1497 (28 juin) on permet aux étrangers le libre commerce avec Arzilla et le royaume de Fez. Si les cortès d'Evora (1481-82) font observer au roi que les Florentins et les Génois qui abondent alors à Lisbonne peuvent découvrir les secrets de Mina et des îles, cette observation n'a trait qu'aux aventuriers et aux explorateurs

(1) Vic de Santarem : *C. dipl.*, — H. H. de Noronha : *geneol. MSS.* (Bibl. de Lisbonne), etc.

de hasard qui voudraient enfreindre le droit constitué suivant les idées de l'époque concernant la domination et le commerce exclusif du pavillon portugais. Barthélemy Colomb qui vivait à Lisbonne où il dressait des cartes maritimes et recueillait des informations sur les découvertes portugaises (1) ne fut

---

(1) Sed Bartholomoeus minor natu in Lusitania demum Ulissipone constiterat, ubi intentus quœstin tabellis, pingendis operam dedit queis ad usum nauticum justis illineationibus servatis maria, portus, littora, sinus, insulœ effigiantur. Proficiscebantur ad Ulissipone quotannis ac redibant emissa navigia quæ coeptam ante hos annos quadraginta navigationem per Oceanum ad Occidentales Æthiopes continuatas terras, gentesque omnibus retro seculis incognitas aperuere. Bartholomoeus autem sermonibus eorum assuetus qui ab alio quodammodo terrarum orbe redibant, studio pingendi ductus, argumenta, et animi cogitatum cum fratre rerum nauticarum peritiore communicat, ostendens omnino necessarium, si quis Æthiopum Meridionalibus littoribus relictis ni pelagus ad manum dexteram Occidentem versus cursum dirigeret, ut is procul dubio continentem terram aliquando obviam esset habiturus. Qua persuasione Christophorus inductus, in aulam Regum Castellœ se se insinuans, viros doctos alloquitur, ac docet in animo sibi esse nisi adjumenta defecerint, multo prœclarius, quam Lusitani fecissent, novas terras, populosque novos, unde minime putetur, invenire. Hœc autem ad aures Regias per hos viros, quibus ea vana non viderentur, delata, studio gloriœ, atque cum Lusitanis œmulationis incensos, Reges perpulere, ut Columbo bina navigia exornari ad eam navigationem, quam medidatus erat, jusserint. *A Gallo : De navigatione Columbi per inaccessum antea Oceanum commentariolus.*

> Antonio Gallo, Segretario dell'Illustrissimo Magistrato di San Giorgio viveva nel 1499 e con istile assai puro scrisse Latinamente alcune Istorie Genovesi... E per ultimo con brevi e scelte parole distese in carta le gloriose imprese dell'Almirante Colombo, intitolandole : De navigatione ; « etc. » *R. Sopranus* : *L. de Script. Ligur.* cit. Mur. Eodem tempore, quo Colombus floruit

jamais gêné dans ses travaux. Christophe Colomb vécut à Lisbonne, alla aux Açores, s'établit à Porto Santo et à Madère, parcourut les nouvelles conquêtes portugaises jusqu'à Saint-George de Mina, et personne ne l'aurait certainement empêché d'aller découvrir de nouvelles terres ainsi que le firent son compatriote le Génois Antoine de Nola (1445 etc.) Cadamosto, le Galicien Jehan de Nova (1501), Ferdinand Vinet, ce dernier même sur un navire appartenant à Barthélemy Marchioni, florentin établi à Lisbonne, et tant d'autres.

Lorsque Colomb revient à Lisbonne après son premier voyage, le roi de Portugal le reçoit parfaitement, le protège contre les soupçons que l'on a conçus qu'au lieu de l'île de Cypango qu'il disait *encore* avoir découverte, il n'eût été faire quelque excursion dans les pays considérés comme faisant partie du domaine portugais, supporte ses récriminations et les éclats de son orgueil qu'il poussa, à ce que disent les historiens, jusqu'à l'exagération et à l'offense, et le laisse aller en paix (1). Il est vrai qu'alors le roi fait appareiller

---

et Antonius Gallus : quare auctoritas ejus hac in re non leve pondus habet. — *Muratori* : *R. Ital. scrip.*

Vid. aussi : B. Senarega : *Annali di Genova (Script. Rer. ital. vol.* XXIV) ; *Agust. Justiniani,* dans une expos. des psaumes, cit. par Navarrette. *(Coll. Intr.)* et publ. à Gènes, 1516.

(1) No anno seguinte de mil quatrocentos noventa e tres, estando ElRey no lugar do Val do Paraiso, que he acima do Moesteiro de Santa Maria das Vertudes, por causa das grandes pestenenças que nos lugares principaes daquella Comarca avia, a seis dias de Março arribou arrestello em Lixboa Christovam Colombo, Italiano, que vynha do descobrimento das ilhas de Cypango e d'Antilia, que per mendado dos Reys de Castella tynha fecto, da qual terra trazia comsigo as primeiras mostras da gente, a ouro e alguas outras cousas que nellas avia ; e foy dellas intitolado Almirante. E seendo ElRey logo avisado, ho mandou hir ante si, e mostrou por isso receber nojo e sentimento, *assy por creer que o dicto descobrimento era fecto dentro dos mares e*

une escadre qu'il place sous les ordres de D. François d'Almeida, mais ce n'est que dans le but de vérifier si les soupçons dont Colomb a été l'objet sont fondés, et de maintenir la souveraineté du pavillon portugais suivant les

---

termos de seu Senhorio de Guinee, em que se oferecia difensam, como o dicto Almirante, *por ser de sua condiçam hu pouco alevantado, e no recontamento de suas cousas, excedia sempre os termos da verdade, fez esta cousa, em ouro, prata e riquezas muito maior do que era.* Especialemente *accusava ElRey de negrigente por se escusar delle por mingua de credito et autoridade,* acerca deste descobrimento pera que primeiro o viera requerer. Et com quanto ElRey foy cometido, que ouvese por bem d'ho ali matarem; porque com sua morte o proseguimento desta empresa, acerca dos Reys de Castella por falecimento de descobridor cessaria; e que se poderia fazer, sem suspeita, de seu consentimento, e mandado, *porquanto por elle seer descortes e alvoroçado*, podiam co elle travar per maneira que cada hu destes seus defectos, parecesse a verdadeira causa de sua morte. *Mas ElRey como era Principe mui temente a Deus, nom soomente o defendeo, mas antes lhe fez honra e muita mercee* e cô ella o despedio. » *R. de Pina, Chron. Cap.* LXVI, *Resende, Chron.* etc.

« ,., e creo (João II) verdadeiramente que esta terra descuberta lhe pertencia, e assi lho dauão a entender as pessoas do seu Conselho. Principalmente aquellas que erão officiaes d'este mister da Geographia, *por a pouca distencia que auia das ilhas terceiras a estas* que descobria Colom. » Barros, Dec. 1 L. III. Cap. XI, — *Vasc. Vida y acciones*, etc.

On doit rappeler le Traité de Medina del Campo, du 30 octobre 1431, et en particulier, le Traité d'Alcaçovas, du 4 septembre 1479, entre le Portugal et la Castille (Confirmé par Xiste IV), par lequel le droit de domination (senhorio) sur la Guinée (nom très général dans ce temps là, comme le dit Azurara, et comme on le voit dans les documents de l'époque), avec toutes ses mers, îles et côtes déjà découvertes et à découvrir jusqu'aux *Indes*, appartenaît *in solidum* au Portugal. *Duarte Nunes*: *Chron. de D. Joâo* I; — *Ruy de Pina*: *Chron.*—*S. da Silva*: *Mem. delrey D. Joâo* I, etc.

idées de l'époque. Cette expédition toutefois n'eut aucun résultat eu égard à la demande et à la garantie des rois catholiques (1).

Non, ce ne fut point par une orgueilleuse ignorance que le roi de Portugal et ses conseillers repoussèrent le projet de Colomb, ce fut à cause même de la forme de ce projet. Tous les historiens avouent que Colomb présentait sous les couleurs les plus merveilleuses les terres qu'il se proposait de découvrir et se laissait entraîner à des exigences extraordinaires comme nul autre n'en avait eues. Son fils lui-même indique ce fait et l'explique par le désir où était Colomb que sa découverte profitât en honneurs à ses descendants. L'assertion de I. Washington qui prétend que les écrivains portugais inventèrent plus tard cette accusation de vanité contre Colomb est complétement fausse (2). La scièнce peut être vaincue

---

(1) « E porem porseguindo ElRey em sua memoria ieste cuidado e teendo sobr'isso primeiro conselho junto com Aldea Gavinha se foy a Torres Vedras, onde depois de Paschoa teve sobre o caso outros conselhos, em que foy detriminado que armasse contra aquellas partes commo logo armou e grossamente: e da Armada fez Capitam Moor Dom Françisco d'Almeida, que seendo já prestes, chegou a ElRey hu chamado Ferreira, Messegeiro dos Reys de Castella que por serem certeficados do fundamento da dicta Armada, que era contra outra sua, que logo avia de tornar, lhe requereo que nella sobresevesse atee se ver per dereito, em cujos mares e conquista, o dicto descobrimento cabia. Pero o qual enviasse a elles seus embaixadores e Procuradores com todalas cousas que fezessem por seu titolo, e justiça, *segundo a qual elles se justificariam, desistindo, ou se concordando como razam, e dereito lhes parecesse. Polo qual ElRey desistio do enviar da dicta armada, e sobr'isso ordenou logo por seus Embaixadores et Procuradores ao Doctor Pero Diiz e Ruy de Pyna...* » *R. de Pina* : *Chron.* Cap. LXVI ; — Resende, Barros, etc.

(2) « ... pedia el almirantazgo, el titulo de viso-rey y demas

par le hasard, elle le fut souvent. Mais si ce ne fut point (comme je le crois) par un simple coup du hasard que

---

cosas de tanta estimacion é importancia, pareció cosa dura concederlas pues saliendo con la empresa parecia mucho, y malograndose, ligereza. » *F. Colon.* : *Hist. del. Alm.*

« Hacia màs difícil la aceptacion de este negocio lo mucho que Cristobal Colon en remuneracion de sus trabajos y servicios é industria pedia : conviene á saber : estado, Almirante, viso-rey y Gobernador perpétuo, etc. : cosas que á la verdad entonces se juzgaban por muy grandes, como lo eran, y hoy por tales se estimarian. » *Las Casas* : *Hist. gen. de las Ind. MSS.*

« ... Y assiapreto el negocio tanto : en tomandose Granada, que le dieron lo que pidia para yr a las nuevas tierras que dicia *a traer oro, plata, perlas, piedras, especias y otras cosas ricas.* Dieron le assi mesmo los reys la dezena parte de las rentas y derechos reales en todas las tierras que descubriesse y ganasse sin perjuyzio delrey de Portugal como el certificaua...

« ... y porque los reys no tenian dineros para despachar a Colon les prestous Luis de Sant Angel su escriuano de racion, seis cuentos de maravedis, que son en cuenta mas gruessa, disiseismil ducados. » *Gomara* : *ist. de las Ind.*

Navarr. — I. Wash. — R. Pinilla (*Rev. Occ.* de Lisbonne), etc.

Voici un fait fort intéressant qui a été oublié dans le vieux roman de l'abandon et de l'indigence de Colomb en Espagne :

« En dicho dia 5 de Mayo de 1487 di a Cristobal Colomo extrangero, que está aqui faciendo algunas cosas compliderας al servicio de sus Altesas tres mil maravedis...

« Em 24 de dicho mes (Agosto 1487) di á Cristobal Colomo cuatro mil maravedis...

« En dicho dia (15 oct. 1487) di a Cristobal Colomo cuatro mil maravedis...

« En 16 de Junio de 1488 di á Cristobal Colomo tres mil maravedis...

Libr. de cuentas de Franc. Gonzalez de Sevilla, *Tesorero de los Reys Catolicos.* — Arch. de Simancas. — *Navarret.* etc.

« ... un cuento ciento é cuarenta maravedis... para pagar al

Christophe Colomb en cherchant, ainsi qu'il le disait, le Cypango ou l'Antilie, ce que d'autres avaient déjà fait, découvrit les îles américaines et même une partie du continent, on n'en peut point non plus conclure à l'ignorance de ceux qui nièrent que Colomb pût par cette route découvrir les terres merveilleuses dont il parlait, car la vérité est qu'il ne les découvrit pas. On insulte et on amoindrit la science des cosmographes portugais qui virent dans l'entreprise proposée une charge onéreuse pour l'État, n'offrant aucune garantie de succès et à peine établie sur quelques-unes des nombreuses et romanesques fantaisies répandues à cette époque et sur une erreur de la vieille érudition cosmographique. L'argument à l'aide duquel on accuse ces savants non-seulement est injuste, mais il prouve le contraire de ce qu'il tente de prouver : Colomb ne découvrit pas ce qu'il avait promis de découvrir et sa science n'était pas si grande puisqu'il soutenait, encore après la découverte, qu'il avait trouvé le Cypango ou supposait avoir découvert les côtes de l'Asie ou de l'Inde ; puisqu'il ignorait le prolongement du continent américain, puisque, revenant des Antilles et

---

dicho Escribano de Racion en cuenta de otro tanto que prestó para la paga de las caravelas que sus Altesas mandaron ir de armada á las Indias é para pagar á Cristobal Colon que vá en la dicha armada.

Libr. de cuentas de Gartia Martinez y Pedro de Mentemayor, de la Composiciones de Bulas del Obispado de Palencia — *Navarret,* etc.

« ... que en todas las ciudades, villas, y lugares donde Cristobal Colomo se acaesciere se le aposente y á los suyos y se le den buenas posadas que no sean mesones, sin dineros y que se le faciliten mantenimientos á los précios que de ordinario alli tuvieren. *Cédula real* (Cordoba) à 12 de Mayo de 1489. — *Navarret, R. Pinilla,* etc.

Les navigateurs portugais étaient bien moins chers.

abordant aux Açores où il avait vécu, il avoue que ce ne fut que le lendemain qu'il sut qu'il avait abordé à l'île Sainte-Marie (1) ; enfin sa science n'était pas si développée puisque Jérôme Girava Tarrascones, *Vir magno ingenio et preclara eruditione* comme le nommaient ses contemporains, dit, dans sa *Cosmographie* (publ. Milan, 18 avril 1556) « Toute la terre nouvellement découverte s'appelle *India* parce que Christophe Colomb, de Gènes, grand marin et *cosmographe médiocre,* quand il obtint la permission pour découvrir des terres en 1492, les appela Indes... (2) »

Il n'est pas juste non plus de porter, sans preuves, une accusation de mauvaise foi contre les conseillers portugais, dans le seul but de rehausser la gloire de Colomb dont la bonne foi ne fut pas assez grande pour l'obliger à avouer officiellement qu'il avait reçu des pilotes portugais au moins des indices sur l'existence de terres occidentales, fait qui est affirmé par son contemporain et ami, Las Casas, qui dit l'avoir appris par les papiers de Colomb même (3) ; qui est clairement donné à entendre par un autre de ses contemporains, Antonio Gallo (4), et qui est en outre attesté par de nombreux écrivains d'une autorité irrécusable. De plus la bonne foi de Colomb ne l'empêcha pas de négocier en même temps avec plus d'un gouvernement.

Il n'entre aucunement dans mes idées, Messieurs, de déprécier le mérite de Colomb glorifié par les siècles et cependant victime pendant tant d'années d'une des plus injustes et des plus audacieuses mystifications que l'histoire puisse enregistrer, la mystification : *Américi* Vespuce ; je ne

---

(1) *F. Colom.* (frag. d'une lettre de son père). M. de la Vega : *Hist. del desc.* (publ. Bustamante); J. de Torres : *Orig. dos desc.* (*Rev. Açoriana* II), etc.

(2) Vic. de Sant.: *Rech.*, etc

(3) Loco cit.

(4) Loco cit.

fais qu'indiquer quelques-uns des points sur lesquels peut s'établir la défense de Jean II et de ses illustres conseillers à qui la géographie, la cosmographie et la navigation doivent de si nombreux services. Personne non plus ne prendra en mauvaise part que, réunissant des faits dispersés, oubliés ou altérés, je m'efforce de contribuer à ce que l'on rende aux navigateurs portugais la part qui leur revient dans la gloire de la découverte du Nouveau Monde.

Colomb vint à Lisbonne, paraît-il, vers 1470 (1). Irving Washington, appuyé sur Zurita, parle d'un Columbo ou Colombo « amiral génois » qui conduisit le roi de Portugal (Alphonse V) jusqu'à la côte méridionale de France. Cette indication semble flatter d'une part ceux qui ne peuvent se dispenser de chercher aux grands hommes des généalogies illustres, en dépit de la presque constante contradiction des faits ; et d'autre part ceux qui s'efforcent d'attribuer à Colomb dès le berceau une vocation, une tradition ou une éducation essentiellement maritimes. Le fait est peut-être en lui-même insignifiant, il convient toutefois de le corriger dans les biographies du célèbre navigateur. Le roi de Portugal, Alphonse V, partit de Lisbonne en août 1476 pour le Midi de la France, où il arriva avec une escadre portugaise de seize navires portant 2,200 hommes d'équipage. Barante dit que le roi fit ce voyage avec l'escadre du vice-amiral Coulon, mais Barante confond les faits. Coulon était un célèbre corsaire *français* qui avait rendu quelques services au Portugal et se trouvait dans la baie de Lagos quand l'escadre d'Alphonse V y relâcha. Sachant les rapports d'amitié et d'alliance qui existaient entre le roi de Portugal et Louis XI, Coulon vint présenter son compliment à Alphonse V qui le reçut fort bien non-seulement parce qn'il était français, mais encore parce qu'il avait aidé à faire lever le siége que les Castillans et les

(1) R. Pinilla : *Colon en Valc. (Rev. Occid.)*

Maures avaient mis devant Ceuta (1). Les Génois de noble extraction qui venaient s'établir en Portugal s'empressaient de prouver leur origine devant le gouvernement, et se munissaient de diplômes à cet égard, fait qui peut être démontré par l'exemple de nombreux Génois et autres contemporains de Colomb qui s'établirent dans les îles nouvellement découvertes (2). Non-seulement les Colomb (Barthélemy et Christophe), ne prirent jamais ces diplômes mais encore ils vécurent modestement au moyen de leur industrie des cartes maritimes. Tous les chroniqueurs s'accordent à les regarder comme de très-humble condition. Une autre assertion non moins obscure est celle qui prétend que Colomb avait fait naufrage sur les côtes de Portugal à la suite d'un combat naval sur ces mêmes côtes entre Génois et Vénitiens, en 1485. Ce que l'on sait à l'égard de cette année 1485, c'est que des Français, faisant peut-être partie de l'escadre de Coulon, attaquèrent et prirent, près du cap Saint-Vincent, quatre galères de Venise qui se rendaient avec de fortes cargaisons dans les Flandres, et dont les capitaines furent jetés à Cascaes (3). Il y avait beaucoup de temps que Barthélemy Colomb était déjà établi à Lisbonne où il exerçait son industrie des cartes maritimes à laquelle il intéressa ou initia son frère Christophe. Antonio Gallo, contemporain, affirme positivement que l'existence du *monde* appelé India « ne s'était pas révélée à Colomb par ses propres méditations mais grâce à son frère Barthélemy Colomb » lequel avait lui-même conçu la possibilité d'une navigation dans l'Ouest, en marquant sur les mappemondes qu'il dessinait à Lisbonne pour gagner sa vie, les découvertes portugaises faites au delà

(1) R. de Pina : *Chron. delrey D. Aff.* v. Vic. de Sant.; *Quad. elem. das Rel. pol.* III.

(2) Fructuoso, Cordeiro, H. H. de Noronha, etc.

(3) R. de Pina : *Chron delrey D. Joâo* II ; Vic de Sant. : *Quad. elem.* etc.

de Mina (1). C'est ce même Barthélemy qui se rend plus tard en Angleterre pour y proposer, peut-être pour la seconde fois, le projet de Colomb et qui y publie en 1489 la première *Mappamundi* qui y parut et qu'il dédia à Henry VII (2). Garibay dit que les Rois Catholiques le nommèrent *Adelantado* en récompense de ce qu'il avait *contribué avant et après*, au voyage de la découverte (3).

Quelle qu'ait été néanmoins l'époque de l'arrivée de Colomb en Portugal, il est certain que le mouvement maritime et l'esprit de découverte inauguré par l'école de Sagres y était déjà fort avancé, et que les premières difficultés, soit par rapport à la terreur qu'inspiraient les mers lointaines, soit par rapport aux moyens de navigation, y étaient déjà vaincues. Déjà en 1336 nous avions fait route jusqu'aux Canaries; nous avions découvert Porto Santo, Madère et les Açores. Denis Fernandes avait poussé jusqu'au Sénégal (1439 ou 1440); la Compagnie de Lagos, pour la découverte de nouvelles terres, s'était organisée; Vicente Dias, ayant Cadamosto à bord de sa caravelle avait dépassé le Sénégal vers le Sud, et avec Antoine de Nola il avait découvert la Gambie qui, au dire des historiens, était le pays que l'infant D. Henri leur avait ordonné de découvrir; Conçalo de Cintra avait poussé plus loin que le Rio de Ouro (1445 — G. de Goncintra, de Ortelius); l'archipel du Cap-Vert était reconnu ainsi que Rio Grande. Déjà en 1447 de nombreux navires du royaume et des îles de Madère se réunissaient sur ce dernier point; Mina était découverte, Anno Bom aussi (1471); le Congo

(1) Loco cit.

(2) Gomara, Oviedo, Clarke, Hist. gén. des voy. etc.

(3) « Los Reys a vn hermano suyo llamado Bartholome Colon que en viage y lo de mas a ello tocante auia *antes y despues* trabajado mucho, huzieron Adelantado. » *Comp. hist. de las Chron.* etc. — Vid. *Gallo* : De Nav. Col. — Senarega : *Ann. de Gen.*

l'était en 1484 (1). En un mot, pour démontrer l'accroissement de la navigation et des découvertes proprement portugaises, il suffira de rappeler que quand Cadamosto, le premier Vénitien qui dépassa le détroit de Gibraltar vers

---

(1) Azurara, R. de Pina, Resende, Barros, D. de Goes, Silva, C. Lusitano, Alvares, Castanheda, Galvâo, Las Casas, Herrera, Faria e Sousa, Ayres do Cazal (Corog. Bras), J. J. da Costa Macedo; M. para *a hist. das nav. e desc.;* R. dos Santos, Trigoso, M. Correa, Walcknaer, Prescott, Humboldt, M-Brun, Clarke, Major, F. F. de S. Luis, Quintella, F. Denis, Vic. de Sant., etc., etc.

Et voilà comment quelques écrivains respectables écrivaient l'histoire: *Guinguené,* dit dans *l'Hist. litt. d'Italie*:

« ... les Portugais qui dans le XVe siècle *semblèrent* inspirés par le génie des découvertes, *eurent pour conseil un florentin (Toscanelli) et pour coopérateur ou plutôt pour guide un Italien (Colomb).* »

C'est précisément le contraire qui serait la vérité. Ce ne fut pas en suivant les conseils de Toscannelli que les Portugais découvrirent l'Inde, et ils ont découvert beaucoup de nouvelles terres antérieurement à ces prétendus conseils.

C'est bien de Colomb qu'on peut dire qu'il eut les Portugais pour coopérateurs ou plutôt pour guides. Guinguené même le dit:

« ... Ils s'établirent (Colomb et son frère) tous deux à Lisbonne où Christophe se maria. *En observant les cartes géographiques de son frère et en écoutant les récits que les navigateurs portugais faisaient de leurs voyages,* il conçut les premières idées de sa découverte. »

« Qual bisogna » — dit un savant — « qual bisogna aveano é Portoghesi... del consiglio del Toscanelli? (*Lampillas*, Saggio, t. 2. cit. Tiraboschi, *Storia della litt.*)

On doit se rappeler que les indications de Toscanelli étaient basées sur les voyages de Marco Paolo. Ls célèbre navigateur était déjà connu en Portugal. Comme le dit M. le Vic. de Santarem, le prince D. Pedro, duc de Coimbra, fils du roi Jean 1er, qui avait visité l'Orient et reçu des marques d'estime du sultan de Babylone et d'Amurat II, qui avait fait une étude profonde des classiques

le Sud, à ce que dit Marco Barbaro (1), entra au service du Portugal, « la côte d'Afrique avait déjà été explorée jusqu'au delà du cap Bogador exclusivement par les Portugais, et même plus loin que Sierra Leone, et que 51 caravelles portugaises avaient déjà, jusqu'à l'année 1446, exploré toute cette côte découverte par 62 des principaux navigateurs portugais (2). Si l'astrolabe, les tables de déclinaison solaire et autres progrès ne s'étaient pas encore réalisés, comme le supposent quelques-uns, il est hors de doute qu'ils étaient déjà à la veille de se produire; la construction navale se

---

grecs et latins, et entretenait des relations intimes avec Ange Politien et avec d'autres savants, rapporta à Lisbonne un exemplaire des voyages de Marco Paolo dont on lui avait fait hommage à Venise. On a imprimé à Lisbonne, en 1502, en portugais, les œuvres des célèbres voyageurs Marco Paolo, Nicolas de Conti (Vénitien) et Girolomo de Santo Stefano (Génois), et il est dit dans la préf. de la traduction:

« E no tempo que ho Infante dom Pedro de gloriosa memoria, uosso tyo chegou a Veneza. E depois das grandes festas e honras que lhe foram feitas *polas liberdades que elles te nestes uossos regnos* como ho por ho merecer, *lhe offerecerom en grande presente ho liuro de Marco Pœulo que se regesse per elle poys desejava de ueer e andar pollo mundo*; do qual liuro dize que está na Torre do Tombo, sobre esto ouui dizer nesta nossa Cidade *que ho presente liuro hos Venesianos tiueron escondido muitos annos na casa do seu thesouro.* »

Sobre dois antig. mappas geogr.: A. R. dos Santos, (*Mem. da Acad.*); Ramusio. etc.

(1) Zurla: *Dei viaggi e delle scop. de A. da Cadamosto.*

C'est Cadamosto même qui dit :

« Essendo io Aluiise da ca da Mosto stato primo che della nobilissima cittá di Venetia mi sia messo a nauigare il mare oceano fuori del stretto di Gibralterra, verso le parti di mezo di... »

Delle nav. di Messer A. da Cadamosto — Proe. — *Ramusio*, vol. 1.

(2) Vic. de Sant. : *Prior.* etc.

perfectionnait, l'expérience de la navigation corrigeait peu à peu les conceptions cosmographiques; les renseignements obtenus dans les nouveaux pays excitaient à de nouvelles recherches ; l'idée de la découverte de l'Inde se faisait jour et les esprits tendaient à la connaissance des pays ignorés et même légendaires. Il est indubitable que le pressentiment de terres occidentales et que les légendes concernant des pays enchantés et perdus existaient déjà en Portugal. Avant que Colomb eût formulé son projet de courir vers l'Occident à la recherche du Cipango, l'infant D. Henri avait envoyé des navires dans cette direction (1431) (1) et Alphonse V consultait Toscanelli (1474) sur le passage par l'Ouest au pays « où naissent les épiceries (2) ». Différents faits prouvent que l'on ne s'arrêta point dans ces tentatives, et il existe même une tradition, comme nous le verrons plus loin, suivant laquelle on aurait, dans l'une de ces tentatives, découvert l'Amérique du Nord (3). Je ne puis m'empêcher de faire remarquer ici la réelle supériorité de la science des cosmographes portugais alors que, pour la route de l'Inde, ils donnaient la préférence à celle du Sud et de l'Orient sur celle de la mer occidentale, en dépit de l'opinion de Toscanelli et de la cosmographie commune à cette époque (4) et tandis que Colomb croyait avoir découvert les côtes indiennes par cette dernière route. Je citerai également quelques donations faites à des navigateurs portugais, donations qui prouvent l'idée de l'existence de terres occidentales et d'autres dont j'ai fait mention plus haut.

Le 29 octobre 1462 il est fait donation à l'infant D. Fernand d'une île que Gonçalo Fernandes, de Tavira, disait avoir

---

(1) Cord. : *Hist. insul.*, — Quintella, Mattos Correia, etc.

(2) Humboldt, etc. — Note 18.

(3) Part. sec. de cette lettre.

(4) R. de Pina, Resende, Barros ; *Dec.* I, *Liv.* III, *Cap.* IV, etc. — Note 1re.

aperçue en revenant des pêcheries de Rio do Ouro, à l'Ouest-nord-ouest des Canaries et de Madère, et à laquelle il n'avait pu aborder en conséquence du mauvais temps (1). Le 28 janvier 1475, une autre donation est faite, à Fernand Telles, des îles qu'il pourra découvrir dans l'Océan, *pourvu qu'elles ne se trouvent pas dans les parages de la Guinée* (2). Le 10 novembre de la même année, il est expliqué que cette donation pouvait s'étendre aux îles désertes comme aux îles peuplées en y comprenant celle de *Sete Cidades (Antilia)* dont on avait perdu la route. L'*Antilia* avait déjà été indiquée sur une carte en 1424, et, en 1492, Martin Behain en donne la légende dans une note de son *Globe*, en la rattachant à de certains faits de tradition portugaise. Le 3 mars 1486, il est fait donation, à Fernand Dulmo, de l'île de Terceira, d'une autre île *qu'il avait supposée être celle de Sete Cidades* ou de toutes îles ou terre ferme qu'il pourrait découvrir (3). Le 12 juillet 1486, Dulmo fait à Lisbonne, par devant le notaire Jean Gonsalves, un contrat avec Jean Alphonse, de Estreito (Madère) par lequel il est entendu que ce dernier fera les dépenses nécessaires et que chacune des parties contractantes aura droit à une moitié des découvertes; ce contrat est confirmé par le gouvernement, et expliqué le 24 du même mois et le 4 août de la même année. Ces tentatives se relient peut-être à d'autres donations faites en 1473 et en 1484 et à l'idée d'un certain Alvaro da Fonte, fils de Georges da Fonte de l'île de Sainte Marie, dont Fructuoso dit « qu'il avait dépensé toute sa fortune en cherchant à découvrir l'*île nouvelle*, ce qu'il n'avait pu effectuer (4).

Ce ne serait pas une hypothèse trop audacieuse que celle

---

(1) *Liv.* II, *dos Mysticos* (Arch. royale de Lisbonne), J. de Torres (Rev. Açor.) etc.

(2) *Liv. das Ilhas.* Id. id.

(3) Id. id.

(4) « *Saudades da Terra.* MSS.

qui laisserait croire que l'historien insulaire P. Cordeiro se réfère à quelques-unes de ces tentatives lorsqu'il dit que Martin Behain affirmait, à Fayal, avant la découverte des Indes de Castille, « qu'au Sud-est de cette île se trouvait un pays merveilleux » et lorsqu'il ajoute que ce même Martin avait décidé les rois de Portugal à envoyer des expéditions de découverte dans cette direction (1). Il n'existe aucun indice faisant croire que le gouvernement portugais eût effectivement fait partir ces expéditions, mais on voit qu'elles furent tentées sous l'impulsion et à la charge des particuliers, avant même la résidence de Behain à Fayal. Martin de Behain épousa en 1486 la fille du donataire de Fayal, il partit en 1491 pour Nuremberg et, en 1492, il y composa le célèbre *Globe* sur lequel il indique l'*Antilia* ou *Sete Cidades*, le *Cipango*, etc. Ce fut au milieu de ce mouvement extraordinaire et de ces extraordinaires idées que parut Colomb, imbu lui-même de la cosmographie traditionnelle, et de récits plus ou moins romanesques de voyages aventureux et de pays inconnus, et livré en outre par nécessité ou par vocation à la vie maritime. Il se maria à Lisbonne, suivant les biographes, ou à Madère, si l'on en croit les chroniques de cette île (2), avec D. Filippa Moniz de Mello, fille de Barthélemy Perestrello, probablement déjà mort à cette époque (et non Barthélemy Mognis de Perestrello, comme dit Roselly de Lorgues) et de sa seconde femme Isabelle Moniz. Perestrello est une transformation portugaise du nom italien *Balestro*; on le trouve écrit Palestro, Palestrello, etc. (3). Barthélemy descendait d'un Lombard nommé Balestro, Palestro ou Palestrello qui était venu en Portugal, pendant le règne de Jean Ier, et qui ayant justifié de la noblesse de son origine

(1) « *Hist. insul.* »

(2) Fructuoso, Noronha, *Anony* : *Ann. do Porto Santo*, MSS.

(3) A. R. d'Asevedo : *not. Fructuoso.*

avait obtenu un blason (1). Barthélemy avait fait partie de la maison de l'infant D. Jean, il avait passé ensuite dans celle de l'infant D. Henri ; il fut le compagnon de Zarco et de Tristão Vaz qui avaient découvert et peuplé Porto Santo et Madère, et il avait reçu définitivement le gouvernement *(donataria)* de la première de ces îles, le 1er novembre 1446 (2). Au moyen de cette union, Colomb entra en rapport avec différentes familles d'aventuriers et de navigateurs célèbres : les Teixeira, les Correia, etc., et il se fixa pour quelque temps à Madère où, comme le dit Las Casas, on recevait de fréquentes nouvelles des récentes découvertes (3) et d'où partirent, d'après des documents de l'époque, des expéditions de découverte. Suivant la chronique confirmée par quelques écrivains et entre autres par Las Casas, qui avait en sa possession les papiers de Colomb et qui s'était renseigné auprès de D. Diogo son fils, Colomb avait fait son profit des cartes et des rapports de son défunt beau-père (4). Suivant

---

(1) H. H. de Noronha, Fructuoso, etc.

(2) *Mm. sobre a creação e augmento do Est. Eccl. na Ilha da Madeira. MSS.*

(3) « ... Frequentes nuevas se tenian cada dia de los descubrimientos que de nuevo se hacian *y esto parece aver sido el modo y ocasion de la venida de Christobal Colon à Espana y el primer principio que tuvo el descubrimiento de este grande orbe.* » — Vid. Gallo, I, c., F. Colomb, Gomara, etc.

(4) Las Casas, lib. I. cit. Vic. de Sant., Navarret. Hist. gen. des Voy. etc.

« Foi nesta ilha que residiu por alguns tempos o grande Christovão Colombo, genovez. Aqui contrahíu matrimonio com D. Filippa, filha do mencionado Bartholomeu Perestrello, primeiro donatario, e herdando do seu mesmo sogro os manuscriptos deste e de outros navegantes portuguezes, delles o referido Colombo tirou os principios para a grande descoberta do novo mundo com a qual immortalisou o seu nome. » *Annaes da ilha do Porto Santo MSS.* cit. Asevedo : not. sur Fructuoso.

encore le témoignage de son fils, il navigua longtemps avec les Portugais, regardé qu'il était déjà comme Portugais (1). Il se rendit à la côte de Mina et demeura aux Açores. Il est à remarquer que la veuve de Barthélemy Perestrello avait vendu le gouvernement de Porto Santo à un autre de ses gendres, célèbre aventurier nommé Pierre Correia da Cunha, capitaine donataire de l'île Graciosa (2). Au sujet de ce Pierre Correia da Cunha, on dit qu'il avait communiqué à son beau-frère avoir aperçu une terre inconnue ou qu'il lui avait donné quelques autres indications (3). Nous rappellerons également que Colomb était l'ami de Martin de Behain qui avait l'idée de l'existence de terres occidentales, ainsi que nous l'avons déjà dit ; que Martin avait épousé une fille de Job Huerter ou de Joz d'Ultra comme on l'appelle en Portugal, que ce donataire de l'île de Fayal s'allia à la famille de Cortereal de Terceira (4), famille dans laquelle, ainsi qu'on le verra plus loin, semblait exister la tradition de la découverte de la Terre Nouvelle (5) (Amérique du Nord). Nous rappellerons encore qu'aux Açores, aussi bien qu'à Madère, on se préoccupait de l'existence d'une terre ignorée et placée en dehors de la ligne suivie par les découvertes africaines ; circonstance qui est prouvée par la donation faite, le 21 juin 1473, à Ruy Gonçalves da Camara, fils du découvreur de Madère, de toute île que lui ou ses capitaines pourraient trouver non au delà du Cap-Vert (6) ; par une autre donation du 30 mars 1484 faite à Domingue do Arco, de Madère, d'une île qu'il devait découvrir (7) ; par la

(1) L. c. — Las Casas. — *MSS.* cit. etc.
(2) Fructuoso, Cordeiro, Noronha, etc.
(3) Herr. ; Irv. Wash ; etc.
(4) Cordeiro, Manso de Lima : *Fam. de Port. MSS.*, etc.
(5) P. II de cette lettre.
(6) Arch. roy. de Lisbonne.— J. de Torres : *Orig.* (Rev. Açor. II).
(7) Id.

donation faite en 1486 à Dulmo, de Terceira, et Jean Alphonse, de Madère, etc. Colomb vivant à Madère et aux Açores et en rapport avec les aventuriers portugais, n'ignorait certainement pas ces projets et ces tentatives. L'on voit que les indications que Colomb avait reçues n'étaient pas si insignifiantes et si fabuleuses qu'on veut le faire croire. Les biographes sont obligés d'avouer que Colomb avait reçu ces indications de son beau-frère Pierre Correia, d'un certain Martin Vicente, d'un nommé Antoine de Leme, de Vicente Dias, etc. (1). On raconte de l'un de ces derniers qu'il avait

(1) « Por muchas maneras daba Dio causas á D. Christoval Colon, para emprender tan gran haçana : é demás de las raçones, que se han referido, que le movieron tuvo experiencias muy probables porque hablando *con hombres que navegaban los Mares de Occidente, especialmente à las islas de los Açores,* le afirmó Martin Vicente que hablandose vna vez quatrocientas i cinquanta leguas al poniente, de al cabo de San Vicente, tomó vn pedaço de madero labrado por artificio, i à lo que se juzgaba no con hierro, de lo qual i por haver ventado muchos dias poniente, imaginaba que aquel palo venia de alguna isla. Pedro Correa casado con vna hermana de la muger de D. Christobal, le certificó *que en la isla de Puerto Santo,* habia visto outro madero, venido con los mismos vientos i labrado de la misma forma, i que tambien vió Canas mui gruesas, que en cada canulo pudieran caber tres açumbres de agua. I. D. Christoval dijo haber oido afirmar esto mismo *al Rei de Portugal, hablando en estas materias i que tenía esta canas i se las mandó mostrar,* las quales juzgo haver sido traidas con el impetu de el viento de la Mar, pues en todas nuestras partes da Europa nâo se sabia que las huviesse semejantes, i ainda bale à esta ciencia que Ptolomeo, en el libro 1° Cap. 17 de su cosmographia dice que se hallan en la India aquellas canas. *Asi mismo le certificaban vecinos de las islas de los Açores,* que ventando ponientes recios i noruestes traia la Mar algunos pinos i los hechaba *en la costa de la Graciosa i del Fayal* no los habiendo en ninguna parte de aquellas islas. *En la isla de Flores* hechó la Mar dos cuerpos de hombres muertos que mostraban tener las

assuré à Colomb, qu'en faisant voile vers l'Occident, il avait aperçu trois îles aux dernières limites de l'horizon. Cet Antoine de Leme dont les biographes de Colomb se bornent

---

caras mui anchas i de otro gesto que tienen los christianos. Otra vez se vieron dos canoas ó almadias con casa movediça que passando de vna á otra isla los debio de hechar la fuerça del viento i como nunca se hunden *vinieron a parar á los Açores. Antonio Leme, casado en la isla de la Madera* certifico que haviendo corrido con su caravella buen trecho al poniente le havia parecido de ver tres islas cerca de donde andaba, i en las islas de la Gomera, del Hierro *i de los Açores*: muchos afirmaban que veian cada ano algunas islas ácia la parte de poniente. I esto decia D. Christoval que podia ser las islas que trata Plinio en el libro 2 cap. 97 de son natural Historia, que ácia la parte del septentrion sacaba la Mar algunos arboledos de la Tierra qui tienien tan grandes raices que los lleva como balsas sobre el agua i desde lejos parecian islas. *Un vecino de la isla de la Madera*, el ano de 1484 pidió al rei de Portugal licencia para ir á descubrir cierta Tierra, que juraba que veia cada ano i siempre de vna manera, *concordando con los de las islas de los Açores*; i de aqui sucedió que en las cartes de marear antiguas se pintaban algunas islas por aquelles mares, especialmente *la isla que decian de Antilia...* i que en tiempo *del infante D. Enrique de Portugal* con tormenta corrió vn navio que *hubia salido de Portugal,* i no paró *hasta dar en ella...* pero que los marineros temiendo que no les quemasen el navio i los detuviessen *se bolvieron à Portugal* mui alegres *confiando de recibir mercedes del infante,* el qual los maltrató por haverse venido sin mas raçom i los mandó bolver, pero que el maese i los marineros no lo osaron hacer i salidos de el reino nunca mas bolvieron...

« *Vincente Dias*, piloto portuguès, *vecino de Tavira, viniendo de Guinéa en el parage de la isla de la Madera,* dijo que le pareció de ver vna isla que monstraba ser verdadera Tierra *i que descubrio el secreto á vn mercador genovès,* su amigo, á quien persuadió que armase para el descubrimiento; *i que havida licencia del rey de Portugal* se embió recaudo á Francisco de

à relater le mariage à Madère, était fils d'un homme remarquable d'origine flamande, Martin Leme, qui alla en 1443 s'établir à Madère sous la recommandation spéciale d'un infant portugais. Antoine de Leme avait épousé Catherine de Barros, descendante des premiers habitants de Madère (1). Ce Vicente Dias, qui, d'après Herrera, paraît si convaincu de l'existence d'une terre occidentale, fut un hardi navigateur ; il prit part à la grande expédition de Lancerote ; il conduisit Cadamosto au delà du Sénégal, et d'après une lettre du roi de Castille au roi de Portugal Alphonse V, du 25 mai 1452, il fit la course avec quelques naturels de l'Algarve, de

---

Caçana, hermano del mercader para que armase *vna nâo en Sevila* i la entregase á Vicente Dias, pero burlandose del negocio no quiso, *i bolviendo el piloto á la Tercera con el armada de Lucas de Caçana*, armó vn navio i salió dos ó tres veces mas de ciento i tantas leguas i jamás halló nada. » *Herrera,* lib. 1 : *Descrip.* etc.

Las Casas, Barros, Navarr., etc.

Quelques écrivains qui, dans leur enthousiasme pour Colomb, lui supposent une inspiration extraordinaire ou plutôt une révélation que le fait même de la découverte du Nouveau-Monde lui refuse, essayent d'amoindrir l'importance de ces indications dont quelques-unes sont confirmées par des documents et par certains faits historiques, comme on peut s'en assurer. Cependant Herrera est une autorité sérieuse qui « puisa à des sources authentiques » et qui « travailla sur les pièces des archives du Conseil des Indes.» Herrera fut pour l'Espagne ce que Barros fut pour le Portugal. C'est avec raison que le Vic. de Santarem dit qu'il a été considéré jusqu'à présent comme l'un des premiers, des plus consciencieux et des plus impartiaux historiens espagnols, et que Humboldt reconnaît que l'autorité de ses Décades ne peut être révoquée en doute. *Llorente* : *Sag. apol. degli storici e conq. spag.* etc. ; *Prescott, Hist. of Ferd. and Isab.* ; *Humboldt* : *Exam crit. sur. l'hist.* ; *Vic. de Sant.* : *Rech. Robertson* : *Hist. philos. et pol.* : Vid N. 79.

(1) Noronha, Fructuosa, R. de Azevedo, *not. sur Fruct.*

Lisbonne et de Madère. Il existe encore, à l'île de Madère, une tradition d'après laquelle Colomb aurait résidé à Funchal, ainsi que d'ailleurs l'assure son fils, et y aurait pendant un certain temps, gagné sa vie en dressant des cartes maritimes et en recueillant des renseignements sur les découvertes portugaises, comme son frère le fit à Lisbonne, ce qui se trouve d'accord avec les rapports de Las Casas, de Gallo et d'autres (1). En 1862, je pus encore y voir la maison que l'on disait avoir été habitée par Colomb et qui avait en effet tout le caractère de l'époque. Mon savant ami, le docteur Alvaro R. d'Azevedo (2) qui réside dans cette île, affirme que la maison existe encore. Elle est située dans l'une des plus anciennes rues de Funchal, qui a déjà été décrite par Fructuoso, la rue do Esmeraldo (3) ; on appelle la maison le *granel do poço*, elle sert de magasin ou grenier et appartient au comte de Carvalhal. Cependant, ayant égard à la description de Fructuoso et à ce que la maison s'est conservée en la possession de cette famille jusqu'à ce jour, sans vouloir nier que Colomb l'ait habitée, j'incline à croire qu'elle était la résidence de Jean Esmeraldo, Génois, suivant Fructuoso, Flamand, suivant d'autres, qui vint s'établir à Madère, en 1480. Il est temps néanmoins de parler d'une autre tradition qui ne dit pas seulement que Colomb avait recueilli des indices plus ou moins vagues sur le Nouveau Monde, mais qui assure qu'on

---

(1) Gallo, Las Casas, Gomara, Herrera, Barros, Garibay, Fructuoso, etc. — Vid. n. 62, 63, 64, 66, 71. etc.

(2) Ed et not. sur Fructuoso.

(3) « Logo alem está outra que sahe d'esta primeira dos Mercadores e se chama de João Esmeraldo por elle ter ali o seu aposento antigo muito rico, com casas de dois sobrados e pilares de marmore nas janellas e em cima seus eirados com muitas frescuras. E na mesma rua estão ricas casas e aposentos onde mora o nobre Pedro de Valdevesso e Francisco de Salamanca e outras nobres pessoas. « *Saud de Terra.*

lui avait donné la carte nautique qui l'a guidé dans sa découverte; tradition, qui par conséquent, donne à un autre navigateur la priorité de la découverte. Je ne fais pas allusion à de certaines assertions qui prétendent que Martin Behain aurait le premier indiqué l'Amérique, y aurait fait un voyage (1) ou que Colomb se serait servi d'une de ses cartes trouvée à Madère, pour effectuer sa découverte (2). La tradition dont je parle est celle-ci : un navire désemparé par une tempête qui l'avait jeté sur les côtes découvertes plus tard par Colomb, vint aborder à Madère ; Colomb reçut chez lui l'équipage accablé et mourant, composé de quatre ou cinq hommes ; le pilote se sentant près de sa fin et voulant récompenser son hôte des bons soins dont il avait été l'objet, lui donna les cartes sur lesquelles il avait pointé les terres inconnues et tous les détails de son voyage. Ce fait a été fort discuté et a fini par être mis au rang des fables que l'on dit inventées dans le but d'amoindrir l'œuvre de Colomb ; il n'en est pas moins vrai que l'on en trouve déjà des traces dans les écrits de ses contemporains. Cette tradition était populaire déjà du temps d'Oviedo, c'est-à-dire du temps de Colomb même.

Oviedo raconte le fait qu'il regarde pour sa part *(para mi)* comme controuvé. Il dit que personne ne peut affirmer si le fait est vrai ou non, et que : *melius est dubitare de ocultis quam litigare de incertis.*

La citation n'est pas une raison. Ce n'est pas un démenti formel comme quelques-uns ont affecté de le croire (3).

(1) Doppolmayr.

(2) Id. Vid. n. 6, 7, etc.

(77) Quieren decir algunos que una caravela que desde Espana passaba para Inglaterra cargada de mercadorias é bastimentos, assi como vinos é otras cosas que para aquella isla se suelen cargar (de que ella carasçe ó tiene falta) acaesció que le sobrevinieron tales ê tan forçosos tiempos é tan contrarios que ovo de

Toutefois cette opinion d'Ovideo ne peut nous satisfaire complètement si nous considérons qu'il n'était pas facile de

---

neçessidade de correr al poniente tantos dias que reconosció una ó mas delas islas destas partes é Indias : é salió en tierra, é vido gente desnuda dela manera que acá la hay y que cessados los vientos (que contra su voluutad acá le truxeran) tomó agua é lena para volver á su primero camino. Diçen mas : que la mayor parte de la carga que este navio traia eran bastimentos é cosas de comer ó vinos ; y que assi tuvieron con que se sostener en tan largo viage é trabajo ; é que despues le hizo tiempo á su proposito, y tornó a dar la vuelta e tan favorable navegacion le subçedió, que volvió á Europa, e fue a Portugal. Pero como el viage fuesse tan largo y enojoso y en especial á los que con tanto temor é peligro forçado le hicieron por presta que fuesse su navegacion, les turaria quatro ó çinco meses (ó porventura mas) en venir acá é voltar adondo he dicho. Y en este tiempo se murió quasi toda la gente del navio *é no salieron en Portugal sino el piloto con tres ó quatro* ó alguno más de los marineros é todos ellos tan dolientes, que en breves dias despues llegados murieron. Dicese junto con esto que este piloto era muy intimo amigo de Christobal Colom y que entendia alguna cosa de las alturas y marcó aquella tierra que halló de la forma que es dicho y en mucho secreto dió parte dello a Colom é le regó que le ficiesse una carta y assentase en ella aquella tierra que habia visto. Dicese que él le recogió en su casa, como amigo y le hizo curar porque tambien venia muy enfermo pero que tambien se murió como los otros é que assi quedó informado Colom de la tierra é navegacion destas partes y en él solo se resumió este secreto. Unos dicen que este maestre ó piloto era andaluz, otros le hazen portuguez ; otros vizcaino : otros dicen que el Colom estava entonces en la isla de la Madera, é otros quiren decir que en las de Cabo Verde, y que alli aportó la caravela que he dicho, y el ovo por esta forma noticia desta tierra. *Que esto passase assi ó no, ninguno con verdad lo puede afirmar ;* pero aquesta novela *assi anda por el mundo entre la vulgar gente... Para mi* yo lo tengo por falsa é como dice el Augustino : *melius est dubitare de ocultis quam litigare de incertis.* Mejor es dubdar

l'inventer et de l'accréditer à une époque si rapprochée. De plus, nous trouvons, comme nous l'avons dit, un autre contemporain et ami de Colomb, possesseur de ses documents (1), Las Casas, qui affirme que le célèbre voyageur

---

en lo que no sabemos que porfiar lo que no está determinado. *Liv.* I, *Cap.* II.

ç Movido, pues Colom con este desseo como hombre que alcançaba el secreto de tal arte de navegar (quanto é andar el camino) como docto varon en tal sçiençia *ó [por estar certificado de la cosa por aviso del piloto* que primero se dixo, *que le dió notiçia desta oculta tierra en Portugal, ô en las islas...* » Liv. I, Cap. IV.

(1) Vid. not. 62.

Las Casas avait même entendu dire à quelques-uns des premiers découvreurs de l'île Espanola que les indigènes assuraient que d'autres hommes aussi blancs et aussi barbus que les Espagnols avaient abordé à cette île, peu de temps avant l'arrivée de Colomb. *Hist. g. de la Ind. Mss. lib.* I, *cit. Navarrette.* On sait que le père du vénérable évêque de Chiapa avait été l'un des compagnons de Colomb pendant aon voyage à Espanola, en 1493.

En citant las Casas et en rappelant les informations authentiques et directes qu'il avait reçues (du fils de Colomb, D. Diogo, et des mémoires même de Colomb), Navarette semble croire que l'accusation de fausseté portée par Oviedo contre l'histoire du pilote serait peut-être portée contre le nom de celui-ci et les circonstances de sonvoyage, plutôt que contre le fait même.

« Gonzalo Fernandez de Oviedo » — dit-il — tuvo esta narracion por falsa ó por un cuento que corria entre la gente vulgar. *Pudo ser asi respecto a la persona de* Alonso Sanches *y à, las circunstançias de su viage, pero* Fr. Bartolomé de las Casas, que tuvo à la vista unos libros de memorias *escritos por el mismo* Christoval Colon refiere que tratando en ellos *de los indicios que habia tenido de tierras al occidente por varios pilotos y marineros portugueses y castellanos* citaba entre otros un Pedro Velasco, vecino de Palos que le afirmó en el monasterio de la Rabida *habia partido del Fayal* y andado 150 leguas por la mar descubriendo á la vuelta la

avait reçu des pilotes portugais des indices sur les découvertes et un stimulant à entreprendre son voyage, en vertu de quoi il était venu en Espagne proposer son expédition. Gaspar Fructuoso, investigateur consciencieux des événements et des traditions, et qui écrit aux Açores, en 1590, son histoire « *Saudades da Terra* », ouvrage pendant si longtemps et encore aujourd'hui en partie inédit, enregistre cette tradition et rapporte le fait comme ayant eu lieu en 1486 (1). En 1571

---

isla de Flores; a un marinero tuerto que hallandose en el puerto de Santa Maria y a otro gallego que estando en Murcia, le hablaron, de un viage que habian hecho á Irlanda y que desviados de su derrota navegaron tanto al N. O. que avistaron una tierra *que imaginanaron ser la Tartaria,* y era *Terra Nova* ó la tierra de los Bacallaos, *la qual fueron a reconocer en diversos tiempos dos hijos del* Capitan que descubrió la isla Tercera, llamados Miguél y Gaspar Cortereal que se perdieron uno depues del otro. Anade Casas *que los primeros que fueron á descubrir y poblar la isla Espanola (á quienes el trató)* habian oido á los naturales *que pocos anos antes que llegasen* habian aportado alli otros hombres blancos y barbados como ellos. (Casas, Hist. de las Ind. lib. I, cap. 13 y 14.) « *Coll. intr*

(1) « Hum homen de nacâo, genoes, chamado Christovâo Colon, natural de Cogoreo ou de Nervi, aldea de Genova, de poucas casas, avisado e pratico na arte da navegaçâo, vindo da sua terra á Ilha da Madeira, *ne casou nella, vivendo ali de fazer cartas de marear.* Aonde, *antes do anno de* 1486 veyo aportar huma nâo biscainha, ou (segundo outros) andaluza ou portugueza, havendo com tormentas e tempos contrarios, descoberto parte das terras, que agora chamamos Indias Occidentaes ou Novo Mundo. O Piloto, cujo nome se nâo sabe nem de que naçâo era (sómente tem alguns que era portuguez e carpinteiro) *e tres ou quatro companheiros,* que com elle vinham, sem ninguem saber ate agora que viagem levaram senâo somente que andaram pello mar Oceano do Ponente, tendo hum tempo rijo e tormenta grande, a qual os levou perdidos pela profundeza e largura do espaçoso mar, ate os pôr fora de toda a conversaçâo e noticia, que os experimentados marinheiros e sabios

Garibay (1) avait raconté le fait comme vrai, presque dans les mêmes termes, sans toutefois indiquer l'époque où il se

---

pilotos sabiam e alcançavam por sciencia e longa experiencia : onde viram pellos olhos terras nunca vistas nem ouvidas. Com a mesma tormenta que os levou a vêlas ou com outra contraria se tornaram para Hespanha, tão perdidos e destroçados que de muitos marinheiros que deviam ser sómente escapou o Piloto com tres ou quatro companheiros. Os quais chegando á Ilha da Madeira, onde Christovão Colon morava, acaso se agasalharam e puzeram em sua casa, onde foram bem hospedados : mas não bastou isso para poderem cobrar forças e saude, porque vinham tão perdidos e destroçados, tão pobres e famintos, tão fracos e enfermos que não poderam excapar com a vida, não tardando em morrer. E não tendo o Piloto, na morte, outra cousa milhor que deixar a seu hospede em paga da boa obra (que ainda que feyta a pobre gente não perde seu premio antes a quanto mais pobre se faz mais alcança seu galardão) deu-lhe certos papois e cartas de marear e relaçao mui particular do que naquelle naufragio tinha visto e entendido. Recebeu isto Christovão Colon de mui boa vontade porque seu principal officio era tratar em cousas de mar *e fazia muito caso de sua arte e aviso do Piloto e de seus companheiros.* Mortos elles começou Christovão Colon a levantar os pensamentos e a imaginar que, se por ventura elle descobrisse aquellas novas terras não era possivel senão que nellas acharia grandes riquesas e que seria para elle cousa de muyta honra e proveitosa *e para ver se leuauão caminho suas imaginações communicou seu negocio com Frey Joáo Peres de Marchena* do mosteiro da Arrabida, bom cosmographo... *Saudades da Terra,* MSS. liv. 4º.

(1) « En este mesmo ano vn hôbre de nacion Ytaliano, llamado Christoual Colô, natural de Cugurco, o Nerui aldea de Genova, vino á la corte de los Reys, preferiedo-se de descubrir en la parte d'el Oceano Occidetal tierras incognitas y grandes riquesas. Siendo Christoual Colô, hombre auisado y pratico en la arte de la naucgaciô *y biuiedo de hazer cartas de uavegar, casó en la isla de Madera,* adonde vna nao Vizcayna ó segun otros Andaluza ó Portuguesa auia *los anos passados* aportado, auiendo con tormenta y

produisit. F. Lopez Gomara (1) l'avait déjà raconté et

---

tiempos contrarios descubierto parte de las tierras, que agora dezimos Indias Occidentales o Nueuo Mundo. El piloto y tres o quatro companeros que con el venian, no tardando en morir reuelaron lo que auian visto a su huesped Christoual Colon. El qual alegre *con tan desseado auiso,* procuró, primero con Don Juan, ya nombrado, Rey de Portugal, y despues con Herique septimo Rey de Ynglaterra y luego con Don Henrique de Guzman, duque de Medina Sidonia, y despues con Don Luys de la Cerda, duque de Medina Celi, que tenia buenos puertos, que le ayudassen al descubrimiento destas nueuas tierras. » *Comp. hist. de las Chr. — Garibay.*

(1) « Nauegando vna carauela por nuestro mar oçeano tuuo tan forçoso viento de leuante : y tâ côtinuo que fue a parar en tierra no sabida ni puesta nel mapa, o carta de marear. Boluio de ella, en muchos mas dias, que fue. Y quando aca llego no traya mas de al piloto y a otros tres o quatro marineros, que como venian enfermos de hambre y de trabajo : se murierô dentro de poco tiempo, e nel puerto. E aqui como se descubrierô las Indias por desdicha de quien primero las vio, pues acabo la vida siu gozar dellas, y sin dexar, alomenos sin auer, memoria ô como se llamaua. Ni de donde era. *Ni que ano* las hallo. Bien que no fue culpa suya, sino maliçia de otros, o invidia de la que llaman fortuna. Y no me marauilha delas historias antiguas, que cuentan hechos grandissimos por chicos, o escuros principios, *pues no sabemos quien de poco aca hallo las Indias* que tan senalada : y nueva cosa es. Duedaranos, se quera, el nombre de aquel Piloto, poes todo lo al con la muerte feneco. Unos hazen Andaluz este piloto, que trataua en Canaria, y en la Madera, quando le acontecio aquella larga y mortal nauegacion. Otros vizcayno : que contrataua en Inglaterra, y Francia. Y otros, Portugues que yua, o venia de la Mina, o India. Lo qual quadra mucho con el nombre, que tomaron, y tienen aqllas nuevas tierras. Tambien ay quie diga que aporto la carauela a Portugal. Y quie diga que a la Madera, o a otra de las islas de los Açores. Empero ninguno afirma nada. Solamente concuerdan todos en que falleçio aquel piloto en casa de Christoual Colon. En cuyo poder quedaron las escrituras de la carauella. Y la relacion

Benzoni (1) le rapporte, tout en ajoutant que Gomara l'avait

---

de todo aql luengo viage con la marca y altura de las tierras, nueuamete vistas y halladas.... » Vino (Colomb) a Portugal *por tomar razom de la costa meridional de Africa y de lo que mas portugueses nauegauâ para mejor hazer y veder sus cartas.* Casoje en aquel reyno : e como dizen muchos, en la isla de la Madera. Donde pienso que residia ala saxô que llego alli la carauela hiso dicha. Hospedo al patron della en su casa. El ql le dixo el viage, que le auia sucedido. Y las nueuas tierras que auia visto, *para que se las asentasse en vna carta de marear que se compraua.* Y dexole la relaçiô, traça y altura de las nueuas tierras. Y asi tuuo Christoual Colon, notiçia de las Indias... Muertos que fueran el piloto y marineros de la carauela espanola, que descubrio las Indias, propuso Christoual Colon de las yr a buscar... « *Hist. g. de las Indias.* »

(1) A queste cose é stato contradetto, quasi come parole fauolose non degne di fede...

Questa si crede che fosse la cagione che mouesse Colombo ad andare a cercare l'Indie, peró noi possiamo credere che Gomea si mettesse a confonder con motte inuentioni la veritá e hauesse animo di diminuire la fama di Christofáno Colombo non potendo sopportar molti, che vn Italiano hablia conquistato tanto honore e tanta gloria non solamente fra la natione spagnola ma infra tutte quelle del Mondo. » *La hist. del mondo nvovo.* Ed. 1565.

Benzoni passa comme aventurier en Amérique, en 1541, et y demeura fort longtemps. *Il paraît avoir été animé d'un zèle ardent pour la gloire de l'Italie, sa patrie... Robertson* : *Hist. phil. et polit. des établ. et du comm. des Europ.* etc. Avignon, 1786.

L'aventurier milanais y est très-injuste pour Gomara qui fut l'un des premiers apologistes de Colomb. Mais ce n'est pas seulement Benzoni qui fut injuste envers les historiens espagnols, Ramusio le fut aussi, lorsqu'il dit :

« ... hauedolo il nostro Signor Iddio eletto *(a Colomb)* et datogli valore et grâdezza d'animo p. faz cosi grande enpresa : la qual essendo stata la piu marauigliosa et la piu grâde che gia infiniti

dénaturé. Pendant le même XVIe siècle le fait est relaté (1)

---

secoli sia stata falta molti maestri pilotti et marinari di Spagna, paredo loro inquesta cosa esser tocchi pur troppo a detro nell'honore, essedo palese al modo, che ad vn'huomo forastiero et Genouese, era bastato l'animo di far quello, che essi non haueueno mai saputo ne tetato di fare, s'imaginarono per abbassar la gloria del Signor Christoforo, vna fauola piena di malignitá et de tristitia di poi ql'Historici Spanuoli, che scriuono tutto questo successo non potendo faz dinominar l'auttore di cosi stupendo et glorioso fatto, che ha portati tâti thesori alla corona di Castiglia et a tutta Spagna, tolfero ad approuar la detta fauola et dipingerla con mille colori, laqual é tale :... » *Navig. et viaggi,* ed. de 1563.

(1) « Aviendo mostrado que no lleua camino pensar que los primeros moradores de Indias ayan venido a ellas con nauegacion hecha para esse fin, bien si sigue que se vinieron por mar aya sido acaso y por fuerça de tormentas el auer llegado a Indias. Lo qual por immenso que sea el mar Oceano no es cosa incryble. Porque pues assi sucedio en *el descubrimiento de nuestros tiempos quando aquel marinero* (cuyo nombre aun no sabemos, para que negocio tan gran no se atribuya a otro autor sino a Dios) *auiendo por vn terrible é importuno temporal reconocido el nuevo mundo*, dexó por paga del buen hospedage a Christoual Colon la noticia de cosa tan grande. Assi pudo ser que algunas gentes de Europa o de Africa antiguamente ayan sido arrebatadas de la fuerça de el viento y arrojadas a tierras no conocidas, passado el mar Oceano. *Quien no sabe que muchas ó las mas de las regiones,* que se han descubierto en este nouo mundo ha sido por esta forma ?.... » *Hist. nat. y moral de las Ind.* ed. 1590. — *Acosta.*

Pour affirmer cette opinion du savant Acosta, on trouve l'indication assez précise de la découverte du Brésil et même de l'établissement de quelques Portugais dans ce pays avant les voyages de Colomb et Cabral, dans un manuscrit daté de Santos, du 3 juillet 1784, conservé dans les archives du monastère de Saint-Benoît, dans la ville de Saint-Paul, manuscrit dont M. le docteur Manoel Joaq. do Amaral Gurgel a pris une copie qui a été publiée dans la Revue de l'Institut d'Histoire et de Géographie du Brésil *(Revista trimensal de historia e geographia*, jornal do Inst. hist. e geogr.

par Acosta (1590) et Mariana (1) (1592). En 1609 Garcillasso

---

brasileiro, Tom. II, trim. IV, n° 8, ps. 427, 2e ed. L'auteur est le docteur Fr. *Gaspar da Madre de Deus*. Il dit :

« *Ordenâa-me que diga os annos em que se descobrirâo as Americas e o Brasil ;* outrosim que noticie quantas Religiões existem neste Principado e as epochas das suas entradas e fundaçôes : *como sou obrigado direi o que souber*. Uma tempestade horrorosa que constituiu *Affonso Sanches* na precisão de discorrer por mares nunca d'antes navegados, ate certa altura donde avistou certa terra desconhecida, *á qual nâo poude arribar,* como desejava, por se mudarem os ventos para rumos contrarios ao seu designio, occasionou *a este piloto Andaluz* como dizems uns, *ou Portuguez* como querem outros, a ventura de noticiar no mundo antigo a existencia do novo. *Instruido por elle Christovâo Colon*, outro piloto Genovez, *morador na Ilha da Madeira*, aonde hospedara ao primeiro, que morreu na sua casa, depois de alli chegar enfermo e derrotado, *guiando-se tambem por uma carta em que o defunto havia arrumado a terra incognita*, fez-se memoravel este heroe com o descobrimento d'America, *valerosa e felizmente executado por elle* no anno de 1492. D'aqui veio crer-se, como artigo de fé historica, que Colon e seus companheiros forâo os primeiros Europeos que entrarâo na America ; *o contrario porem se infere do testamento de Joâo Ramalho, um Portuguez, natural de Broncela na Provincia da Beira*, a quem o illustre Martins Affonso de Sousa, conquistador e primeiro donatario da Capitania de S. Vicente, hoje chamada de S. Paulo *deveu a facilidade com que fez o seu estabelecimento nesta Provincia, sendo nella recebido amigavelmente pelo senhor da terra* Tibecerâ, *regulo Guianazes e senhor das aldeas do Piratininga, o qual em respeito a Joâo Ramalho, seu genro* mandou a Bertioga 300 indios armados e na terra delles *ao dito Ramalho* para defenderem os brancos que haviam entrado pela dita Barra de Bertioga e estavam construindo um forte de madeira *no lagar onda hoje existe a armaçâo das Baleas*, para nelle se defenderem, o qual socorro pedirâo Joâo Ramalho por

(1) « La empresa mas memorable, de mayor honra y provecho que jamás sucedio en Espana, fue el descubrimiento de las indias

de la Vega (Pérou) qui était venu en Portugal et aux Açores

---

saber que os Maioraes de algumas aldeas se armavam para disputarem o nosso estabelecimento. Com effeito ; vierão os caciques de Itù e outros mais visinhos com seus guerreiros, todos resolvidos a darem o condigno castigo aos hospedes que reputavam usurpadores das suas terras ; chegando porém mais tarde que a gente do Tibereçá, vendo que este protegia aos brancos, *e conhecendo que erão naturaes de Ramalho*, seguirão o exemplo do Regulo mais poderoso e todo o bellico apparato se trocou em festas e congratulações amigaveis. *Eu tenho uma copia do testamento original de Joõo Ramalho*, escrito nas notas da Villa de S. Paulo pelo Tabellião Lourenço Vaz, aos 3 de Maio de 1580. A factura do dito testamento, alem do referído Tabellião, assistiram o Juiz Ordinario Pedro Dias e quatro testemunhas, os quaes todos ouvirão as disposições do testador. Elle duas vezes repetiu *que tinha alguns noventa annos de assistencia nesta terra* sem que alguns dos circunstantes lhe advertisse que se enganava, o que certamente fariam se o velho por caduco errasse a conta, porque bem sabião todos que *em* 1580 *ainda não chegavam a* 50 *annos a assistencia dos portugueses na Capitania de S. Vicente, aonde entrara* Martim Affonse de Sousa com a sua armado *em dia de S. Vicente*, 22 *de janeiro de* 1532, e este facto tão notavel não podia ignorar morador algum de S. Paulo, por ainda existirem nesse tempo alguns povoadores que vierão na armada com suas mulheres e seus filhos. Eu pudera numerar alguns dos primeiros que vivião e fizerão testamento no anno de 1601. Se pois na era de 1580 contava João Ramalho alguns noventa annos de residencia no Brazil, *segue-se que aqui entrou em* 1490, pouco mais ou menos, e como a America pela parte do Norte foi descoberta em 1492, resulta que no Brazil assistirão Portugueses, 8 annos (?) pouco mais ou menos, antes de se saber na Europa que existia o mundo novo : *digo Portugueses no plural* porque das Memorias do Padre Jorge Moreira, escriptas no meio do seculo passado, *consta que com Joõo Ramalho veio Avtonio Rodrigues, o qual*, diz o author, *casara com uma filha do Piquirobi* Cacique da

occidentales, las quales con razon por su grandeza llaman el Nuevo Mundo : cosa maravillosa, y que de tantos siglos estaba reservada

raconte que cet événement avait eu lieu à l'île de Terceira,

Aldea de Hururay. Alem de que é necessario que antes de Martim Affonso chegar ao Brazil tivessem arribado portugueses á capitania de S. Vicente para ser verdadeiro o facto d'onde a Historia Argentina manuscripta em Casthelhano, e o francez Jesuita Francisco Xavier de Carlevais deduzem a denominiçâo do Rio da Prata. O dito Joâo Ramalho e seus companheiros só podiâo vir em alguma embarcaçâo que fizesse viagem para a Asia ou Ethiopia e désse á costa na praia de Santos, *entrando no numero de varias que desapareceram sem nunca mais se saber no Reino que fim levarâo.* »

Ces dernières paroles nous rappellent la phrase si vraie de Malte-Brun :

» Combîen d'aventureuses courses dont l'histoire n'a conservé aucun sonvenir ! *Combien d'infortunés précurseurs de Christophe Colomb* qui, engloutis dans les flots de l'Océan ou naufragés sur quelque plage déserte, n'ont recueilli pour fruit de leur noble audace qu'une mort ignorée ! »

para esta edad. La ocasion y principio d'esta nueva navegacíon y descobrimiento *fue en esta manera.* Cierta nave desde la costa de Africa do andaba ocupada en los tratos de aquellas partes, arrebatada con un recio temporal aportó á ciertas tierras no conocidas. Pasados algunos dîas, y socegada la tempestad, como dïese la vuelta, muertos de hambre y mal pasar casî todos los pasajeros y marineros, el maestro con tres ó cuatro companeros ultimamente llegó á la isla de la Madera. Hallábase acaso en aquella isla Cristoual Colon ginovés de nacion, que estaba casado en Portugal y era muy ejerçitado en el arte de navegar, persona de gran corazon y altos pensamientos. Este albgergó en su posada al maestre de aquel navio y cemo falleciese en breve dejó en poder de Colon los memoriales y avisos que traia de toda aquella navegacion. Con esta ocasion ora hya sido la verdadera o sea por la astrologia en que era ejescîtado, ó como otrós dicen por aviso que le dió un cierto Marco Polo, médico florentin, el se resolvió en que de la otra parte del mundo descubierto y de sus terminos hácia do se pone el sol habia tierras muy grandes y espaciosas. » *Hist. gener. dc Espana. — Mariana.*

en 1484 à peu près, alors que Colomb y habitait; que le pilote se nommait Alonzo Sanchez et était de Huelva (1),

(1) « Cerca del ano de mil y quatrocientos y ochenta y quatro, *vno mas, ó menos*, vn Piloto natural de la Villa de Huelva, en el Condado de Niebia, llamado Alonso Sanchez de Huelva tenia vn Navio pequeno con el qual contratava por la Mar, y llevava de Espana á las Canarias algunas mercaderias, que alli se le vendian bien, y de la Canarîas cargaba de los frutos de aquellas islas y las llevava á la islas de la Madera y de alli se bolvia á Espana cargado de Açucar y Conservas. Andando en esta su triangular contratacion, *atravesando de las Canarias á la Isla de la Madera,* le dió vn temporal tan recio y tempestuoso que no pudiendo resistîrle se dejó llevar de la tormenta y corrio veinte y ocho, ó veinte y nueve dias sin saber por donde ni á donde; porque en todo este tiempo no pudo tomar el altura por el sol ni por Norte. Padescieron los de el Navio grandissimo trabajo en la tormenta, porque ni les dejava comer ni dormir: al cabo deste largo tiempo se aplacó el viento y se hallaron cerca de vna isla; no se sabe de cierto qual fue mas de que se sospecha que fue la que aora llaman Santo Domingo y es de mucha consideracion que el viento que con tanta vîolencia y tormenta llevó aquelle Navio no pude ser otro sino el Solano que llaman Leste, porque la Isla de Santo Domingo está al Poniente de las Canarias; el qual viento en aquel viage, antes aplaca las tormentas, que las levanta. Mas el Senor todo pederoso quando quiere hacer misericordias... El Piloto *saltó en tierra, tomó el altura y escrivio por menudo* todo lo que vió, y lo que le sucedió por la Mar á ida, y buelta; y aviendo *tomado agua y lena*, se bolvió a tiento, sin saber el viage tampoco á la venida como á la ida, por lo qual gastó mas tiempo del que le convenia; y por lá dilacion del camino, les faltó el agua y el bastimento; de cuya causa y por el mucho trabajo que á ida y venida avian padescido, empeçaron á enfermar y morir de tal manera qne de diez y siete hombres que salieron de Espana, no llegaron á la Tercera mas de cinco y entre ellos el Piloto Alonso Sanchez de Huelva. Fueron à parar á casa del Famoso Christoval Colon, ginovéz, porque supieron que *era gran Piloto y Cosmographo y que hacia Cartas de marear.* El qual los recibió con mucho amor, *y les hiço todo regalo, por saber*

d'après ce qu'il se rappelait avoir entendu dire (1). Un écri-

---

cosas acaescidas en tan estrano y largo naufragio, como el que decian aver padescido.

Y como llegaron tan descaecidos del trabajo pasado por mucho que Christoval Colon les regaló no pudieron bolver en si y murieron todos en su casa, dejandole em herencîa los trabajos que les causarom la muerte *los quales aceptó el gran Colon com tanto animo y esfuerço qne aviendo sufrido otros tan grandes y aun mayores* (pues duraron mas tiempo) salio con la empresa de dar, el Nuovo Mundo y sus riqueças á Espana como lo puso por blason en sus Armas, diciendo: « A Castilla y a Leon Nuovo Mundo dió Colon. » *Quien quisier ver las grandes haçanas deste Varon vea la Historia Genêral de las Indias*, que Francisco Lopez de Gomara escrevió...

» Yo quise anadir esse poco que faltó de la Relacion de aquel Aatiguo Historiador que cemo escrivio lejos de donde acaecieron estas cosas...

« *Y yo las oi en mi Tierra á mi Padre y a sus contemporaneos* que en aquellos tiempos la mayor y mas ordinaria conversacion que tenian era repetir las cosas mas haçanosas y notables que en sus Conquistas avian acaescido; *donde contavan lo qué hemos dicho* y otras... *que como alcançaron a mucho de los primeros Descubridores y Conquistadores del Nuevo Mundo huvieron dellos la entera relacion de semejantes cosas*, y yo, como

(1) « Naquella parte de Andaluzia aonde chamâo o Condado de Niebla, havia hum homen de profissâo piloto: seu nome era Affonso Sanches, natural da villa de Guelva; tratava este em navegar ás ilhas da Canaria e destas á ilha da Madeira, onde carregava açucares, conservas e outros frutos da terra pera Hespanha (*suposto que outras querem que fosse portuguez este homem*). Succedeo pois que partindo este homen (*qualquer que fosse*) no anno do Senhor de 1492 (c'est une équivoque, comme on peut le voir facilement) de huma destas ilhas, foi arrebatado de ventos e agoas por esse mar immenso á parte de Poente, paragem fora de todo o comercio dos navegantes, destroçado e quasi perdido; ate que passados vinte dias chegou a avistar certa terra desconhecida e

vain qui, faisant dans le dernier siècle un livre d'investiga-

---

digo, las oi a mis maiores (aunque como muchacho) con poca atencion que si entonces la tuviera, pudiera aora escrever otras muchas...

« El muy R. P. Joseph de Acosta toca tambien esta Historia del Descubrimiento del Nuevo Mundo, con pena de no poderla dar entera, que tambien faltó à su Paternidad parte de la Relacion en este paso.

« Este fue el primer principio y origen del Descubrimiento del Nuevo Mundo, de la qual grandeça podia loarse la pequena Villa de Huelva que taĺ hijo crió, de cuya Relacion certificado Christoval Colon, însistio tanto en su demanda, prometiendo cosas nunca vistas ni oidas *guardundo como hombre prudente el secreto dellas aunque debajo de confiança dio cuenta dellas á algunas personas de mucha autoridad acerca de los Reys Catolicos qve le ayudaron a salir com su empresa, que si no fuera por esta noticia que Alonso Sanchez de Huelva le dió, no pudiera de sola su imaginacion de Cosmographia, prometer tanto y tan certificado*, como prometió, ni salir tan presto con la Empresa del Descubrimiento; pues segun aquel autor no tardó Colon mas de sessenta y ocho dias en el viage hasta la Isla Guanatianico, con detener-se, etc... » *Primera Parte de los Commentarios reales que tratan de el origen de los Incas*, etc. — *Garcilaso de la Vega.*

nunca d'antes vista nem sabîda: ficou espantado o piloto *e nao se atrevendo buscal-a mais ao perto* porque tratava entâo só da vida e porque tamia que de todo faltassem os mantimensos, *demarcou-somente* e tornou a buscar seu caminho e demandar a ilha da Madeira, aonde finalmente chegou mas tâo consumido da fome e trabalho que em breves dias acabou a vida. Acertou de suceder sua morte em casa de Christovâo Colon, genovez e tambem piloto: com este (vendo que morria) communicou o segredo que vira, dando-lhe relaçao por extenso de tudo, e dixando-lhe em agradecimento da hospedagem sua mesma carta de marear onde tinha demarcado a terra. Nâo cahïo uo chão a Colon a nova noticia de cousas tâo grandes: entrou em pensamentos levantados de procurar adquerir honra e fama e faser-se descobridor de alguma nova parte do mun-

tions historiques, à Rome, dut nécessairement puiser à de nombreuses sources, le P. François de Fonseca, dit posi-

---

do. Porém como era homem commum e sem cabedal andou procurando ajuda de custo de Reino em Reino... *foi a Florença, passsou a Castella, desta a Portugal e Inglaterra* e em todos estes Reinos sem effeito algum porque nâo era crido nem ouvido senâo por zombaria, reputado por homem que contava sonhos. Tornou *segunda vez* aos Reis de Castella, Fernando et Isabel,.. venceo finalmente o tempo e a constancia de Colon...

« Derâo principio a sua viagem sahindo de hum porto de Castella chamado Pallos de Mugel com 120 companheiros somente (*a huma empresa, a maior que o mundo vira até áquelle tempo*)... *A 3 de Agosta do anno do senhor* 1492 *chegarào a Gomeira...*

... *era Colon outro Jason famoso, descobridor do velo de ouro, prudente e esforçado...*

Chronica da Companhia de Jesus do Estado do Brazil, etc. — P^e *Simoes de Vasconcellos* — 2e ed.

Le Père Vasconcellos consulta pour cette narration, d'après une note, l. 1 c. 3; Joseph da Costa, *De Novo Orbe*, liv. 1, ch. 2; Aff. de Ovalle, *hist. do Chili*, liv. IV, ch. 4; Gonç. Illescas, *Hist. pontif.* part. II; *Hist. gen. de las Indias*, liv. 1, fol. 228; F. Gonsaga, fol. 1198; Oviedo, liv. II, ch. 25; Herr. *Dec.* I, liv. I, ch. 8 : *Theat. orbis. Descrip. Amer.* Abraham Ortelius; et les « *approvaçôes* » officielles du livre (en 1661) disent que tout ce que Simâo de Vasconcellos raconte dans sa Chronique est conforme à ce qu'affirment les investigations historiques, les documents et les traditions de l'Etat du Brésil : *Tudo o que escreve ou sâo experiencias repetidas ou tradiçôes constantes ou escripturas abonadas.* »

Colomb vizita Huelva peu de temps après sa sortie de Portugal et on a essayé d'expliquer cette visite quelque peu obscure. D'après la déposition de Garcia Fernandez, médecin à Palos de Moguer, dans un procès entre le fils du navigateur, D. Diogo, et l'État, Christophe Colomb avait dit qu'il allait à Huelva pour rendre visite à un sien beau-frère. I. Washington dit que ce beau-frère devait être Pedro

tivement que cet événement avait eu lieu en 1486, (1) à Madère, et que le pilote qui y avait abordé à la suite d'une tempête et qui avait marqué sur sa carte les îles américaines était Alphonse Sanches, pilote d'une caravelle de Cascaes qui faisait le commerce du sucre entre Lisbonne et Madère (2).

Correia, mais rien n'indique que le capitaine de la Graciosa y eût séjourné.

Quoi qu'il en soit, on voit combien est fausse l'opinion de Tiraboschi *(St. della Litt)* lorsqu'il dit que l'histoire du pilote *appena trovó fede presso il vil vulgo*. D'autres écrivains ont dit quelque chose de semblable. Ce n'est pas la vérité ; toutefois on doit observer que dans la critique moderne, dans la critique vraiment scientifique « les voix du peuple » ne sont pas tout-à-fait à dédaigner. On est un peu plus démocratique aujonrd'hui...

(1) Cette date de 1486 est assez singulière puisque l'on doit supposer que les écrivains qui la rapportent ne devaient pas ignorer que l'année 1484 était l'époque à laquelle on croyait qu'avait eu lieu le départ de Colomb se rendant en Espagne, où effectivement il se trouvait déjà vers la fin de 1486. Colomb aurait-il toutefois quitté effectivement le Portugal en 1484 ?

(2) « Neste mesmo anno de 1486, para que nem esta gloria faltasse á naçâo portugueza, Affonso Sanches, Mestre de hua Caravella de Cascaes descobrio aquelle novo mundo, a que depois chamaraô America. Tinha Affonso Sanches por officio o navegar de Lisboa á Ilha de Madeira a carregar os seus preciosos assucares, e fasendo neste anno a costumada viagem hua furiosa tormenta apartando-o de seo rumbo, o fez correr do Poente por hum imenso Oceano por espasso de muytos dias, no fim dos quaes avistou terra nas Ilhas do Golfo do Mexico, tomou nella os refrescos necessarios e tendo-a muyto bem arrumada e demarcada voltou a proa para a Madeyra, onde chegou tâo doente e maltratado que nâo se podia ter em pé. A doença o obrigou a desembarcar logo e recolher-se em casa de Christovâo Colon, que era hum Genovez, *que vivia na cidade do Funehal* e ganhava a sua vida com ter casa de pasto e pintar as cartas de marear para o que naquelle tempo era necessaria pouca sciencia, por ser o Mediterraneo o principal theatro das

Malheureusement il omet de dire où il a trouvé une indication si précise. Il est singulier que justement en 1484 et en 1486, dates assignées au fait en question, des hommes de Madère et des Açores, paraissant se guider sur des indications déterminées, fassent quelques tentatives dans le but de découvrir la terre ferme ou l'île que, suivant une des donations, l'on présume être celle de Sete-Cidades (Antilia). Mais ce qui est encore plus singulier, c'est que ce soit à la même époque et après quatorze ou quinze ans de séjour en Portugal que Colomb, ne se refusant plus à aucun sacrifice, abandonne le pays qui était devenu pour lui une seconde patrie, entraînant son frère qui y est établi, à l'abandonner aussi. L'histoire du pilote Sanchez n'a réellement rien d'extraordinaire, elle n'est pas revêtue de la forme romanesque, elle ne porte point le cachet de savantes légendes du même genre comme celles d'Arfet et Machim, par exemple.

L'hésitation qui se manifeste au moment d'assigner une nationalité au navire qui a abordé en Amérique avant Colomb semble encore mieux réfuter l'accusation de fantaisie patriotique portée contre cette histoire. On ne peut non plus y trouver soit un intérêt individuel, soit du charlatanisme de voyageur, puisque l'on rapporte que le pilote et ses compa-

---

navegaçoes Europeas, e aggravando-se-lhe a enfermidade para se mostrar agradecido ao seo hospede, lhe deo as suas cartas de marear e o roteyro que tinha feyto desde a Terra nova ate á Madeyra, dizendo : que nellas lhe dava o mayor morgado que se podia dar neste mundo. Assim foy porque Colon com os favores dos Reys Catholicos e ajuda dos dous irmãos Martinho e Affonso Puiçon partindo com tres Caravellas aos 3 de agosto de 1492 descobrio as novas terras aos 11 de Outubro do mesmo anno ; e voltou triumphante a Lisboa aos 6 de Março do de 1493 com grande magoa del Rey D. João II a quem elle se tinha offerecido para descobrir em seu Real nome as novas terras e El Rey tinha desprezado, como impossivel a sua offerta. » *Evora Gloriosa — Epil. da Evora Illustr.* etc. *Roma* : 1728.

gnons moururent peu de temps après leur retour. Enfin il ne nous semble pas qu'une tradition si vivace, paraissant à une époque si rapprochée des faits qu'elle essaye d'expliquer, affirmée et acceptée par des hommes ayant tous les moyens de la vérifier, soit autant à dédaigner que le veulent quelques écrivains, surtout après qu'il est avéré que l'idée d'une terre ignorée ou perdue vers l'Occident existait déjà, que cette idée avait donné lieu à plus d'une tentative de découverte et qu'elle avait apparu également dans la cosmographie portugaise corroborant la recherche, par l'Occident, d'une route vers l'Inde, et enfin lorsqu'il est reconnu que Colomb avait navigué pendant longtemps avec les Portugais, que dans ces navigations et à cause d'elles son désir de découvertes s'était éveillé, qu'il avait reçu des renseignements des aventuriers portugais et ceux qui auraient pu lui être fournis par les papiers de son beau-père, et que dans ses papiers à lui il y avait des indications faites par des pilotes portugais au sujet de terres occidentales.

En établissant que Colomb avait consulté Toscanelli au commencement de l'année 1474, fait qui est sujet à discussion, Humboldt dit que cette date « infirme directement le conte rapporté par l'Inca Garcillasso, par Gomara et Acosta, » attendu que le voyage d'Alonso Sanches est de dix ans postérieur à cette correspondance. Toutefois, Colomb pouvait avoir eu déjà les idées qu'on lui attribue; quelques mots de ces historiens semblent même justifier cette hypothèse; la date du voyage du pilote n'est pas très précisément déterminée, et de ce que Colomb avait consulté Toscanelli sur la découverte de l'Inde par l'Ouest, ce qu'avait fait déjà Alfonse V, on ne peut pas conclure qu'il n'eût pas reçu l'information rapportée par Gomara et d'autres, que même cette information *pratique* n'eût pas confirmé l'information *théorique* de Toscanelli, et ne l'eût fortifié dans ses désirs. Je ne discute pas la constante prévention qui aurait pour but de faire croire que l'histoire du pilote ne fut inventée que pour

amoindrir le mérite de Colomb, mais on doit remarquer néanmoins que cette prévention ne semble pas justifiée par Oviedo, Gomara, Garibay, Fructuoso, Mariana, Acosta, Garcilasso, Simões de Vasconcellos, etc., ni par les autres faits concernant l'histoire des découvertes portugaises et espagnoles, dans lesquelles figurent plusieurs étrangers. Le mérite de Colomb n'est pas amoindri par l'histoire du pilote, par les importantes indications qu'il aurait reçues des navigations et des navigateurs portugais, ni parce qu'il aurait refait ici ses études et ses projets, ainsi que Humboldt le reconnaît.

Comme le dit ce grand homme : « C'est ce triple caractère d'instruction, d'audace et de longue patience que nous avons à signaler surtout dans Christophe Colomb. Au commencement d'une ère nouvelle, sur la limite incertaine où se confondent le moyen âge et les temps modernes, cette grande figure domine le siècle dont il a reçu le mouvement et qu'il vivifie à son tour. »

C'est cela. Seulement il y domine en homme et il n'y domine pas tout seul.

On a fait de Colomb un prédestiné, un élu, presque un Messie. Il aimait à se considérer comme tel, ainsi que le dit son contemporain Aug. Justiniani, et comme on peut le voir dans quelques-uns de ses ouvrages à lui. Pour Colomb, rien de plus naturel ; mais la critique moderne est tout autre chose que la mystique.

S'il n'est point juste d'amoindrir le mérite de Colomb il ne l'est pas davantage d'attaquer le crédit et la bonne foi d'historiens respectables et d'obscurcir l'histoire des nations où Colomb vint puiser sa science et qui furent le véritable berceau de sa gloire. *Eam esse historiæ legem, ne quid falsi dicere audeat ne quid veri non audeat.*

II.

Parvenus à ce point, il nous paraît opportun de parler d'une suite assez remarquable de tentatives faites par une

noble famille portugaise chez qui le fait de la découverte de l'Amérique septentrionale semble être devenu une tradition de famille. Je veux parler des Cortereal des Açores. La coutume généralement répandue fait dater les voyages des Cortereal du commencement du XVIe siècle. Malte-Brun dit que la terre du Labrador fut découverte par les Portugais en 1495 (1), mais il est probable qu'il y a confusion avec le soi-disant voyage des Cabot dans la même année. La première notice développée que les chroniqueurs nous fournissent de la découverte du Nord de l'Amérique par les Portugais, a trait à l'expédition de Gaspard Cortereal en 1500. L'on doit toutefois remarquer que les chroniqueurs officiels ne signalent pas, ce qui d'ailleurs ne leur eût pas été possible, toutes les expéditions entreprises, surtout celles qui étaient dues à l'initiative particulière (2). C'est ainsi que Barros, le grand investigateur, avoue que, outre les découvertes dont il fait mention ayant trait au règne d'Alphonse V, il en connaît nombre d'autres qui se sont faites et qui sont à la connais-

---

(1) Geog. Univ. 3e ed. vol. VI — 1853, ps. 43.

(2) « Tambem se descobrio as ilhas de S. Thomé... por mandado delrei D. Affonso... *porem sabemos na voz commum serem mais cousas passadas e descobertas no tempo deste rey do que temos escripto. Barros.* — Muitos querem dizer *que neste tempo* (découverte de Mina : 146...) *foram terras e ilhas descubertas de que já não ha memoria.* » *Galvão : Trat dos Desc.*

« Quanto ao tempo em que esta ilha (de S. Thomé) se descobrisse e quem fosse o author deste descobrimento não ha certesa como tambem a não ha de outras muitas cousas que acontecerão *no tempo delrey D. Affonso V* ou por falta e negligencia dos Chronistas daquelle tempo ou por se perderem e consumirem os papeis e memorias d'aquella idade. » — *M. Correa : Comm. a Camoes : C.* 5, *est.* 12.

D'après un document émané du Conseil Communal de Faro, le découvreur de cette île Saint-Thomas fut Alvaro Caminha Souto Maior.

sance de tout le monde. L'on doit ajouter aussi que dans la donation faite à Gaspard Cortereal, à Cintra, le 12 mars 1500, des îles ou de la terre ferme qu'il pourrait découvrir, il est dit que déjà, à d'*autres époques*, il les avait cherchées *pour son compte et à ses dépens* (1). On comprend facilement que ce n'était qu'après différentes tentatives particulières faites à leurs dépens que les nobles *donataires* avaient recours à la protection royale. Il devient donc évident que l'on fit des tentatives antérieurement à celle qui fut si sûrement et si heureusement effectuée en 1500. Il se présente toutefois un fait bien plus important. P. A. Cordeiro, historien insulaire, raconte que Alvaro Martins Homem et Joâo Vaz Cortereal (père de Gaspard Cortereal), faisant voile vers le Nord « découvrirent l'île des Morues », qu'à leur retour ils abordèrent à Terceira et que, y trouvant la capitainerie (*capitania*) vacante par la mort de Jacome de Bruges, ils vinrent la demander à l'infante D. Brites, veuve de l'infant D. Fernand et tutrice de l'infant duc D. Diogo, qui la leur accorda sous la condition qu'ils la partageraient entre eux (2). Ce dernier

(1) Arch. roy. de Lisbonne *(Torre do Tombo)* ; J. de Torres : *Orig. dos desc. port. (Revista Açor.)* etc.

(2) « Estando pois vaga a Capitania de Terceira pela falta do primeiro Capitâo Jacome de Bruges, succedeu aportarem á Terceira dois fidalgos *que vinham da Terra dos Bacalhaus que por mandado delrey de Portugal tinham ido descobrir* ; hum se chamava Joâo Vaz Cortereal e o outro Alvaro Martins Homem, *e informando-se da terra lhes contentou tanto que em chegando a Portugal a pedirâo de mercê por seus serviços...*

« Alvaro Martins Homem nâo era de menos qualidade e fidalguia que seu companheiro Joâo Vaz Cortereal *pois egualmente a ambos tinha elrey mandado a descobrir a terra dos Bacalhaus, e della vindo ambos junctos aportarâo na nova Ilha Terceira... Hist. Insul.*

Joâo Vaz (Jean Vaz) était un bâtard, fils de Vasco Annes da Costa, gentilhomme aventurier qui avait reçu du roi le sobriquet

fait est confirmé par l'acte de donation à Jean Vaz, daté d'Evora, du 2 avril 1464. Cette donation est accordée en récompense des services rendus par les deux gentilshommes à D. Brites et aux infants son mari et son fils. Il est à remarquer que le 10 décembre 1457 Alphonse V avait fait donation à l'infant D. Fernand de toutes les îles qui seraient découvertes. En vue de la date de la donation et de ce qu'avance le P. Cordeiro, la découverte qu'il indique comme un fait public et non contesté, dut nécessairement avoir lieu avant 1464, au plus en 1463. L'on se demande, il est vrai, pourquoi

---

de *Cortc Real* (Cour royale) à cause de la magnificence de sa maison ou de sa suite. Joâo Vaz se voua aux aventures de la mer comme tant d'autres gentilhommes, ses contemporains, et on dit même qu'il fit la course. Pendant cette vie d'aventures il enleva en Galice une très-jolie demoiselle dont il fit sa femme. Dans un mss. de la Bibl. de Lisbonne on lit :

« Joâo Vaz Cortereal, filho secundo bastardo de Vasco Annes Cortereal... foi porteiro mór do Infante D. Fernando, capitâo da Ilha 3ª da parte de Angra ; *andou no mar com Navios a Corso*, e indo a Galiza roubou a Maria de Abarca por ser muito fermoza, natural do Lugar de Abarca ; daqual fala Fr. Prudencio do Sandoval na Linhage dos da Casa de Astorga que foi patria ou fundaçao del Rey D. Sancho Abarca, a qual dizem que recebera por sua mulher. Outros dizem que este Joâo Vaz era cavaleiro de malta e que nâo podia casar, porem consta por dois testamentos seus que a dita Maria da Abarca, filha de Pedro de Abarca, fidalgo de Tuy fora sua legitima mulher. *O* 1º *feito na Ilha da madeira* em 17 de septembro de 1494 et aprovado a 16 de dezembro do dº anno. O 2º feito na Ilha 3ª, a 3 de Fevereiro de 1496, dos quaes se vê nâo haver sido cavaleiro professo da dita Religiâo de S. Joâo de malta e haver tido da dita sua mulher : Vasco Annes Cortereal, — Miguel Cortereal, — Gaspar Cortereal, — D. Joanna Cortereal, mer de Guilherme moniz. — D. Eyria Cortereal, mer de Pedro de goes da Silva ; — D. Isabel Cortereal, *mer de Job de Ultra.* »

Familias de Portugal, tiradas dos melhores nobilitarios do Reino, etc. *por Jacinto Leitâo Manso de Lima*, etc. Tom. 6. MSS.

les deux navigateurs préférèrent la capitainerie de Terceira à celle des îles qu'ils avaient découvertes, mais on ne doit plus s'en étonner si l'on considère que Terceira était déjà une capitainerie faite, peuplée, connue et en voie d'accroissement, tandis que celle de la terre découverte imposait toutes les charges et tous les inconvénients d'un premier établissement ; en outre les glaces du Nord avaient peut-être fait perdre aux deux navigateurs le désir de s'y établir. Il est donc clair que pas plus que la première objection, cette hypothèse, prise isolément, n'a de valeur critique. Différents faits nous indiquent une série de voyages et de tentatives de découvertes poussées dans la direction O. N. O. série à laquelle nous pouvons assigner comme points extrêmes la première expédition à l'archipel des Açores en 1431, et celle de Gaspard Cortereal au Nord de l'Amérique en 1500. Outre les faits déjà signalés, il existe deux traditions de véritable découverte et qui sont indiquées par d'anciens écrivains. La première est celle du pilote qui mourut chez Colomb et dont nous avons déjà parlé ; la seconde est celle d'un certain Gaspard Gonsalves, de Ribeira Secca (île de Terceira) qui, dit-on, à l'époque où Martin Behain se trouvait dans l'archipel, découvrit au Nord des Açores une île dont on ne put retrouver ensuite la route (1). Si l'exploration des côtes africaines était l'entreprise la plus suivie, il est évident toutefois qu'à cette seule entreprise ne se bornait point l'esprit aventureux et investigateur qui se manifestait avec tant de force en Portugal. En effet nous voyons souvent les expéditions s'écarter de ces côtes, et la découverte des îles qui s'en trouvent éloignées comme Madère, les Açores, le Cap Vert, etc., devait encourager les navigateurs à pousser leurs recherches vers l'Occident. A cette dernière circonstance on peut encore ajouter les vieilles croyances déduites de la cosmographie ancienne, et encore en 1474, corroborées dans

(1) Cord. *Hist. Ins.* cap. VIII.

une lettre au roi de Portugal par le savant italien Toscanelli, qui assurait que les terres de l'Asie n'étaient pas fort éloignées des côtes africaines ; croyances qui conduisirent Colomb à la découverte de l'Amérique et qui, encore plus tard, faisaient supposer aux navigateurs espagnols qu'ils abordaient dans l'Inde. On cherchait l'Inde, il est vrai ; toutefois l'idée prédominante, attestée par les documents de l'époque et soutenue par les succès déjà obtenus, par la situation historique et par les conditions économiques de la société portugaise, était la découverte de nouvelles terres. Dans l'entreprise même qui avait pour but la recherche de l'Inde nous voyons qu'il apparut alors l'idée de la chercher par la route de l'Occident. On dit que Martin Behain décida le roi de Portugal à envoyer quelques navires au-delà des Açores. Il n'existe aucune donnée authentique sur ces expéditions *officielles* qui furent peut-être enveloppées de secret, si ce n'est sur celle que l'on attribue à Jean Vaz Cortereal et qui est même antérieure à l'arrivée en Portugal de l'illustre cosmographe. Il serait cependant quelque peu arbitraire de refuser tout crédit aux indices fournis par différentes donations royales de 1462, 1473, 1475, 1484, 1486, etc., par la tradition, et par différents écrivains, relativement aux idées de tentatives pour la découverte de terres occidentales, avant les voyages de Colomb, de Gaspard Cortereal, de Cabral, de Cabot, etc. Et si l'on admet que les Biscayens avaient pu, dans leurs lointaines et audacieuses pêches, acquérir quelques notions sur le continent nord américain, il ne faut pas oublier les anciennes et remarquables pêches entreprises par les Portugais. Déjà au XIIe siècle on pêchait la baleine sur les côtes du Minho ; le XIVe siècle nous fournit des documents sur cette pêche sur les côtes de l'Algarve, de l'Alentejo et de l'Estramadure (1). On l'appelait alors *balasião* ou

(1) Const. Botelho de Lacerda : *Mem. Econ.* (de l'Académie de Lisbonne) vol. IV.

Chartes communales (*foraes*) de Coimbra, Villa Nova de Caya, etc.

baleaçâo (1). L'on sait qu'à cette époque nos pêcheurs se rendaient sur les côtes de la Bretagne et de l'Angleterre (2), et il est naturel de supposer qu'ils poussaient encore plus loin leurs expéditions. Le passage suivant de Malte-Brun citant Schlegel et Beckmenn, est assez curieux: « L'ancienne colonie scandinave du Groënland payait en *dentes de roardo* qui paraissent avoir été des défenses de morse, le tribut qui, sous le nom de denier de Saint-Pierre, affluait des extrémités de la terre (3) à Rome. » Cette dénomination ne semble-t-elle pas parfaitement portugaise? Le *roardo* ne serait-il pas le mot portugais *roaz*, *robaz*? *Roaz* est un nom de poisson qui se trouve dans les anciennes chartes (*foral*) d'un de nos bourgs maritimes (4). Je crois qu'il ne désignait pas la morue mais bien peut-être le *physeter macrocephalus* (Lin), cachalot macrocéphale. Laissant de côté cependant ces détails insignifiants, je ferai observer que dans leurs voyages, les pêcheurs portugais s'éloignaient beaucoup des côtes, tant dans la direction du Nord où pêchaient les Biscayens, que dans celle du Sud où ces derniers ne pénétrèrent définitivement que plus tard. Ce furent les Portugais qui, les premiers, organisèrent la pêche de la morue sur le banc de Terre-Neuve. En 1500 ou 1501, une colonie de gens de Vianna, Aveiro et Terceira, villes et île traditionnellement adonnées à la pêche, alla s'établir à Terre-Neuve (5), et cette industrie prit bientôt de telles

(1) Viterbo : *Elucidario*, etc.

« Tam de balasione quam de aliis causis, etc. » — « It. Prœterquam de piscaria quam vobis integre concedimus non de balenatione quam nobis nostris successoribus reservamus. » *Docs. portug. des* XII *et* XIII *siécles*: *Ib.*

(2) Const. Bot. de Lacerda: *Loco cit.*, etc.

(3) *Geogr. Univ.* 6e ed. vol. VI. ps. 61.

(4) *Foral de Setubal.* — Moraes : *Dicc.*

(5) S. F. de Mendo Trigoso : *Sobre os Descobrimentos e Comm. dos port. (Mem. de Litt. de l'Acad.* vol. VIII); — J. J. G. de

proportions en Portugal que, en 1506, dans un décret en date du 14 octobre, le roi recommandait très instamment à Diogo Brandao de faire percevoir dans les ports de la province du Minho la dîme sur les produits de la pêche de Terre-Neuve (1).

A différentes époques, rien que du port d'Aveiro, soixante navires partirent chaque année pour cette pêche (2). En 1550, cette petite ville comptait 150 navires de pêche (3). De nombreuses caravelles quittaient également Porto et d'autres ports pour se rendre à Terre-Neuve (4). Suivant Forster, en 1598, quand déjà commençait la décadence du Portugal, cinquante navires de cette nation pêchaient encore dans ces parages (5). Si cependant les Biscayens poussèrent leurs expéditions de pêche jusqu'à l'Amérique du Nord, avant les Portugais, comment expliquer que, en 1511, alors que ces derniers non-seulement y pêchaient déjà mais y étaient même établis, il fut accordé par le gouvernement espagnol à un certain Jean d'Agramonte, Catalan, permission

---

Mattos Correa : *Acerca da prior. das desc. feitas pelos Portug. (Ann. marit. e col. nos 6 e 7)* ; etc.

Dans le grand tremblement de terre de Lisbonne, dans l'année 1755, s'est perdue, une œuvre de *Francisco de Sousa*, mss. de 1570, qui était l'histoire de ce remarquable essai de colonisation portugaise dans le nord de l'Amérique. Barbosa qui a vu le livre, en donne le titre très significatif dans sa *Bibliot. Lusit.* Il était :

« Tratado das Ilhas novas e descobrimentos dellas e outras cousas... *e dos portuguezes que forão de Viana, e das ilhas dos Açores a povoar a terra nova do Bacalhão vae em 70 annos*, de que sucedeu o que adiante se trata. *Anno do Senhor* 1570.

(1) *Const. Botelho de Lacerda Lobo* : « Sobre a decadencia das Pescarias de Portugal » (Mem. Econ. vol. IV) ; Jose Bonif. d'Andrade (Ib. vol. II); S. F. de Mendo Trigoso (Loco cit.); Mattos Correa, etc.

(2) *Carv.* Corog. Port. 2o, etc.

(3) *Freire* : « Descrip. Corogr. » etc.

(4) *Pimentel* : « Arte de naveg. » etc.

(5) « Voyages to Nord. » etc.

de s'y rendre avec deux navires *a saber el secreto de la Terra Nueva* (dans le but de connaître le secret de Terre-Neuve)? (1). Cette circonstance est assez significative. Outre cela, si les faits que je viens de citer n'étaient pas suffisants, on pourrait prouver notre établissement dans ces parages, en s'appuyant sur le récit même de Verrazani, Florentin au service de la France, et sur le fait de l'établis-

---

(1) Octobre, 1511 — « Dona Juana, etc. — Por cuanto por parte de vos Juan de Agramonte, catalan, natural de Lérida, que es en el reino de Cataluna me fue fecha relacion quel Rey mi Senor é Padre mandó tomar é tomó cierto concierto é asiento con vos para que vos hayais de ir, é vayais *a vuestra costa y mision*, á descobrir cierta tierra nuova en los limites que a nos pertenescen, segun que en el dicho asiento é concierto se contiene: su tenor de cual dicho asiento es este que se sigue: ElRey. El asiento que por mi mandado se tomó é asentó con vos Juan de Agramonte, catalan, natural de Lérida *para ir á saber el secreto de la Tierra nueva* es este. Primeramente que vos podais ir é vayais con dos navios del grandor que vos paresciere, que sean de mis vasallos súbdidos é naturales é asimismo la gente que llevarédes sean naturales de estos reinos ecebto que dos pilotos que llevàredes *sean bretones ó de otra nacion* que *allá hayan estado* á *vuestra costa é mision* á la dicha tierra nova por la costa ó parte que mejor os pareciere á vos é á los marineros que con vos llevàredes para el dicho viage, *no tocando en la parte* que *pertenesce al Serenissimo Rey de Portogal* nuestro hijo... Idem: que por cuanto vos habeis de ir por los pilotos que con vos han de ir al dicho viage *á Bretana...* »

Navarrete: « Coll. vol. III — docs. 31, 32. — On reconnaît ainsi la domination portugaise dans une part de la Terra Nova. Vid. *Ramusio*: « *Nav. et viag.* » *vol.* III, *Discorso d'vn gran capitano di mare.* etc. C'est clair qu'ils n'avaient pas de pilotes espagnols pour diriger cette navigation, et on comprend pourquoi on ne parle pas expressément des pilotes portugais. Toutefois, je pense que ce projet d'Agramonte échoua, puisque Oviedo rapporte que des terres contiguës à celle des Bacalhaos, ont été découvertes en 1524 par l'espagnol Stefano Gomes.

sement des Bretons et des Normands dans ces parages, mais plus au sud, en 1504. Toutes ces circonstances font naturellement naître l'idée suivante, c'est que déjà avant 1501, époque où Gaspard Cortereal revenait de son premier voyage, l'exploration portugaise des côtes nord-américaines devait avoir été commencée, et que Cortereal s'y était rendu, non pour découvrir ces côtes mais bien pour en découvrir et en reconnaître les limites, le prolongement, les rapports et l'intérieur. Cette idée nous ramène à l'affaire de Cortereal père. Il n'y a réellement rien d'extraordinaire à ce que Jean Vaz Cortereal ou plutôt Jean Vaz da Costa Cortereal, qui s'était donné aux aventures de mer et qui était grand huissier de l'infant D. Fernand (à qui, le 10 décembre 1457, il est fait donation de toute île que l'on pourrait découvrir), se fût hasardé, avec un de ses amis, Alvaro Martins Homem, également serviteur de l'infant, à faire quelques tentatives pour découvrir des terres occidentales.

Le P. A. Cordeiro dit expressément que ce fut le roi de Portugal qui les envoya à la découverte de la *Terre des Morues*, c'est-à-dire à la découverte, dans la direction de l'O-N-O. Il est assez remarquable que ce fut ce même souverain qui consulta Toscanelli, sur la route à suivre pour trouver l'Inde dans cette direction, et qui fit la donation citée à l'infant D. Fernand, du vivant de l'infant D. Henri, à qui on avait fait donation, confirmée par le même roi, des découvertes et conquêtes africaines faites ou à faire. Le fait de la donation de la capitainerie de Terceira à Jean Vaz et à Martins Homem doit être pris en considération, si l'on veut bien se rappeler que la règle était de n'accorder de donations semblables qu'en récompense de services rendus dans la navigation, découvertes ou peuplement de terres nouvelles. Herrera attribue à Jean Vaz la découverte de Terceira (1),

(1) « Hist. gener. de las Islas : » Dec. I, liv. I, cap. III.

D'après ce que dit Navarrette on peut supposer que Las Casas en

mais ni les chroniqnes ni les documents portugais ne justifient cette opinion ; le fait n'est pas indiqué dans l'acte de donation, et l'on ne pourrait expliquer la donation primitive faite à J. Bruges (2 Mars, 1450) si la découverte eût été due à Jean Vaz, à moins que celui-ci, ne s'en contentant pas, n'eût poursuivi le cours de ses voyages à la recherche de nouvelles terres. Les services rendus par cet homme à l'infant D. Fernand, à sa femme et à son fils durent être considérables, puisqu'on leur accorda l'une des premières terres découvertes et une des premières capitaineries. Parmi les découvertes de Gaspard Cortereal on n'en trouve aucune portant la dénomination portugaise de « Terra dos Bacalhaus » (terre des Morues) qui figure d'ailleurs sur une carte de Ramusio. Cette dénomination toutefois serait peut-être postérieure à l'expédition de Gaspard et aurait pu naître du fait indiqué dans la dénomination de la carte de 1563, du Portugais Lazare Louis « *Terre nouvelle où l'on pêche la morue* (1). » Une grave objection est celle du silence des chroniqueurs qui, en racontant l'expédition de Gaspard Cortereal en 1500, ne disent rien qui ait rapport à l'aventure de son père. Une autre objection non moins importante est celle de l'abandon dans lequel paraît avoir été laissée pendant si longtemps la découverte de Jean Vaz et de son ami. Et il vient s'y joindre encore une autre circonstance, c'est que Antoine Cordeiro fut le premier écrivain qui parla de cet événement, peut-être rapporté par Francisco de Sousa dans son livre de 1570 perdu en 1755 (2).

---

dit la même chose, et qu'il affirme aussi l'influence des voyages des Corte Real sur l'esprit de Colomb *(Vid. n. 79)*. Ce que quelques écrivains portugais disent c'est que l'île de Saint-George, une des Açores, fût découverte par Vasco Annes Cortereal, le père ou le fils aîné de Jean Vas, et peuplée par Wilherm Wanderberg, flamand. *Quintella : Ann. de Marinha port.*

(1) Acad. roy. des Sc. de Lisb.

(2) Vid. n° 99.

Néanmoins Antoine Cordeiro écrivit aux Açores son histoire, en partie faite sur celle de Fructuoso, en partie recueillie d'autres auteurs « et tirée de papiers authentiques et de traditions » ainsi qu'il le dit lui-même (1). Or on ne comprend pas pourquoi il aurait inventé l'expédition de Jean Vaz, invention qui d'ailleurs serait facilement démentie. Cordeiro ne le fit certainement pas, dans le but de nuire à Colomb ; il se rapporte à peine à la découverte de ce dernier quand il dit qu'un étranger, Martin de Behain, avait pronostiqué l'existence d'un pays merveilleux, pronostic qui avait été justifié peu de temps après par le passage aux Açores de vaisseaux castillans revenant des Antilles. Invention pour invention, Antoine Cordeiro aurait préféré à la découverte de Jean Vaz, l'histoire du pilote mort chez Colomb, histoire qu'il ne pouvait pas ignorer et qui lui offrait un moyen plus naturel de nuire à ce dernier. De même que l'on ne crut pas que la découverte des Antilles pût faire du tort à celle du Brésil par Cabral, de même on ne supposait pas que celle de Terre-Neuve ferait du tort à celle des Antilles. Cette généralisation moins critique qu'apologétique par laquelle on fait de Colomb le découvreur de l'Amérique alors qu'il n'en découvrit qu'une partie et qu'il supposait avoir découvert les côtes orientales de l'Asie, est moderne.

Ceux qui découvrirent depuis d'autres terres du Nouveau Monde ne se considéraient point comme inférieurs à Colomb et ne croyaient pas leur gloire amoindrie par le fait de la découverte antérieure par celui-ci de certaines îles et de certaines parties du continent occidental. Et ils avaient raison. Il n'est pas croyable non plus qu'Antoine Cordeiro, dans le but de nuire à Gaspard Cortereal, ait attribué ses découvertes à

(1) « ... mas acrescentando o que de outros historiadores *e de papeis authenticos e tradiçôes sempre observadas*, pudermos nesta materia (ainda que com trabalho) alcançar. *Liv.* IV, *cap.* I, ed. 1717.

son père. Et puis, à quoi bon nuire à la gloire de Gaspard mort depuis si longtemps au milieu de ses travaux ? Enfin pour flatter la famille Cortereal, Cordeiro n'avait pas besoin d'antidater une découverte qui était une tradition glorieuse et non controuvée de cette même famille, et pour nier l'entreprise peut-être supposée mais en tout cas infructueuse et incomplète de Cabot, il ne se voyait pas dans la nécessité de recourir à ce moyen puisqu'il aurait pu l'attaquer directement. Ce qu'il nous semble, c'est que Antoine Cordeiro avait tout simplement trouvé la tradition de ce fait dans les papiers de la famille Cortereal ou de quelque autre. Si nous réfléchissons que l'expédition de Jean Vaz avait peut-être pour but la découverte de la route de l'Inde, que la terre que l'on dit qu'il avait découverte n'encourageait pas cette entreprise, que la navigation sur les côtes de l'Afrique fortifiait chaque jour davantage l'espoir d'arriver jusqu'aux fameuses terres orientales des épiceries, et que cet espoir s'était changé en certitude après que Barthélemy Dîas (1486), eût franchi l'extrême cap africain, enfin si nous tenons compte de l'idée prédominante de l'époque qui était la découverte dans la direction du Sud et de l'Orient, ce qui ne dut pas être une des moindres causes du rejet du plan de Colomb, nous ne nous étonnerons plus de l'espèce d'oubli dans lequel le gouvernement portugais semble avoir laissé l'entreprise de Jean Vaz.

Les découvertes postérieures des Cortereal ne semblent pas avoir réveillé l'intérêt de ce gouvernement, pas plus que la découverte du Brésil. Le commerce et les conquêtes dans l'Inde finirent par absorber complètement la politique portugaise. D'autre part, Jean Vaz et son ami, fort bien établis avec leur famille à Terceira, possesseurs de riches donations semblent ne pas avoir désiré d'autres richesses ni d'autres dignités, outre que les âpres terres du Nord, ne pouvaient avoir pour eux un bien puissant attrait. Il est toutefois naturel que son troisième fils Gaspard se sentît attiré vers les entre-

prises de découverte qui étaient alors celles dont on retirait le plus de profit et de gloire, et qu'il trouvât dans les indications et les souvenirs de son père une probabilité de réussir dans de grandes entreprises et d'obtenir de grands succès. Gaspard ne négligea pas de se munir d'une donation royale, et l'on voit par cette donation qu'il s'était déjà occupé de chercher les terres sur l'existence desquelles il n'avait plus de doutes. La vie de Jean Vaz dut être très-longue. En 1492 on le voit figurer dans l'acte de fondation de l'Hôpital de la Miséricorde d'Angra; en 1494 il était à Madère; et de 1490 à 1497, il construit dans cette même ville d'Angra un beau palais dont il fait sa demeure (1). Ainsi il est probable que quelques-unes des tentatives du fils ont été faites sur les indications du père. La découverte par Jean Vaz, abandonnée ou non, de terres septentrionnales, loin d'être une raison pour ne pas tenter de nouvelles découvertes dans cette direction, pouvait au contraire devenir un encouragement, et rien de plus naturel qu'il le fût pour Gaspard. Les découvertes de Colomb et de Cabral engagèrent les navigateurs à d'autres expéditions de même genre, et les nouveaux découvreurs se proposaient de mener à bien leurs projets sans avoir besoin, pas plus que leurs prédécesseurs, de baser leurs expéditions sur les expéditions passées, et sans supposer que ces dernières pussent porter atteinte à leurs droits et à la gloire qu'ils espéraient acquérir dans l'avenir. Herrera remarque que ce qui excita le plus Colomb, ce furent les découvertes des Cortereal (2). Si Herrera se rapportait aux voyages des

(1) Not. 92 — *F. J. da Costa* : Angra do Heroismo. Ilha Terceira (Açores). Os seus titulos, edificios, etc. — Angra, 1867.

(2) « A esto se anadia *la deligencia de Gaspar i Miguel de Corte Real*... que se perdieron en demanda de esta Tierra. Todas las quales eran cosas para moverle do veras à D. Christoval Colon... » *Cap.* II. — Las Casas, *apud Navarret.*

Vid. nº 79 et 106.

Cortereal postérieurs à 1500, c'est-à-dire postérieurs de sept années à la découverte de Colomb et de quatorze ou seize années à son départ de Portugal, ce fait ne constituerait-il pas un anachronisme par trop grossier chez un historien aussi sérieux et qui cherchait à se procurer tant de données certaines (1) ? Ne semble-t-il pas plutôt qu'Herrera ait voulu parler des voyages des Cortereal antérieurs à l'expédition de 1500? Colomb, qui cherchait par tous les moyens à se tenir au courant des expéditions portugaises, pouvait avoir connu Jean Vaz et Gaspard et avoir eu même des rapports avec eux. J'ai déjà fait remarquer que Martin Behain avait épousé une fille du donataire de Fayal (Ultra-Huerter), marié lui-même avec la sixième fille de Cortereal. Or, Colomb était, dit-on, l'ami de Behain, il résida aux Açores et était beau-frère du donataire d'une de ces îles, Pierre Correa. Le silence des chroniqueurs n'est pas si important qu'on pourrait le supposer tout d'abord. La plupart des découvertes ne sont pas citées par eux, et parmi celles qu'ils rapportent, y compris même celle de Gaspard Cortereal, ils passent sous silence beaucoup de circonstances essentielles. La tradition rapporte de nombreuses découvertes omises par les chroniqueurs qui d'ailleurs avouent eux-mêmes ces omissions. Justement pour ce qui touche au règne d'Alphonse V et à l'époque de la découverte de Mina (1469), Barros, aussi bien que Galvâo, avouent ce fait (2). Si un jour on parvient à écrire en Portugal la véritable histoire des découvertes portugaises sur des documents que, par malheur, nos gouvernements n'ont pas pensé à réunir et à livrer à l'étude de manière qu'il pût en résulter un monument à la plus grande gloire de ce petit pays, on verra alors apparaître sans aucun doute de nombreux faits qui sont complétement inconnus ou profondé-

(1) Vid. nº 70.
(2) Vid. nº 90.

ment dénaturés, autant par l'ignorance que par la rancune (1). Quoi qu'il en soit, ce qu'il n'est pas difficile de prouver dès à présent, c'est que la première reconnaissance développée et sûre de l'extrême Nord de l'Amérique est due aux voyages des Cortereal.

Gaspard Cortereal était le dernier fils de Jean Vaz Cortereal; il avait été au service du roi D. Emmanuel, alors que celui-ci n'était encore que duc de Beja. Suivant les chroniqueurs portugais, il se proposa d'aller découvrir des terres vers le Nord « attendu que vers le Sud d'autres en avaient découvert beaucoup. » Suivant Ramusio, il aurait eu pour but de découvrir la route de l'Inde par l'Ouest. Ce qui est certain, c'est que le 12 mai 1500 il lui fut accordé par le roi, qui se trouvait alors à Cintra, une donation des îles ou de la terre ferme qu'il pourrait découvrir et qu'il *avait déjà avant ce jour cherchées pour son compte et à ses frais* (2). Il est certain également qu'à ses dépens et aidé du roi, il partit de Lisbonne au commencement de l'été de la même année, faisant escale à l'île de Terceira et suivant la direction du Nord, La première découverte semble avoir été celle d'une terre que sur son aspect il nomma « Terre Verte ». Ce fait est remarquable par la coïncidence qui fait que le même nom fut donné au Xe siècle par l'Islandais Eric Rauda à la terre septentrionale qui conserve encore aujourd'hui la dénomination de Grœnland (3) et dont la connaissance avait été perdue

---

(1) Mon savant ami, E. Bettencourt, grand investigateur de l'histoire des découvertes portugaises, et le seul auteur que nous ayons à présent de quelques manuels géographiques raisonnables pour les écoles, doit publier sous peu un remarquable ouvrage sur ces découvertes. Je lui dois de fort curieuses observations.

M. Bettencourt est l'introducteur en Portugal des cartes murales, muettes et écrites.

(2) Vid. n° 91.

(3) M. Brun, etc. *Groen* : vert ; *land* : *terre*.

pendant si longtemps (1). A ce fait vient se joindre une

(1) Voici comme le fait est rapporté par Goes :

« Gaspar corte Real, filho de Joam Vaz corte Real, *foi homem aventureiro,* esforçado de ganhar honrra, pelo que propos de ir descobrir terras *pera banda do Norte, porque pera do Sul tinham já outros descuberto muytas,* e assi de sua fasenda, como de merces que lhe elRey fez, cujo criado já fora em sendo Duque de Beja, armou huma nao com a qual bem esquipada de gente e de todo o mais necessario, partio do porto de Lisboa no começo do veram do anno de mil e quinhentos. Nesta viagem descobrio pera quella banda do Norte, huma terra que por ser muito fresca e de grandes aruoredos, *como o sâo todas as que jazem pera aquella banda* lhe pos nome *terra verde.* A gente da qual he muito barbara e agreste quasi do modo dos da terra de sancta Cruz senam que sam aluos e tam cortidos do frio, que a aluura se lhes perde com a idale e ficam como baços... »

Il serait intéressant de confronter la description que Goes y fait des indigènes que Cortereal apporta à Lisbonne, avec les notices données par les voyageurs et les écrivains modernes sur les Esquimaux du Labrador, etc. Par exemple : il y a quelques points dans la description de Goes dont quelques autres dans celle de Malte Brun *(Georg. Uuiv.)* paraîtraient être la traduction littérale, tant Goes a été exact.

GOES	M. BRUN
Sam de corpo meaons, muito legeiros e grandes frecheiros ; servem-se de paos tostados em lugar de azagaias com que ferem de arremesso como se fossem forrados de aço fino,	Les naturels ont la taille courte... Leurs armes (Labrador) sont la javeline, l'arc et la flèche...
vestem-se de pelles de alimarias de que na terra ha muitas.	Les esquimaux portent des vêtements faits de peaux d'animaux...
Vivem em cauernas de rochas e choupanas,	En été, ces Esquimaux vivent dans des tentes...
nam tem lei ;	Ils n'ont ni gouvernement, ni lois.

lettre de l'ambassadeur de Venise à Lisbonne, dans laquelle

L'historien portugais en continue :

« Crêm muito em agouros ; guardam matrimonio e sam muito ciosos de suas molheres, nas quaes cousas se parecem com os Lapos *que tambem* viuem debaixo do Norte, de LXX até LXXXV graos sujeitos aos Reis de Noroega e Suecia, aos quaes pagam tributo ficando sempre em sua gentilidade, por falta de doctrina, da qual tirannia, no liuro que compuz da fé, costumes e relígiam dos Ethiopos, Abexis, em lingoa latina, dedicado ao Papa Paulo terceiro no fim delle fiz huma deploraçam em que trato per extenso, donde este tamanho mal procede. E tornando a Gaspar corte Real, depois que descobrio esta *terra* e costeou huma boa parte della se tornou ao regno e logo no anno de MDI desejoso de descobrir mais desta provincia e conhecer milhor o modo o trato della, partio de Lisboa aos XV dias do mez de maio, mas o que nesta viagem passou se nam sabe, porque nunca mais appareceo, nem se soube delle noua, a tardança do qual e má suspeita que se começava a ter de sua viagem causaram o mesmo infortunio a Miguel corte Real, porteiro mór delRey que pelo grande amor que tinha a seu irmam determinou de o ir buscar e partio de Lisboa aos 10 dias de maio de MDII com duas naos sem nunca delle se mais hauer noua. A perda destes dous irmãos sentio elRey muito pela criaçam que nelles fezera, pelo que mouido de seu real e piedoso moto, no anno seguinte de MDIII mandou duas naos armadas a sua custa buscalos, mas nem de hum nem do outro se pode nunca saber onde nem como se perderam pelo que se pos áquella prouincia da terra verde onde se crê que estes dous irmaos perderão, a terra dos corte Reaes. Tinham estes dous irmaos Gaspar e Miguel corte Real outro irmão mais velho que elles, a que chamavam Vasqueannes corte Real que era véador da casa delRey do seu conselho, capitam é gouernador das ilhas de *sam George e terceira* e alcaide mór da Cidade de Tauilla muito bom caualleiro, bom Christam, homem de singular exemplo de vida e de muitas esmollas publicas é secretas, cujo filho herdeiro é Emanuel corte Real, tambem do conselho delRey e capitam das mesmas ilhas que ao presente vive. Este Vasqueanes corte Real não se podendo persuadir que seus irmãos eram mortos nesteanno de MDIII determinou de com naos a sua propria custa os

il raconte ces découvertes de Cortereal en disant que le

ir buscar, mas tendo elRei por excusada sua ida lho nam quis consentir, nem se procedeo mais neste negocio por se ter por desnecessaria toda a despeza que se nisso mais fizesse. » *Chron. do Ser. rey D. Emmanuel,* cap. LXVII. — 1566.

Damião de Goes était un des savants les plus érudits, les plus studieux et l'un des historiens les plus véridiques du XVIe siècle. Il avait voyagé dans toute l'Europe ; il lia des relations et des correspondances avec Erasme, Ramusio, J. Sprone, Bembo, Sadoleto, Bonamico, C. Madruzio, les frères Magno, etc., il s'intéressa beaucoup aux voyages et aux découvertes qu'on entreprenait de son temps et il écrivit l'histoire de ces découvertes avec une si grande impartialité qu'à propos de celle de l'Inde par les Portugais il se croit obligé de rehausser les navigateurs de l'antiquité au détriment même de ceux-là ; cependant il dit, comme on le voit, d'une manière très-précise, que les Cortereal furent les découvreurs de la Terre qui a reçu leur nom. Pouvait-il ignorer la découverte de cette terre, ou le fait de cette navigation par Cabotto ou par un autre, avant les Cortereal, si cette découverte ou cette navigation avait réellement eu lieu ? Dirait-il ce qu'il dit des Cortereal, en fixant des dates précises, alors qu'on aurait pu lui donner un démenti formel ?

Mais voyons ce que dit un autre historien très-savant aussi, qui a voyagé en l'Europe et qui vivait au temps de ces découvertes, le célèbre Osorio :

« Hoc eodem anno (1503) alias duas naues misit Emmanuel in regiones sub Septentrionibus sitas vt tentarent posset ne quidquam de casu, quo duo fratres, viri nobiles et impigri, aud mortui aut capti fuerant, explorari. Res enim sic acciderat. Gaspar Corteregalis cum esset egregie fortis et gloriœ cupiditate vehementer incensus, ad sui nominis memoriam posteris aliquo facto memorabili prodendam pertinere arbitratus est, aliquas terras incognitas, peruestigare. Et quia videbat, omnia ferme litora, quœ ad Austrum spectabant, esse iam nostrorum navigationibus exploratione cognita, animum ad ea perlustranda, que ad Septentriones pertinebant, applicuit. Itaque suis sumptibus navem instruxit et commeatu et armis et nautis et militibus egregie munitam, Anno autem MD,

continent découvert par ce dernier semblait situé près d'un

Olyssippone profectus, cursum in Septentrionalem plagam direxit. Ad terramque tandem pervenit quam propter singularem amœnitatem, viridem appellavit...

Corteregalis in Portugaliam reversus cum ad spem multo plura cognoscendi raperetur, rursus anno MDI se in eandem regionem contulit ut latius litora illius omnia pervagaretur et gentis mores et instituta perdisceret. Sed quid illi acciderit, aut quo fato absumptus fuerit nunquam scire potuit...

Itaque et illi fratres periere et tellus simul nomen amisit et pro tellure viridi, tellus Corteregalium appellari cœpit. *De Rebus emmanuelis regis,* etc. *Hier. Osorio.* — Ed. 1571.

Voici encore ce qu'en dit Antoine Galvão :

« Neste mesmo anne de 500 diz que pedio Gaspar Cortereal licença a Elrey D. Manoel pera ir descobrir a terra Nova. Partio da Ilha Terceira com dous navios armados á sua custa, foy áquelle clima que está debaixo do Norte em cincoenta graos daltura. *He terra que se agora chama de seu nome,* tornou a salvamento á Citade de Lisboa. Fazendo outra vez este caminho, se perdeo o navio em que elle hia e o outro tornou a Portugal. Polla qual causa seu irmão Miguel Cortereal foy em sua busca com tres navios armados á sua custa. Chegados áquella costa, como virão muytas bocas, de rios e abras, *entrou cada hum pola sua* com Regimento que se juntassem todos em 20 dias do mez Dagosto : os dous navios assi o fizerão. E vendo que não vinha Miguel Certereal ao prazo nem despois algum tempo, se tornarão a este Reyno sem nunca mais delle se saber noua nem ficar outra memoria, *se não chamarse esta terra dos Cortes reaes ainda agora Tratado... dos diuersos e desuayrados caminhos (vulg* : Tratado dos descobrimentos) — 1563.

La 2e édition (1731) de cet ouvrage est fort rare mais la 1re l'est tellement (1567) qu'il n'y en a pas à Lisbonne plus de deux ou trois exemplaires. Son titre primitif est : *Tratado Que compos o nobre e notauel capitão Antonio Galvão, dos diuersos et desuayrados caminhos por ondē nos tempos passados a pimenta el especearia veyo da India ás nossas partes et assi de todos os deseobrimentos anligos et modernos, que sào feytos ate a era de*

autre continent où jadis avaient abordé certains Vénitiens (1).

---

mil et quinhentos et cincoenta. Com os nomes particulares das pessoas que os fizeram : et em que tempos et as suas alturas, obra certo muy notauel et cepiosa.

J'ai consulté les deux éditions. Cet ouvrage est curieux en ce qu'il est une des plus anciennes publications portugaises qui parlent de la découverte des Cortereal et en même temps la plus ancienne aussi (en Portugal) qui rapporte le prétendu voyage de Cabot en 1496. Nous en parlerons. Cette œuvre n'a été publiée que dix ans après la mort de Galvâo, par son exécuteur testamentaire F. de Sousa Tavares ; il dit dans l'avant-propos, qu'il avait donné le Mss. á Damião de Goes, par ordre et achât du régent portugais le Cardinal Henri.

Galvâo passa la plus grande partie de sa vie aux îles Moluques, il fut un capitaine très distingué et il mourut misérablement à l'hôpital de Lisbonne.

(1) ... Ut igitur nova anni presentis intelligatis : scitote hic esse eam triremem, quam superiore anno Rex Portugaliae Serenissimus expedevirat versus Aquilonem, praefecto Gaspare Corteralo, qui nos refert continentem invenisse, distantem ad M. duo milia inter Chorum et Favonium, hactenus toto pene orbi incompertam terram : cujus latus aiunt ad Mil. prope 800 percurrisse : nec tamen finis compertus est quispiam. Ideo credunt continentem non Insulam esse ; regio quae videtur esse conjuncta cuidam plagae alias a nostris peragratae quasi sub ipso septentrione. Eousque celox tamen, non pervenit ob congelatum Equor, et ingruentes cœlo nives. Argumento sunt tot flumina quae ab illis montibus derivantur, quod videlicet ibi magna vis nivium existat : arguunt propterea insulam non posse tot flumina emittere : ajunt praeterea terram esse eximie cultam : Domos subeunt ligneas, quas cooperiunt pellibus ac coriis piscium. Huc adduxerunt viro septem sexus utriusque. In celoce vero altera, quam praestolamur in horas advehuntur 50 ejus regionis incolae : hi, si proceritatem corporis, si colorem, si habitudinem, si habitum expectes, cinganis non sunt absimiles : pellibus piscium vestiuntur et lutrarum : et eorum imprimis quae instar vulpium pillosas habent pelles. Eisque utuntur

Il faisait allusion au romanesque voyage des frères Zeno en

---

hiene pillo ad carnes verso ut nos, ad aestate ritu contrario : neque eas consuunt, aut concinnant quovis modo ; verum uti fert ipsa belua, eo modo utuntur. Eii armos et brahia praecipue tegunt ; inguina vero fune ligant multiplici, confecto ex piscium nervis. Videntur propterea silvestres homines, non sunt tamen inverecundi et corpora habent habilissima ; si brachia, si armos, si crura respexeris, ad symetriam sunt omnia. Facie stigmate compungunt, inuruntque notis multijugis instar Indorum, sex vel octo stigmatibus prout libuerit : hunc morem sola voluptas moderatur. Loquuntur quidem, sed haud intelliguntur ; licet abhibiti fuerint fere omnium linguarum interpretes. Eorum plaga caret prorsus ferro, gladios tamen habent sed ex acuminati lapide ; pari modo cuspidant sagitas, quae nostris sunt acuminatiores. Nostri inde attulerunt ensis confracti partem inauratam, quae Italiae ritu videbatur fabricata. Quidem puer illic duos orbes argenteos auribus appensos circumferebat, quid haud dubie cœlati more nostro videbatur cœlaturam Venetam in primis prae se ferentes : quibus rebus non difficulter aducimur continentem esse potius quam Insulam : quia si eo naves aliquando applicuissent, de ea compertire aliquid habuissemus. Piscibus scatet regio, Salmonibus vide licet et halecibus, et in genus compluribus Silvas habent omnifaria, peruide ut omni lignorum genere abundet regio ; propterea naves fabricantur, antenas et malos, transta et reliqua, quae pertinent ad navigia : ob id hic Rex noster instituit inde multum emolumenti summere, tum ob ligna frequentia, pluribus rebus non inepta : tum vel maxime ob hominum genus laboribus assuetum : quibus ad varia eis uti quibit ; quandoquidem hi viri nati sunt ad labores. Suntque meliora mancipia quae unquam viderim. Visum est propterea non fore ab amicitia nostra devium, si haec vos non celarem. Ubi vero alia celox, quae expectatur in dies advenerit ; mox aliarum rerum certiores vos reddam...

Frag. de la lettre de Parchoaligo apud *Trigoso* : l. c.

Cette lettre de l'ambassadeur de la république de Venise à Lisbonne, Pierre Pascoaligo, à ses frères, est datée du 23 octobre 1501, et a été publiée dans la première collection de voyages qu'on connaît, celle de Montalbodo Francasano, imprimée à Vicence en

1380 au Grœnland (1). Cortereal poursuivit son voyage en découvrant et en explorant la terre inconnue sur une étendue de deux cents lieues, du 56e au 60e degré, ou plus suivant Ramusio (2), donnant des noms à ces différents parages,

---

1507 sous le titre : « *Paesi nuovamenti ritrovati e Nuevo Mondo da Americo Vespucio Florentino intitolato.* Elle a été traduite dans l'*Itenerarium Portugalensium,* quelques années après. La collection de Francasano est très-rare et je n'en connais aucun exemplaire en Portugal. Elle fut traduite en français trois fois successivement de 1513 à 1516, la première traduction est due à Maturhim de Redoner et fut imprimée à Paris par Philippe Le Noir.

(1) Dello scrop. del l'Isole Frisland. *Fr. Marcolini*, 1558, *Ramusio* : Navig et Viag. III, etc.

(2) « Nella parte del Mondo nuouo che corre verso Tramontana et Maestro, all incontro del nostro habitabile dell'Europa v'hanno nauigato molti Capitani, *et* IL PRIMO (per quel che si sa) *fu Gasparo Corte real Portoghese,* che del 1500 v'ando con due Carauelle, *pensando di trouar qualche stretto di mar, donde* per viaggio piu breue, che non é l'andare altorno d'Africa, *potesse passare all'Isole del le specierie.* Esso nauigo tanto auanti, che venne in luogo doue erano grandissimi freddi *et in gradi* 60 *di* latitudine trouo un fiume carico di neue, dalla quale li dette il nome chiamandole *Rio Neuado,* ne gli basto l'animo, di passar piu auanti. Tutta questa costa que corre dal detto *rio Neuado* insin al *porto di Maluas* leghe 200, il qual é in gradi 56 *là vidde piena di gente* et molto habitato, sopra laqual dismontato prese alcuni per menargli seco, scoperse ancho molte Isole, permezo la detta costa tutte popolate, aciascuna delle quali diede il nom, gli habitanti sono huomini grandi, ben proportionati, ma alquanto berrettini et si dipingono la taccia et tutto il corpo con diuersi colori per galanteria, portano manigli d'Argento et Rame el si coprono con pelli cucite insieme di Martori et d'altri animali diuersi, il Verno le portano col pelo di dentro et la State di fuori. Il cibo loro per la maggior parte é di pesce piu che d'alcuna altra cosa, massimamente di Salmoní che n'hanno grandissima copia et anchora che visiano diuerse sorti,

débarquant et se mettant en rapport avec les naturels. D'énormes glaçons empêchèrent l'expédition de poursuivre sa route au Nord ; elle revint en Portugal presqu'au bout d'une année et ramena cinquante-sept indigènes. Dans la même

---

nondimeno non fanno conto se non del pesce. Le lore habitationi sono fatte di legname... All'incontro di questa costa verso mezo di v'e vn Isola grande detta delli Demonij, el dal' Capo di *Maluas* a Capo *Marzo,* che sta in 56 gradi vi sono 60 leghe el di li a Capo del *Gado* che é in gradi 54 corre la costa leghe 200 al dritto per Ponente fino ad vn gran fiume detto di *San Lorenzo,* che alcuni lo tengono per vn braccio di mare et l'hanno nauigato molte leghe all'insu et qui si fa vn golfo che lo chiamano quadrato et volge fino alla punta de los *Bacchalaos* et questo golfo quadrato é luogo molto notabile et la maggior altezza de los *Bacchalaos* e gradi 48 et mezo, che si chiama Capo di *buona vista.* Et Bacchalaos sono alcuni pesci che in quella costa si trouano in tanta quantitá ristretti insieme, che *alle flate non lasciano passar le carauelle* et li Bertoni et Normandi chiamano li detto pesci Molue de i quali ogu'anno vanno a pigliar per grandissima mercantia, di questa terra hebbe cognition grandi Signor Sebastian Gabotto, nostro Venetiano, il quale a spese del Re Henrico 7 d'Inghilterra scorce tutta la detta costa fino a gradi 67, ma per il freddo fu forzato a tornare a dietro. » *Discorso sopra la terra ferma dell'Indie Occidentali detta del Lauorador, de los Bacchalaos et della nuoua Francia.* — Ram. iii, ed. 1565.

Voilà qui est décisif. Avant de parler du voyage de « *notre venitien Gabotto* » comme il dit, Ramusio affirme la priorité portugaise, en disant que Cortereal fut le premier, *à ce qu'on sait,* qui découvrit cette terre, et qui même navigua dans cette direction. Et puisqu'il fixe ce *premier* voyage et cette découverte à l'année 1500 on est obligé de conclure qu'il ne croit pas que le voyage ou la prétendue découverte de Cabot ait eu lieu en 1496. Après tout, Ramusio ne dit jamais, de son autorité privée, que le voyage du navigateur vénitien ait réellement eu lieu en 1496. Il ne donne pas la narration de ce voyage, et il donne toutefois la narration d'un autre voyage de Cabot dans la direction N.-E. pour chercher une

année de son retour, Cortereal alla étendre encore sa découverte. Il partit de Lisbonne le 15 mai, emportant des vivres qui lui furent fournis pour cette nouvelle expédition, par un ordre daté du 15 avril. On n'eut plus de ses nouvelles, c'est pourquoi son frère Michel Cortereal qui était premier huissier du roi, prit la résolution d'aller à sa recherche et de poursuivre la découverte, en vertu de quoi, le 15 janvier 1502, il lui fut fait donation de la moitié de la *terre ferme* et des îles que son frère aurait pu trouver. Il partit le 10 mai de cette même année avec trois navires. A son arrivée à Terre-Neuve, il divisa sa petite escadre afin que chaque navire pût aller séparément explorer et étudier une partie de la côte, et il désigna un point de celle-ci comme lieu de ralliement. Le

---

route vers l'Inde par le Nord de la Russie, idée qu'on voit apparaître après la découverte de Vasco de Gama, dans le but de nuire au Portugal. Tout cela est important, si on considère que Ramusio avait reçu des lettres et des informations de Cabot, comme il le dit lui-même :

« ... finhora non siamo chiari, s'ella sia cõgion (Nuoua Francia) cõ la terra ferma della prouincia della Florida et della Nuoua Spagna, ó vero s'ella sia diuisa tutta in Isole : et se p. quella parte si possa andare alla prouincia del Cataio *como mi fu scritto, gia molti anni sono, dal Signor Sebastian Gabotto,* nostro Vinitiano, huomo di grãde esperieza et raro nell'arte del nauigare et nella scienza di cosmografia : il qual hauea nauicato disopra di questa terra nella Nuoua Frãcia à spese gia del Re Henrico VII d'Inghilterra, et mi deceua, como essendo egli andato lungamete alla volta di ponete et quarta di Maestro, dietro queste Isole poste lugo la detta terra sino agradi 67 et mezzo, sotto il nostro polo, a IXJ di Guigno et trouado si il mare aperto et senza impedimeto alcuno, pensaua fermamente quella vi di poter passar alla volta del Cataio Orientale : *et l'haarebbe fatto se la malignitá del padrone et de marinari sollenti, non l'hauessero fatto tornar a dietro.* » *Discorso de M. Gio. Bat. Ramusio, sopra il terzo vol. delle navig. et viag.* ed. 1565.

navire de Cortereal ne reparut plus, et les deux autres, après l'avoir attendu jusqu'au 20 août, au point indiqué, revinrent en Portugal. En 1503, le roi envoya, à ses frais, deux de ses vaisseaux à la recherche des deux frères, mais il ne fut pas possible de savoir ce qu'ils étaient devenus. Leur frère aîné Vasqueanes Cortereal, qui avait succédé à Jean Vaz dans le gouvernement de Terceira, résolut d'aller à leur recherche, mais le roi de Portugal l'en empêcha craignant de perdre encore ce bon serviteur. Vasqueanes reçoit le titre de capitaine donataire de la *Terre Neuve des Cortereaes*, titre qui passe à D. Marguerite Cortereal et par elle à son mari Christophe de Moura, comte et plus tard marquis de Castello Rodrigo ; la fille de Michel Cortereal reçoit une pension *(tença)* considérable pour cette époque. Une partie des terres découvertes fut nommée pendant longtemps *terre des Cortereaes*, et la dénomination générique portugaise de *Terra Nova* s'étendit de l'île de ce nom à une grande partie du continent américain.

Après ce rapide examen, Messieurs, je crois être en droit de demander s'ils n'ont pas, autant que Colomb et Gama, bien mérité de la civilisation, ces courageux et persévérants navigateurs qui payèrent leur audace de leur vie, ces rudes aventuriers qui, après avoir peut-être par leur exemple, contribué à la grande entreprise de Colomb, dirigent la proue de leurs fragiles navires vers le pôle Nord, et vont explorer des pays inconnus en bravant d'âpres et ingrats climats, et cela à une époque où les mers méridionales, les terres chaudes et fertiles, les peuples doux et hospitaliers s'offraient à l'ambition de tous ? Cette idée, origine d'une brillante série d'expéditions, cette idée d'un passage arctique mettant l'Occident en communication avec l'Orient naît, comme vous le voyez, en Portugal au XVe siècle, et des Portugais en sont les premiers martyrs. Plus justes que la postérité, des écrivains contemporains l'attestent, entre autres Ramusio.

Maldonaldo Ferrer, dans le récit d'un voyage (qu'on sup-

pose fantastique), entrepris par lui en 1588, dans le but de trouver la route de l'Inde par le Nord, dit qu'il fut constamment guidé dans ce voyage par les indications d'un pilote portugais, Jean Martins, né dans l'Algarve (1). Comme Malte-Brun se croit autorisé à dire qu'il n'existe aucun indice ayant trait à ce pilote, nous ferons observer que son nom patronymique est très-vulgaire au XIVe siècle dans l'Algarve, pays où pullulaient à cette époque les navigateurs, et que, même à Paris, le savant géographe pouvait rencontrer quelques indices très-suffisants sur ce pilote (2). Ce sont encore deux Portugais qui présentent l'idée du passage Sud du continent américain en Orient (3); c'est un capitaine portugais, F. de Magalhâes qui, le premier, accompagné de Portugais, et encourageant ses marins par l'exemple des navigateurs portugais, accomplit ce voyage de circumnavigation (4).

---

(1) Viaggio dal mare Atl. al Pacifico per la via del N.O. (1588): — Mémoire retrouvé dans la bibliothèque Ambrosienne de Milan et publié par M. Amoretti, en 1811. — Vid. D. de Almodovar : *Hist. polit. de los Estab. ultr.* IV ; Debrousses : *Hist. de la nav.* I ; Malte-Brun : *Geogr. Univ.;* Navarr., A. R. dos Santos, etc.

(2) Pourquoi ne serait-il le *Joan Martines* ou *Joâo Martins,* cité par Murr. *(Hist. dip. de M. Behain),* et par le Vic. de Santarem *(Prior.)* et duquel on connaît quelques cartes très-importantes pour l'histoire des navigations portugaises; un Atlas fait à Messine en 1567 ; un autre, fait aussi à Messine en 1582 *(Bibl. de l'Arsenal, à Paris) ;* un autre, de 1586 ? Dans la collection de Portulans portugais du XVIe siècle, qui se trouve à la Bibl. nat. de Paris, un des pilotes auteurs de ces Portulans s'appelle Pero *(Pierre)* Martins.

(3) *Fernâo de Magalhaes et Ruy Falero :*

« El camino que Fernando de Magallanes queria haçer era navegar derecho á poniente hasta que çircundado el orbe allegasse al levante. » *Oviedo* : liv. XX, cap. I ; *Navarette,* t. IV, etc.

(4) Quatre capitaines et presque tous les pilotes des vaisseaux *(naos)* de Magellan (Magalhaes) étaient Portugais :

La « Trindad », capitaine : *Duarte Barbosa,* portugais ; pilote :

Le nom de Cabot, Messieurs, a dû déjà se présenter à votre esprit. Plus heureux que Jean Vaz et même que ses fils, les Cabot, père et fils, obtinrent, de notre temps, la gloire d'une

---

Estevão Gomes, portugais, La « Vitoria » : capitaine : *Luiz Affonso de Goes,* portugais ; pilote : *Vasco Gallego,* portugais ; La « Concepcion », capitaine *J. Serrão,* portugais ; pilote : *João Lopez de Carvalho ;* La « St. Antonio », pilote *João Rodrigues de Mafra.* La « Santiago », pilote *João Serrão,* etc. Les Portugais étaient au nombre de 33 dans cette célèbre et grandiose expédition projetée et réalisée par un Portugais.

D'après une narration de Maximilien Transilvano, en 1522, Magalhaes disait à ses gens :

Pues como despues de tan largas é inauditas navegaciones hechas por los Portugueses...

« E que açatasen como los Portugueses (no cada ano mas cada dia, yendo y veniendo á las partes orientales solamente por causa de sus tratos y mercadorias, sin otro negocio de mayor importancia, pasaban cuasi 20° adelante del tropico de capricornio hácia aquella parte del polo antártico. »

Mariana, Garibay ; Navarr. *Docs. ; Vic. de Sant.* « Prior. » etc.

Nous rappelons encore quelques autres faits. Un grand nombre de *Portugais,* dont quelques-uns étaient de vieux guerriers d'Afrique, faisaient partie, sous le commandement du noble capitaine *portugais,* Andrade de Vasconcellos, de l'expédition de Hernando de Soto, en 1538, pour la découverte et conquête de la Floride. — *Garcilasso* : « La Flor. » ed. 1605.

Il était d'usage que *sur les vaisseaux dieppois qui partaient pour un voyage de long cours* on prît à bord soit un espagnol, *soit un portugais* pour servir d'interprète ou de facteur. — *Vitet* : Hist. des anc. villes maritimes de France, éd. 1833.

Parmentier, *marin de Dieppe,* en faisant un voyage à Sumatre en 1529, se fit accompagner d'un *Portugais* et prit ses observations sur des cartes *portugaises* et sur les tables de Déclinaison des *Portugais,* comme il le dit lui-même. *Journal du voyage de Jean Parmentier,* publ. par Estancelin : *Recherches,* etc.

Dans leur premier voyage à la Guinée, en 1551, les Anglais, sous

découverte qui ne paraît pas leur avoir été accordée par leurs contemporains et qu'eux-mêmes ne cherchèrent pas à faire reconnaître. Ce fait est curieux. Le 5 mars 1496, Henri VII, roi d'Angleterre accorde des lettres patentes à un Jean Cabot, Vénitien établi à Bristol et à ses fils — *Joanni Cabotto, civi venetiarum, ac Lodovico, Sebastiano, et Sancto ejus filiis*, — pour la conquête des pays qu'il pourrait découvrir (1). En 1498 ces lettres patentes sont confirmées et ampliflées par d'autres (2). Jean Cabot profita-t-il de cette concession ? On

---

le commandement de Vindham, sont dirigés par un *portugais* : *Antonio Annes Penteado. Hacluyt'* voy. — *Vic de Sant.* etc.

On dit que l'île Bermuda fut découverte en 1557 par J. Bermudes. Toutefois un vaisseau *portugais* en partant de l'île de S. Domingos l'avait abordée en 1543, et de ce fait date la première information précise de cette île. *Oviedo,* liv. 4, cap. XXVI.

(1) *Hakluyt* eng. voyages, Rymer I. 12; etc.

(2) *Hist. gén. des voy.* etc.

1° Les Patentes de Henri VII ne contiennent que la permission vague de partir et de faire des découvertes ; et ce prince n'y joignit *que deux ans après*, celle de prendre un certain nombre de vaisseaux dans les ports d'Angleterre. Hacklutg rapporte aussi cette seconde permission. 2° Pierre Martir, Gomara et Ramusio, qui parlent du premier voyage de Sébastien Cabot, ne marquent point l'année et ne nomment point son père. 3° Sébastien Cabot même, dans un discours que Ramusio (t. II de son Recueil) rapporte de lui à Galéas-Butrigarius, légat du Pape en Espagne, assure que ce fut après la mort de son père et lorsqu'on sut en Angleterre que Christophe Colomb avait découvert les côtes de l'Amérique, qu'il fut envoyé par Henri VII, pour trouver un chemin au Cathay par le Nord. *A la vérité il ajoute, que si la mémoire ne le trompe point*, ce fut en 1496. Mais il parait évident *que sa mémoire l'a trompé...* Histoire gén. des voyages. — t. XLV, liv. v. Ed. 1754.

Je ne sais pas quelle est l'édition de Ramusio dans laquelle les auteurs de l'Histoire générale des Voyages ont rencontré ce discours au légat du Pape. Je n'ai pu voir que celle-ci : 1er vol. — 1563 ; 2e vol. — 1583 ; 3e vol. — 1565. Dans ce second vol. (éd. 1583) il n'y

a déjà rapporté que dans un discours adressé au légat du pape en Espagne, Sébastien Cabot dit que « son père étant mort » et la nouvelle de la découverte des côtes de l'Inde par Christophe Colomb étant arrivée en Angleterre et comme il savait, par l'examen de la sphère, que, en naviguant à à l'ouest, il pouvait arriver dans ce pays par un chemin plus court, il l'avait proposé au roi qui lui fit donner deux navires, et qu'il était parti en 1496, « *si ma mémoire ne me trompe pas* » pensant ne pas rencontrer d'autre terre que le Cathay et de là passer dans l'Inde (1). En premier lieu il convient de

---

a pas le discours indiqué: peut-être a-t-il été supprimé. M. Mattos Correia, dans le mémoire déjà cité, présenté à l'Association Maritime de Lisbonne (1841) dont il était le secrétaire, traduit, — fidèlement, dit-il, — une partie du discours en question: c'est précisément ce qu'on lit dans la narration faite par Cabot à un gentilhomme qui alla à Séville et qu'a rapporté Ramusio (Vol, 1re éd. 1563): « *mori il padre in quel tempo...* (Vid. n. 127) avec la seule et singulière différence que dans celle-ci on ne voit pas la phrase: *si la mémoire ne me trompe pas*, du discours indiqué par l'*Hist. gén.* et traduit par M. Correia.

(1) « ... continuó dicendo, che ritrouandosi giá alcuni anni nella cittá di Seuiglia et desiderando di saper di quelle nauigationi di Castigliani gli fu detto che v'era vn gran valent'huomo Venetiano che hauea 'l carico di quelle, nominato 'l signor Sebastiano Caboto, il qual sapeua far carte marine di sua mano et intendeua l'arte del nauigare piu ch'alcun'altro, subito volsi essere col detto et lo trouai vna gentilissima persona et cortese, che mifece gran carezze et mostrommi molte cose et fra l'altre vn Mapamondo grande *colle nauigationi particolari, si di Portoghesi,* come di Gastigliani, e mi disse che sendosi partito suo padre da Venitia giá molti anni *et andato á stare in Inghilterra á far mercantie* lo menó seco *nella cittá di* Londra, che egli cra assai giouane, non gia peró che non hauesse imparato ei lettere d'humanitá et la sphera *mori il padre ni quel tempo che venne noua che 'l signor don Christophoro Colombo* Genouese *hauea scoperta la costa dell'Indie* et se ne

rappeler encore une fois que déjà en 1474 le roi de Portugal, Alphonse V, avait eu l'idée de la route de l'Inde par l'ouest et que, bien que l'on conteste la découverte de Jean Vaz avant 1464, on ne peut nier que la notion de terres à l'ouest et au

---

parlaua grandemente per tuttala corte del Re Henrico VII che allhora regnaua, dicendosi che era stata cosa piu tosto diuina che humana *l'hauer trouata quella via mai piu saputa, d'andare in Oriente, done nascono le spetie*, per ilche *minacque vn desiderio* grande, anzi vn ardor nel core di voler far anchora io qualche cosa segnalata *et sapendo per ragion della sphera, che s'io nauigassi per via del vento di maestro haueria minor cammino á trouar l'Indie*, subito feci intender questo *mio pensiaro* alla Maestá del Re il qual fu motto contento *et mi armó due caraualle* di tutto cio che era di bisogno *et fu del mille quattrocento nouantasei* nel principio della state *et cominciai a nauigar verso maestro pensando di non trouar terra se non quella doue é il Cataio es di li poi voltar verso le Indie* : ma in capo d'alquanti giorni la discopersi, che correua verso tramontana *che mi fu d'infinito dispiacere* et par andando dietro la costa *per vedere s'io poteua trouar qualche golfo che voltasse*, non vi fu mai ordine che andato sin agradi cinquantasei sotto il nostro polo, vedendo si che quissi la costa voltaua verso leuante, *disparato di tronarlo, me ne tornai a dietro a riconoscere anchora la detta costa dalla parte verso l'équinottiale, sempre con intention di trouar passaggio alle Indie et vennissimo á quella parte che chiamano al presente la Florida* et mancandomi gia la vettouaglia presi partito di ritornarmene in Inghliterra : doue quinto trouai grandissimi tumulti di popoli soltenati et della gnerra in Scottia ; *ne piu era in consideratione alcuna il nauigare a questa parti, per il che me ne venni in Spagna* al Re Cattolico et alla Regina Isabella, i quali hauendo inteso cio cheio haueva fatto, mi caccolsero et me diedero buona prouisione, faccendomi nauigar dietro la costa del Bresil per volerla scoprire, sopra la qual trouato vn grassissimo et larghissimo fiume detto al presente della Plata... *Questo é quanto io intesi dal signor Sebastiano Caboto.* » Ramusio, vol. I, ed. 1563 : « Discorso di M. Gio Battista Rhamvsio sopra varie Viaggi per li quali sono state con-

nord n'existât parmi les navigateurs portugais antérieurs à Cabot, notion qui paraît même plus positive que celle de l'erreur cosmographique qui faisait supposer dans cette direction le Cathay c'est-à-dire les côtes de l'Asie. Avant

---

dotte fino à tempi nostri le spetierie et altri nuoui che si potriano vsare per condurle.

Cette narration de Cabot doit être postérieure de 22 ou 30 ans à son prétendu voyage de 1496. Cabot dit qu'il partit dans l'été de 1496, *aqrès la mort de son père* et il s'attribue tout le projet, mais son père était si bien vivant et l'idée appartenait si peu exclusivement à Sébastien Cabot que la Patente de Henri VII était donnée à Jean Cabot et à ses trois fils. S. Cabot dit qu'à son retour, l'Angleterre était en révolution et qu'on ne s'y intéressait pas à la navigation, etc.; mais si Cabot était parti en 1496, cette révolution était commencée déjà et c'est précisément en 1497 que la guerre avec l'Ecosse et la révolution dans l'Est finissaient ; on commence alors à donner plus d'attention à la navigation et au commerce. C'est même à partir de cette année que l'idée de Cabot y reçoit plus de protection : c'est en 1498 que lui fut donnée la permission de prendre des vaisseaux dans les ports anglais ; c'est en 1502 qu'on fait à Bristol quelques tentatives pour exploiter la navigation au N.-E. — S. Cabot ne parle pas de la Patente de 1498, bien plus importante que celle de 1496 et il dit qu'en revenant en Angleterre de son prétendu voyage de 1496 il vint se mettre au service de l'Espagne et alla naviguer vers la côte du Brésil. Le Brésil était découvert depuis 1500 ou 1501 ; le premier voyage de Cabot au service de l'Espagne paraît être celui de 1526, et Pierre Martyr, l'ami et l'hôte de Cabot, dit qu'il vint en Espagne seulement après la mort de Henri VII, qui arriva en 1509 :

« Familiarem habeo domi Cabotum ipsum et contubernalem interdum. Vocatus namquam ex Britannia a Rege nostro Catholico *post Henrici majoris Britanniae Regis mortem concurialis noster est.* » (Dec. III.)

Il va sans dire qu'on ne comprend pas très-bien pourquoi Cabot a senti un grand déplaisir — *infinito dispiacere,* — comme il le dit quand il a trouvé la terre, elle était tout-à-fait une terre ignorée, et que lui le premier aurait découverte.

même 1500, Gaspard Cortereal s'était occupé de chercher ces terres, non pour découvrir ce qui avait été découvert par Colomb, mais justement pour faire des découvertes dans une région opposée à celle que les autres navigateurs cherchaient de préférence. Cependant Sébastien fit-il son voyage en 1496 ou même en 1494 comme d'autres le prétendent ? Lui-même se charge de ne pas donner comme absolument sûre la date de son voyage, puisqu'il ajoute ces mots : *si ma mémoire ne me trompe pas*. Ramusio donne également cette date de 1496 non comme établie par lui, mais comme reçue d'une conversation avec un ami de Sébastien Cabot (1) ; c'est ce même Ramusio qui dit dans un *Discours sur la terre ferme des Indes* : « Dans cette partie du nouveau monde qui s'étend au NN. O. en face de notre continent habitable d'Europe, naviguèrent plusieurs capitaines, le premier desquels (autant qu'on peut le savoir), fut Gaspard Cortereal, Portugais de nation, qui, en 1500, y aborda avec deux caravelles, pensant pouvoir découvrir un passage qui lui permît de se rendre aux îles des épiceries par une voie plus courte que celle du tour de l'Afrique (2). Colomb était arrivé en Europe en 1493 ; or il est absurde de penser que la nouvelle de sa découverte ne fût parvenue en Angleterre qu'en 1496 ; en 1496 vivait encore Jean Cabot en faveur duquel fut faite la lettre patente du 5 mars, le voyage ne fut entrepris toutefois qu'après sa mort, suivant l'aveu de son fils ; ce n'est qu'en 1498 que cette patente fut confirmée et amplifiée : ces faits ne semblent-ils pas indiquer que la mémoire de Sébastien Cabot l'aurait effectivement trompé ? Ensuite, s'il est certain que Sébastien Cabot naquit en 1478, si l'on fait attention à ce fait parfaitement avéré qu'il était venu se mettre au service de l'Espagne avant 1525, que de 1546 à 1552 il était retourné en Angleterre où il était mort en 1557, est-il raisonnable d'admettre

(1) Vid. n. 127.
(2) Vid. n. 120.

que déjà en 1496 ou comme d'autres le veulent, en 1494, alors qu'il était à peine âgé de 17 ou de 19 ans, on lui eût confié une expédition de cette nature ? Comment expliquer encore que, ayant accompli les découvertes qu'on lui attribue, et qui vont plus loin que celles qu'il s'attribue lui-même, en 1497, découvertes qui devaient être pour l'Angleterre une véritable initiation de la voie où elle n'entra que plus tard, comment expliquer que les Portugais en 1501 et les Français en 1504 se fussent établis dans ces parages sans la moindre opposition, se fussent les premiers attribué la priorité de la découverte et le droit de souveraineté, et cela pendant la vie de Cabot même, qui se trouvait en 1528 à Lisbonne (1), sans que ni lui, ni le gouvernement fissent la moindre objection à

(1) En 1525 Cabot était à la frontière portugaise (Badajoz) pour décider avec d'autres marins et cosmographes si les Moluques appartenaient au Portugal ou à l'Espagne, d'après le célèbre traité de Tordesilhas : il donne par écrit son opinion en faveur de l'Espagne, le 15 avril. Dans ces intéressantes négociations, on étudie et on cite des cartes et des ouvrages où la découverte des Corte-real, où la domination portugaise à l'extrême N. de l'Amérique était indiquée ; par exemple : l'édition de Ptolémée, publiée en 1508, dans laquelle on lit sur une des cartes le nom de terre *Corte-Realis,* donné au Labrador. Toutefois on ne voit pas que Cabot ou quelque autre y ait fait la moindre objection. Dans le mois d'avril de 1526 Cabot partit avec quatre vaisseaux ; en 1528 il paraît qu'il arriva à Lisbonne, et en 1530 il retourna à Seville à la suite d'un autre voyage et dans un état très-misérable.

« ... esta somana chegou aqui hu piloto e capitão que era hydo a descobrir terra *o quoal se chama gabote,* piloto mor destes reinos *e he ho que mãdou o navio que veo ter a Lisboa* agora ha dous anos que trazia nova de hua tera descuberta polo rio Pereuai que dezião ser de muito ouro e prata, elle veo muy desbaratado e pobre...» *Lettre adressée par le Dr Simão Affonso au roi du Portugal : datée de Seville, au mois d'août de* 1530. *Arch. royal de Lisbonne.* — *Varn.* « Hist. do Brasil » not.

cette affirmation ou à ces établissements? Comment aurait-on pu en 1500, ignorer en Portugal la découverte de Cabot en 1497, alors que les rapports avec l'Angleterre étaient si suivis, et que le gouvernement portugais se faisait soigneusement informer des entreprises de ce genre, tentées dans les autres pays (1) ? Comment aurait-il pu se faire que Paschoali, ambassadeur de Venise, rendant longuement compte de la découverte de Cortereal, rappelant le voyage romanesque de Zeno, pût négliger d'attribuer la gloire de cette découverte à ses compatriotes les Cabot ? Il n'est pas moins important de remarquer que l'expédition de Cabot ayant pour but la découverte de l'Inde par l'Occident, c'est-à-dire un but semblable à celui qui avait été atteint par Colomb, et la lettre patente de 1496 l'autorisant à conquérir les pays qu'il pourrait

(1) *Vic. de San.* « Prior. »

« E nâo somente fazia merces a seus creados e naturaes, mas nos Reynos estrangeiros de Castella, Aragâo, França, Roma e outras muytas partes, *muytas e grandes pessoas* as recebiam delle em cada hum anno muytas e grandes merces secretamente, dos quaes elle recebia muytos e grâdes avisos muy necessarios a seu serviço e estado. G. de Resende : *Chron. de D. Joâo II ;* Intr. « Virt., costumes e manhas delrey. »

On trouvera la suite du mémoire de M. Luciano Cordeiro à la page 469. Ce renvoi a été nécessité par l'étendue des notes dont l'auteur a enrichi son travail, notes qui ne nous ont été adressées que postérieurement au tirage de la feuille 21. Ayant à cœur de remplir ses engagements, la Commission avait dû réserver à M. Cordeiro un certain nombre de feuilles et passer outre à l'impression du compte-rendu de la troisième séance.

(Note de la Commission de publication).

TROISIÈME SÉANCE

MARDI 20 JUILLET 1875, A 1 H. 1/2 DE L'APRÈS-MIDI.

—

Ethnographie.

—

M. le baron GUERRIER DE DUMAST appelle à la présidence da la séance M. le professeur HAYNES, de Boston.

M. le professeur **Haynes** demande la permission de présider la séance en sa langue maternelle. Il compte sur l'indulgence et la courtoisie de l'assemblée, qualités qui sont éminemment françaises. D'ailleurs il est naturel qu'à ce Congrès international qui s'occupe d'un pays essentiellement polyglotte, on entende successivement l'espagnol, le français et l'anglais. L'orateur est animé d'un véritable sentiment de reconnaissance envers les Membres du Congrès qui lui ont permis, dans une réunion aussi solennelle, de représenter les Etats-Unis de l'Amérique du Nord, lesquels comptent dans leur sein tant d'illustres intelligences dévouées au progrès et à la recherche consciencieuse de la vérité. *(Salves d'applaudissements).*

L'allocution de M. le professeur HAYNES a été immédiatement traduite en français par M. MADIER DE MONTJAU.

M. **Daa**, professeur à l'Université de Christiania,

donne lecture d'une note sur les *régions arctique et antarctique*.

La division convenable des matières et l'emploi d'une terminologie propre sont dans toutes les science sd'une importance incontestable, par la raison que de là dépendent la logique des arrangements et l'exactitude des expressions.

Ainsi, dans la Géographie, on a distribué les différentes parties du monde terrestre entre certains groupes qui se sont multipliés, en même temps que s'accroissait la somme des connaissances. Mais bien que les découvertes qui ont été faites successivement soient très considérables, nous ne sommes point encore parvenus à connaître expérimentalement toute la surface de notre planète. Dans le cours du développement de la Géographie, ses divisions et leur nomenclature se sont établies par suite d'un accord empirique des hommes pratiques, et ce n'est que très exceptionnellement que la science a osé proposer des changements dans les divisions et les dénominations usuelles.

La division principale du monde en quatre parties : Europe, Asie, Afrique et Amérique — s'est opérée en vertu de convenances de la nature de celles qui ont présidé à la formation des mots de chaque langue, au moyen de syllabes arbitrairement choisies. Quant à la cinquième partie du monde que l'on a détachée de l'ensemble qui précède, elle n'a pas encore un nom universellement reconnu.

Nous devons aux géographes français les termes heureux d'Océanie, de Malaisie, de Mélanésie, d'Australie, de Polynésie et de Micronésie. Ces derniers sont considérés comme autant d'expressions très nettes des différences naturelles que l'on a remarquées dans le nouveau monde insulaire; aussi, ont-ils été acceptés par les écrivains américains, et il me paraît vraisemblable qu'à la longue ils s'imposeront aux écrivains européens.

Dans ces derniers temps, l'extension des découvertes nous a procuré la connaissance de vastes pays, sans doute moins

importants pour l'homme que ceux qui ont été découverts par nos pères, mais tellement dissemblables dans leurs rapports réciproques, qu'ils ne peuvent sous peine de confusion, être compris dans les anciennes parties du monde.

Ainsi, les explorateurs des mers polaires ont découvert au Nord et au Sud, des îles d'une grande étendue, j'allais dire de nouveaux continents. Eh bien, tous ces pays arctiques et antarctiques sont traités, dans les manuels de géographie et dans la conversation générale, comme rentrant dans l'une ou l'autre des cinq parties du monde selon qu'elles sont voisines — au Nord, de l'Amérique, de l'Europe ou de l'Asie — au Sud, de l'Océanie.

Ces combinaisons sont évidemment déraisonnables. En effet, pour ne citer qu'un exemple, celui qui regarde le Spitzbergen comme dépendant de l'Europe, ne peut porter sur la nature ou sur l'histoire de cette partie du monde, un jugement qui ne devienne pas une absurdité du moment où on voudra l'appliquer au pays dont il s'agit.

En outre, il sera peut-être toujours chimérique d'espérer pouvoir obtenir une connaissance complète de toute l'étendue et de tous les détails des côtes des régions polaires. Or, qu'on ne puisse pas calculer exactement la surface du monde terrestre, c'est là une imperfection inévitable imputable à la faiblesse humaine qui ne peut triompher de tous les obstacles gigantesques que la nature dresse devant elle. Mais que l'on ne puisse pas calculer exactement la surface de l'Europe, parce qu'on ne connaît pas celle du Spitzbergen, voilà qui accuse de notre part un manque de logique absolument volontaire !

Aux choses parfaitement connues ont été annexées des choses tout-à-fait différentes et impossibles à bien connaître. Il suit de là que la confusion géographique ira toujours s'aggravant, car chaque île et chaque côte découvertes tendront à faire réunir tous les pays arctiques en un vaste

archipel qui ne pourra pas être, sans arbitraire, partagé entre l'Europe, l'Asie et l'Amérique.

Les dernières découvertes des marins suédois, norwégiens et autrichiens nous ont révélé l'existence d'une chaîne d'îles nouvelles, reliant le Spitzbergen à la Novaja-Zemlia. Or si, par l'effet de la proximité, l'un de ces pays appartient à l'Europe et l'autre à l'Asie, que faire des intermédiaires et où tracer la frontière qui doit les diviser en deux parts ?

Est-il donc raisonnable de modifier l'étendue de l'Europe, sur des données aussi douteuses ?

Quoi qu'il en soit, les découvertes à venir n'amoindriront certainement pas l'importance aujourd'hui acquise des régions arctiques. On sait déjà que les mers glaciales contiennent une inépuisable abondance de vie animale, laquelle a fait la fortune des navigateurs assez hardis pour braver les rigueurs du climat. Ces régions promettent à la science météorologique la solution de bien des problèmes, car il est probable que les deux pôles forment des centres climatiques et comme des foyers de changement pour la température du globe. La succession de la lumière solaire de l'été à l'obscurité de l'hiver, produit dans l'air et dans les eaux, des révolutions qui se font sentir sur toute l'étendue de la planète, où elles répandent des vents, de la pluie et de la réfrigération.

Le voisinage de ces régions a porté, dès les temps les plus reculés, mes compatriotes les peuples scandinaves, à visiter les mers glaciales. Aussi ont-ils été les découvreurs et les explorateurs de leurs îles les plus importantes, de l'Islande trouvée en 861 par le norwégien Nadod et le suédois Gardar, du Grœnland trouvé en 985 par l'islandais Erik Raudi. Encore de nos jours, les Scandinaves sont les seuls ou les principaux habitants de ces terres.

Il n'est donc pas étonnant que des savants scandinaves aient dirigé leur attention vers ces parages. Déjà en 1831, lors de son voyage au Spitzbergen, le géologue norwégien Keilhan a proposé de considérer toutes les îles situées au

Nord de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique, comme formant une sixième partie du monde nommée l'*Arctique*.

A cette Arctique appartiennent l'Islande, le Spitzbergen, la Novaja-Zemlia, le Grœnland et tout le vaste archipel compris dans les baies d'Hudson et de Baffin.

Par analogie, l'*Antarctique* deviendra la septième partie du globe. Elle est moins connue que la précédente, mais son importance est égale au point de vue météorologique.

Messieurs, j'ose espérer que vous voudrez bien examiner impartialement cette idée, et que si vous vous décidez à l'appuyer, elle aura chance d'être un jour adoptée dans la science et dans l'enseignement.

Le R. P. **Petitot** donne lecture d'un mémoire qu'il a rédigé, à l'issue de la séance précédente.

I.

Je me suis levé, dans la réunion d'hier, pour émettre le vœu que les honorables et savants membres du Bureau voulussent bien ne point conclure, dès la première séance, à la *non possibilité d'une immigration asiatique* en Amérique. Par le fait, je me crois fondé à dire que cette immigration a existé, bien que nous ne puissions encore en préciser l'époque. Missionnaire dans l'Amérique depuis treize ans, j'ai passé ces années de mon existence, non point parmi les nations civilisées du Mexique, des Etats-Unis ou de l'Amérique centrale, mais dans les possessions britanniques du Nord-Ouest, que j'ai parcourues de long en large, depuis les confins des Etats-Unis jusqu'à la mer glaciale, et des bords du grand lac des Ours, jusque dans l'Alaska.

Je ne les ai point seulement parcouru ces déserts, j'y ai résidé, j'ai vu, étudié les mœurs, les coutumes, les idiomes de leurs habitants, parmi lesquels s'est écoulée mon existence. Je me suis appliqué avec l'aide de Dieu, et tout en vaquant à mon

ministère, à composer les dictionnaires complets de la langue *Déné-Dindjié*, et du dialecte Esquimau des bords de la mer glaciale arctique.

Ces ouvrages sont sous presse et dans quelques mois ils seront livrés à la publicité.

J'ai également réuni toutes les traditions indigènes des tribus Déné-Dindjié et les possède dans leur langue avec la traduction française.

Vous voyez donc, Messieurs, que je ne me contente pas de travailler dans mon cabinet, et de compiler les écrits d'autres voyageurs, mais que je suis allé puiser aux sources, et que j'ai étudié la question sérieusement et sans aucun parti pris.

II.

Parce que j'émettais le désir de ne point voir le Congrès de Nancy, trancher dès sa première séance, et de but-en-blanc, une question qui est justement le point à éclaircir et l'objet du litige entre les savants, un honorable membre a cru devoir me poser en contradicteur de ce qu'il venait d'avancer touchant le peu de fondement de l'importation du bouddhisme en Amérique..

J'ai dû alors, Messieurs, protester que telle n'était pas ma pensée et je maintiens ici mon dire. J'ai pensé jusqu'ici, avec l'honorable membre, que les Mexicains ne sont point une colonie chinoise et que leur culte ne saurait être un bouddhisme modifié.

Cependant, sur ce point, je ne me prononce pas ; parce que je tiens à parler d'expérience, et que je veux des preuves puisées aux sources mêmes. Or, je ne suis point allé au Mexique, et n'ai point étudié ses antiquités sur les lieux.

Ce sur quoi je proteste, c'est que de l'improbabilité d'une origine bouddhiste pour les seuls Mexicains, c'est-à-dire *d'un fait particulier et isolé*, on ait voulu tirer, hier, une conclusion générale, à savoir, *qu'il n'y a point eu immigration en Amérique, du côté de l'Asie*. Et ceci je le maintiens.

Encore une fois, je ne toucherai point à la question mexicaine, mais je crois devoir signaler au Congrès les sérieuses études de M. le comte Henri de Charencey sur cette question. M. de Charencey établit des analogies frappantes entre le mythe de Wotan et ceux qui sont reçus dans l'Hindoustan. De telles études appuyées sur la connaissance des langues, valent, ce me semble, beaucoup mieux que des plaisanteries, pour élucider une question si intéressante.

Je demande aux honorables membres du Bureau la permission de présenter un petit fait à l'appui de l'objection faite par un membre du fond de la salle.

La tradition chinoise parle de cerfs domestiques dans le Fou-Sang. — L'animal appelé cerf, pourrait bien être, à la vérité, le llama ou l'alpaca, la vigogne ou le guanaco, mais je préfère m'en tenir au cerf.

Or le cerf, dit-on, n'existe pas en Amérique, du moins domestiqué. Nous ne devons pas oublier, Messieurs, que le *Renne* s'y trouve et en immense quantité, or, si je ne me trompe, le *Renne* se nomme *Cervus* aussi bien que notre cerf d'Europe, et l'épithète de *Tarandus* n'est qu'une désignation spécifique. Nous possédons encore le cerf-bossu ou wapiti de Richardson, et ce cerf existait jadis en telle quantité qu'il se trouve aux environs du lac Vert, dans la moyenne Saskatchewan, une pyramide monumentale élevée, il y a cent ou deux cents ans, par les Pieds-Noirs, avec les seules ramures de cet animal. Aujourd'hui les Pieds-Noirs n'habitent plus les bords du lac Vert.

Le renne existait en quantité innombrable dans les forêts de notre vieille Gaule, alors que le castor peuplait ses rivières glacées; de nos jours, il se trouve relégué en Laponie et en Norvège. Pourquoi le renne qui peuple le Nord du Canada et les possessions britanniques du Nord-Ouest, n'aurait-il pas vécu, à l'époque préhistorique, à des latitudes plus méridionales ? Il nous est au moins permis de conclure par analogie à la probabilité du fait.

Quant aux proboscides que l'on dit avoir été trouvées sur les monuments mexicains, elles peuvent parfaitement bien être celles du *Tapir*, genre qui semble remplacer l'éléphant en Amérique, ou bien celles du mammouth ou *Elephas primigenius* dont nous avons quantité de fossiles dans le Bas Mackensie et le long du fleuve You-Kon, dans le territoire d'Alaska. Pour preuve, on peut aller voir au British-Museum de Londres, une défense de cet animal qui y fut envoyée, en 1862, du fort You-Kon, par M. Lockhart, alors officier de ce poste. J'en ai vu quantité de fragments entre les mains des Esquimaux des bouches de Mackenzie et de l'Anderson, qui nomment cet ivoire *kilékuvark*, et le distinguent parfaitement de celui de Morse qu'ils appellent *turark*.

III.

Maintenant, Messieurs, le temps me presse et j'aurais encore tant de choses à dire sur ce chapitre. Je passe donc à mes preuves de fait, preuves locales, mais qui comprennent un périmètre d'au moins 600 à 700 lieues carrées. Elles portent sur la partie de l'Amérique qui s'étend de la mer Glaciale au 54' de latitude Nord, et de la Coppermine aux Montagnes-Castor dans l'Alaska. Je ne me permettrai pas de parler de ce que je n'ai pas vu, entendu ou recueilli.

Ces preuves d'une immigration asiatique en Amérique, je ne les ai point cherchées. Je vous avouerai, Messieurs, que j'ai combattu moi-même l'opinion du mode de population par Béhring; j'ai écrit là-dessus des pages que je dois répudier aujourd'hui, parce que la vérité s'est imposée à moi sur ce sujet sans que je la cherchasse, et qu'il n'y a pas de déshonneur à embrasser la vérité lorsqu'on la trouve.

L'entêtement seul est une chose condamnable.

Prenons d'abord les Esquimaux.

De tous les sauvages de l'Amérique du Nord, les Esquimaux sont ceux sur lesquels on a le plus écrit et ceux que l'on

connaît le moins au fond. Je les ai moi-même moins bien approfondis que les peuplades qui les avoisinent, parce que celles-ci sont plus ouvertes, peu soupçonneuses et point du tout hostiles à l'étranger.

Or, la nation des Esquimaux ou *Innoït* couvre une contrée immense en longueur, puisqu'elle s'étend des rives du Kamstchatka à celles du Groënland ; ils bordent tous les rivages des îles Aléoutiennes, de l'Alaska, du delta de Mackenzie, de l'Anderson et de la Coppermine, de la presqu'île Melville, de la baie d'Hudson et du Labrador, et ils peuplent aussi les grandes îles ou terres de l'Océan polaire.

Eh bien, Messieurs, les Esquimaux avec lesquels j'ai vécu, conversé, et du dialecte desquels j'ai composé le dictionnaire, considèrent l'Occident comme leur patrie, et ils m'ont dit ouvertement être venus de l'Occident.

Au Groënland comme dans l'Alaska, ils ont à peu près la même langue, le même costume, les mêmes habitudes, mais dans l'Ouest ils ont de plus emprunté plusieurs usages et pratiques Kamstchadales.

En examinant d'abord leur langue, j'y trouve un certain nombre de locutions *tagales (philippines)* malaises, japonaises et même *maoris* (Nouvelle-Zélande). C'est par la comparaison de l'esquimau du cap Bathurst avec le vocabulaire qui se trouve à la fin du voyage du Samarang, cap. Beelcher, que j'ai établi ces analogies. Les voici :

Français.	Esquimaux du cap Bathurst.	Tagal.	Malais et Tuluk.	Maori ou Kanak.	Japonais.
—	—	—	—	—	—
abondant	ta maïta	—	mataud	maka	amata
ancre	ki sok	saw	saw	—	—
bois, arbre	kréyuk	kayu, kayo, kauy	kaya	—	—
autre	eypa-a'ani	iba	laïu	—	—
avoir	arar toror	ara	ada	—	aru
assurément	kaléummata	—	—	inammata	—
bouche	umilérok	mulat	simud	—	—
beaucoup	ta maun	—	—	—	manur
	iuuï aktuuik	—	—	unui-tinitini	—

Français.	Esquimaux du cap Bathurst.	Tagal.	Malais et Tuluk.	Maori ou Kanak.	Japonais.
—	—	—	—	—	—
chemise	atigé-atigit	—	—	ata	—
cinq	ta lémet	limà	lima	rima	—
	ta limat	—	—	—	—
corps	timé	—	—	tinana	—
ce, cela, cet	tava, tamna	—	—	tawa, tena	—
doux au goût	mamak	matamis	maymus	—	amaki
	mamaréya	—	mamis	—	—
mère	amama	ina	ama	—	—
	anana	—	—	matua	—
milieu	kerka	—	—	—	—
	kritkra	—	—	—	Kamkay
canot	kayak	sa kayan	kapal	kaypuk	—
quand ?	kammak ?	kanni ?	kanno ?	—	—
	kannakré ?	kaylan ?	—	—	—
père	apapa	abba (hébreu)	baya	pidavi	apay (coréen)
	apau	abbuma (éthiopien)	—	(tamoul)	baba (turc)
sous (prép.)	atân	—	atas	—	—
moi	uwânga	—	—	—	waya

On pourrait continuer plus loin ce parallèle ; mais il suffira à tout vrai linguiste.

Les Esquimaux se donnent eux-mêmes le nom d'*hommes (innoït, tchiglit);* et en cela ils sont d'accord avec les nations *dindjié*, *déné*, *algonquine*, *siouse* et *iroquoise*, bien que sous d'autres rapports, ils ne leur ressemblent nullement. Or, la même idée a prévalu en Chine, puisque le nom véritable des Chinois *(Schin)* n'est pas autre que celui d'*hommes* d'où l'on a fait *Sinenses* au moyen-âge, puis *Chinese, Chinois.*

Tel est aussi le titre que se donnent les Dyaks de Bornéo, *Idaan* signifie « hommes » dans leur *idiome* (1). Les Maoris se nomment *Tangata*, c'est-à-dire hommes. D'une telle communauté d'idées, s'il n'est pas permis de conclure à la *communauté*

(1) Voyage du Samarang.

d'origine, on doit du moins conclure à la *communauté* et à l'unité de race. Or, la multiplicité de races qui dériverait de la théorie de l'autochthonie absolue des Américains, est la seule chose contre laquelle nous nous élèverons ici. Le reste n'est plus que spéculatif et de moindre importance.

L'honorable M. Alphonse Pinart, qui a séjourné près de deux ans dans les îles Aléoutiennes et dans l'Alaska, considère comme moi l'Occident comme la souche et le berceau de la nation *innok* ou esquimaude.

De plus, les Esquimaux que j'ai hantés ont tous une physionomie qui se rapproche beaucoup de la chinoise et s'éloigne du type groënlandais. Ils ont le visage large, rond et plat, les pommettes plus élevées, mais moins saillantes que les Peaux-Rouges, le teint olivâtre, d'un blanc jaunâtre dans l'enfance, les yeux petits, pétillants, fendus en amande et singulièrement bridés et obliques; mais ils n'ont pas la faculté de faire mouvoir leurs oreilles, comme on le trouve dans quelques ouvrages sur la géographie.

Ils sont portés à l'obésité, et sont comme les Chinois d'habiles filous, mais ils sont hospitaliers et aiment leurs enfants.

J'ai dit que les Esquimaux trouvent de l'ivoire fossile de mammouth dans les cavernes à ossement, qui se voient le long de la mer, à l'Est du Mackenzie.

Pour me payer du plaisir que je leur causai, en leur crayonnant un de ces animaux et en leur parlant des mœurs et des proportions de l'éléphant, mes Esquimaux du Chenal occidental du Mackenzie me demandèrent si j'avais connaissance d'un animal qu'ils nomment *Okrayéuktuark* (celui qui ne parle pas) et qu'ils me dirent habiter dans l'Ouest ou l'Ouest-Sud-Ouest de leur patrie actuelle. Aussitôt contrefaisant, par une mimique habile, les allures de l'orang-outang, ou de quelque autre grand singe, ils se prirent à marcher à quatre pattes, puis à se lever sur leurs pieds, s'aidant d'un bâton, grimaçant,

sautillant, comme s'ils venaient de voir à l'instant l'animal qu'ils contrefaisaient si bien.

Quand nous n'aurions que ce seul fait, Messieurs, il me semble péremptoire et convaincant.

Les Esquimaux possèdent la tradition d'un déluge universel, mais leur version revêt un cachet bien plus oriental que celle des *Denés* et des Algonquins, dont les traditions sont tout simplement bibliques. — La tradition esquimaude dont je serai en mesure de fournir au Congrès le texte esquimaud avec la traduction en regard, dès mon retour en mon domicile à Paris (1), parle d'une inonda-

---

(1) *Deux traditions esquimaudes des* TCHIGLIT *du Bas-Mackenzie.*

Abrégé raconté par Arviuna.

ULIKTUAAK (Inondation).

Avaler-mî ulutimatîgut erktçînanayak ; innoïm tupkrer-luarklurit, tîtkreylungmarit ; umiak akéléréklutîk îpiutarkratigéit ; mallœrit erret tunartigiyuat. Anorem nuna mun tîpîaalungmarit ; innuït panertoït kaléungmata. Avalerk nunaer lu arkluro. Onarkpalag mun innor tokronayark ulim kréutarénina ; innoît kréavakpaluk tçakraranata. Néarkronat anadjapaloat mallœrom.

Innoït umiat ipiutar kratigéït, krékrem patadjématik. Arkralé ! Innoït itçak atanun imulœroyoa kalumnata. Iinnom anodjium pitiktçia imma nun kivîtalunmayo : « Kréncœraotiktçiark ! » Orakloartoark.

Innum minintaork norluné kivita lunméné armarit. Itsuk eytut.

TRADUCTION :

L'eau ayant envahi le globe terrestre, on s'épouvanta ; les tentes des hommes disparurent, le vent les emporta ; on lia côte à côte plusieurs barques ; les vagues dépassèrent les montagnes-rocheuses. Un grand vent les poussait sur la terre, les hommes se firent sécher au soleil, sans doute ; mais le monde et la terre disparurent. Par une chaleur affreuse les hommes périrent. Par les flots ils périrent également. Les hommes se lamentaient ; ils tremblaient. Les arbres déracinés flottaient au gré des vagues. Les hommes, trem-

tion telle que les eaux s'élevèrent au-dessus des plus hautes montagnes ; la terre disparut entièrement ; quelques malheureux hommes réunissant leurs *umiaït* (ou barques de peau), s'y construisirent une tente qui les mit à l'abri de la pluie torrentielle. — Cependant tous les hommes périrent. Enfin, après un laps de temps plus ou moins considérable, un vieillard, magicien puissant, jeta dans cet océan ses boucles d'oreilles en criant, *Tayma !* (c'est assez !) et le déluge cessa, et le petit noyau d'hommes réfugiés sur cet assemblage de barques fut sauvé et repeupla la terre.

Eh bien, Messieurs, le seul fait d'un peuple relégué aux confins de la terre, séquestré du reste de l'humanité, perdu durant dix mois au milieu des neiges et des frimas, de l'immobilité et de la mort, et cependant possesseur de la croyance à une inondation par l'effet d'une pluie torrentielle, ce seul fait, dégagé de tous les autres, et qui s'accorde si bien avec les récits des Chaldéens, des Hébreux, des Egyptiens et

---

blant de froid, lièrent ensemble leurs barques. Hélas ! sous une tente (qu'ils y dressèrent) ils se tinrent accroupis, sans doute.

Cependant un homme (appelé) le Fils du Hibou, jeta son arc dans les flots. « Vent, ne souffle plus, c'est assez ! » s'écria-il. (Après quoi) cet homme jeta dans l'eau ses pendants d'oreille. La fin arriva.

Deuxième tradition abrégée de l'origine du genre humain.

Uavarner-mi pamanè krîkertami kikidjiarork mallœrok innéortoarork. Illaming nun akéangnun akridjigili-orklutîk. Arkridjigilinurublutik ork ; katcharklutîk immingnun. Nukkaréït gork arviktorork ; eypa tchigbin orkluné ; eypa tchubluaraotin orkluné.

TRADUCTION :

Dans l'Ouest, sur une grande île, le castor créa deux hommes. Sur la terre ferme, de ce côté-ci, les deux frères vinrent à la chasse des tarmigans. Ils se les arrachèrent des mains ; ils se battirent pour les avoir. Les deux frères se séparèrent donc ; l'un devint le père des *Tchiglit* (Esquimaux); l'autre fut le père des Blancs.

des Grecs, n'est-il pas une autre preuve péremptoire de la communauté d'origine des Esquimaux et des peuples asiatiques?

J'ai parlé tantôt du langage.

La langue esquimaude possède un élément qui la rapproche singulièrement des idiomes de la Polynésie et de la Malaisie, et l'éloigne de ses plus proches voisins les *Déné-Dindjié* et les Algonquins, cet élément est le *Réduplicatif*. On trouve en effet, comme tout le monde le sait, tant dans les langues qui se parlent aux Philippines que dans les îles du Pacifique et même du Japon, un grand nombre de mots formés par la répétition d'un monosyllabe ou d'un mot polysyllabique. Les Chinouks disent: *tom-tom* (cœur), *wa-wa* (dire): les Japonais: *fa-fa* (mère), *tsi-tsi* (père): les Nouveaux-Zélandais: *kao-kao* (côté), *koro-koro* (gorge), *waré-waré* (oublier); cette construction, entièrement étrangère aux Indiens du versant oriental des Montagnes Rocheuses, dans le territoire du Nord-Ouest, est propre à l'idiome esquimau. Ils disent: *ok-ok* (vert), *tsik-tsik* (marmotte), *kia-kia?* (qui est-ce?), *tuk-tuk* (renne), *krano-krano?* (qu'est-ce que c'est?) etc.

Les danses des Esquimaux elles-mêmes les rapprochent des Polynésiens et des Malais, pour les éloigner de leurs voisins américains.

La troupe des chanteurs et des musiciens y fait cercle autour des danseurs qui, en petit nombre, et tantôt en quadrille, tantôt isolément, gambadent, sautent, gesticulent, affectent des poses gracieuses, comiques ou burlesques, imitent les gestes de certains animaux, le tout avec rythme et un certain art.

Les Peaux-Rouges, au contraire, se contentent de tourner en cercle, frappant la terre en cadence, en s'accompagnant de vocalisations criées à tue-tête, sur un rythme qui imite le jeu des marteaux d'une forge ou le bruit sourd des demoiselles de nos paveurs.

Les haches et les houes de nos Esquimaux du Mackenzie

ressemblent absolument aux haches et aux houes des anciens Egyptiens ; les dards de leurs flèches et de leurs harpons, en silex, en jade, en os ou en ivoire revêtent les formes que l'antiquité nous a léguées ; leurs rames, comme celles des bateliers du Gange, sont formées d'une palette de bois fixée à une longue perche. Ils se percent le septum comme les Hindous et les anciens Egyptiens ; ils adorent *tchikeynart* ou le soleil, et se font une large tonsure comme les bonzes bouddhistes. Leurs femmes portent, au sommet de la tête, un chignon qui s'accroît d'année en année, et de chaque côté de la face, un énorme boudin de faux cheveux qui leur donne un faux air des sphynx égyptiens. Chignon et boudins se composent des cheveux de leurs maris. Or, un voyageur anglais moderne nous parle de faux cheveux et de perruques que portent également certaines peuplades à demi-sauvages de l'Hindoustan, les Chukmar, les Kumir, les Mris, les Khyengr et les Khyugthas.

Concluez, Messieurs, et dites-moi, je vous prie, si l'on peut révoquer en doute la provenance asiatique des Esquimaux. Je n'en déduis point la preuve de leur origine chinoise, malaise ou hindoue. L'avenir en décidera. Je désire seulement et j'espère, en vous éclairant par ces quelques données, vous porter à conclure que ces hommes sont d'une origine asiatique ou du moins qu'ils ne sont pas une race étrangère et distincte des asiatiques.

M. **de Semallé** donne lecture d'une note sur la statistique des Indiens aux Etats-Unis :

M. Dally, président de la Société d'anthropologie, dont j'ai l'honneur de faire partie, avait demandé la parole hier pour vous donner quelques détails de statistique, tirés du rapport annuel du Commissaire des affaires indiennes, publié en 1874 par les soins du Gouvernement des Etats-Unis. Rappelé inopinément à Paris par dépêche, M. Dally m'a remis

l'*Annual report* en me priant de le suppléer près de vous. Je n'ai pas eu le temps de faire un travail aussi complet que celui qu'il aurait donné. Je me suis borné à extraire quelques données statistiques que je vais avoir l'honneur de vous soumettre.

Je commencerai par la lettre d'envoi du Commissaire des affaires indiennes au Ministre de l'intérieur. En voici une traduction abrégée :

Monsieur le Ministre, j'ai l'honneur de vous adresser mon rapport annuel accompagné des rapports des agents du Bureau indien. Les réponses concernant la statistique sont plus complètes et plus soignées qu'elles ne l'ont été jusqu'à ce jour. De ces rapports, il résulte des indications certaines d'un progrès en civilisation dans presque toutes les tribus, progrès indiqué par l'accroissement de la prospérité matérielle, les soins donnés à l'éducation et une amélioration notable dans les dispositions envers le Gouvernement. Je crois que jamais il n'y a eu, dans l'histoire de nos relations avec les tribus indiennes, une année où le progrès de celles-ci vers la civilisation ait été aussi marqué. Depuis trois ans, les tendances civilisatrices se sont manifestées et fortifiées chez les hommes rouges de la contrée. Les résultats produits sont satisfaisants ; ils donnent les meilleures espérances pour l'avenir.

Afin de mettre de l'ordre dans les classifications, on peut ranger les Indiens en trois catégories.

1° Les sauvages dont les relations avec les agents du gouvernement consistent à venir toucher leurs rations et recevoir leurs couvertures ;

2° Les Indiens convaincus de la nécessité du travail qui, avec plus ou moins d'empressement, acceptent la direction du gouvernement à cette fin ;

3° Les Indiens qui ont été mis en possession de lots de terres, des animaux et des outils nécessaires à leur exploitation.

Recensement des Indiens par classes.

1re classe comprenant les plus sauvages. Elle renferme 98,108 Indiens, répartis ainsi qu'il suit :

46,663 tirés des 53,000 Sioux.
420 Mandans.
1,620 Gros-Ventres.
4,200 Corbeaux.
5,450 Pieds-Noirs, gens du Sang, Piégans.
6,153 Joutes ou Utes, dans le Nouveau Mexique et le Colorado.
9,057 Apaches, dans le Nouveau Mexique et l'Arizona.
2,000 Navajoes, dans le Nouveau-Mexique.
4,975 Kioways et Comanches, dans le Territoire indien.
6,318 Cheyennes et Arrapahoes.
5,372 Chippeways, dans le Minnesota, le Wisconsin et le Michigan.
300 Nez-Percés, dans l'Idaha.
1,600 Shoshones et Bannoks, dans le Wioming.
1,000 Shoshones et Bannoks, dans l'Orégon.

2e classe, 52,113.

5,769 Chippeways.
338 Sacs et Foxes.
4,622 Sioux,
730 Ponkas,
975 Arricarees,
} dans le Dakota.
3,289 Pawnies, Omahas, Sacs et Foxes, dans le Nebraska.
1,829 Têtes-Plates.
2,700 Shoshones, Bannoks, Scheapeaters, dans le Wioming.
1,355 Kickapous,
365 Kaws,
345 Comanches,
2,372 Osages,
} dans le territoire indien.
1,200 Pah-Utes, ou Pah-Ioutes, dans le Névada.
575 Ioutes ou Utes, dans le Utah.

1,900 Mojaves, Chemehuevis et Hualapais, dans l'Arizona.
9,068 Navajoes, dans le Nouveau Mexique.
15,056 Tribus diverses dans le Territoire de Washington, l'Orégon et la Californie.

3e classe, 100,085.

5,140 Senécas et autres, dans le New-Iork.
11,774 Chippeways et autres, dans le Michigan.
2,780 Sioux.
226 Jowais.
1,785 Wibbenagoes.
750 Potowatomies et Kickapous, dans le Kansas.
500 Osages.
6,000 Choctaws.
13,000 Creeks,
6,000 Chickasaws,
2,438 Sèminoles
17,217 Cherokees,
} dans le territoire indien.
4,141 Indiens de petites bandes.
1,000 Cherokees orientaux, dans la Caroline du Nord.
1,307 Nez-Percés.
5,122 Iakamas et autres, dans le Washington.
10,905 Pueblos, dans le Nouveau Mexique et l'Arizona.

Dans cette troisième classe, on peut encore faire entrer :

4,300 Pimás et Maricopas.
6,000 Papagos.
5,000 Indiens des missions, en Californie.

Notons ici que ces Indiens cultivateurs et civilisés étaient citoyens mexicains, avant la conquête de la Californie par les Etats-Unis. Le Commissaire demande qu'on leur donne un agent spécial, parce qu'ils sont exposés, sans défense, aux mauvais traitements de leurs voisins blancs.

On peut faire entrer dans une 4e classe les rôdeurs et vagabonds.

600 Wibbenagoos et Potowatomies, dans le Wisconsin.

250 Sacs et Foxes, formant la bande de Mokohoko, dans le Kansas.
6,000 Shoshones, dans la Californie.
2,500 Indiens, sur la rivière Columbia.
3,221 Utes ou Youtes errants.
500 Indiens dispersés dans la Caroline du Nord, le Tennessee, la Géorgie, la Floride et le Texas.

Remarquons bien que si nous additionnons les populations des différentes tribus énumérées par le Commissaire des affaires indiennes, nous ne trouvons pas les chiffres énoncés en tête de chaque classe.

Voici les divergences que nous avons relevées :

Chiffres donnés en masse par le Commissaire.

1re classe.	98,108
2e classe.	52,113
3e classe.	100,085
1re annexe	15,300
2e annexe	15,016
	280,622

Chiffres provenant des additions successives.

1re classe.	95,128
2e classe.	52,688
3e classe.	100,085
1re annexe	15,300
2e annexe	15,016
	278,217

Le chiffre de 280,622 Indiens ne comprend que ceux qui ne sont pas citoyens et qui habitent les Etats ou territoires énumérés par le Commissaire. Il y a, en outre, d'après l'Almanach de Gotha de 1875, 24,595 Indiens civilisés, nés aux Etats-Unis. De plus, le même almanach compte, dans différents Etats, 3,877 Indiens non encore citoyens. Ajoutons-les aux 24,595 Indiens citoyens et aux 280,622 dépendant des

agences indiennes, et nous aurons 309,094, chiffre probable de la population indienne aux Etats-Unis, non compris l'Alaska.

Disons quelques mots des rapports entre la race blanche et la race rouge.

Le gouvernement central est plein de bienveillance pour les pauvres Indiens, mais cette bienveillance ou plutôt cette justice est de fraîche date. Il y a tout au plus dix ans que le service des agences indiennes est sérieusement organisé. En outre, cette justice est paralysée par une incroyable faiblesse. Une fois cantonnée dans une réserve, une tribu a un droit exclusif et perpétuel à la propriété du sol dont l'accès est interdit aux Blancs. Malheureusement, surviennent des aventuriers de race blanche qui chassent les Indiens des meilleures parties de leur réserve. Le gouvernement central gémit de ces faits, mais dans son impuissance à faire respecter la loi, il décide de transporter la tribu dépossédée dans une autre réserve. Si cette tribu refuse d'émigrer, le gouvernement gémit de nouveau et déclare qu'il n'est pas en son pouvoir de la maintenir dans l'exercice de son droit de propriété.

Plusieurs des anciens Etats sont fort injustes à l'égard des premiers et quelquefois seuls légitimes propriétaires du sol. Lorsque les Puritains fondèrent la Nouvelle-Angleterre, après avoir été exilés pour leurs croyances, ils virent avec horreur que des Baptistes s'étaient glissés parmi eux et aussitôt et il les persécutèrent. A quelque distance de Boston se trouvait la tribu des Narragansetts. Les Baptistes persécutés se réfugièrent auprès de ces Indiens et fondèrent l'Etat de Rhode Island, dont la Constitution porte aujourd'hui en toutes lettres : *No Narragansset Indians can vote.*

Il faut convenir que les Indiens des deux premières classes continuent à diminuer, mais il y a des tribus de la troisième classe qui augmentent, même dans d'assez fortes proportions.

En voici quelques exemples :

IROQUOIS DE NEW-IORK

En 1865	En 1872	En 1874
3.956	5,070	5,140

CHEROKEES

En 1865	En 1872
12,000	18,000

SEMINOLES

En 1865	En 1872
2,000	2,398

CHOCTAWS

En 1865	En 1872
12,500	16,000

Tous les efforts du Gouvernement des Etats-Unis devraient tendre à former un Etat distinct et fédéré avec les autres, du Territoire indien, lequel est peuplé de plus de 72,000 Peaux-Rouges civilisés. Pour cela, il suffirait de copier l'ancienne constitution du canton des Grisons, en Suisse, canton *un* dans ses rapports avec les 21 autres, mais formé d'une ligue de *trois* républiques fédérales, partagées entre deux religions et trois langues.

Terminons en empruntant à l'*Annual report*, une statistique qui a bien son intérêt.

Nombre des Indiens tués en 1873 :

Par des membres de leurs propres tribus.....	162
Par des Indiens de tribus hostiles.....	52
Par des soldats des Etats-Unis.....	122
Par des citoyens.....	55
Nombre de Blancs ayant commis des crimes contre les Indiens.....	149
Nombre des Blancs punis pour crimes contre les Indiens.....	19

De ce qui précède, il résulte :

1° qu'il y a eu 149 criminels de race blanche ;
2° que sur ce nombre, 85 ont été tués ;
Et que..... 19 ont été punis.

Total..... 104

En retranchant ces 104 tués ou punis des 149 criminels, il reste 45. — Donc les Indiens ont droit à 45 chevelures de Blancs.

M. le professeur **Haynes**, président, croit devoir ajouter quelques détails pour compléter les indications de M. DE SÉMALLÉ. Dans le Nord-Est des Etats-Unis, on peut considérer la race des Peaux-Rouges comme presque éteinte. Dans le Massachussetts par exemple, il n'en subsiste plus que deux tribus dont l'une, par suite du mélange avec le sang noir, est devenue presque mulâtre. Elles vivent du droit de pêche qu'on leur a reconnu et de quelques subsides du gouvernement, et font très-peu parler d'elles. La masse des peuplades Peaux-Rouges est cantonnée dans l'Ouest et dans le bassin du Mississipi ; là, il faut le reconnaître, les rapports entre les hommes blancs et les hommes rouges sont fort mauvais. Les crimes se multiplient et avec eux les plaintes. Le gouvernement, en procédant à une enquête, trouve toujours que ce sont des aventuriers, des chercheurs d'or qui, violant la loi sur les réserves indiennes, ont envahi le territoire assigné aux Peaux-Rouges et engagé des conflits avec les habitants. Lorsque le bruit se répand qu'il existe sur quelqu'un des territoires indiens un gisement aurifère, rien ne peut arrêter l'audace des chercheurs d'or. Si le fait se confirme, le gouvernement ne voit qu'un moyen de mettre les Peaux-Rouges à l'abri de vexations, qui amènent souvent de

leur part des représailles : c'est de proposer aux Indiens d'échanger les terrains aurifères contre d'autres terres d'un meilleur rapport au point de vue agricole. Dernièrement on a réuni à cet effet les chefs d'un certain nombre de tribus, mais les Indiens ont refusé l'échange. Il ne reste plus alors au gouvernement qu'à mettre sur pied des troupes pour les protéger. Mais souvent les cordons militaires sont traversés par des expéditions de mineurs. Ces aventuriers et les Peaux-Rouges sont donc sans cesse en état de guerre. Le gouvernement des Etats-Unis fait tous ses efforts pour assurer à la fois la sécurité des Indiens et l'exécution des lois.

M. MADIER DE MONTJAU traduit à l'assistance ces observations de M. le professeur Haynes.

M. LÉON DE ROSNY donne lecture de la lettre suivante :

Monsieur le Président,

Peut-être MM. les Membres du Congrès auraient-ils la curiosité de visiter l'église ducale et la chapelle funèbre des anciens ducs de Lorraine, qui avoisinent le Palais Ducal. S'il en était ainsi, je me ferais un devoir et un plaisir de m'y trouver pour les recevoir. Seulement, Monsieur le Président, je vous prierais de me faire savoir le jour et l'heure que, de concert avec ces Messieurs, vous auriez fixés pour cette visite.

Veuillez agréer, etc.

L'Aumônier de la Chapelle Ducale de Lorraine, Trésorier de la Société d'Archéologie et du Musée lorrain,

L'ABBÉ GUILLAUME, *Chanoine.*

L'assemblée consultée décide que la visite de la chapelle ducale aura lieu le lendemain, à 9 heures du matin, et que des remerciements seront adressés à M. l'abbé Guillaume.

M. LUCIEN ADAM dépose, sur le bureau, un mémoire en langue anglaise, de M. **John Campbell**, membre de l'Institut canadien, professeur au *Theological College* de Montréal.

The traditions of the Ancient Races of Peru and Mexico identified with those of the Historical Peoples of the Old World.

The Peruvians and Mexicans agreed with the historic peoples of Europe and Asia in preserving traditions of a Deluge. This was not the universal deluge of the Hebrew record, for it is vain to attempt to discover the name of the patriarch Noah or those of any of his sons in the accounts furnished by the ethnic mythologies. Nevertheless it must have occurred at a time when, according to the learned Faber, all nations were assembled in a single place and in a single community, where they adopted a form of religion which they afterwards respectively carried with them into the lands that they colonized (1). That such is the case is apparent when we come to consider the names of the divinities or ancestral heroes which are associated with diluvian legends. These names may be reduced to two roots or originals, and I shall show that they indicate two members of the same family.

One of these gods or heroes presents in his name, as it occurs in several myths, the double form which appears in the designation of the chief divinity among the Shepherds of Egypt, *Sheth* or *Ashtar* (2). We find him in the *Xisuthrus* of Chaldea ; the *Satyavrata* of India ; the *Saschter* of Persia ; the Sclavonic *Sitivrat ;* the Celtic *Yssadawr*. But he is also

(1) *Origin of Pagan Idolatry*. London 1816.

(2) OSBURN'S *Monumental History of Egypt*. II, 522.

the *Sisit*, whom the labours of Mr George Smith have identified with Xisuthrus; the *Seth* of Josephus whom he has erroneously supposed to be the son of Adam; the Indian *Setu*; the Celtic *Seithwedd Saidi*; and the Phœnician *Sydyc* (3). The name of the other is not so easily followed, as it meets us even in these same countries. In Chaldea he is *Aos* or *Hea*, the *Husi* of Assyria; in India, *Vasu*, who ruled in the period of Satyavrata; in Persia, *Yessun*, who also exercised sovereignty at the time of the great deluge; in Greece, the well known *Ogyges;* and in Phoenicia, *Taantus*, the contemporary of Sydyc. But he is found likewise in the *Gotama* of India, in whose days a flood was poured forth; in the *Hu* or *Aeddon* of Welsh legends; and in the Chinese *Yaou* (4). It is the individual who appears under all these forms that I have identified with the Mexican *Votan* and the Peruvian *Pachacamac*, two great diluvian heroes of America (5).

I have already hinted at the explanation of the second name or series of names in my connection of the first series with a well known Egyptian divinity. Sheth or Ashtar was not only the great god of the Shepherds of Egypt; he was also the eponym of one of the families of the Shepherd line, whose name of Sheth meets us continually upon the monuments of the Rameses (6). This family was well known in Palestine; for its name appears, in the prophecy of Balaam, in the very region in which the monuments of Egypt direct us to look for it (7) and furnishes the most important element in the designation of a powerful people, the Philistines or *Phili-*

(3) Vide *The Shepherd Kings of Egypt*, Canadian Journal. Vol. XIV, n°s 2 et 3.

(4) Vide supra, note 3.

(5) NUNEZ DE LA VEGA, MONTESINOS.

(6) Vide OSBURN.

(7) Numbers XXIV. 17.

Sheth. It is not surprising to find that the king called Sesostris, the *Sethos* of certain lists, belonged to this family, and that he, as the first navigator among the Egyptians, takes his place with Sydyc, Xisuthrus, Satyavrata, etc. It may have been a great overflow of the waters of the Nile that led to the story of the deluge, or the convulsion of nature that swallowed up what is called by M. de Lanoye the opulent pentapolis of the Jordan (8). As the region about the Dead Sea became a home of the Shethites at a later period, it is not improbable that it may have been an earlier seat of their dominion. The Dead Sea was undoubtedly the Assyrian lake, from which the early Phoenicians are said to have been drived by an earthquake (9). Sesostris is no mythical character, but a veritable Pharaoh of Egypt. He was a son of *Usecheres* or *Osochor*, the Egyptian Hercules, but not the eldest. *Aches* and *Sephres* were both his seniors, and exercised sovereignty either before him or during the same period. It is Sephres whose library is alluded to in the monuments of his time, that named the city Sippara, which is connected with the legend of Xisuthrus or Seth (10).

Aches, the eldest son of Usecheres is variously called Aseskef, Athothes, Achthoes, etc. (11). His true name, as I have elsewhere shown, was *Ahuzam*, or, giving the full power to the Semitic « *cheth* », *Achuzam* (12). The final-*am* was sometimes rejected altogether, as in the case of *Aches;* sometimes, replaced by an equivalent-*ab* or-*ef*, as in that of Aseskef; and sometimes changed to-*ath,* as in the Bible name of the Philistine Achuzath (13). The somewhat neutral

(8) *The campaigns of Rameses the Great.* Chap. V.
(9) JUSTINI *Hist. Phil.* L. XVIII. C. 3.
(10) Vide OSBURN ; JOSEPH. *Antiq.* I. 2. 3.
(11) WILKINSON, OSBURN, KENRICK, BUNSEN.
(12) *Shepherd Kings.*
(13) Genesis XXVI. 26.

« *cheth* » at times was a mere vowel, at others a strong aspirate or even guttural; and the neutral consonant « *zain* » vacillated between the sounds of *c* and *d*. I cannot illustrate these changes better than by placing together the Hebrew *achuzam* or *ahuzzath* and the Greek *Ktema*, both of which denote « possession » and came evidently from the same root. Still another form occasionally meets us in the prefix of the Coptic article, represented by various sounds of *p* or *b*. Thus in Egypt, the town Phacussa and Tell Phakus were named after *Aches*; and, in the lists of Manetho, he appears under the forms *Bochus* and *Boethos*, which are simply *Aches* and *Othoes* with the article prefixed (14).

It is this *Aches* or *Achuzam* whom I have identified with the diluvian ancestor of many peoples. In the Babylonian *Aos*, the Assyrian *Husi* and the Persian *Yessun*, the last syllabe, except in the case of the latter, in which it is changed to another liquid, is rejected and the aspirate softened to a breathing or mere vowel sound. In *Vasu* we find the same as in *Husi*, with the prefix of the Coptic article. *Hea, Hu* and *Yaou* are still simpler forms that cannot confirm the unity of themselves, but which are not discordant. *Ogyges*, whose deluge took place in Egypt according to the historian Eusebius (15), represents the replacement of the penultimate *z* by the corresponding letter *g*, the final being omitted. The Welsh *Aeddon*, synonymous with Hu, exhibits a form like that of the Persian *Yessun*, the *z* in this instance finding its equivalent in a hard *d* instead of the softer *s* (15). The Indian Gotama shows the same character, adding however the power of the initial aspirate, which in this case becomes

(14) Vide *Shepherd Kings*.

(15) Eusebii *Chron. Canon.*

(15) It is worthy of note that the Mexican god or hero of the deluge is called *Ho* or *Votan* as the Celtic is either *Hu* or *Aeddon*. Vide Davies *Celtic Researches*.

a guttural. Finally in the Phoenician *Taantus*, the *Othoes* of the monuments is reproduced, with a reduplicated *T*, answering to an apocopated form of its synonym *Athothes*. Not only are all of the above names associated with the story of a deluge, but many of them are found in union with the name of Sesostris as Xisuthrus, Satyawrata, Yssadawr etc., or with that of Usecheres as Asshur, Asura, the Di-oscuri, Soukra etc... For fuller identifications I refer to my paper on the Shepherd Kings of Egypt.

The two American divinities, to whom I have alluded as exemplifying the universal nature of the tradition concerning a deluge, are the Mexican Votan and the Peruvian Pachacamac. *Votan* corresponds to *Aeddon* of the Welsh, as *Vasu* to *Husi* of the Assyrian mythology. The Coptic article appears in the initial *V*. A more decided and original form of the article is apparent in Pachacamac. The final *ac* is a very common termination of words in the ancient language of Peru, and sometimes appears as a mere addition, unnecessary except for the purpose of making a sound euphonious to Peruvian ears. *Achacam*, the remaining part of the word, is nearer to original *Achuzam* that any other name that has yet been before us, and appropriately renders the Semitic *Z* by the *C* which is frequently its equivalent. Finn Magnusen, Sir William Jones and Carl Ritter have identified the *Odin* of Scandinavia with the Indian *Buddha* (16), who in his name of Gotama (*Buddha* being simply a form of *Boethos*), has already been associated with the hero of the deluge. Buddha *Soukra*, Boethos *ex-Arbes* of *Usecheres* and Odin of the *Aesir*, whose [illegible] *Asâr* is by Grimm given as the nearest [illegible] that the Germanic mythology [illegible] the same person. With Odin

[illegible] W. JONES, *Asiatic* [illegible] Europ. Vœlkergeschichten. [illegible]IX.

Grimm has identified the Celtic Aeddon, who is called Buddwas in the Welsh legends (18). But the learned Humboldt says : Ce Votan ou Wodan américain paraît de la même famille avec les Wods ou Odins des Goths et des peuples d'origine celtique (19). I am not aware that Humboldt knew of the relation which Odin, through the Celtic tradition of Aeddon, sustains to the story of a deluge, so that his association of the names Odin and Votan, in independant evidence, renders his testimony more valuable. Rivero and Tschudi, in their work on *Peruvian antiquities*, consider the Buddhist origin of the religions professed by the civilized peoples of Central and South America to be fully established (20). They cite with approval a supposition of Humboldt that a large Buddhist migration took place from northern Asia into the northern continent of America. This is possible, but, since we find identity of worship in Europe among the Germanic and Celtic peoples, according to the statement of the same author, it is not beyond the reach of probability that the ancient Peruvians and Mexicans may have found their way to the New World from the shores of the Atlantic rather than from those of the Pacific. Certainly the Mexican Votan or Wodan has many more points of resemblance to the Celtic Aeddon and the Germanic Odin, Votan, Wuotan or Woden than to the Indian Buddha or Gotama and the Chinese Fohi or Kiutan.

There are many facts which serve to bind the Buddhists of the Eastern world with those of the West however. One of these is the pratice, that Montesinos gives many instances of, which prevailed in the Peruvian royal family, — the marriage of brother and sister (21). With this the Buddhist

(18) DAVIES *British Druids*, p. 118.

(19) *Monuments de l'Amérique*. t. I, p. 382.

(20) *Peruvian Aniiquities* translated by Dr HAWKS, chap. 1.

(21) MONTESINOS, ap. RIVERO and TSCHUDI. Chap. III.

account of the Okkaka-Sakya race substantially agrees (22). It became the law in their kingdom that the monarch should marry a sister, to preserve the purity of the race. The same reason was given for the custom in Peru. Okkaka has been identified by Pococke with the Greek Ogyges (23) and is easily recognizable in the *P-achaca-mac* of the Peruvians. Another fact, in the language of Rivero and Tschudi, « is the characteristic likeness which exists between the pagodas of India and the Teocallis of Mexico, vhile the idols of both temples offer a similitude in physiognomy and posture which cannot escape the observation of any one who has been in both countries (24). The word *pagoda* is ancient. Philostratus, in his life of Apollonius, informs us that his hero visited the *pegadae* of the Oreitae on the Indian Ocean (25). Of these Oreitae I shall yet have occasion to speak. Pagoda, however, really presents us with a form of the name of Buddha. It has the meaning of the house of the god like the Hebrew *Beth-El*, but the god in this case is Goda or Gotama. I have elsewhere shown that the English word *God*, the German *Gott*. the Persian *Bhoda* and the Hindustani *Khuda* are all derived from the same root as that which appears in the Celtic *Aeddon* or *Guydion*, the Germanic *Odin*, *Woden* or *Guotan* and the Indian *Buddha* or *Gotama* (26). Now the Teocallis of Mexico and Yucatan are also etymologically related to the worship of divinity, but certainly not the same divinity as that of the pagodas. Kukulcan or Quetzalcohuatl should connect with them and with the geographical name *Cholulu* where they abound (27). In these words I imagine

(22) HARDY, *Manual of Buddhism*, chap. VI.

(23) *India in Greece*, 267.

(24) Chap. I.

(25) *Vit. Ap.* L. III. 135.

(26) *The Coptic Element in languages of the Indo-European family*, Canadian Journal, vol. XIII, nº 475.

(27) BALDWIN, *Ancient America*, 90.

that I can see the Aila, Salsala or Rahula who is made a son of Buddha, and whom the Chinese Buddhists designate Kolokeoulo (28). The Peruvian town *Huahualla* is probably a softer form of the same word. But the Peruvian deity whom I would be disposed to identify with Kukulcan and these allied terms is *Liniac* or *Llipiac*, the god of lightning and thunder (29). He is the Assyrian *Khalkhalla*, the brother of lightning ; the Greek *Helikias ;* the Latin Jupiter *Elicius ;* the Germanic *Elias ;* the Servian *Ilija ;* and the *Alyas* of the Arabs (30). Although there is no apparent connection between the two things, it is worthy of note that the nearest approach to the Peruvian *quilla* denoting « the moon » is the Arabic *hallal,* whence the *Alilat* of Herodotus, to whom the South American goddess answers (31). The song Aylo, or Alleluia as Lescarbot rendered it, which the inhabitants of Central America formerly sang, carries us back to the Ailinus of Herodotus which he heard in Egypt and which Sir Gardner Wilkinson has identified with the Ya-laylu of the modern Copts (32). All of these words, I believe, have some relation to the name of an ancestral divinity whose worship was carried by the stocks that peopled Mexico and Peru from their original home in the Old World.

The mythology and history of the Peruvians show unmistakeably that there were at least two distinct stocks in South America ; and those of Mexico seem to indicate that the race which was dominant in that country was the same as that which was subjugated in Peru. It is not improbable that this race, after its subjugation in the South, sent colonies into

(28) MAX-MÜLLER, *Chips from a German Workshop.*

(29) RIVERO and TSCHUDI, by HAWKS. Ch. VII.

(30) Vide RAWL. *Herod.* B. I, app. Essay X ; GRIMM, *Deut. myth.; the Coran,* by SALE.

(31) *Herodot.* III, 8, comp. RIVERO, ch. VI.

(32) RAWL. *Herodotus.* B. II, ch. 79, note 5. — RIVERO, ch. I.

Central America. Although Pachacamac was the most ancient god of the Peruvians, he does not seem to have been the deity of the Incas (33). The Incas, however, placed one of their non-ancestors at the head of the mythical monarchs of the country, and incorporated the most famous of the royal and deified ancestors of the subjugated people among the royal names of a later period. At the same time it must be stated that, on reference to other mythologies, we find priority given to the stock with which the dominant Peruvian family may be identified. With the line of Pachacamac I have already suggested the relation of the names occurring in forms that closely resemble one another in many mythologies and primitive histories. These are — *first:* the ancestral name *Osochor* or *Usecheres*, which appears as *Asshur, Asura, Di-oscuri, Soukra, Askr*, etc.; and — *second*: *Ashtar* or *Sheth*, which not only finds its equivalent in *Xisuthrus, Satyavrata, Saschter*, etc., but also in the Greek *Asterius*, the Germanic *Thor* or *Asa-Thor* and the Arabian *Athtor* (34). The people of the old world, which, by its rational designation, geographical and mythological names, most intimately connects with the ancient family of Sheth, is that of Biscay. The Basques call themselves *Euskara*, which most perfectly reproduces *Usecheres, Dioscuri* and *Askr;* and the *Astures* of Biscay are the people of *Ashtar*. A great god among the Basques was *Haitor*, the same as the *Athtor* of the Arabs and the *Asa-Thor* of the Germans. It is with the family in which Usecheres and Ashtar are formed that I have associated Pachacamac of the Peruvian mythology. If my identification of Pachacamac with Aches, the eponym of Phacussa, the son of Usecheres and brother of Ashtar, be correct, it is probable that the names of his father and brother will appear in Peru-

(33) RIVERO, ch. VII.

(34) Vide *Shepherd Kings;* HALEVY, Journal Asiatique, Fév. 1872.

vian story. And so they do. The name of *Usecheres* may survive in *Scyris*, the old designation for the city of Quito, but it is certainly found in the Peruvian Kings of Montesinos, under the recurring form of *Huascar* (35). *Ashtar* again immediately precedes the first Huascar, under the name of *Ayatarco*, recalling the *Haitor* of the Basques. What, however, is more remarkable than his proximity to the monarch first called Huascar is the note appended to his name. « Giants having entered Peru, they populated *Huaytara*, Quinoa, Punta de Santa Helena and Puertoviejo, and built a sumptuous temple in Pachacamac, using instruments of iron. As they were given up to sodomy, divine wrath annihilated them with a rain of fire, although a part of them were enabled to escape by going to Cuzco. Ayatarco-Cupo went out to meet them, and dispersed them about Limatambo (36). » Now it is to be remembered that the people of Ashtar or Sheth are stated on the Egyptian monuments to have lived on the shores of the Dead Sea; that there was the valley of Shittim; that the Sea itself was formerly the plain of Siddim; and that Balaam speaks of the children of Sheth as residing in that region (37). The Egyptian records inform us unequivocally that Ashtar and Sheth are synonymous terms. Appropriately, the giants who were destroyed inhabited Huaytara, but, improperly, Ayatarco is made their enemy. I have already suggested, on independent evidence, as will be seen by reference to my paper on « The Birthplace of Ancient Religions and Civilization », which was published before I had investigated the mythology and ancient history of Peru, that the deluge of which the traditions of so many people preserve memorials was not, at least primarily, the Noachian, but that which overtook the inhabitants of Sodom

(35) Rivero, ch. III.

(36) Ib.

(37) Vidé Osburn; Numbers XXV, 1, Genesis XIV, 3.

and Gomorrha (38). With this the Peruvian legend wonderfully agrees. That the giants who were destroyed were not enemies of the family of Ayatarco and the Huascar is evident, not only from the fact that they dwelt first in *Huaytara*, which is almost identical in form with the Basque *Haitor*, and therefore the same word as *Ayatarco*, but also from the statement that they built their temple in Pachacamac, a place named after Aches, the brother of Ashtar. I do not know whether the Basque legendary lore contains anything analogous to the Peruvian story of Ayatarco. If it does, it will be strong evidence for the European origin of the civilized races of Central and South America.

The *Euskara* or *Aztecs* (39) came originally from Egypt and Palestine, whence they brought the names of their divinities and the double legend of the deluge. In Peru we find many traces of an Egyptian original (40). Such is the practice of pyramid building. In *Scyris*, as in the Egyptian *Saccara*, both of these deriving their name from the ancestral *Usecheres* or *Soukra* or *Soccari*, we find not only that pyramids abounded, but that they were used as sepulchres for the kings. Mummification prevailed in both countries. In Egypt, Busiris and Saccara were names of sepulchral cities as well as of divinities or heroes. In Peru, the name of Usecheres was replaced by that of his son Aches. From the name of the chief god Pachacamac, who is this Aches, must have been derived the term *Huaca*, which was employed generically to designate a god. But Huaca, like Busiris and Saccara, also denoted a place of interment. Animal worship likewise prevailed in Peru, and it is worthy of note that flies called *cuspi* (a word of the same origin as the Semitic *zebub*, the Latin *vespa* and

(38) *Canadian Journal*, vol. XIII, n° 3.

(39) Aztec is a name answering to the Phoenician Sydyk and the Soutech of the Shepherd Kings of Egypt.

(40) Vide RIVERO and TSCHUDI.

the English *wasp)*, were offered in sacrifice, thus recalling the *Baal-Zebub* of the *Phili-Sheth*. Rivero and Tschudi call attention to the Quichua *Canopa*, a name for the private deities of the ancient Peruvians, and compare it with the Egyptian *Canopus* and *Canobus*, with which it agrees in use as well as in form (41). I cannot but think that the synonymous term *Chauca* is a Peruvian rendering of the Egyptian *Khensu* or *Chons* with whom, in the pantheon of the Nile, Anubis or Canopus is associated (41). The Incas were denominated « Sons of the Sun » as were many of the Pharaohs, and, like them, were deified during their lifetime as well as after their death. Finally, Castelneau has shown that the mat or rush sails which the Peruvians made use of in the lake of Titiaca and the mode of taking them in, is identical with that which is seen upon the sepulchre of Rameses III, in Thebes (42). Egypt then was the original home of the ancient Peruvians; but in what direction did they move from that centre to the east or to the west? From the purity of the forms of geographical and mythological names, the resemblance which some of these exhibit to Basque equivalents, the unmixed character of the Peruvian traditions, and the intermediate geographical link afforded by the traces of Egyptian culture in the Canary Islands, I feel disposed to decide in favor of the west (43). From the same region must have come the inhabitants of Mexico, and their name of *Aztec* presents the *Sheth* or *Sydyk* form of Ashtar's name. They were immigrants from *Aztlan* (44), just as the Germanic

(41) Chap. VII.

(41) It was this Chons who introduced fetichism into Egypt.

(42) RIVERO, ch. VI.

(43) PRITCHARD'S *Eastern Origin of the Celtic nations;* SHABRUNG'S *Timbuctoo,* London 1820; MARTIN, *Revue des Deux Mondes*, Mars 1867.

(44) Baldwin.

Aesir, of whom they were a branch, called themselves western travellers from *Asgard*, on the Tanais.

I have stated that Peru was peopled by at least two races, and that the dominant race, at any rate during the latter part of Peruvian monarchy, held the worshippers of Pachacamac in subjection. Again we must revert to Egypt, for from that ancient historic land the two families must have migrated in company. The evil spirit of the ancient Peruvian system of dualism was *Supay*. (45). In him we find it easy to recognize the Indian *Siva*, who, at the head of his Devas, constantly opposes the Asuras. He is thus identical with the Arabian and Talmudical Kabil, who is also the lord of the Dews, and is opposed by Sheth or Ashtar. With Siva several eminent writers in comparative mythology have identified *Seb* or *Sebek*, the oldest of the Egyptian divinities. This *Seb* or *Sebek* is the chief of the Auritae or Hor-Shesu, who first exercised sovereignty in the land of the Pharaohs, and his line is persistently represented as inimical to the Shepherd family, of which Usecheres was the head (46). *Supay*, the enemy of Pachacamac, is *Seb*. But Pachacamac is placed in opposition to a solar divinity, and such a divinity was Seb the father of Ra, the Sem, and other solar deities. I am convinced that the *Supay* of the subject race is the same as the *Capac* of their conquerors, and that, in the latter word, we should find the Egyptian *Sebec*. No deity of the name of Capac is mentionned, but the term is constantly employed in connection with the royal race of the Peru. It is united with that of the first Peruvian monarch Manco, who is said to have reigned 2,400 years before the birth of Christ (47). In this *Manco* I find the first monarch of universal history, the Egyptian *Menes*, the Indian *Menu*, the Greek *Minos*, the

(45) RIVERO, ch. VII.

(46) Vide DE LANOYE ; OSBURN, WILKINSON.

(47) MONTESINOS, ap. RIVERO, ch. III.

Phrygian *Manis,* the Lydian *Macon*, the German *Mannus*, the Welsh *Menev*, the Chinese *Ming-ti*, and the Algonquin *Manitou*. He is also with the solar affix *ra*, the Persian *Menoutchehr* (48). Now, in the mythology of Egypt, the son or one of the sons of Seb or Sebek, is *Month* or *Month-ra* (49). He is no doubt, the same person as *Menes*, and final *t* or *th* of his name becomes apparent in the Chinese, Algonquin and Persian forms of Menes. If M[r] Osburn and myself be right in deriving the name *Month* from the Hebrew *Manahatt* or *Manachatt*, it will be seen that the Peruvians of the solar line preserved the greater part of their ancestor's name in a very pure form (50). According to certain writers, Manco-Capac was the son of the Mongol *Kublai-Khan* (51). I do not know upon what tradition this statement of theirs was based, but imagine that it was upon one which gave to *Capac, Supay* or *Sebek* the Arabian name *Kabil*, which we have found to be its equivalent. The elder brother of Month, according to the Egyptian mythology, was Ra or Erra, the Sun *par excellence* (52). Now, not only was Manco the ancestor of the tribe Raurahua, but his brother, a great solar divinity, was *Vira-cocha* or *Huira-cocha* (53). From this personage there can be no doubt that the Inca *Rocca*, who established a new dynasty and caused the Sun to be recognized as the supreme god of Peru, derived his name. In his line the names Manco and Capac reappear. It is not a litle remarkable that Rivero and Tschudi identify Pachacamac with the Indian Vishnou, which I have elsewhere done also, and Huiracocha with

---

(48) *Shah Nameh,* Chronicle of Mirkh., tr.

(49) LENORMANT, WILKINSON, KENRICK, etc.

(50) OSBURN, I, 341.

(51) RIVERO, chap. I.

(52) Vide supra, note 49.

(53) RIVERO, ch. III, IV, VII.

Siva (54). He is not indeed Siva, Sebek or Supay, but his son, Cala or Caliga, the solar deity who is the Il or Ra of the Babylonian monuments and thus the Ra of Egypt (55). Whether or no the god Xillin, worshipped by the Peruvian race of Sopac, be such a form of Huira-cocha as is presented in the name Caliga, I cannot tell (56). It is not impossible that, as the Buddhist legends give us Siva's son under the name Roja (57), and as Il and Ra were interchangeable in Babylonia as well apparently as in Egypt, that the Peruvians of the race of Supay, Capac or Sopac preserved the memory of their great ancestor in two forms, which after a time lost their identity. During the reign of Manco-Capac we are told that a savage race called Atumurunas entered his dominions on the pretence of finding pasture for their cattle (58). As, like the giants of the reign of Ayatarco, they are said to have dwelt in Quinoa and Huaytara, it is probable that this brief notice is a recollection of the Shepherd invasion of Egypt.

The Egyptian connection of the Peruvian history relating to the line of the Incas is confirmed by the name of the successor of Manco-Capac and the circumstances mentionned concerning him and his descendants. This successor is Huainacavi-Pishua (59). In him I cannot doubt that An or Onnos of Heliopolis, whom I have identified with the Chaldean Oannes, is to be found (60). Agreeably to the Egyptian

(54) RIVERO, ch. I; *Shepherd Kings.*

(55) GUIGNIAUT, *Religions de l'Antiquité,* T. I. Hari is also given as a son of Siva. Comp. RAWL. *Herod.*, app., L. I, Essay X.

(56) RIVERO, ch. VII.

(57) HARDY'S *Buddhism*, ch. VI. Vide *the Horites, Canadian Journal*, vol. XIII, n° 6.

(58) RIVERO, ch. III.

(59) MONTESINOS, ap. RIVERO, ch. III.

(60) *The primitive history of the Ionians, Canadian Journal*, vol. XIV, n° 5.

relations of An or Onnos, as belonging to the solar family and founding the university of Egypt, as well as to those of the Chaldean Oannes, the inventor of learning, we discover that Huainacavi was a solar monarch of the line of Manco, and that during his reign the use of letters and the art of writing were first known (61). With Onnos, Semempses, Amelura and the Entefs, who succeed each other in the Heliopolites series of Egypt, I have associated various legends, among others those in which the stories of the Vedic Soma and the Germanic Kvasir appear (62). The peculiarity of these stories is, that they represent the union of two races as taking place in connection with the death or blood-shedding of an Onite hero, his blood, in certain cases, furnishing a divine or sacred liquor, Soma, Kvasir, etc. Now, in the legend appended to the name of Huainacavi, it is stated that the neighbouring nations, having gained possession of a child of his, wished to put him to death, but the child having wept two drops of blood they became alarmed and established peace. No statement is made, so far as I have ascertained, connecting this legend with the sacred liquor of the Peruvians called Chicha, which, like the Vedic Soma, was offered to the gods in all great religious services (63). The aquillas out of which it was poured remind me of the phialae or paterae of a closely related religious custom among the Greeks and Romans. Sinchi-Cozque, who follows Huainacavi, does not present much resemblance in the form of his name to the Egyptian Semempses, the Indian Soma or the German Sonne, yet I am persuaded he is the same. His invention of vehicles called Llamadores should find its counterpart in the related mythologies (64). That he truly represents Semempses, etc.,

(61) Comp. *Berosus.*

(62) *The Primitive history of the Ionians.*

(63) RIVERO, ch. VIII.

(64) Buzyges and Erichtonius among the Greeks do not ethnically nor etymologically, connect.

is, I think, clear from the fact that his son and successor is called *Intip* or *Inti-Capac-Yupanqui. Inti* or *Intip* is the name for the Sun in the Quichua, and is identified by Rivero and Tschudi with the Sanscrit *Indh* and the Vedic *Indra* (65). In Egypt the word appears, possessing the full power of the Quichua, as *Entef*, the designation of solar monarchs of the Heliopolitan line (66). The rings of gold and silver, which even infants were commanded to wear in his reign, and which must bear some relation to the annual, solar and other circles which he appointed, find their analogue in the mythic rings of the dwarf Andvari in the Germanic legends. These rings are connected by Mr Cox with the revolution of the seasons (67). Indu Soma is no doubt the equivalent among the ancient Hindoos of the Peruvian Intip. It is no objection to such an identification, but rather an argument for it, that the primary meaning of *Indu* is *drop* (68), for the Semitic verb *nataph, nadab,* etc., with the same signification, represents the *Entef* of the hieroglyphics and the *Intip* of Peru. Nor is it surprising to find the Scandinavian Andvari representing a character in the ancient annals of South America, when Askr, Odin, Asa-Thor, Mannus and Kvasir have been found to live again in the Quichua story.

The mythologies of the Old World which contain the name of the Egyptian *An,* or *Onnos,* such as the Babylonian, in which he appears as *Oannes*, and the Roman that gives him to us as *Janus,* connect generally the symbol or attributes of a fish with the solar hero. At Heliopolis, An was hieroglyphically represented by the figure of a fish (69). The only

(65) Ch. V.

(66) Rawl. *Herod.* app. L. II, ch. VIII. They ruled at Hermon ttiis the southern An or Heliopolis.

(67) Cox's *Aryan Mythology,* vol. I, 277, 282.

(68) Mav Müller, *Science of language,* Series II, sect. X.

(69) Osburn I, 311.

connection which I find established between the fish and the line of Huainacavi is the following. From Sinchi-Rocca, whose name at once recalls that of the son of Huainacavi, came the tribe Chima. With this tribe the region called Chinnu should be associated; and it is recorded that the ancient idols of the people of Chinnu were representations of fish and other animals (70). In the Popol Vuh, however, the sacred book of the ancient race of Guatemala, which seems to have been much of the same character as that of Peru, vanquished and destroyed heroes make their reappearance in the form of fishes, which are finally metamorphosed into men (71).

The last connecting link between the Egyptian history and that of Peru, to which I desire to draw attention, relates also to the family of Onnos. To this line belonged the Pharaoh named Assis, Assa, Asseth, the son of Tankera. It is he who is said, in the Chronicle of Syncellus, to have added to the Egyptian year the five Epagomenae, and otherwise to have improved the calendar (72). Strabo also informs us that the priests of On or Heliopolis understood the true length of the solar-year (73). Several of the Peruvian monarchs, including Intip himself, laboured at the reformation of the calendar; but the most famous of those who did so was one named *Huquiz* (74), which may easily have been a corruption of *Aziz,* supposed to be the original form of the name *Assis* or *Asseth.* After him, leap-year was called Huquiz, and in the form of *quiz* or *ayquiz,* his name entered into the composition of those of many months.

It will be seen from what I have written that I believe the

---

(70) RIVERO, ch. X.

(71) *Popol Vuh,* par l'abbé BRASSEUR DE BOURBOURG.

(72) SYNCELL. *Chron.* 123.

(73) STRAB. XVII. 806.

(74) RIVERO, ch. VI.

Peruvian annals of Montesinos and others to be thoroughly genuine, records of veritable traditions handed down through many ages; that I consider them of equal antiquity and importance with the mythologies and early histories of the great historic peoples of the Old World; and that I regard them, not as solar or any other kind of myths, but as traditions, corrupted, yet to a wonderfully small extent, of an ancient period, when the ancestors of those who preserved them, formed an important part of the primitive community which developed the early civilization of the World. Such are not the premises with which I set out on my study of Peruvian antiquities, but the results at which I have arrived, after the application of the inductive method, in connection with philological comparisons and mythological analogies, to the facts at my disposal.

More definite conclusions at which I have proposed to arrive, are:

1° That the area of ancient civilization in South and Central America was peopled by at least two races, both of which appear in the traditions of the Peruvians.

2° That the Peruvian race which was dominant at the commencement of the historical period, at some anterior point of time, subjugated the race which had exercised sovereignty from the first colonization of Peru, in that land.

3° That the population of Mexico was principally composed of the same stock as that which first appears in Peru, but that, from the wide difference in the name of the supreme divinity in the two countries, it is probable that the inhabitants of Mexico were, either later immigrants, or a distinct branch of that stock.

4° That both of the races exhibit such well defined analogies and resemblances to the ancient ruling families of Egyptian history, as to compel the belief that their original home was on the banks of the Nile, and that their traditions relate

primarily to an early national existence either in Egypt or the neighbouring region of Palestine.

5° That the later dominant race of Peru represents a transatlantic offshoot of the race of the Auritae or Hor-shesu, who were the first rulers in Egypt;

6° That the family of Pachacamac or Votan represents a similar offshoot of the Shepherd families who usurped the autority in that country;

7° That, while traces of both families are to be found in the legends of oriental peoples, Babylonians, Persians, Indians and Chinese, there are philological reasons for supposing that the immigration into Peru and Mexico was originally from the western or Atlantic shores of Europe rather than from the eastern or Pacific shores of Asia.

8° And, finally, that there is the strongest reason for finding the affinities of the civilized races of ancient America, not among the Turanian or Semitic, but among the Aryan or Indo-European families of the World.

Looking back over the evidence which these pages afford for the truth of the above conclusions, it will be apparent that I have not rested in mere verbal identity or similarity, but have used this as an introduction to wider and more satisfactory harmonies of the American legends with the legends and history of the great peoples of antiquity. The shadow of a name becomes a substance, when traditions so well marked as that of the déluge and others which I have mentioned, are associated with it, and it is to this substance or substantial agreement that I seek to draw the attention of this learned Congress.

M. Uricoechea dépose un mémoire de M. **Paul Broca** *sur deux séries de crânes provenant d'anciennes sépultures indiennes des environs de Bogota.*

I.

Personne n'ignore que la plupart des peuples des deux

Amériques avaient l'habitude de se déformer la tête par des moyens mécaniques, qui parfois dénaturaient entièrement la forme du crâne. Ces déformations très-diverses existent sur la plupart des crânes qui ont été extraits jusqu'ici des anciennes sépultures, et rendent extrêmement difficile la détermination des types craniologiques. La craniométrie dont le concours est ordinairement si précieux, ne fournit ici que des renseignements tout-à-fait trompeurs en ce qui concerne la boîte crânienne, et douteux même en ce qui concerne la face, car les compressions exercées sur le crâne proprement dit peuvent étendre indirectement leurs effets jusque sur la région faciale.

Cette circonstance fâcheuse a singulièrement nui aux progrès de la craniologie américaine. Les diverses déformations (dont l'étude est d'ailleurs pleine d'intérêt) altèrent les principaux caractères et masquent les différences naturelles des races. On ne peut donc utiliser avec sécurité que les crânes non déformés, et ils sont jusqu'ici en petit nombre dans les collections. Or, lorsque l'on se propose de caractériser ou de classer des races aussi peu différentes les unes des autres, que paraissent l'être les races américaines — (à l'exception des Esquimaux et des Patagons), il est nécessaire de faire reposer les comparaisons sur de nombreuses observations.

Il appartient aux archéologues américains de combler la lacune que je signale. J'appelle leur attention sur la nécessité de recueillir avec un soin tout particulier les crânes non déformés qu'ils trouvent dans les anciennes sépultures. Cette recommandation n'est peut-être pas inutile, parce que les crânes déformés, avec leurs formes bizarres et parfois extravagantes, sont toujours ceux qui piquent le plus la curiosité; on ne manque donc pas de les conserver, et on a grandement raison, mais on néglige souvent ceux qui sont exempts de déformation, et qui sont précisément les plus précieux de tous.

Il arrive souvent que, dans la même sépulture, au milieu d'un grand nombre de crânes plus ou moins déformés, on en trouve quelques-uns dont la conformation est restée naturelle ; cela tient à diverses circonstances qu'il est bon d'indiquer. Dans certaines tribus, on ne jugeait pas les femmes dignes de revêtir l'uniforme national, et on laissait leurs têtes se développer librement. Mais même dans les sépultures très-nombreuses où les crânes des femmes sont déformés, aussi bien que ceux des hommes, il y a souvent des crânes de l'un ou de l'autre sexe qui ne le sont pas du tout. On s'est demandé si ces différences ne tenaient pas à quelque institution particulière, à certaines distinctions de classes ou de famille ; cela n'est sans doute pas impossible, mais j'ai communiqué à la Société d'anthropologie (Bulletins de 1875. — 2e série, t. X, p. 199), des faits qui conduisent à une explication plus probable. Sur une série de crânes d'enfants âgés seulement de quelques mois, j'ai montré les graves lésions que le tissu des os du crâne subissait souvent, au niveau des parties sur lesquelles les agents de la compression prenaient leurs principaux points d'appui ; c'étaient des périostites, des ostéites tantôt superficielles, tantôt profondes. — Lorsque ces accidents atteignaient un certain degré d'intensité, on était obligé de renoncer à l'application des bandages, et si cela avait lieu pendant les premiers mois de la vie, le crâne pouvait revenir à sa forme naturelle, avant même que les lésions inflammatoires des os eussent eu le temps de s'effacer. C'est ainsi que j'ai retrouvé ces lésions locales, parfaitement caractéristiques, par leur nature ainsi que par leur siége, sur des crânes de jeunes enfants, qui n'étaient pas déformés, quoique les autres crânes extraits des mêmes sépultures le fussent à un haut degré. Si les sujets avaient vécu plus longtemps, les traces de l'ostéite provoquée auraient certainement disparu, et l'on aurait pu croire qu'ils n'avaient pas été soumis à la pratique de la déformation.

L'étude de ces faits fournit l'explication la plus probable

des cas où l'on trouve, dans une même sépulture, un ou deux crânes normaux à côté d'un grand nombre de crânes déformés. Mais je suis loin de généraliser cette explication, elle ne suffit plus lorsque le nombre relatif des crânes sans déformation est plus considérable ; on remarque ordinairement alors que les crânes déformés ne le sont qu'à un assez faible degré et l'on est conduit à penser que la mode des déformations n'était pas générale dans la tribu, soit qu'elle commençât seulement à s'y répandre, ou qu'elle commençât à tomber en désuétude.

La pratique des déformations artificielles, quoique très-répandue dans les deux Amériques, où on l'a retrouvée sous des formes très-diverses, depuis le Labrador jusqu'à la Patagonie, n'était cependant pas universelle. Elle était presque générale dans les régions qui ont été explorées les premières par les archéologues ; mais depuis que les recherches se sont étendues à d'autres régions, on a découvert des sépultures où les crânes ne sont nullement déformés, et chacune de ces découvertes nous rapproche du jour où la craniométrie possédera enfin des matériaux suffisants pour déterminer avec précision les types des anciennes races américaines. Jusque là nous ne saurions avoir la prétention de procéder à un classement qui serait prématuré; et, nous devons nous borner à l'étude particulière des faits que nous avons l'occasion d'observer.

II.

Un heureux concours de circonstances m'a permis d'étudier deux petites séries provenant d'anciennes sépultures indiennes des environs de Bogota (Etats-Unis de Colombie).

Mon collègue et ami, M. le professeur Depaul, a bien voulu donner, l'année dernière, au musée du Laboratoire d'anthropologie cinq crânes d'adultes et un crâne d'enfant, que son gendre, M. Henri Belle, ex-secrétaire d'ambassade à Bogota, aujourd'hui secrétaire d'ambassade à Athènes, avait rapportés

en France il y a six ans ; ces crânes proviennent de fouilles pratiquées dans d'anciennes sépultures indiennes. Trois d'entre eux sont manifestement déformés, un quatrième l'est un peu, mais si peu qu'il faut l'examiner avec attention pour reconnaître qu'il n'est pas normal ; les deux derniers, enfin, sont exempts de toute déformation artificielle, et, quoique l'on ne puisse rien affirmer en présence d'une aussi courte série, il paraît fort probable que cette tribu était de celles où la pratique des déformations était loin d'être générale.

La seconde série a été soumise cette année à mon examen par M. Uricoechea, de Bogota, qui doit la présenter au Congrès des Américanistes, à Nancy. Quoiqu'elle comprenne seulement quatre crânes, elle offre un très grand intérêt, parce que ces crânes ont, tous les quatre, la conformation la plus normale. Il résulte des renseignements que M. Uricoechea a bien voulu me fournir, qu'ils ont été extraits de tombes datant d'environ trois siècles, postérieures par conséquent, à la conquête européenne. J'ignore si d'autres tombes du même cimetière indien renfermaient des crânes plus ou moins déformés. Je ne puis donc savoir si ces crânes proviennent d'une population qui avait entièrement renoncé à la pratique des déformations. Je puis toutefois le supposer, d'après les documents qui établissent que dès le XVIe siècle, les gouvernants européens prirent des mesures plus ou moins efficaces pour contraindre les indigènes à renoncer à cette pratique barbare. D'un autre côté, j'ignore jusqu'à quel point les sépultures d'où a été extraite la série de M. Henri Belle étaient voisines ou éloignées de celles que M. Uricoechea a étudiées. L'examen craniologique tend à faire admettre que ces deux séries proviennent d'époques différentes ou de populations différentes. La différence des époques permettrait d'expliquer pourquoi les déformations qui existent dans la première série, font entièrement défaut dans la seconde. Mais, en outre, certains caractères indépendants des déformations semblent établir quelque différence entre les deux

séries, comme si elles provenaient soit de deux populations distinctes, soit d'une population issue d'un croisement de races.

Je m'exposerais donc à composer un groupe hétérogène, si je réunissais ces deux séries en une seule, et il me paraît préférable de les étudier séparément, en commençant par celle des crânes non déformés.

III.

La série de M. Uricoechea comprend trois crânes d'adultes et un crâne d'enfant. En voici l'énumération :

N° 1. — Homme, 45 ans environ. Dents usées horizontalement. Il y a un grand os wormien dans la suture sagittale immédiatement au-dessus du lambda. La région du lambda est légèrement aplatie, mais cette dépression ne présente aucun des caractères de celles qui sont produites par des moyens artificiels.

N° 2. — Femme, 35 ans. Prognathisme alvéolaire considérable.

N° 3. — Homme, 40 ans. Une voussure médiane assez prononcée s'observe sur la suture sagittale, à trois centimètres en arrière du bugma ; mais elle n'est pas artificielle, elle s'est produite naturellement pendant le développement du crâne, sous l'influence de causes pathologiques. L'écaille temporale est très basse ; son bord supérieur est presque horizontal (caractère d'infériorité).

N° 4. — Enfant de 3 ans. Ce crâne, assez grand pour l'âge du sujet, est très brachycéphale ; il est d'ailleurs parfaitement régulier. La plus grande largeur correspond aux régions temporales.

Il résulte de cette énumération que les quatre crânes de la série sont exempts de toute déformation artificielle.

Le crâne du jeune enfant n'a pas été mesuré.

Les chiffres inscrits sur le petit tableau des mensurations

qui accompagne cette notice, montrent que l'indice céphalique des trois crânes d'adultes est peu élevé. L'indice céphalique du n° 1 (78-57), n'est que mésaticéphale ; celui du n° 3 (75-56), est sous-dolichocéphale, et très-rapproché du chiffre de 75, où commence la dolichocéphalie proprement dite ; enfin le n° 2, avec son indice de 73-07 est nettement dolichocéphale. D'après ces chiffres, les crânes de la série Uricoechea se rattachent à une race plus dolichocéphale que celles qui ont été étudiées jusqu'ici en Amérique (exception faite des Esquimaux, qui sont, avec les Australiens et les Néo-Calédoniens, les plus dolichocéphales de tous les hommes). On n'admet plus aujourd'hui l'opinion de Retzius qui rangeait les peuples des deux Amériques parmi les brachicéphales. Le type céphalique de ces peuples, si souvent dénaturé par des déformations, était difficile à déterminer ; et comme les déformations les plus répandues sont celles qui diminuent la longueur de la tête, Retzius a pu aisément s'y laisser tromper. Qu'il y ait en Amérique des races réellement, naturellement brachycéphales, cela est possible, probable même ; mais ce qui est certain, c'est que jusqu'ici, les crânes non déformés, provenant de la vaste région du Mexique, m'ont donné un indice céphalique moyen de 78.12 0/00 ; j'ai obtenu encore une moyenne de 79.16 sur 27 crânes non déformés de l'Amérique Septentrionale, et de 79.35 sur 23 crânes non déformés de l'Amérique méridionale. Ces trois moyennes sont *mésaticéphales*, mais les groupes qui les ont fournis sont entièrement artificiels ; chacun d'eux provient de beaucoup de populations très-différentes, sans doute de races assez diverses, et les chiffres qui précèdent n'excluent pas l'idée que quelques-unes de ces races soient dolichocéphales ou brachycéphales. La question, pour ce qui concerne les races dolichocéphales, me semble sinon résolue, du moins avancée vers sa solution, par l'étude de la petite série de M. Uricoechea. Si l'indice le plus fort (celui du n° 1), empiète sur la mésaticéphalie, le plus faible, (celui du n° 2), est tout-à-fait dolichocéphale ; et il y a lieu de

présumer, en attendant des faits plus nombreux, que cette population était au moins sous-dolichocéphale. J'ajoute que la sous-dolichocéphalie n'est qu'une subdivision du groupe désigné par Retzius sous le nom de dolichocéphalie, et que ceux qui ont nié (qui nient encore) l'existence de races dolichocéphales en Amérique, comprenaient, sous le nom de dolichocéphales, les crânes que nous appelons sous-dolichocéphales.

Certes, on n'ignorait pas que certains crânes américains peuvent atteindre la limite extrême de la dolichocéphalie ; mais ceux-là portent l'empreinte manifeste des moyens mécaniques qui les ont allongés d'une manière extravagante ; on pouvait donc se demander s'il existait en Amérique des races naturellement dolichocéphales. Les faits de M. Uricoechea permettent de croire que cette question devra être résolue par l'affirmative.

Les trois crânes de cette petite série présentent, sous le rapport de leur hauteur, une uniformité assez remarquable. Leur indice vertical (rapport du diamètre vertical au diamètre longitudinal), ne varie que d'environ une unité, et s'il est, comme cela est assez ordinaire, un peu plus petit chez la femme (73.72 0/00), il est à peu près identique chez les deux hommes (74.72 et 74.99).

Je signale un autre rapport qui est plus uniforme encore, c'est celui des deux parties de la courbe médiane inio-frontale. Cette courbe, mesurée de la racine du nez à la protubérance occipitale externe (ou inion), est divisée en deux parties inégales par le bregma, et la partie antérieure, nommée courbe frontale, mesure le développement du front. Or, ce développement est relativement le même dans nos trois crânes. Si l'on établit le rapport entre la courbe frontale et la courbe inio-frontale, total représenté par cent, on trouve que ce rapport sur les trois crânes est de 38.03, 38.33, et 38.23 ; il ne varie donc que d'un tiers d'unité, variation

tout-à-fait inappréciable à l'œil, et numériquement insignifiante.

Par le caractère de l'indice nasal (rapport de la largeur de la région nasale à sa longueur), ces trois crânes rentrent dans le type *mésorhinien*, qui est le type moyen des races américaines ; mais ils approchent cependant beaucoup de la limite où commence le type platyrhinien des races noires. Leur indice nasal varie entre 50.55 et 52.17 ; les moyennes des races américaines, étudiées dans leurs divers groupes, n'ont pas jusqu'ici dépassé 51. C'est sur le chiffre de 53 que commence la platyrhinie, et celui de 52.17, constaté sur notre n° 3, est assez peu inférieur à cette limite pour qu'il y ait lieu de s'attendre à trouver en Amérique quelques populations platyrhiniennes. On verra tout à l'heure que les crânes de la série de M. Belle confirment cette supposition.

Je ne crois pas devoir pousser plus loin l'analyse craniométrique, mais je demande la permission d'ajouter quelques détails descriptifs.

Deux caractères frappent l'œil, lorsque l'on examine la face ; c'est d'abord l'écartement des pommettes, et ensuite la grande obliquité des arcades alvéolo-dentaires.

Par suite de l'écartement considérable des pommettes et de leur grande hauteur, la crête sous-malaire de l'os maxillaire présente à un haut degré, sur ces trois crânes, la concavité connue sous le nom d'*échancrure sous-molaire*.

L'obliquité de la face, appelée encore le *prognathisme*, dépend de deux éléments très-distincts qui sont la direction de la partie supérieure de la face, comprise entre la base du front et le bord inférieur du nez, et la direction de la partie inférieure, comprise entre l'ouverture nasale et le bord des alvéoles des dents incisives. Il y a donc deux espèces de prognathisme : le supérieur ou *maxillaire*, et l'inférieur ou *alvéolaire* ; ces deux prognathismes peuvent exister ensemble ou séparément.

Sous le rapport du prognathisme maxillaire, que l'on cherche à mesurer au moyen de l'angle facial, nos trois crânes de Bogota n'ont rien de remarquable; leur angle facial varie entre 71° et 75°, chiffres que l'on constate fréquemment dans les races d'Europe.

Mais, au contraire, ces crânes présentent un prognathisme alvéolaire très-prononcé; ils ont cela de commun avec la plupart des races américaines, et c'est avec raison que Retzius a rangé celles-ci parmi les races prognathes. Je dois ajouter toutefois que les trois crânes de Bogota dépassent notablement le degré de prognathisme ordinaire des races d'Amérique; à l'exception des Patagons, dont le prognathisme égale ou même dépasse celui des nègres.

IV.

La série de M. Henri Belle comprend cinq crânes d'adultes et un crâne d'enfant. En voici l'énumération:

N° 1. — Homme, 40 ans environ, dents usées horizontalement. *Ce crâne est déformé artificiellement.*

N° 2. — Homme (?), 35 ans; *ce crâne ne présente aucune trace de déformation artificielle.* On y remarque, comme sur le n° 3 de la série précédente, une voussure médiane sur le tiers moyen de la suture sagittale; mais cette voussure, que l'on retrouve sur un grand nombre de crânes de toutes races, est due à une cause pathologique.

N° 3. — Homme, 30 ans. Lorsqu'on place ce crâne sur une table, il bascule en arrière (équilibre postérieur).

N° 4. — Homme, 50 ans. *Ce crâne est très-légèrement déformé.* La face et une partie de la base sont absentes.

N° 5. — Homme, 60 ans. *Ce crâne est déformé.* La face et une partie de la base sont absentes.

N° 6. — Enfant de trois ans. Ce crâne, peu résistant, et brisé sur un de ses côtés, présente une déformation posthume produite par le poids des terres. Le pariétal gauche, séparé du temporal et de l'occipital a été refoulé sous la cavité crânienne, et il a été impossible de le relever complètement. Il est facile toutefois de constater que ce crâne, lorsqu'il a été mis dans le sol, était *exempt de toute déformation*. Les divers points sur lesquels la compression aurait pu être appliquée présentent la conformation la plus normale ; en outre, on n'y aperçoit aucune altération dans le tissu osseux ;

Ainsi, sur les six crânes de la série, deux (n°s 2 et 6) ne présentent aucune déformation artificielle ; un troisième (n° 4) est très légèrement déformé, et passerait même pour normal s'il ne se trouvait en compagnie de trois autres crânes, dont la déformation est manifeste. Beaucoup de crânes naturels sont le siége d'une asymétrie plus prononcée que celle de ce crâne n° 4 ; mais la déformation dont il est atteint, étant, au degré près, semblable à celle des trois crânes déformés, doit être considérée comme artificielle.

Pourquoi ce crâne a-t-il été si faiblement modifié par les moyens mécaniques ? C'est, probablement, parce que la pratique des déformations artificielles était en décadence ; peut-être les parents de l'enfant, surveillés par l'autorité espagnole ne pouvaient-ils appliquer les engins de compression qu'en cachette et par intervalles ; ou, peut-être encore, reconnaissant les inconvénients de la pratique usitée autour d'eux, s'étaient-ils décidés à prendre un moyen terme, et à n'appliquer sur la tête que des liens peu serrés. On peut, enfin, se demander encore si cet enfant n'était pas de ceux sur lesquels la compression, provoquant des accidents inflammatoires, n'avait pu être maintenue assez longtemps pour produire ses effets ordinaires. Mais cette dernière hypothèse, bonne pour expliquer une exception plus ou moins rare, devient peu probable, si l'on songe que deux autres crânes de la même série sont exempts de déformation. En

tout cas, elle n'est pas applicable au crâne de l'enfant n° 6, car le sujet n'a que trois ans, et s'il n'avait été soustrait à la compression permanente que par des accidents de périostite ou d'osteite, il devrait rester, encore au bout de si peu de temps, des traces de ces lésions locales du tissu osseux.

Les trois crânes bien déformés (nos 1, 3 et 5) ont été soumis, quoiqu'à des degrés inégaux, à un même système de déformation, consistant en deux pressions opposées, exercées l'une sur le front, l'autre sur le derrière de la tête; mais la pression postérieure n'a pas été appliquée sur la ligne médiane, elle a été placée un peu à gauche sur le n° 3 (et aussi sur le n° 4), et un peu à droite sur les nos 1 et 5; il en est résulté une déformation *oblique ovalaire*, semblable à celle qui était usitée à Ançon (Pérou); l'un des deux diamètres obliques se trouve ainsi raccourci, tandis que l'autre est allongé. Quant au diamètre antéropostérieur, il est nécessairement un peu diminué. Sur les nos 3 et 5, le front, très aplati, prouve que la compression antérieure a été faite à l'aide d'une plaque rigide; mais cette plaque n'a pas été appliquée sur le n° 1, dont le front est bien arrondi.

Dans les trois cas, le cerveau, refoulé d'arrière en avant, a exercé, sur les deux côtés de l'écaille frontale, une poussée qui a produit deux *voussures* symétriques, immédiatement en avant de la suture coronale.

Il est naturel que ces trois crânes déformés soient brachycéphales puisque leur diamètre antéropostérieur a été raccourci. Les indices céphaliques dépassent notablement le chiffre de 80 où commence la brachycéphalie; si l'un (n° 1), n'est que de 82,85 pour cent, les deux autres s'élèvent à 89,77 (n° 5) et à 92,85 pour cent (n° 3). Le fait de la déformation artificielle ôte à ces chiffres toute signification; mais le n° 4, quoique à peine déformé, est nettement brachycéphale (84, 88 pour cent); et enfin le n° 2, qui n'est pas déformé du

tout, a encore un indice céphalique de 80,11, qui le range parmi les brachycéphales. Si l'on compare ces deux indices, dont l'un est tout à fait normal, avec ceux des crânes de la première série, on est disposé à penser qu'il y a, entre les deux séries, une différence de race.

La comparaison des indices verticaux conduit à la même idée; ces indices sont plus grands dans la seconde série que dans la première, soit qu'on les considère un à un, ou que l'on prenne la moyenne.

On a vu plus haut que le rapport de la courbe frontale à la courbe inio-frontale, présente, dans la première série, une remarquabte uniformité. Il n'y varie que de 38.03 0/00 à 38.33 0/0. Dans la seconde série, il est encore très-uniforme, puisqu'il ne varie que de 40.19 à 40.75 0/00. Cette uniformité des deux séries respectives fait ressortir toute la différence qui existe entre elles, et qui paraît indépendante de la pratique des déformations, puisque sous ce rapport les crânes non déformés de la seconde série, ne diffèrent pas des autres.

Le caractère de l'indice nasal n'a malheureusement pas pu être constaté sur les crânes n° 4 et 5, qui sont privés de face. — On remarque que ce caractère est de ceux sur lesquels les difformités crâniennes n'exercent pas d'influence directe ; si donc, l'indice nasal des deux crânes déformés (n° 1 et n° 3) est plus grand que celui du crâne normal (n° 2), cela ne peut être attribué qu'à des variations individuelles spontanées.

Or, ces trois crânes ont un indice plus grand que 53 0/00 ; ils sont donc *platyrhiniens,* tandis que les 3 crânes de la série de M. Uricoechea sont *mésorhiniens ;* cela constitue une nouvelle présomption en faveur de l'idée d'une différence de race.

V.

Les résultats craniométriques qui précèdent permettent

d'admettre que les individus des environs de Bogota n'appartenaient pas à une seule et même race ; qu'il y avait dans cette région une race dolichocéphale mésorhinienne, et une race brachycéphale platyrhinienne. Ces deux races étaient-elles distinctes, ou mélangées ? Les deux séries étant très-courtes, il n'est pas impossible que leur capacité respective soit l'effet du hasard ; mais cette répartition se comprendrait mieux si les deux séries provenaient de deux tribus différentes.

Au surplus, les caractères distinctifs que nous venons d'indiquer n'effacent pas la grande analogie qui existe entre les deux races de Bogota. Il y a, entre tous ces crânes, en dépit des déformations artificielles qui en ont défiguré quelques-uns, de nombreux caractères de ressemblance, que nous devons maintenant signaler. La largeur de la face, l'écartement et la hauteur des pommettes, l'échancrure sous-molaire et surtout le prognathisme alvéolaire, ne sont pas moins accusés dans la seconde série que dans la première.

Tous ces crânes, à l'exception du n° 5 de la 2e série, ont la glabelle très-petite. La saillie plus forte de la glabelle de ce numéro 5, est due en grande partie à l'aplatissement mécanique de l'écaille frontale. Tous, à l'exception du n° 2 de la 2e série, ont la suture coronale très-simple, presque linéaire, ainsi que la partie antérieure de la suture sagittale. C'est un caractère d'infériorité. Les sutures postérieures sont relativement moins simples, mais sont moins compliquées cependant qu'elles ne le sont en général dans les races d'Europe.

Je mentionne encore, comme un caractère commun aux deux races, la grande largeur des trous sous-orbitaires.

Voici enfin, un caractère très-insolite, qui se retrouve sur le n° 1 de la première série et sur les nos 1 et 3 de la seconde. Quoique les trois sujets aient plus de 30 ans, d'après l'ensemble des caractères fournis par l'état des sutures de la voute et par le degré d'usure des dents, la suture basilaire,

comprise entre le sphénoide et l'occipital, est encore ouverte, ou du moins elle était si peu solidement soudée, au moment de la mort, qu'elle s'est écartée depuis. Cette suture est ordinairement celle qui se referme la première; elle se soude presque toujours de 18 à 20 ans; il est très-rare qu'elle soit encore ouverte à 25 ans, et il est presque sans exemple qu'elle se maintienne plus tard. Or, sur les dix crânes de nos deux séries, il y a deux crânes d'enfants qui ne comptent pas; deux autres (nos 5 et 6 de la 2e série), ont la base brisée, et l'état de la suture basilaire ne peut être connu. Il reste donc seulement six crânes d'adultes, sur lesquels on peut étudier cette suture, et il se trouve qu'elle est encore ouverte sur 3 d'entre eux. J'attendrai des faits plus nombreux avant de poser une conclusion; toutefois, dès aujourd'hui, je ne puis me défendre de supposer que la soudure de la suture basilaire était plus tardive, dans les races de Bogota, que dans les autres races étudiées jusqu'ici.

Sans attacher à cette remarque une importance exagérée, je répète que les deux races, juxtaposées ou mélangées dans les environs de Bogota, présentent, à côté de quelques caractères distinctifs, *un grand nombre de traits de ressemblance qui établissent entre elles une étroite affinité.*

Pour faciliter les comparaisons, j'ai inscrit sur le petit tableau qui suit, les résultats crâniométriques mentionnés dans le texte. L'étude métrique de ces crânes a été faite d'une manière complète; mais il eût été superflu, pour le but que je me propose, d'en publier ici le tableau entier. Je n'en donne donc qu'un court extrait.

NUMÉROS DES SÉRIES	SÉRIE URICOECHEA Non déformés 1	2	3	SÉRIE HENRI BELLE Déformé 1	Non Déformé 2	Déformé 2	A peine déformé 4	Déformé 5
SEXE ET AGE	H. 45 ans	F. 35 ans	H. 40 ans	H. 40 ans	H. 35 ans	H. 30 ans	H. 50 ans	H. 60 ans
A Capacité du crâne en centimètres cubes...	1495 cc	1465	1295	1467	1509	1437	1395	1470
B Diam. antéro-postérieur	182mm	182	176	175	176	168	172	176
C id. transversal.....	143	133	133	145	141	156	146	158
D id. frontal minimum	96	96	92	100	92	90	94	94
E id. vertical.....	136	134	132	136	134	138	130	134
F Courbe inio-front. tot..	326	313	306	319	311	315	306	301
G id. sa partie frontale	124	120	117	130	125	127	124	122
H id. transv. bi-auric.	307	292	289	315	297	310	313	315
I id. horizontale.....	513	504	497	509	504	510	500	517
J Hauteur de la face.....	89	92	91	93	93	92	?	?
K Diam. bi-zygomatique..	135	134	138(?)	146	136	130	?	?
L Long. de la région nasale	45.5	48	46	45	49	47	?	?
M Larg. maxima des nar..	23	25	24	25	26	25		
N Angle facial ordinaire..	75°	73°	71°	76°	76°	70°	?	?
RAPPORT								
Indice céphalique 100 C : B	78.75 0/00	73.77 0/00	75.56 0/00	82.85 0/00	80.11 0/00	92.85 0/00	84.88 0/00	89.77 0/00
Indice vertical 100 E : B	74.72	73.62	74.99	77.71	76.13	81.65	75.58	73.16
Indice nasal 100 M : L	50.55	52.08	52.17	55.55	53.06	53.18	?	?
Rap. de la courbe front. à la courbe inio-front. 100 G : F	38.03	38.33	38.23	40.75	40.19	40.31	40.52	40.53

M. MADIER DE MONTJAU donne lecture d'une note adressée, au Comité d'organisation, par M. **Madiou**, secrétaire d'Etat de la justice, de l'instruction publique et des cultes, de la République d'Haïti.

Les premiers Haïtiens ou aborigènes, que Christophe Colomb appela « indiens », possédaient à peine les rudiments de la vie sociale. Ils se reliaient cependant par Cuba, les Lucayes et les Florides, au grand empire du Mexique, qui, aussi bien que le Pérou, avait atteint à une certaine civilisation. Ils n'étaient point « caraïbes » ils appartenaient à la race actuelle du Mexique, et pourtant nous n'avons rien chez nous qui constate cette communauté d'origine : ni hiéroglyphes, ni tombeaux, ni pyramides. De leur race, il n'existe plus dans dans notre île, que quelques rares groupes aujourd'hui mêlés de sang blanc et noir, particulièrement au quartier de Neyba.

Dans le lit désséché des rivières et des torrents, peut-être trouverait-on encore quelques petits *zémés* ou idoles, des statuettes de pierre, des lézards, des caïmans, des mabouyas également de pierre, des *ciguayos* ou figures d'êtres malfaisants dont nous avons fait *alciguaves ;* des ciseaux de travail allongés et tranchants, que nous appelons communément : pierres à tonnerre.

Dans la grotte du Dondon, l'on trouve les traces des aborigènes, bien caractérisées.

Du reste, les Européens connaissent tout ce que l'on a pu recueillir de nos origines, par le journal de Christophe Colomb, par Las Casas, Oviédo, Valverde, et par Charlevoix, qui a résumé ces écrivains. Ils ont, dans leurs musées, des embarcations aborigènes ou *canoas*, que les femmes surtout conduisaient, des hamacs, des zagaies, des canaris. Ils n'auront plus guère à moissonner que dans le champ des antiquités mexicaines, guatémaliennes ou péruviennes.

Les premiers Africains transplantés en Haïti, ont donné la main de douleur et d'adieu aux derniers aborigènes ou *Indios*

des Espagnols. Il ne leur est resté de la race autochthone que le souvenir des Indios au teint cuivré, à la longue et épaisse chevelure, qui, fuyant les rigueurs des mines et des plantations, se réfugiaient au sommet des montagnes, à la source des rivières, où ils ont bientôt péri, traqués par la maréchaussée coloniale.

Avant l'arrivée de Christophe Colomb, il existait parmi les prêtres Haïtiens ou *Butios*, une tradition qui enseignait que des hommes à peau blanche et à longue barbe, portant des vêtements de métal, viendraient un jour dans l'île, pour en subjuguer les habitants. Cette tradition tout haïtienne avait sans doute son origine dans le naufrage d'un ou de plusieurs navires européens sur nos côtes, par suite d'ouragans se succédant de l'Est à l'Ouest.

M. **Madier de Montjau** fait remarquer que cette tradition, de l'homme blanc prédestiné à la conquête des indigènes, n'est pas uniquement haïtienne. On la retrouve sur toute la côte orientale de l'Amérique : elle a ensuite voyagé de l'Est à l'Ouest, car elle apparaît sur la côte occidentale. L'orateur fait remarquer que l'Amérique ancienne, avant la conquête et les exterminations pratiquées par les Espagnols, avait une population très-dense.

Les nouvelles du jour, les traditions, se transmettaient facilement de tribu en tribu. Une légende se transporte aussi aisément que des objets de commerce ; or, suivant le docteur Behrnauer de Dresde, dans le récent volume des *Archives de la Société américaine de France,* les marchands aztèques poussaient fort loin leurs voyages aventureux. « On les trouve, dit-il, au Nord-Ouest jusqu'aux rivages de la Californie, et à l'Est depuis l'embouchure du fleuve de San-Juan, qui se jette dans la mer de Nicaragua ; au Sud, jusqu'à l'embouchure du Rio-del-Norte au Texas. » Ils avaient des cartes, qui

indiquaient d'une manière très-exacte les routes qu'ils suivaient avec leurs caravanes, et quelques-unes de ces cartes se sont conservées jusqu'à nos jours. Il n'est pas étonnant qu'on retrouve chez les Peaux-Rouges du Nord un reflet de la tradition sur l'homme blanc, qui préoccupait si vivement les Haïtiens et les Aztèques. Dans les fêtes de certaines tribus, apparaît toujours, au milieu de leurs danses, un masque qui représente l'homme blanc et qui, jouant le rôle de croque-mitaine ou de trouble-fête, met tout le monde en fuite.

Si les savants n'avaient pas été troublés par une idée préconçue, ils auraient compris que toutes ces traditions de la côte orientale, qui ont ensuite voyagé de l'Est à l'Ouest, devaient avoir pour base quelque fait réel. Il n'est pas admissible que des nations entières aient été douées d'une *double vue*, qui leur aurait fait pressentir le sort qui les attendaient à l'arrivée des hommes blancs. Ce fait réel c'est l'arrivée sur la côte orientale de quelque navire désemparé, de quelque épave, de quelque cadavre jeté par les courants maritimes sur les plages de l'Amérique. Certainement, les indigènes ont dû, à plusieurs reprises, recueillir soit des corps de marins européens, soit même des naufragés à demi-morts. Il est fort possible qu'ils aient achevé et mangé les survivants. Mais, morts ou vivants, ces grands corps blancs, ces visages barbus, ces muscles pectoraux et brachiaux si développés, ont dû faire une vive impression sur les indigènes. Il est impossible aussi qu'ils n'aient pas fait cette réflexion, que si de tels hôtes arrivaient un jour chez eux, non pas naufragés, mourants de faim, à demi-noyés, mais nombreux, montés sur leurs maisons flottantes, couverts de leurs vêtements métalliques, rien ne pourrait les empêcher de subjuguer et de détruire la population indienne. Pour l'orateur, la légende

mexicaine de Quetzacohualt a également pour fondement un fait de naufrage. Il croit à des débarquements isolés et fortuits d'hommes blancs sur la côte occidentale. Il s'étonne que sur la côte occidentale n'existe pas, comme *pendant* à la tradition de l'homme blanc, la tradition de l'homme jaune. Il en conclut que l'arrivée, même fortuite, d'Asiatiques en Amérique, est moins probable que ne l'est l'arrivée d'Européens.

M. **Léon de Rosny** appelle l'attention du Congrès sur un manuscrit iroquois, déposé par lui dans une des vitrines du Musée. Ce manuscrit se compose de caractères alignés comme dans une page de notre écriture : les uns sont des signes bizarres, les autres sont des lettres, plus ou moins reconnaissables, de notre alphabet. L'A, par exemple, y revient fréquemment ainsi que plusieurs de nos chiffres arabes. Ce manuscrit est le seul et unique qui se soit encore rencontré chez les Iroquois; mais, dans l'histoire des Peaux-Rouges, il ne constitue pas un fait isolé. Chacun de ces caractères représente non une lettre, mais une syllabe. Or, c'est par le même procédé que certaines tribus indiennes se sont créé un alphabet syllabique. Ces races primitives ne pouvaient pas ne point considérer la syllabe comme un élément : quand les Indiens eurent connaissance de l'alphabet anglais, ils durent attacher à chacun de ses caractères un sens spécial, et employer ses vingt-cinq lettres à exprimer vingt-cinq syllabes. Pour compléter leur système. ils durent, après avoir épuisé ces vingt-cinq lettres, les employer de nouveau soit en les renversant, soit en les retournant, ou en les déformant d'une manière quelconque ; ils durent enfin recourir à des signes plus ou moins étrangers. C'est par un procédé à peu près sem-

blable qu'est né l'alphabet syllabique des Cherokees, qui cependant, ont pu avec ces caractères, traduire les Evangiles, publier des livres et même des journaux. Quant au manuscrit iroquois présenté par M. de Rosny, il en affirme et il en garantit l'authenticité.

La parole est à M. le professeur **Joly** :

LES MOUND-BUILDERS, LEURS ŒUVRES ET LEURS CARACTÈRES ETHNIQUES.

Aux âges préhistoriques du Nouveau-Monde appartiennent une série de monuments étranges, aux formes variées, aux dimensions gigantesques : œuvres d'un peuple, d'origine mystérieuse, de race inconnue, que les savants anglo-américains désignent ordinairement sous le nom de *Mound-Builders* (constructeurs de tertres). Les Mounds sont d'immenses ouvrages en terre, souvent mêlés de pierres ; des espèces de monticules artificiels, formant, les uns, des travaux de défense militaire ; les autres *(temple mounds)* portant des temples à leur sommet ; ou bien ce sont des *tumuli* destinés à la sépulture des morts *(sepulcral mounds)* et consacrés à des rites religieux *(sacrificial mounds)*.

Ces ouvrages de l'art humain, que l'on serait tenté de prendre, à première vue, pour des collines naturelles, sont répandus, presque à profusion, dans le Wisconsin, l'Illinois, et surtout dans les riches vallées des Sciots, de l'Ohio et du Mississipi.

Quelques-uns de ces monticules ne mesurent pas moins de 550,000 mètres cubes ; de telle sorte que, tout calcul fait, quatre d'entre eux surpasseraient en volume, le volume total de la plus grande pyramide d'Egypte, laquelle cube, dit-on, 2,000,000 de mètres.

Tantôt isolés, tantôt réunis par groupes ; assez souvent arrondis ou circulaires, quelquefois elliptiques, — parfois ils reproduisent, dans leurs contours, la forme de certains ani-

maux (ex. l'*Alligator Mound,* dans la vallée du Mississipi ; le *great Serpent's Mound,* dans le Comté d'Adam, Ohio). D'autres tertres représentent la forme humaine, et même celle de plusieurs objets inanimés, parmi lesquels figurent des pipes de dimension gigantesque.

Nous nous occuperons surtout ici des *tumuli* consacrés aux sacrifices, et des objets qu'on y rencontre. Ces tumuli se distinguent de tous les autres par des caractères spéciaux, lesquels ne permettent pas de révoquer en doute leur destination primitive.

Ces caractères, les voici : D'abord, les tertres dont il s'agit se trouvent presque exclusivement dans les enceintes sacrées : ils sont formés de couches alternatives de gravier, de sable, de lames de mica, et ils recouvrent le plus souvent un autel de pierre ou d'argile cuite, sur lequel ont été disposées des offrandes de nature diverse, portant presque toutes l'empreinte de l'action d'un feu plus ou moins prolongé. Construit à la surface naturelle du sol, l'autel consiste en un bassin de fine argile, offrant des dimensions qui varient entre 20 et 60 pieds de long sur 12 et 15 de largeur.

Quant aux offrandes destinées aux Dieux, elles étaient nombreuses et des plus variées. Des couteaux d'obsidienne ; des plaques minces de mica, élégamment découpées ; d'autres plus épaisses, rondes ou ovales, et percées d'un trou de suspension ; des colliers fabriqués avec des perles, des coquilles ou des dents perforées, et même avec des grains d'argent ; des pendants d'oreille en amulettes, en hématite parfaitement polies ; des gorgerins et autres signes de distinction, de formes et de matières diverses et d'un très-beau travail ; des pointes de flèches ou de lance, en quartz, en obsidienne, en silex et même en grenat manganésifère ; des pierres (et surtout des pipes) sculptées, et quelquefois ornées de perles fines ; le tout mêlé à une grande quantité de cendres, de charbon, de coquilles calcinées, d'os humains brisés et à demi consumés, et même des restes de vêtements com-

plétement carbonisés, dans lesquels on distingue encore la trace du tissu qui les formait ; des poteries non vernissées, faites sans l'aide de tour, et cependant de formes très-régulières, souvent même très-élégantes ; tels sont, d'ordinaire, les objets qui remplissent les bassins ayant servi d'autels aux anciens habitants des grandes vallées de l'Ohio et du Mississipi.

Quelquefois les lames de mica, si fréquentes dans les tombeaux et les bassins sacrés, étaient de forme arrondie, se recouvraient mutuellement à la manière des écailles d'un poisson, et affectaient, dans leur ensemble, la forme d'un énorme croissant. Delà, on a conclu un peu témérairement, comme on l'a fait pour les croissants en terre des Palafittes, que les *Mound-Builders* rendaient un culte à la Lune.

Quant aux pipes sculptées, que l'on retrouve par centaines sur les autels destinés aux sacrifices, les unes sont en *stéatite* rouge, les autres en terre cuite. Elles représentent, pour la plupart, des figures d'animaux ; souvent aussi celle de l'homme, ou sa caricature. Le travail en est des plus délicats, et l'imitation souvent si parfaite, que l'on reconnaît, au premier coup d'œil, les animaux mis en scène et même leurs habitudes et leurs mœurs.

Parmi eux, nous signalerons l'*aigle*, le *faucon*, le *corbeau*, le *canard*, l'*oie*, l'*ours*, le *raton*, le *castor*, le *serpent à sonnettes*, etc., animaux très-communs dans la région qu'habitaient les *Mounds-Builders ;* mais la représentation d'oiseaux tels que les perroquets ou les toucans, par exemple : genres propres aux contrées tropicales de l'Amérique du Sud, nous prouve que les constructeurs des tumuli dont nous nous occupons, avaient des relations commerciales plus ou moins étendues avec les régions méridionales du Nouveau-Monde, comme ils en avaient avec les contrées septentrionales, notamment avec les Indiens du Lac-Supérieur, d'où ils tiraient le cuivre destiné à servir, sans qu'il fût mélangé à l'étain, à fabriquer leurs armes et leurs autels habituels.

En ma qualité de zoologiste, qu'il me soit permis de signaler, en passant une faute grave qui a été commise par l'artiste des mains duquel est sortie la pipe figurant un *toucan*, dont je parlais tout à l'heure. Les pieds de l'animal ont deux doigts en avant et deux en arrière ; car il appartient à l'ordre des grimpeurs. L'artiste antéhistorique a donc eu tort de lui donner trois doigts antérieurs.

A quel usage servaient les pipes dont il est ici question ? Evidemment à des rites religieux, puisqu'on les retrouve en grand nombre sur les autels : probablement aussi à des cérémonies relatives aux traités de paix, aux déclarations de guerre, et même à des pratiques divinatoires. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Indiens de nos jours s'imaginent encore que le *Grand Manitou* se délecte à respirer la fumée du tabac ; qu'il fume lui-même, et qu'il a enseigné aux hommes les vertus merveilleuses de l'*Oppavoc* (nom indien du tabac). C'est encore lui qui leur a enseigné la place de la *pipe-stone-quarry*, d'où il leur commande d'extraire la pierre rouge destinée à la fabrication de leurs calumets, et en présence de laquelle les tribus les plus hostiles l'une à l'autre doivent se traiter en sœurs. La pierre à pipes leur appartient à tous, car elle n'est rien autre chose que la chair pétrifiée de leurs ancêtres antédiluviens. Quoi qu'il en soit, de ces traditions encore aujourd'hui subsistantes, tout semble prouver que le tabac figurait, chez les *Mound-builders*, parmi les offrandes destinées aux dieux : la pipe était la cassolette où l'on brûlait la feuille séchée et réduite en poudre, et la fumée était l'encens.

Notez que les pipes des *Mound-Builders* n'avaient point de tuyaux, et que, pour en tirer la fumée, on appliquait immédiatement à la bouche le trou pratiqué à leur base. Cependant ce peuple savait perforer la pierre et en faire de longs tubes, dont l'usage est demeuré problématique, mais qui ne servaient certainement pas de tuyaux de pipe.

Etaient-ce, comme on l'a dit, des instruments de musique ? ou bien des tubes destinés, comme le *chamaw* employé par la

médecine du temps de Vanégas (historien de la Californie), à contenir le tabac sauvage *(cimarron)*, dont la fumée insufflée sur un organe malade, en opérait la cautérisation, plus ou moins nécessaire et plus ou moins efficace ? Je laisse à d'autres, mieux renseignés que moi, la solution de ces questions, qui ne sont pas dépourvues d'intérêt.

Nous n'avons rien dit encore des *pipes-portraits* ou supposées telles, non sans quelque apparence de raison. Car on conçoit que la fidélité scrupuleuse avec laquelle les sculpteurs de ces époques lointaines reproduisaient les formes animales qu'ils avaient sous les yeux, est un sûr garant de l'exactitude qu'ils ont apportée dans la représentation des traits de leurs contemporains: en sorte que, par un singulier hasard, ces pipes nous donnent tout à la fois une idée de la faune connue des *Mound-Builders ;* un portrait probablement fidèle de leurs caractères ethniques; enfin, de nombreux spécimens d'un art pratiqué depuis, sur une moindre échelle et avec moins de talent et d'originalité.

Caractères ethniques du Mound-Builders.

Malgré un assez grand nombre de portraits représentés sur leurs pipes, il n'est pas facile, ou plutôt il est impossible, jusqu'à présent, de dire à quelle race appartenaient les *Mound-Builders*. Les opinions émises à ce sujet sont d'un vague désolant, ou tout-à-fait contradictoires. Cette race est-elle entièrement éteinte? a-t-elle ses représentants, ses témoins dans la race rouge actuelle ? Nous l'ignorons complètement.

Fort heureusement pour la science, la vallée de Seiovto nous a conservé presque intact, et par une sorte de miracle, un crâne à formes très-caractérisées, que les ethnologues regardent, avec plus ou moins de raison, comme le type crânien de ce peuple, étrange à tant d'égards.

En voici les particularités essentielles, telles que nous les trouvons consignées dans le savant ouvrage de Squier et

Davis, intitulé : *Ancient monuments of the Mississipi Valley :*

Hauteur verticale considérable ; faible diamètre antéro-postérieur ; diamètre interpariétal prédominant ; aplatissement marqué de la région occipitale ; front large et arqué ; pommettes saillantes ; face élargie, nez proéminent, mâchoires massives et très-développées. Nous avons donc sous les yeux un crâne brachycéphale ; mais pouvons-nous le considérer, comme le type parfait de la conformation crânienne commune à toutes les tribus, anciennes ou modernes, qui ont occupé ou qui occupent encore le sol américain, à partir du cap Horn jusqu'au Canada? Telle n'est pas l'opinion de Wilson : telle n'est pas non plus la nôtre. D'ailleurs, deux ou trois crânes tout au plus, trouvés dans les *Mounds* de la *Grande-Vallée*, nous autorisent-ils à tirer, dès aujourd'hui, des conclusions vraiment scientifiques ? Nous ne le pensons pas. Dans ces questions si délicates, gardons-nous de croire que nous avons les documents suffisants pour les trancher ; et quand il s'agit de crâniologie ethnique, ayons sans cesse, présentes à l'esprit, ces paroles, pleines de bon sens, que Shakespeare met dans la bouche des fossoyeurs de la belle tragédie d'Hamlet.

« *Les ossements ont-ils coûté si peu à former, qu'ils doivent maintenant servir à nos jeux ?* »

M. Lucien Adam donne lecture d'une note sur les indigènes de la Guyane française, qui lui a été adressée par M. **Dupont,** chirurgien de la marine, à Cayenne :

La Guyane française, encore imparfaitement explorée, dont le littoral seul est aujourd'hui connu, abrite, dans ses forêts séculaires, de nombreuses tribus dont on ne connaît point les origines, et à peine même les noms, souvent altérés dans les relations écrites des rares voyageurs qui les ont visitées. Jusqu'à ce jour, les explorations ont été à peu près exclusi-

vement hydrographiques ou industrielles. L'étude de la race autochthone n'a jamais été entreprise ; les documents que nous possédons, se bornent presque exclusivement à la sèche nomenclature des noms de quelques tribus, dont les établissements ne sont connus que par des indications trop souvent incertaines.

Le territoire des Guyanes, c'est-à-dire ce vaste triangle formé par l'Orénoque d'un côté, le fleuve des Amazones de l'autre, et limité au Nord par la mer, bien que le premier soulevé dans la formation du continent américain, a été le dernier peuplé et paraît l'avoir été par des immigrations.

Retrouvera-t-on, dans la tradition orale, les traces de ce passé ? Les peuplades guyanaises habitent encore, sans l'avoir sensiblement modifiée, la hutte construite par leurs ancêtres. L'industrie, à peu près nulle, est limitée aux besoins du moment et ne s'est point perfectionnée, malgré le contact avec des races supérieures. L'écriture est inconnue ; et la langue la plus répandue, qui est très-pauvre, paraît avoir été phonétiquement altérée depuis l'époque où ont été recueillis les premiers documents en notre possession.

Les différentes tribus de la Guyane se sont mélangées entre elles ; quelques-unes ont complètement disparu, ou n'ont plus que de rares représentants et ont presque oublié leur langue propre pour prendre celle de leurs plus proches voisins ; d'autres ont été absorbées par des tribus plus puissantes. Enfin, les quelques vocabulaires que nous possédons indiquent que des tribus voisines ont des langues complètement différentes.

Une grande tribu formant une véritable nation, celle des Galibis, s'étendait de l'Oyapoc jusqu'à l'Essequibo, et avait au-delà de ces fleuves de nombreux représentants ; elle communiquait d'une part avec les aborigènes des Antilles, et d'autre part avec les tribus du Bas-Amazone. La langue des Galibis était comprise jusque sur les bords de l'Orénoque et dans l'île de la Trinidad, et ce peuple entretenait des re-

lations avec les Caraïbes dont il entendait parfaitement la langue.

La race qui peuplait les Antilles lors de l'apparition de Christophe Colomb a totalement disparu ; mais les Indiens du Continent n'étant pas resserés dans des îles, ont pu fuir devant l'invasion et se soustraire à la conquête. Ils se sont réfugiés dans des solitudes où les Européens n'ont point encore pénétré, mais eux aussi sont fatalement destinés à disparaître, quoique moins rapidement peut-être qu'en d'autres régions du continent américain.

M. Lucien Adam, dépose un mémoire de M. **J. Ballet,** chef du service de l'enregistrement à la Guadeloupe, sur les *Caraïbes.*

LES CARAÏBES

La race humaine qui occupait les petites Antilles au moment de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, a aujourd'hui presque entièrement disparu. Les hommes venus d'Europe, si fiers de leur civilisation avancée, de leur religion qui prêchait l'égalité, la mansuétude, le pardon des injures, après lui avoir inoculé tous les vices et avoir enlevé la pudeur à ses femmes, l'ont massacrée pour asseoir leur domination sur les débris de ses carbets livrés aux flammes.

Les Caraïbes avaient enlevé ces îles aux aborigènes qui y vivaient heureux, massacré les hommes, conservé les femmes pour en faire leurs épouses ou leurs esclaves. Les Européens. leur infligeant la peine du talion, les ont massacrés, ont assouvi sur leurs femmes et leurs filles leurs brutales passions, puis ont finalement chassé leurs débris des terres que la conquête violente leur avait données.

« Il est à propos, dit le père Du Tertre, de faire voir que « les sauvages de ces Isles sont les plus contens, les plus « heureux, les moins vicieux, les plus sociables, les moins

« contrefaits et les moins tourmentez de maladies de toutes les « nations du monde. Les chassieux, les chauves, les boiteux « et les bossus, y sont très rares. Ils sont si dispos et si sains « qu'on voit communément parmy eux des veillards de cent « ou six vingt ans, qui ne sçavent ce que c'est de se rendre « ny de courber les épaules sous le faix des vieilles années, « et qui ont fort peu de cheveux blancs et à peine le front « marqué d'une ride. »

Nous allons faire connaître les mœurs, les usages de ce peuple disparu et les causes qui ont amené son extermination.

Les Caraïbes étaient guerriers, pêcheurs, pirates. Toute leur éducation devait donc tendre à constituer une race forte, vaillante, agile. Cette éducation avait donné un homme petit de taille, mais aux membres admirablement proportionnés. Ses muscles saillaient et ses mouvements avaient une force pleine de grâce. Sa physionomie était mélancolique, son front large et plat ; son œil petit, mais brillant, lançait des éclairs dans la colère. La peau d'un jaune-roux relevait l'éclat de ses dents blanches et bien rangées. Ses cheveux noirs et plats luisaient. Il était imberbe, non par grâce de nature, mais parce qu'il s'arrachait les poils de la barbe et ceux inutiles du corps, aussitôt qu'ils poussaient. Il perçait ses oreilles et les ornait d'anneaux faits avec des arêtes de poissons travaillées. L'extrémité de la cloison des narines et la lèvre inférieure étaient aussi percées, et dans ces ouvertures il introduisait une arête de poisson ou une plume de perroquet ou un morceau d'écaille de tortue, ou des dents enlevées à un ennemi tué dans un combat. Il se défigurait les joues en les déchirant par des incisions et des balafres hideuses teintes en noir, et entourait ses yeux de cercles noirs. Il se bariolait aussi le corps de raies noires. Ces dernières mutilations avaient pour but de rendre le visage plus effrayant et d'inspirer à l'ennemi une plus grande terreur. Il portait des bracelets faits en toile de coton au gras du bras, proche de l'épaule, et aux jambes ; au cou, il portait des colliers en os,

en grains de couleur, en coquillage ou en pierre. Un tablier de coton lui servait de ceinture, et un manteau de même étoffe était jeté sur ses épaules. Les jours de fêtes et de cérémonies il fixait dans sa chevelure des plumes de différentes couleurs.

Les femmes, plus petites que les hommes, étaient grasses, avaient les formes rondes, une taille svelte, une démarche libre, dégagée et gracieuse. Leur visage était rond, la bouche petite, les dents fort blanches. Leur air était plus gai et plus enjoué que celui des hommes. Elles étaient réservées et modestes. Un *camisa* de coton de huit à dix pouces de long sur quatre à cinq pouces de haut, non compris une frange de grains de différentes couleurs qui le bordait, couvrait leur nudité, et était attaché aux reins par deux cordons en coton. Le cou était orné de plusieurs colliers de grains de différentes couleurs, de pierres vertes, d'ambre, de cristal et qui tombaient jusque sur le sein. Les poignets et le dessus des coudes étaient ornés de bracelets de même genre ayant cinq à six rangs. Elles portaient au-dessus de la cheville du pied une espèce de brodequin en coton de quatre à cinq pouces de hauteur. Dès que les jeunes filles atteignaient l'âge de douze ans ou environ, on remplaçait la ceinture qu'elles portaient jusqu'alors, par la camisa, et leur mère ou des parents travaillaient, sur les jambes mêmes, les brodequins qu'elles ne devaient plus quitter, à moins qu'ils fussent entièrement usés ou déchirés par accident. L'épaisseur de ces brodequins les faisait tenir debout et ils étaient si serrés qu'ils ne pouvaient ni monter ni descendre. Leurs extrémités avaient un rebord d'environ un demi-pouce de largeur par le bas et du double par le haut, assez fort pour se tenir droit par lui-même. Cet ornement, très disgracieux, donnait au mollet une ampleur et une dureté qu'il n'aurait pas eu naturellement. Leur coiffure était semblable à celle des hommes, mais lorsqu'elles relevaient leurs cheveux, elles mettaient des peignes et les arrangeaient en huppe.

Hommes et femmes avaient le reste du corps entièrement

nu, et comme leurs mœurs étaient simples, ils ne s'apercevaient pas de leur nudité. Des Européens se récriaient sur la nudité des femmes caraïbes : « Ne nous regardez, dit l'une d'elles, qu'entre les yeux et vous ne verrez point notre nudité. »

Cette race était gaie, enjouée, saisissait, avec promptitude, le côté plaisant des choses. Son naturel était benin, doux, affable, compatissant, mais le caractère était inquiet, entreprenant, ardent.

Si les belles qualités des Caraïbes se montraient, dans toute leur touchante grandeur, dans leurs relations avec leurs compatriotes et même avec certains peuples de l'Europe, ils vouaient, en général, une haine terrible au reste de l'humanité qu'ils considéraient comme leur proie naturelle, et, en particulier une haine implacable aux Indiens Arrouagues avec lesquels ils entretenaient perpétuellement des hostilités irréconciliables dont on n'a jamais pu connaître les causes.

Les Caraïbes étaient anthropophages et dévoraient les corps de leurs ennemis tombés entre leurs mains.

« Cette coutume, dit Bryan Edwards, si répugnante pour » notre sensibilité et qu'on a trouvée établie dans les îles » de l'Océanie, avait été contestée par les philosophes » de l'Europe qui, doutant de la véracité des anciens » voyageurs, n'avaient pas voulu en admettre l'existence. » Le père Labat qui a résidé dans les Indes occidentales, à » une époque où ces îles étaient encore occupées par les » Caraïbes, déclare que cette abominable pratique était » extrêmement rare de son temps et n'était que l'effet d'une » soudaine explosion de vengeance provoquée par une injure » inopinée et extraordinaire, mais il rejette l'opinion qu'ils » faisaient des expéditions dans les grandes îles, dans le but » unique d'en dévorer les habitants ou de s'en emparer pour » les manger au retour.

» Cependant tous les historiens ont, en général, admis » l'existence de cette pratique. Les naturels d'Hispaniola » informèrent Colomb que les Caraïbes mangeaient de la

» chair humaine, et ce navigateur en acquit la conviction, » après la découverte de la Guadeloupe, car il trouva dans » plusieurs cabanes des membres de corps humains récem- » ment découpés et évidemment réservés pour des repas » journaliers. »

Le père Du Tertre, qui a vécu aux îles une quarantaine d'années avant le père Labat, et par conséquent, à une époque où les mœurs des insulaires n'avaient pas encore éprouvé de grands changements, dit que les Caraïbes mangeaient, sur place, les ennemis tués dans un combat, « après les avoir » bien boucanés à leur mode, c'est-à-dire, rostis sec, » et emmenaient les prisonniers pour les dévorer dans leur pays. Cet historien ajoute : « Sur tout, c'est une chose prodi- » gieuse et estonnante, de voir la manie, ou plutost la rage » des femmes, en mangeant la chair de leurs ennemis : car » elles la maschent, remaschent, la serrent entre leurs dents, » et ont si peur d'en perdre quelque chose, qu'elles lèchent » les bastons sur lesquels il est tombé quelques gouttes de » graisse.

Les Caraïbes ne faisaient pas de la chair humaine une nourriture habituelle, et ce même père déclare qu'ils en gardaient chez eux pour en manger « de fois à autres. »

Leur raisonnement était bon et leur esprit subtil. Leur conversation était modeste et très-paisible. Une seule personne parlait, les autres écoutaient avec attention, sans interrompre et ne donnaient d'autre signe d'approbation qu'une espèce de bourdonnement produit sans ouvrir la bouche. Quand elle avait cessé de parler, si une autre voulait répondre, soit pour approuver, soit pour contredire, la même scène muette se renouvelait. Ordinairement, ils ne se disputaient ni ne se querellaient. L'intonation de leur voix avait une douceur gracieuse.

Ils possédaient trois langues : la première, parlée par tout le monde, était affectée aux hommes ; la seconde, comprise par les hommes qui se croyaient déshonorés s'ils en

faisaient usage, était spéciale aux femmes qui ne s'en servaient qu'entre elles et ne parlaient aux hommes qu'avec leur langue ; la troisième n'était connue que des guerriers et des vieillards qui ne s'en servaient que dans des circonstances solennelles et pour tenir secrètes les résolutions adoptées dans des assemblées importantes.

L'existence de ces langues démontre que leur origine est complexe.

Rochefort qui a publié, en 1658, son *Voyage aux Antilles*, suppose qu'ils descendent des *Apalchites* de la Floride dont une colonie a conquis toutes les îles de l'Archipel américain, exterminé les aborigènes et conservé les femmes. Il ajoute que les grandes Antilles, par leur étendue, leur population et leur force naturelle avaient échappé à cette invasion. Il en conclut que la différence, qui existe dans les mœurs et le caractère des habitants des grandes et des petites îles, est le résultat de cette conquête.

Des historiens ont adopté cette opinion de Rochefort. D'autres l'ont rejetée, notamment Bryan Edwards et les historiens français. Ils ont traité de fable la version de Rochefort et n'ont pas admis la possibilité de cette migration, s'appuyant sur l'état très-imparfait du système de navigation des indiens Apalchites.

Si cette émigration avait en effet eu lieu, elle n'aurait pu s'opérer que par la chaîne des îles de l'archipel de Bahama ou des Lucayes. Ces îles auraient été alors conquises et habitées par les envahisseurs qui ne pouvaient se rendre que très-difficilement d'une île à l'autre. Cependant Herrera déclare que les habitants de cet archipel, au moment de la découverte par Colomb, étaient de la même race que celle qui occupait Hispaniola.

L'existence de puissantes peuplades caraïbes dans la péninsule de l'Amérique du Sud est prouvée depuis longtemps. Ces tribus étaient établies depuis l'Orénoque et étendaient leur domination jusque sur le territoire du Brésil.

Walter Raleigh, lors de son expédition sur la côte de la Guyane, en 1595, avait conclu un traité avec l'une de ces peuplades, et s'était assuré qu'elle parlait la même langue que les Caraïbes de la Dominique.

Les Caraïbes n'ont jamais pu bien expliquer les causes qui les avaient forcés à venir s'établir dans les îles, ni indiquer l'époque de leur migration. Au milieu de toutes leurs rêveries sur leur origine, dit le père Du Tertre, les Européens n'ont pu constater d'une manière certaine qu'un fait incontestable : c'est qu'ils descendent d'un peuple du Continent méridional désigné sous le nom de *Galibis*.

La fable suivante, sur leur dispersion dans les îles, n'était adoptée que par les esprits les plus simples :

Leur premier père, *Kalinago*, ennuyé de vivre au milieu de sa nation, abandonna la terre natale pour aller conquérir de nouvelles terres. Après avoir navigué pendant longtemps il vint attérir à l'île de *la Dominique* où il se fixa avec sa famille. Ses nombreux enfants se concertèrent pour le faire mourir et lui donnèrent à boire du poison. Son enveloppe humaine mourut seule et il accomplit un avatar en se métamorphosant en un poisson épouvantable qui vit toujours dans la rivière et est appelé *Atraioman*.

De la Dominique, les parricides, poursuivis par les remords, se répandirent dans toutes les autres îles.

Le père Raymond qui a passé presque toute sa vie au milieu de ces Indiens, explique ainsi leur émigration de la terre natale :

« J'ay enfin apris des capitaines de l'isle de la Dominique » que les mots de *Galibi* et de *Caraïbe* estoient des noms » que les Europeans leur avoient donnez, et que leur véri- » table nom estoit *Callinago*, qu'ils ne se distinguoient que » par ces mots *Oubaobanum*, *Botoüébonum*, c'est-à-dire, » des Isles, ou de Terre ferme ; que les insulaires estoient » des *Galibis* de terre ferme, qui s'estoient détachez du » continent pour conquester les isles ; que le capitaine qui

» les avoit conduits, estoit petit de corps, mais grand en » courage, qu'il mangeoit peu et beuvoit encore moins, qu'il » avoit exterminé tous les naturels du païs à la réserve des » femmes qui ont toujours gardé quelque chose de leur » langue, que pour conserver la mémoire de ces conquestes, » il avoit fait porter les testes des ennemis (que les François » ont trouvées), dans les antres des rochers qui sont sur le » bord de la mer, afin que les pères les fissent voir à leurs » enfans, et, successivement, à tous les autres qui descen- » doient de leur postérité. Ils m'ont dit qu'ils avoient eu des » Roys, que le mot *Aboüyou* estoit celuy de ceux qui les » portoient sur leurs épaules : et que les Caraïbes qui » avoient leur carbet au pied de la souffrerie de *la Domi-* » *nique*, au delà d'*Amichon*, estoient descendus de ces » Roys. »

La langue caraïbe, qui était très-difficile à apprendre parce qu'elle était, dit le Père Du Tertre « diséteuse et moins » parfaite », avait des expressions pour peindre la plupart des phénomènes météorologiques qui se forment aux Antilles. Ces expressions dévoilent que les Caraïbes possédaient un génie observateur et n'avaient laissé échapper aucune des particularités des phénomènes physiques des pays qu'ils habitaient. Ils exprimaient d'une manière admirablement concise et imagée, l'influence orageuse de la canicule, les planètes, les comètes, les constellations, le cours de la lune, les étoiles tombantes, les nuages blancs, la pâleur du soleil, l'azur du ciel, les nuages rayonnants, les vagues de la mer crevant sur le sable, leur retour périodique, le tremblement de terre, le bondissement des flots, la blancheur de leur écume, la rencontre de leurs courants opposés.

Le résultat de leurs observations sur divers de ces phénomènes a été conservé par la tradition et de nos jours encore :

Nuages rayonnés sont des signes de tourbillons faisant fleurir la mer, obscurcir l'air et périr les canots.

Nuages pommelés signifient ciel à tremblement de terre.

Nuages isolés, errants : pluie par grains.

Nuages de la mer s'avançant sur une ligne droite : avalasse, grande pluie.

Abaissement des nuages sur les montagnes secondaires : présage de pluies prolongées.

Ecartement des nuées, dans le mauvais temps : tempête.

Nuages rouges, au coucher du soleil : vent.

Disparition des nuages des montagnes et rapprochement apparent du massif des pitons de l'Archipel : vents du Sud ou d'Occident, raz-de-marée, tempête, ouragan.

Persistance du brouillard des palétuviers appelé *Drap mortuaire des Savanes :* pluie.

Brume blanche, à midi : beau temps.

Pleine lune et nouvelle lune : raz-de-marée, tempête, ouragan, surtout la pleine lune d'août.

Etoiles tombantes : sécheresse, vent.

Halo autour de la lune : vent et pluie.

Spectre lunaire ou solaire, apparition de comètes : événements désastreux, tempêtes.

Bruissement des forêts des montagnes : mauvais temps.

Bruit fait par les roseaux des marais frappés par le soleil : sécheresse.

Odeur de varec apportée par les vagues du rivage : tempête du Sud.

Bourdonnement des maringouins : pluies.

Coassement des grenouilles : beau temps.

Vol des ravets : pluie.

Chant du cohé : tempête, mort.

Toiles d'araignées flottantes et grigris volant haut : beau temps.

Buissons éclairés par les vers luisants : continuation du beau temps.

Feuilles des sensitives, des cassiers et généralement des légumineuses, se fermant avant l'approche de la nuit : mauvais temps.

Abondance du fruit du résinier : signe qu'il y aura un ouragan.

Oiseaux de passage en grand nombre : hivernage rude.

Baleines ou marsouins courant en troupe dans une direction opposée au vent : changement de vent.

Temps rouge le matin : pluie.

Chauves-souris volant en grand nombre : beau temps.

Guêpes cartonières bourdonnant autour de leur nid, sans s'en éloigner : pluie.

Hirondelles frisant la surface de la terre ou des eaux : pluie.

Oiseaux marins venant chercher asile dans les palétuviers : ouragan.

Scorpions courant rapidement, scolopendres se traînant dans les cases, insectes bruissant dans les bois plus tôt que de coutume : pluie.

Pluie salée : ouragan.

Le père Raymond a rédigé un dictionnaire assez complet de la langue caraïbe. Nous regrettons de ne pouvoir le consulter pour faire connaître quelques-unes des expressions de cette langue. Outre les mots que nous indiquerons, dans notre récit, nous n'avons trouvé, dans les auteurs dont nous avons eu les ouvrages, que les expressions suivantes :

Liani, sa femme ; *Yene-neri,* ma femme ; *Encka,* collier ; *Hue-hue,* du bois ; *Nora,* ma peau ; *Nané-guaete*, je suis malade ; *Phoubae*, soufflé ; *Toubana ora,* couverture d'une case; *Bayou boukaa*, va-t-en; *Baika,* mange ; *Aika,* manger ; *Nichiri*, mon nez ; *Natoni boman*, donne-moi à boire ; *Chonnoucabo-raïm,* tous les doigts des mains; *Chonnougouci-raïm,* tous les doigs des pieds.

Les Caraïbes résidaient dans des villages appelés *Authe,* érigés au bord de la mer ou sur la rive d'une rivière.

Les maisons ou *toubana,* étaient construites en bois incorruptible. Des troncs d'arbres, fichés en terre, en formaient les piliers et étaient entrelacés de roseaux, de branchages ou de lianes nattées. La charpente était recouverte de la même manière, et recevait, en outre, une couverture en feuilles de lataniers, de palmistes, de cocotiers ou en herbes coupantes. La forme de ces maisons était carrée, d'après Du Tertre et Labat, ronde, d'après Pierre Martyr; elles avaient pour entrée un portique ou auvent à l'Est, où se trouvait la seule ouverture pratiquée dans la case.

La *toubana* n'était pas planchéiée, mais la terre était bien battue, très-nette et très-unie. Sous les sablières, on ménageait un peu de pente. Elle était divisée en deux ou trois chambres : une salle à manger, une chambre à coucher, une chambre de réception. Quelques toubanas avaient un cabinet pour mettre les *caconnes* ou ustensiles, tels que les arcs, les flèches, les boutous, les haches et les paniers.

Près de la toubana, s'élevaient deux *Ajoupas* servant de cuisine et de magasin de dépôt. L'ajoupa consiste en quatre poteaux fichés en terre, grossièrement entourés de feuilles de latanier ou de balisier, et recouverts de feuilles. La face est ouverte.

Les *Authes* se constituaient de la manière suivante : le père de famille élevait une toubana entourée de celles de ses femmes et de ses enfants mariés. La réunion de ces toubanas formait un petit village dans le grand, qui était bâti autour d'une maison commune désignée sous le nom de *Carbet.*

Le carbet avait de soixante à quatre-vingt pieds de longueur. Il était construit au moyen de fourches hautes de dix-huit à vingt pieds, plantées en terre, et sur lesquelles on posait un latanier ou un arbre droit servant de faîte. Des chevrons, ajustés sur ce faîte, venaient toucher à terre. On les couvrait de feuilles de latanier ou de roseaux. Le carbet n'avait qu'une ouverture très-basse puisqu'il fallait se baisser

pour y pénétrer, et une autre petite entrée encore plus basse. Il était, par conséquent, très-obscur.

Les Européens ont confondu ces diverses appellations : *Authe, Carbet, Toubana.* Ils ont d'abord appliqué à l'authe le nom de carbet, puis ils ont indistinctement appelé l'authe ou la toubana, carbet.

Le Caraïbe était debout avant le lever du soleil. Il se baignait, revenait mouillé, à sa toubana, et s'asseyant sur une sellette en bois, il laissait sécher son corps. Une femme s'approchait alors de lui, démêlait sa chevelure et la peignait avec le plus grand soin. Elle l'enduisait ensuite, de la tête aux pieds, d'une couche de cramoisi, au moyen d'une pâte faite d'un mélange de rocou et d'huile de carapat. Ce peinturage était considéré comme un grand ornement ; il était commun aux deux sexes. Primitivement il n'a été sans doute appliqué que pour préserver le corps de la piqûre des insectes, si nombreux sous le climat des tropiques. Dans les grandes occasions, et lorsqu'il partait pour une expédition guerrière, le Caraïbe se faisait peindre des moustaches en croc, ou des marques noires, avec du jus de génipat.

Pendant cette toilette, une autre femme préparait la *cassave* pour le déjeûner.

Les Caraïbes étaient très-sobres et ne prenaient leurs repas que sous la pression de la faim. Les hommes mangeaient dans le carbet ; les femmes et les petits enfants dans les cases. Leur nourriture était végétale et animale. Ils ne mangeaient pas de tous les animaux ; ils avaient notamment en horreur la chair du pécary, du cochon mexicain, du lamentin, de la vache marine, de la tortue, des anguilles.

Les Caraïbes ne mangeaient rien de bouilli. Ils rôtissaient ou boucanaient leurs viandes. Pour les rôtir, ils les enfilaient par morceaux dans des brochettes de bois qu'ils plantaient en terre devant le feu. Quand le côté exposé à la flamme était cuit, ils retournaient la brochette. Si c'était un oiseau un peu gros, comme un perroquet ou un ramier, ils le

jetaient avec ses plumes et sans être vidé, dans le feu, et quand la plume était rôtie, ils mettaient dessus des cendres et des charbons, et attendaient que la cuisson fut opérée. Ils enlevaient facilement la croûte faite sur la chair par les plumes et la peau, ôtaient les boyaux et le jabot, et mangeaient ainsi une chair pleine de suc, tendre, délicate, exquise.

Leur assaisonnement se composait d'une sauce faite avec des arêtes de poissons, une grande quantité de piments, de l'eau de manioc et de la mouchache.

Après le déjeûner, ils se livraient ou à un doux farniente, ou aux travaux réservés aux hommes.

Les uns s'allongeaient paresseusement dans un hamac et fumaient, ou s'accroupissaient sur les talons autour d'un feu, ou se tenaient sur la pointe d'une roche ou sur le rivage, et les joues appuyées sur les paumes des mains, passaient de longues heures, dans un mutisme complet. Perchés sur leurs rochers dont la couleur s'harmoniait à leur corps rougeâtre, et immobiles, ils semblaient des statues de la mélancolie. D'autres confectionnaient des paniers, des flèches, des arcs, des boutous, des haches, des coins, des ciseaux, des couteaux, des crocs, des harpons; taillaient la pierre pour en faire des vases à deux anses destinés à recevoir le sang des victimes, ou la creusaient de part en part pour en faire les grains des colliers de leurs *boyez;* fabriquaient avec des fils de coton des filets, des éperviers, des lignes de traîne; sculptaient des meubles et des ornements pour le carbet, travail surprenant dans lequel se déployait la merveilleuse patience de ces ouvriers qui travaillaient avec des outils de pierre.

Les uns allaient à la pêche, soit en tuant les poissons à coups de flèches et en plongeant pour les prendre, soit en se servant de lignes, soit en enivrant les rivières avec des herbes dont ils connaissaient les propriétés soporifiques ; les autres se rendaient dans les forêts pour couper du bois ou

aidaient à abattre les arbres pour préparer un terrain à de nouvelles plantations. Ceux-ci fabriquaient avec une terre argileuse tous les ustensiles nécessaires à leurs usages domestiques et les faisaient cuire dans les fourneaux ; ceux-là taillaient dans le bois de gayac ou arrangeaient des cocos et des calebasses, pour avoir des pots, des verres, des plats ; d'autres formaient des coupes avec les crânes des ennemis tués.

Les Caraïbes n'avaient aucune idée de la propriété privée. Dans l'état imparfait de leur société et avec leurs besoins bornés, ils pensaient que la terre n'était à personne. Ils choisissaient, à leur guise, un terrain destiné à la culture des quelques végétaux nécessaires à leur alimentation. Le défrichement était opéré avec l'aide des parents ou des amis. Nous verrons à qui incombait le soin de le cultiver.

La patiente industrie des hommes se manifestait avec éclat dans la construction des canots, œuvre gigantesque qui prenait parfois des années entières. On ne doit pas s'en étonner, car il fallait quelquefois abattre des gommiers de cent pieds de hauteur, avec des haches en pierre, et les creuser avec des instruments également en pierre. Colomb raconte qu'il a vu un de ces canots contenant cent cinquante personnes.

Les Caraïbes construisaient deux espèces d'embarcations : le *canoüa*, que le père Labat appelle *bacassas*, et le *couliala*. Les Européens ont désigné le canoüa sous le nom de pirogue et le couliala sous celui de canot.

Le *couliala* n'excédait jamais vingt pieds de long et trois ou quatre de large et il était pointu par les deux bouts plus élevés que le milieu d'environ quinze à vingt pouces ; il était partagé par neuf bancs. Derrière chaque banc et à environ huit pouces de distance, il y avait des bâtons gros comme le bras dont les bouts étaient fichés dans les côtés du canot et servaient à soutenir ces côtés pour les tenir toujours à la même distance et permettre aux personnes assises de

s'appuyer. Le haut des bords était percé de plusieurs trous de tarière garnis de cordes de mahaut pour attacher les bagages.

Le *canoüa* avait l'avant élevé et pointu comme celui du canot ; l'arrière était plat et coupé en poupe et on y attachait une tête de marmouset en relief, barbouillée de blanc, de noir et de rouge, avec un bras d'homme boucané, fixé à côté. Il avait des bancs comme le couliala et un exhaussement fait avec des planches dolées, hautes d'environ quinze pouces. Ces planches étaient cousues et ajustées avec des aiguillettes de mahaut, et les jointures calfeutrées au moyen d'étoupes faites avec l'écorce battue de cette plante. Par dessus ce calfeutrage, étaient fixées, avec les mêmes aiguillettes, des gaulettes. De deux pieds en deux pieds étaient placés les bancs.

Cette embarcation avait pour le moins quarante pieds de long sur sept à huit de large.

Les Caraïbes, après avoir abattu l'arbre, choisissaient le côté le plus plat pour être creusé, et commençaient par travailler la partie opposée qui formait le fond et qui était façonnée de manière à recevoir une figure légèrement aplatie dans le milieu et arrondie insensiblement vers les bords. Cette figure rendait l'embarcation plus stable sur l'eau ; car, si elle avait été ronde ou coupée comme le dessous d'un navire, la pirogue eût été volage et aurait tourné sens dessus dessous, à moins d'être lestée. Cette partie achevée, l'arbre était retourné et mis sur le chantier pour être creusé. On perçait d'abord trois ou quatre trous de tarière pour connaître l'épaisseur à donner à l'embarcation et la laisser égale tout le long de la semelle jusqu'à la naisssance des pointes où elle avait plus d'épaisseur. Cette opération terminée, on faisait entrer par force des rondins de la grosseur du bras tout le long des côtés en dedans, pour les ouvrir et les écarter le plus possible. Ces rondins n'étaient retirés que lorsque le bois étant parfaitement sec, les côtés ne pouvaient

plus se resserrer et se rapprocher. La pirogue était alors retournée sur un côté pour doler l'autre et lui donner l'épaisseur voulue, épaisseur de trois pouces à la semelle, en diminuant jusqu'aux bords qui n'avaient qu'un pouce environ. Les naissances des pointes étaient ajustées en ménageant de petites nervures partant de la semelle et marquant comme la fin d'une quille. On avait soin de laisser dans la concavité des petites élévations prises dans l'épaisseur du bois et dans lesquelles on creusait des rainures pour y faire entrer les bouts des *totes* ou bancs.

Les canots avaient ordinairement deux mâts et deux voiles carrées, les bacasses trois mâts et assez souvent de petits huniers.

Un homme, assis ou debout à l'arrière, était armé d'une pagaie comme une pelle de four et longue de cinq à six pieds ; sa largeur était d'environ huit pouces sur un pouce et demi d'épaisseur dans son milieu, diminuant jusqu'à six lignes sur les bords. Elle était embellie de deux rainures partant du manche dont elles semblaient marquer la continuation jusqu'à l'extrémité de la pelle qui était échancrée en manière de croissant. On remarquait souvent, au bout du manche, une petite traverse de cinq à six pouces de long en manière de béquille, servant à appuyer la paume de la main en nageant, à droite et à gauche, pour opérer une égale force et maintenir l'embarcation sur le point à atteindre.

Les rameurs avaient une pagaie semblable à la précédente, longue de deux pieds et demi, et ils nageaient la figure tournée vers l'avant.

Les Caraïbes accomplissaient sur ces esquifs des voyages de deux à trois cents lieues, naviguant de terre en terre et, quand ils la perdaient de vue, se dirigeant sur les étoiles ou la route du soleil. Ils avaient pour ancre une pierre prise avec quatre bâtons, attachée à un cable en écorce de mahaut.

Ils avaient encore des canots plus petits de toutes grandeurs qui allaient jusqu'à ne pouvoir servir qu'à un seul homme.

Ces embarcations étaient employées pour la pêche ainsi que le *Pripri*.

Le pripri, sur lequel ils se lançaient à de grandes distances en mer, était composé de quatre ou cinq chevrons en bois flot, réunis par deux autres en travers, liés au moyen de cordes en coton, en fibres de palmier ou d'aloës.

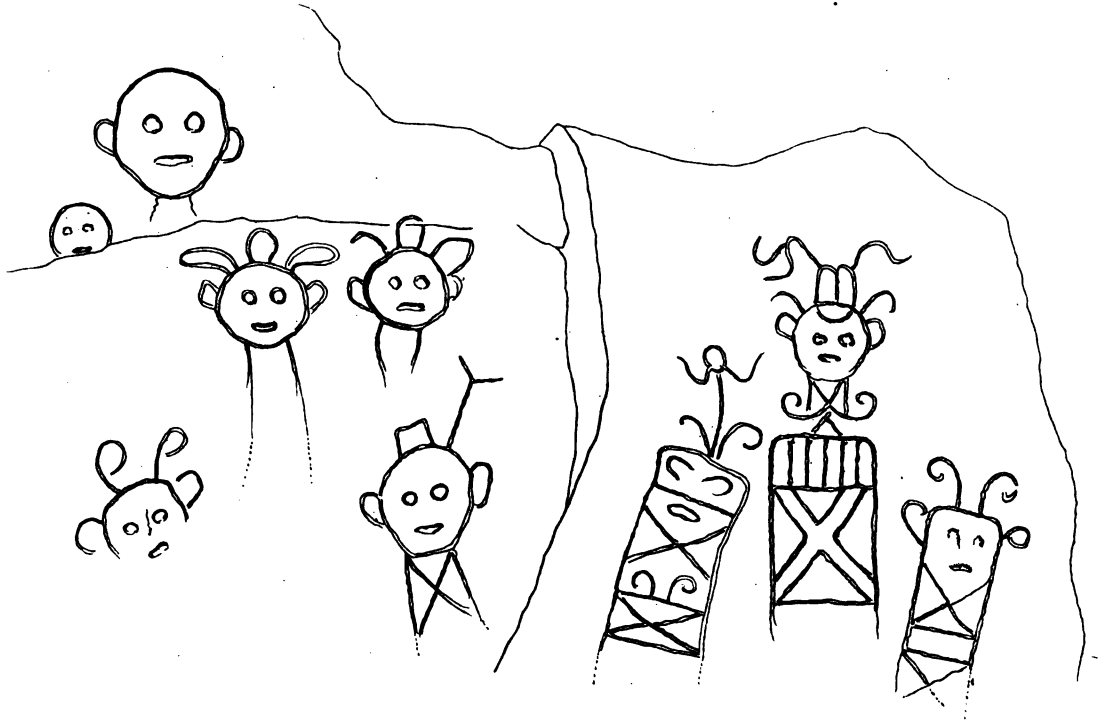
Ils tissaient des toiles de coton pour leurs ceintures et leurs manteaux et les teignaient avec un art admirable, en différentes couleurs et notamment en cramoisi. Ils faisaient aussi une toile un peu ferme avec les fibres du balisier ou du bananier.

Nous allons décrire plusieurs des produits de leur industrie:

Matatou, espèce de corbeille carrée sans couvercle dont la grandeur varie selon le caprice de l'artisan. Le fond est plat et uni, les bords ont trois à quatre pouces de hauteur. Les coins sont portés sur trois ou quatre petits bâtons, quelquefois sculptés, et excédant de trois à quatre pouces la hauteur des bords. Ces bâtons sont enchassés dans les angles et ont de huit à dix pouces de longueur au-dessous du fond du matatou qui, fait en feuilles de palmier ou en joncs, est travaillé si serré qu'on peut y mettre de l'eau sans qu'elle s'écoule. Le matatou sert à différents usages, notamment de table à manger.

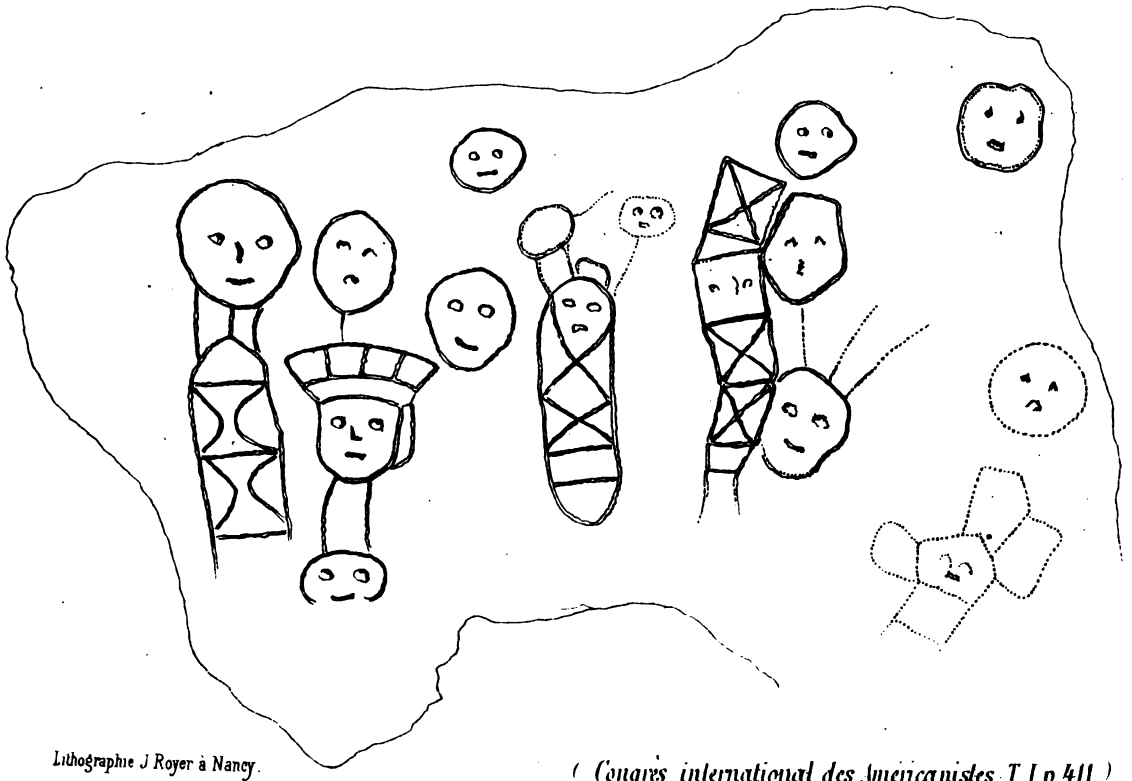
Catoli, hotte servant à porter les racines, les fruits, les poissons et autres objets pris au dehors.

Le catoli n'a pas de dossier, le fond est plat, le reste a la forme d'une pyramide de plusieurs côtés; il est propre, léger et très enjolivé. Il y en a de deux espèces: à jour ou à plein. Les roseaux ou les queues de latanier avec lesquels on les confectionne sont teints de plusieurs couleurs et mis en œuvre en compartiments à jour. Le catoli travaillé à plein est si serré qu'on peut le remplir d'eau. On l'attache sur les épaules avec deux galons de coton larges de deux pouces et épais.



Lithographie J. Royer à Nancy.

(*Congrès international des Américanistes, T. I p. 411.*)



Lithographie J Royer à Nancy.

(Congrès international des Américanistes, T. I p. 411.)

Paniers caraïbes dont le nom ancien n'a pas été conservé. La longueur du panier caraïbe est double de la largeur ; le fond est plat, les côtés droits avec une hauteur variant selon le caprice ou l'usage auquel on le destine, mais ordinairement elle n'excède pas dix pouces dans les plus grands. La couverture est de la même figure que le dessous et l'enchâsse très-juste. Le panier caraïbe sert à renfermer les petits meubles et les ajustements ; il est fait avec du latanier ou des roseaux, est tressé très-serré, en carré ou en compartiments, et doublé, de manière à être imperméable, avec des feuilles de *cachibou* ou de balisier, amorties au feu ou au soleil. Les bords sont couverts avec un morceau de latanier ou de roseau, assez large pour être doublé, et arrêtés, d'espace en espace, avec des filets de pite, teints en couleur, parfaitement bien filés et tors.

Nattes, travaillées avec un goût parfait et confectionnées avec des fibres de palmier, du bananier-corde, des lataniers, du carata, du mahaut, du gombo, du grand-cousin ou du mahaut-piment.

Samboura, petit panier, fait avec des lianes de pomme, de séguine ou de bamboche, dont la hauteur varie de vingt-cinq à trente-cinq centimètres. Il a une forme ventrue et est revêtu d'un couvercle dans les mailles duquel passe une petite corde à laquelle il est suspendu et le long de laquelle joue le couvercle. Le samboura sert principalement à transporter les poissons de rivière et les écrevisses.

Les Caraïbes avaient l'idée du dessin. Ils sculptaient des statuettes grossières dans le jade, le jaspe, la lave, le porphyre. C'étaient leurs dieux Lares. Leurs artistes patients ont laissé, notamment au quartier des Trois-Rivières, sur les roches qui s'entassent dans un si beau désordre sur le rivage de la mer, des compositions gravées avec la simplicité des âges primitifs.

Nous donnons ici la reproduction de deux de ces compositions, copiées avec une scrupuleuse exactitude par M. Parent

d'Augsbourg qui, après les avoir dessinées d'un crayon habile, les a fixées sur la pierre lithographique.

Mieux que toute description, ces dessins feront ressortir la naïve habileté des artistes inconnus qui ont gravé sur ces roches volcaniques des compositions, attestant que leur âme a été, quoiqu'à un degré inférieur, animée par le souffle divin de l'art.

Les femmes caraïbes, en se levant, se rendaient au bain, soit dans la mer, soit dans une rivière. Elles faisaient ensuite la toilette de leurs maris et apprêtaient leur premier repas ; puis elles allaient cultiver les jardins ; labourer la terre avec un gros bâton pointu, assez semblable à un épieu; planter les vivres ; arracher le manioc, le préparer, le faire cuire en cassave ; exprimer les huiles de copahu, de carapat ou palma christi et de palmiste; réduire le rocou en poussière. Elles soignaient leurs enfants et les nourrissaient ; tissaient des toiles de coton pour en faire des lits ; traitaient les malades et pansaient les blessures.

Nous allons faire connaître, avec détails, quelques-unes des occupations de ces infortunées qui n'étaient jamais oisives, et n'étaient jamais aidées par les hommes, lesquels considéraient comme une infamie de se livrer à un travail réservé aux femmes.

Le Juca ou manioc donnait aux Caraïbes le pain.

Le manioc (Jatropha manihot) est un arbrisseau à écorce grise, rouge ou violette, selon les différentes espèces de bois qu'elle recouvre. Il a de sept à huit pieds de hauteur. Le tronc et les branches sont remplis de nœuds assez rapprochés les uns des autres, avec de petites excrescences marquant les endroits où se trouvaient les feuilles qui tombent à mesure que l'arbre croît. Le bois est mou, cassant et vient de bouture. La feuille est en forme de trèfle allongé ou semblable à une moyenne feuille de vigne que l'on aurait fendue le long de ses nervures et à laquelle on n'aurait laissé de chaque côté qu'un demi doigt de large. Ces feuilles sont

glabres, un peu fermes, d'un vert clair en dessus, éparses sur la tige, ramassées vers le sommet des rameaux et portées sur de très-longs pétioles. Les fleurs sont rougeâtres, épanouies en bouquets, et donnent naissance à un fruit capsulaire à trois coques monospermes dont les graines sont luisantes et d'un gris blanchâtre entremêlé de petites taches un peu foncées et ayant de la ressemblance avec celles du ricin. Autour de la racine principale, poussent de trois à sept autres racines de différentes grosseurs, égalant ordinairement les plus fortes betteraves. Elles ne pénètrent pas profondément dans la terre et s'arrachent facilement. Leur écorce est pareille à celle du bois, mais la substance qu'elle enveloppe est toujours blanche. Le manioc blanc ou d'osier a ses racines mûres à huit mois, les autres espèces ne mûrissent qu'entre quatorze et dix-huit mois :

Quand la maturité est arrivée, on arrache l'arbre tout entier avec les racines. On détache ces dernières, on les jette dans un canot plein d'eau pour les bien laver, et ensuite on les grage.

Grager le manioc, c'est le réduire en une espèce de farine très-humide ressemblant à de la grosse sciure de bois.

Les femmes caraïbes grageaient au moyen d'une planche faite avec des racines d'arbre et dans laquelle elles plantaient de petits éclats de cailloux fort aigus. Elles promenaient la racine sur cette planche ; la racine réduite en poudre tombait dans un canot ou auge en bois. Cette farine était portée à la presse pour en exprimer le jus, poison très-violent qui paraît être de l'acide cyanhydrique, ou un corps facile à se transformer en cet acide et heureusement très-volatile.

Les Caraïbes employaient contre l'empoisonnement par cette plante, l'eau de mer pour les hommes, et pour les animaux la même eau avec adjonction de jeunes feuilles de rocouyer. Les Européens l'ont combattu par le sucre brut à haute dose, les mucilagineux et quelquefois les antispasmodiques. Les Caraïbes se servaient de la râpure toute

désignés sous le nom de *canaris*, appellation générique s'étendant à tous les vaisseaux de terre quelle que fut leur capacité. Le canaris contenait depuis une pinte jusqu'à quatre vingts pots. L'oüycou se faisait dans les plus grands canaris. On les remplissait d'eau jusqu'à cinq ou six pouces près du bord, on y jetait deux cassaves rompues, une douzaine de patates coupées par quartier, une douzaine de cannes bien mûres, coupées en morceaux et écrasées avec autant de bananes aussi bien mûres. On bouchait le canaris et on laissait fermenter pendant deux ou trois jours; on enlevait alors le marc au moyen d'une calebasse percée de petits trous. La liqueur était rougeâtre, forte, nourrissante, rafraîchissante, mais enivrait facilement.

Le rocou employé par les Caraïbes était d'une beauté magnifique et d'un rouge éclatant presque comme le carmin. Les Européens n'ont jamais pu arriver à donner à celui qu'ils fabriquaient une aussi belle couleur.

Les femmes caraïbes, trempant leurs mains dans l'huile de carapat, prenaient les graines du rocou et les frottaient jusqu'à ce que la pellicule incarnate qui les enveloppait fût détachée et réduite en une pâte très claire et très fine. Elles enlevaient cette pâte, en la raclant avec une spatule et la mettaient sur une feuille bien propre. Elle était mise à sécher à l'ombre pour que le soleil ne mangeât ni ne diminuât sa couleur, et quand elle était sèche, on en faisait des pelottes grosses comme le poing et on les enveloppait dans des feuilles de balisier ou de cachibou.

Les femmes caraïbes confectionnaient des lits de coton appelés *hamacs* que les Européens n'ont jamais pu faire avec la même perfection.

Les hamacs étaient fabriqués avec une grosse toile de coton de six à sept pieds de long sur douze à quatorze de large et dont chaque bout était partagé en cinquante ou cinquante-cinq parties, enfilées dans de petites cordes appelées rabans, en coton ou pite, bien filées et bien torses,

ayant chacune de deux pieds et demi à trois pieds de longueur. Les petites cordes de chaque bout étaient réunies ensemble et formaient une boucle où l'on passait une corde plus grosse servant à attacher le hamac par les deux bouts à deux poteaux.

Le hamac était tissé artistement, décoré de compartiments de couleur noire, d'une justesse admirable et uniforme, colorés en jaune, rouge, et bleu avec le catapa, le rocou, l'indigo ou d'autres plantes tinctoriales. Confectionner un hamac était un travail très long, exigeant les mains de deux femmes. Elles étendaient les fils de la trame sur deux gros rondins plantés en terre et appuyés contre la sablière de la toubana. Quand elles avaient déterminé la longueur et la largeur, elles passaient leur peloton de fil dessus et dessous tous les fils de la trame l'un après l'autre, et battaient dessus avec un couteau d'un bois dur et pesant pour faire entrer tous les fils dans leur place et rendre l'ouvrage plus uni.

Dans un état social aussi imparfait que celui au milieu duquel se développait le Caraïbe, la polygamie devait être fatalement une institution nécessaire.

Diverses causes civiles et religieuses ont donné naissance à la polygamie.

Quelques auteurs prétendent qu'une coutume, née de la guerre, a établi cette institution.

Lorsqu'un chef revenait vainqueur d'une expédition guerrière, il était reçu en triomphe par sa peuplade; ses compagnons de combat lui permettaient, pour récompense de sa valeur, de prendre plusieurs captives à son goût, et ses compatriotes considéraient comme un honneur de lui faire choisir parmi leurs femmes celles qui lui plairaient le plus.

De là serait venue la polygamie, institution universellement répandue parmi les Indiens des îles et du continent de l'Amérique, institution qui a pesé d'une manière cruelle sur le sort des femmes.

Ainsi généreusement offertes, et passant souvent des bras

d'un guerrier dans ceux d'un autre, les femmes caraïbes n'ont plus été que des êtres sans valeur, un peu au-dessus d'une captive. Aussi l'amour n'exerçait-il sur les hommes qu'une très faible domination et leur insensibilité envers leurs épouses était extraordinaire.

Une nombreuse famille était indispensable pour avoir plus de crédit parmi la nation et être plus redoutable aux ennemis.

Les Caraïbes avaient jusqu'à sept femmes, sans compter celles qu'ils épousaient dans chaque île où ils se rendaient fréquemment. La prédominance des passions, sous un climat qui prédisposait à la volupté, a contribué largement à l'établissement de cette coutume, parce que les hommes, se formant de bonne heure, voyaient se développer plus tôt que dans les autres régions, leurs brutales inclinations. Un autre motif avait aussi fait admettre la pluralité des femmes, motif que des sentiments religieux avaient fait naître pour venir, sans doute, en aide à une loi physique reconnue nécessaire. Les hommes se séparaient de leurs femmes aussitôt la conception, et ne cohabitaient avec elles que six mois après l'accouchement.

Les Caraïbes n'avaient aucun degré de consanguinité prohibé. Des pères, dit le père Du Tertre, épousaient leurs filles, des mères leurs fils, quoique la chose fût cependant assez rare. Le même homme se mariait avec les deux sœurs ou avec la mère et la fille.

Ils rangeaient au nombre de leurs femmes, les captives qui, étant esclaves, portaient toujours leurs cheveux ras et n'avaient pas de brodequins. Quelques fois, après en avoir joui, ils les tuaient d'un coup de boutou.

Chaque femme avait sa toubana dans laquelle s'établissait le mari, selon le caprice qui le portait vers une de ses épouses. Celle, ainsi choisie, apprêtait la nourriture de son époux et le suivait dans ses expéditions. Toutes ces épouses vivaient entre elles dans la plus étroite amitié et ne laissaient éclater aucune jalousie. Il arrivait souvent que le mari aban-

donnait, pendant des années entières, ses autres femmes. Alors, si elles étaient filles d'un chef, leur père s'intéressait à leur sort, reprochait au mari cet abandon et le menaçait de lui retirer sa fille pour la marier à un autre.

Des désordres étaient provoqués par cet abandon. Les femmes oubliées se livraient à des amants. Le mari pardonnait quelquefois à la femme son infidélité, mais jamais à l'amant.

Aucune cérémonie religieuse ne présidait au mariage, qui s'accomplissait sur le consentement du père de la femme. Ce consentement n'était pas nécessaire quand l'homme épousait une cousine germaine descendant de la ligne féminine.

Si un caraïbe épousait la fille d'un chef, ou si le fils de ce dernier se mariait, le père et la mère conduisaient leur fille chez son mari. Celle-ci apportait le repas de son futur et les nouveaux époux, assis à terre au milieu de la case, mangeaient ensemble. Circonstance extraordinaire, car c'était l'unique fois qu'une femme prenait un repas avec un homme. Quelque fois les parents qui ne faisaient qu'assister à ce festin, se livraient à une réjouissance. La femme demeurait chez son mari. Dans les autres mariages, l'homme entrait dans la famille de son beau-père. Les mariés changeaient leurs noms.

Le mariage se rompait par la déclaration du mari qu'il faisait divorce avec une de ses femmes, par la volonté du père, lorsqu'il reprenait sa fille envers laquelle le mari ne remplissait pas les devoirs conjugaux. La femme ne pouvait obtenir le divorce que si son mari y consentait.

Les Caraïbes n'avaient ni amour, ni tendresse pour leurs femmes, conséquence forcée de l'avilissement et de la dégradation de la nature humaine chez tout peuple sans civilisation. Leurs femmes étaient astreintes à une soumission sans bornes. « Il n'y a que les femmes, dit le père Labat, qui soient » obligées à l'obéissance, et dont les hommes soient absolu-

» ment maîtres. Ils portent cette supériorité jusqu'à l'excès,
» et les tuent pour des sujets très-légers. Un soupçon
» d'infidélité, bien ou mal fondé, suffit, sans autre formalité,
» pour les mettre en droit de leur casser la tête. »

Les vieilles femmes appelées *Bibi*, c'est-à-dire grand'mère, s'ingéniaient à rendre plus cruel le sort de ces infortunées, troublaient sans cesse leur ménage, en éveillant les soupçons de leurs maris sur leur fidélité, et causaient souvent leur mort en les faisant passer pour sorcières. Immédiatement un coup de boutou brisait le crâne de la prétendue sorcière.

Les femmes caraïbes étaient nubiles dans un âge encore tendre et enfantaient dans un âge avancé. « L'on trouve, dit
» Du Tertre, dans les registres de la Guadeloupe, le nom
» d'une vieille sauvagesse, appelée Madame, âgée de cent ans
» et sa fille âgée de cinq ans, j'ay veu la femme et l'enfant,
» et bien que l'on ne sceut son âge que par des conjectures,
» il est tres-asseuré qu'elle ne pouvoit avoir moins de 80 ans,
» quand elle l'a mis au monde. »

L'enfantement s'opérait sans douleur bien vive, et si les travaux de l'accouchement étaient rudes, les femmes savaient les faciliter au moyen d'une plante que Du Tertre décrit ainsi :

« Les sauvages nous ont apporté une espèce de jonc
» semblable à ceux de nos rivières et assez rare dans la
» Guadeloupe. Sa racine est composée de certaines bulles en
» forme de boutons, grosses comme le bout des doigs,
» lesquelles estant desseichées et mises en poudre, exhalent
» une odeur fort aromatique, et qui témoigne assez les excel-
» lentes vertus de cette plante. C'est un thrésor inestimable
» pour les femmes mariées ; le poids d'un escu ou quelque
» peu davantage de cette racine pulvérisée les fait délivrer
» sur le champ avec beaucoup de facilité. »

Cette plante paraît être le scripe odorant, très-rare à la Guadeloupe et vulgairement appelé jonc odorant.

Aussitôt sa naissance, l'enfant était lavé et mis dans un

petit hamac. La mère, comme si elle ne venait pas d'accomplir un travail qui, dans les autres régions, est l'objet de grandes précautions, ne restait pas couchée. Elle vaquait à ses occupations journalières.

On avait, sans doute, observé que le rapprochement des sexes après l'accouchement, était un acte nuisible. Pour l'empêcher on avait établi une coutume qui parut bizarre aux Européens. En cette circonstance, la superstition vint en aide à la nature.

Le père commençait, peu après l'enfantement, à pousser de petites plaintes qui allaient en augmentant. On s'empressait autour de lui, on lui demandait avec sollicitude la cause de sa douleur, on pendait son hamac où il se couchait. Ses parents, ses amis venaient le visiter comme malade. Assujetti à une diète sévère, il ne buvait ni ne mangeait pendant les cinq premiers jours : pendant les cinq jours suivants, il ne buvait que de l'oüycou. Le onzième jour, il commençait à manger de la cassave et continuait à prendre cette nourriture pendant un mois, ne buvant que de l'oüycou. Il ne prenait que le dedans de la cassave et le reste, ressemblant aux bords d'un chapeau, était soigneusement conservé et suspendu dans la case par une corde.

A l'expiration de quarante jours, les parents et les amis étaient invités à un festin qui avait lieu dans le carbet et dans lequel on mangeait tous les bords de cassave conservés. Mais auparavant, les invités se rendaient dans la chambre du patient, lui déchiraient la peau avec des dents d'agouti, lavaient les plaies avec une mixture dans laquelle on faisait entrer de 60 à 80 grains du piment le plus fort broyé dans de l'eau. Le père supportait héroïquement ces atroces cruautés. Pas une plainte ne s'échappait de sa bouche. Il était ensuite replacé dans son hamac d'où il ne bougeait pas pendant plusieurs jours. Puis les convives se rendaient au carbet pour prendre leur repas.

Pendant six mois, après cette cruelle cérémonie, le père s'abstenait de manger de la chair de certains animaux.

« Ce n'est pas encore tout, dit Du Tertre, car par l'espace » de six mois entiers, il ne mange ny oyseaux ny poissons, » croyant fermement que cela feroit mal au ventre de l'en- » fant, et qu'il participeroit aux défauts naturels des animaux, » desquels le Père se seroit repeu : par exemple, si le Père » mangeoit de la Tortue, que l'enfant seroit sourd, et n'au- » roit point de cervelle comme cet animal ; s'il mangeoit du » Lamentin, qu'il auroit les yeux petits et ronds comme le » Lamentin, et ainsi des autres. »

La femme jeûnait aussi, mais pas aussi rigoureusement que son mari.

Huit jours après ces six mois, le père choisissait un parrain, si l'enfant était du sexe masculin, une marraine, si c'était une fille. Après un banquet, on coupait une mèche de cheveux sur le devant de la tête de l'enfant, on lui perçait les oreilles, la cloison des narines et la lèvre inférieure. Si l'enfant était trop faible, on ne lui coupait que les cheveux, et le reste de l'opération ne s'accomplissait que lorsqu'il avait un an. Le parrain ou la marraine lui donnait le nom qu'il devait porter, toujours, même lorsque dans la suite il en prenait un autre. Le père et la mère, en signe de reconnaissance, oignaient avec de l'huile de palmiste, le cou et la tête du parrain ou de la marraine.

Les enfants n'étaient pas emmaillotés. La mère les allaitait, et quand ils étaient devenus plus robustes, elle leur donnait, en outre, une bouillie de patate ou de banane qu'elle mâchait d'abord.

A quatre mois, les enfants marchaient à quatre pattes. La sollicitude des mères pour eux était touchante et ne s'endormait jamais. Elles les tenaient toujours suspendus à leurs seins, même la nuit, ne les quittaient jamais, les portaient sous les bras dans un hamac, passé en écharpe et lié pardessus l'épaule.

Devenus grands, les garçons suivaient leurs pères et mangeaient avec eux ; les filles n'abandonnaient jamais leurs mères qui leur apprenaient à tisser les hamacs et les exerçaient aux travaux champêtres. A l'âge de puberté, les enfants des deux sexes étaient astreints à un jeûne de trois semaines ou un mois, et on leur découpait la peau avec des dents d'agouti.

L'éducation des garçons entièrement livrée aux pères était l'objet de soins constants. Dès l'enfance, on leur apprenait à bander l'arc, à enlever, au moyen de flèches, leur nourriture posée sur une branche d'arbre, à viser un but, à tuer des oiseaux, à nager, à prendre du poisson, à fabriquer tous les objets réservés au travail de l'homme, à exceller dans tous les exercices du corps.

Les Caraïbes leur donnaient en même temps des leçons de patience et de fermeté, et tout en s'efforçant de leur inspirer leur courage à la guerre, leur mépris de la mort et des dangers, leur inculquaient leur haine héréditaire et implacable contre les Arrouagues.

Quand un garçon avait acquis tous les talents, indispensables à un homme, qu'il savait supporter, sans se plaindre, les souffrances les plus cruelles, endurer les tortures de la faim, il sollicitait l'honneur d'être admis parmi les guerriers.

Une cérémonie imposante et cruelle avait lieu dans le carbet. Les parents, les amis, les guerriers des villages voisins y étaient conviés.

« Les cruautés exercées en cette circonstance par les pères » sur leurs enfants, dit Bryan Edwards, montrent l'influence » de la superstition sur les sentiments ordinairement si » puissants de la nature. Mais cette pratique n'est pas sans » exemple. Plutarque fait connaître l'existence d'une pareille » coutume chez les Lacédémoniens. « A Sparte, dit cet » historien, les jeunes garçons sont fouettés un jour durant, » souvent jusqu'à la mort, devant l'autel de Diane, et c'est » une merveilleuse émulation entre eux à qui supportera le

» plus grand nombre de coups. » La jeunesse caraïbe ne le » cède pas en courage à celle de Sparte. »

Des épreuves préliminaires démontraient d'abord qu'à la force du corps le candidat joignait l'énergie du caractère et savait supporter la douleur et les longues privations. Quand elles étaient terminées à la satisfaction générale, le jour de l'épreuve décisive était fixé.

Le récipiendaire introduit dans le carbet, allait s'asseoir sur une bille de bois placée au milieu.

Son père se présentait alors. Aucune émotion ne se trahissait sur son visage. Croyant fermement que le courage qu'il avait jadis déployé en cette circonstance, il l'avait transmis à son fils, il ne pouvait douter que ce dernier ne supportât héroïquement les tortures. Si une crainte se glissait dans son âme, c'était celle de savoir si cet enfant les supporterait jusqu'au bout. Cette crainte, il la chassait de son esprit.

Tenant par les pattes le petit aigle des Antilles, appelé *Mansfenil*, il en brisait la tête sur le crâne de son enfant. L'oiseau tué était emporté pour être bouilli dans une sauce pimentée.

Le corps du patient était ensuite déchiré avec des dents d'agouti et les plaies lavées avec une sauce au piment. On lui apportait ensuite le cœur du mansfénil, il le mangeait. Cette nourriture passait pour lui donner plus de courage.

Son père le fustigeait après d'une manière cruelle, se précipitait sur lui et, le tenant à la gorge, l'étranglait presque.

Quand la série des tortures était épuisée, on le plaçait dans un hamac qu'on hissait jusqu'au faîte du carbet. Il restait ainsi suspendu pendant trois jours, sans boire ni manger et dans une immobilité absolue.

Descendu du hamac, il fournissait une longue course, puis, armé d'un boutou, il faisait toutes sortes d'évolutions pour montrer qu'il savait se servir avec habileté de cette massue.

Au milieu d'unanimes acclamations, il était alors proclamé guerrier, et avait le droit de prendre un nouveau nom.

Le père, dans l'ivresse de son bonheur, fier d'un fils qui n'avait pas déshonoré son nom, donnait une fête, suivie de danses.

La danse était l'un des amusements qui passionnaient le plus les Caraïbes ; on dansait aux sons d'une flûte faite avec un bambou ou l'os d'un ennemi tué dans le combat, et d'une petite calebasse emmanchée, pleine de petites pierres et appelée par onomapopée *Coïcoï*. Les uns chantaient, les vieilles femmes faisaient la basse d'une voie enrouée et les jeunes gens le dessus, avec un ton éclatant.

Pendant que la musique fredonnait, trois ou quatre des plus adroits conviés se faisaient frotter le corps avec une eau gommée et collante, sur laquelle ils appliquaient des plumes. Cette mascarade paraissait au milieu du cercle et les danseurs prenaient mille postures : l'un tenait son bras droit étendu sur les épaules d'un autre, et celui-ci son bras gauche autour du cou de son compagnon, et tous les autres les suivaient deux à deux, dansant autour du carbet. On leur apportait alors à chacun un vase composé de la moitié d'une calebasse et désigné sous le nom de *Coüy*. Ce coüy, nom caraïbe conservé par les Français, était plein de la liqueur favorite de ces Indiens, l'oüycou, qu'ils buvaient avec délice.

Les femmes dansaient aussi en rond, tenant une main sur la tête et l'autre sur une fesse, mais sans sauter, ni marcher, remuant seulement les pieds.

Ces réjouissances s'appelaient *oüycous*, du nom de leur liqueur.

Les Caraïbes donnaient des oüycous assez fréquemment, notamment quand ils voulaient entreprendre une guerre, lorsqu'ils se déchiraient le corps après l'accouchement de leurs femmes, lors de la première coupe des cheveux de leurs

enfants, ou de la réception d'un jeune homme au rang des guerriers.

Ces assemblées étaient l'occasion de graves désordres et de meurtres d'hommes.

Hommes et femmes s'enivraient abominablement, à l'exception de celui qui donnait la fête et qui se tenait devant la porte du carbet, le boutou sur l'épaule, pour faire entrer tous ses compagnons. Mais si l'ivrognerie n'était pas considérée comme un mal, c'était un crime horrible que d'abuser d'une femme ivre.

Les Caraïbes ne reconnaissaient entr'eux aucune autre suprématie que celle de la nature. L'égalité la plus parfaite régnait entr'eux. Nul n'était plus riche, ni plus pauvre que son voisin. Leurs désirs n'allaient pas au-delà de l'utile et du nécessaire. Ils méprisaient tout ce qui était superflu comme chose indigne d'être possédée. Ils n'avaient aucune sorte de commerce, et ne vendant ni n'achetant rien, ils se donnaient mutuellement tous les objets qui leur étaient nécessaires. Le vol était inconnu chez eux. La vertu de l'hospitalité se montrait dans toute sa naïve grandeur. Dans chaque village un Indien était désigné pour recevoir les hôtes. Aussitôt qu'un de ces derniers arrivait, il était introduit dans le carbet et mis assis dans un hamac, où il gardait une silencieuse gravité. Tout le monde s'empressait auprès de lui : une femme lui apportait à boire, une autre de la cassave, d'autres encore un repas complet.

Quand il avait satisfait sa faim, il avertissait, dit le père Du Tertre, qu'il était ivre. Tous les habitants du village venaient lui souhaiter la bienvenue, en s'exprimant ainsi : *Haleatibou* qui voulait dire : Sois le bienvenu. On ne lui adressait aucune question. Il partait souvent sans dire son nom et le motif de son voyage. Si cela lui faisait plaisir, il parlait indistinctement avec tous ceux qui l'entouraient, et leur faisait prendre part aux reliefs de son festin. Il continuait ensuite sa route, en disant adieu à toute l'assemblée.

Si la cassave lui était apportée pliée, il savait qu'il ne pouvait en prendre que ce qu'il lui fallait pour le repas ; si elle était étendue, il pouvait emporter le reste avec lui.

Si c'était un vieillard ou un personnage un peu considéré, les femmes le rocouyaient et lui graissaient la tête avec de l'huile de palmiste.

N'ayant pas de lois, les Caraïbes n'avaient pas besoin de magistrats. Les vieillards, appelés *Baba,* c'est-à-dire père par excellence, étant très-respectés, exerçaient une sorte d'autorité qui n'était cependant pas assez puissante pour protéger les faibles contre les forts.

Les Caraïbes se rendaient justice en proportion de l'offense reçue. Le meurtrier était immédiatement tué par l'un des parents de la personne assassinée, et s'il avait pu échapper par la fuite et en changeant de pays, au châtiment qu'il avait mérité, on tuait un de ses parents. Une vendetta était dès lors déclarée entre les deux familles. Cette coutume perpétuait les querelles et rendait les divisions éternelles.

Toute leur éducation n'était dirigée que vers un seul but : faire des guerriers accomplis. Ils avaient réussi complétement dans cette entreprise, aussi leur air martial avait-il frappé les Européens. Cette éducation avait donné un homme dont la fierté des sentiments et la dignité native étaient remarquables.

Les Caraïbes qui réduisaient les femmes en l'état de servitude, avaient horreur de l'esclavage. Le père Labat déclare qu'aucune nation de la terre n'était plus jalouse de son indépendance que ces insulaires, et pour montrer la fierté de leurs sentiments, il ajoute : « Regarder de travers un Ca» raïbe, c'est le battre, et le battre c'est le tuer ou s'exposer » à en être tué. »

L'expérience leur avait appris qu'à la guerre, la subordination était plus nécessaire que le courage. Dans cette occurence seule, ils se soumettaient à obéir à un chef.

Ce chef était élu dans une assemblée générale. Jamais ils n'élisaient des jeunes gens dont le peu d'expérience et la té-

mérité pouvaient faire manquer l'entreprise. Des guerriers d'un âge mûr étaient seuls choisis, à cause de la maturité de leur esprit et de leur grande connaissance du métier des armes.

Les guerriers qui aspiraient à l'honneur d'être nommés chef de guerre, étaient soumis à des épreuves d'une odieuse barbarie, et celui qui avait subi avec la plus parfaite sérénité toutes les cruautés qu'on s'ingéniait à exercer sur sa personne, était élu.

Ce chef, appelé *Ouboutou*, n'avait d'autorité que pendant la durée de la guerre et jusqu'à la conclusion de la paix. La marque distinctive de son commandement était le *Caracolis* ou *Coulloucoli*, morceau de métal, en forme de croissant et enchâssé dans un éclat de bois. Le Caracolis était porté suspendu au cou par un cordon ; il était composé d'or, d'argent et de cuivre et conservait toujours son brillant. Cet ornement glorieux était de diverses grandeurs, mais les plus estimés n'avaient pas plus de deux fois, la grandeur d'un écu d'argent.

« On a cru, dit Du Tertre, que les Caracolis provenoient « de l'Isle d'Hispaniola, autrement St-Domingue ; mais les « sauvages asseurent le contraire, et disent qu'ils les traitent « avec leurs ennemis, qu'ils appellent Alloüagues, par le « moyen de quelques intelligences qu'ils pratiquent parmy « ceux de cette nation, qui leur en font présent, en recon- « noissance de ce qu'ils reçoivent réciproquement d'eux. « De sçavoir d'où ces Alloüagues les prennent, c'est la « difficulté ; car ils disent que les dieux qu'ils adorent, les- « quels font leur retraite dans des rochers sourcilleux, et « dans des montagnes inaccessibles, les leur donnent pour les « obliger à porter plus d'honneur, et une plus grande « révérence à leur souveraineté. S'il est vray je m'en « raporte ; il se peut faire pourtant que le diable abuse les « foibles esprits de ces ignorans par cet artifice. Quoy qu'il « en soit, ces *Caracolis* sont très rare parmy eux, et ils « les aportent de la terre ferme. »

L'influence de l'Ouboutou était très grande et il soulevait le peuple pour l'entraîner à la guerre, selon son caprice.

Les assemblées convoquées pour décider la guerre étaient l'occasion de scènes sauvages. Lorsque les assistants étaient plongés dans la plus crapuleuse ivresse, de vieilles femmes prenaient, l'une après l'autre ou toutes ensembles, la parole. Par des discours fougueux elles essayaient d'exciter une fureur générale ; elles faisaient le dénombrement des parents et amis tombés sous les coups des ennemis, énuméraient les torts et les outrages dont ces derniers s'étaient rendus coupables, bref faisaient, dit le P. Du Tertre, un *Caramémo* de plaintes confuses si étranges que tous les assistants, émus jusqu'aux larmes, s'excitaient mutuellement à la vengeance. Alors elles jetaient au milieu du carbet quelques membres boucanés d'ennemis, et cette chair était immédiatement dévorée avec une dégoûtante voracité.

Sur un geste du chef, le silence se rétablissait. Alors, s'adressant aux guerriers, dans la langue qu'ils comprenaient seuls, il leur présentait leurs pères massacrés, leurs frères égorgés, leurs enfants réduits en esclavage. Il vantait ses exploits, racontait les victoires qu'il avait remportées, les exhortait à se confier à sa valeur et à combattre intrépidement.

La guerre était résolue, le lieu du rendez-vous assigné, le jour du départ fixé.

Quand il s'agissait de simples expéditions qui ne demandaient pas le concours des forces de toute la nation, le chef envoyait un guerrier renommé dans chaque toubana pour rassembler une bande de volontaires.

Les Caraïbes n'avaient aucune notion des saisons ni du calcul du temps. Ils comptaient leurs mois par lunes, et leur année ou *poussinière* par le nombre de lunes.

S'agissait-il de se remémorer l'époque fixée pour le départ, on remplissait de pierres une calebasse, choisie à cet effet. Tous les jours, on retirait une de ces pierres et lorsque la calebasse était vide, les guerriers marchaient au rendez-vous.

Pendant ce temps, les pirogues étaient mises en état, les femmes préparaient les vivres, les hommes apprêtaient leurs armes qui étaient les suivantes :

Arcs longs d'environ six pieds. Les deux bouts étaient ronds et avaient un diamètre d'environ neuf à dix lignes. Deux hoches arrêtaient la corde. La grosseur s'augmentait également des deux bouts en venant vers le milieu qui était ovale en dehors, plat en dedans, et avait un pouce et demi de diamètre. L'arc était taillé dans un bois vert ou dans le bois de lettres, à couleur brune mêlé d'ondes d'un rouge brun, bois pesant, compacte et fort raide. La corde, tordue avec le *carata*, grosse de deux à trois lignes, était étendue le long de l'arc qui était droit et sans courbure.

Flèches. — La tige des roseaux au moment de la floraison servait de flèches. Elles étaient grosses comme le petit doigt, longues de quatre à cinq pouces et fort légères. A l'extrémité, on ajustait un morceau de bois dur pointu, des écailles de tortue, des arêtes de poissons. Cette partie ajustée était coupée par de petites hoches formant ardillons qui agrandissaient la plaie quand on retirait la flèche. Ces flèches étaient unies, avec une petite hoche au bout, pour les empêcher de glisser ou de s'échapper de la corde; elles étaient parfois ornées de plumes de perroquets refendues et collées à six pouces près du bout. Elles étaient empoisonnées.

Les pères Du Tertre et Labat prétendent que ce poison n'était autre que le lait du mancenillier. La science contemporaine a rejeté cette opinion. Les Caraïbes n'ayant jamais livré leur secret, on a conjecturé que ce poison venait de la Côte-Ferme et devait provenir des plantes appelées : *carouachi*, *ticunac lama* ou *wooara*, *antiar, curare* ou *vejuco de mavacure*.

Les flèches destinées à la chasse n'avaient pas d'ardillons. Quand on voulait tuer les petits oiseaux, on y appliquait un tampon de coton, et le volatile tombait sans être percé. Celles qui servaient à la pêche étaient en bois d'une seule pièce, avec

un long ardillon ; au bout opposé à la pointe, était attachée une corde longue ayant à son extrémité un morceau de bois léger, lequel indiquait l'endroit où le poisson s'était arrêté dans sa fuite.

Boutous. — Le boutou était une massue d'environ trois pieds et demi de long, épaisse dans sa longueur de deux pouces, excepté à la poignée où l'épaisseur diminuait, large à la poignée de deux pouces et demi, et à l'autre extrémité de cinq pouces. Le boutou était fait en bois de brésillet ou en tout autre bois pesant et massif, coupé à vives arêtes et orné sur les côtés les plus larges de différents compartiments dont les hachures étaient remplies de couleurs variées. Tout coup de boutou, bien asséné, brisait un bras ou une jambe et fendait une tête.

Javelots ou *sagaies.* — Ces javelots, faits en bois de brésillet ou de lettres, ressemblaient à des demi-piques.

Les guerres n'étaient qu'une série d'escarmouches et d'embûches.

Les Caraïbes tâchaient de surprendre leurs ennemis, d'incendier traitreusement leurs villages. Pour atteindre ce dernier résultat, ils attachaient, gros comme le poing de coton bien cardé à une flèche, y mettaient le feu et lançaient le projectile sur les couvertures des toubanas qui ne tardaient pas à s'enflammer. Chose singulière ! ils ne dirigeaient de pareilles attaques que lorsque la lune était dans son plein ou à l'aube.

Ils ne se déterminaient cependant à brûler les villages que lorsqu'ils éprouvaient de la résistance, et après avoir vainement essayé de surprendre leurs ennemis endormis.

Si ces derniers combattaient courageusement, le combat cessait à midi, heure après laquelle les Caraïbes se retiraient dans leur campement, sans jamais laisser sur le champ de bataille ni leurs blessés, ni leurs morts. Ils préféraient périr tous jusqu'au dernier plutôt que de voir ces derniers tomber entre les mains des ennemis.

Ils ne combattaient presque jamais en bataille rangée. Mais s'ils y étaient contraints, ils se divisaient en trois bandes, sans toutefois se mettre en rangs ni former de bataillons. Avant de lancer leurs flèches, ils poussaient des hurlements affreux qu'ils renouvelaient pendant le combat, pour jeter la terreur dans l'âme des ennemis.

Vainqueurs, ils pillaient les cases, s'emparaient des femmes, boucanaient et dévoraient immédiatement les morts. Les guerriers tombés en leur pouvoir, étaient emmenés dans les îles caraïbes. Jamais ils ne s'emparaient des terres.

Ces expéditions étaient toujours dirigées contre les habitants des Grandes Antilles : *Haiti* ou *Ayti*, qui signifie plein de montagnes, *Cuba*, *Boriquen*, *Jamaïca* signifiant abondant en ruisseaux.

On s'expliquerait difficilement les motifs qui poussaient les Caraïbes à entreprendre de si longs voyages pour porter la terreur de leur nom, le pillage, l'incendie, la mort et l'esclavage, à ces molles et douces populations dont l'origine était commune, si l'on n'avait su d'une manière positive, qu'elles descendaient des Arroüagues de l'Amérique du Sud.

La guerre que les Caraïbes et les Arroüagues du continent se faisaient héréditairement, continuait avec la même haîne implacable, dans les îles occupées par ces deux peuples.

A leur retour, les Caraïbes célébraient leur triomphe dans une fête solennelle où toute la peuplade était conviée.

Le chef, qui prenait désormais pour nom celui du plus fameux arroüague qu'il avait tué de ses mains, racontait les exploits des guerriers qui s'étaient distingués par leur courage et leur prudence. L'assemblée que l'oüycou avait mise en belle humeur, éclatait en frénétiques applaudissements.

Un silence religieux suivait ces acclamations.

Les prisonniers réservés à l'honneur d'être mangés dans cette fête de la vaillance heureuse, étaient introduits dans le carbet.

Une scène d'une épouvantable horreur se passait alors.

Les prisonniers étaient soumis aux traitements les plus barbares, qu'ils supportaient avec une héroïque intrépidité. Leur sérénité admirable provoquait la rage des Caraïbes qui ne pouvaient réussir à leur arracher le moindre cri de douleur, ni parvenir à faire cesser les chants de mort dans lesquels ils racontaient leur vaillance, et prodiguaient l'insulte à leurs vainqueurs, dont ils cherchaient à exciter la fureur. Un vieillard se levait alors et leur donnait un coup de boutou sur la tête, les assistants les achevaient ensuite. Les corps découpés étaient jetés sur un gros boucan. Les plus valeureux guerriers mangeaient le cœur, les femmes avaient en partage les jambes et les cuisses, les hommes tous les autres morceaux.

Ces Caraïbes, parfois si féroces, étaient pleins d'une douce mansuétude pour les enfants, et quand ils avaient un ami dont ils prenaient le nom, ils ne cessaient de l'aimer qu'avec la vie.

La croyance en une vie future était admise par les Caraïbes, qui étaient heureux de penser que leurs parents décédés assistaient à tous les actes de leur vie, sympathisaient à leurs souffrances et participaient à toutes leurs joies. Ils avaient aussi l'idée, mais bien obscurie, de l'existence d'un Être suprême, créateur de l'univers, et le père Labat ajoute qu'ils l'appelaient *Akambou*.

Mais les événements atmosphériques, tels que les tremblements de terre qui faisaient disparaître dans l'abîme des portions entières de contrée, ou les ouragans qui engloutissaient dans la mer des nations, dérangeaient toutes leurs idées sur cet Être suprême et invisible, dont la puissance absolue et irrésistible les frappait si souvent d'une manière cruelle.

Aussi n'avaient-ils aucun culte pour ce Dieu qui leur paraissait sèvère dans sa justice et inexorable dans sa colère. Sous cette impression, dit Bryan Edwards, humiliés dans la

poussière, ayant conscience de la faiblesse de leur esprit, n'étant pas assez hardis pour élever leur pensée vers la grande cause qui produisait ces événements terribles, ils cherchaient un interprète indulgent et gracieux, se reposaient avec confiance sur cet intermédiaire qu'ils regardaient comme un gardien et un ami. « L'âme, ajoute cet historien, cherchant » un refuge contre toutes les appréhensions, crée des dieux » imaginaires par la médiation desquels elle espère se rendre » moins vile aux yeux de l'Être suprême. »

Les dieux imaginaires et bons s'appelaient *Ichéiri*. C'étaient leurs dieux Lares et Pénates. Dans chaque toubana s'élevait un autel rustique, fait en feuilles de bananier ou en jonc. Pour se rendre leur médiation favorable, ils leur offraient des sacrifices consistant en cassave sèche et en fruits, prémices dès champs. Cet humble sacrifice avait pour objet de leur demander de faire croître leur manioc, de les secourir dans leurs maladies, de les aider dans leurs combats.

Ils n'imputaient pas les maux de la vie, à un Dieu parfait et miséricordieux, mais à la maligne influence d'esprits impurs.

Ces esprits impurs appelés *Maboya* ou *Mapoya*, représentaient pour eux le mauvais principe déchaînant les ouragans, remuant le sol, donnant la mort, faisant manquer leurs expéditions.

Pour détourner d'eux les coups de la colère de ces dieux méchants, ils leur offraient aussi des sacrifices et des adorations ; ils se déchiraient le corps avec des dents d'agouti pour les apaiser par l'offrande de leur sang.

Ces Maboya avaient des espèces de ministres à qui revenaient tous les objets offerts en sacrifice et qui s'appelaient *Boyez* ou *Boyer*.

Ces boyers remplissaient, en outre, les fonctions de médecins. Ils étaient consacrés, dès leur tendre jeunesse, à ce ministère, et s'y préparaient par des jeûnes et des effusions de sang faites en se balafrant le corps.

L'intronisation avait lieu de la manière suivante :

Après un jeûne long et rigoureux, le récipiendaire était introduit dans le carbet, au bout duquel était placé un *matatou* chargé d'offrandes entourées de feuilles de petun allumées. Le boyer chantait sur un ton lugubre une chanson pour appeler son dieu, puis soufflait un peu de fumée de tabac. En ce moment, le dieu invoqué tombait au milieu du carbet. On le faisait s'asseoir dans un hamac, puis il recevait l'offrande de tout ce qui était placé sur l'autel.

Le boyer qui accomplissait les cérémonies de la réception lui adressait une harangue et lui demandait un dieu pour le futur ministre. Immédiatement, le nouveau dieu apparaissait. Le récipiendaire était alors déclaré boyer, et son dieu lui faisait un discours dans lequel il cherchait à frapper son esprit et à lui donner une haute idée de sa puissance.

Le père Du Tertre raconte que le père Charles avait connu, à la Dominique, un boyer qui avait un dieu appelé *Iris* qui était une des plus méchantes de ces divinités secondaires ; qu'un jour cet Iris était entré dans le corps d'une femme, l'avait transportée plusieurs fois au-dessus du soleil et lui avait fait voir des terres d'une merveilleuse beauté, hérissées de montagnes d'où jaillissaient de belles sources d'eau vive, en lui promettant qu'après sa mort elle y vivrait avec lui.

Ces boyers entretenaient les superstitions du peuple. Ainsi, les Caraïbes croyaient que les Maboyas se nichaient dans les os d'un mort arrachés au sépulcre, et que ces os, enveloppés dans du coton, rendaient des oracles quand ils les interrogeaient, ensorcelaient leurs ennemis, les rendaient malades et les faisaient mourir.

Les boyers confectionnaient des popottes en coton ou marmousets appelés *Rioches*, et prétendaient que les Maboyas leur parlaient par leur bouche. Si les Caraïbes voulaient entreprendre un voyage par mer, ils lançaient dans les flots un marmouset. Lorsque le marmouset coulait, ils ne partaient pas, persuadés qu'il y aurait un ouragan ou que leur vie était en danger.

Ces devins sculptaient aussi de grossières statuettes en bois ou des amulettes en pierre que l'on portait au cou, pour apaiser le courroux des cruels Maboyas.

La terreur qu'inspiraient ces faux dieux était profonde. Ainsi quand il y avait éclipse de lune, les Caraïbes pensaient qu'un Maboya mangeait cet astre. Ils dansaient alors toute la nuit, hommes, femmes, vieillards, enfants, sautelant les deux pieds joints, une main sur la tête, l'autre sur la fesse, sans chanter, mais en jetant, de temps en temps, des cris lugubres. Cette danse continuait jusqu'au point du jour, et nul, sous aucun prétexte, ne pouvait l'interrompre. Une jeune fille accompagnait cette danse aux sons d'un coïcoï.

Quand la science des femmes avait été impuissante et n'avait pu guérir une maladie, les parents avaient recours au Boyer.

La case était purifiée et nettoyée, un *matatou* était chargé de cassave et d'oüycou.

Le boyer arrivait pendant la nuit, et tous les feux étant éteints, invoquait son dieu qui tombait au milieu de la case en faisant cliqueter ses doigts.

Ce dieu répondait aux questions qui lui étaient posées, et s'il déclarait que le malade devait mourir, on abandonnait immédiatement celui-ci ; s'il devait guérir, le boyer et le dieu s'approchaient de lui, le tâtaient, maniaient la partie affligée, soufflaient dessus, tiraient ou faisaient semblant de tirer de cette partie, des épines de palmiste, des petits os, des éclats de bois, causes de la maladie. Souvent, ils la suçaient et se rendaient dehors pour vomir le venin.

La visite terminée, le boyer remuait tout ce qui avait été posé sur le matatou, et se retirait en frappant rudement la terre de son pied et en faisant cliqueter ses doigts.

On appelait, quelquefois, plusieurs boyers qui faisaient venir chacun son dieu. Ils se disputaient souvent, s'injuriaient et se battaient, mettant en fuite tous les assistants attérés.

Le malade guéri donnait un festin à son boyer qui, à la fin, le noircissait avec des pommes de génipat.

La croyance en une autre vie avait fait naître la touchante coutume de funérailles solennelles.

Aussitôt qu'un caraïbe était mort, les femmes lui lavaient le corps, l'enduisaient d'une magnifique toilette de rocou, et graissaient ses cheveux avec de l'huile de palmiste. Elles le peignaient, le coiffaient, l'ajustaient comme s'il devait paraître dans une grande assemblée, et le plaçaient ensuite dans un hamac neuf.

On creusait, au milieu de sa toubana, une fosse profonde de six à sept pieds, large de quatre. Une bille en bois était placée au fond du trou. Le corps était alors déposé dans la fosse, assis sur la bille, les coudes portant sur les genoux et les paumes des mains soutenant les joues. A côté, étaient posés les arcs, les flèches, le boutou, des provisions pour le voyage au pays qu'Akambou réservait au guerrier.

Les funérailles n'avaient lieu que lorsque tous les parents étaient réunis près de la fosse. La réunion avait pour but de faire constater que la mort était naturelle, car si un seul parent n'avait pas assisté à la cérémonie, il pouvait se persuader que le défunt avait été assassiné, et l'honneur lui commandait de tuer quelqu'un pour le venger.

Toute la famille assemblée, les amis arrivaient. Les femmes entouraient la fosse et commençaient à soupirer, puis entonnaient un chant lugubre, interrompu de temps en temps par des soupirs et des sanglots déchirants; elles levaient les bras vers le ciel, poussaient des cris lamentables, puis versaient des torrents de larmes. Leur douleur gagnait toute l'assistance.

Un silence profond se faisait tout à coup. Le plus ancien des chefs de guerre s'approchait de la fosse, et improvisait un discours, pour célébrer les exploits du mort.

Après cette oraison funèbre, les femmes brûlaient sur la fosse toutes les hardes et petits objets ayant appartenu au

défunt. Le trou était alors bouché avec des planches sur lesquelles la terre était jetée. La toubana était abandonnée.

A la mort d'un chef de guerre, ses femmes et ses enfants se coupaient les cheveux, et les gardaient ainsi pendant un an. Ils jeûnaient pendant une lune, ne mangeant que de la cassave et ne buvant que de l'eau. Toutes les esclaves étaient immolées sur la fosse; aussi pour éviter ce sort cruel, s'empressaient-elles, aussitôt le décès, de prendre la fuite.

Pendant tout le temps qui s'écoulait jusqu'au moment des funérailles, le maître de la toubana donnait à manger à tous ceux qui étaient venus de loin. Au moment du repas, on couvrait la fosse avec des planches sur lesquelles on jetait des nattes.

Les Caraïbes croyaient que les hommes vertueux et braves habitaient, après la mort, un lieu de délices, où la mer n'avait pas de tempête, où le gibier foisonnait et où les fruits étaient toujours mûrs. Ils y avaient pour compagnes des épouses merveilleusement belles et des captives tout aussi jolies. Ils allaient constamment à la guerre, et leurs boutous pesants écrasaient la tête d'Arroüagues toujours vaincus. Les lâches, bannis à perpétuité de ce paradis, habitaient une contrée située bien au-delà des montagnes, où ils travaillaient sans cesse la terre, plongés dans l'affliction et esclaves d'un Arroüague.

M. le baron de **Bretton** donne lecture d'un mémoire intitulé *Origines des peuples de l'Amérique.*

Dans tous les temps et dans tous les pays, les savants se sont occupés à rechercher l'origine de l'homme, comment il a été créé, comment les nations se sont fondées, comment elles se sont développées jusqu'à la civilisation. Vains efforts ! la science est restée jusqu'à présent impuissante à pénétrer ces profonds mystères, comme s'il n'appartenait pas à l'homme de connaître les secrets du Créateur.

Comment, si en Europe et sur toute la terre, nul n'est parvenu à tracer une esquisse du développement de l'espèce humaine, comment pourrai-je avoir confiance en moi-même pour aborder un tel sujet, alors que tant d'autres ont échoué loin du port?

Ce court exposé ne répondra certainement pas à l'attente générale. Je n'ai point la prétention d'établir ici d'une manière certaine les origines des peuples de l'Amérique. Tout ce que je veux faire, c'est de recueillir, dans ce modeste travail, le fruit de mes recherches, d'extraire des œuvres de mes devanciers des faits qui semblent établir les origines de ces peuples, et d'y ajouter quelques faits, ayant de certains rapports avec les questions qui font l'objet du Congrès des Américanistes.

Les questions scientifiques mises à l'ordre du jour de cette séance ont été, de 1840 à 1864, l'objet de recherches poursuivies par moi, avec deux de mes meilleurs amis décédés depuis : M. le conseiller d'Etat Rafn, et M. le conseiller de justice Klée. J'ai continué, après leur mort, de m'occuper de ces questions intéressantes, mais, je dois le dire, avec moins de succès, tant par la perte de ces deux amis, que par mon éloignement de Copenhague.

Je vais essayer, dans cet exposé, d'indiquer d'une manière acceptable, les *vestiges* qui m'ont engagé à tracer la marche à peu près *vraisemblable* des peuples qui ont accompli des immigrations, antérieurement à la découverte de Christophe Colomb. C'est dire que je ne m'occuperai ni de l'invasion des Espagnols ni de celles des autres Européens.

Quand on veut examiner l'origine, la descendance et la parenté des nations il y a certains points qu'il ne faut pas négliger d'observer, alors même que l'on croit avoir des données historiques certaines.

Ces points principaux sont ceux-ci :

1° L'organisation du corps, la complexion, le tempérament du peuple, surtout la structure de la tête, de la poitrine, des

mains et des pieds; la couleur de la peau, celle des cheveux ainsi que celle des yeux.

2° La langue du peuple. Ces hommes simples tiennent leur langue de celle de leur mère, de leur nourrice et de leur père, mais ils n'ont celle ni des savants, ni des militaires. Naturellement, le vulgaire enseigne à ses enfants la langue qu'il parle lui-même.

3° Les animaux domestiques que les peuples élèvent;

4° Les blés ou les céréales qu'ils cultivent et qui font la base de leur nourriture;

5° Les monuments anciens de toutes sortes;

6° La religion, les lois et les mœurs de leurs ancêtres;

7° Leurs traditions et leurs mythes;

8° La possibilité d'une immigration quelconque aux temps passés que nous appelons l'antiquité.

Ce dernier point doit, pour l'Amérique, être décidé avant tous les autres. C'est le nœud de la question, car s'il a été impossible dans l'antiquité d'arriver en Amérique, les recherches ultérieures seraient vaines et superflues. En ce cas, les immigrations avant Christophe Celomb seraient des fables. Celle de Colomb prouve la possibilité; par conséquent celle-ci et les autres qui l'ont suivie sont des faits historiques qu'on ne saurait nier.

Mais si les immigrations antérieures étaient des fables, il faudrait admettre que les habitants trouvés par Colomb sur cette vaste terre, étaient des Aborigènes et formaient une race autochthone, créée par Dieu, pour et dans l'Amérique elle-même. Or, les races des peuples américains et leurs langues démontrent le contraire.

Nous avons donc à décider :

(A) Si la forme de notre globe a toujours été semblable à celle qu'il a de nos jours, ce qu'il faut nier d'après toutes les expériences de l'antiquité et des temps modernes;

(B) Si l'Amérique a été une partie continentale de l'Asie,

de l'Europe, de l'Afrique ou de l'Australie, ce qui aurait permis une invasion à pied.

Quant à une union territoriale de l'Amérique avec l'Asie ou l'Europe, je suis convaincu du contraire; quant à son union avec les îles du Grand Océan, je trouve l'hypothèse très-douteuse, parce qu'entre les diverses populations de toutes ces îles, il y a une parenté frappante; malgré leur isolement mutuel, ces populations sont issues de la même race et parlent la même langue. Ce fait s'explique, s'il est vrai que ces îles ne soient que les parties élevées d'un même grand continent submergé, lesquelles seraient demeurées à sec, pendant le déluge, et auraient servi de refuge à une faible partie de la population. Quoi qu'il en soit, ni l'extérieur, ni la langue ne démontrent la moindre parenté entre ces populations insulaires et celles de l'Amérique.

Mais, pendant les milliers d'années qui ont succédé au déluge, les océans n'ont pas subi de grands changements par rapport aux côtes qui les entourent, et s'il est vrai que, par les courants de la mer Japonaise, un vaisseau puisse atteindre assez facilement les côtes de la Californie, il n'est pas impossible qu'une immigration ait eu lieu dans des temps où la navigation était relativement très-developpée. De même, si les moussons favorables peuvent conduire en quinze jours, des côtes de l'Afrique aux côtes atlantiques de l'Amérique, on peut conclure qu'une immigration en Amérique par cette voie était également possible, et qu'elle a certainement été effectuée dans l'antiquité.

Ainsi, soit par la mer Japonaise, soit par l'Atlantique, on peut admettre les immigrations antiques. Colomb et tous ceux qui, après lui, sont allés prendre possession de quelque partie de l'Amérique, ont constaté et sont d'accord sur ce point, qu'il y a eu sur cette terre, antérieurement aux immigrations des quatre derniers siècles, une population composée de plusieurs races, différentes les unes des autres.

De ce fait, on peut conclure que les immigrations primi-

tives sont mises hors de doute. Il nous reste maintenant à rechercher d'où elles sont venues, et quelles voies elles ont suivies.

1° Henry Schoolcraft, dans son ouvrage « *Historical and statistical information, respecting the history, conditions and prospects of the Indian-Tribes of the United-States,* » (Philadelphie, 1851-53), prétend que les Indiens de l'Amérique sont des *fragments* de *diverses races*, et il constate que toutes leurs traditions s'accordent à dire qu'*ils sont venus par la mer.*

2° Montezuma a déclaré à Cortez que les Aztèques avaient eu des communications avec les peuples européens ;

3° Les traditions aztèques confirment ce dire de Montezuma.

Pourtant, M. Schoolcraft est d'avis que les immigrations en Amérique sont venues par les îles Aléoutiennes. Quant aux Esquimaux, cet auteur pense qu'ils sont arrivés en Amérique par le détroit de Béhring, et il appuie son opinion sur ce fait que les Esquimaux américains parlent la même langue que ceux de l'Asie et du Groënland. Ce raisonnement me paraît exact. Je n'en dirai pas autant de sa manière de voir, relativement aux autres immigrations asiatiques, desquelles il n'apporte aucune preuve satisfaisante. Les traditions aztèques que nous venons de rappeler, ainsi que les assertions de Montezuma à Cortez, sont contraires à son opinion.

4° Les *Antiguedades Perûanas* par Eduardo de Rivero y Juan Diego de Tschudi, (Vienna 1851) contiennent l'hypothèse qu'une partie des 9 1/2 tribus d'Israël, enlevées par Salmanasar, ait pu s'enfuir vers l'Amérique méridionale. Cette hypothèse s'appuie sur la conformité des rites et des cérémonies religieuses des anciens Péruviens avec ceux des Hébreux.

On a quelques raisons pour admettre que les Phéniciens, poussés par leur esprit mercantile, ont eu des relations avec l'Amérique. On sait qu'ils fréquentaient un pays nommé

Tule ; mais où était-ce Tule ? Voilà la question. Les historiens ne sont pas d'accord à cet égard ; les uns croient qu'il s'agit de la Norwège ; les autres opinent pour l'Islande ; d'autres enfin prétendent que c'était l'Amérique, parce que les traditions parlent d'un Tule, situé au Nord-Est. On suppose que ce dernier Tule doit être Newfoundland ou la partie de l'Amérique la plus proche de cette île. Il est possible que les Phéniciens y soient arrivés et qu'ils y aient eu des relations commerciales, sur lesquelles l'histoire garde le plus profond silence.

5° Plutarque raconte qu'un étranger était arrivé à Carthage, venant d'un grand continent dit *Atlantis*, situé à l'Ouest de l'Angleterre *(Britania)*, où l'on arrivait après avoir passé devant plusieurs îles (les Feroes, l'Islande, Newfoundland).

6° Enfin les écrivains espagnols, Acosta dans son *historia natural y moral de las Indias* et Clavigero dans sa *Storia antica di Messico*, supposent que l'Amérique a été primitivement peuplée par les Mongols ou les Huns, prétendant qu'il y a une certaine ressemblance entre ces races et les anciens habitants de l'Amérique. Mais une telle affinité n'existe ni par les caractères extérieurs ni par les langues. Du reste, il faudrait admettre cette immigration par le grand Océan ; or, il est constant que ces hordes n'ont pas pénétré assez loin en Europe, pour qu'elles aient pu s'embarquer pour l'Amérique ; elles n'avaient d'ailleurs aucune connaissance de la navigation.

Il y a quelque probabilité à admettre plutôt une ancienne parenté entre les Indiens de l'Amérique et les Japonais. Quelques photographies appuient cette conjecture.

Voilà à peu près tout ce que nous savons, ou plutôt ce que nous croyons savoir, des très-anciennes relations de l'ancienne partie du Monde avec l'Amérique. Ce n'est que plus tard, cinq ou six cents ans avant la découverte de Christophe Colomb, que nous commençons à trouver des renseignements historiques moins vagues, plus précis et plus dignes de foi.

1° Les sagas, traditions islandaises font mention d'invasions, accomplies par des hommes du Nord environ 900 ans après J.-C., dans l'Amérique qu'ils appelaient *Vinland.* Ce sont là des faits historiques et incontestables.

2° Dans les *Antiguedades Peruanas*, etc., les auteurs font mention d'une colonie chrétienne établie par les Irlandais et les Islandais, au neuvième siècle de notre ère, appelée *Hvitramanaland*, située entre le golfe de Cheasapeak et la Caroline. *Hvitramanaland* est un mot islandais qui signifie : *pays des hommes blancs.*

3° Nous savons par l'histoire que l'évêque *Erik*, en l'an 1121, allait du Groëland au *Vinland* (l'Amérique) pour visiter une colonie chrétienne dépendante de son évêché.

4° M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, ancien aumônier de la légation française au Mexique, dans son *histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale* (Paris 1857-59), nous donne les éclaircissements et les renseignements les plus satisfaisants sur les immigrations scandinaves. Il fait cette observation remarquable, que presque toutes les traditions de l'Amérique du Nord parlent du Nord-Est, comme étant le point de départ des immigrations anciennes. Les tribus *Quichéiques* prétendent que leurs ancêtres sont venus de l'Est, d'un pays très-éloigné, en traversant une mer nébuleuse, pour débarquer dans un pays aussi triste, d'où ils s'éloignèrent plus tard en se dirigeant vers le Sud, luttant sans cesse contre les éléments, et livrant de terribles combats aux peuples dont ils traversaient les pays, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent aux contrées tempérées, habitées aujourd'hui par leurs descendants.

Le même auteur nous apprend encore, que dans les immenses vallées que parcourent le Mississipi et ses affluents, on rencontre un très-grand nombre de monuments imposants qui ont été élevés par les immigrants, tels que des circonvallations et d'autres fortifications assez semblables à nos fortifications actuelles, et dont l'étendue relativement

énorme prouve la grandeur du peuple qui les construisit.

Ces ouvrages militaires sont une preuve évidente de l'existence d'un peuple grand et vigoureux, appartenant à la race âryenne ; car ils ont beaucoup de ressemblance avec les monuments fortifiés qui nous restent en Europe de l'invasion des Aryas, depuis les steppes de la Russie jusqu'au Danemark. En Russie, on les appelle *gârane, gorane,* mot tiré du danois *gârdene*, prononcé *gârene* et signifiant forteresse, du vieux celtique et scandinave *gard* château, lieu de sûreté, en français *gare*.

D'après la description que nous a laissée l'abbé Brasseur de Bourbourg, ces circonvallations sont souvent rectangulaires, entourées de fossés d'où l'on a extrait en partie la terre et les pierres formant les remparts. A l'intérieur de ces camps retranchés, on trouve encore une foule de foyers d'une forme également rectangulaire, et dans lesquels on rencontre presque toujours des cendres et du charbon.

J'en ai vu moi-même, dans les landes du Jutland, un très-grand nombre d'une construction identique, ayant les mêmes foyers presque intacts après tant de siècles, et contenant comme ceux de l'Amérique, des restes de cendres et de charbon. On en trouve également dans les îles qui environnent le Danemark. Dans le Danemark et dans le Jutland, ils ne sont pas rares et on les appelle *Fylkevolde*, « rempart des peuplades, » nom assez significatif, qui peut s'appliquer également aux nombreux ouvrages de ce genre qu'on trouve dans les forêts de l'Amérique. Comme dans le Danemark, les remparts dont nous entretient M. Brasseur, sont recouverts de vieux troncs d'arbres qui dénotent leur haute antiquité. Comme dans le Danemark encore, des forêts immenses couvrent une infinité de collines et de monticules : les premières étaient destinées aux feux et aux sacrifices, les seconds servaient de tombeaux. De même que dans le Nord de l'Europe, on trouve dans les tombeaux américains, des squelettes et

des outils. Dans les collines élevées des forêts de l'Amérique, il existe une cavité dont le contenu est identique avec celui de cavités semblables qu'on voit dans les collines du Nord de l'Europe, et qui ne contiennent d'ordinaire que des résidus de cendres et de charbons, derniers vestiges des bûchers élevés en l'honneur du dieu Soleil.

Aux bords de l'Ohio, à cent lieues environ de Pittsburg, on a découvert un monticule nommé *Grave-Crek-Mound*, construit dans les mêmes conditions que les tumuli du Nord, et renfermant deux tombeaux avec deux squelettes. Les outils trouvés dans ces tombeaux sont de la même sorte que ceux qu'on rencontre dans les tumuli du Nord.

Près du golfe du Mexique, tous ces monuments ont un certain lien de parenté avec ceux du Nord de l'Europe, ce qui démontrerait dans une certaine mesure le développement de quelque race scandinave dans l'Amérique, car ces tumuli, comme ceux du Danemark, se trouvent situés près d'anciennes stations, et ces monuments antiques ont trop de ressemblance avec ceux des Aryas laissés dans les steppes de la Russie, et sur tous les terrains plats de l'Europe, pour ne pas faire supposer une identité de race.

Outre ces raisons historiques prouvées par la découverte des monuments que nous venons de mentionner, il y en a d'autres de quelque valeur que nous allons considérer, et qui nous confirmeront dans cette hypothèse que les immigrations, qui ont servi de base à la population américaine, sont provenues de l'Europe, et non de l'Asie, comme cela a été enseigné jusqu'alors.

Les migrations en masse, en tant que nous les connaissons, ont toujours suivi la marche du soleil, c'est-à-dire qu'elles sont toujours parties de l'Est en se dirigeant vers l'Ouest, ou mieux de l'Orient à l'Occident. L'Amérique étant située à l'Est par rapport à l'Asie, il faut admettre que les migrations asiatiques ont dû prendre une direction contraire aux autres, malgré l'énorme distance qu'elles avaient à traverser, ce qui

n'est pas supposable. Or, il y avait beaucoup plus de raisons à suivre la même marche, à prendre la même route que les migrations antérieures; il est plus facile de marcher avec le soleil que contre le soleil, plus facile de suivre les vents de l'Est que d'aller à leur opposé, plus facile de passer des fleuves et des rivières que de traverser une mer de 4,000 lieues, plus attrayant de se diriger vers des terrains fertiles que de s'exposer aux hasards d'une traversée semblable. Outre ces considérations, nous dirons encore qu'aux temps des migrations provenant du centre de l'Asie, les contrées fertiles situées à l'Est étaient déjà peuplées à l'excès; par conséquent elles ne pouvaient se diriger sur l'Amérique que par l'Ouest, c'est-à-dire en traversant l'Europe.

Il y a encore d'autres raisons, tirées de la linguistique, qui démontrent, d'une manière assez irrécusable, l'origine européenne de quelques-uns des anciens peuples de l'Amérique.

1° Les premiers envahisseurs, desquels, selon les traditions des Toltèques, ce peuple descendait, s'appelaient *Tans, Dans* (Danois). Leur dieu supérieur, le créateur et le conservateur de tout, était *Teoti,* qui a beaucoup de ressemblance, au point de vue de la linguistique, avec le grec *théos* et le latin *Deus,* etc.; ils nommaient les temples de ce Dieu *Tescabli* « maisons de Dieu » mot qui vient du grec *théos* et du celtique *Ca, Cas,* maison.

2° Dans les contrées que traverse le fleuve Tabasco, les traditions tzendales nous racontent qu'un grand législateur qui s'appelait *Votan* (envoyé de Dieu) fut le fondateur de la civilisation. Or, il est très probable que ce *Votan* est le dieu du Nord *Odin, Othin,* en allemand *Wodan,* en jutlandais *Vodan* et *Vodin,* et que leur dieu *Thara* n'est autre que le dieu danois *Thor-As, Asa-Thar,* le dieu de la guerre et du tonnerre;

3° D'après les traditions des Aztèques, M. Brasseur nous dit qu'*Azlan* était le nom qu'ils donnaient au pays d'où étaient sortis leurs ancêtres, mais ce mot n'est évidemment que le scandinave *Asaland, Asland,* pays des *Ases,* des *Asiatiques,* des *Aztèques* eux-mêmes ;

4° Enfin M. Brasseur nous cite des mots indiens qu'il compare au scandinave, les voici :

Indien	*Français*	*Danois*
a	eau	â
ah	épi	ax
alah	engendrer	avle
bei	voie	vei
binaam	surnom	binavn
bol	boule, balle	bold
bolan	enflure	bolning
ech	possession	eje
go, ko	aller, venir	gâ, komme
hach	hacher	hakke
hitzan	hisser	hisse
hoté	haut	hoï, hâ
hul	trou	hul
I	vous	I
Il	mal	Ilde
lah	laisser	lade (prononcer lah)
maih	beaucoup	meget (prononcer majet)
mayar	fatiguer	môje, möde
miz	chatte	mis
much	mousse	mós
mug	moissure	mûg, muggenhed
mule	môle	mole
nut	noix	nöd
pa	sur	pâ
pil	écorcher	pille
rak	raser	rage
reh	juste	ret
ruk	remuer	rokke, rykke
rul	rouler	rulle
run	couler	rinde
tunah	sonner	tone

Les personnes qui connaissent le danois ne sauront nier la parenté de ces mots.

D'autres écrivains ont également traité de l'histoire ethnographique des peuples américains, par exemple Abner Morse, dans son ouvrage *Further Traces of the ancient Northmen in America* (Boston, 1861) ; il confirme ce que je viens de mentionner dans ce modeste travail.

La bibliothèque de la Société scientifique de Copenhague (*Detkongelige nordiske Oldokrift Selskab*) est riche en œuvres de cette espèce. Il est regrettable qu'il soit défendu au bibliothécaire de les confier hors de la bibliothèque. Cependant je suis convaincu que les savants étrangers trouveront auprès de lui toute l'assistance qu'ils pourront désirer.

M. Léon DE ROSNY dépose une note de M. **T. Ber**, de Lima, sur les *Indiens du Pérou*.

..... L'Indien du Pérou ne connaît ni la peur ni l'enthousiasme : il est inaccessible à la persuasion. La logique dans le raisonnement ne l'ébrèche pas ; l'harmonie, l'esthétique, même à l'état d'instinct, lui sont étrangères. Ce peuple communiste ignore de tous points la symétrie. S'il bâtit une maison, son mur sera percé de petits trous lui servant de fenêtres, sans aucun rapport de grandeur ni de disposition.

Soldat, il se prête difficilement aux mouvements d'ensemble. Ah ! il se bat bien, surtout lorsqu'il a bu ; alors la frénésie lui tient lieu d'enthousiasme. A jeûn, il se bat froidement sans discernement, il va de l'avant ; le camarade tombe devant lui, il va tout de même. Atteint à son tour, il cherche un coin où il puisse expirer tranquillement, mais sans pousser une plainte.

Mineur, il fait des prodiges, il fouille la terre comme une taupe, et à travers d'étroites fissures, il charrie toute la journée des charges de minerai qui feraient reculer nos porte-faix.

Agriculteur, il est moins actif ou pour mieux dire, il ne prend pour règle de son activité que la mesure de ses besoins, il ne sème et ne récolte que ce qu'il juge devoir lui suffire. Il sait que le curé ou le préfet lui raviraient le superflu, et la résistance à ce vol n'est autre pour lui que la non-production.

Durs à la besogne, hommes et femmes servent souvent de bêtes de somme; car là, où la mule ne saurait atteindre, on emploie l'Indien comme moyen de transport. Voilà le bénéfice qu'il retire de son intelligence. S'agit-il d'un piano à transporter sur le plateau des Cordillères, on a les mules; mais comme celles-ci ne sauraient apprécier la nature de leur charge, on s'adresse à l'homme auquel on peut dire: — Prends garde, ce que tu portes est fragile. Deux mules pourraient emporter un piano de Lima à Tarma, mais on préfère recourir à une vingtaine d'indiens qui, par des ménagements pour la chose portée, réussissent parfaitement à transporter à pied, dans les plus mauvais chemins, les choses les plus lourdes et les plus délicates à la fois (1). L'homme coûtant moins que le cheval, il y a tout avantage à s'adresser au premier.

Les Indiens, avons-nous dit, ne connaissent ni l'enthousiasme, ni l'admiration, ni la peur, c'est-à-dire qu'ils ne sont jamais, ou ne paraissent jamais surpris.

En voici une preuve. Voyez cet Indien qui n'est jamais sorti de sa cabane; il ignore de tous points les merveilles de notre industrie; il n'a rien vu en dehors de son misérable *rancho*. Eh bien, la première fois qu'il verra passer un train de chemin de fer devant sa porte, il restera aussi calme, aussi indifférent que l'habitant de Londres qui a tant de raisons d'être accoutumé à ce spectacle. Il montera dans le train, il prendra sa place dans le wagon, comme si c'était son

(1) Le poids de la charge d'un Indien est fixé à 100 livres.

véhicule ordinaire, sans embarras, sans gaucherie, mais surtout sans donner le moindre signe d'étonnement.

Mon ami, M. A. Bignon, qui, pendant quelques années, a tenu une pharmacie au Cerro de Pasco, me dit qu'il y a pourtant un moment, une circonstance où ces hommes de marbre sortent de leur apathie habituelle. C'est lorsque, dans les mines, un des leurs se trouve pris sous quelque éboulement. Alors, au bruit que font les cloches de chaque mine pour appeler du secours, on les voit accourir en toute hâte et se mettre aussitôt à l'œuvre avec une ardeur incroyable pour dégager leur compagnon. Ils font, dans ce cas seulement, preuve d'une animation, d'un zèle, dont on ne les supposerait pas capables. Le danger d'être engloutis eux-mêmes ne les arrête point : ils vont aveuglément de l'avant et leur habileté dans ces sauvetages est telle, qu'on compte fort peu de victimes dans les nombreux accidents qui se produisent dans ce centre minier. Mais il faut le répéter, ce n'est que dans ce cas, que ces braves gens se passionnent et semblent comprendre les bienfaits de la solidarité.

La superstition est encore un des traits saillants du caractère de l'Indien. Il n'a rien du fanatisme de nos races et ne croit pas facilement aux inventions des diables et des enfers. Il n'éprouve aucune des terreurs qui assaillent nos dévots. Il est simplement superstitieux comme le sont les enfants ; sa superstition est un reste de ses anciennes croyances religieuses. Sans avoir le génie artistique de la mythologie grecque, la religion des Incas en avait toute la naïveté, toute la simplicité, le naturalisme. Aussi les abstractions du catholicisme, la métaphysique des Casuites n'ont pas touché l'indien ; c'est dans la nature vivante, animée, qu'il a placé le merveilleux. Le désir de l'impossible, du surnaturel ou plutôt du choquant lui ont inspiré ces fables des peuples primitifs, dans lesquelles le rocher, la plante et la brute s'animent et se meuvent, soit pour protéger l'homme, soit pour le combattre.

Dans notre religion, les Indiens se choisissent un saint quelconque, qui, pour eux, résume toutes les puissances célestes. Ils vivent avec lui dans une grande familiarité; suivant qu'ils croient qu'il favorise leurs vœux, ils le prient, le fêtent, le cajolent, l'entourent de cierges, de miroirs et de tous les objets de bimbeloterie qui reluisent. Mais gare à lui s'ils se croient en droit de l'accuser d'ingratitude, de mauvaise volonté ou de caprice! Dans ce cas on le frappe, on le met derrière la porte, ou bien encore on le place, la tête en bas, dans un seau d'eau.

En un mot, c'est l'ancien *Manitou*, le bon ou le mauvais génie. Voilà où ont abouti, après quatre siècles, les prédications de milliers de moines et de missionnaires!

Les Indiens connaissaient le scapulaire bien avant l'arrivée des Espagnols. Ils ont aussi leurs *bezoards*, représentés dans ces nombreuses petites pierres qu'on retrouve dans les sépultures. Dernièrement nous avons entendu une conversation sur ce point, entre plusieurs des travailleurs occupés aux fouilles. Ils en étaient à se faire des confidences. « — Connais-tu la pierre de *Comaron* (écrevisse). — Non. — Si tu la connaissais, tu serais riche, car elle rend invisible celui qui la porte. — Mais je connais la pierre de l'araignée qui rend amoureux. — Antonio avait trouvé la pierre de la vache, qui guérit de toutes les maladies mais il l'a vendue à un étranger.

Un autre Indien, à qui nous montrions divers objets que nous venions de trouver dans une tombe, nous dit que nous nous donnions une peine inutile, pour les retirer de la terre, car nous ne pourrions les garder longtemps, bien certain qu'il était, lui, que d'eux-mêmes ces objets, fussent-ils à cent lieues, retourneraient à leur place. — J'en ai souvent fait l'expérience, et jusqu'ici je n'ai jamais pu garder plus de huit jours les nombreux vases que j'extrayais des fouilles.

Voici encore un autre trait de la simplicité de ces naturels. Les créoles le racontent souvent pour légitimer le mépris qu'ils font de l'Indien.

Il s'agit d'un riche Espagnol qui vivait dans son *hacienda*, à Ica. Il lui prit un jour fantaisie d'envoyer à un de ses amis de Lima, deux douzaines de ces belles *Cerimoyas* dont les Liméniens sont si friands. Il appelle trois de ses Indiens (Yaconas) leur donne plusieurs commissions, et, entr'autres celle de remettre les fruits susdits à son ami, avec une lettre. Les voilà en route pour la capitale. Durant ce trajet de 40 lieues, nos Indiens, qui n'étaient pas moins friands de cerimoyas que leurs maîtres, se laissent tenter en se disant qu'un fruit de plus ou de moins n'empêchera pas le destinataire d'être content, d'autant plus qu'il ignore le nombre qui leur en a été remis. « — C'est bien, dit l'un des trois, nous pouvons en manger chacun un, mais il ne faut pas que la lettre nous voie ; sans quoi elle le dirait. Je vais la cacher sous cette pierre pendant que nous mangerons. » Le petit repas fini, ils crurent s'apercevoir que la lettre s'était déplacée pour les épier, et ils conçurent des doutes jusqu'à leur arrivée à Lima, où ils furent bien reçus par l'ami du maître ; mais, après avoir lu la lettre qui lui était adressée, celui-ci réclama les trois cerimoyas manquant à l'appel. Les Yaconas consternés s'excusèrent et l'un d'eux dit à l'oreille, de son camarade : « — Je t'avais bien dit qu'elle nous avait vus ! » Aussi se gardèrent-ils bien de remettre à leur maître la réponse de son ami. Pour se débarrasser de cet espion, ils n'attendirent que le premier ruisseau, dans lequel ils le jetèrent.

Cette simplicité trouve une excuse naturelle dans l'ignorance où étaient les Incas de toute écriture. Pour conserver leurs annales, ils avaient recours au *Quipo* espèce de filet de diverses couleurs, où les faits étaient consignés par la diversité des nœuds, par la grosseur des fils et par leur couleur. De nos jours l'Indien de l'intérieur se rend difficilement compte de l'écriture, et une lettre est encore pour lui un être malfaisant qui ne sait qu'épier et trahir.

Voici encore une anecdote qui prouvera combien peu les

Indiens ont subi l'influence des mœurs et des institutions du conquérant. Elle nous a été racontée par un de nos compatriotes, qui a vécu pendant de longues années sur les hauts plateaux des Cordillères, au sein des populations indiennes.

Lorsqu'en partant de Lima, on suit le tracé du chemin de fer de la Oroya, on arrive dans une vaste plaine élevée, qui commence au Sud du lac Titiaca et se déroule vers le Nord, jusqu'au point où le Runguragua, se repliant brusquement vers l'Est, prend le nom de Maragnon. C'est la partie du Pérou qu'on appelle *la Sierra*, et qui autrefois, fut le siége de la domination des Incas, jusqu'au jour où Pachacutec, neuvième Inca, ajouta à l'Empire les parties riveraines du Pacifique, connues sous le nom de *la Costa*. Vers le centre de ce haut plateau, autour de la *Laguna de Junin*, se trouvent les villes du Cerro, de Cauja et de Tarma. Là aussi prennent leur source, de nombreux cours d'eau qui, en se réunissant, forment d'abord l'Amazone, puis ses deux grands affluents, le Huallaga et l'Ucayali.

Parmi les rameaux, qui se détachent de la grande chaîne rocheuse, dans la direction de l'Ouest à l'Est, et qui divisent le plateau en un nombre infini de bassins, on distingue les monts Rondoni, le Huachon et le Saxatambo. C'est entre ces hautes murailles que le Huallaga prend sa source.

Au point où il reçoit son premier affluent, sur la rive gauche, se trouve Huacar, village pauvre, mais agréablement situé au fond d'une étroite vallée couverte de végétation. Il est traversé par le Huacarmayo, petit cours d'eau qui va rejoindre le Huallaga, un peu au-dessous d'Ambo ; un second ruisseau, le Huancachupa, descend des monts Rondoni et coule un peu plus à l'Est de Huacar, pour aller se jeter dans le Huallaga, parallèlement au premier.

La tradition encore bien conservée par les Indiens, rapporte qu'autrefois Huacar était un *Tambo* impérial, que le puissant

Viracocha visita plus d'une fois, dans le cours de ses glorieuses expéditions contre les Chancas.

Un *Tambo* impérial était tout simplement un poste à la fois militaire et administratif, une espèce de forteresse qui servait de résidence au Souverain de passage, et en même temps de magasin d'approvisionnement; on y recueillait les produits de la contrée et l'on y tenait en réserve tout ce qui venait du dehors, pour servir à l'alimentation des armées en campagne. Le *Tambo* était encore un phalansthère où s'abritait la colonie qui en avait la garde. Là, comme dans toute l'étendue de l'Empire, les hommes et les femmes, nourris et entretenus par le gouvernement, travaillaient à la culture des champs. En temps de guerre, le laboureur devenait soldat et concourait à la défense du *Tambo*. Il existe encore de nombreuses ruines de ces établissements, quelques-unes assez bien conservées pour que l'on puisse se faire une idée exacte de ces monuments communistes. On y distingue encore les vastes pièces qui servaient alors de dépôts, de lieux de réunion, les postes fortifiés, les logements des travailleurs, semblables aux cellules réunies qui forment le palais des abeilles.

Chaque habitation était destinée à un seul individu ; elle avait la forme d'un pain de sucre ; on y pénétrait par une ouverture étroite et basse. Les femmes habitaient ordinairement un quartier séparé de celui des hommes.

L'admirable prévoyance des Incas ne connaissait pas de distances. Les sujets devaient être traités partout sur le même pied d'égalité. A quelque extrémité de l'Empire qu'il y eut des citoyens, les aliments et les effets d'usage devaient leur être fournis au moyen de l'établissement du *Tambo*, qui, comme nous l'avons dit, était en tout temps abondamment pourvu.

Huacar se recommandait à la sollicitude du Souverain non-seulement comme *Tambo* impérial, mais aussi à cause de ses sources salines dont les produits se répandaient dans

toute la province. C'est à propos de ces sources que la tradition raconte ce qui suit :

Avant de passer sous la domination des Incas, Huacar faisait partie du territoire des Chancas, peuple vaillant qui défendit longtemps le sol de la patrie contre l'ambition de ces fils du soleil, étrangers au Pérou et qui n'étaient pour lui que des envahisseurs sortis d'une contrée lointaine, inconnue. Les Chancas, unis aux Pocras et aux Huancas, résistèrent longtemps à leurs agresseurs, mais le jour vint où la politique de ruse des Incas trouva moyen de les diviser, et ces peuples dûrent à leur tour se soumettre. Ce fut sous le règne de Yahuar-Huacac (celui qui pleure du sang) que le grand Viracocha, l'héritier du trône, les chassa du sol natal, ajoutant ainsi au territoire du Cuzco, l'extrémité Nord du grand plateau des Andes.

Huacar fut alors abandonné de tous ses habitants qui préférèrent vivre exilés mais indépendants, plutôt que de rester riches mais soumis à leurs ennemis. Ils se retirèrent en ravageant leur pays, et allèrent fonder une nouvelle puissance de l'autre côté des monts Rondoni, dans le bassin du Runguragua ou Maragnon.

Deux *llamas* refusèrent de s'associer à cette émigration et résolurent de finir leurs jours sur le sol qui les avait vues naître. Elles n'eurent pas du reste à se repentir de leur résolution, car la nouvelle population de Huacar leur fit bon accueil, surtout lorsqu'elle sut que ces deux charmantes bêtes alimentaient à elles seules les sources salines, c'est-à-dire que leurs urines fournissaient le sel aux deux sources. La gratitude des nouveaux habitants informés de cette particularité, se traduisit par une grande vénération pour ces deux bêtes, protectrices de la fortune publique. Elles devinrent bientôt l'objet d'un culte que la conquête espagnole n'a pu éteindre. On les laissa librement errer. Elles étaient d'humeur fort vagabonde, vives et légères au point que personne ne pouvait se flatter de les avoir vues

quoiqu'elles vinssent journellement alimenter les sources. Mais tout dans ce monde arrive au point marqué par le destin, pour cesser d'être ou tout au moins pour être une tout autre chose, et le jour vint où les llamas perdirent tout-à-coup l'estime des gens de Huacar. Voici, d'après la tradition, à la suite de quels événements, l'harmonie qui régnait entre les hommes et les bêtes se trouva altérée.

Dans une de ses dernières visites au *Tambo*, Viracocha avait connu la belle et jeune Anquicha, et pour une nuit, l'avait admise au rang de mamacuna (première concubine). Anquicha garda de ce triomphe un souvenir vivant, incarné dans une petite fille, qui hérita en venant au monde de la rare beauté de sa mère et de la noblesse du père. Elle reçut en conséquence le nom de *Nusta* (1) *Atunca*. Elle avait près de treize ans, lorsqu'à la fête du solstice d'été, elle rencontra, à la danse, le tendre regard du jeune Munéïcu, le fils d'un mitumaës de la tribu de Canarés et comme tel, officier impérial au service du Curaca de la province.

Munéïcu avait dix-sept ans; on avait depuis peu fêté sa puberté, mais il n'avait pas encore reçu de son Souverain l'ordre d'aimer; il ne lui était donc pas permis d'épouser Atunca, en admettant que la mère de la jeune fille l'eût permis. Mais celle-ci avait rêvé pour sa fille un plus honorable avenir, elle espérait bien que si rien ne venait altérer la beauté naissante de l'enfant, elle obtiendrait de la faire admettre parmi les sepa-coyas (concubines du sang).

Mais Nusta Atunca s'éprit si vivement de Munéïcu que, l'ayant entendu, quelques jours plus tard, jouer de l'antara (flûte), elle jura de lui appartenir et de l'aimer, lorsque la loi le lui permettrait. Il ne fallait plus que quelques mois de patience, pour arriver de part et d'autre, à l'âge indiqué par le magistrat; mais Muneïcu devint pressant, et sut persuader à sa bien-aimée, qu'en attendant l'autorisation, ils pouvaient

(1) Nusta, princesse.

être heureux. Atunca se laissa facilement persuader et se rendit, dans la nuit, à un rendez-vous loin du *Tambo*. Munéïcu l'attendait avec impatience sous le feuillage d'un *molle* (poivrier). Les deux amants étaient réunis depuis quelques instants seulement, lorsqu'ils aperçurent devant eux les deux llamas qui, après les avoir contemplés en silence, murmurèrent quelques mots de reproche, parlèrent de scandale et rebroussant chemin, se mirent à courir du côté de Miscatuna.

De pareils témoins étaient dangereux. Ainsi le comprirent nos amoureux qui se mirent aussitôt à trembler, puis à verser des torrents de larmes. Ils n'avaient ni l'un ni l'autre le courage de se consoler mutuellement. A la fin, Nusta Atunca se ravisa, et combina le projet d'éloigner de Huacar les maudites llamas, qui étaient venues si mal à propos interrompre des plaisirs dont elle n'aurait jamais voulu voir la fin.

— Je connais ces animaux, dit-elle, ils sont d'une telle susceptibilité que le moindre mauvais accueil qu'on leur fera ici les engagera à déserter le Tambo ; il ne s'agit donc que de dire un peu de mal sur leur compte, nous le pouvons avec quelque habileté. — L'amour scella cet acte d'entente et le lendemain les conjurés se mirent à l'œuvre. Ce ne furent dès lors que médisances et calomnies contre les llamas : on les avait vues sur le chemin de Quilcañ en compagnie de huanacas ; un autre jour, c'était sur la route de Puquimarcu qu'on les avait entendues se disputer et se battre entr'elles. Bref, ce ne fut bientôt, dans Huacar, qu'un concert de médisances contre les innocentes bêtes.

La llama est, dans l'ordre animal, ce qu'est la sensitive dans l'ordre végétal : rien de plus timide, de plus délicat, de plus sensible, Atunca les jugeait bien. Une parole brutale de l'homme arrache des larmes à cet animal, un mauvais procédé peut le faire mourir de chagrin. Voilà pourquoi, lorsque l'homme veut se servir de la llama comme bête de somme, il lui voile la tête afin qu'elle ne voie point la charge

qu'il lui met sur le dos. La pauvrette ne saurait résister à son humiliation. Elle a conscience de sa beauté et de sa délicatesse, et elle semble toujours préoccupée de ne point avilir ses qualités. Elle marche le cou tendu, sa jolie petite tête en avant, ses grands et beaux yeux noirs, au regard doux et mélancolique, largement ouverts. Comme l'âne, comme la mule, elle ne souffre pas qu'on la batte ni qu'on la menace du fouet pour accélérer sa marche. A la voir, en troupeaux, se dandiner librement sur les chemins, allant lentement de gauche à droite, broutant aux haies, on dirait qu'elle est en promenade, et qu'elle se sert de l'homme plutôt qu'elle ne le sert. L'indien qui la connaît bien et qui l'aime plus que l'arabe n'aime son coursier, la traite avec les plus grands égards, quelquefois même avec trop de tendresse, s'il faut s'en rapporter à ce qu'on dit d'un décret d'un Inca qui, pour protéger le mariage de ses sujets, défendait aux hommes de se mettre en voyage avec des llamas, sans être accompagnés de leurs femmes.

Les llamas de Huacar n'étaient, avons-nous dit, ni moins belles, ni moins sensibles que toutes celles de leur espèce. Elles avaient eu la générosité de taire ce que le hasard leur avait appris des amours d'Atunca et de Muneïcu ; mais elles n'eurent pas la force de supporter la médisance et l'ingratitude, et pour y échapper, elles résolurent d'abandonner le pays, pensant trouver ailleurs des hommes plus dignes des bénéfices qu'elles leur apporteraient, par leur seule présence. Or, un soir qu'elles revenaient de brouter l'ajonc du côté de Pelvil, elles dirent adieu à Huacar, et remontant le Huallaga, elles passèrent dans les environs d'Ambo et de Panquimarcu, pour ne s'arrêter qu'à Yanacachi, où elles crurent trouver un asile de leur goût.

Le lendemain de leur départ fut un triste jour pour les gens de Huacar qui, dès le matin, trouvèrent la source d'eau salée complétement tarie. Ils comprirent immédiatement la cause de ce malheur et devinèrent le départ des llamas. Ce fut en vain que toute la population fit des prières, que des

sacrifices furent ordonnés. Les llamas ne revinrent pas. Chacun se rappela alors, mais trop tard, la légèreté des propos qu'il avait tenus. On ordonna une enquête pour arriver à connaître la source des calomnies; les amants furent découverts. On leur demanda la raison de leur malignité, et comme on parlait de les séparer, de les emprisonner, ils préférèrent tout avouer, bien certains que la mort, comme châtiment de leur crime, les réunirait pour l'éternité. En effet, Muneïcu fut décapité et la belle Nusta Atunca fut sacrifiée, peu de jours après, pendant une éclipse de lune.

A Yanacachi, les llamas renouvelèrent leur miracle. Dès le lendemain de leur arrivée, les habitants signalèrent une source d'eau salée, aux portes de leur phalansthère. Ce fut l'occasion de grandes fêtes qui durèrent un mois; l'allégresse y fut si bruyante que le bruit en parvint bientôt aux oreilles des habitants du Huacar, encore plongés dans le deuil. Lorsque ceux-ci surent que les llamas s'étaient réfugiées à Yanacachi, ils sortirent de leur engourdissement et se mirent à délibérer sur le choix des moyens propres à les ramener au milieu d'eux. Ils eurent recours d'abord à des députations, puis à des processions; mais rien ne put fléchir le cœur des timides animaux. Ceux de Yanacachi, de leur côté, redoublaient de bons procédés pour les retenir.

Les gens de Huacar entreprirent alors de recourir à la force. On se battit pendant un siècle, sans résultat. Les llamas persistèrent à rester dans leur nouvelle résidence. Sur ces entrefaites, les Espagnols envahirent le pays et exterminèrent les combattants, mais ils ne parvinrent jamais à voir les llamas qu'ils auraient également tuées.

La tradition qui touche ici à sa fin, ajoute un dernier trait. Une des llamas mourut de chagrin en apprenant la mort d'Atahualpa. Son corps, transformé en sel, disparut dans les entrailles de la terre et devint ainsi la source d'eau salée de Yanacachi. Sa compagne, triste et désolée, vit toujours, mais ne se montre que très-rarement aux regards de ceux qui

s'appellent encore Champitas, Canchumanya, Yupanqui, Quispe, Huayanca, Paypay, Huchuga, Atunca, Zulicha, Achica, Uchi, Lahuichu, à ceux enfin qui sont restés fidèles à la tradition de leurs aïeux et qui portent encore de nos jours, un de leurs noms.

Maintenant l'histoire contemporaine continue la tradition et lui prête l'authenticité qu'on pourrait être tenté de lui refuser.

Le Cerro de Pasco, le groupe le plus important des mines d'argent, a besoin pour l'exploitation de ses minerais, d'une quantité annuelle de 15,000 quintaux de sel. Un propriétaire de la contrée, M. Tello a, depuis de longues années, le monopole de la fourniture de ce produit. Autrefois il le faisait venir à grands frais des mines salines de Huacho, situées sur la côte, mais plus tard, étant devenu propriétaire des *haciendas* de San-Blas et de Yanacachi où se trouvent les sources d'eau salée, il les exploita lui-même. Un jour, M. Tello eut l'idée de s'assurer si les sources de San-Blas n'aboutissaient pas à des bancs de sel gemme ; il se trouva que ses soupçons étaient fondés, car il découvrit ce qu'il cherchait, une véritable carrière de sel. M. Gueta, notre compatriote, était alors directeur de l'hacienda de Yanacachi, M. Tello lui écrivit de faire les mêmes recherches, c'est-à-dire de remonter la source. M. Gueta fit aussitôt commencer les fouilles ; mais au premier coup de pioche, il se vit entouré de toute la population du village y compris l'autorité qui, dans la personne du Gobernador, voulut s'opposer aux travaux, dans le cas où l'on cherchait à s'emparer du corps de la llama disparue, précisément en cet endroit. Ce fut alors qu'on expliqua le passé à M. Gueta, de qui nous tenons le récit de la tradition qui précède. Celui-ci s'engagea de bon cœur à rendre aux habitants la propriété nationale, c'est-à-dire le corps de la llama, si l'on parvenait à le découvrir. Les fouilles continuèrent, mais la population ne voulut point s'éloigner des bords de la fosse. Le deuxième jour, à l'ap-

proche de la nuit, les travailleurs qui se trouvaient à plusieurs mètres de profondeur signalèrent la roche. Ce ne fut qu'un seul cri enthousiaste parmi les assistants : c'est le corps de la llama ! ! Le Gobernador s'avança pour en prendre possession. C'était en vain que les travailleurs affirmaient que la roche n'avait rien de salin, personne ne voulait les écouter. Il fallut donc suspendre les travaux. Le directeur, pour calmer les assistants, annonça qu'il allait envoyer un message à M. Tello, et que jusqu'à l'arrivée de celui-ci on ne continuerait pas les fouilles. Les Indiens acceptèrent cette proposition mais ils organisèrent un poste pour veiller sur les abords du puits. M. Gueta, de son côté, y établit quelques travailleurs pour prévenir tout désordre. Malgré ces précautions, quelle ne fut pas la surprise de notre compatriote, lorsqu'on vint lui apprendre, le lendemain, que dans la nuit, sans que personne put expliquer ce fait, le quartier de roche avait disparu du fonds du puits, que les Indiens s'étaient tous retirés, et que l'on pouvait continuer les travaux ! Les fouilles n'aboutirent pas, on ne rencontra pas le sel. Les Indiens expliquaient l'insuccès à leur façon : puisqu'on a retiré le corps de la llama, disaient-ils, il est naturel qu'il n'y ait pas de sel. Cependant nous devons le dire, la source n'a rien perdu de sa propriété.

La pierre dont on avait pu mesurer l'énorme volume, par l'empreinte qu'elle avait laissée au fonds du puits, n'a jamais été retrouvée, quelque difficulté qu'il y ait eu à la dérober, et malgré toutes les recherches que fit M. Gueta pendant plusieurs mois, par pure curiosité. Il a toujours ignoré comment cette pierre a pu être retirée du puits, sans que les hommes qu'il avait commis à la garde des fouilles s'en fussent aperçus.

Quant aux Indiens, ils sont convaincus que la llama morte s'est d'elle-même envolée du puits, pour ne pas tomber entre les mains des étrangers, et ils ajoutent que si la source continue à être salée, c'est tout simplement par ce que celle qui vit encore, vient l'alimenter à sa façon.

M. le Dr **Godron** lit un travail sur le Maguey (*Agave americana*). Bien avant la découverte de Christophe Colomb, les indigènes de l'Amérique en tiraient de nombreux produits utiles. Non-seulement ils en mangeaient les racines encore tendres, mais aussi le bourgeon central, conservant encore sa consistance molle et charnue. En faisant macérer ses feuilles, ils en tiraient des fibres déliées et résistantes que, sous le nom de *pitte*, ils employaient aux mêmes usages que chez nous le chanvre et le lin. Ces mêmes feuilles desséchées servaient de tuiles pour couvrir leurs cabanes. Les épines, longues, robustes, acérées de leur sommet, étaient employées comme poinçons, aiguilles ou clous ; Gomara, dans son *Historia general de las Indias*, publiée en 1558, affirme même qu'ils armaient leurs flèches de ces épines. Enfin, du suc abondant qui découle des plaies faites à la base des feuilles, les indigènes de l'Amérique obtenaient par la fermentation, une boisson alcoolique qu'ils nommaient *octli* ou *pulché*.

M. **Godron** indique la circonscription géographique que cette plante utile occupe en Amérique, son transport en Espagne au XVIe siècle et sa naturalisation dans le bassin méditerranéen.

M. **Burtin**, de Metz, donne lecture d'une note sur le village iroquois du Sault-Saint-Louis, au Canada. Après avoir fait l'histoire de cet établissement fondé par des missionnaires français, il décrit les mœurs, les habitudes et les occupations des indiens civilisés, qui en forment la population.

M. Lucien ADAM dépose un mémoire de M. **Ridel,** capitaine au long-cours, sur le *Guano du Pérou.*

L'auteur de ce travail, après avoir étudié sur place, pendant de longues années, les amas de guanos des îles Saint-Félix et Saint-Ambroise, Guanape, Lobos et Chinchas, ainsi que ceux de la côte du Pérou, a formulé au sujet de la formation de ces dépôts, tout un système dans lequel la météorologie et la géographie physique jouent un rôle important.

Le guano est généralement disposé par couches qui se sont superposées les unes aux autres, à différentes époques. Dans les couches supérieures et moyennes, on trouve des traces manifestes de l'industrie des Indiens ; enfin, au-dessous du guano dû à l'action des oiseaux et des amphibies, on rencontre d'épais amas d'un guano qui se compose exclusivement de détritus de poissons.

M. Ridel explique cet état de choses par les effroyables grandes lames qui, de siècle en siècle, envahissent la côte et les îles péruviennes, et aussi par les *pestes de poissons* qui se produisent à la suite de ces grandes perturbations.

Le Comité chargé de la publication du compte-rendu, regrette vivement que l'honorable et savant M. Ridel ait adressé au Congrès, un manuscrit dont plusieurs parties sont illisibles. Malgré tout notre bon vouloir, il nous a été impossible de tirer parti d'un travail, que nous aurions été heureux de publier, dans le triple intérêt des sciences géographiques, de l'industrie agricole et de l'archéologie américaine.

M. **Lucien Adam** dépose sur le bureau, un certain nombre d'onvrages offerts par leurs auteurs, au Congrès des Américanistes :

Estudios sobre el Gobierno Inglés y sobre la influencia anglo-sajona, par José M. TORRES CAICEDO, miembro de la Societad de economia politica de Paris ; presidente de la Sociedad de Arqueologia americana, etc. 2 vol. Paris, Baudry, libreria Europea, 12, calle Bonaparte, 1868.

Ensayos biograficos y de criteria literaria sobre los, principales publicistas, historiadores, poetas, y literatos de la America latina, par J.-M. TORRES CAICEDO. 2 vol. Paris, Baudry, 1868.

Mis ideas y mis principios, par J.-M. TORRES CAICEDO, miembro correspondiente de la Academia de ciencias morales y politicas del Instituto de Francia, etc. 2 vol. Paris, Imprenta nueva (asociacion obrera), 14, calle des Jeuneurs, 1875.

Cuadro descriptivo y comparativo de las lenguas indigenas de México, o tratado de filología mexicana, por FRANCISCO PIMENTEL, miembro de varias Sociedades cientificas y literarias de México, Europa, y Estados Unidos de Amèrica (segunda edicion unica completa). 3 vol. México, tipografia de Isidoro Epstein, 6, calle de Nuevo-México, 1874.

The Native Races of the Pacific States of North-America, In five volumes, by HUBERT H. BANCROFT, San-Francisco. San-Francisco : A. L. Bancroft et C°. New-York : Appleton et C°. London : Longmans et C°, 1875.

America not Discovered by Columbus. A historical Sketch of the Discovery of America by the Norsemen, in the tenth century, by, R.-B. ANDERSON, A. M., of the University of Wisconsin, with an appendix on the historical, linguistic, literary and scientific value of the scandinavian languages. Chicago : S. C. Griggs and C°. London : Trübner et C°, 1874.

Mémoire sur l'Asie Centrale, son histoire, ses populations, par GIRARD DE RIALLE, secrétaire de la Société d'Anthropologie, membre de la Société Asiatique et de la Société de Géographie de Paris, seconde édition. Paris, Ernest Leroux, éditeur, 28, rue Bonaparte, 1875.

L'Araucana, poème épique espagnol, par Don Alonzo de Ercilla y Zuniga, traduit complétement pour la première fois en français, avec une introduction, des notes et un catalogue raisonné des poésies narratives en Espagne, par ALEXANDRE NICOLAS, professeur de littérature étrangère à la Faculté des Lettres de Rennes. 2 vol. Paris, Ch. Delagrave et Cie, libraires-éditeurs, 78, rue des Ecoles, 1869.

LUCIANO CORDEIRO. *Dos bancos portuguezes,* a questâo do privilegio do Banco de Portugal. Lisboa, Pacheco e Carmo, Editores, 138. rua do Ouro, 1873.

LUCIANO CORDEIRO. *Estros e Palcos.* Lisboa, Livraria Pacheco e Carmo, 138, rua do Ouro, 1874.

Viagens. Hespania e Francia, por LUCIANO CORDEIRO. Lisboa, Deposito, Livraria, Pacheco e Carmo, 138, rua do Ouro, 1874.

LUCIANO CORDEIRO. *Viagens,* França, Bavieria, Austria e Italia. Lisboa, imprensa de J.-G. De Sousa Neves, 65, rua da Atalaya, 1875.

Rapport succint sur la Géologie des vallées de l'Athabaskaw-Mackenzie et de l'Anderson, par le R. P. E. PETITOT, Oblat de Marie, missionnaire au Mackenzie, membre des Sociétés d'Anthropologie et de Philologie de Paris. Paris, typographie A. Hennuyer, 7, rue d'Arcet, 1875.

Les Indiens des Etats-Unis, par RENÉ DE SEMALLÉ. Paris, imprimerie de E. Martinet, 2, rue et hôtel Mignon, 1874.

Le Musée archéologique. Recueil illustré de monuments de l'Antiquité, du Moyen-Age et de la Renaissance, Indicateur de l'archéologue et du collectionneur, publié sous la direction de M. *Am. de Caix de Saint-Aymour.* Paris, Ernest Leroux, éditeur, 28, rue Bonaparte, 1875.

M. CAIX DE SAINT-AYMOUR a prié M. ADAM de faire savoir aux Américanistes, que le *Musée archéologique* est ouvert à leurs travaux, et qu'une portion de chacun des fascicules de ce recueil sera réservée aux mémoires traitant de questions archéologiques américaines.

Le Congrès vote des remerciements au généreux et sympathique directeur du *Musée.*

México en 1554. Tres dialogos latinos que Francisco CERVANTES SALAZAR escribió e imprimió en México, en dicho ano. Los reimpremié, con traduccion castellana y notas, JOAQUIN GARCIA ICAZBALCETA, Individuo de Número de la Sociedad mexicana de Geografia y Estadistica, etc. México, Antigua libreria de Andrade y Morales, Portal de Agustinos, núm 3, 1875.

De l'origine des anciens peuples du Mexique, par M. EMILE GUIMET. Lyon. Secrétariat de la Société de Géographie, 25, quai de Retz, 1875.

Archives paléographiques de l'Orient et de l'Amérique publiées avec des notices historiques et philologiques, par LÉON DE ROSNY, professeur à l'Ecole spéciale des Langues orientales, secrétaire de la Société d'Ethnographie. Tome Ier, texte : 1er demi-volume. — Atlas : 1er volume. Paris, Maisonneuve et Cie, libraires-éditeurs, 15, quai Voltaire, 1872.

Archives de la Société américaine de France, tome troisième. Paris, aux bureaux de la Société américaine, 20, rue Bonaparte, 1860.

Mythologie et légendes des Esquimaux du Grœnland, par l'Abbé MORILLOT, curé de Beize-le-Chatel. Alençon, E. de Broise, imprimeur et lithographe, place d'Armes, 1874.

The voyages of the Venetian brothers Zeno to the northern seas in the fourteenth century by RICHARD HENRY MAJOR, F. S. A. Boston, Massachusetts Historical Society, 1875.

Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme. Revue mensuelle illustrée, dirigée par M. EMILE CARTAILHAC, avec le concours de MM. P. *Cazalis de Fondouce et Chantre*. Neuvième volume, 2e série. Tome V. 1874. Toulouse, au Muséum d'histoire naturelle. Paris, Ch. Reinwald et Cie, libraires, 15 rue des Saints-Pères.

Essai sur les institutions politiques, religieuses, économiques et sociales de l'Empire des Incas, par CHARLES WIENER, professeur au Lycée Condorcet. Paris, librairie Maisonneuve et Cie, 15 quai Voltaire, 1874.

La séance est levée à cinq heures.

APPENDICE

—

Suite et fin du mémoire de M. Luciano Cordeiro.

(Voir aux pages 232 et 324.)

découvrir, aucune réclamation ne se fût élevée de la part du gouvernement espagnol qui, sur la simple nouvelle d'une expédition analogue projetée en Portugal, s'empressa d'en demander la suspension et de négocier un traité qui lui garantît les conquêtes américaines (1). Ajoutez à cela que déjà en 1497, le Pape avait fait le fameux partage des terres à découvrir, que Henri VII avait son amitié en si grande considération qu'il alla jusqu'à lui promettre d'affronter tous les obstacles si cela était nécessaire, pour l'accompagner et le servir dans la croisade alors projetée (2), et qu'enfin il entretenait soigneusement de bons rapports avec la cour espagnole, l'alliance de l'Espagne étant, au dire des plus sérieux historiens anglais, celle qu'il préférait (3). Il est facile de prouver que les réclamations au sujet des conquêtes et découvertes reposaient sur un droit commun accepté à cette époque, et que l'Angleterre ne se refusait pas à les entendre et à y satisfaire. En 1481, par exemple, le roi de Portugal envoie des ambassadeurs au roi d'Angleterre pour le prier de défendre que ses sujets entreprennent une expédition en Guinée et pour obtenir qu'il commence par mettre obstacle à une expédition de ce genre que le duc de Medina-Cidonia essayait d'organiser ; ce qui fut fait publiquement et officiellement (4). Un fait semblable se reproduit, en 1488, relativement à une nouvelle expédition qui est tentée, et le roi d'Angleterre fait arrêter le promoteur de cette expé-

---

(1) Vid. n. 32.

(2) Hume : *The hist. of Engl.* vol. III, ed. 1812.

(3) But the Prince whose alliance Henry valued the most was Ferdinand of Arragon, whose rigorous and steady policy, always attended with sucess, had rendered him in many respects the most considerable Monarch in Europe. Hume : *The hist. of Eng.* vol. III.

(4) G. de Resende : *Chron. del Rey D. Joâo II*, cap. 33. — Hacluyt : *The eng. voy.* tom. II, p. II, ed. 1599.

dition qui est un Portugais (1). Disons en passant que ce n'est qu'en 1551 que les Anglais envoient en Guinée, une expédition dirigée par un Portugais, Antoine Annes Penteado, suivant des indications fournies par quelques Portugais demeurant à Londres (2). Il ne serait pas non plus étonnant que des liaisons étroites existant avec l'Angleterre où, comme on le sait, résidaient de nombreux Portugais, les tentatives portugaises d'ancienne date dans la direction de l'Ouest et du Nord-Ouest eussent eu quelque influence sur le projet de Cabot, projet qui ne s'explique pas d'une manière fort satisfaisante par le *simple examen de la sphère*, comme il le dit. Après le voyage supposé de 1496, le premier voyage de quelque importance qu'on attribue à Sébastien Cabot est celui de 1516 ou de 1517, c'est-à-dire vingt-et-un ans après, voyage qu'il entreprit non pour vérifier la découverte antérieure ni dans la même direction, mais pour visiter les terres découvertes depuis longtemps dans le Sud. Cependant l'idée de faire des découvertes ne l'abandonne pas; en 1525, il entre au service de l'Espagne, ce qui ne fait pas penser que l'Angleterre attachât une grande importance à ses services passés, et en 1528 il arrive à Lisbonne, apportant la nouvelle d'une terre découverte dans le fleuve Perevai (3) comme dit un contemporain; en août 1530, il arrive à Séville dans un piteux état après une reconnaissance du Paraguay; et malgré la bonne position qu'il a acquise en Espagne, il revient en Angleterre, où il entreprend encore un voyage à la mer glaciale, mais dans la direction N. E. (4). Sébastien Cabot ne

(1) G. de Resende : *Chron.* cap. 73, etc.

(2) Hacluyt, *Eng. voy.* t. II; — Fruct. *l. c.* — Vic. de Sant. *Prior.* etc.

(3) Vid. n. 130.

(4) La narration de ce voyage a été jointe au 2e vol. de la Coll. de Ramusio, *ed.* 1583.

pouvait ignorer que la découverte de Terre-Neuve, du Labrador, du Canada, etc., avait été formellement attribuée aux Cortereal ; il ne pouvait pas non plus ignorer la première exploration par les Portugais, l'écusson aux armes royales étant apposé, dans les cartes du temps, sur le dessin de ces terres, et le titre de souverain de ces mêmes terres étant donné au représentant de la famille portugaise. En outre, les cosmographes et les historiens contemporains attestent formellement la découverte et la domination portugaise, et ils ne font aucune allusion ni au voyage de Cabot ni à sa prétendue découverte, ou bien s'ils en parlent, comme Ramusio, c'est pour affirmer que cette découverte appartient à Cortereal. Ramusio, par sa vaste érudition, par ses voyages, par sa position officielle et surtout par sa qualité de Vénitien, c'est-à-dire de compatriote des Cabot, est une autorité d'un grand poids dans cette circonstance. Il reçut des informations directes de Sébastien sur la prétendue découverte : *come mi fu scritto gia molti anni sono, dal Signor Sebastiano Gabotto, nostro Venitiano* » — dit-il, dans le *Discorso sopra il terzo volume delle nauigationi et viaggi*, édition 1565; Ramusio en donne la priorité au navigateur portugais, mais il ne dit pas, de son autorité, la date du voyage de *nostro venitiano* (notre vénitien). On remarque ce même silence dans Pierre Martyr, l'ami et l'hôte de Sébastien, et dans Gomara, autre contemporain. Damião de Goes, « l'historien portugais le plus instruit, l'un des plus dignes de foi, rempli de vastes connaissances, ayant voyagé dans toute l'Europe » comme le dit fort judicieusement le vicomte de Santarem, Damião de Goes, qui donne des indigènes des terres découvertes une description si fidèle qu'elle peut être confrontée avec les descriptions des voyageurs modernes, l'érudit Jérome Osorio du livre duquel un remarquable écrivain (1) dit que *c'est un*

(1) *Fresnoy* : Méth. pour étudier l'Hist.

des plus beaux morceaux d'histoire de ces derniers siècles ; et enfin l'ambassadeur vénitien à Lisbonne, Paschoali, qui n'oublie pas le romanesque voyage de ses compatriotes les Zeno, sans toutefois déprécier en aucune façon la gloire de la découverte des Cortereal, aucun de ces écrivains, ne fait allusion à la prétendue découverte de Cabot, antérieure à 1500 (1). En 1508, on publie à Rome une belle édition de Ptolémée (rédigée par Bénévent et Cotta de Vérone, imprimée par Tossinus) sur une carte dans laquelle le Labrador est appelé Terre de Corte-Realis. Dans la Chorographie de Sébastien de Munster, éd. Bale, 1546, le nom de *Corterrali* s'étend à Terre-Neuve. Ortelius *(Theatrum Orbis Terrarum 1571)* conserve la dénomination portugaise de Cortereal, quoique la narration des Cabot ait déjà été publiée.

---

(1) Les écrivains portugais qui ont discuté à ce sujet, en citant Galvâo à l'égard des Cortereaes, ont caché que son livre parle aussi de Cabot. Ce n'est ni digne, ni raisonnable. On peut, sans injustice, appeler mauvaise foi ce qui peut-être n'a été qu'une faiblesse, mais ce qui, dans tous les cas, est un manque d'impartialité critique. Galvâo ou plutôt son livre publié six ans après sa mort parle du voyage de Sébastien Cabot, en disant qu'il partit au printemps de 1496, avec deux « caravelles » et trois cents compagnons, nombre très-invraisemblable, — soit dit en passant, — que le projet de Cabot formé par suite de la découverte de Colomb et d'après l'examen d'une sphère » était d'aller aux Antilles, c'est-à-dire à la terre que Colomb avait découverte et qu'on supposait être l'Inde, par un chemin nécessairement plus court. Galvâo continue en disant que Cabot a navigué vers l'Ouest, qu'il a vu la terre au N. dans les 45es ; qu'il l'a côtoyée jusqu'aux 60es, où les jours ont 18 heures et les nuits sont très-claires et tranquilles, « et qu'il est retourné dans la direction du S. jusqu'aux 35es ou « jusqu'au cap de la Floride qui est aux 25es d'après ce que d'autres en disaient, » parce qu'au Nord la côte s'inclinait à l'E. Où Galvâo avait-il recueilli cette narration, si toutefois elle fut recueillie par lui? Elle paraît être en partie traduite de Ramusio, dont la première édition fut publiée en

Dans l'Atlas de Lazare Louis, 1563, les armes du Portugal sont gravées sur la figure représentant Terre-Neuve. La même chose se voit dans Ramusio, édition de 1565; et en même temps le savant Vénitien dit que par delà le cap de Gado (54°), la terre s'étend jusqu'à un grand fleuve nommé le Saint-Laurent, sur lequel les Portugais ont navigué. C'est encore Ramusio qui place « l'île des Morues » *ilha dos bacallaos*, — près de la Terre des Cortereal. Oviedo, qui écrivit à l'époque où Cabot était au service de l'Espagne, dans les indications cosmographiques qu'il donne, s'appuie sur l'autorité de cosmographes portugais en ce qui concerne la partie septentrionale de l'Amérique et y conserve les dénominations portugaises. Dans tous les ouvrages que nous venons de rapporter, et dans beaucoup d'autres que nous

---

1550, c'est-à-dire sept ans avant la mort de Galvâo et treize ans avant la publication de son livre. Quelques pages plus loin, Galvâo fait l'histoire des Cortereal depuis 1500, non sans commettre quelques erreurs, et non seulement il n'y fait pas la moindre allusion à la prétendue découverte de Cabot en 1496, mais il donne très-précisément la découverte des navigateurs portugais comme une vraie et première découverte, et il rapporte, sans objection, que la région qu'ils ont découverte s'appelle encore de leur nom. Goes, Osorio, Ramusio ont avancé la même chose, et ni Ramusio, ni Gomara, ni Pierre Martyr, l'ami et l'hôte de Cabot, n'ont fixé la date du voyage de celui-ci, ce qui a bien plus de poids que l'autorité plus que controuvée de Galvâo. Galvâo écrivait en amateur et non en véritable historien ou en profond investigateur; il passa la plus grande partie de sa vie à batailler aux confins de l'Orient.

Toutefois je pense qu'en raison de la rédaction même du passage concernant Cabot et par d'autres considérations, on pourrait soupçonner que ce passage ne fut pas introduit dans le livre de Galvâo par lui-même et qu'il n'était pas dans le manuscrit original qui fut délivré à Goes. Quoi qu'il en soit, la narration citée n'a qu'une médiocre importance et ne détruit aucune des objections qu'on fait au voyage de Cabot en 1496 ou en 1497.

pourrions encore citer si nous voulions élargir davantage le cadre de ce travail, la nomenclature est parfaitement portugaise ou bien montre une corruption de noms portugais, comme par exemple :

Labrador, lavrador, terra do Lavrador: — laboureur, terre du laboureur.

Terra Nova.

Terra dos Cortereaes.

Terra ou Ilha dos Bacalhaos.

Canadá.

Rio (fl.) *Nevado* (Voir Ramusio, Ortelius, etc.)

Bahia (baie) *da Serra* (Ort., près de l'embouchure du détroit nommé aujourd'hui détroit d'Hudson).

Rio (fl.) *da Tormenta* (Ort., etc.)

Ilha (île) *da Tormenta* ou *da Fortuna* (Ovied.)

Cabo (cap) *da Boa Vista.*

Monte (mont) *do Trigo.*

Ilha (île) *redonda* (43°-Ort.)

Ilha da Area (57° Ib.)

Ilha dos Cysnes.

Ilha do Caramilo (peut-être *Caramilho :* trame, piége, dispute, harangue, ou *Caramélo :* glaçon, caramel, etc.)

Cabo de Raz on *Razo.*

Porto (port) *das Malvas.*

Bahia das Medas.

Cabo do Gado.

Bahia dos Gamas.

Ilha das Aves.

Cabo de Março.

Bahia da Conceição.

Detroit *d'Annian* (peut-être de *Eannes.*)

Anticosti (corruption *d'Anta da Costa,* île rocheuse à l'embouchure du Saint-Laurent et que Cartier en 1534 nomma *Assomption*).

Et beaucoup d'autres.

Ici se trouve un nom qui exige quelques observations, c'est celui de Canada. On connaît l'explication que l'on a prétendu lui donner en disant que les indigènes d'une certaine partie de cette contrée avaient gardé dans leur mémoire la phrase tant soit peu forcée « A ca-nada » que les premiers découvreurs prononçaient et par laquelle ils voulaient dire qu'ils ne trouvaient pas les mines ou le chemin qu'ils cherchaient (1). *Canada* est un terme portugais en usage au XVe siècle et encore aujourd'hui, dans les îles, pour désigner un chemin étroit ou plutôt un chemin bordé de murs ou tracé dans un lieu désert et inconnu. Les Portugais ayant remonté le fleuve Saint-Laurent, soit qu'ils se persuadassent que c'était un canal par où ils pourraient passer en Orient (et Ramusio dit que quelques-uns le croyaient un bras de mer), soit à cause de sa configuration, lui auraient donné ce nom que les Français, obéissant au caractère de leur langue, prononcent *Canadá*, en appuyant sur la dernière syllabe. Cette idée a déjà été émise par un écrivain portugais, et elle semble acceptable (2). Je rapporterai aussi, mais à titre de simple curiosité, un autre fait qui expliquerait d'une manière différente ce mot de Canada. En 1439 ou en 1440, Denis Fernandes, navigateur portugais, découvrit en Afrique un grand fleuve qui fut nommé *Çanagá*, nom qui s'étendit à la terre environnante (Sénégal), et près duquel on fit construire une forteresse en 1470 (3). On croyait pouvoir arriver par ce fleuve et par l'intérieur des terres jusqu'à Preste Jean, et parvenir à trouver la route de l'Inde, idée qui donna lieu à différentes tentatives (4). L'embouchure de ce fleuve était nommée par les naturels Sonedech suivant Goes, Ovedech suivant Barros, et Quedec suivant Emmanuel

(1) Viterbo : *Eluc.* etc.
(2) Mattos Correia, *l. c.*
(3) Barros, etc.
(4) Id.

Correia (1). Ce ne serait peut-être pas une hypothèse trop aventurée que celle qui tendrait à faire croire que les Portugais, en trouvant le fleuve Saint-Laurent, auraient cru qu'ils pourraient par là trouver la route de l'Inde, c'est-à-dire passer à l'Ouest, et que cette idée et quelque analogie géographique leur auraient rappelé le *Çanaga* découvert depuis peu. On doit remarquer que c'est au Saint-Laurent, et au confluent du Seguenai, que Cartier semble avoir recueilli le mot *Canada* en 1539. Et par une association d'idées, le confluent du Saint-Laurent et d'un autre fleuve aurait pu leur rappeler le Quedec ou l'Ovedec africain et avoir donné lieu à cette dénomination de Quebec qui fut donnée à ce lieu et que porte aujourd'hui la ville élevée sur ce fleuve. Où trouve-t-on cependant cette étrange dénomination de Prima-Vista (Première Vue) que l'on dit avoir été donnée au Labrador par les Cabot (2) ?

---

(1) Os portugueses na Africa, Asia, etc. (F. F. de S. Luiz), etc.

(2) Quelques auteurs, Purchas, Lediard, etc., ont donné une prétendue narration de Sébastien Cabot, dans ces termes :

« *L'an de grâce*, 1497, *Jean Cabot*, Vénitien et son fils Sébastien partirent de Bristol avec une flotte anglaise et découvrirent cette terre *(le Labrador)* que personne n'avait encore trouvée ; ce fut le 24 juin, *sur les cinq heures du matin*. Ils l'appelèrent *Prima vista* (Première vue)... »

Voilà de la précision ! Mais voilà aussi qui est très-différent de ce que Ramusio, par exemple, rapporte de Sébastien même. La prétendue découverte des Cabot a donné lieu aux plus singulières narrations. On l'a datée de 1494, de 1496, de 1497, de 1498, de 1516. Tout le monde s'est jugé, à cet égard, plus compétent que Ramusio, Gomara, Pierre Martyr, et que Sébastien Cabot lui-même. On a fait de Jean Cabot, dans toutes les encyclopédies et manuels géographiques, un célèbre navigateur : toutefois Ramusio, Pierre Martyr, Bacon, Sébastien même, n'ont pas dit que Jean Cabot ait beaucoup navigué. Sur l'extension et l'importance de la prétendue découverte : même confusion. Quelques-uns disent qu'il a

Et n'est-il pas étrange que Cabot, naviguant sur des navires anglais pour le compte de l'Angleterre, donnât aux terres qu'il découvrait des noms italiens qui ne représentaient même pas un souvenir patriotique? Un autre nom qu'on lui attribue également, c'est celui de l'île de Saint-Jean; on s'appuie sur ce qu'il y aurait abordé le jour consacré à ce saint. Cette explication servirait aussi à la découverte de Cortereal, qui pendant cette journée de l'année 1500, devait se trouver sur la côte nord-américaine. Mais laissant de côté cette question, je ne sache pas qu'on ait nulle part

---

ramené des indigènes; quelques autres, qu'il n'a pas même débarqué. D'après quelques écrivains, il a donné le nom de *bacallaos, bacalhaus* (morues) à certains poissons, parce que c'était le nom que les indigènes leur donnaient. Pierre Martyr dit qu'il appela ces poissons: *bacalai,* du nom même des indigènes de cette terre. Il est fort singulier que cette dénomination de *bacalao, bacalhau,* soit exclusive à la Péninsule ibérique, aux Portugais, qui pêchaient déjà ces poissons en 1501, et aux Espagnols qui ont commencé à les pêcher en 1524 (vid. Navarrette, etc.) Nous avons en outre dans le portugais quelques mots anciens, singulièrement semblables au nom des poissons trouvés á la côte du *Labrador* (Laboureur). C'est par exemple : *bacalares, baccalarios, baccalarias,* dans notre vieille technologie rustique.

Pour conclure : voici ce que dit, sur la découverte de Terre-Neuve, un contemporain, découvreur lui-même. *Discorso d'vn gran capitano di mare Francese luoco di Dieppa* (1539) : Ram. vol. III, — 1565 : « *Di quelli che anno discoperta la terra nuoua* :

« Detta terra é scoperta da 35 anni (1504) in qua cio é quella parte che corre leuante et ponente p. li Brettoni et Normandi, per la qual é chiamata questa terra *il capo delli Brettoni.*

« L'altra parte che corre tramontana et mezzo di É STATO SCOPERTA PER LI PORTOGHESI dopo il capo di Ras fino al capo di buona vista. »

Rien de Cabot !

trouvé, dans la cosmographie du XVe ou du XVIe siècle, cette dénomination avec la forme anglaise ou italienne.

Pour ce qui est des Cortereal, nous savons qu'ayant définitivement découvert le nord de l'Amérique au moins en 1500, ils entreprennent de nouvelles expéditions l'année suivante et en 1502, expéditions qui sont continuées par ordre du roi et dont le résultat est le peuplement et l'exploration des terres découvertes. Nous savons aussi que ces découvertes donnent lieu à de nouvelles reconnaissances, que la nouvelle s'en répand dans toute l'Europe ; nous voyons que ces progrès sont clairement et sans conteste enregistrés dans la cosmographie contemporaine, et qu'ils se relient dans la cosmographie portugaise aux découvertes de Colomb et à celles faites dans l'Amérique méridionale.

« M. Ranke a tiré des archives de Venise une lettre qui prouve que même avant le voyage de Colomb à Honduras et à Veragua, en octobre 1501, on « savait déjà en Portugal que les terres du nord, couvertes de neiges et de glaces, étaient contiguës aux Antilles et à la terre des Perroquets nouvellement trouvée. Cette terre est située à côté du Brésil (1). »

Ce dernier fait est d'une grande importance, si nous prenons en considération l'état de la science géographique à cette époque et les fausses notions qui se répandaient fréquemment au sujet des découvertes occidentales.

Le manque de temps, la précipitation forcée qui en résulte et l'humble caractère de cette lettre ne me permettent pas de m'étendre davantage. Que l'on compare ce qui vient d'être rapporté, la succession et l'authenticité des faits relatifs à la découverte portugaise des Cortereal, le témoignage insuspect et autorisé de contemporains si nombreux et la tradition positive et non interrompue, avec la soi-disant priorité du voyage

(1) Cit. Vic. de *Sant Rech.*

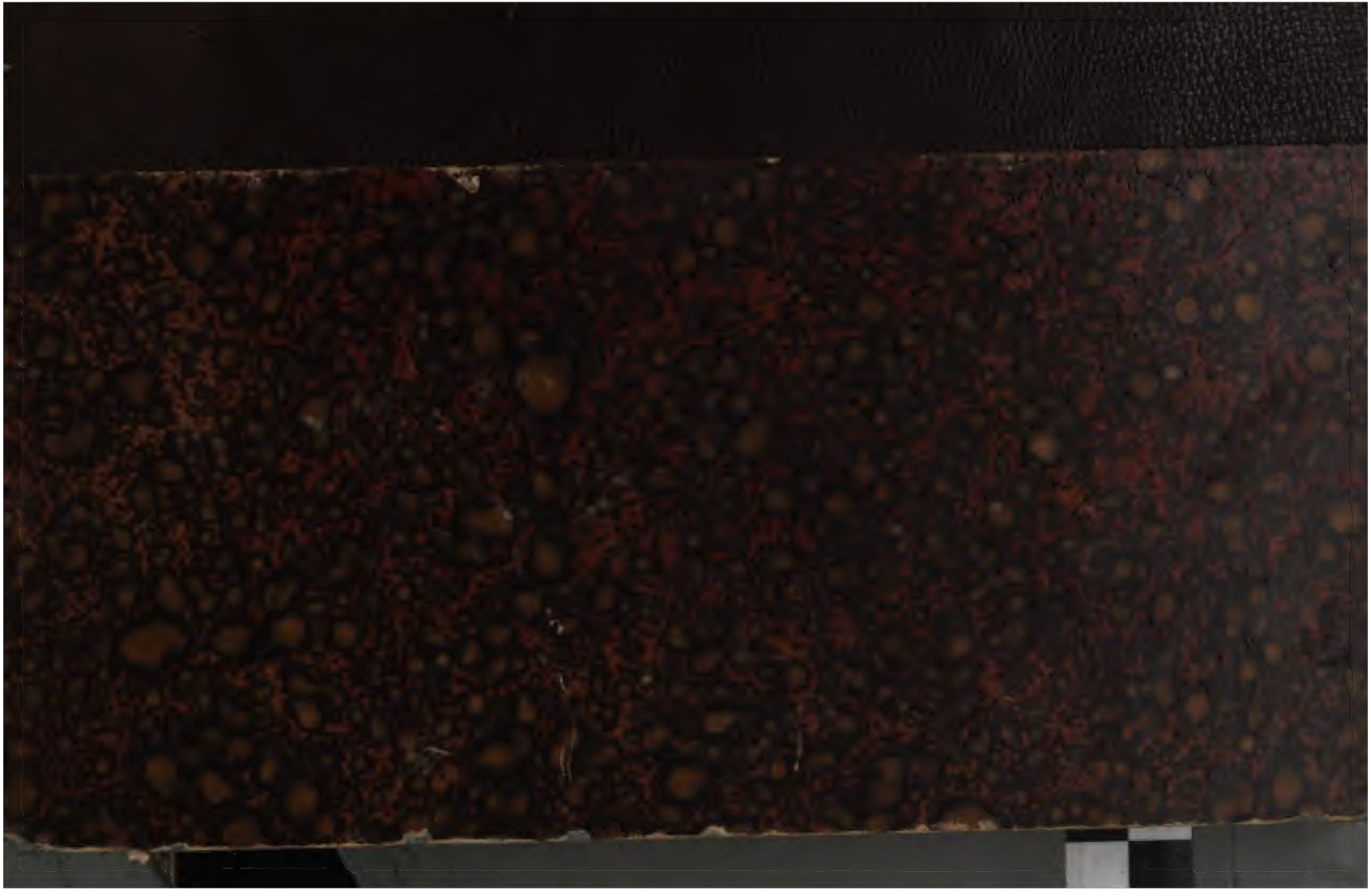
des Cabot à Terre-Neuve ou au Labrador, avec cette sorte de tradition érudite de fraîche date et assise sur des bases si insuffisantes que l'un des principaux personnages, Sébastien Cabot, hésite sur la date de ce voyage, et que l'on peut supposer que Jean Cabot était déjà mort à cette époque d'après le témoignage de Sébastien, et l'on verra que la priorité portugaise se dégage et que la science peut la sanctionner sans aucune objection Que l'on compare également la situation de l'Angleterre en 1496 (affaire Perkin, invasion écossaise, etc.) avec celle du Portugal déjà largement entré dans la voie de la navigation, en proie à la fièvre des découvertes et des conquêtes, etc. Il ne serait peut-être pas trop audacieux de prétendre que la première découverte de l'extrême nord du continent américain par les Cabot n'est qu'une mystification semblable à celle des prétendues découvertes d'Américo Vespuce (1).

J'aurais voulu parler de la découverte et de la reconnaissance du continent sud-américain par Cabral, Gonçalo Coelho, (du 5° au 32° lat. S.) Christophe Jacques, (jusqu'à l'entrée du détroit de Magellan) A. d'Albuquerque, F. d'Almeida, F. da Cunha, et autres de 1500 à 1506, etc., mais je réserverai cette seconde partie pour une autre session si, dans votre bienveillante sagesse et dans votre amour de la vérité, vous décidez *qu'il convient de procéder à une révision générale des faits et des opinions concernant la lente et successive découverte du continent américain.*

Il me reste à vous renouveler, Messieurs, l'assurance de ma haute estime et à solliciter encore une fois votre indulgence et votre esprit de liberté scientifique, pour l'insuffisance naturelle de cette communication et pour la témérité de quelques-unes des opinions qui y sont ébauchées.

---

(1) Vic de Sant: *Recherches hist., crit. et bib. sur Americ Vespuce.*

Il y a quelques années, la grande république américaine reconnaissait au Portugal les droits de priorité et de domination sur un point de la côte africaine occidentale; la grande république française vient de maintenir nos droits sur une partie de l'Afrique orientale. Les Français et les Américains ne seront pas moins justes lorsqu'il s'agira de reconnaître, dans le domaine de la science, les droits de la cosmographie et de la navigation portugaise à une partie de la gloire de la découverte du Nouveau Monde.

FIN DU TOME PREMIER.